

Université de Fribourg/Suisse

Faculté des Lettres

Histoire moderne

Oligarchie & Pouvoir à la Renaissance

- Critique du clientélisme dans la Florence des Médicis –

Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres et des sciences humaines
de l'Université de Fribourg (Suisse)

Approuvé par la Faculté des lettres et des sciences humaines sur proposition
des professeurs Volker Reinhardt, Mariano Delgado et Stephan Sander-Faes.
Fribourg, le 26 février 2021. La Doyenne Prof. Bernadette Charlier Pasquier.

Alexandre Loretan

Leuk-Stadt

2020

TABLE DE MATIÈRE

1.0 INTRODUCTION.....	1
2.0 MÉTHODOLOGIE	3
2.1 Méthodologie générale.....	3
2.2 Notions et concepts clés.....	4
2.2.1 Corruption, notion et enjeu d'un concept	4
2.2.2 Un cadrage théorique du clientélisme	12
2.2.3 Le clientélisme dans le temps et l'espace	21
2.2.4 Le népotisme.....	31
2.2.5 Les douceurs de la tyrannie	37
3.0 QUESTIONS DE RECHERCHE	44
4.0 ÉTAT DE LA RECHERCHE	46
4.1 La République de Florence pendant la Renaissance	46
4.1.1 Le républicanisme florentin	46
4.1.2 L'ascension des Médicis	55
4.2 La corruption, les réseaux et la tyrannie	56
4.2.1 La corruption.....	56
4.2.2 Le clientélisme.....	59
4.2.3 La tyrannie.....	64
5.0 CONTEXTE HISTORIQUE	66
5.1 Aperçu de l'époque : Des banquiers qui devinrent princes.....	66
5.1.1 Prélude	66
5.1.2 Une époque de compromis fragile et de guerre contre la Papauté.....	67
5.1.3 La révolution de Ciompi	68
5.1.4 L'oligarchie florentine et les guerres contre Milan	68
5.1.5 L'émergence des Médicis	71
5.1.6 Côme, maître informel de Florence	72
5.1.7 Piero le Goutteux, l'héritier contesté.....	74
5.1.8 Lorenzo, le plus doux des tyrans.....	75
5.1.9 Piero, le malheur d'un Médicis	78
5.1.10 Florence et le Grand Conseil	80
5.1.11 L'exil et le retour des Médicis	80
5.1.12 Le triomphe de Côme.....	82

5.2 Le pouvoir de la Banque.....	84
5.2.1 La naissance d'un fabuleux outil de pouvoir	84
5.2.2 La fausse mort de la Banque des Médicis	86
5.3 Sur le trône de Saint-Pierre	89
5.3.1 L'enjeu de la Papauté pendant la Renaissance	89
5.3.2 Léon X, les Médicis et la plus haute Gloire terrestre	90
5.3.3 Clément VII, le désastre ultime	95
5.4 La clientèle des Médicis	98
5.4.1 La nature du clientélisme des Médicis	98
5.4.2 Les clients au service de la diplomatie des Médicis	103
 6.0 PRÉSENTATION DES SOURCES.....	 108
6.1 Machiavel, le père du réalisme politique	108
6.1.1 Présentation biographique	108
6.1.2 Le Prince	114
6.1.3 Discours sur la première décade de Tite-Live	117
6.1.4 Histoire du peuple florentin	124
6.1.5 Discours sur la réforme de la constitution de Florence	129
6.2 Savonarole, le pouvoir de la prédication	134
6.2.1 Présentation biographique	134
6.2.2 Savonarole, un ennemi des Médicis ?	136
6.2.3 Qui doit exercer le pouvoir ?	137
6.2.4 Traité sur le régime et gouvernement de la ville de Florence	139
6.3 Léonard Bruni	144
6.3.1 Présentation biographique	144
6.3.2 Éloge de la Cité de Florence	146
6.3.3 De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi.....	147
6.4 François Vettori.....	150
6.4.1 Présentation biographique	150
6.4.2 Machiavel, une créature en quête d'un maître ?	155
6.4.3 Sommario della storia d'Italia	156
6.4.4 Opinion sur le Gouvernement de Florence	160
6.4.5 Lettre à frère Nicolas de Schomberg.....	161
6.5 François Guichardin	162
6.5.1 Présentation biographique	162
6.5.2 Ricordi, conseils et avertissements en matière politique et privée	165
6.6 Luca Landucci, le récit d'un journal intime florentin.....	173
6.6.1 Présentation biographique	173
6.6.2 L'élection du pape Léon X	176

6.6.3 La conjuration de 1466	177
6.6.4 La mort de Lorenzo de Médicis (1449-1492)	177
6.7 Piero di Marco Parenti	178
6.7.1 Présentation biographique	178
6.7.2 Storia fiorentina	180
7.0 ANALYSE DES SOURCES	192
7.1 Analyse	192
7.1.1 Nicolas Machiavel	192
7.1.2 Jérôme Savonarole	225
7.1.3 Léonard Bruni	253
7.1.4 François Vettori	273
7.1.5 François Guichardin	299
7.1.6 Luca Landucci	323
7.1.7 Piero di Marco Parenti	340
8.0 COMPARAISON DES SOURCES	374
8.1 Analyse comparative	374
8.1.1 Quels types d'arguments retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique ?	374
8.1.2 Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?	393
8.1.3 Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?	403
8.1.4 Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?	410
8.1.5 Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?	420
8.1.6 Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?	432
9.0 CONCLUSION	442
9.1 Aperçu des résultats	442
9.2 Importance des résultats	445
10.0 BIBLIOGRAPHIE	1

1.0 Introduction

La Renaissance est une époque titillant l'imaginaire populaire. L'histoire de la cité de Florence, avec ses intrigues, ses personnages hauts en couleur et ses productions artistiques, a inspiré les historiens depuis longtemps. Les Médicis, en tant que grands protagonistes de cette ville et époque, qui fascine encore et toujours. On voit le plus souvent en eux le génie d'une famille qui s'est imposée grâce à leur intelligence et la fortune de leur banque.

Notre intérêt pour les Médicis et la vision populaire de la Renaissance — enfantée largement par Burckhardt¹ — pose une question essentielle : sommes-nous victimes de notre propre désir de voir dans les Médicis l'incarnation du génie politique pur, de banquiers devenant princes par la grâce de leur intelligence ? Des hommes d'exception qui ont triomphé de toutes les adversités, établissant leur principauté après un plan multigénérationnel minutieusement mis en place ?

Cette famille a accaparé du pouvoir en transformant les ressources financières acquises par l'activité bancaire en influence politique. Cette influence leur permit d'acquérir un pouvoir politique dont la grande force réside dans le fait que les Médicis ne se mettaient jamais en premier plan. Ils contrôlaient la cité de Florence par le biais d'intermédiaires loyaux à leur cause formant un vaste réseau politique. Ce réseau fut nourri à travers le clientélisme et les clients des Médicis ont ainsi eu un rôle essentiel dans l'ascension de cette famille. Sans eux, il semble inimaginable que les Médicis aient pu réussir à devenir les maîtres incontestés de Florence jusqu'à pouvoir porter le titre de grands-ducs à partir de la seconde moitié du 16^e siècle.

La littérature moderne et contemporaine consacre une grande partie de son attention sur le fonctionnement et la nature du clientélisme médicéen. Toutefois, on semble négliger la question de savoir quel impact concret le clientélisme a eu sur la société florentine. Même, on gagne à travers certains ouvrages d'Histoire l'impression que la société florentine a été

¹ BURCKHARDT Jacob, 1860.

passive, réagissant durant quelques moments clés, restant autrement d'une grande passivité à l'égard des Médicis.

Cette vision d'une société florentine passive, probablement le fruit d'une attention fortement focalisée sur la seule famille des Médicis, pose des questions. Est-ce que les Florentins ont vraiment ignoré le clientélisme des Médicis ? N'ont-ils rien pu voir ou rien voulu ne voir ? Est-ce qu'ils l'ont finalement accepté avec résignation ?

Il paraît pertinent de nous poser la question si la société florentine a réagi au clientélisme et si oui, de quelle manière ? Quelles furent les réactions de la société ? C'est cette réaction de la société florentine qui sera au cœur de l'enquête ici présente. Nous voulons de cette manière mettre la lumière sur ce qui a été pensé et dit au sujet du clientélisme dans la Florence des Médicis.

Cela n'est pas sans intérêt pour notre propre époque, car la corruption et ses différentes formes restent un défi pour nos sociétés modernes. Tout particulièrement la question de la dénonciation de la corruption et des réseaux politiques illicites ou immoraux. L'étude de la société florentine peut donc nous permettre de mieux comprendre comment les personnes d'autres époques ont géré la problématique de la corruption et tout particulièrement du clientélisme.

2.0 Méthodologie

2.1 Méthodologie générale

L'enquête sur la perception de la corruption dans la République de Florence se fera avec l'aide de documents écrits. Ceux-ci peuvent être des textes écrits par les acteurs en personne ou des transcriptions de sermons et de discours tenus par les personnages historiques que nous analyserons dans le cadre de notre recherche.

Les documents écrits seront au centre de la recherche faute d'autres types de sources datant de l'époque. La Renaissance, par son absence de source audio, de témoins visuels vivants et d'autres sources propres à l'époque contemporaine, est un objet d'étude qui ne peut pas se passer de l'écrit. C'est pourquoi la recherche se focalisera sur ce type de documents et pas d'autres.

Les types de documents seront de nature diverse, mais se composent essentiellement de productions écrites. Certains écrits, comme les sermons de Savonarole, sont des transcriptions de discours et de sermons faits par lui devant une assemblée importante d'auditeurs. Toutefois, le fait que ces documents soient des notes et des transcriptions ne pose pas de difficulté, car l'objectif de l'enquête est surtout de pouvoir cerner le carcan des idées et concepts avancés par une personne comme Savonarole sur le sujet de l'oligarchie, du clientélisme et du népotisme. Qu'il ne l'ait pas dit exactement comme cela devant son public ne semble pas exclure d'office leur utilisation et leur pertinence.

L'enquête se divisera en cinq parties. La première se composera de l'introduction, de la méthodologie, la question de recherche et le contexte historique. Cette partie aura pour but de fixer le cadre et les fondations intellectuelles sur lesquelles sera érigée le reste de l'enquête.

La deuxième partie consistera dans la présentation des sources. Un ensemble de penseurs et auteurs seront présentés par un contexte biographique et un ensemble d'extraits provenant de leurs ouvrages ou discours. Ces citations auront pour objectif de servir de sources pour le reste de l'enquête.

Dans la troisième partie, les différentes sources présentées dans la partie précédente seront « interrogées ». Le questionnement sera une procédure pendant laquelle les extraits seront interrogés avec les questions de recherche exposées dans le cadre de la première partie.

Dans le cadre de la quatrième partie, les différentes sources seront comparées, tout particulièrement les résultats de l'interrogation que nous aurons réalisée à ce point. L'objectif est de pouvoir déterminer s'il existe des schémas. Les auteurs ont-ils des similarités ou des différences notables entre eux ? Nous voulons aussi savoir si nous pouvons faire des hypothèses suggérant des courants de pensée au sujet de la question de la corruption politique.

La dernière et cinquième partie de l'enquête consistera dans la conclusion qui va reprendre les résultats afin d'en faire une synthèse et offrir ainsi des réponses aux questions de recherche posées dans la première partie de l'enquête.

2.2 Notions et concepts clés

2.2.1 Corruption, notion et enjeu d'un concept

L'enjeu moral de la corruption

Qu'est-ce qu'est la corruption ? Si beaucoup savent la reconnaître, il semble plus difficile de la définir avec précision.

Le phénomène de la corruption englobe beaucoup d'actions. Également, ce qui est considéré comme un acte corrompu varie d'un espace à l'autre. C'est quelque chose que Christian Rohrer remarque dans son analyse du cas de Gauleiter Koch. Il n'existerait pas, selon Rohrer, une définition exacte et universelle de la corruption.² On peut tout simplement tenter de s'appuyer sur quelques définitions générales pour tenter d'encadrer l'idée de la corruption.

L'Encyclopedia britannica définit, elle, la corruption avec les mots suivants.

« Improper and usually unlawful conduct intended to secure a benefit for oneself or another. »³

² ROHRER Christian, 2006: 46.

³ <https://www.britannica.com/topic/corruption-law> (20.10.2018)

Cette définition repose sur l'idée d'acquérir un avantage de manière qui est soit immorale soit contre la loi. Ce qui semble intéressant avec cette définition est qu'elle va au-delà de la question d'ordre purement financière, mais englobe les avantages plus largement.

À notre époque, la corruption est perçue comme une chose nuisible et qui doit être combattue. Ce ressenti s'observe dans la description et le traitement que font les institutions publiques de la corruption. La Suisse s'engage aujourd'hui à combattre ce phénomène, du moins l'affirme dans les documents publics.⁴

Si on va plus loin et qu'on analyse un traité international comme la *Convention des Nations Unies contre la corruption*, nous pouvons en tirer le passage suivant :

« préoccupés par la gravité des problèmes que pose la corruption et de la menace qu'elle constitue pour la stabilité et la sécurité des sociétés, en sapant les institutions et les valeurs démocratiques, les valeurs éthiques et la justice et en compromettant le développement durable et l'état de droit, »⁵

Dans la perception contemporaine, du moins dans le discours politique, la corruption est donc une chose jugée négativement et même comme une menace pour l'ordre établi.

La corruption, notion immuable ?

Toutefois, est-ce que cela fut toujours le cas ? Est-ce que nous trouvons un ressenti similaire chez les gens de la Renaissance ?

La notion d'immoralité de la corruption a traversé les âges. On retrouve même au Moyen Âge et durant la Renaissance des tentatives de combattre des formes de corruptions aiguës par exemple la corruption des juges. C'est ainsi que les statuts florentins de 1325 interdisent strictement d'offrir des cadeaux à des juges et des notables. Dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge, on retrouve un enjeu similaire. Si des petits cadeaux en nature sont tolérés, tout témoignage de gratitude supplémentaire est strictement interdit. Les *Provisions of Oxford* de 1258 stipulent même que les *chief justiciar* ne peuvent pas accepter des cadeaux en dehors

⁴ <https://www.eda.admin.ch/eda/fr/dfae/politique-exterieure/secteur-financier-economie-nationale/corruption.html> (18.10.2018)

⁵ <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20071131/index.html> (18.10.2018)

des offrandes sous forme de pain ou de vin. Il existe donc une politique de lutte contre la corruption même déjà à l'époque médiévale et au début de la Renaissance.⁶

En même temps, il semble nécessaire de souligner que si nous trouvons des exemples de politiques de lutte contre la corruption, il ne faut pas sous-estimer certaines différences entre la pensée moderne et contemporaine. Le fait que l'on combatte la corruption ne signifie pas que la notion est identique à celle que nous avons à notre époque.

La question du privé et du public

D'abord, la notion contemporaine de la corruption est étroitement associée à la séparation de la sphère publique de la sphère privée. En somme, la corruption se lie à l'idée d'offrir un avantage privé pour en obtenir une faveur d'une personne exerçant une autorité publique. Entre le début de la Renaissance et notre époque, nous assistons à un processus de séparation plus stricte entre ce qui est considéré comme public et privé. L'homme du début du 15^e siècle ne sépare donc pas aussi clairement que nous ces deux sphères. C'est pourquoi les accusations de corruption portent moins sur la violation de la séparation du privé et du public, mais davantage sur la violation des obligations induites par la fonction.⁷

Cela a des conséquences sur la notion de corruption. À notre époque, favoriser sa famille où son réseau politique est attribué exclusivement à la sphère privée, alors que l'exercice d'une fonction politique est associé à la sphère publique.⁸ Même, toute la conception de conflit d'intérêts se base sur le fait que les intérêts privés ne peuvent pas entrer en concurrence avec les obligations publiques. Une telle chose est moins claire pendant la Renaissance, époque durant laquelle le privé et le public se mélangent. Cela se voit tout particulièrement avec le cas du cardinal-neveu ou des *Günstling-Minister*, deux phénomènes qui représentent ce mélange entre norme privée et publique.⁹ On constate certes pendant la Renaissance le début d'un processus de différenciation, mais celui-ci reste encore naissant par rapport à la stricte distinction, du moins en théorie, qui est faite à l'époque contemporaine.¹⁰

⁶ ISENMANN Moritz, 2006: 214.

⁷ ENGELS Jens Ivo, 2010: 39.

⁸ ENGELS Jens Ivo, 2010: 40.

⁹ EMICH Birgit, 2001: 10 et 17.

¹⁰ ENGELS Jens Ivo, 2010: 39-40.

Une vision moins binaire des choses ?

L'époque contemporaine se distingue entre autres par un désir de classification et de clarification des normes. Cela conduit aussi à favoriser une vision binaire. On finit ainsi avec une conception binaire entre d'un côté le privé et de l'autre le public, une chose qu'on ne trouve pas aussi développée dans le cadre de la Renaissance. Cela se voit également dans les sources de notre enquête. Les accusations et les critiques se focalisent surtout sur la violation d'une norme sociale et politique et moins sur le mélange entre le public et le privé.¹¹

Toutefois, cette distinction binaire ne doit pas être surestimée. Si les gens de la Renaissance possèdent une forte capacité à faire coexister des normes concurrentes, les gens de l'époque contemporaine cultivent également leurs paradoxes. Une catégorisation stricte ne signifie pas forcément que cela soit appliqué.

Le maintien des normes théoriques s'avère donc bien plus difficile quand on doit juger des cas concrets. Cela tout particulièrement quand on prend en compte que certaines pratiques jouent avec la notion de corruption. Il peut quelquefois être difficile de distinguer ce qui est du réseautage politique classique et ce qui peut être considéré comme du clientélisme.¹² Même, ce qui peut être considéré comme du clientélisme peut s'avérer être un outil indispensable de gouvernance au sein de structures politiques contemporaines.¹³

Par exemple, est-ce qu'un politicien faisant des dons substantiels à une association locale peut être considéré comme quelqu'un pratiquant du réseautage ou, au contraire, une personne publique soucieuse de soutenir la vie associative locale ? Comment peut-on vraiment distinguer ce qui est fait de manière privée de ce qui est un acte public ?

Un autre exemple, si un président de commune augmente les subventions à une association qui emploie son frère ? Est-ce que c'est un acte de corruption ? Ledit président peut invoquer qu'il l'aurait quand même fait même si son frère n'avait pas été un employé. La vie contemporaine grouille d'exemples de tout genre où la distinction entre privé et public devient difficile quand on parle de cas concrets. Les contemporains peuvent par ce paradoxe,

¹¹ ENGELS Jens Ivo, 2010: 40-41.

¹² ENGELS Jens Ivo, 2010: 42.

¹³ ENGELS Jens Ivo, 2010: 42.

donc d'avoir des normes très claires, mais une pratique plus floue, tomber dans une concurrence des normes similaires à celle qu'on trouve durant la Renaissance.

On constate ainsi une différenciation incomplète entre le privé et le public dans la pratique contemporaine. Même, on peut suggérer l'idée que plus une société différencie le privé du public, plus il y a une incitation à enjamber le fossé qui s'est créé. La complexité croissante des institutions peut pousser au réseautage et à des moyens plus directs pour gagner du temps et surmonter une complexité parfois contre-productive.¹⁴

L'immoralité comme constante

En revanche, nous trouvons aussi des points communs entre l'époque contemporaine et la Renaissance. C'est ainsi que la corruption a en toute circonstance été jugée comme une chose négative et immorale à travers des cinq derniers siècles. De là, nous pouvons trouver une constante entre la Renaissance et l'époque contemporaine. Celle-ci est utile, car nous ne sommes donc pas devant deux phénomènes complètement distincts en tout point. Quand on porte l'accusation de corruption à la Renaissance, celle-ci contient un arrière-goût immoral similaire à celui que nous trouverions dans un contexte contemporain.¹⁵

Cela n'est pas sans importance pour notre enquête, car le fait que la corruption soit jugée négativement à travers l'Histoire nous permet d'avoir quoi établir une manière de mesurer alors le degré de réaction à cette corruption et aussi présupposer l'existence d'une critique au sein de la société contre ce qui est jugé comme quelque chose d'inadmissible et d'immoral.

Bien évidemment, la question qui se pose est de savoir comment cette critique est formulée. On peut que difficilement transposer des argumentaires contemporains à l'époque de la Renaissance sans risquer de tomber dans un anachronisme en raison des différences culturelles et de perception de ce qui est immoral ou pas. Le mot corruption peut cacher de nombreuses choses dans la Florence de la Renaissance avec qui nos conceptions contemporaines risquent d'être moins familiarisées. C'est pourquoi une certaine prudence s'impose dans ce domaine.

¹⁴ ENGELS Jens Ivo, 2010: 42-43.

¹⁵ ENGELS Jens Ivo, 2010: 41.

La critique de la corruption à travers les âges

Critiquer la corruption est une chose qui se fait majoritairement de manière publique. À la Renaissance, Jérôme Savonarole est un des exemples les plus éclatants de cette dénonciation publique.¹⁶

Un des objectifs de la dénonciation de la corruption est entre autres de délégitimer le pouvoir en place.¹⁷ Cela peut même être mis en relation avec la question de la tyrannie, à savoir associer la corruption à la tyrannie d'exercice comme formulée par Bartole.¹⁸ Dans ce cadre, la critique de la corruption est un outil au service de l'opposition afin d'affaiblir le pouvoir en place. Ce n'est donc pas surprenant que dans le cadre de notre enquête, beaucoup d'auteurs dénonçant le clientélisme médicéen sont aussi des opposants à leur régime.

La critique de la corruption pendant la Renaissance sert également à ceux qui sont exclus du pouvoir et aspirent par la critique à soutenir leur ascension dans les cercles restreints du pouvoir politique. L'inverse est également possible, à savoir que ceux qui détiennent le pouvoir utilisent l'accusation de corruption pour marginaliser leurs rivaux politiques voire ceux qui aspirent à contester leur pouvoir. L'accusation de corruption est donc un outil politique pendant la Renaissance, utilisé par les uns et les autres.¹⁹

Bien évidemment, cela ne doit pas être considéré comme une règle universelle. Certains personnages à l'image de Jérôme Savonarole peuvent suggérer un véritable désir de dénoncer les abus et la corruption. Il n'est pas possible d'avoir la certitude en la matière, mais c'est une option qui ne doit pas être écartée d'office. Il semble donc pertinent d'également garder à l'esprit cette possibilité au sein de la société civile florentine de l'époque.

Au courant des derniers siècles, le public s'est élargi et on a eu une diversification des moyens de communication. Cela, car les moyens de communication se sont transformés et ont permis une diffusion sans précédent des informations. L'accroissement du public aurait aussi rendu la critique de la corruption plus rémunératrice et profitable sur le plan politique. C'est ainsi que les discussions autour de la corruption prennent une importance sans précédent dans des

¹⁶ ENGELS Jens Ivo, 2010: 44.

¹⁷ ENGELS Jens Ivo, 2010: 44.

¹⁸ TURCHETTI Mario, 2001: 297.

¹⁹ ENGELS Jens Ivo, 2010: 45-46.

pays comme la France du 18^e au 20^e siècle. Cela au point de même pouvoir mettre en danger le système politique en place. Au cours du 20^e siècle, la corruption devient avec le scandale sexuel la principale forme de scandale politique.²⁰

Le fait que la corruption est un tel sujet de scandale peut s'expliquer par le fait que la corruption est une rupture de la norme qui ne peut pas être excusée facilement. Elle rend donc la cible très vulnérable. Un scandale de corruption permet aussi de personnaliser le débat politique et de permettre une vue dans la sphère privée du politicien. Un scandale de corruption permet aussi de donner forme à la méfiance envers les élites économiques, sociales et politiques d'un pays.²¹

Nous pouvons donc voir que la critique de la corruption n'est pas seulement un phénomène politique, social et culturel, mais également un moyen de communication et un outil politique à travers les âges. Cela est une constante entre la Renaissance et l'époque contemporaine, même si le phénomène tend à devenir plus important au fil des siècles.²²

Cela est une des raisons pourquoi l'analyse de la corruption à la Renaissance a une telle importance pour nous. C'est en comprenant les mécanismes d'il y a cinq siècles que nous pouvons comprendre l'étendue des évolutions sociales, politiques et culturelles que la culture européenne a connues jusqu'à ce jour.

La corruption, symptôme de la décadence ?

Nous avons pu voir que la dénonciation de la corruption peut servir comme outil de communication et comme instrument politique. Dénoncer vise à affaiblir la légitimité de celui qui a été dénoncé. Toutefois, quel en est-il de la corruption comme symbole ? Est-ce que la corruption peut être considérée au-delà d'un manquement individuel ?

La corruption est, que ce soit à la Renaissance ou à l'époque contemporaine, aussi vue comme le symptôme d'une société en décadence. L'augmentation de la corruption serait ainsi synonyme d'un régime politique en décrépitude et prêt à devenir dans son entier corrompu. On retrouve cela très présent dans la pensée des philosophes antiques, tout particulièrement

²⁰ ENGELS Jens Ivo, 2010: 44-45.

²¹ ENGELS Jens Ivo, 2010: 45.

²² ENGELS Jens Ivo, 2010: 44-45.

les Grecs. Face à des régimes politiques affligés par la corruption, la réponse est d'appeler à la restauration des vertus anciennes et d'une réformation de l'État. Cette vision s'inscrit dans une conception cyclique de l'Histoire. La corruption serait ainsi le symptôme qu'un régime s'est épuisé et qu'il doit être réformé.²³

Après le 18^e siècle, avec l'émergence d'une vision plus linéaire de l'Histoire, marquée par le progrès, l'analyse reste similaire, mais le remède est différent. Quand un régime politique est gangrené par la corruption, c'est qu'il est arrivé à bout de souffle. À la place de vouloir le restaurer à son état ancien, les contemporains proposent de le réformer de fond en comble afin de s'affranchir d'un régime politique ayant fini par être dépassé par un contexte historique en progression.²⁴

Un exemple notable est la Révolution française. Les révolutionnaires ne cherchent pas à revenir à un état antérieur rénové, mais au contraire à s'engager dans un changement profond. Même les plus modérés des révolutionnaires ambitionnent à minima de contribuer à la formation d'une monarchie constitutionnelle inspirée du modèle anglais. Certains vont aussi loin de changer le calendrier et même de vouloir remplacer la religion chrétienne par une religion de la raison. On trouve une logique similaire dans le cadre de la Révolution américaine où on veut s'affranchir du système monarchique anglais afin de fonder un nouvel état, tentant un républicanisme sans pareil à son époque. La corruption est associée aux anciens régimes donc comme quelque chose de dépassé et n'ayant pas de place dans un État moderne.²⁵

La notion de corruption est également utilisée, surtout dans le cadre de l'ère coloniale, comme un argument civilisationnel. Au début, la corruption des fonctionnaires anglais dans les Indes orientales est vue comme un manquement individuel, voire structurel, de la Compagnie. Par la suite, l'argumentaire évolue et ce ne sont plus les membres de la Compagnie qui sont vus comme la source de corruption, mais la culture indienne et son système de don et de contre-don. Il en découlait que pour protéger l'Angleterre de cette

²³ ENGELS Jens Ivo, 2010: 47.

²⁴ ENGELS Jens Ivo, 2010: 47.

²⁵ ENGELS Jens Ivo, 2010: 47.

corruption, il était nécessaire de changer les pratiques politiques de ce qui était vu comme une « barbarie » asiatique.²⁶

La corruption en tant que symptôme d'une décadence sociale est un motif qui a traversé les siècles. Que cela soit dans le cadre d'une critique interne, à savoir du régime politique en place, ou externe, face à d'autres peuples, l'enjeu de la corruption dépasse largement le manquement individuel. Il prend une ampleur bien plus large, englobant les manquements collectifs d'une société ou d'un système politique. Cette vision évolue à travers les siècles.

Cela se verra dans notre enquête. La critique des Florentins ne porte quasiment jamais sur le système politique florentin, mais contre ce qui est considéré un dévoiement et la nécessité de procéder à une restauration des vertus anciennes. Savonarole en sera un représentant, exigeant le retour à des pratiques politiques et religieuses vertueuses.

2.2.2 Un cadrage théorique du clientélisme

Toute une histoire de définition

L'intérêt pour le clientélisme en tant qu'objet des sciences humaines apparaît pendant la seconde moitié du 20^e siècle. C'est durant les années 1950 et au début des années 1960 que les ethnologues de l'époque s'intéressent à la relation entre client et patron.²⁷

C'est courant les années 1960 et 1970 que les politologues porteront également un intérêt au sujet, poussant la création de la notion de clientélisme et patronage. C'est depuis là qu'existe le débat pour savoir si on peut utiliser de manière équivalente les termes de clientélisme, de patronage ou de relation clientéliste.²⁸

Il a également été tenté d'établir une définition claire. Cette entreprise s'est heurtée aux difficultés de trouver une définition pouvant englober toutes les différentes formes de clientélisme et de patronage.

Traditionnellement, on définit le clientélisme comme une relation d'ordre personnelle entre deux acteurs avec un statut social différent qui procèdent à un échange de biens et de services.

²⁶ ENGELS Jens Ivo, 2010: 48.

²⁷ PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 1.

²⁸ PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 1.

Toutefois, cette définition est tellement vague qu'il est impossible d'établir avec celle-ci un outil pour pouvoir cerner des phénomènes clientélistes particuliers. Cela reviendrait donc à accepter l'idée que le clientélisme peut être vu comme une vaste catégorie dans laquelle est mise toute une série de phénomènes qui ont chacun leurs particularités.²⁹

Dans le cadre de notre recherche, nous allons nous appuyer sur trois approches. La première est celle proposée par Gioia Weber PAZMINO et consiste à analyser le clientélisme en tant que phénomène à cinq dimensions. Cette approche permet d'avoir une bonne vue d'ensemble de ce qui doit être compris comme du clientélisme. La deuxième est la définition offerte par Edward BANFIELD qui nous permet d'avoir un aperçu sur le fonctionnement propre de la relation clientéliste et surtout son enjeu social et moral. Troisièmement, nous allons nous familiariser avec Wolfgang REINHARD et sa théorie du clientélisme, à savoir de considérer celle-ci comme un outil pour constituer un groupe dirigeant par la création de connexions entre ses acteurs. Cela en prenant en compte une série de critères qui définissent comment quelqu'un intègre un réseau.

Les cinq dimensions du clientélisme selon Gioia Weber Pazmino

Le concept de clientélisme proposé par Weber Pazmino s'axe autour de cinq dimensions qui ont pour vocation de saisir le phénomène clientéliste.³⁰

Premièrement, nous avons la dimension structurelle. En somme, quelle est la relation entre les acteurs ? Cela varie beaucoup de région en région ainsi que d'époques. Dans le cadre de notre enquête, nous remarquons que ceux qui sont au centre de la relation sont toujours les Médicis, soit dans le cadre du clientélisme florentin ou du népotisme pontifical. En revanche, les clients et créatures qui virevoltent autour des Médicis varient beaucoup d'un contexte à l'autre.³¹

Deuxièmement, nous avons la dimension fonctionnelle. Comment est-ce que l'échange de service se réalise ? Quel est son fonctionnement ? Chez les Médicis, nous constatons que le

²⁹ PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 9-11.

³⁰ PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 12.

³¹ PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 12-13.

marchandage se réalise dans plusieurs domaines. Le domaine évolue aussi au fil du temps et du contexte.³²

Troisièmement, nous avons la dimension qualitative. À savoir, de quelle manière les acteurs entrent-ils dans la relation ? Est-ce que tous les clients des Médicis le font volontairement ou est-ce qu'il existe une forme de contrainte ? Jusqu'à quels degrés le réseau clientéliste, comme celui des Médicis, se constitue-t-il volontairement ? Pouvait-on espérer réussir à Florence sans passer par le réseau des Médicis ? Cela est intéressant, car pose la question de la force d'attraction d'un réseau. Cela se montre encore plus important si on présuppose donc que s'opposer à ce réseau consiste à choisir de subir des désavantages à l'image de Savonarole.³³

Quatrièmement, il y a la dimension sociale. En somme, y a-t-il dans la société en question des aspects favorisant le clientélisme ou au contraire le dissuadant ? Par exemple, à Florence, nous avons une structure républicaine qui se montre propice à la constitution de factions afin de pouvoir obtenir et sécuriser le plus longtemps que possible le pouvoir. Si Florence avait été une monarchie féodale, le clientélisme des Médicis n'aurait très certainement pas été possible sous cette forme.³⁴

Cinquièmement et dernièrement, nous avons la dimension culturelle. En somme, quels sont les objectifs du clientélisme ? À Florence, nous avons la particularité d'être dans une culture qui prohibe en théorie la pratique clientéliste sur le plan moral, mais qui est profondément marquée par cette pratique.

Définition théorique du mécanisme clientéliste : le modèle Autorité-Agent-Client d'Edward Banfield

Banfield établit trois acteurs principaux dans le cadre de la corruption. On a d'abord l'*Autorité*, ensuite l'*Agent* et en dernier le *Client*. L'*Agent* est le détenteur d'autorité qui utilise sa fonction publique pour son avantage. L'*Autorité* est la personne qui a conféré à

³² PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 13.

³³ PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 13.

³⁴ PAZMINO WEBER Gioia, 1991: 13.

l'*Agent* son autorité publique. Le *Client*, lui, est celui qui gagne un avantage en profitant de la position de l'*Agent*.³⁵

Pour Edward Banfield, la corruption est un mécanisme opérant avec ces trois acteurs. Il faut, pour que le cas de corruption soit constitué, qu'il ait une violation du contrat, écrit ou moral, qui lie l'*Agent* à l'*Autorité*. L'*Agent* doit reconnaître le contrat qui le lie avec l'*Autorité*. Dans le cadre de cette relation contractuelle, l'*Agent* doit avoir un domaine de responsabilité et surtout une certaine liberté d'action. C'est par cette liberté qu'il peut favoriser le *Client* et cela sans que cela soit connu par l'*Autorité*. Il faut donc que l'*Agent* ait les moyens d'abuser de son pouvoir, en jouant sur sa liberté d'agir, et que l'abus puisse rester secret. Sans ces conditions, la corruption n'est pas possible, car l'*Autorité* découvrira immédiatement l'abus et pourra le combattre.³⁶

La corruption peut avoir lieu avec toute une variété de clients possibles. Parmi lesquels, nous avons par exemple la famille. C'est typiquement ce qui constitue le népotisme, phénomène qui sera analysé dans le cadre du népotisme pontifical.³⁷

Le clientélisme, lui, se focalise surtout sur l'aspect politique et social de la clientèle et a pour vocation d'être une relation plus ou moins durable. On n'est pas un client quand on est dans un rapport familial. Si on constate un rapport familial, cela découle de la relation clientéliste, comme dans le cas d'un mariage entre la fille du patron et un client. On ne peut non plus parler de clientélisme quand c'est un acte de corruption qui a eu lieu une seule fois. Le clientélisme se distingue par sa nature de relation durable entre l'*Agent*, qui est le patron, et le *Client*.

Ce que toutes les formes de corruption ont en commun est qu'ils ont lieu entre des individus et non des groupes. Les participants sont tous conscients de leurs actions et le font volontairement. C'est ainsi qu'un *Agent* qu'on force à agir en faveur d'un *Client* ne peut pas être considéré comme participant à un acte de corruption. L'*Agent* ne participant pas volontairement à la transaction, il ne viole pas le contrat qui le lie avec l'*Autorité*. De même, un *Client* qui aurait été amené à corrompre parce qu'on lui a fait croire que ce sont des frais

³⁵ GRÜNE Niels, 2010: 68.

³⁶ GRÜNE Niels, 2010: 68.

³⁷ GRÜNE Niels, 2010: 68.

de procédure ne peut non plus être tenu responsable d'un acte de corruption. Cette distinction est moins importante pour l'époque de Renaissance, mais devient essentielle pour analyser la corruption à partir du 18^e siècle, où on voit naître une jurisprudence de plus en plus développée. C'est ainsi que dans le droit allemand, l'intention est indispensable pour que l'acte de corruption soit juridiquement constitué.³⁸

Banfield s'interroge par la suite et dans le cadre de son modèle sur les moyens de minimiser la corruption au sein d'une structure. À ses yeux, la lutte contre la corruption commence quand on recrute les *Agents*. Ceux-ci doivent être sélectionnés selon leur fidélité aux lois. Le respect des normes doit être récompensé alors que la violation de la norme doit être sanctionnée. Il faut aussi que les intérêts de l'*Autorité* soient clairement définis et que pour tout incident, on recoure à l'*Autorité* pour régler le cas. L'*Agent* doit également être étroitement surveillé et ceux qui surveillent doivent également être placés en observation. Tout cela présuppose une autorité centrale et des coûts très élevés, ce qui rend la surveillance et la lutte contre la corruption très coûteuse pour l'*Autorité*.³⁹

Les administrations publiques seraient particulièrement vulnérables, car les *Agents* dans une administration publique n'ont presque jamais la possibilité d'agir eux-mêmes sur leur rémunération. Aussi, il n'existe pas d'incitation à produire plus, car la rémunération n'est pas liée à la productivité. C'est pourquoi la corruption peut devenir séduisante pour les *Agents* dans le public, car elle permet une amélioration du revenu de l'*Agent*. La corruption est donc un phénomène qui naît de la structure et du fonctionnement des structures publiques. C'est un défi systémique.⁴⁰

Aux yeux de Banfield, une société avec une forte corruption dans le public est une société où la relation entre l'*Autorité* et l'*Agent* est en crise et organisée de manière inefficace. Cela serait lié au fait que l'*Autorité*, dans le cadre d'une structure étatique, a peu de marge de manœuvre pour organiser sa relation avec l'*Agent*.⁴¹

³⁸ GRÜNE Niels, 2010: 69.

³⁹ GRÜNE Niels, 2010: 69.

⁴⁰ GRÜNE Niels, 2010: 70.

⁴¹ GRÜNE Niels, 2010: 71.

Le modèle d'Edward Banfield est intéressant pour notre enquête, car il définit clairement les éléments qui composent le phénomène de la corruption. Il nous permet aussi d'expliquer comment chaque acteur interagit avec l'autre et de quelle manière il viole le fonctionnement normal entre l'*Autorité*, l'*Agent* et le *Client*.

Sa faiblesse, dans le cadre de ce que nous voulons analyser, réside du côté des remèdes qu'il propose pour lutter contre la corruption. Le renforcement des structures étatiques et de la surveillance comme outil pour lutter contre la corruption n'est pas central dans les sources qui seront analysées. Aucun penseur florentin ne considère que pour lutter contre le clientélisme il faille créer des surveillants. La corruption n'est pas perçue comme un problème de système, mais comme une défaillance sur le plan individuel et une violation de norme politique et sociale.

Une possible explication à cela existe dans le fait que, pendant les siècles antérieurs, la corruption était davantage perçue comme une violation de normes sur le plan individuel que comme une la confusion entre privée et publique. Les structures « étatiques » de la Renaissance étaient un mélange de bureaucratie et réseau politique. Le fait d'avoir une bureaucratie à l'état pur, du moins en théorie, est un phénomène qui ne surgit que plus tard avec la naissance des États-nations et surtout l'émergence de la bureaucratie au 19^e et 20^e siècle. Séparer le public du privé est donc plus difficile au 15^e et 16^e siècle qu'au 20^e voire 21^e.

C'est probablement pour cela que beaucoup d'auteurs florentins de l'époque axent leur critique sur la violation de la norme politique et militent pour un retour aux vertus politiques anciennes et aux structures politiques de base de la République florentine, même si elles sont largement idéalisées.

La raison d'être et le fonctionnement du clientélisme selon le Verflechtungsmodell de Wolfgang Reinhard

Selon Wolfgang Reinhard, une oligarchie n'a pas besoin de se fonder sur l'appartenance à un milieu social. Au contraire, ce serait l'imbrication sociale des élites qui serait l'élément constitutif de celle-ci. En somme, on intègre l'élite en étant recruté et intégrée dans celle-ci.⁴²

Cela se voit tout particulièrement bien chez les Médicis qui recrutent de manière large et cherchent à dépasser les limites de leur milieu social. On peut intégrer la clientèle des Médicis, et donc la classe dirigeante, de manière plus ou moins indépendante de son origine sociale. Bien évidemment, même ceci connaît des limites dans une société comme celle de la Florence de la Renaissance.

Wolfgang Reinhard établit pour commencer qu'analyser un réseau devient rapidement une tâche impossible, car une analyse complète d'un réseau d'une centaine de personnes peut rapidement atteindre les millions de relations possibles. Il serait donc nécessaire de se concentrer sur une partie du réseau et donc d'analyser les relations que possède une personne, nommée *ego*, avec tous les membres du réseau. Cela permettrait de rendre faisable l'analyse d'un réseau.⁴³

Dans le cas de notre enquête sur les Médicis, cela signifie se concentrer sur le patron et quelques clients éminents, et non la totalité de la clientèle.

Reinhard continue en établissant une liste de caractéristiques que possède le membre d'un réseau par rapport à l'*ego* qui est la personne à partir de laquelle le réseau est analysé. On a tout d'abord la distance, à savoir quelle distance possède la personne avec l'*ego*. Est-elle reliée à celle-ci par des intermédiaires ? Dans le cas des Médicis, on peut par exemple imaginer que l'importance d'un client dépend de la distance qu'il possède avec le chef de la maison des Médicis. Plus il est distant, plus son importance est mineure.⁴⁴

⁴² REINHARD Wolfgang, 1979: 19.

⁴³ REINHARD Wolfgang, 1979: 24.

⁴⁴ REINHARD Wolfgang, 1979: 24-25.

Ensuite, nous avons la question de l'origine de la relation avec l'*ego*. Est-ce que c'est un lien de parenté, d'amitié ou de sympathie ? Cela en prenant en compte que ces liens peuvent être artificiellement constitués.⁴⁵

Par la suite se pose la question du domaine auquel appartient la relation. Est-ce que c'est une relation professionnelle, politique ou d'une autre nature ? Cela pose la question de la complexité du lien : existe-t-il plusieurs liens simultanés par exemple un parent qui est aussi un partenaire dans une affaire commerciale ? Cela serait tout particulièrement important pour solidifier une oligarchie. Nous le remarquons dans notre recherche sur les Médicis quand ceux-ci concluent des mariages avec leurs clients ou les emploient dans leur banque.⁴⁶

Finalement, il existe aussi la question de la symétrie de la relation. Est-ce que la relation se construit entre pairs ou existe-t-il une asymétrie ? Si oui, cela peut suggérer une relation clientéliste. C'est même une caractéristique des relations clientélistes d'être construites sur un déséquilibre entre les deux membres de la relation. Néanmoins, ce n'est pas forcément toujours le patron qui est en position de force, car il peut aussi être endetté envers un client quand ce dernier a aidé le patron.⁴⁷

À un niveau plus général, un réseau possède plusieurs caractéristiques qui permettent de le définir et de l'analyser. Tout d'abord, nous avons l'étendue. Un réseau peut en théorie s'étendre à l'infini, même si cela pose des problèmes pour pouvoir l'analyser efficacement. Nous avons ensuite le degré d'imbrication, à savoir combien de liens possèdent un membre du réseau. Est-ce qu'il a seulement des liens avec le patron ? Ou est-ce qu'il existe une série d'autres liens entre les clients ?⁴⁸

Par la suite, nous retrouvons la question de la centralité : est-ce qu'un membre du réseau est facilement joignable par les autres alors que les autres ont peu de liens entre eux ? Plus un réseau est dense, moins il y a de centralité, car les clients ont également des relations entre eux. Nous pouvons aussi trouver dans un réseau des sous-groupes donc un ensemble de personnes ayant des liens étroits entre eux, mais qui sont collectivement liés à un *ego*. Cela

⁴⁵ REINHARD Wolfgang, 1979: 25.

⁴⁶ REINHARD Wolfgang, 1979: 26.

⁴⁷ REINHARD Wolfgang, 1979: 26.

⁴⁸ REINHARD Wolfgang, 1979: 27.

se présente souvent sous la forme d'une famille qui est liée à un patron directement ou par un intermédiaire.⁴⁹

Il existe ensuite plusieurs autres facteurs majeurs qui déterminent le fonctionnement des relations au sein d'un groupe comme l'influence idéologique, surtout religieuse, l'éducation, la culture et les questions de hiérarchie sociale.⁵⁰

Au niveau des réseaux, Wolfgang Reinhard distingue quatre grands groupes possibles : la parenté, l'origine commune, l'amitié et le clientélisme.⁵¹

La parenté est un facteur non négligeable à l'époque de la Renaissance, car même la parenté la plus éloignée pouvait servir de base pour un lien social fort. L'importance de la famille se retrouve chez les Médicis qui s'appuyaient sur des familles de clients et pas seulement sur quelques individus isolés. Un lien de parenté peut aussi être créé par des mariages ou des parrainages.⁵²

L'origine commune est très importante dans l'Italie de la Renaissance, tout particulièrement au niveau de la Papauté. Les papes de cette époque aimaient s'appuyer sur ceux qui étaient originaires de la même région qu'eux. L'origine commune joue donc un rôle pendant la Renaissance en termes de recrutement d'élite. On a même un terme pour cela en italien : *campanilismo*.⁵³

Nous trouvons ensuite l'amitié qui est perçue pendant la Renaissance de manière fonctionnelle, plus que sentimentale. Dans l'espace méditerranéen, un ami est surtout quelqu'un sur qui on peut compter et avec qui a lieu un échange régulier de services.⁵⁴

De l'amitié, on dérive alors vers le clientélisme. L'amitié et le clientélisme sont deux phénomènes qui ne sont pas toujours faciles à clairement distinguer. Cela se voit par exemple au fait que les patrons, comme les Médicis, utilisent le terme d'*amici* quand ils parlent de

⁴⁹ REINHARD Wolfgang, 1979: 28-29.

⁵⁰ REINHARD Wolfgang, 1979: 31.

⁵¹ REINHARD Wolfgang, 1979: 35.

⁵² REINHARD Wolfgang, 1979: 36.

⁵³ REINHARD Wolfgang, 1979: 37.

⁵⁴ REINHARD Wolfgang, 1979: 37-38.

leurs clients. Nous verrons dans le cadre de notre enquête que ce terme apparaît même chez ceux qui dénoncent le clientélisme pour parler des clients et créatures des Médicis.⁵⁵

Wolfgang REINHARD nous offre également une définition du clientélisme. Pour lui, le clientélisme définit chaque lien interpersonnel entre deux personnes de caractère formel ou informel à travers lequel une personne, le patron, entretient une relation avec une autre personne, le client, dans le but de lui offrir de la sécurité de manière plus ou moins durable. En échange de cette protection, le client se doit d'apporter des services à son patron. Toutefois, cet échange de sécurité contre service ne doit jamais atteindre un point d'équilibre, car autrement, la relation clientéliste s'effondre et se transforme en amitié. Cette définition de Reinhard nous permet de constater que la différence fondamentale entre l'amitié et le clientélisme réside dans l'asymétrie de la relation.⁵⁶

2.2.3 Le clientélisme dans le temps et l'espace

Le clientélisme en Europe occidentale pendant la Renaissance

Le clientélisme s'est présenté pendant la Renaissance sous des formes très variées. On peut même constater que plusieurs formes de clientélismes coexistent au sein d'un même pays et créent un ensemble de systèmes clientélistes.⁵⁷

Le clientélisme anglais prend ses racines dans la conquête normande et la mise en place du féodalisme. Celui-ci se présente comme une structure clientéliste immuable et très souvent héréditaire. Le clientélisme féodal se distingue toutefois de celui de l'ère moderne par le fait qu'il n'était pas entre deux individus privés, mais d'une part le roi, détenteur de la terre, et son vassal, qui reçoit la terre en échange d'un soutien militaire. Cette forme de clientélisme perd de la vigueur au fil du 13^e siècle avec l'expansion de l'économie européenne et l'urbanisation du continent.⁵⁸

En même temps, accéder à la noblesse devient possible en dehors du service militaire, à travers le commerce, l'administration et surtout à travers la jurisprudence grandissante. Les

⁵⁵ REINHARD Wolfgang, 1979: 38.

⁵⁶ REINHARD Wolfgang, 1979: 39.

⁵⁷ MACZAK Antoni, 1988: 83.

⁵⁸ MORGAN Victor, 1988: 99-100.

besoins croissants pour des services de plus en plus spécifiques, surtout dans le domaine du commerce, de la loi et de l'administration, incitent la noblesse à constituer un réseau de clients qui apportent lesdites compétences en échange de largesses financières. On commence donc à sortir d'un clientélisme féodal pour avoir un mélange entre les deux systèmes, connu sous le nom de *bastard feudalism*.⁵⁹

Le *bastard feudalism* se trouve mis sous pression au cours de l'ère moderne par une forme de féodalisme fiscal, à savoir que les droits féodaux étaient avant tout utilisés dans le but de créer du revenu, s'éloignant de son objectif militaire et ignorant de plus en plus les droits et privilèges associés avec ces droits féodaux. Ce nouveau féodalisme affaiblit l'ancienne structure clientéliste et favorise l'émergence d'un nouveau clientélisme. La dissolution des anciens droits et privilèges crée une nouvelle incertitude et des clients en recherche de protecteurs, offrant ainsi aux nouvelles élites un espace pour offrir leur protection. On assiste ainsi à la naissance d'un clientélisme de type patrimonial.⁶⁰

On suppose que pendant l'ère moderne, le clientélisme se trouve affaibli par la naissance d'un État anglais. Cette opinion semble ignorer le fait que si un type de clientélisme s'affaiblit, cela n'empêche pas la formation d'un nouveau phénomène clientéliste. Si le clientélisme local diminue, on assiste ainsi à l'émergence d'un clientélisme centralisé autour d'une centrale dont la bureaucratie reprend de plus en plus de fonctions jadis détenues localement. Le clientélisme ne disparaît donc pas, mais se déplace vers la centrale où tout le jeu politique se déroule désormais, à savoir la Cour et l'administration royale.⁶¹

Plus tard, on assiste à la naissance d'un clientélisme électoral qui se constitue sur les preneurs de bail. Celui-ci est une conséquence de la naissance du Parlement anglais qui devient plus permanent. Les seigneurs-bailleurs pouvaient exiger de ceux qui avaient signé un bail de voter pour eux ou pour leurs candidats pendant les élections pour le Parlement. Notons qu'on a un phénomène similaire en Pologne avec la naissance d'un clientélisme électoral pour donner suite à un droit électoral s'étendant à tous les hommes nobles du pays.⁶²

⁵⁹ MORGAN Victor, 1988: 100-102.

⁶⁰ MORGAN Victor, 1988: 102.

⁶¹ MORGAN Victor, 1988: 103-106.

⁶² MACZAK Antoni, 1988: 83-115.

En France, on constate l'existence d'un clientélisme nobiliaire, à savoir que les nobles des régions rurales avaient tendance à chercher la protection de la haute noblesse pour s'assurer leur protection, voire aussi pour sortir d'un mode de vie retirée. Cela conduit à la formation de cliques clientélistes en France pendant cette période. Sous le règne de Louis XIV, on assiste à une destruction d'une partie des réseaux clientélistes en France. Le Roi Soleil s'engage dans une lutte féroce contre ces réseaux politiques alternatifs et constitue à son tour un réseau clientéliste qui gravite autour de sa personne.⁶³

Aux Pays-Bas existait également un clientélisme politique développé. Ce pays se distingue de la France et de l'Angleterre par sa structure politique. Pendant tout le 15^e siècle, le Gouvernement bourguignon s'est appuyé sur le clientélisme pour gouverner les Pays-Bas. Proposer son soutien politique en tant que client était considéré comme allant de soi. Toutefois, l'achat de fonctions politiques était considéré par les villes des Pays-Bas comme de la corruption. Plus tard, on assista à l'émergence de deux puissants réseaux clientélistes, à savoir ceux du cardinal Granvelle et de Wilhelm, Prince d'Orange. Au Sud des Pays-Bas, on avait les gouverneurs qui s'appuyaient sur leurs liens familiaux avec la petite noblesse pour constituer un réseau clientéliste très important. Pendant la crise du milieu du siècle, les nobles étaient forcés de défendre leur position en étendant leur réseau clientéliste à la base et en cherchant à prendre le contrôle des instances gouvernementales.⁶⁴

Le clientélisme dans le Saint Empire germanique

Le Saint Empire germanique est une des structures géopolitiques les plus complexes de l'ère moderne, mélangeant nombre d'acteurs politiques avec de nombreuses strates politiques qui se superposent, voire entrent en concurrence les unes avec les autres. Le Saint Empire, en plus, ne connaît pas le même phénomène de centralisation que nous pouvons constater dans des entités politiques comme l'Angleterre ou la France.

Dans le Saint Empire germanique, comme presque partout en Europe à l'époque, le clientélisme et les normes légales, voire bureaucratiques, sont entremêlés. On ne peut pas les

⁶³ MACZAK Antoni, 1988: 86-87.

⁶⁴ MACZAK Antoni, 1988: 87.

séparer clairement, au contraire de notre époque. Le clientélisme soutient la structure politique en étant en même temps régulé par les normes politiques et légales de l'empire.⁶⁵

Ainsi, quand un noble de l'empire a plusieurs suzerains, ce sont les réseaux et les affinités clientélistes qui déterminent vers qui va finalement sa loyauté. Si un noble est intégré dans un système de Cour, cela signifie inévitablement que sa loyauté est acquise au seigneur à la tête de cette Cour. Le clientélisme joue donc un rôle fondamental dans le système politique, faisant office de ciment ou de régulateur de loyautés et normes extrêmement complexes voire contradictoires.⁶⁶

Le clientélisme dans l'empire fonctionne habituellement comme un clientélisme de longue durée, s'appliquant à des familles entières et sur plusieurs générations. Ce schéma est similaire aux structures clientélistes féodales existantes à travers le Moyen Âge européen, à l'image du royaume d'Angleterre et le royaume de France.⁶⁷

Au sein de l'Empire, le clientélisme a également pour fonction de fluidifier la circulation d'informations, le transfert d'argent et les actions politiques. Les Fugger, une grande famille de banquiers de l'empire s'appuie sur leur réseau clientéliste afin de s'assurer une présence auprès des autorités de l'empire. Le clientélisme aide à constituer des succursales, base du pouvoir des Fugger.⁶⁸

Alors que l'ère contemporaine se distingue par une vaste accélération de la communication et surtout par une communication qui s'appuie sur des machines et non des hommes, l'ère moderne est confrontée à des limites qui ont peu varié depuis la fondation des premières cités. Nous pouvons ainsi suggérer que le réseau clientéliste permette de diminuer les lenteurs inhérentes à une structure préindustrielle en créant un système de succursales. L'exemple des Fugger semble témoigner en faveur de cette idée.⁶⁹

Dans le Saint Empire, nous trouvons de très nombreuses formes de clientélismes également répandues dans le reste de l'Europe. On a ainsi le courtisan, l'aristocrate de la haute noblesse

⁶⁵ PRESS Volker, 1988: 19.

⁶⁶ PRESS Volker, 1988: 19-20.

⁶⁷ PRESS Volker, 1988: 20.

⁶⁸ PRESS Volker, 1988: 20.

⁶⁹ PRESS Volker, 1988: 20.

entouré de son réseau de nobles ou le clientélisme local. Nous trouvons également des particularités propres à l'Empire. C'est ainsi que l'émergence de structures étatiques au sein de l'Empire avait favorisé l'apparition d'une bourgeoisie fortement impliquée dans l'administration territoriale. Celle-ci créait des réseaux clientélistes en son sein, formant un substrat clientéliste dans les territoires de l'empire.⁷⁰

On a également un phénomène clientéliste issu des réformateurs allemands. Ceux-ci constituèrent de vastes réseaux clientélistes avec un réformateur au centre. On constate quelques années plus tard un phénomène similaire du côté des jésuites qui prennent appui sur la classe moyenne des territoires allemands, constituant ainsi à leur tour des réseaux clientélistes. La classe moyenne allemande se consolide rapidement, rendant par la suite de plus en plus difficile d'intégrer les élites territoriales des nombreux états et structures politiques germaniques. Le clientélisme était ainsi un moyen pour les nouveaux arrivants, à côté des liens familiaux, d'intégrer les élites territoriales de l'empire.⁷¹

Cette classe moyenne constituée de hauts fonctionnaires s'élevant dans les appareils administratifs des états germaniques, se présente au fil de l'ère moderne comme une nouvelle concurrente à l'aristocratie. Le clientélisme n'est donc plus l'outil et l'apanage de la noblesse, mais devient accessible et possible pour la classe moyenne montante. C'est même dans ce cadre que nous voyons la classe moyenne et la noblesse entrer dans des relations clientélistes. Il pouvait ainsi arriver qu'un membre de la classe moyenne profite de la protection d'un noble, montant socialement et obtenant des avantages financiers et politiques. Cette relation pouvait même dans certains cas se retourner contre le patron quand un client se sentait assez puissant.⁷²

On peut donc constater que l'époque de la Réforme génère de nouveaux besoins clientélistes voire que le clientélisme est un outil dans la lutte politique et religieuse qui frappe l'empire pendant l'époque moderne. En même temps, la judiciarisation des processus politiques au niveau de l'empire réduit les occasions de nominations spontanées et donc complique la mise en place d'un réseau clientéliste dans le domaine politique et diplomatique. La Réforme a

⁷⁰ PRESS Volker, 1988: 21.

⁷¹ PRESS Volker, 1988: 21.

⁷² PRESS Volker, 1988: 22.

aussi pour effet de fragmenter l'Empire en deux blocs, réduisant le nombre des occasions politiques pour ceux qui cherchent à monter par l'intermédiaire de ces réseaux.⁷³

Néanmoins, le clientélisme ne sera pas uniquement un phénomène cantonné au niveau des territoires de l'empire. On constate pendant l'époque moderne qu'un réseau clientéliste pouvait s'étaler régionalement avec des échanges de services et surtout la volonté d'étendre son influence au-delà de l'État.⁷⁴

Le clientélisme mutait différemment selon la région et l'évolution des différentes parties de l'empire. Dans le Nord et l'Est, on voyait émerger des États relativement unifiés et avec des seigneurs qui parviennent à s'imposer sur la noblesse et la classe moyenne. Au Sud et à l'Ouest, on retrouve des États beaucoup plus fragmentés et où toute expansion a besoin de s'appuyer sur le clientélisme pour perdurer.⁷⁵

Les Cours jouent dans ces régions un rôle fondamental pour intégrer les élites locales. La complexité politique favorise les doubles allégeances, tendance renforcée par le désir des élites locales de se sécuriser en évitant de miser uniquement sur un souverain. Par exemple, des frères pouvaient décider de se mettre au service de deux seigneurs différents afin de sécuriser la famille, voire aussi se permettre de garder toutes les options ouvertes. On constate donc dans cette partie de l'empire que le clientélisme, surtout celui de type féodal, persiste. Néanmoins, au fil de l'ère moderne, le clientélisme féodal est de plus en plus mis sous pression par la modernisation de l'administration et aussi une tendance à la rationalisation de la bureaucratie. La noblesse est alors remplacée par une classe moyenne qui se met au service de l'administration.⁷⁶

L'Empire, par sa complexité politique, la montée des processus judiciaires, la création d'états territoriaux affirmés et les réformes impériales, constitue un espace politique unique à l'époque. C'est également là que nous voyons, comme dans le reste de l'Europe une grande diversité de phénomènes clientélistes, qui sont souvent le produit d'un contexte politique particulier. Si nous constatons que le clientélisme émerge sous une forme ou une autre, il

⁷³ PRESS Volker, 1988: 24.

⁷⁴ PRESS Volker, 1988: 22.

⁷⁵ PRESS Volker, 1988: 23-24.

⁷⁶ PRESS Volker, 1988: 24-26.

varie beaucoup en fonction du cadre. Le clientélisme des réformateurs ou des petits territoires germaniques semble particulièrement unique, rompant avec les mécanismes que nous pouvons voir dans des territoires comme le royaume d'Angleterre ou de France.

Le clientélisme en Italie

La péninsule italienne, avec ses nombreux républiques et états, est un des grands centres industriels, intellectuels et culturels de l'Europe moderne. Partant du nord au sud, nous avons ainsi le Milanais et la République de Venise puis au centre de la péninsule la République de Florence et les États pontificaux. Au sud, le Royaume des Deux-Siciles se présente comme un acteur majeur de la région. En même temps, l'Italie fut pendant l'ère moderne le champ de bataille des nouvelles grandes puissances émergentes, que ce soit le Royaume de France sortant de la Guerre des cent ans ou les Espagnes qui avaient achevé la Reconquista.

L'Italie subit de profondes mutations politiques durant la Renaissance. Par exemple, la République de Florence passa au fil de cette époque d'une République oligarchique à une Principauté tenue par une famille d'anciens banquiers. Cette transformation est présente dans toute la péninsule qui voit le républicanisme de l'époque médiévale tardive céder aux principautés et régimes héréditaires.⁷⁷

Toutefois, même avec ces transformations d'ordre politique, on constate une prévalence du clientélisme. Le clientélisme a même pu fleurir pendant toute cette époque et dans presque toute l'Italie. Toutefois, celui-ci se révèle très multiforme et la question se pose de savoir s'il est possible d'établir une description uniforme pour toute l'Italie de l'époque, surtout au vu de sa diversité politique.⁷⁸

En Savoie, on constate un effort pour réduire les structures clientélistes de la part des ducs de Savoie, tout particulièrement Emanuele Filiberto. Celui-ci aspire à briser avec les structures féodales et à créer un lien direct entre le duc et ses sujets. Néanmoins, la tentative échoua et le duc fut forcé de s'appuyer sur les notables et autorités locales afin de pouvoir asseoir son pouvoir dans les régions. Les tentatives pour constituer des États en Italie sont

⁷⁷ MOLHO Anthony, 1988: 240.

⁷⁸ MOLHO Anthony, 1988: 240.

donc très souvent forcées de trouver des aménagements avec les forces régionales et locales.⁷⁹

Dans ce cadre géopolitique très changeant, les seigneurs locaux ont des occasions pour s'imposer dans un espace politique mouvant, en s'appuyant sur leurs réseaux clientélistes, autorités et ressources. Toutefois, ça n'est pas une règle universelle. Quand un gouvernement central est en position de force, il peut réussir à faire reculer le pouvoir des seigneurs locaux et à diminuer leur puissance. La conséquence est aussi que les seigneurs féodaux sont moins capables de se constituer des clientèles et que ce type de clientélisme tend à reculer. Cela ouvre vers la fin de la Renaissance la voie à de nouveaux types de clientélismes.⁸⁰

En Italie du centre, on constate comme dans d'autres régions un retour aux pratiques féodales après une longue période communale et républicaine. À travers la deuxième moitié du Moyen Âge, les communes avaient réussi à réduire massivement le pouvoir des seigneurs féodaux. Toutefois, les Républiques italiennes étaient confrontées à la difficulté de contrôler les territoires qui entourent la cité et devaient donc recourir aux structures féodales pour maintenir leur contrôle sur leur périphérie. Cela les força à engager des compromis entre les structures républicaines et la pratique féodale. Même Gênes et Venise, des républiques marchandes par excellence, ne peuvent pas se passer de ces instruments. Le clientélisme féodal était ainsi essentiel dans l'exercice du pouvoir de l'époque.⁸¹

Ce problème est également présent dans des états non républicains comme la Papauté. Les États pontificaux étaient forcés de s'appuyer sur les élites locales et un vicariat pour gouverner la Romagna. Le vicariat fonctionne sur des mécanismes semblables au clientélisme féodal.⁸²

Ce processus de féodalisation continue à travers tout le 15^e siècle. D'une part, le clientélisme féodal sert à connecter les élites locales au centre et d'autre part, les fiefs servent à récompenser les clients et créatures des élites des Républiques italiennes. Les fiefs sont aussi un moyen pour les grandes familles urbaines de se constituer un patrimoine et ainsi de se

⁷⁹ MOLHO Anthony, 1988: 239.

⁸⁰ MOLHO Anthony, 1988: 240.

⁸¹ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 244.

⁸² CHITTOLINI Giorgio, 1988: 244.

sécuriser sur long terme. On constate que ce processus s'étend même dans des territoires qui historiquement étaient tenus sous contrôle direct des cités.⁸³

Toutefois, le clientélisme féodal qui renait est bien plus faible que celui qui prévaut dans d'autres territoires européens de l'époque, par exemple la France. Le féodalisme italien est avant tout centré sur la possibilité d'exercer la justice dans un territoire et moins sur les questions de propriété terrienne. Le droit de prélever des taxes est un aspect mineur du féodalisme italien, car la plupart des revenus fiscaux vont directement aux états italiens locaux. Finalement, les droits féodaux sont constitués de quelques droits et privilèges. Ils permettent moins de constituer un clientélisme féodal comme dans d'autres régions d'Europe.⁸⁴

Néanmoins, le lien entre un seigneur et la population locale peut être important, surtout pendant le 15^e siècle. La consolidation des états italiens n'est pas un processus qui a lieu sans heurts. Un seigneur local peut donc devenir une source de sécurité pour la population quand la situation politique devient difficile. Le féodalisme tendait donc à se maintenir dans les régions contestées et instables comme les régions de l'Émilie ou de la Romagne.⁸⁵

Les seigneurs locaux des territoires contestés devaient donc jouer un rôle politique actif afin de tenter de se maintenir dans une situation de profonde instabilité. Les seigneurs qui étaient les plus puissants pouvaient constituer de vastes réseaux clientélistes pendant des époques troublées. Ceux-ci s'appuient sur leurs agents et clients pour non seulement défendre leurs territoires, mais également constituer des armées. On peut ainsi voir à travers tout le 15^e siècle des phénomènes d'armée privée constituée par des seigneurs locaux. Cette privatisation des forces armées permet en même temps d'améliorer la sécurité des populations locales. On assistait également à l'édification de nombreuses fortifications.⁸⁶

Ces seigneurs locaux peuvent aussi se faire les porte-paroles de leur population face aux gouvernements des états italiens, défendant leurs intérêts sur des sujets touchant aux lois et à la fiscalité. Cela contribue à redonner naissance à un clientélisme féodal en Italie pendant

⁸³ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 244.

⁸⁴ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 245.

⁸⁵ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 246.

⁸⁶ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 246.

la Renaissance et tout particulièrement lors des époques troublées du 15^e et débuts du 16^e siècle.⁸⁷

Le sud de l'Italie fut très longtemps habité par un clientélisme féodal, avec ses puissances baronniales et sa forte fragmentation politique et économique. Les barons du Sud établissent un réseau clientéliste avec l'aide de leurs agents. On se retrouve ainsi avec un réseau clientéliste de Cour à Naples, centré sur le palais des barons à la Cour et un clientélisme rural et local très développé dans l'arrière-pays.⁸⁸

La motivation du client pendant l'ère moderne

De manière générale, on peut se demander quand le clientélisme devient nécessaire pendant l'ère moderne. Quels sont les prérequis nécessaires ? Deux explications semblent envisageables.⁸⁹

La première part de l'idée que pour que le clientélisme puisse exister au sein d'un système politique moderne, il était nécessaire d'avoir une certaine stabilité, ou du moins la perspective de stabilité. En somme, un client ne s'engagera pas dans une relation clientéliste sans avoir la certitude que le cadre politique restera suffisamment stable pour lui permettre d'avoir des garanties sur son avenir ou celui de son patron.⁹⁰

La deuxième opinion part du postulat inverse, à savoir que ce sont les temps instables qui incitent les gens à chercher la protection d'un réseau politique. Dans un système complètement stable, le passage par des réseaux privés serait ainsi moins attractif. Les temps incertains pousseraient les gens à se réfugier auprès d'un patron pouvant offrir protection et perspective d'avenir.⁹¹

⁸⁷ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 246-247.

⁸⁸ MOLHO Anthony, 1988: 240.

⁸⁹ MACZAK Antoni, 1988: 88.

⁹⁰ MACZAK Antoni, 1988: 88.

⁹¹ MACZAK Antoni, 1988: 88.

2.2.4 Le népotisme

Le népotisme, une institution politique dans la Rome des papes ?

À notre époque, le népotisme est non seulement mal vu, mais aussi comme politiquement inacceptable. En Suisse, le népotisme est officiellement considéré comme un acte de corruption. On appelle même la population à dénoncer ce genre de pratique. Toutefois, pendant la Renaissance, le népotisme n'est pas considéré de la même manière.⁹²

Nous allons présenter le concept du népotisme avec l'aide de deux historiens et théoriciens en la matière. Tout d'abord Wolfgang REINHARD qui développe l'idée que les élites se constituent avant tout par le réseautage et non par l'adhésion à une classe sociale.

« Führungsgruppen sind nicht in erster Linie durch gleiche soziale Daten ihrer Mitglieder konstituiert, sondern durch die soziale Verflechtung dieser Mitglieder, weil dadurch Interaktion ermöglicht, begünstigt, kanalisiert wird. „Konstituiert“ heisst sowohl „rekrutiert“ als auch „integriert“. Oder negativ formuliert: eine Oligarchie benötigt keine gesellschaftliche Gruppe als Substrat, Verflechtung ihrer Mitglieder genügt. »⁹³

Ensuite, nous présenterons le point de vue de Birgit EMICH et surtout son intérêt pour la personne du *Kardinalnepot*. Ces deux points de vue nous permettront de mieux cerner ce qui doit être considéré ou non comme du népotisme.

Le népotisme romain selon Wolfgang Reinhard

Le système politique du Saint-Siège se distingue selon Wolfgang Reinhard par le célibat et une internationalisation de ses élites dirigeantes. La Papauté était aussi une monarchie élective des plus pures dans l'Europe de l'époque.⁹⁴

On pourrait invoquer l'exemple du Saint Empire germanique, mais le système électoral impérial n'empêchait pas la constitution d'une hérédité du pouvoir en pratique et donc la création de dynasties sur le trône impérial. Les Habsbourg en sont un bon exemple.

⁹² <https://www.eda.admin.ch/deza/fr/home/themes-ddc/reformes-etat-economie/corruption.html>
(14.08.2019)

⁹³ REINHARD Wolfgang, 1979: 19.

⁹⁴ REINHARD Wolfgang, 1979: 46.

Pour revenir à la Papauté, la conséquence serait que le système offrait plus de mobilité verticale et horizontale que dans le reste de l'Europe. Le pape, soumis au célibat, ne peut pas engendrer de descendance et cela a pour effet qu'à sa mort la succession devenait complètement ouverte, du moins en théorie. Il existait des limitations en pratique, mais il est tout à fait possible pour un acteur de second plan de se hisser au sommet de l'Église. C'est ainsi que le système politique du Saint-Siège combine mobilité et stabilité politique.⁹⁵

C'est à travers une carrière au sein de l'Église qu'une famille peut espérer s'élever socialement. Dans le cas où un membre de la famille devienne pape, il est même possible pour sa famille d'avoir l'ambition de se hisser dans la haute-noblesse. Certaines familles, comme les Farnese, réussirent même à intégrer les grandes maisons régnantes d'Europe.⁹⁶

Souvent, le flétrissement des dynasties népotiques permettait de créer de l'espace pour les nouvelles dynasties népotiques. Les nouveaux acteurs rachetaient les biens de familles désargentées. L'ascension n'est donc pas forcément durable, mais il fut rare qu'une famille d'un ancien pape sorte de la noblesse et retombe complètement en bas de l'échelle sociale.⁹⁷

À côté de cette mobilité verticale, on avait aussi une mobilité horizontale. Les membres du réseau du pape pouvaient profiter de l'ascension de leur patron. Faire partie de la famille, venir de la même région, être un ami ou un client du pape pouvait permettre d'obtenir des occasions d'ascension sociale. Des papes comme Pie II, Calixte III, Alexandre VI et Grégoire XIII remplissaient la Curie avec des gens venant de leurs terres natales, tout particulièrement des amis, des clients et des membres de leurs familles, même des gens apparentés de manière éloignée. L'ascension d'un pape est donc aussi celle de tout un réseau.⁹⁸

Pendant la Renaissance, on constate, à la suite de la montée des réseaux régionaux, un fort recul des non-Italiens au sein de la Curie. La dernière fois que les non-Italiens avaient eu la majorité des deux tiers fut en 1455. À partir de là, leur nombre recula et ils perdirent même

⁹⁵ REINHARD Wolfgang, 1979: 46.

⁹⁶ REINHARD Wolfgang, 1979: 46.

⁹⁷ REINHARD Wolfgang, 1979: 47.

⁹⁸ REINHARD Wolfgang, 1979: 47.

en 1559 la capacité de bloquer une élection, car passant sous le tiers du Collège. Durant la Renaissance, le Collège devient avant tout une affaire italienne.⁹⁹

Au fil des pontificats, on vit des régions d'Italie dominer au sein du Saint-Siège. Pendant le début du 16^e et 17^e siècle, c'est le cas de la Toscane. Plus tard, c'est le nord de l'Italie qui s'impose. L'Italie du Sud reste exclue à partir de la fin du Moyen Âge. Elle fut en revanche d'une grande importance sur le plan économique pour les réseaux politiques dominants à Rome.¹⁰⁰

Toutefois, l'italianisation du Saint-Siège ne signifie pas que ce dernier cesse d'être un espace international. Les puissances étrangères avaient des intérêts politiques, religieux et économiques à défendre à Rome et cela tout au long de la Renaissance. De plus, du côté des dynasties népotiques, on reste dépendant de l'espace international qu'est l'Église.¹⁰¹

La fonction du népotisme

Selon Wolfgang Reinhard, le népotisme a pour fonction d'assurer une accumulation rapide de capital afin de permettre l'ascension sociale durable de la famille du pape, surtout après la mort du souverain pontife. La famille n'a donc pas de temps à perdre et utiliser tous les moyens pour maximiser la « rentabilité » du pontificat.¹⁰²

Le népotisme peut se nourrir de deux sources de revenus : les finances des États pontificaux et les bénéfices ecclésiastiques de l'Église. La famille du pape doit donc s'assurer d'exploiter au maximum les ressources locales et internationales de la Papauté.¹⁰³

Si le pape a un accès complet et sans restriction aux ressources des États pontificaux, c'est moins le cas des bénéfices de l'Église. Dans la plupart des pays de la Renaissance, les princes et souverains avaient plus ou moins la mainmise sur les bénéfices, empêchant ainsi le pape d'en disposer librement. C'est seulement dans quelques pays comme l'Espagne, Naples et bien évidemment les États pontificaux que le pape fût véritablement libre d'agir. Cela peut

⁹⁹ REINHARD Wolfgang, 1979: 47.

¹⁰⁰ REINHARD Wolfgang, 1979: 47-48.

¹⁰¹ REINHARD Wolfgang, 1979: 48.

¹⁰² REINHARD Wolfgang, 1979: 48.

¹⁰³ REINHARD Wolfgang, 1979: 49.

expliquer pourquoi la Papauté avait un intérêt d'entretenir de bonnes relations avec l'Espagne. C'est en effet chez elle que les dynasties népotiques pouvaient espérer faire « le plein » des bénéfices.¹⁰⁴

Connexions et interconnexions des groupes

Au sein du système politique du Saint-Siège, il n'était pas rare pour un groupe de nouer des liens avec plusieurs réseaux. Au sein des États pontificaux, on connaissait une multitude de relations qui étaient soignées afin de pouvoir être activées en cas de besoin. La concurrence entre les familles népotiques ne faisait que peu de sens en dehors du cas où l'une d'elles accédait au trône papal. La nature des conclaves forçait les différentes familles et réseaux à former régulièrement des coalitions. Cela se voyait quand après la mort d'un pape sa famille essayait de mettre un de leurs clients sur le trône de Saint-Pierre afin de se protéger d'un pape hostile. Toutefois, même en cas de réussite, le nouveau pape et sa famille se trouvaient en concurrence avec la précédente dynastie népotique, ce qui incite le nouveau souverain pontife à s'allier avec d'autres anciennes familles népotiques.¹⁰⁵

Au niveau du recrutement, on constate qu'intégrer les réseaux de la Curie passe généralement par quatre voies : la parenté, l'origine commune, l'amitié et le patronage. Il faut remarquer que ces quatre critères pouvaient se cumuler. On cherche par exemple à créer des liens de parenté avec son client pour solidifier la relation.¹⁰⁶

Un réseau est donc indispensable pour pouvoir accéder au pouvoir à Rome. Toutefois, la Papauté avait pour particularité que le pape était censé être neutre et au-dessus de tous les conflits et réseaux. Néanmoins, il se devait d'être le cœur d'un puissant réseau. C'est pourquoi les Papes de la Renaissance font recours à un alter ego capable de pleinement assumer le rôle de chef de réseau : le *Kardinalnepot*. Celui-ci assume la fonction de chef de la maison et de la clientèle, même si les décisions étaient prises en arrière-plan par le pape.¹⁰⁷

¹⁰⁴ REINHARD Wolfgang, 1979: 49.

¹⁰⁵ REINHARD Wolfgang, 1979: 59-60.

¹⁰⁶ REINHARD Wolfgang, 1979: 60.

¹⁰⁷ REINHARD Wolfgang, 1979: 61.

Le népotisme romain n'est pas une invention de la Renaissance, mais on constate un changement de nature pendant cette époque. Si pendant le Moyen Âge le népotisme était un outil de gouvernement indispensable, il perd cette fonction pendant la Renaissance et a pour principale fonction d'enrichir la famille du pape pour assurer l'ascension sociale de la dynastie.¹⁰⁸

Le népotisme romain selon Birgit Emich

Birgit Emich s'intéresse dans son article au réseau clientéliste à la cour des Papes et à ce qui rend ce clientélisme particulier au regard du reste de l'Europe.

Tout d'abord, elle note que la Curie se distingue par le fait que le pape n'est pas seulement un prince parmi d'autres, mais également le chef de l'Église catholique. Il est un prêtre soumis au célibat et qui élu par une institution internationale. Le caractère électif de la Papauté et l'internationalité de la classe dirigeante ne pouvaient pas rester sans conséquence pour le réseau clientéliste de la Curie.¹⁰⁹

Après la mort d'un pape, ce n'était pas seulement un nouveau souverain pontife qui arrivait au pouvoir, mais une nouvelle famille et une nouvelle clientèle. La continuité personnelle n'était donc pas aussi forte que dans une monarchie héréditaire. En peu de temps, tout pouvait être remis en question et le pouvoir redistribué. C'est ainsi que les affiliations clientélistes étaient moins durables que dans le reste de l'Europe.¹¹⁰

Comme Wolfgang Reinhard, Birgit Emich arrive à la conclusion que le Pape, une fois au pouvoir, se trouve devant un dilemme. Il a besoin de s'appuyer sur une clientèle et un réseau, mais il ne peut pas apparaître comme un chef de faction. C'est pourquoi il délègue cette fonction au *Kardinalnepot*. Celui-ci assume pour le pape la gestion du réseau clientéliste. Le *Kardinalnepot* occupe également le rôle de vice-pape, préoccupé avant tout par les affaires temporelles du Saint-Siège. Cette fonction du *Kardinalnepot*, même si elle perd en importance politique, perdure officiellement jusqu'en 1692.¹¹¹

¹⁰⁸ REINHARD Wolfgang, 1979: 61.

¹⁰⁹ EMICH Birgit, 2001: 287.

¹¹⁰ EMICH Birgit, 2001: 287.

¹¹¹ EMICH Birgit, 2001: 288.

Le *Kardinalnepot* n'était pas une anomalie de l'époque. Dans beaucoup de pays émergents des personnalités qui jouissent de la faveur de leurs monarques et assurent la gestion de la clientèle ainsi que des charges politiques majeures. On peut citer des cas bien connus comme Richelieu et Mazarin.¹¹²

Cette pratique répondrait à deux défis rencontrés par les souverains de l'ère moderne : la centralisation du patronage à la Cour et la mise en place de la bureaucratie. Un favori permettait de faire le lien avec les principales institutions bureaucratiques en y siégeant comme représentant du souverain. Il s'occupait également des doléances de la clientèle en protégeant le Roi des tentatives de prise d'influence de la part de celle-ci. Le *Kardinalnepot* aurait ainsi assumé une fonction semblable au Saint-Siège.¹¹³

Toutefois, le *Kardinalnepot* exerce aussi une fonction supplémentaire : l'enrichissement rapide et massif de la famille du pape qui serait induit par la nature élective de la Papauté. Si on voulait assurer l'ascension sociopolitique de la famille, il était indispensable de puiser systématiquement et massivement dans les caisses de l'Église. Pour réaliser cela, il fallait avoir un parent, membre du clergé, qui accumule les bénéfices et charges rémunératrices afin d'ensuite les transférer vers la famille du pape. Cela expliquerait pourquoi les Papes avaient tendance à choisir leurs régents quasi exclusivement parmi leur famille.¹¹⁴

Le népotisme pontifical se distingue par une forte centralisation et aussi une formalisation prononcée. Dès qu'un pape est élu, il élève un parent au rang de cardinal, montrant à tout le monde celui qui est désormais le chef du réseau et auprès de qui il faut s'adresser. Cela va au point que les *Kardinalnepoten* ont un secrétariat à leur disposition pour gérer la correspondance avec la clientèle.¹¹⁵

Une dernière particularité du népotisme romain est la question de la vengeance. Concrètement, après la mort d'un pape, il était usuel que la dynastie népotique soit écartée du pouvoir et mise de côté. Toutefois, le scénario catastrophe consistait dans l'élection d'un

¹¹² EMICH Birgit, 2001: 289.

¹¹³ EMICH Birgit, 2001: 289.

¹¹⁴ EMICH Birgit, 2001: 290.

¹¹⁵ EMICH Birgit, 2001: 290-291.

pape ouvertement hostile et ennemi de la famille, capable de se prendre à leurs biens et aux personnes de la dynastie népotique précédente.¹¹⁶

C'est pourquoi il était indispensable de protéger la famille de ce scénario. Il fallait donc influencer la composition du conclave en nommant des cardinaux dévoués à la famille du pape pour la protéger de toute élection périlleuse.¹¹⁷

Emich nous donne le cas de Paul V qui a fait constituer une vue d'ensemble commentée du collège en indiquant les factions du côté de la famille Borghese. On peut voir ici l'importance pour les papes et leurs familles de s'assurer que le collège ne tente pas d'élire après la mort du pape un souverain pontife hostile aux Borghese. Comme le *Kardinalnepot* était le chef du réseau clientéliste, il pouvait exiger la loyauté des cardinaux après la mort du pape, ceci dans l'espoir de préserver le butin de guerre accumulé pendant le pontificat.¹¹⁸

2.2.5 Les douceurs de la tyrannie

Ab ovo

Le Moyen Âge et la Renaissance européenne se nourrissent sur le plan intellectuel de la philosophie grecque. Parmi les deux philosophes antiques ayant le plus influencé l'Europe, nous avons d'abord Platon, qui inspira très fortement saint Augustin. Ensuite, nous avons Aristote qui a été la base pour la pensée de Thomas d'Aquin. Il semble difficile d'aborder une notion comme la tyrannie dans le contexte du Moyen Âge et de la Renaissance sans d'abord observer ce qu'en disaient les philosophes de l'Antiquité à ce sujet.

Platon considère dans *La République* qu'il ne peut y avoir qu'une seule forme d'État parfaite et que donc tous les autres régimes politiques sont par définition des versions corrompues de la version idéale. Pour Platon, la tyrannie est la version corrompue de la démocratie, car ce sont les excès de la démocratie qui donnent naissance à la tyrannie. Il affirme même que la tyrannie ne peut qu'émerger à partir d'une démocratie ayant poussé la liberté trop loin. Concrètement, dans une démocratie, les riches se muent en oligarques pour se protéger du peuple et ce dernier cherche alors à se protéger à son tour des riches en cherchant un

¹¹⁶ EMICH Birgit, 2001: 291.

¹¹⁷ EMICH Birgit, 2001: 291.

¹¹⁸ EMICH Birgit, 2001: 292-301.

« protecteur » qui devient le tyran, donc un homme libre d'agir sans restriction. Le tyran commence alors à exercer son pouvoir de manière autoritaire : à tuer, bannir et se saisir des biens. Néanmoins, pour Platon, le tyran peut être bon à condition de se mettre au service de la communauté, ce qui transforme la tyrannie en une monarchie vertueuse.¹¹⁹

Chez Aristote, une bonne constitution est définie par le fait que ceux qui exercent le pouvoir aspirent au bien commun. C'est la poursuite des intérêts privés qui définit en retour une mauvaise constitution et donc crée un état despotique. À la différence de Platon, Aristote ne voit pas la tyrannie comme une démocratie poussée à l'excès, mais comme un régime politique devenu despotique. En somme, ceux qui détiennent le pouvoir, au lieu de penser au bien commun, n'ont plus que leurs intérêts privés en vue. Cette idée se retrouvera dans certaines critiques que nous allons avancer, démontrant l'influence des idées d'Aristote dans ce domaine.¹²⁰

On distingue également la tyrannie du despotisme par l'absence de lois aptes à réguler le pouvoir politique et aussi par une absence de consentement de la part des sujets. En somme, les sujets sont traités comme des esclaves. Un despotisme qui s'exerce sur des gens consentants, et selon des lois est aux yeux d'Aristote un régime politique susceptible d'être stable sur le long terme.¹²¹

Bartole (1314-1357)

Bartole de Sassoferrato écrivit au fil du 14^e siècle toute une série d'ouvrages politiques en abordant des questions comme le gouvernement d'une cité-État et de la tyrannie en tant que telle.

Pour lui, la tyrannie n'est pas liée à un type de gouvernement, mais plutôt à un état de corruption pouvant toucher n'importe quelle forme d'organisation politique. Il mentionne ainsi la tyrannie du peuple, de plusieurs et d'un seul. La tyrannie est donc non pas un régime politique particulier, mais une façon de gouverner un territoire. Il va aussi imaginer une nouvelle forme de tyrannie par rapport à celles énoncées par Aristote. Selon lui, la pire

¹¹⁹ TURCHETTI Mario, 2001: 75-79.

¹²⁰ TURCHETTI Mario, 2001: 84.

¹²¹ TURCHETTI Mario, 2001: 86.

tyrannie est celle où plusieurs tyrans coexistent dans un même territoire, incapable de prendre l'ascension l'un sur l'autre. Cette lutte maintient la tyrannie, alors que d'habitude celle-ci ne dure pas. Ce serait la pire forme de tyrannie et il se réfère avec ce concept très certainement à la situation de l'Italie du 14^e siècle.¹²²

Bartole va aussi distinguer deux sortes de tyrans. À savoir d'une part le tyran manifeste, donc celui qui gouverne sans titre légitime. Il s'est emparé du pouvoir par la force ou selon des moyens non conformes aux lois locales. Quoi que fasse ce tyran, ses actes ne pourront jamais être légitimes, même les meilleurs, car ils n'ont pas été réalisés dans un état de liberté.¹²³

D'autre part, nous avons le cas du tyran dissimulé. Il gouverne en étant arrivé au pouvoir de manière légitime, mais il s'empresse de contourner et détruire les normes constitutionnelles de l'État. On peut également avoir un tyran dissimulé, et cela devient important pour le cas des Médicis, quand un homme sans titre gouverne en obligeant les gouvernants à se soumettre à ses désirs et à faire preuve de favoritisme à son égard. Cet aspect de la pensée de Bartole sera repris par les critiques des Médicis.¹²⁴

Nous avons ainsi avec les concepts de Bartole une base qui permet de cerner la conception de la tyrannie pendant la fin du Moyen Âge et de la Renaissance. C'est surtout la notion de tyran dissimulé qui sera importante pour notre enquête, car elle concerne les Médicis, surtout pour leurs adversaires et critiques.

Les penseurs italiens

Nous allons dans ce sous-chapitre présenter les avis et conceptions des penseurs de Florence sur la question de la tyrannie.

Pétrarque (1304-1374)

Pétrarque se montre hostile à la tyrannie, jugeant dans le cadre de ses dialogues que la tyrannie est un malheur non seulement pour le tyran, mais aussi pour la patrie de ce dernier. Le tyran se serait dépouillé de son humanité et surtout de tout sentiment de justice. Le destin

¹²² TURCHETTI Mario, 2001: 295.

¹²³ TURCHETTI Mario, 2001: 296.

¹²⁴ TURCHETTI Mario, 2001: 297.

du tyran peut qu'être une vie de sang, de troubles et d'un trépas brutal. La tyrannie ne peut donc pas apporter paix et prospérité.¹²⁵

Collucio Salutati (1331-1406)

Salutati rédige le traité *De Tyranno* dans lequel il aborde la question de la tyrannie. Il va énumérer trois formes de gouvernement et aussi procéder à une distinction entre despotisme et tyrannie. Pour lui, le tyran et celui qui n'a aucun titre légitime pour gouverner l'Etat où qui gouverne sans respecter les lois, le droit, et en commettant des injustices. En revanche, celui qui a reçu le pouvoir de bon droit et gouverne en respectant les lois est un souverain légitime.¹²⁶

François Vettori (1474-1539)

La vision de la tyrannie de François Vettori se base largement sur celle présentée par Bartole. Pour rappel, dans le cadre de la définition de Bartole, nous avons deux grandes catégories de tyrannie : celle de la tyrannie dite d'usurpation, donc liée à la manière de prendre le pouvoir et la tyrannie d'exercice qui se rapporte à la manière d'exercer le pouvoir. C'est une catégorisation qui sera très marquante pendant la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance.¹²⁷

François Vettori va considérer que la tyrannie d'usurpation n'a pas vraiment d'importance, car ce qui compte est la manière dont gouverne celui qui s'est emparé du pouvoir. Il peut avoir pris le pouvoir par la force, s'il gouverne de manière juste, il n'est pas un tyran. S'il gouverne mal, il est alors un tyran. Cette conception se nourrit du constat que toute prise de pouvoir, d'une manière ou d'une autre, se fait de manière plus ou moins irrégulière. On peut supposer que le climat de son époque, à savoir un temps d'agitation politique intense et de guerres, a réduit pour lui l'importance de la légitimité historique par rapport à quelqu'un qui comme Bartole vit au 14^e siècle.¹²⁸

¹²⁵ TURCHETTI Mario, 2001: 293.

¹²⁶ TURCHETTI Mario, 2001: 300-301.

¹²⁷ TURCHETTI Mario, 2001: 344.

¹²⁸ TURCHETTI Mario, 2001: 344.

Alamanno Rinuccini (1419-1499)

Nous pouvons aussi constater l'influence de la pensée de Bartole chez Alamanno Rinuccini. Ce dernier va dénoncer Laurent le Magnifique, voyant en lui un tyran dissimulé. Sous l'apparence du respect des valeurs traditionnelles, le chef de la famille Médicis viderait la constitution florentine de toute sa substance. La République de Florence qui aurait été bâtie pour éviter une tyrannie serait ainsi en train de tomber entre les mains d'un tyran cachant son jeu avec soin.¹²⁹

Le motif de la tyrannie dissimulée résonne avec la réalité historique, car les Médicis n'ont au cours du 15^e siècle pas, du moins ouvertement, attaqué la constitution florentine, mais procédé à son affaiblissement en manipulant ses éléments clés et ses verrous de sécurité. On a par exemple modifié la manière dont étaient gérées les bourses à partir desquelles on tirait les candidats aux différents postes clés de la République. La constitution n'était pas ouvertement remise en cause, mais on introduisit des anomalies qui créent un contrôle électoral de la part des Médicis, leur assurant ainsi la mainmise sur les institutions. Toutefois, ce contrôle était incomplet et en permanence contestée.¹³⁰

Mario Salamonio degli Alberteschi (1450-1532)

Salamonio met l'accent sur l'idée d'un pacte social entre d'une part le souverain et d'autre part la population. Chacun est tenu de respecter sa part de cette convention. Cette idée sera une des bases pour le développement de l'idée du contrat social. Salamonio avance même l'idée que le peuple est, même s'il cède le pouvoir à un empereur, le souverain ultime.¹³¹

En conséquence, la tyrannie constitue la négation complète de toute forme de vie juridique ou sociale. Pourquoi ? Car la tyrannie serait le gouvernement par la force et non le droit. C'est donc le non-respect du droit et le recours à la violence qui sont les traits distinctifs de la tyrannie selon Salamonio. Le régime légitime et la tyrannie viseraient les deux la préservation de la société, mais avec des moyens différents. La principauté légitime gouvernerait par des

¹²⁹ TURCHETTI Mario, 2001: 344.

¹³⁰ RUBINSTEIN Nicolai, 1997: 1-30.

¹³¹ TURCHETTI Mario, 2001: 348-349.

moyens légaux pour le bien public. En revanche, la tyrannie régnerait avec des moyens illicites et avec pour but de défendre les avantages personnels du tyran.¹³²

Nicolas Machiavel (1469-1527)

Aux yeux de Machiavel, la tyrannie n'est pas une manière d'arriver au pouvoir ou de gouverner, mais davantage le fait de gouverner de manière absolue sans s'appuyer sur le peuple et l'aristocratie. La raison de ce manquement serait que le chef d'État ne peut pas s'appuyer de manière simultanée sur le peuple et l'aristocratie, car leurs intérêts seraient contradictoires.¹³³

Il a donc intérêt à gouverner avec l'appui du peuple, mais c'est une alliance précaire et le prince doit exercer le pouvoir de manière absolue, une mutation politique très difficile à mettre en place avec succès. Cette nécessité de chercher le pouvoir absolu serait presque impossible à éviter, car si un chef d'État ne prend pas le pouvoir absolu, il verra sa position s'affaiblir avec le temps. L'aspiration à la tyrannie serait donc une nécessité politique.¹³⁴

François Guichardin (1483-1540)

La pensée de Guichardin est presque indissociable de celle de Machiavel, car leurs idées, par leur proximité et leurs différences, gagnent à être considérées ensemble. Si Machiavel ne distingue pas clairement la tyrannie de la principauté classique, Guichardin le fait.

François Guichardin reprend la distinction établie par Bartole. Il différencie ainsi la manière d'arriver au pouvoir de celle de l'exercice du pouvoir quand il considère le problème de la tyrannie. Il se distingue de Bartole par le fait qu'il ne considère pas comme primordial l'origine du pouvoir, mais la façon dont il est exercé. En somme, si un gouvernement se constitue de manière illégitime, mais se comporte comme un bon gouvernement, en recherche du bien commun, alors il ne serait pas plus mauvais qu'un gouvernement légitime. C'est uniquement la manière de gouverner qui compte pour déterminer si un gouvernement

¹³² TURCHETTI Mario, 2001: 349.

¹³³ TURCHETTI Mario, 2001: 351.

¹³⁴ TURCHETTI Mario, 2001: 352-353.

est tyrannique ou pas. Guichardin s'inscrit ainsi dans la conception de Bartole en se distinguant au niveau de l'importance donnée à l'origine du pouvoir.¹³⁵

Sur le plan pratique, Guichardin, comme Machiavel, considère que l'aspiration au pouvoir absolu est presque inévitable et que ceux qui arrivent au pouvoir désirent gouverner toujours plus dans leur intérêt propre que pour le bien commun. En somme, la nature humaine pousserait les hommes à chercher à établir un régime tyrannique.¹³⁶

Donato Giannotti (1492-1573)

Giannotti s'intéresse avant tout à savoir comment un régime tyrannique peut se mettre en place, surtout dans le contexte du retour des Médicis à Florence après leur exil. Cet auteur est tout particulièrement intéressant, car il a comme Guichardin en vue le régime des Médicis quand il parle de tyrannie.¹³⁷

Aux yeux de Giannotti, une république doit pour se protéger de la tyrannie s'assurer qu'aucun groupement politique ne peut avoir la mainmise complète sur les institutions. Il faudrait que les différents groupes politiques se tiennent mutuellement en respect, assurant ainsi un statu quo préservant le fonctionnement des institutions. Les fonctions politiques et les ressources devraient être distribuées de manière équitable afin d'éviter qu'une faction prenne le dessus. Autrement, le système républicain risquerait de basculer vers une tyrannie.¹³⁸

Pour éviter la tyrannie, Giannotti fait la promotion d'un système dans lequel chaque institution contrôle les autres institutions afin que la distribution des fonctions politiques, des avantages économiques et des honneurs se fasse de manière équitable. C'est de cette manière qu'on pourrait éviter qu'une faction prenne l'ascendant et accapare la République.¹³⁹

¹³⁵ TURCHETTI Mario, 2001: 356-357.

¹³⁶ TURCHETTI Mario, 2001: 359.

¹³⁷ TURCHETTI Mario, 2001: 361.

¹³⁸ TURCHETTI Mario, 2001: 362.

¹³⁹ TURCHETTI Mario, 2001: 362.

3.0 Questions de recherche

Les Médicis et leur réseau politique sont un sujet d'une grande complexité. Dans le cadre de cette recherche, l'objectif n'est pas d'étudier la constitution du réseau des Médicis ni son influence historique directe, mais de nous pencher sur les esprits et les conceptions intellectuelles du clientélisme à l'époque.

Pourquoi cette démarche ? Nous avons déjà une littérature exhaustive sur la constitution et la gestion du clientélisme des Médicis. A contrario, la réaction des contemporains florentins confrontés à ce clientélisme a été moins étudiée. Habituellement, nous déduisons du succès des Médicis que leur entreprise aurait été inconnue ou peu connue du grand public. Toutefois, est-ce que cela est juste ? Où sommes-nous au contraire devant un ensemble de critiques qui dénoncent ou soutiennent la pratique des Médicis ?

La question de recherche principale sera par conséquent la suivante : comment la génération et le maintien du réseau politique des Médicis, tout particulièrement le clientélisme, ont-ils impacté la classe intellectuelle de l'époque ? Est-ce que le phénomène est resté inconnu ? Ou au contraire, est-ce que les plumes florentines ont réagi, créant ainsi un ensemble de sources sur la perception politique, sociale et morale du clientélisme médicéen ?

Afin de répondre à cette interrogation, nous allons poursuivre d'autres questionnements.

Pour commencer, quels types de justification retrouvons-nous pour ou contre le clientélisme ? Dans le cadre de cette enquête, le but ne sera pas de se restreindre aux arguments opposés aux pratiques clientélistes dans le cadre de l'oligarchie médicéenne, mais de considérer l'argumentaire de manière plus large en intégrant aussi les arguments pour ou du moins avec un a priori favorable.

Une autre question est celle de déterminer auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font recours, s'ils le font. Cette interrogation est importante, car la Renaissance est une époque pendant laquelle le mouvement humaniste fait de plus en plus appel aux sources et poètes de l'Antiquité. L'analyse des références peut aider à mieux comprendre le cadre intellectuel au sein duquel s'exerce la critique de l'oligarchie mise en place par les Médicis durant le 15^e et 16^e siècle.

Nous nous demanderons également si les auteurs reprennent les argumentaires antiques ou si on assiste à un phénomène d'innovation intellectuelle. Cela ne doit pas forcément être un acte créatif en rupture complète avec d'autres courants de pensée d'époques précédentes. Il est déjà intéressant de pouvoir déterminer si les idées sur le clientélisme et l'oligarchie cherchent à tracer de nouveaux chemins par rapport à la réalité historique ou des traditions anciennes.

Sur le plan de la moralité, la recherche interrogera les auteurs sur deux questions liées aux normes. Premièrement, comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ? Cela semble pertinent vu que la République de Florence connaît une ère de changements majeurs pendant le 15^e et 16^e siècle. Il semble intéressant de nous demander si les auteurs essayent de réaffirmer un certain nombre de valeurs ou veulent les changer.

Deuxièmement, est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes qui tentent de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

Ces interrogations devront nous permettre d'établir un état des lieux sur la question de la réaction de la société civile florentine confrontée à la corruption entretenue par les Médicis.

4.0 État de la recherche

4.1 La République de Florence pendant la Renaissance

4.1.1 Le républicanisme florentin

Ce qu'il semble important de noter, c'est que la République florentine, en tant qu'objet historiographique, suscite depuis longtemps un fort intérêt. Également, il semble nécessaire de faire mention des grands « classiques », même si ceux-ci datent, en raison du fait que leur influence persiste jusqu'à aujourd'hui.

Il semble difficile de ne pas commencer par mentionner Hans BARON et ses contributions à la recherche sur la République de Florence. Parmi ses écrits, c'est surtout son ouvrage *The crisis of the early Italian Renaissance : civic humanism and republican liberty in an age of classicism and tyranny* qui est d'un grand intérêt, car il y formule la thèse selon laquelle l'époque moderne se distingue par l'émergence de nouvelles idées dans le domaine politique, à savoir une dévotion envers les idées de patriotisme, de gouvernement populaire et de service public.¹⁴⁰ Ces idées auraient été popularisées par des intellectuels et des enseignants, que Hans BARON nomme des humanistes civiques et qui se seraient inspirés des idées de l'époque gréco-romaine.¹⁴¹

BARON n'est pas le seul historien à développer cette idée et nous avons un ensemble d'historiens qui reprennent ce concept. J. G. A. POCOCK défend ainsi la théorie de l'humanisme civique dans son ouvrage *The Machiavelan Moment : Florentin Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*.¹⁴² Il réinterprète ce concept comme une mouvance idéologique propre au début de l'ère moderne. Selon POCOCK, l'humanisme civique est un discours politique propre, qui va de la Renaissance florentine jusqu'à l'époque d'Oliver Cromwell et ensuite vers les colonies américaines où il forme la base de l'idéologie de la révolution américaine.¹⁴³

¹⁴⁰ BARON Hans, 1967.

¹⁴¹ HANKINS James, 2000: I.

¹⁴² HANKINS James, 2000: I.

¹⁴³ HANKINS James, 2000: I-2.

Le concept de l'humanisme civique peut servir de cadre pour comprendre la République florentine. Au sein de notre recherche, les idéaux avancés par les humanistes de l'époque dans leurs écrits s'avèrent non négligeables. Ils constituent un discours public notable, tout particulièrement en ce qui concerne l'idée de se consacrer au bien public, incompatible avec un clientélisme qui cherche à assurer la prospérité d'un réseau privé. Néanmoins, nous verrons que ces idéaux sont soumis à des idéaux concurrents, qui affirment ouvertement la primauté du privé sur le public.

BARON écrit également *In Search of Florentine Civic Humanism. Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*, y développant sa vision de la Renaissance et surtout du développement de la pensée du 13^e au 14^e siècle. On peut y constater son désir de créer une distinction claire entre l'époque de la Renaissance caractérisée par l'humanisme civique et la période médiévale.¹⁴⁴

Hans BARON se différencie de la vision de Burckhardt qui voit dans la Renaissance une époque individualiste et violente. Pour BARON, la Renaissance se distingue par le mouvement humaniste. Nous assistons à une évolution des attitudes et à importance croissante donnée à la vie civique, tout particulièrement les penseurs. Des gens comme Léonard Bruni seraient entrés dans l'arène politique après la crise du début du 15^e siècle, à savoir la guerre entre Florence et le Milanais. Hans BARON cherche par la comparaison avec des discours antérieurs à démontrer un changement majeur de mentalité, à savoir une prise de conscience politique parmi les intellectuels. Cela a de l'importance pour notre enquête, car elle se base entre autres sur les écrits d'humanistes qu'Hans BARON voit comme les acteurs centraux de l'humanisme civique.¹⁴⁵

Toutefois, étant donné notre décision de commencer l'enquête avec les penseurs du début du 14^e siècle, la question de savoir si nous assistons à rupture intellectuelle a une importance mineure. Bien au contraire, nous pourrions aussi constater qu'en ce qui concerne la critique du clientélisme nous retrouvons certaines récurrences de la pensée antique et médiévale.

¹⁴⁴ BROWN Alison, 1990: 441.

¹⁴⁵ BROWN Alison, 1990: 442-446.

Un autre aspect important pour BARON est la question de la croissance territoriale de la République de Florence pendant le 14^e siècle. Ainsi l'expansion de Florence et l'acquisition de zones côtières vont favoriser l'émergence d'une nouvelle culture intellectuelle. La guerre contre le Milanais ne sera pas le seul facteur de l'émergence de l'humanisme civique.¹⁴⁶

La situation géopolitique de l'Italie aurait également eu un impact sur le développement intellectuel. Le fait que l'Italie connaisse au 15^e siècle une forme d'équilibre des puissances dans la péninsule aurait favorisé de nouvelles approches historiques. Cela aurait contribué à l'émergence d'une historiographie séculaire et comparative.¹⁴⁷

Face à l'opposition nette présentée par Hans BARON entre l'humanisme civique, défenseur du républicanisme florentin, et les principautés de l'époque, surtout le Milanais, nous avons des auteurs comme Nicholas Scott BAKER et son ouvrage *The fruit of Liberty – Political Culture in the Florentine Renaissance 1480–1550*.¹⁴⁸ Nicholas Scott BAKER adopte une autre approche que Hans BARON sur le républicanisme florentin. L'une de ses idées est que la transformation de la république florentine en un principat s'est fait avec la participation de l'élite détentrice d'offices, non par la contrainte, mais par le dialogue et le consensus. Les patriciens auraient favorisé et aidé les changements politiques qui ont eu lieu au début du 16^e siècle, car ils auraient jugé que ceci était la méthode la plus appropriée pour préserver les valeurs traditionnelles et républicaines.¹⁴⁹

L'approche de Nicholas Scott BAKER se focalise sur la culture politique des élites détentrices des offices dans la république. Cette culture politique aurait connu des modifications au niveau du discours politique lors des transformations de la république en principat, mais serait dans les grandes lignes restée constante d'un système à l'autre. La société de cour des Médicis du 16^e siècle n'aurait pas détruit ou remplacé le monde civique de la république florentine du 15^e siècle, mais aurait évolué à partir d'elle.¹⁵⁰

¹⁴⁶ BROWN Alison, 1990: 446.

¹⁴⁷ BROWN Alison, 1990: 446-447.

¹⁴⁸ BAKER Nicholas Scott, 2013.

¹⁴⁹ BAKER Nicholas Scott, 2013: 6.

¹⁵⁰ BAKER Nicholas Scott, 2013: 2.

Nous verrons que l'approche de Nicholas Scott BAKER trouve des échos dans le cadre de notre analyse. La période de transition entre la république et le principat voit en effet émerger un discours sur la légitimité du régime des Médicis, voire sur la nécessité pour eux de se saisir plus directement le pouvoir.

On constate également que la question des normes politiques est soumise pendant cette époque de transition à des questionnements. Des gens comme Savonarole affirment haut et fort leur vision d'une république vertueuse et libérée de la corruption, pendant que d'autres insistent sur la nécessité d'assurer la survie de la clientèle en s'emparant directement du pouvoir sans faire de compromis, et ceci non pour le bien public, mais pour le réseau politique.

Nicholas Scott BAKER participa avec Brian J. MAXSON à la rédaction d'un autre ouvrage, *Florence in the Early Modern World : New Perspectives*.¹⁵¹ Ce livre s'intéresse moins à la question de l'atmosphère intellectuelle, comme dans *The fruit of Liberty – Political Culture in the Florentine Renaissance 1480-1550*, mais à Florence de manière plus générale.

L'approche consiste à vouloir comprendre la ville de Florence en la situant dans un ensemble plus grand, qui englobe le contexte général du 15^e et 16^e siècle. Plus concrètement, le livre cherche à comprendre Florence en analysant ses relations avec ses voisins immédiats et lointains. Florence y est vue non comme un îlot perdu en Italie, mais comme un point de rencontre et de connexion avec d'autres régions de la Méditerranée.¹⁵²

Le débat sur les institutions politiques florentines n'a pas seulement lieu sur un plan purement intellectuel, mais également institutionnel. Il ne faut pas oublier que la compréhension des institutions et leur fonctionnement, surtout dans le cadre du gouvernement des Médicis, est essentiel.

Nicolai RUBINSTEIN présente ainsi dans son livre *The Government of Florence under the Medici (1434 to 1494)* la complexité du fonctionnement institutionnel de la République. Il observe comment les Médicis ont réussi à transformer les institutions républicaines.¹⁵³ C'est

¹⁵¹ BAKER Nicholas Scott, 2019.

¹⁵² <https://www.goodreads.com/book/show/44228908-florence-in-the-early-modern-world> (06.10.2019)

¹⁵³ RUBINSTEIN Nicolai, 1997.

important, car les républiques de la Renaissance fonctionnent sur des coutumes et institutions qui diffèrent des pratiques contemporaines. Il y a par exemple la question du rôle des *Acoppiatori* et de la *Balia* qui seront fondamentales pour permettre aux Médicis de « infiltrer » le système électoral florentin. L'élection par tirage au sort, parfois mentionnée par certains acteurs comme une innovation possible à notre époque, a toutefois quasiment entièrement disparu de nos systèmes politiques.¹⁵⁴

Au fil du 15^e siècle, les Médicis vont tenter de détourner les instruments de la constitution florentine en leur faveur. RUBINSTEIN explique non seulement comment cela a été réalisé, mais également comment la classe politique florentine a résisté à ces tentatives. On est loin de l'idée que les Médicis auraient réalisé ces transformations sans faire face à quelconque forme de résistance. L'analyse de RUBINSTEIN se présente ainsi comme une contribution majeure pour l'étude du système politique de la République florentine pendant la Renaissance.¹⁵⁵

Daniel HÖCHLI est un autre auteur qui aborde la question des institutions florentines pendant la Renaissance. Dans son ouvrage *Der Florentiner Republikanismus, Verfassungswirklichkeit und Verfassungsdenken zur Zeit der Renaissance*, il se penche tout particulièrement sur les débats constitutionnels qui animent la République florentine durant la Renaissance italienne.¹⁵⁶

Il met en avant plusieurs constats. Tout d'abord, le républicanisme florentin, du moins sur le plan intellectuel, n'est pas quelque chose d'uniforme, mais possède une grande diversité et soumis à des évolutions majeures. La crise politique et militaire du 16^e siècle n'aurait qu'accentué cette fragmentation idéologique, favorable à l'innovation intellectuelle.¹⁵⁷

Le fait que la prise de pouvoir des Médicis ait lieu durant la même époque n'est pas anodin. C'est ainsi que nous trouvons dans le cadre du débat constitutionnel des penseurs suggérant que les institutions républicaines ne sont pas assez protégées face aux dangers d'abus et surtout d'arbitraires. La conclusion qui est avancée durant ce débat est l'émergence d'un

¹⁵⁴ RUBINSTEIN Nicolai, 1997: 2-7.

¹⁵⁵ RUBINSTEIN Nicolai, 1997: 26.

¹⁵⁶ HÖCHLI Daniel, 2004.

¹⁵⁷ HÖCHLI Daniel, 2004: 6.

premier concept de séparation des pouvoirs, idée qui fera son chemin à travers les siècles jusqu'à devenir un pilier des régimes contemporains.¹⁵⁸

HÖCHLI pose la question du rôle du républicanisme florentin dans le cadre de l'histoire du républicanisme. Est-ce que Florence est une imitation des modèles de l'Antiquité ou au contraire un prototype des républiques qui viendront plus tard, tout particulièrement dans le Nouveau Monde ? Sa conclusion est que nous assistons à une grande diversité de modèles avec par exemple le modèle chrétien-missionnaire de Savonarole, la république triomphante idéologique de Pierfilippo Pandolfini, l'idéal d'une république aristocratique d'Antonio Brucioli, la république aristocratique réaliste de Donato Giannotti, la république d'inspiration militaro-romaine de Nicolas Machiavel ou le modèle stoico romain de François Guichardin.¹⁵⁹

La République florentine innove en pratique avant tout avec l'institution du Grand Conseil. Celui-ci change fondamentalement la donne constitutionnelle et représente une rupture non seulement idéologique, mais aussi de pratique politique. Jusque là, la pratique florentine entretient des structures similaires à celles instituées à la fin du Moyen Âge. L'idée d'intégrer plus largement la population dans l'exercice du pouvoir est un grand point de rupture.¹⁶⁰

Karl MITTERMAIER s'intéresse également à la question politique pendant la Renaissance. Dans son ouvrage *Die Politik der Renaissance in Italien*, il soutient que les gouvernements de la Renaissance étaient des gouvernements d'élite qui cherchaient à justifier leur pouvoir par des outils de légitimation démocratiques et républicains.¹⁶¹ À la fin du Moyen Âge, les États italiens auraient adopté des constitutions républicaines et on aurait ainsi assisté à une véritable innovation politique et à un renforcement des structures étatiques. Toutefois, au fil de la Renaissance, on aurait assisté à un recul dans ce domaine. Les seigneuries auraient commencé à remplacer les régimes républicains, créant alors de nouvelles structures plus proches de la monarchie que de la république.¹⁶²

¹⁵⁸ HÖCHLI Daniel, 2004: 6.

¹⁵⁹ HÖCHLI Daniel, 2004: 773.

¹⁶⁰ HÖCHLI Daniel, 2004: 774.

¹⁶¹ MITTERMAIER Karl, 1995.

¹⁶² MITTERMAIER Karl, 1995: 44, 83-84.

C'est ainsi que pour MITTERMAIER, il y aurait une Renaissance politique, marquée par un processus de modernisation à la fin du Moyen Âge et qui se serait arrêtée pendant l'époque du 15^e et 16^e siècle. À cette Renaissance politique aurait suivi une Renaissance artistique, stimulée par le besoin des seigneuries de légitimer leur pouvoir dans un contexte de recul démocratique et républicain.¹⁶³

Cette division de la Renaissance en deux, à savoir une Renaissance politique et une Renaissance artistique, est un concept d'un grand intérêt, car il permet d'analyser la mainmise des Médicis et l'affaiblissement de la constitution républicaine de Florence dans un processus plus large et qui englobe l'Italie tout entière. Toutefois, il semble opportun de souligner que MITTERMAIER recourt au terme de démocratie dans son sens contemporaine, ce qui à nos yeux contient le risque de vouloir apposer sur la Renaissance des idées qui n'existaient pas à l'époque. Peut-on imaginer une conscience « démocratique » parmi les élites et auteurs de l'époque ? Nous en doutons fortement, mais considérons que le concept de MITTERMAIER des deux Rennaisances et son analyse de l'évolution politique des constitutions sont opportuns, tout particulièrement pour Florence.

Brian J. MAXSON aborde dans *The Humanist World of Renaissance Florence* la question des humanistes pendant les débuts de la Renaissance. MAXSON cherche à reconstruire les réseaux et les connexions qui relient les humanistes de la Renaissance.¹⁶⁴

Il soutient également que le mouvement humaniste a connu une résonance aussi importante, car la société florentine de la Renaissance avait une demande toujours plus croissante pour des discours et des textes humanistes. Les textes humanistes jouissaient d'un grand prestige et étaient très demandés. Même au-delà de Florence, ce qui a favorisé l'émergence du mouvement humaniste dans le reste de l'Europe. La force du mouvement va jusqu'à influencer la Révolution scientifique qui aura lieu après la fin de la Renaissance.¹⁶⁵

Comme une éducation humaniste devient à cette époque synonyme de prestige social, cela augmente la renommée des principaux humanistes.¹⁶⁶ Peu de gens sont capables de

¹⁶³ MITTERMAIER Karl, 1995: 84, 170

¹⁶⁴ MAXSON Brian J, 2014.

¹⁶⁵ MAXSON Brian J, 2014: 180-182.

¹⁶⁶ MAXSON Brian J, 2014: Pochette.

comprendre chaque référence et chaque notion, mais de plus en plus de membres de l'élite intellectuelle pouvant comprendre un discours en latin et donc avoir de l'intérêt à inviter un humaniste ou à lui faire la commande d'un discours.¹⁶⁷

Lauro MARTINES présente dans son ouvrage *The Social World of the Florentine Humanists, 1390–1460* les conditions sociales des humanistes de la Renaissance florentine.¹⁶⁸ En somme, il s'intéresse aux humanistes en tant que groupe social. Il va donc enquêter non seulement sur la situation matérielle des humanistes, mais également tenter de comprendre leur intégration dans les grands réseaux sociaux de l'époque, tout particulièrement à travers des mariages contractés et des postes politiques obtenus.¹⁶⁹

Il conclut que les humanistes provenaient pour la plupart de l'élite. Ceux qui ne correspondent pas initialement à ce critère auraient à leur tour rapidement trouver leur chemin vers les strates sociales supérieures. Ils n'auraient donc pas, selon Martines, eu besoin de passer par le clientélisme et les réseaux politiques pour intégrer les élites, mais y appartiennent de par leur naissance.¹⁷⁰

Eugenio GARIN apporte également des contributions notables aux recherches portant sur la philosophie, et tout particulièrement l'humanisme, de la Renaissance italienne. On doit dans ce cadre citer son ouvrage *L'umanesimo italiano — filosofia e vita civile nel Rinascimento*. GARIN ne poursuit pas dans son ouvrage le but de faire un panorama synthétique de toute la pensée de la Renaissance, mais il se focaliser sur les aspects qui ont été négligés jusque là. Toutefois, selon BARON, il s'agit de la première tentative de créer une vue d'ensemble de deux siècles d'évolution philosophique.¹⁷¹

GARIN pose l'accent sur le 15^e siècle, moment où il suggère que l'on constate un changement de mentalité généralisé. Sur le plan philosophique, on commencerait à préférer une vie active à une vie contemplative. On constaterait aussi une réévaluation du terrestre, qui met en avant l'importance des valeurs terrestres sur le plan moral. On aurait également

¹⁶⁷ MAXSON Brian J, 2014: 183-184.

¹⁶⁸ FERGUSON Wallace K., 1963.

¹⁶⁹ FERGUSON Wallace K., 1963: 104.

¹⁷⁰ FERGUSON Wallace K., 1963: 104.

¹⁷¹ BARON Hans, 1967: 631.

un accent mis sur les émotions et leur place dans la vie humaine. Cette conception aurait traversé la Renaissance et prévalu jusqu'à la Renaissance tardive.¹⁷²

BARON fait remarquer, que l'ouvrage de GARIN contient une tension entre l'idée que les humanistes auraient redonné de l'importance au matérialisme et à la participation à la vie publique, alors qu'on assisterait en même temps à une forme de victoire suprême des valeurs chrétiennes et franciscaines. Cette apparente contradiction n'aurait pas été résolue à travers son ouvrage.¹⁷³

Rudolf VON ALBERTINI aborde à son tour la question de l'attitude philosophique à travers la Renaissance en se concentrant sur Florence. Dans *Das florentinische Staatsbewusstsein im Übergang von der Republik zum Prinzipat*, il présente un aperçu des conceptions politiques du début du 16^e siècle qui sort du carcan posé par Machiavel et Guichardin. Les idées ne sont pas traitées comme des conceptions abstraites, mais comme des réponses à l'évolution politique de l'époque, à savoir l'affaiblissement des structures républicaines et l'émergence du principat médicéen.¹⁷⁴

Le début du 16^e siècle aurait connu une transformation des idées politiques avec l'introduction des principes proposés par Machiavel. Des discours comme ceux de Lodovico Alamanni suggèrent non seulement la création d'un État au cœur de l'Italie centrale, mais également de purger les idées de liberté républicaine en intégrant les nouvelles générations dans un système de Cour.¹⁷⁵

VON ALBERTINI voit se développer au cours du 16^e siècle trois partis, chacun luttant pour sa conception de la bonne république. On a l'aristocratie qui a accepté l'idée de l'établissement d'un principat avec les Médicis au sommet. On trouve ensuite le parti populaire qui tente de contester les privilèges de la noblesse en voulant en même temps exclure les couches populaires du pouvoir. Cela les met dans une position délicate. Entre les deux factions, on a les aristocrates favorables à une république et qui sont les défenseurs d'une république basée sur les idées de l'humanisme civique du 15^e siècle. À la fin, cette

¹⁷² BARON Hans, 1967: 632.

¹⁷³ BARON Hans, 1967: 632.

¹⁷⁴ BARON Hans, 1957: 909.

¹⁷⁵ BARON Hans, 1957: 909.

faction, sous pression des mouvements populaires, se voit forcée de transiger avec l'absolutisme médicéen.¹⁷⁶

Volker REINHARDT a également offert une série de contributions notables pour comprendre la République de Florence et son histoire dans le cadre de la Renaissance italienne. Nous avons ainsi son ouvrage *Geschichte von Florenz* qui retrace l'histoire de Florence. Si le livre ne s'intéresse pas uniquement à l'époque de la Renaissance, il se présente comme un projet de vulgarisation tout particulièrement intéressant.¹⁷⁷

4.1.2 L'ascension des Médicis

Depuis des siècles les Médicis ont exercé une profonde influence dans l'imaginaire collectif. Famille de banquiers qui se hisse aux plus hauts sommets, elle a réussi à offrir à l'Europe des papes, des ducs et des reines. Il semble donc important de questionner les références à leur sujet.

Arthur FIELD s'intéresse dans son livre *The Intellectual Struggle for Florence – Humanists and the Beginning of the Medici Regime, 1420-1440* à la question du climat intellectuel qui entoure le début du régime des Médicis.¹⁷⁸ De manière plus précise, il cherche à déterminer si on peut présupposer qu'il existe une idéologie particulière aux Médicis. Deux écoles s'opposeraient. L'une part du principe que les Médicis ne diffèrent pas radicalement de la classe oligarchique qui les précède. En somme, ils ne sont que la suite d'une république qui tend à devenir une oligarchie de plus en plus étroite. Une autre vision à laquelle se rattache FIELD, est de présupposer que le régime des Médicis possède sa propre idéologie et diffère donc des régimes précédents. Pour FIELD, les humanistes favorables aux Médicis ont conçu une idéologie spécifique au Florence des Médicis. Florence devient ainsi un champ de bataille entre différents courants idéologiques, ceux qui soutiennent l'ancien système et ceux qui se montrent favorables au système des Médicis.¹⁷⁹

¹⁷⁶ BARON Hans, 1957: 910.

¹⁷⁷ REINHARDT Volker, 2013.

¹⁷⁸ FIELD Arthur, 2017.

¹⁷⁹ FIELD Arthur, 2017: V, 325

Cette étude de FIELD est importante pour notre travail, car nous constatons que les humanistes et penseurs de l'époque jouent un rôle fondamental dans le débat idéologique. On est donc loin d'être devant une Florence soumise qui a laissé faire les Médicis sans opposer une résistance intellectuelle.

Nous trouvons aussi Reinhardt VOLKER avec une influence surtout dans le monde germanophone avec ses ouvrages qui popularisent l'histoire des Médicis et de Florence. Dans son livre *Geld und Freunde – Wie die Medici die Macht in Florenz eroberten*, il retrace les différentes étapes et conditions ayant permis aux Médicis d'arriver au pouvoir et surtout de s'y maintenir.¹⁸⁰

Aussi l'article de Riccardo FUBINI *Le régime de Côme de Médicis au moment de son arrivée au pouvoir*. Dans celui-ci, on s'intéresse à la question de comment le régime Médicis s'est installé et quels sont les enjeux historiographiques liés à cette famille. Cet article nous donne un bon aperçu de la problématique du début du régime, à l'image de ce que nous trouvons chez Arthur FIELD.¹⁸¹ Il engage également une réflexion sur la pertinence des réflexions réalisées par d'autres historiens par exemple Rubinstein.¹⁸²

Il offre aussi une analyse des transformations institutionnelles qui seront déterminantes pour notre enquête, car elles constituent la scène sur laquelle humanistes et penseurs vont agir et réagir par la suite. La raison est que la question du clientélisme n'est que difficilement séparable de la question institutionnelle.

4.2 La corruption, les réseaux et la tyrannie

4.2.1 La corruption

Le clientélisme en tant que forme de corruption, demande que nous puissions nous interroger sur ce phénomène social et politique.

Niels GRÜNE et Simona SLANICKA ont publié un ouvrage réunissant les interventions de toute une série d'historiens sur le sujet dans le cadre d'une conférence sur deux jours ayant

¹⁸⁰ REINHARDT Volker, 2009.

¹⁸¹ FUBINI Ricardo, 2014: 1139-1156.

¹⁸² FUBINI Ricardo, 2014: 1139-1141.

eu lieu en 2008. Niels GRÜNE nous permet dans son introduction de faire un point sur la corruption pendant l'époque moderne.¹⁸³

Nous trouvons aussi dans cet ouvrage collectif Peter GRAEFF qui étudie la question de la corruption sous tout une série de critères, comme la présence d'une personne ayant un mandat ou une fonction publique, un service rendu par cette personne, une prise davantage de la part des participants à la corruption et un dommage causé à la société. Il présente également le modèle d'Edward BANFIELD qui cherche à étudier la corruption sous l'angle de trois acteurs, à savoir le *Principal*, l'*Agent* et le *Client*.¹⁸⁴

Signalons aussi Hillard VON THIESSEN qui analyse la concurrence des normes qui a existé dans le milieu diplomatique de la Renaissance. Il y présente le cas du seigneur de Sermoneta et de ses interactions avec la Papauté. Pour VON THIESSEN, nous sommes face lors de la Renaissance à des normes qui affirment la nécessité de la probité et du contrôle de soi, comme nous pouvons voir chez François de Callières.¹⁸⁵

Dans le cas cité par VON THIESSEN, à savoir Juan Antonio de Vera y Zuñiga, on voit qu'on est à l'époque consciente du danger de la corruption. C'est pourquoi ce dernier conseilla aux souverains d'engager uniquement des ambassadeurs aisés financièrement, afin de diminuer ce genre de risque. Toutefois, même avec toutes les précautions, selon VON THIESSEN, on constate que les ambassadeurs profitent de leur position surtout à Rome pour faire avancer les intérêts de leur famille, de leurs patrons et de leur clientèle.¹⁸⁶

La réalité diverge donc de manière notable des grandes idées. On se trouve donc confronté à une forme de concurrence des normes entre ce qui est dit dans les traités et ce qui est appliqué sur le terrain. Un bon chrétien de la Renaissance est donc constamment mis sous pression entre la défense de son statut social et les exigences de sa religion.¹⁸⁷

¹⁸³ GRÜNE Niels, 2010: 9, 11-34.

¹⁸⁴ GRAEFF Peter, 2010: 57-68.

¹⁸⁵ VON THIESSEN Hillard, 2010: 205-213.

¹⁸⁶ VON THIESSEN Hillard, 2010: 213.

¹⁸⁷ VON THIESSEN Hillard, 2010: 214-215.

Simona SLANICKA nous permet de nous pencher sur la question de la lutte contre la corruption.

Pour SLANICKA, la critique de la corruption est un argument majeur dans le discours politique précédant l'époque contemporaine. Tous ceux qui exerçaient une fonction d'autorité pouvaient se trouver accusés de corruption. C'est surtout pendant les périodes de crises et de mouvements de protestation qu'on retrouve le plus souvent cette accusation. On exigeait des élites un comportement exemplaire et au besoin des punitions contre les dérives comme le clientélisme, le favoritisme, l'abus de pouvoir ou le détournement de fonds.¹⁸⁸

Néanmoins, ce ne sont pas seulement les temps de tension politique qui favorisent la dénonciation de la corruption. On constate à travers tout le Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance que la dénonciation de la corruption reste un motif central de la littérature politique. Ce sont tout particulièrement les miroirs des princes qui auraient servi de base pour la dénonciation des pratiques corrompues.¹⁸⁹

On constate également que depuis le Haut Moyen Âge on utilise le terme de « corruptus » dans le cadre de la corruption. Un sujet central des miroirs des princes est la justice. Seule la justice serait la base d'une société prospère. C'est ainsi que toute forme d'injustice aurait des conséquences déstabilisantes pour une société et aurait pour effet sur le long terme d'ouvrir la voie à une tyrannie. Il y a donc dans l'esprit du Moyen Âge et de la Renaissance une sensibilité à la question de la justice. De cette manière, la corruption générerait des formes d'injustice, car ceux qui ne peuvent pas profiter de la protection d'un patron seraient exclus de ce qui leur reviendrait de droit. Sont concernées toutes les populations qui ne sont pas assez connectées socialement pour obtenir le nécessaire par la corruption ou le clientélisme.

¹⁹⁰

Ce sentiment d'injustice favoriserait alors les émeutes, surtout quand l'action des autorités ne vise pas à favoriser le bien commun.¹⁹¹

¹⁸⁸ SLANICKA Simona, 2010: 99.

¹⁸⁹ SLANICKA Simona, 2010: 99.

¹⁹⁰ SLANICKA Simona, 2010: 100.

¹⁹¹ SLANICKA Simona, 2010: 101.

4.2.2 Le clientélisme

Le clientélisme, en tant que forme de corruption, a besoin non seulement d'être défini, mais également d'être situé dans son contexte historique. Dans le cadre de notre recherche, nous traitons le clientélisme sur deux plans. Premièrement, comme notion et ainsi outil pour notre enquête et deuxièmement comme phénomène générant une réaction au sein de la classe politique et intellectuelle florentine.

Sur le plan méthodologique, nous pouvons dire que le clientélisme a été le sujet d'une longue recherche non seulement dans les sciences historiques, mais aussi dans le domaine de la sociologie et des sciences politiques. Il fait partie de ces phénomènes qui suscitent depuis plusieurs décennies un intérêt croissant intrinsèquement lié à la société humaine.

Une série de contributions majeures apparaît pendant la conférence sur les patrons et clients de l'Europe de la Renaissance qui a eu lieu en 1988. Cette conférence est d'un intérêt particulier, car elle couvre presque tout le continent européen de l'époque moderne.¹⁹²

Dans le cadre de notre enquête, ce sont avant tout les contributions portant sur l'Italie de la Renaissance qui sont importantes. Si les autres territoires de l'Europe sont également intéressants, la nature de notre question de recherche nous incite à nous concentrer sur la péninsule italienne avec un regard focalisé sur l'Italie du centre voire aussi celle du Nord.

C'est Anthony MOLHO qui présente dans *Patronage and the State in Early Modern Italy* le clientélisme dans le nord de l'Italie et du Mezzogiorno. MOLHO fait d'abord un état des lieux du traitement historiographique Florence. Il va ainsi aborder la question de la façon dont les Médicis se sont emparés du pouvoir avec l'aide de leur réseau politique.¹⁹³

Il constate un changement d'intérêt des chercheurs. On serait passé d'une historiographie liée aux institutions de Florence à davantage de sujets s'intéressant au fonctionnement et à la culture des quartiers de Florence.¹⁹⁴

¹⁹² MACZAK Antoni, 1988: VII.

¹⁹³ MOLHO Anthony, 1988: 233-234.

¹⁹⁴ MOLHO Anthony, 1988: 235.

En parallèle, MOLHO constate une tendance inverse en ce qui concerne l'intérêt pour le clientélisme florentin. Si parmi la première génération, composée de Nicolai RUBINSTEIN, Marvin BECKER et Lauro MARTINES, on constate un désintérêt général pour les réseaux politiques. Cela n'est pas le cas pour la génération suivante.¹⁹⁵

Pour la seconde génération, avec des historiens comme WEISSMAN, KENT et TREXLER, la question des réseaux politiques domine dans leurs œuvres et constitue le cœur de leurs analyses. Ce changement serait le fruit d'un nouveau paradigme historiographique et avec une vision renouvelée de l'État de la Renaissance. Durant la première moitié du 20^e siècle, on aurait ainsi considéré que c'étaient les États émergeant pendant la Renaissance qui étaient symptomatiques de la modernisation politique de l'Europe. L'État de la Renaissance se distinguerait par un esprit nationaliste, la croissance des responsabilités gouvernementales, l'émergence des bureaucraties ainsi qu'une croissance de l'efficacité administrative. En somme, l'État de la Renaissance est un État en croissance et en développement marqué par ses structures bureaucratiques.¹⁹⁶

Au fil des années, la vision de l'État de la Renaissance s'est modifiée. On aurait commencé à critiquer l'idée d'un développement linéaire de l'État depuis le Moyen Âge et le récit d'une progression ininterrompue vers l'État contemporain. L'État princier croissant aurait été accompagné par un renforcement des territorialités et des pouvoirs locaux, rompant avec la vision traditionnelle de la modernisation des états italiens. Le pouvoir central et les entités périphériques n'auraient pas été dans une relation conflictuelle, mais complémentaire.¹⁹⁷

MOLHO suggère alors que l'État italien de la Renaissance est une forme intermédiaire entre les structures médiévales classiques et les États modernes. C'est dans ce cadre que nous voyons le clientélisme occuper le même espace politique à l'époque médiévale. Il était présent dans les structures étatiques, permettant aux différents groupes sociaux et politiques d'acquérir des fonctions politiques, des avantages fiscaux, de la clémence judiciaire ainsi que d'autres avantages. C'est ainsi que MOLHO avance l'idée que les changements politiques

¹⁹⁵ MOLHO Anthony, 1988: 236.

¹⁹⁶ MOLHO Anthony, 1988: 236.

¹⁹⁷ MOLHO Anthony, 1988: 237.

qui surviennent en Italie pendant la Renaissance conservent en leur sein un espace ouvert pour le clientélisme.¹⁹⁸

Non seulement le clientélisme aurait perduré, mais il aurait acquis une remarquable longévité dans la plupart des États italiens. Le clientélisme était moins un signe de faiblesse de certains États qu'une composante essentielle à leur survie politique.¹⁹⁹

Le clientélisme se serait également montré incroyablement adaptable aux changements. Il était profondément imbriqué dans les mœurs et le système politique. Même Laurent de Médicis y aurait fait référence quand il justifia son ascension à la tête de Florence.²⁰⁰

Giorgio CHITTOLINI s'intéresse dans sa contribution *Feudalherren und ländliche Gesellschaften in Nord — und Mittelitalien (15. — 17. Jahrhundert)* aux réseaux clientélistes qui se sont construits dans le sillage des structures féodales de la Renaissance italienne. Son objectif est d'étudier la question dans un cadre très précis. Précaution nécessaire au vu de la quantité de phénomènes politiques et sociaux différents qui constituent le clientélisme.²⁰¹

Il fait dans le cadre de sa présentation plusieurs constats. Premièrement, on assiste pendant la Renaissance à une reprise du système féodal de par l'investissement dans les terres et l'acquisition des droits juridiques associés. Ce phénomène entretient un lien étroit avec le clientélisme. Puisque les terres étaient attribuées à des clients par les princes et seigneurs italiens afin de constituer une nouvelle aristocratie loyale au pouvoir en place. L'attribution des terres et des droits pouvait également servir aux autorités pour acquérir des fonds très demandés pendant les périodes de crise.²⁰²

La Renaissance serait selon CHITTOLINI une époque de transformation. Le renforcement des États serait allé de pair avec une période d'incertitude et d'instabilité, surtout en prenant en compte les Guerres d'Italie. Les seigneurs locaux arrivaient donc à constituer de solides

¹⁹⁸ MOLHO Anthony, 1988: 237-238.

¹⁹⁹ MOLHO Anthony, 1988: 238-239.

²⁰⁰ MOLHO Anthony, 1988: 239.

²⁰¹ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 243.

²⁰² CHITTOLINI Giorgio, 1988: 243-244.

réseaux clientélistes en leur faveur, permettant en même temps à beaucoup de gens de jouir d'une protection pendant des temps incertains.²⁰³

Toutefois, selon CHITTOLINI, cette tendance à la constitution de clientèles locales a eu lieu également pendant des époques plus calmes. Les seigneurs locaux peuvent aider les populations de la périphérie pour faire face aux appareils bureaucratiques naissants dans les centres de pouvoir des États italiens. Il jouait ainsi en tant que patron d'une clientèle rurale le rôle d'avocat et de défenseur des intérêts locaux.²⁰⁴

Au niveau du clientélisme médicéen, nous retrouvons Alison BROWN qui dans son article *Lorenzo de' Medici's new men and their mores : the changing lifestyle of Quattrocento Florence*, se penche sur les clients de Laurent de Médicis. Pour elle, Laurent de Médicis avait besoin de s'appuyer sur des clients issus des couches populaires afin de pouvoir contrer les grandes familles et les clients plus puissants. Les hommes de basse extraction étaient ainsi pour Laurent de Médicis des outils politiques de première importance, car il pouvait davantage se fier à eux et ces hommes lui permettaient d'affaiblir les grandes familles.²⁰⁵

BROWN s'intéresse à ces hommes venus de l'extérieur de Florence et qui servent Laurent de Médicis comme administrateurs et fonctionnaires. Comment le régime de Laurent de Médicis contribue-t-il à changer les mœurs et les conceptions politiques par rapport aux *homines novi* ? Est-ce que les clients de Laurent de Médicis qui servent dans les structures politiques florentines adoptent les normes traditionnelles ou tentent-ils de les élargir ?²⁰⁶

Pour Alison BROWN, on assiste à l'émergence d'une nouvelle moralité qui entra en concurrence avec les anciennes valeurs. C'est ainsi que les normes basées sur l'honneur de la fin de l'époque médiévale entrent en concurrence avec celles fondées sur le succès économique et politique. En conséquence, on assiste à l'émergence des écrits faisant part d'une vision dite réaliste de la politique, loin des discours prédominants sur l'honneur et la piété à d'autres époques.²⁰⁷

²⁰³ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 246.

²⁰⁴ CHITTOLINI Giorgio, 1988: 247.

²⁰⁵ BROWN Alison, 2002: 113-142.

²⁰⁶ BROWN Alison, 2002: 114-115.

²⁰⁷ BROWN Alison, 2002: 137-142.

Dans *The Art of the Network: Strategic Interaction and Patronage in Renaissance Florence*, Paul D. MCLEAN se penche à son tour sur la question du clientélisme dans la Florence de la Renaissance. Il s'intéresse avant tout à la question de l'amitié, notion qui dépasse largement la sphère sentimentale et revêt une importance utilitaire à la Renaissance. MCLEAN prend comme base de son analyse les lettres qui ont été écrites entre les clients et leurs patrons dans le but de déterminer la structure de ces réseaux clientélistes.²⁰⁸

Son analyse des réseaux clientélistes demande que les réseaux ne soient pas des structures statiques, mais soient au contraire perpétuellement dans un processus de construction et de destruction. Ce type de réseau aurait également participé à favoriser la conception d'une nouvelle vision de soi et donc de l'identité individuelle. Les idées de Paul D. MCLEAN suivent la tradition historiographique des dernières décennies. Par exemple, à l'image de Giorgio CHITTOLINI, il défend l'idée que le monde contemporain doit beaucoup à des pratiques qui sont considérées négativement aujourd'hui, à savoir la corruption et le clientélisme. Ce serait dans le cadre et avec l'aide de ces pratiques que se serait constituée une nouvelle vision de l'individu, de la société et de l'État.²⁰⁹

La grande force de l'œuvre de Paul D. MCLEAN se trouve dans l'aspect de travail empirique réalisée par ce dernier avec la collecte et l'examen de plus de 1100 lettres. Il défend également l'idée que la culture n'est pas quelque chose de solide, mais est au contraire le fruit d'interactions permanentes.²¹⁰

Nous avons déjà mentionné son nom dans le cadre des ouvrages portant sur la République florentine. Volker REINHARDT aborde la question de la prise de pouvoir des Médicis dans le cadre du livre *Die Medici Florenz im Zeitalter der Renaissance*. Dans cet ouvrage, REINHARDT retrace l'ascension des Médicis en nous offrant une vue d'ensemble sur toute la période la Renaissance. Ce cadrage historique nous semble important, car il développe l'idée que la prise de pouvoir fut un long processus qui dut sans cesse s'adapter aux conditions changeantes.²¹¹

²⁰⁸ BAKER Nicholas Scott, 2009: 484-485.

²⁰⁹ BAKER Nicholas Scott, 2009: 485-486.

²¹⁰ BAKER Nicholas Scott, 2009: 485-486.

²¹¹ REINHARDT Volker, 2011.

4.2.3 La tyrannie

La notion de tyrannie tient une place importante dans le discours politique, car cette notion est très souvent associée pendant la Renaissance à l'idée d'abus de pouvoir. Dans le cadre de ces abus, nous pouvons également retrouver une critique à l'encontre des réseaux privés du tyran, donc du clientélisme.

Mario TURCHETTI présente avec son ouvrage *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours* la notion de tyrannie à travers toutes les époques. C'est tout particulièrement son chapitre sur la notion de la tyrannie pendant l'époque moderne qui permet d'obtenir une vue d'ensemble de la question. C'est important, car la notion de tyrannie évolue à travers les âges et prend de nouvelles formes.²¹²

Nous gagnons à nous intéresser aussi aux chapitres précédant celui sur la Renaissance dans cet ouvrage, tout particulièrement celui qui traite des théories de Bartole et des penseurs qui se sont inspirés de ce dernier. Bartole est tout particulièrement intéressant, car il établit une définition de la tyrannie en deux parties, une tyrannie manifeste et une dissimulée. Ces deux notions sont importantes, car dans le cas des Médicis nous nous trouvons confrontés à des accusations de tyrannie dite dissimulée. La théorie de Bartole propose un outil pour analyser la critique réalisée par certains penseurs florentins à l'encontre des Médicis, d'une tyrannie qui ne dit pas son nom.²¹³

Si TURCHETTI aborde la question de la tyrannie toujours en tandem avec celle du tyrannicide, ses recherches ne restent pas moins précieuses et fondatrices pour mieux comprendre cette notion qui est étroitement liée au clientélisme.

Mario TURCHETTI n'est pas le seul à s'être intéressé à la notion de la tyrannie et surtout à son évolution. Nous pouvons ainsi citer aussi Léo STRAUSS et son ouvrage *De la Tyrannie*. Cet ouvrage est intéressant, car Léo Strauss cherche à comprendre l'évolution de la tyrannie, surtout par rapport à la tyrannie qui s'est développée au courant du 20^e siècle. Il avance une

²¹² TURCHETTI Mario, 2001.

²¹³ TURCHETTI Mario, 2001: 296-305.

idée intéressante : nous assisterions à une rupture intellectuelle à la Renaissance dans le cadre de la compréhension du concept de tyrannie.²¹⁴

Ce serait Machiavel qui aurait radicalement changé la conception de la tyrannie. Les vertus et vices des dirigeants seraient devenus des aspects secondaires et non plus essentiels comme on peut le voir chez les auteurs des époques précédentes. Néanmoins, STRAUSS met surtout l'accent sur la question de la légalité, à savoir qu'un des traits distinctifs de la tyrannie est de gouverner sans ou contre les lois établies, ainsi que sans le consentement de la population. Toutefois, notons que la question du consentement paraît secondaire par rapport à l'aspect légal.²¹⁵

Parmi le défaut principal de la tyrannie, Léo STRAUSS relève qu'un régime tyrannique souffre d'un déficit d'autorité puisqu'il doit régulièrement recourir à la force et à la contrainte pour imposer sa volonté. Ce manque de légitimité le rendrait moins stable et donc moins apte à survivre sur le long terme. Cette question de l'autorité n'est pas sans importance pour notre enquête, car dans le cadre de la critique exercée par les Florentins contre le clientélisme médicéen, la question de la légitimité de l'autorité est soulevée par certains.²¹⁶

²¹⁴ LOUIS Adrien, 2011: 469-472.

²¹⁵ LOUIS Adrien, 2011: 472-474.

²¹⁶ LOUIS Adrien, 2011: 475.

5.0 Contexte historique

5.1 Aperçu de l'époque : Des banquiers qui devinrent princes

5.1.1 Prélude

Le 14^e siècle est une époque agitée pour la République florentine marquée par une lutte de pouvoir entre d'une part les populaires et d'autre part le gouvernement oligarchique.

Nous commencerons notre présentation avec la décennie des années 1340. Pendant les années 1340, le Gouvernement populaire a été confronté à une série de mécontentements. Tout d'abord, celui des artisans qui souffraient de taxes indirectes élevées et ensuite celui des grandes familles qui voyaient d'un très mauvais œil ce qu'ils considéraient comme le gouvernement des *homines novi*. Les anciennes familles vont donc se rassembler dans un parti guelfe renouvelé, accusant les *homines novi* d'être des gibelins et des étrangers.²¹⁷

C'est ainsi que le parti guelfe obtient une loi exigeant des guides d'exclure du droit de détenir des charges toute personne ne pouvant pas prouver que leurs pères et grands-pères étaient nés à Florence. On accusa également les adversaires politiques des guelfes d'être des gibelins et donc des traîtres. Le climat politique à Florence était ainsi très tendu à l'aube de la Grande Peste.²¹⁸

La Grande Peste de 1348 frappa Florence de plein fouet, mettant à l'arrêt toute activité politique et économique. Ce fut un désastre majeur se répandant à travers tout le continent.²¹⁹ Certaines grandes familles furent réduites de moitié et des lignées entières disparurent. Les listes électorales étaient ainsi devenues inutilisables et il était nécessaire de constituer un nouveau *squittino*.

Celui-ci permit aux grandes familles de profiter de l'occasion pour constituer un comité aux pouvoirs d'exception qui purgea des listes électorales non seulement les morts, mais aussi de ceux perçus comme étrangers. On profita également de l'occasion pour tenter d'affaiblir la

²¹⁷ NAJEMY John M., 2006: 144.

²¹⁸ NAJEMY John M., 2006: 144-145.

²¹⁹ REINHARDT Volker, 2013: 48-49.

représentation et l'influence des guildes au sein du gouvernement, mais ils furent contraints de reculer sur les réformes les plus radicales.²²⁰

5.1.2 Une époque de compromis fragile et de guerre contre la Papauté

Pendant les deux décennies suivantes, on se mit d'accord sur un compromis qui est le mieux illustré par la réforme de 1352. Pendant ces deux décades, on assiste aussi à l'émergence des Ricci et Albizzi, deux familles qui deviennent les deux grandes factions autour desquelles gravitent les différentes familles florentines. On assiste également à l'émergence d'un fort clientélisme pour faire face à cette compétition politique entre les deux factions, tendance qui sera accentuée plus tard par les Médicis.²²¹

Le compromis fragile entre les grandes familles et les populaires fut rompu à partir de 1370. Tout d'abord, des conflits émergèrent entre les grandes familles et les populaires au sein des grandes guildes, surtout dans la guilde de la laine. Toutefois, le facteur majeur de déstabilisation politique fut la guerre conduite contre la Papauté.²²²

Le pape Innocent VI afficha sa volonté de reprendre le contrôle des territoires des États pontificaux en Italie. La reprise en main de ces terres créa des tensions frontalières avec la République florentine. La République perçut la restauration des États pontificaux comme une menace et s'engagea dans une série d'actions qui péjorent ses relations avec la Papauté et conduisent à un conflit ouvert avec le pape Grégoire XI.²²³

La réponse du pape est moins militaire que religieuse. Il prononce un interdit sur Florence, isolant la ville de tous les réseaux financiers, économiques et commerciaux d'Europe. Cela conduit à une époque de grandes épreuves pour les Florentins. La paix fut restaurée après la mort de Grégoire XI et l'ascension d'Urban VI. Florence et la Papauté signeront alors un traité de paix qui met un terme au conflit.²²⁴

²²⁰ NAJEMY John M., 2006: 145.

²²¹ NAJEMY John M., 2006: 147.

²²² NAJEMY John M., 2006: 145-151.

²²³ NAJEMY John M., 2006: 151-152.

²²⁴ NAJEMY John M., 2006: 152-155.

5.1.3 La révolution de Ciompi

Pendant la guerre avec le pape, Florence est sous blocus, ce qui provoque un chômage de masse et la famine. La tension sociale était donc aux sommets. C'est ainsi que les ouvriers du secteur de la laine s'unissent par milliers et marchent le 22 juillet sur le Palais gouvernemental pour forcer la *Signoria* à la démission et pour constituer un gouvernement des guildes. Toutefois, le gouvernement des guildes est finalement maté par les grandes familles. Cette défaite ouvre une nouvelle ère politique à Florence.²²⁵

Les grandes familles et les populaires appréhendent à partir de cet instant une révolution des artisans et des travailleurs. Cela conduisit les différentes factions à chercher à résoudre le conflit permanent entre eux. La terreur d'une révolte des travailleurs marque profondément les esprits de l'époque.²²⁶

On assiste alors à la naissance d'une idéologie du consensus politique. Le compromis entre les grandes familles et les populaires se présente sous la forme suivante : le pouvoir des grandes familles sera basé sur l'approbation des membres des grandes guildes qui ne font pas partie des grandes familles. En échange de quoi, on élargira l'accès aux postes publics. Les grandes familles réussissent ainsi à affirmer leur domination en élargissant leur base de soutien politique. C'est de cette manière que les procédures électorales deviennent centrales dans le nouveau jeu politique, car elles déterminent l'accès au pouvoir. Afin d'éviter une perte de pouvoir que les grandes familles s'engagent dans un contrôle électoral de 1387 à 1393.²²⁷

5.1.4 L'oligarchie florentine et les guerres contre Milan

À partir de 1390 et jusqu'à 1402, la République de Florence se trouve en constant conflit avec le Milanais des Visconti. Ce conflit était nettement plus dangereux pour Florence que la guerre avec la Papauté, car le Milanais avait l'avantage militaire sur Florence et le soutien des villes toscanes qui craignaient d'être avalées par Florence. Le conflit divisa aussi la

²²⁵ REINHARDT Volker, 2013: 50-51.

²²⁶ NAJEMY John M., 2006: 156.

²²⁷ NAJEMY John M., 2006: 182-183.

société florentine entre ceux qui étaient en faveur du conflit et ceux qui étaient contre. Les Albizzi s'affirmèrent tout particulièrement comme des supporters de la guerre.²²⁸

Le conflit fut non seulement extrêmement coûteux, mais également suscita une forte agitation et inquiétude parmi les Florentins. La paix en 1392 ne résolut rien et promit de nouveaux engagements militaires. Une seconde guerre éclata en 1397 pour aboutir à nouveau à un traité de paix en 1398 sans résoudre les problèmes fondamentaux. Pire, les deux années suivantes, Florence perdit le contrôle d'une partie de la Toscane et de l'Umbria. En 1400, on découvrit même un complot contre le Gouvernement florentin, qui incluait parmi les conspirateurs un Médicis. La situation s'aggrava en 1402 avec une reprise des hostilités. Florence échappa au pire, car Giangaleazzo Visconti trépassa de la peste.²²⁹

La guerre entre Florence et le Milanais fut également un conflit intellectuel avec l'émergence de pamphlets s'approchant de la propagande de guerre. C'est dans ce cadre que nous pouvons voir des hommes comme Coluccio Salutati et Léonard Bruni prendre la plume pour rédiger des textes en défense du modèle républicain florentin.²³⁰

Après la guerre contre le Milanais, Florence entra dans une période plus apaisée, mais également marquée par des changements. On assiste à une nouvelle tendance de consolidation du régime autour de quelques familles, et on constate que les fils succèdent à leurs pères aux dignités et aux offices de la République. La famille qui se distingue le plus dans cette nouvelle transmission héréditaire des honneurs est le clan des Albizzi. Ils prennent ainsi une importance de premier plan à Florence.²³¹

Au niveau des Médicis, ceux-ci restent durant cette époque des acteurs de second plan. Selon NAJEMY, il aurait été possible que sans les guerres et les conflits de l'époque, les Médicis n'aient pas pu prendre une telle ascension sur les autres familles. Toutefois, l'oligarchie devait sa stabilité à sa capacité de contenir les dépenses militaires et à une certaine harmonie au sein de la classe dirigeante. Ces deux conditions n'étaient plus réunies à partir de 1424. La nouvelle guerre contre Milan demande des ressources financières que seul Côme de

²²⁸ NAJEMY John M., 2006: 189.

²²⁹ NAJEMY John M., 2006: 190-194.

²³⁰ REINHARDT Volker, 2013: 52.

²³¹ NAJEMY John M., 2006: 250-252.

Médicis pouvait fournir. Cela lui permet de prendre une importance majeure au sein de l'élite dirigeante.²³²

En 1421, Milan occupe Gênes. On discute à Florence de la façon de réagir à cette agression militaire. Les Albizzi et d'autres familles étaient en faveur d'une ligne dure tandis que les Médicis étaient du côté de ceux qui soutenaient une politique d'apaisement, car on avait réduit les dépenses militaires depuis quelques années. En 1423, la *Signoria* accepta la demande pour la constitution d'un conseil de guerre. Giovanni de Médicis l'intégra, même s'il était personnellement opposé à tout nouveau conflit.²³³

La guerre fut au début un fiasco majeur avec des défaites successives de 1424 à 1425. Le Gouvernement était ainsi d'une part confronté aux coûts de la guerre et d'autre part aux protestations de la population. La fiscalité imposée à la population fut si lourde que beaucoup de familles commençaient à être incapables de payer les impôts exigés.²³⁴

Pour répondre à la crise fiscale, on créa deux nouveaux outils financiers. Le premier fut le Fond des dotes et le second le *Catasto*. Celui-ci prévoyait d'être un inventaire de toutes les propriétés donc un cadastre. Cela avait pour objectif de lutter contre la fraude fiscale.²³⁵

Le cadastre permit la réalisation d'une taxation sur la fortune, chose que les banquiers et grands commerçants avaient toujours combattue. En dehors des crédits de guerre, qu'on forçait les grandes familles à octroyer, les patriciens étaient fiscalement très protégés.²³⁶

Giovanni de Médicis se présenta comme le champion de cette réforme. Cela lui permet d'avoir une excellente réputation au sein des guildes et de la classe moyenne florentine. Toutefois, cette vision doit être nuancée, car en réalité Giovanni affirme au début des doutes et soutient le projet une fois conscient de sa popularité et pour se profiler politiquement.²³⁷

²³² NAJEMY John M., 2006: 254.

²³³ NAJEMY John M., 2006: 254-255.

²³⁴ NAJEMY John M., 2006: 255-257.

²³⁵ NAJEMY John M., 2006: 257.

²³⁶ REINHARDT Volker, 2013: 38-39.

²³⁷ NAJEMY John M., 2006: 258.

5.1.5 L'émergence des Médicis

Au 14^e siècle, les Médicis jouaient un rôle secondaire et faisaient même partie des agitateurs notoires. Dans les années 1390, plusieurs Médicis furent même bannis sous le motif d'avoir conspiré contre le Gouvernement. Un nouveau complot révélé en 1400 conduit à l'exclusion de toute la famille du système politique. Parmi les rares à échapper à cette mesure fut Giovanni di Bicci.²³⁸

Giovanni di Bicci fit son apprentissage dans la branche romaine de la banque d'un lointain cousin, Vieri di Cambio. Durant le courant des années 1380, Giovanni devient gérant de la succursale et ensuite partenaire. Il hérite d'une grande partie de la banque après le départ en retraite de Vieri. Par la suite, il déplaça le siège social à Florence, mais garde une succursale à Rome. En 1402, il ouvre une succursale à Venise et investit dans le commerce de laine.²³⁹

Ce qui va produire une grande partie de la richesse des Médicis est la branche romaine de la banque et notamment le fait que les Médicis prennent en charge la gestion des revenus de la Papauté en devenant le Dépositaire général du pape. Au point que la moitié des profits des Médicis proviennent de la branche romaine.²⁴⁰

Sous pression financière, le Gouvernement florentin devait régulièrement emprunter auprès de privés. Les Médicis étaient ainsi en position de force. Eux et leurs clients arrivaient à fournir jusqu'à 63 % des emprunts à la *Signoria*, créant une dépendance du Gouvernement à leur égard et permettant aux Médicis d'obtenir des intérêts juteux. Côme de Médicis profite également de la richesse de sa famille pour créer une puissante clientèle à Florence.²⁴¹

L'émergence des Médicis n'alla pas sans provoquer des tensions et c'est après 1428, quand la guerre avec le Milanais fut terminée, qu'on eut une flambée d'accusations de volonté de création de factions adressées tout particulièrement aux Médicis, mais aussi à leurs adversaires.²⁴²

²³⁸ NAJEMY John M., 2006: 262.

²³⁹ NAJEMY John M., 2006: 262-263.

²⁴⁰ NAJEMY John M., 2006: 263-264.

²⁴¹ NAJEMY John M., 2006: 265-267.

²⁴² NAJEMY John M., 2006: 269.

Quand le Gouvernement florentin décida en 1429 d'entrer en guerre contre Lucca, on promulgua une nouvelle loi contre les factions. Toutefois, la guerre dégénéra avec l'intervention du Milanais du côté de Lucca, mettant à nouveau sous pression les finances de Florence et rendant la République encore plus dépendante des crédits des Médicis.²⁴³

En 1433, les adversaires des Médicis paniquèrent au vu de l'influence exercée par les Médicis dans les finances publiques ainsi qu'au niveau des affaires étrangères. Rinaldo Albizzi décida donc d'agir contre les Médicis en les accusant d'une série de crimes politiques dans le but de les chasser de la ville. C'est ainsi qu'en septembre 1433, Côme et Averardo furent arrêtés et on monta un procès contre eux. On les accusa surtout de corruption et d'avoir voulu prolonger la guerre contre Lucca. On constitua une *balia* qui condamna Côme de Médicis à l'exil à Padoue. Toutefois, on le garda encore un mois en prison. L'objectif était de forcer la clientèle, sous la menace implicite de tuer Côme, à rentrer dans les rangs et de chercher à détruire les Médicis financièrement. Avec l'aide de pots de vin, les Médicis réussirent à faire libérer Côme qui put de cette manière partir en exil le 3 octobre.²⁴⁴

Toutefois, la victoire des Albizzi fut de courte durée. Seulement une année plus tard, Côme de Médicis revint à Florence et se saisit du pouvoir. Cela peut s'expliquer par le fait que la clientèle resta fidèle aux Médicis, permettant de sauvegarder leurs intérêts financiers et économiques, et que cette dernière resta éligible. Cette clientèle permit ainsi de tirer au sort un gouvernement pro-Médicis qui n'hésita pas à mettre un terme au bannissement de Côme de Médicis.²⁴⁵

5.1.6 Côme, maître informel de Florence

Côme de Médicis apprit beaucoup de ce qu'il avait vécu en 1433 et surtout des erreurs de ses ennemis. Il s'assura ainsi que les Médicis ne perdent jamais le contrôle du gouvernement, et si tel devait être le cas, de tout faire pour récupérer le pouvoir au plus vite.²⁴⁶

²⁴³ NAJEMY John M., 2006: 269-270.

²⁴⁴ NAJEMY John M., 2006: 271-274.

²⁴⁵ NAJEMY John M., 2006: 274.

²⁴⁶ NAJEMY John M., 2006: 279.

Les Médicis commencèrent à convoquer une *balià* pour procéder aux changements politiques nécessaires. La convocation de la *balià* était un instrument traditionnel de la politique florentine et ne rompait pas avec les codes politiques de l'époque. Toutefois, ce qui changeait radicalement était l'ampleur des mesures prises à l'encontre des Albizzis et de leurs alliés. Loin de se contenter de seulement bannir les chefs, Côme n'exila pas moins d'une centaine de personnes, touchant 58 des 325 grandes familles de Florence.²⁴⁷

Toutefois, les bannissements étaient que les premiers d'une série de mesures devant sécuriser le pouvoir des Médicis. Les Médicis ne pouvaient pas se permettre de modifier les institutions. C'est pourquoi on décida de garder les institutions en place, mais de les contrôler avec des partisans. Pour cela, il fallait massivement réduire la compétition. On le fit en modifiant un aspect central de la constitution florentine : le tirage au sort des membres du gouvernement. Le tirage au sort fut fait à partir de bourses qui étaient remplies par des *accoppiatori*. Les Médicis s'assurèrent que les *accoppiatori* remplissent les bourses uniquement avec des noms de gens favorables à leur cause, arrivant ainsi à manipuler le système de tirage au sort.²⁴⁸ Les Médicis tentèrent de calmer l'impopularité des contrôles électoraux en confiant la nomination des *accoppiatori* à la *balìa*.²⁴⁹

L'incapacité à avoir le contrôle complet sur la politique intérieure florentine fut compensée par les solides alliances avec Papauté et les Sforza.²⁵⁰ Les Médicis cherchaient également à solidifier leur pouvoir en se rapprochant des grandes familles. C'est ainsi qu'on fit disparaître en toute discrétion le *Catasto*, mesure impopulaire chez les grandes familles florentines. Toutefois, la relation avec les grandes familles était aussi un point faible du régime, car les Médicis étaient confrontés à une classe sociale voyant d'un mauvais œil le fait de confier le pouvoir à une seule famille.²⁵¹

Toutefois, toutes ces mesures ne gardèrent pas les Médicis à l'abri d'une crise politique. Celle-ci arriva après la *Paix de Lodi* en 1454. De plus en plus de voix s'élevaient contre les contrôles électoraux et demandaient un retour à un fonctionnement sans contrôles

²⁴⁷ REINHARDT Volker, 2004: 40-43.

²⁴⁸ REINHARDT Volker, 2004: 43-45.

²⁴⁹ NAJEMY John M., 2006: 284-285.

²⁵⁰ NAJEMY John M., 2006: 286.

²⁵¹ NAJEMY John M., 2006: 291-292.

électoraux. En 1455, Côme accepte de révoquer les contrôles. Pendant trois ans, les Médicis sont affaiblis comme jamais auparavant. Une partie de la population demande de plus en plus ouvertement que les riches paient plus d'impôts, chose combattue par les patriciens et des partisans des Médicis. Ces derniers demandent qu'on procède à un coup d'État. Toutefois, Côme attend le bon moment. C'est en 1458, quand on obtient une *Signoria* favorable, que Côme frappe en faisant venir des troupes milanaises, en bannissant les rivaux les moins dangereux vers la campagne et en faisant passer les changements constitutionnels par un parlement afin de mettre la république sous contrôle médicéen.²⁵²

5.1.7 Piero le Goutteux, l'héritier contesté

Un grand moment de vérité fut la mort de Côme de Médicis le 1^{er} août 1464. La question était de savoir si les Médicis continueraient à rester à la tête de.²⁵³

Pierre dit le Goutteux était un homme réservé, cultivé, réfléchi et peu enclin à l'action. Il souffrait également de la goutte et il était très différent de son père. Toutefois, il avait été prieur et gonfalonier, lui permettant de devenir un excellent diplomate et de nouer des alliances diplomatiques. Il n'était toutefois pas un bon politicien. Il exigea au début de son ascension au pouvoir le paiement immédiat des dettes contractées par les Florentins auprès de son père, ce qui l'attira l'hostilité d'une grande partie de la population.²⁵⁴

Un conflit éclata entre les partisans de Côme et Piero sur la question de la gouvernance de Florence. La succession de Côme ouvrit une bataille à trois factions : les Médicis, les grandes familles et les couches populaires. Rapidement, il apparut que les couches populaires et les grandes familles avaient des visions radicalement différentes sur la gouvernance de Florence. Cette division sauva les Médicis sur court terme. C'est alors qu'on apprit la mort de François Sforza. Cela fit perdre à Piero de Médicis un des alliés les plus importants et provoqua des mois de troubles politiques et d'incertitudes.²⁵⁵

²⁵² REINHARDT Volker, 2004: 45-46.

²⁵³ NAJEMY John M., 2006: 298.

²⁵⁴ ANTONETTI Pierre, 1997: 18-19.

²⁵⁵ NAJEMY John M., 2006: 301.

Le conflit arriva à son apogée en août 1466 et se termina en faveur des Médicis. La rumeur courait que Piero de Médicis était prêt à faire intervenir des troupes Sforza pour rétablir son pouvoir à Florence. La cavalerie milanaise se tenait prête près de Bologne. Piero les fit alors entrer en territoire florentin. En même temps, les ennemis des Médicis faisaient intervenir des troupes de Ferrara.²⁵⁶

Les Médicis s'armaient rapidement pendant que leurs adversaires hésitaient. Les rivaux des Médicis appréhendaient de frapper en premier, craignant que la situation dégénère, surtout du côté de la population. On voulut à tout prix éviter une seconde révolte de Ciompi.²⁵⁷

La situation tourna en faveur des Médicis quand une *Signoria* pro-Médicis fut élue. Face à cela, Luca Pitti, un des chefs du camp anti-Médicis, décida de conclure un accord avec les Médicis. Cela l'incita à changer de camp et fractura l'opposition. Piero de Médicis eut ainsi l'occasion de s'imposer et aussi à faire savoir que les Médicis n'étaient plus des simples *primus inter paris*, mais les chefs de Florence.²⁵⁸

5.1.8 Laurent, le plus doux des tyrans

Piero de Médicis trépassa en 1469, permettant à son fils Laurent de Médicis, dit *Il Magnifico*, de lui succéder à la tête de Florence.²⁵⁹

Laurent reformula la façon pour les Médicis de gouverner Florence. Les Médicis doivent avoir dans chaque conseil de la République un client d'une loyauté incontestable. Aussi, il est indispensable d'avoir dans toutes les institutions clés une claire majorité pro-Médicis afin de sécuriser le pouvoir de la famille. Cette recette allait devenir la stratégie politique des Médicis durant toute la Renaissance.²⁶⁰

Sous Laurent de Médicis, les Médicis vont être confrontés à deux grandes crises. La première fut le sac de Volterra. Volterra était une ville dans la sphère d'influence de Florence. Ce qui rendit Volterra si importante fut la découverte d'alun en 1470. C'était une denrée essentielle

²⁵⁶ NAJEMY John M., 2006: 302-303.

²⁵⁷ NAJEMY John M., 2006: 303.

²⁵⁸ NAJEMY John M., 2006: 304-306.

²⁵⁹ NAJEMY John M., 2006: 342-347.

²⁶⁰ CLEUGH James, 1978: 132.

pour le coloriage. Une compagnie florentine reçut le droit d'exploiter la mine, mais ce droit fut ensuite contesté par les autorités de Volterra.²⁶¹

En 1471, le Gouvernement de Volterra fit saisir la mine et expulsa les partenaires et les ouvriers de la compagnie. La crise s'amplifia jusqu'à ce qu'elle dégénère à la suite du meurtre de deux clients des Médicis impliqués dans la compagnie. À Florence, on décida de recourir à la force. Laurent de Médicis fit constituer un conseil de guerre et recruta Federico da Montefeltro pour reprendre le contrôle de la ville. Montefeltro mit le siège à la ville et celle-ci accepta de négocier une capitulation avec pour condition qu'on garantisse la sécurité de la ville. Toutefois, les soldats de Montefeltro pénétrèrent la ville et la pillèrent.²⁶²

Après le sac de Volterra, une autre crise eut lieu quand Galeazzo Maria Sforza fut assassiné dans l'église Santo Stefano. Si les Sforza réussirent à maintenir leur pouvoir, la mort de Galeazzo Maria Sforza affaiblit le Milanais sur le plan international et l'écarta comme un acteur géopolitique de premier ordre.²⁶³

Entre 1472 et 1478, les Médicis eurent toute une série de difficultés. C'était une période de déclin des activités financières de la Banque de Médicis et on assista à des fermetures de filiales dans toute l'Europe.²⁶⁴

En même temps, les relations avec le pape Sixtus IV s'aggravèrent, car Sixtus IV voulut imposer son pouvoir sur les villes des États pontificaux au détriment de Florence. Une ville en particulière attisa le conflit : Imola.

Le Milanais proposa de vendre la ville à Florence, chose que Laurent accepta, mais Sixtus IV y mit son veto, car celle-ci était au sein des États pontificaux. Galeazzo Maria Sforza décida donc de vendre la ville à Sixtus IV pour 40 000 ducats. Sixtus IV n'ayant pas cet argent, demanda à Laurent, banquier du Saint-Siège, de prêter la somme. Laurent prétendit de ne pas avoir ces fonds, ce qui poussa le pape à se tourner vers le Pazzi. Ces derniers acceptèrent et révélèrent que Laurent leur avait demandé de ne pas prêter la somme au Saint-Siège. C'est

²⁶¹ NAJEMY John M., 2006: 348-349.

²⁶² NAJEMY John M., 2006: 349-352.

²⁶³ CLEUGH James, 1978: 140-141.

²⁶⁴ NAJEMY John M., 2006: 352.

alors que Sixtus IV remplaça les Médicis à l'office de Dépositaire de la Chambre apostolique par les Pazzi. Cela fut un grand coup financier pour les Médicis qui perdirent un commerce bancaire extrêmement lucratif.²⁶⁵

La situation fut encore envenimée par la dispute autour de la nomination des évêques à l'archevêché de Florence et de Pise. Laurent tenta de faire hisser un membre de sa famille au cardinalat, mais Sixtus IV refusa, ce qui provoqua un va-et-vient aboutissant à la nomination de Salviati, un candidat qui n'avait pas l'approbation des Médicis, comme archevêque de Pise.²⁶⁶ On finit par trouver un compromis, mais la résistance de Laurent aux entreprises de Sixtus IV avait créé de forts ressentiments à Rome et le Pape projetait alors de le tuer.

Le complot incluait toute une série de personnalités allant du Pape jusqu'au Pazzi. On décida de réaliser l'attentat à la cathédrale de Florence en confiant la mission à deux prêtres. Giuliano fut tué, mais Laurent survécut, faisant échouer la conspiration. Salviati tenta de prendre la *Signoria* par la force, mais il fut repoussé et la tentative de coup d'État contre les Médicis échoua.²⁶⁷

Les conspirateurs furent rapidement saisis et exécutés. Laurent procéda à une répression sans commune mesure, exterminant les Pazzi et traquant tout conspirateur ou membre de famille suspecté d'avoir participé au complot.²⁶⁸

À la suite de l'échec du complot, Sixtus IV et le roi Ferrante déclarèrent la guerre à Florence. Laurent fut excommunié. Le Pape exigea qu'on extradé Côme et quand la *Signoria* refusa, il plaça la cité de Florence sous interdit. La guerre dura une année et demie.²⁶⁹

Autour de 1479, une grande partie du sud du territoire de Florence était occupé, dont plusieurs villes importantes. Florence, ses alliés sous occupation, dut affronter toute seule la Papauté et le Royaume de Naples.²⁷⁰

²⁶⁵ NAJEMY John M., 2006: 353.

²⁶⁶ NAJEMY John M., 2006: 354-355.

²⁶⁷ NAJEMY John M., 2006: 355-356.

²⁶⁸ NAJEMY John M., 2006: 357.

²⁶⁹ NAJEMY John M., 2006: 357-358.

²⁷⁰ NAJEMY John M., 2006: 358.

Comme la situation ne s'améliorait pas, Laurent de Médicis décida de négocier avec Naples. La menace d'une invasion française et une attaque ottomane poussait le roi Ferrante à retirer ses troupes de la Toscane et à négocier la paix. Sixtus IV accepta aussi la paix, car ayant besoin de l'aide de tous les états italiens contre l'invasion ottomane.

Face à la menace de tumultes, Laurent de Médicis limita encore davantage l'accès au pouvoir pour le réserver exclusivement à sa clientèle. Laurent eut un pouvoir sans commune mesure à Florence, personne pouvant être élue à un office sans son approbation. Toute la diplomatie était également sous son contrôle.²⁷¹

Après la guerre, Laurent tourna son attention aux affaires intérieures. Une seconde conspiration fut organisée à l'encontre de Laurent de Médicis en juin 1480. Celle-ci fut organisée par plusieurs personnes se sentant lésées par Laurent. Ils avaient le projet de l'assassiner dans une église. Néanmoins, les conspirateurs furent arrêtés à temps et exécutés.²⁷²

Après la mort de Sixtus IV et l'élection d'Innocent VIII, l'Italie connaissait une période de calme. En 1485 la noblesse napolitaine se souleva contre le roi Ferdinand. Laurent organisa l'envoi d'une aide militaire dans le but d'éviter une déstabilisation du sud de l'Italie. Laurent se montrait très proactif sur le plan diplomatique, surtout dans le but de garantir la stabilité régionale.²⁷³

À l'aube de la mort de Laurent, on pouvait faire le constat que son régime était allé de crise en crise, sortant chaque fois plus fort, mais perdant aussi de plus en plus de contrôle sur les grandes familles. Le pouvoir était aussi toujours plus concentré entre les mains d'une minorité.²⁷⁴

5.1.9 Piero, le malheur d'un Médicis

Après la mort de Laurent en 1492, Piero de Médicis fut immédiatement reconnu comme son héritier. Il n'y eut, au contraire de l'époque de Piero le Goutteux, aucune tentative de restaurer

²⁷¹ NAJEMY John M., 2006: 359-363.

²⁷² CLEUGH James, 1978: 165-166.

²⁷³ CLEUGH James, 1978: 172-173.

²⁷⁴ NAJEMY John M., 2006: 374.

l'ancien ordre constitutionnel. Toutefois, l'insatisfaction grandissait au sein de la population.²⁷⁵ Piero favorisait ouvertement ses favoris et se présentait davantage comme le seigneur de Florence que comme un modérateur des forces politiques.²⁷⁶

C'est depuis l'extérieur qu'arriva la menace la plus grave. Charles VIII avait décidé de conquérir le Royaume de Naples et devait donc traverser l'Italie. Piero, par ses liens avec le clan Orsini, décida de prendre le parti du Royaume de Naples. Cela cliva non seulement Florence, mais aussi les Médicis.²⁷⁷

Avec l'arrivée des troupes françaises, Piero se trouvait dans une situation délicate. Il refusa de changer de camp et le Roi de France commença à faire pression sur Florence. Quand les troupes françaises arrivèrent en Toscane, Piero tenta d'imiter son père et alla à la rencontre du Roi français. Il se soumit au monarque et lui offrit une série de forteresses florentines et une partie du territoire florentin pour sa campagne contre Naples.²⁷⁸

Beaucoup dénonçaient la décision de Piero de délivrer les forteresses florentines. L'autorité de Piero de Médicis s'effondra. Les gens craignaient que la ville soit pillée par les troupes françaises. Une révolte éclata contre Piero et sa famille. Piero tenta de prendre par la force la *Signoria*, mais fut repoussé et plus tard, sa tête et celle de Giovanni furent mises à prix, les obligeant de fuir Florence. Beaucoup de clients et amis de Piero furent attaqués et durent quitter Florence à leur tour. Toutes les possessions des Médicis furent saisies.²⁷⁹

L'exil des Médicis posa la question de la réorganisation politique de Florence et de la gestion de la menace française. Le roi Charles entra à Florence et s'y installa. Des négociations difficiles s'engagèrent avec le roi Charles. Toutefois, personne ne voulut un affrontement et on négocia une alliance entre Florence et la France.²⁸⁰

²⁷⁵ NAJEMY John M., 2006: 375.

²⁷⁶ REINHARDT Volker, 2004: 100.

²⁷⁷ NAJEMY John M., 2006: 375-377.

²⁷⁸ NAJEMY John M., 2006: 377-378.

²⁷⁹ NAJEMY John M., 2006: 378-379.

²⁸⁰ NAJEMY John M., 2006: 379-380.

5.1.10 Florence et le Grand Conseil

Après le départ des Médicis et de l'armée de Charles, les Florentins se mirent au travail de réorganiser la ville. On n'était pas d'accord comment réorganiser la République. Des disputes éclatèrent entre les grandes familles et ceux qui voulaient une participation politique plus importante de la population.²⁸¹

C'est là qu'un homme entra en jeu : Jérôme Savonarole. Il avait déjà participé aux négociations avec le roi Charles, ce qui lui avait offert une grande aura politique, mais désormais, ses prédications devenaient de plus en plus écoutées. Il se lança dans l'arène politique avec pour outil ses prédications. Il proposa sa vision du système politique que devait adopter Florence.²⁸²

La *Signoria* qui travailla sur la réforme mit alors en place un nouveau système dont la pièce charnière était le Grand Conseil, une instance représentative se voulant la plus inclusive que possible. Le Grand Conseil devait approuver en dernière instance toute législation et également élire les gens aux grands offices. C'était le début de la République du *governo largo*.²⁸³

5.1.11 L'exil et le retour des Médicis

Un retour des Médicis fut loin d'être gagné d'avance. Les tentatives de reconquête par Piero de Médicis amoindrissaient les chances d'une réconciliation politique. Sa mort en 1503 permit au cardinal Giovanni de Médicis de prendre la tête de la famille. Il se lança dans une série d'initiatives pour affaiblir la République de Florence, allant de la mise en place de sculptures en cires jusqu'à la négociation d'un mariage entre sa nièce et Filippo Strozzi.²⁸⁴

Ce qui permit aux Médicis de retourner au pouvoir fut la politique offensive de Jules II et la guerre contre la France. Giovanni de Médicis avait pris soin de cultiver des relations amicales avec le pape Della Rovere.²⁸⁵

²⁸¹ NAJEMY John M., 2006: 381-382.

²⁸² NAJEMY John M., 2006: 382-386.

²⁸³ NAJEMY John M., 2006: 386-387.

²⁸⁴ NAJEMY John M., 2006: 415-418.

²⁸⁵ REINHARDT Volker, 2004: 106.

En 1511, Jules II proclama la Sainte Ligue avec pour but de chasser la France d'Italie. Florence s'obstinait à rester fidèle à son allié français et se trouvait donc dans la situation périlleuse. Après des débuts difficiles et une grande défaite à Ravenna, la Sainte Ligue reprit l'avantage et libéra les territoires du Milanais. Rapidement, d'autres territoires se rebellaient contre la France ou furent libérés.²⁸⁶

La guerre atteignit finalement la République florentine. Les troupes de la Sainte Ligue arrivèrent à Prato et mirent la ville à sac. À la suite de ce désastre, la panique se répandit à Florence et Soderini fut chassé du pouvoir, ce qui permit aux Médicis de revenir à Florence.²⁸⁷

Les Médicis, au contraire de ce qui pouvait paraître, étaient dans une situation très délicate. La mort de Giuliano et Laurent de Médicis en 1516 et 1519 avait réduit le nombre de personnes pouvant succéder à la tête de Florence. Il restait plus qu'un bâtard du nom d'Alessandro. Les Médicis étaient désormais menacés d'extinction dynastique.²⁸⁸

Quand Giovanni de Médicis devint pape sous le nom de Léon X, il confia la gouvernance de Florence à Laurent de Médicis qui fut encore moins apte à gouverner la cité que Giuliano.²⁸⁹

Après la mort de Léon X et un court règne d'Adrien VI, c'est Giulio de Médicis qui fut élu pape sous le nom de Clément VII. Clément VII se montra comme un souverain pontife hésitant et qui n'arrêtait pas de changer de camp.²⁹⁰

Il s'allia à la France en 1524, mais se retourna contre elle après la défaite de Pavie en 1525 en acceptant un accord avec Charles Quint. Toutefois, quand Charles imposa son pouvoir à Milan, le Pape se retourna contre lui et participa en 1526 à la Ligue de Cognac. Après une première attaque sur Rome par les alliés de Charles en 1526, le pape Clément VII changea à nouveau de camp, changement qu'il dénonça aussitôt. C'est alors que l'empereur Charles décida d'envoyer début 1527 une armée de Landsknechte en Italie avec le but de mettre un terme aux tergiversations du Pape. Florence fut menacée de pillage, mais avec l'arrivée de

²⁸⁶ NAJEMY John M., 2006: 419-420.

²⁸⁷ NAJEMY John M., 2006: 421-426.

²⁸⁸ REINHARDT Volker, 2004: 109.

²⁸⁹ NAJEMY John M., 2006: 427.

²⁹⁰ NAJEMY John M., 2006: 434-447.

troupes conduites par Guichardin, on poussa les troupes impériales à chercher une proie plus facile. La Cité éternelle fut pillée dix jours plus tard.²⁹¹

C'est le 26 avril qu'une révolte éclata à Florence, connue sous le nom du *Soulèvement de Vendredi* et qui chassa à nouveau les Médicis. Une nouvelle république fut instaurée.²⁹²

Toutefois, Clément VII n'avait pas l'intention d'abandonner Florence. Pendant deux ans, il exigea la restauration des Médicis à Florence. Florence refusa et Clément VII recourut à l'aide de l'empereur Charles Quint pour reconquérir la ville. C'est avec l'aide de l'empereur que Florence capitula.²⁹³

5.1.12 Le triomphe de Côme

Après la reconquête de Florence, c'est Alessandro de Médicis qui fut hissé à la tête de Florence comme « chef ». Charles Quint refusa de le nommer duc, préférant avoir un moyen de pression sur Clément VII.²⁹⁴

Alessandro de Médicis fut tué en 1537 par son cousin Laurent de Pierfranco. Ce dernier quitta immédiatement la ville. Aucun soulèvement populaire n'avait lieu à la suite du meurtre et la question se posa sur la succession. On décida de nommer Côme de Médicis comme « chef » de Florence, car on ne voulait pas fâcher Charles Quint.²⁹⁵

Un représentant de Charles Quint arriva et confirma que Côme pouvait hériter des pouvoirs d'Alessandro, mais refusa toujours de donner le titre ducal. Durant toutes les années suivantes, Côme de Médicis resta dépendant de la protection de Charles Quint. Côme de Médicis changea lentement le système politique florentin, gardant une grande partie des institutions en place, surtout au début de son règne.²⁹⁶

Côme de Médicis se trouvait confronté dès le début à un problème majeur pour le nouveau régime : le déficit de légitimité. Le pouvoir princier était incompatible avec les idées de la

²⁹¹ NAJEMY John M., 2006: 447-448.

²⁹² NAJEMY John M., 2006: 448-450.

²⁹³ NAJEMY John M., 2006: 453-461.

²⁹⁴ NAJEMY John M., 2006: 461-464.

²⁹⁵ NAJEMY John M., 2006: 466-467.

²⁹⁶ NAJEMY John M., 2006: 467-469.

République florentine, tout particulièrement quand le prince en question avait été jusqu'à là un simple citoyen privé. Conscient de ce manque, Côme de Médicis se lança dans une vaste politique culturelle qui devrait créer une légitimité artificielle.²⁹⁷

La plus grande menace politique pour Côme était les exilés. Celle-ci se matérialisa dans la guerre contre Sienne. Cette dernière se révolta en 1552, menaçant de devenir un avant-poste pour les exilés anti-Médicis et un point d'entrée en Italie pour la France. La guerre qui allait éclater autour de Sienne entre l'Empire et la France fut aussi une guerre pour le contrôle de Florence.²⁹⁸

Côme rassembla une armée avec l'aide de Charles Quint et le soutien financier de banquiers d'Antwerpen et de Gênes. L'aide française promise à Sienne n'arriva jamais, permettant à Côme de vaincre une armée d'exilés en 1554. L'Armée de Côme assiégea alors la cité de Sienne et celle-ci se rendit début 1555. Sienne fut donnée à Côme, mais seulement en tant que fief.²⁹⁹

Durant les années suivantes, Côme de Médicis travailla à solidifier son pouvoir. Cela passa également par une propagande culturelle qui ne visait pas uniquement à renforcer la légitimité des Médicis à Florence, mais également au niveau de la péninsule italienne. Côme voulait obtenir le titre de grand-duc. Cette ambition nécessitait de justifier la supériorité des Médicis sur les autres dynasties italiennes. Ne pouvant pas jouer sur l'argument de l'ancienneté dynastique, on reporta l'argumentaire sur l'ancienneté de la République florentine justifiant la supériorité de l'État florentin sur les autres états italiens. Côme réussit à jongler ces prétentions quasi paradoxales, à savoir d'augmenter le prestige de la principauté en s'appuyant sur l'héritage de la défunte République florentine.³⁰⁰

En 1569, Côme reçut officiellement le titre de Grand-Duc de la part du pape Pie V avec la ratification impériale nécessaire. Il fut couronné à Rome en 1570 et après sa mort, la

²⁹⁷ CALLARD Caroline, 2007: 19.

²⁹⁸ NAJEMY John M., 2006: 482-483.

²⁹⁹ NAJEMY John M., 2006: 484.

³⁰⁰ CALLARD Caroline, 2007: 23-24.

succession au trône eut lieu sans heurt, confirmant que les Médicis étaient bel et bien les maîtres incontestés de Florence.³⁰¹

5.2 Le pouvoir de la Banque

5.2.1 La naissance d'un fabuleux outil de pouvoir

L'ascension des Médicis est inséparable de leurs activités bancaires. C'est grâce à elle que les Médicis avaient les moyens financiers pour construire leur réseau politique et pu acquérir et entretenir leur pouvoir.

L'ascension économique des Médicis peut être vue comme la première étape d'une fusée qui devait mener cette famille au sommet. C'est chez Vieri di Cambio de Médicis qu'on peut établir le début de l'émergence de la banque de Médicis. Après 1370, Vieri di Cambio était devenu un des principaux banquiers de Florence. Il fut également un des rares Médicis de l'époque à devenir chevalier. Il réussit à étendre son affaire au point de même pouvoir former une succursale à Venise en 1383. Une autre filiale fut créée à Rome avec Giovanni di Bicci de Médicis comme partenaire.³⁰²

La banque fondée par Vieri di Cambio fut dissoute entre 1391 et 1392 et séparée en trois entités. Parmi ces trois institutions, c'est la succursale de Rome qui devient la fameuse Banque des Médicis, éclipsant les deux autres et reprenant une grande partie des actifs et des passifs de la banque Vieri di Cambio.³⁰³

Giovanni di Bicci reprit à partir de là les affaires. C'est en 1397 qu'il déplaça le siège social de Rome à Florence. Giovanni di Bicci forma ensuite un partenariat avec Benedetto de Bardi.³⁰⁴ Dès l'installation à Florence, la banque essaya de s'établir à Venise. Toutefois, l'installation d'une succursale s'avéra difficile, car le gérant local, un certain Neri Tornaquinci avait maquillé les comptes, provoquant plus tard sa révocation. Toutefois, la succursale vénitienne fut maintenue.³⁰⁵

³⁰¹ NAJEMY John M., 2006: 486.

³⁰² DE ROOVER Raymond, 1963: 35-36.

³⁰³ DE ROOVER Raymond, 1963: 36-37.

³⁰⁴ DE ROOVER Raymond, 1963: 39.

³⁰⁵ DE ROOVER Raymond, 1963: 41-42.

C'est à partir de 1402 que la banque de Médicis étendit ses activités dans le domaine manufacturier. On ouvrit atelier qui produisait des vêtements en laine. En 1408, un autre atelier fut créé, diversifiant les activités manufacturières des Médicis. La mort de Giovanni di Bicci en 1429 permit à Côme de Médicis de reprendre les affaires.³⁰⁶

La situation se compliqua plus tard, surtout après l'échec de la conquête de Lucca. Florence entra aussi en conflit avec le Milanais. La guerre se termina en 1433 sans aucun gain notable et avec une grande perte de prestige pour le gouvernement florentin. C'est ainsi que l'opposition se tourna vers les Médicis et que les Albizzi, au pouvoir à l'époque, craignaient un coup d'État. Les Médicis, sentant l'affrontement venir, évacuèrent une partie des fonds de la banque vers les succursales hors de Florence.³⁰⁷

La Banque fut réorganisée en 1435. Parmi les changements notables, on a la rupture de l'alliance financière entre les Médicis et les Bardi. On fit recours à de nouveaux associés, parmi lesquels Antonio di Messer François Salutati.³⁰⁸

Les Médicis commençaient à investir dans les Flandres. Les Médicis faisaient affaire dans les Flandres et en Angleterre, mais sans créer de succursale. C'est en 1436 qu'ils envoyèrent un représentant direct afin de collecter des emprunts et régler des affaires. La mission semble avoir été un succès, car on envoya par la suite à nouveau un représentant en 1438.³⁰⁹

Les Médicis augmentaient leurs investissements dans l'industrie manufacturière avec entre autres le but de créer des emplois pour les Florentins. C'est ainsi que les Médicis ouvrirent en 1439 un deuxième atelier. Le partenaire de la nouvelle manufacture, Antonio di Taddeo, fut un très bon gestionnaire et permit aux Médicis de faire de bons profits. En récompense, Antonio di Taddeo devint Gonfalonier de Justice en 1471 ainsi que Podésta de Pise en 1473.³¹⁰

Les Médicis investirent aussi dans la production de soie, un produit de luxe très en vogue à l'époque. Florence était de surcroit spécialisée dans cette production. Les Médicis rachetèrent

³⁰⁶ DE ROOVER Raymond, 1963: 51.

³⁰⁷ DE ROOVER Raymond, 1963: 54.

³⁰⁸ DE ROOVER Raymond, 1963: 55-56.

³⁰⁹ DE ROOVER Raymond, 1963: 59-60.

³¹⁰ DE ROOVER Raymond, 1963: 60.

ainsi une manufacture de soie et transformèrent cet atelier en une affaire hautement profitable.³¹¹

Les Médicis n'investirent pas uniquement dans la finance et la manufacture, mais aussi dans l'extraction minière et dans l'agriculture. Parmi tous les produits miniers, c'est surtout l'alun qui fut d'une importance capitale, car il était essentiel pour concevoir des tissus avec des couleurs de qualité. On l'utilisait également pour la fabrication de verre et comme un produit pour enlever les impuretés. Les Médicis ont également investi dans le fer, essentiel pour l'industrie et l'armement militaire. L'alun, si on peut oser cette comparaison, jouissait d'une importance digne du pétrole à la fin du 20^e siècle et le fer de celle de l'acier industriel du 19^e. Tous les deux étaient des produits hautement lucratifs pour la banque des Médicis.³¹²

5.2.2 La fausse mort de la Banque des Médicis

Au contraire de ce que suggère l'historien Raymond de Roover, la Banque des Médicis n'a pas disparu en 1494.³¹³ Les clients des Médicis ont sauvé la Banque et l'ont utilisé pour soutenir la dynastie en exil et leur permettre de rester dans le jeu politique pendant leurs années d'éloignement de Florence.³¹⁴

Les préparatifs auraient déjà été faits sous Laurent de Médicis. Ce dernier n'avait pas eu de formation comme banquier et devait donc s'appuyer sur son personnel et ses partenaires pour gérer les affaires courantes de la banque. Si jusqu'à 1480, on peut constater des erreurs de gestion coûteuse de la part de l'administration de la Banque, Laurent de Médicis reprit de l'intérêt pour les affaires bancaires à partir de là. Selon GÖTZ-RÜDIGER, cela est dû au fait qu'il était conscient de l'importance d'une base financière solide pour assurer le pouvoir de sa famille. Laurent aurait senti que son fils, Piero de Médicis, ne serait peut-être pas à la hauteur de la tâche de chef de famille.³¹⁵

Laurent de Médicis fonda en 1478, 1482 et 1491 de nouvelles entreprises en association avec les clients les plus proches. Le but était de ne pas conduire des activités économiques sous

³¹¹ DE ROOVER Raymond, 1963: 60.

³¹² DE ROOVER Raymond, 1963: 152.

³¹³ DE ROOVER Raymond, 1963: 165.

³¹⁴ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 1114-1115.

³¹⁵ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 91-93.

son nom, mais de ses plus proches alliés. Au contraire des autres entreprises de l'époque, la Banque des Médicis possédait une structure proche de celle d'une holding moderne. En somme, elle n'était pas une entreprise centralisée, mais un conglomérat d'entreprises indépendantes faisant partie d'un vaste réseau économique. La maison-mère à Florence possédait au moins la moitié des actions de chaque entreprise, les gérant en tant qu'actionnaire majoritaire. Également, toutes les entreprises portaient le nom des Médicis.³¹⁶

Toutefois, deux banques ne portèrent pas le nom des Médicis. Celles-ci avaient pour actionnaire majoritaire secret Laurent de Médicis. Ces sociétés-écrans devaient avoir un rôle majeur pour permettre la survie de l'empire financier des Médicis après leur exil, car offrant une source de revenue secrète.³¹⁷

La première de ces banques fut la *Bartolomeo Bartolini e compagnia di Firenze*. Officiellement, elle eut que trois actionnaires : Filippo di Piero da Gagliano, Bartolomeo di Léonard Bartolini et Ser Jacopo Bottegari. Filippo di Piero da Gagliano servit ici d'homme de paille pour Laurent de Médicis.³¹⁸

Une autre banque au nom de *Bartolini et Lorenzo Spinelli* fut fondée à Lyon en tant que filiale de la *Bartolomeo Bartolini e compagnia di Firenze*. Laurent Spinelli fut un agent de Laurent de Médicis, permettant ainsi d'agir comme son représentant à Lyon. La filiale fut mise en place avec Filippo da Gagliano qui fit office d'homme de paille pour le chef des Médicis.³¹⁹

C'est ainsi que Laurent de Médicis pouvait profiter des bénéfices de ces deux banques sans devoir se révéler comme leur propriétaire.³²⁰

Ce dispositif fut élargi à deux entreprises fondées aux derniers instants de la vie de Laurent de Médicis. La première fut une entreprise de commerce d'or en feuille. Celle-ci continua son activité après la mort de Laurent sous le nom *Piero de' Medici e compagnia battiloro*. Ce qui est particulier, c'est que Laurent de Médicis n'y investit pas en tant que privé, mais à

³¹⁶ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 94-96.

³¹⁷ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 96.

³¹⁸ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 97-98.

³¹⁹ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 109-110.

³²⁰ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 110-111.

travers sa banque à Florence, intégrant l'entreprise dans la Banque des Médicis. Deux mois plus tard, Laurent fonda une autre entreprise sous le nom de *Paolo Benci e compagnia lanaiuoli*. Les participations dans les deux entreprises étaient par la suite récupérées par la banque qui succéda à la banque de Laurent et donc tomba sous le contrôle des clients des Médicis.³²¹

Après l'exil des Médicis, le nouveau gouvernement de Florence voulait rembourser tous les créanciers des Médicis. Pour cela, il était indispensable de saisir leurs biens, propriétés et participations afin de pouvoir les liquider. Ce processus de liquidation allait être l'opportunité pour les clients des Médicis de sauver une partie de l'empire financier des Médicis.³²²

Par exemple, le Gouvernement de Florence demanda de liquider la participation des Médicis dans l'entreprise *Lorenzo Tornabuoni e compagnia di Napoli*, car les Médicis n'avaient pas le droit d'avoir des participations dans des entreprises florentines. Laurent Tornabuoni réussit à convaincre le Gouvernement florentin que les Médicis n'avaient plus aucune participation dans sa banque, ce qui fut un mensonge. Cela permit donc de conserver la participation des Médicis en exil dans l'entreprise.³²³

Un autre exemple, démontrant comment les clients des Médicis pouvaient mettre la main sur des biens confisqués, est le cas de la Banque des Médicis de Lyon. Laurent Tornabuoni, Laurent Spinelli et Côme Sassetti rachetèrent la banque *Piero de' Medici e Lorenzo Tornabuoni e compagnia di Lione*. En échange de quoi, ils étaient chargés de rembourser les créanciers, chose pour laquelle ils recevraient des biens confisqués des Médicis. Ces biens étaient ensuite détournés en faveur des Médicis.³²⁴

Les clients n'hésitèrent pas à reconstituer les banques des Médicis. Nous pouvons citer en exemple celle de Banque de Lyon. La mort de Laurent Tornabuoni en 1497 marqua la fin de la société bancaire récupérée avec Laurent Spinelli et Côme Sassetti, mais en aucun cas celle de la banque des Médicis. Une nouvelle banque fut mise sur pied par les clients des Médicis sous le nom de *Bernardo de' Rossi e compagnia di Lione*. Celle-ci reprit les ressources

³²¹ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 127-129.

³²² GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 146

³²³ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 146-151.

³²⁴ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 234-235.

financières et personnelles de l'ancienne banque sans toutefois être la successeuse légale de la banque des Médicis, échappant ainsi à toutes ses obligations.³²⁵

Après la mort de Tornabuoni en 1497, les différentes institutions et entreprises furent reprises par des entreprises en main des clients des Médicis. Ils utilisèrent ces ressources financières non seulement pour soutenir financièrement les Médicis, mais également pour faire prospérer la Banque des Médicis.³²⁶

Loin d'être morte, la Banque des Médicis continua ainsi d'exister au-delà de l'exil des Médicis en 1494 et joua un rôle fondamental dans la reconquête du pouvoir, tout particulièrement en finançant les actions contre la République du *governo largo*.³²⁷

5.3 Sur le trône de Saint-Pierre

5.3.1 L'enjeu de la Papauté pendant la Renaissance

La Papauté est durant la Renaissance un acteur majeur de la politique européenne. C'est pourquoi le Saint-Siège fut au centre de toutes les convoitises, tout particulièrement de la part des grands princes européens. Les différentes puissances, italiennes ou européennes, cherchaient à s'assurer qu'un de leurs clients soit hissé au rang de cardinal. Ce cardinal qui devait son élévation avant tout à son patron servait d'ambassadeur pour les intérêts du prince en question.³²⁸

On constate durant la Renaissance que l'Église et tout particulièrement les offices du Saint-Siège est la proie à une exploitation financière et économique de la part des différents réseaux. La famille du Pape aspire à accumuler suffisamment de capital pendant le pontificat pour assurer une ascension sociale durable.³²⁹

Sixtus IV est un bon exemple de népotisme et de clientélisme pratiqué à grande échelle. Il chercha à placer les membres de sa famille à des positions avantageuses au sein de l'Église. Il éleva Pietro Riario et Giuliano Della Rovere au cardinalat. Pietro et Giuliano reçurent de

³²⁵ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 242-249.

³²⁶ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 1115.

³²⁷ GÖTZ-RÜDIGER Tewes, 2011: 1115.

³²⁸ BIZOZZERO Ivo, 2004: 32.

³²⁹ REINHARD Wolfgang, 1979: 48.

nombreux bénéfices. Giuliano Della Rovere fut fait archevêque de Carpentras et aussi de Lausanne, lui octroyant des revenus substantiels.³³⁰

Le cardinalat ne servait pas seulement à récompenser la famille. Sixtus IV prit pour habitude d'offrir le cardinalat à des personnes dont il espérait des services ou en échange de contributions monétaires.³³¹

À cela s'ajoute que Sixtus IV profita de sa position de souverain pontife pour sécuriser sa famille territorialement. Ce phénomène est connu sous le nom de népotisme territorial. On peut citer en exemple le territoire de Sora. Celui-ci servit non seulement à renforcer l'alliance entre les États pontificaux et Naples, mais aussi à obtenir pour la famille du Pape un territoire hors d'atteinte du prochain souverain pontife. La même chose arriva quelques mois plus tard avec le territoire de Broscio qui fut confié à Girolamo Riario dans le cadre d'un mariage avec le seigneur de Milan. Par la suite, Sixtus IV racheta le territoire d'Imola pour le confier à son neveu Girolamo Riario, le hissant au rang d'un seigneur.³³²

5.3.2 Léon X, les Médicis et la plus haute Gloire terrestre

Les Médicis ont accédé à la Papauté à deux reprises pendant le 16^e siècle. Le contexte géopolitique est celui d'une Italie prise en tenaille entre les grandes puissances de l'époque.

Le pape Jules II trépassa le 21 février 1513, ouvrant la voie à une nouvelle élection pontificale. Après deux pontificats tumultueux, à savoir celui d'Alexandre VI et de Jules II, Giovanni de Médicis apparaissait comme un candidat jeune et surtout aux mœurs tempérées.³³³

Le nouveau pape était très jeune, à peine trente-sept ans, mais comme il était considéré comme chroniquement malade. On s'attendait à un pontificat de courte durée. Giovanni de Médicis était également réputé comme un adversaire de la France et comme un bon

³³⁰ BIZOZZERO Ivo, 2004: 27-33.

³³¹ BIZOZZERO Ivo, 2004: 33.

³³² BIZOZZERO Ivo, 2004: 37-48.

³³³ PIGAILLEM Henri, 2015: 151-152.

diplomate. Le futur pape se présenta comme un hédoniste jovial et généreux. Derrière cette façade soigneusement construite se trouvait en revanche un animal politique.³³⁴

L'élection de Léon X suscita tout d'abord de l'enthousiasme à Florence. Léon X libéra les prisonniers et ennemis politiques. Il confia aussi à son neveu, Laurent de Médicis, la gouvernance de Florence.³³⁵

Laurent de Médicis va rapidement attirer l'hostilité de la population florentine par son comportement hautain et arrogant. Pour faire face à cette situation, Léon X demanda à Giulio de Médicis de régulièrement faire des visites à Florence pour agir comme médiateur.³³⁶ Néanmoins, l'insatisfaction des Florentins grandissait. Les fonctions politiques et le prestige étaient réservés exclusivement aux clients les plus loyaux des Médicis. Les Florentins n'avaient donc aucune perspective d'obtenir des postes à Rome. Pire, c'est Florence qui fut contrainte de subvenir aux besoins financiers toujours plus croissants d'un pape très dispendieux.³³⁷

Léon X nomma Giulio de Médicis comme archevêque de Florence et lui donna le chapeau cardinalice. On assista également à l'élévation au cardinalat de Bibbiena et d'Innocent Cibo, des neveux du pape.³³⁸

La scène internationale était à l'époque en pleine ébullition. Léon X s'allia avec l'empereur Maximilien, Henri VIII d'Angleterre et Ferdinand le Catholique pour chasser les Français hors d'Italie. Après la défaite française à Novare, Louis XII abandonna ses territoires en Italie, permettant à Maximilien Sforza de reprendre le Milanais.³³⁹

Mise sous pression par ses ennemis, Louis XII se réconcilia avec le Saint-Siège, abandonnant le Concile de Pise lancé contre Jules II et il accepta de participer au concile du Latran. Léon X annula en retour les censures ecclésiastiques.³⁴⁰

³³⁴ REINHARDT Volker, 2018: 514.

³³⁵ PIGAILLEM Henri, 2015: 153-154.

³³⁶ PIGAILLEM Henri, 2015: 154.

³³⁷ REINHARDT Volker, 2018: 515.

³³⁸ PIGAILLEM Henri, 2015: 154.

³³⁹ PIGAILLEM Henri, 2015: 158.

³⁴⁰ PIGAILLEM Henri, 2015: 159.

François Ier succéda à Louis XII sur le trône de France après le trépas de ce dernier. Léon X félicita le nouveau roi pour son ascension et lui demanda d'accorder au cardinal Giulio de Médicis l'archevêché de Narbonne. On peut voir que Léon X continua la pratique du népotisme pontifical, assurant aux siens des bénéfices ecclésiastiques avantageux.³⁴¹

Cela ne sera pas le seul acte de népotisme. En même temps, le pape et le nouveau souverain français arrangèrent le mariage entre Giuliano de Médicis et Philiberte de Savoie, tante du Roi. Giuliano de Médicis fut fait duc de Nemours et capitaine général de l'Église.³⁴²

Les relations entre la France et le Saint-Siège furent troublées par la décision de François Ier de relancer la conquête du Milanais. Léon X hésita à se ranger du côté du roi François Ier et décida finalement de rejoindre l'alliance de l'empereur Maximilien et de Ferdinand le Catholique. L'armée française et les troupes coalisées s'affrontèrent à Marignan où la France sortit vainqueur, forçant Maximilien Sforza à abandonner le Milanais.³⁴³

Léon X et François Ier négocièrent un accord de paix. Cette négociation dite du Camp de Cherval échoua. Le Roi menaça alors d'envahir les États pontificaux et la Toscane, ce qui obligea Léon X à signer l'accord.³⁴⁴

Léon X se lança également, plus timidement que ses prédécesseurs, dans une politique de népotisme territorial. Le pape voulait obtenir le duché d'Urbino, tenu par François Maria Della Rovere, pour sa famille. Léon X fit déclarer François Maria Della Rovere rebelle et le destitua pour mettre à sa place Laurent de Médicis. La conquête de l'Urbino fut rapide, mais elle ne fut pas pérenne. François Maria Della Rovere leva des troupes et reprit l'Urbino. Léon X lança alors une seconde campagne militaire contre les Della Rovere et réussit à le forcer à renoncer à ses terres.³⁴⁵

Léon X voulait ensuite annexer Sienne à Florence. Sienne fut en ce temps gouverné par Borghèse Petrucci, personne ayant aidé les Médicis à revenir à Florence. Léon X passa outre

³⁴¹ PIGAILLEM Henri, 2015: 160.

³⁴² PIGAILLEM Henri, 2015: 160.

³⁴³ PIGAILLEM Henri, 2015: 160-161.

³⁴⁴ PIGAILLEM Henri, 2015: 161-162.

³⁴⁵ PIGAILLEM Henri, 2015: 168-171.

tout sentiment de dette envers les Petrucci et remplaça Borghèse Petrucci par Raffaele Petrucci, créature du Pape.³⁴⁶

Le frère de Borghèse, Alfonso Petrucci planifia alors un complot contre le pape Léon X. Il proposa au pape de se faire opérer de sa fistule par le chirurgien Battista da Vercelli. Le but était de pouvoir empoisonner le souverain pontife pendant l'opération. Le pape refusa et on intercepta également plusieurs lettres codées permettant de découvrir un complot organisé par plusieurs cardinaux. Les organisateurs furent arrêtés et jugés. Ceux qui avouèrent s'en sortirent avec des amendes financières. Les principaux participants furent privés du pourpre et leurs biens confisqués. Les instigateurs furent exécutés.³⁴⁷

La conjuration à peine mâtée, Léon X procéda à l'élévation de trente et un cardinaux. Il éleva trois neveux et Raffaele Petrucci, créature l'ayant permis de mettre la main sur Sienne. Beaucoup de chapeaux cardinalices furent monnayés, permettant de renflouer les caisses du Saint-Siège.^{348 349}

On eut par la suite un renforcement des relations avec le roi François Ier. François Ier espérait par une alliance matrimoniale avec les Médicis renforcer sa position en Italie. C'est ainsi que le pape et le Roi arrangèrent le mariage de Laurent de Médicis, duc d'Urbino avec Madeleine de La Tour d'Auvergne, cousine du Roi.³⁵⁰

Un des principaux événements du pontificat de Léon X fut le début de la Réforme. Léon X renforça le mécontentement au sujet des indulgences, car il voulait dès 1517 financer avec les indulgences le chantier de Saint-Pierre. La politique des indulgences poussa Martin Luther à faire un prêche contre la vente des indulgences.³⁵¹

Face à la surenchère et la montée des tensions, Léon X envoya en 1518 le cardinal de Cajetan afin de faire taire Martin Luther. La tentative fut un échec, mais par la suite, on eut un rapprochement. Luther se montra disposé à se réconcilier avec le Pape. Toutefois, Léon X

³⁴⁶ PIGAILLEM Henri, 2015: 171.

³⁴⁷ PIGAILLEM Henri, 2015: 171-174.

³⁴⁸ PIGAILLEM Henri, 2015: 175.

³⁴⁹ BIZOZZERO Ivo, 2004: 33.

³⁵⁰ PIGAILLEM Henri, 2015: 176.

³⁵¹ PIGAILLEM Henri, 2015: 184.

publia par la suite une bulle affirmant le droit du pape d'accorder des indulgences, provoquant la rupture définitive avec Luther.³⁵²

Léon X, fort occupé par les affaires italiennes, ne consacra pas toute son attention aux affaires au nord des Alpes, permettant à la Réformation de gagner du terrain. Dès 1519 la Réforme devient alors au centre de tous les débats et Léon X essaya à nouveau de forcer Luther à se soumettre à l'autorité de l'Église. Ce fut à nouveau un échec. Le 15 juin 1520, Léon X publia la bulle *Exsurge Domine* condamnant quarante et une des thèses de Luther et exigeant qu'il se rétracte avant le 10 décembre. Luther répondit par un autodafé de la bulle à la date du 10 décembre, imité par ses disciples à travers toute l'Allemagne.³⁵³

Léon X qui voyait la situation dégénérer demanda l'aide de Charles Quint. Charles Quint convoqua Martin Luther à Worms. Luther refusant de se rétracter fut mis avec ses disciples au ban de l'Empire par l'Édit de Worms du 26 mai. Cela sera le début d'une longue période de troubles religieux pour l'Europe.³⁵⁴

Sur le plan diplomatique, Léon X changea régulièrement de camp, passant une fois du côté de Charles Quint et une autre fois du côté de François Ier. Il finit par rompre avec François Ier en 1521. Il espérait ainsi chasser les Français du nord de l'Italie. Léon X signa ensuite une alliance avec Charles Quint qui prit l'engagement de rétablir les Sforza et à restituer Parme et Plaisance aux États pontificaux.³⁵⁵

Même si les Français stationnés au Milanais étaient affaiblis, la campagne militaire du Saint-Siège contre la France progressa lentement. Entre temps, la santé de Léon X faiblit. La guerre tourna finalement en faveur de Léon X grâce à la prise de Milan. Le reste du Milanais fut reconquis par la suite. Toutefois, Léon X n'eut pas long pour profiter de son succès, car il trépassa le 1^{er} décembre 1521.³⁵⁶

³⁵² PIGAILLEM Henri, 2015: 184-185.

³⁵³ PIGAILLEM Henri, 2015: 185-187.

³⁵⁴ REINHARDT Volker, 2018: 522.

³⁵⁵ PIGAILLEM Henri, 2015: 209.

³⁵⁶ PIGAILLEM Henri, 2015: 209-211.

5.3.3 Clément VII, le désastre ultime

Après la mort de Léon X, Giulio de Médicis était considéré comme le successeur naturel de Léon X. Toutefois, il était confronté à la résistance du cardinal Soderini et aussi à la crainte des cardinaux de voir le trône de Saint-Pierre devenir héréditaire.³⁵⁷

Giulio de Médicis ne fut donc pas élu. À sa place, le conclave élit Florent d'Utrecht qui prit le nom d'Adrien VI. Après seulement vingt mois de pontificat, il trépassa le 14 septembre 1523. Cela laissa le chemin libre pour permettre à Giulio de Médicis d'être élu sous le nom de Clément VII.³⁵⁸

Dès que Clément VII monta sur le trône, il annula les décisions d'Adrien VI et envoya à Florence ces deux cousins, Hippolyte et Alexandre.³⁵⁹

La famille des Médicis se trouvait à l'époque dans une situation précaire. 1516, Giuliano de Médicis, frère du pape Léon X, était mort. Son neveu, Laurent de Médicis trépassa en 1519. En dehors du cardinal Giulio de Médicis, la branche principale des Médicis comptait uniquement Hippolyte et Alexandre, deux bâtards. La famille était donc menacée d'extinction.³⁶⁰

En plus, Clément VII avait été efficace sous Léon X, car il avait tempéré la hardiesse et le gaspillage financier de ce dernier. Toutefois, désormais tout seul, il s'avéra d'être d'une indécision et d'une avarice dangereuse.³⁶¹

Son pontificat se plaça dans le sillage du conflit entre François Ier et Charles Quint. Clément VII rejoignit la Ligue de Cognac pour contrer la puissance de Charles Quint et dans l'espoir de garantir l'indépendance de l'Italie. Charles Quint réagit à cela en se rapprochant de Prospero Colonna qui entra à Rome avec une armée forte de trois mille fantassins. Clément VII fut forcé de se réfugier dans le château Saint-Ange et capitula, acceptant de

³⁵⁷ PIGAILLEM Henri, 2015: 212.

³⁵⁸ REINHARDT Volker, 2018: 527.

³⁵⁹ PIGAILLEM Henri, 2015: 212-214.

³⁶⁰ REINHARDT Volker, 2018: 522.

³⁶¹ REINHARDT Volker, 2018: 527.

quitter la Ligue de Cognac. Une fois libre, il lança un monitoire contre Prospero Colonna et à la fin de la procédure le déclara déchu de tous ses biens et titres.³⁶²

La situation diplomatique resta extrêmement dangereuse pour le Saint-Siège. Charles Quint relança ses projets de conquête en Italie et envoya une armée de Landsknechte en direction de la Lombardie. D'autres forces rejoignirent les troupes de Charles Quint. Toutefois, cette armée se trouva sans solde. C'est alors qu'elle décida de marcher vers Rome, cible regorgeant de richesses et mal défendue.³⁶³

Clément VII se pensait protégé par ses alliés et ne vit pas le besoin de procéder à des préparatifs pour protéger la ville de Rome. Quand le chef de l'armée de Landsknechte, Charles de Bourbon, proposa de ne pas attaquer Rome en échange d'une rançon, Clément VII refusa. Quand on lui proposa en dernière minute de négocier une rançon, Clément VII refusa à nouveau et l'assaut sur Rome fut décidé le 6 mai 1527. Clément VII réussit sous protection de ses gardes suisses à se réfugier dans la forteresse Saint-Ange.³⁶⁴

De mai 1527 au février 1528 les soldats gouvernaient à Rome. Pendant toute cette période, Clément VII était de facto l'otage de Charles Quint. Il fut forcé à payer d'énormes rançons et aussi dut promettre de convoquer un concile.³⁶⁵

Dans le chaos du sac de Rome, les Florentins profitèrent pour chasser les cousins du pape. Les Médicis avaient à nouveau perdu Florence.³⁶⁶

Clément VII finit par reprendre le contrôle sur la situation. Il créa huit cardinaux afin de pouvoir encaisser 200 000 ducats, désespérément nécessaires pour payer la rançon. Il se réfugia également à Orvieto. Une fois que Rome fut plus stable, il y retourna et commença à lancer la restauration de la ville.³⁶⁷

³⁶² PIGAILLEM Henri, 2015: 214-215.

³⁶³ REINHARDT Volker, 2018: 528.

³⁶⁴ REINHARDT Volker, 2018: 529.

³⁶⁵ REINHARDT Volker, 2018: 530.

³⁶⁶ PIGAILLEM Henri, 2015: 221-222.

³⁶⁷ PIGAILLEM Henri, 2015: 223-224.

Dans les années suivantes, Clément VII se concentra sur les affaires familiales.³⁶⁸ Il éleva son cousin Hippolyte au rang de cardinal. On le fit discrètement afin de ne pas susciter des émois en raison de la bâtardise d'Hippolyte.³⁶⁹

Sur le plan géopolitique, les années de guerre avaient épuisé les grandes puissances et permit la signature du traité de Barcelone, mettant un terme à la guerre entre l'Empire et le Saint-Siège. Clément VII demanda alors à Charles Quint de le soutenir dans la reconquête de Florence. Charles Quint accepta en échange de son couronnement comme empereur.³⁷⁰

Charles Quint fut sacré début 1530 à Bologne. Après le sacre, le Saint-Siège lança les opérations et fit cerner Florence afin de l'assiéger et de l'affamer. Après des mois de siège, la ville capitula. La capitulation fut soumise à approbation de Charles Quint.³⁷¹ Alessandro de Médicis fut ensuite nommé duc de la République de Florence.³⁷²

Clément VII consacra beaucoup de ressources et d'énergie au renforcement du pouvoir de sa dynastie, mais eut un profond désintérêt pour la situation de l'Église catholique en Allemagne. Également, il considérait que la Réforme était avant tout un problème politico-militaire, donc du ressort de l'Empereur. Il refusait même de soutenir financièrement l'Empereur dans sa lutte contre Luther et ses disciples. Face à une situation qui empirait, Charles Quint proposa au pape Clément VII l'organisation d'un concile. Cela fut toutefois refusé par ce dernier par crainte que le concile puisse affaiblir l'autorité du Saint-Siège ou soulever des questions délicates comme la bâtardise du pape.³⁷³

Clément VII chercha aussi à conclure une nouvelle alliance matrimoniale avec la famille royale française. Cette fois, on envisagea de marier Catherine de Médicis au second fils du Roi, le duc d'Orléans. Pour réaliser ce mariage, le pape dut payer une dot conséquente et offrir trois chapeaux cardinalices à des favoris du roi François Ier.³⁷⁴

³⁶⁸ REINHARDT Volker, 2018: 532.

³⁶⁹ PIGAILLEM Henri, 2015: 225.

³⁷⁰ PIGAILLEM Henri, 2015: 226.

³⁷¹ PIGAILLEM Henri, 2015: 226-231.

³⁷² REINHARDT Volker, 2018: 533.

³⁷³ REINHARDT Volker, 2018: 534.

³⁷⁴ PIGAILLEM Henri, 2015: 236-238.

Une des affaires les plus marquantes du pontificat de Clément VII, en dehors du Sac de Rome, fut l'annulation du mariage demandé par le roi Henri VIII. En 1527, Henri VIII envoya une demande d'annulation de mariage. Cela mit Clément VII dans une situation délicate, car l'épouse d'Henri VIII était la tante de Charles Quint et les troupes de ce dernier étaient encore à Rome. Le pape proposa alors que la question soit traitée par le légat. Le pape la ratifierait par la suite, évitant de réveiller le courroux de Charles Quint. Henri VIII exigea toutefois une bulle pour annuler le mariage. Clément VII convoqua alors une congrégation de cardinaux et théologiens pour trancher la question et ceux-ci refusèrent d'accorder l'annulation. Face au refus de pape et après de dernières tentatives infructueuses de négociation, Henri VIII décida de se proclamer chef de l'Église d'Angleterre et consumma la rupture avec Rome. Mise sous pression par Charles Quint, Clément VII prononça l'excommunication d'Henri VIII ce qui aggravait la situation et cimentait la rupture.³⁷⁵

L'Angleterre ne fut pas le seul royaume à rompre avec Rome. Le roi du Danemark, aussi roi de Norvège, et le roi de Suède adoptèrent également la Réforme. En à peine onze ans, l'Église catholique avait connu des pertes en influence et de prestige sans précédent. Souffrant depuis dix ans de la goutte, Clément VII trépassa le 25 septembre 1535.³⁷⁶

5.4 La clientèle des Médicis

5.4.1 La nature du clientélisme des Médicis

La reconstitution du réseau des clients des Médicis pose un défi à l'historiographie. Pour résoudre ce problème, des historiens comme Dale KENT ont fait recours aux lettres échangées entre les Médicis et leurs clients.³⁷⁷

Au cœur du réseau, nous avons la famille, donc le clan Médicis. Au début du 14^e siècle, les Médicis étaient déjà bien établis à Florence. Toutefois, autour de l'an 1400, ils semblaient condamnés à tomber dans l'oubli pendant que des familles comme les Capponi et les Albizzi étaient en train de monter politiquement. Toutefois, c'est une branche de la famille, dites la

³⁷⁵ PIGAILLEM Henri, 2015: 238-242.

³⁷⁶ REINHARDT Volker, 2018: 534-535.

³⁷⁷ KENT Dale, 1978: 34.

branche de Cafaggiolo, qui réussit à assurer le retour de la famille sur le devant de la scène. Pour réaliser cela, ils misèrent sur l'activité bancaire.³⁷⁸

La gestion de la banque se faisait avant tout en famille, mais aussi en prenant comme associé des partisans et des clients. Quand il fallait recruter des associés, on cherchait si possible à donner la priorité au cercle familial.³⁷⁹

La Banque eut un rôle central dans le rapport de force interne de la famille des Médicis. Giovanni de Bicci, chef de la banque, était aussi considéré comme le chef du clan. Il s'imposa également comme le chef d'une vaste clientèle. Après la mort de Giovanni de Bicci, c'est Côme de Médicis qui reprit le flambeau et la direction de la famille.³⁸⁰

L'importance de la famille se voit pendant les proscriptions de 1433. Presque toute la famille avait été exclue du jeu politique. Après le retour et la victoire de Côme, des Médicis de toutes les branches avaient l'habitude de siéger dans les offices, profitant de l'ascension du chef du clan. Les Médicis traitaient donc la famille élargie et lointaine, ainsi que même certains clients, à l'image de la famille immédiate. La famille en général et de la manière la plus étendue était ainsi appelée à constituer le cœur du pouvoir médicéen.³⁸¹

La famille était le cœur du réseau des Médicis. De cette logique découlait l'ambition de renforcer le noyau du réseau par des alliances matrimoniales avantageuses.³⁸²

Les Médicis avaient un avantage dans ce domaine. Ils étaient une famille nombreuse, permettant de réaliser un grand nombre d'alliances matrimoniales. Ils ne comptaient pas moins de trente-deux foyers en 1427.³⁸³

Les Médicis vont réaliser de nombreux mariages avec leur clientèle. On estime qu'environ vingt-deux à trente-trois mariages ont eu lieu entre les Médicis et leurs clients pendant la période allant de 1400 à 1434. Pas moins de quatre des clients les plus éminents étaient liés

³⁷⁸ KENT Dale, 1978: 37-38.

³⁷⁹ KENT Dale, 1978: 39-42.

³⁸⁰ KENT Dale, 1978: 42-44.

³⁸¹ KENT Dale, 1978: 44-47.

³⁸² KENT Dale, 1978: 49-50.

³⁸³ KENT Dale, 1978: 53.

par le mariage aux Médicis. Un quart avaient des liens étroits par mariage avec des parents des Médicis.³⁸⁴

Cette politique matrimoniale n'était pas une pratique exclusive aux Médicis. Les clients des Médicis avaient également pour habitude de se marier entre eux pour renforcer leurs liens.³⁸⁵ On peut donc, en reprenant un des concepts de Wolfgang REINHARD, considérer que le réseau des Médicis était particulièrement dense.³⁸⁶

Nous avons ensuite la question de l'assise locale des Médicis à Florence. Historiquement vivant au centre-ville, dans un espace où habitaient d'autres grandes familles, les Médicis vont décider de déménager dans la périphérie. Ils s'installent au nord de la Via Cerretani autour de l'église San Lorenzo dans le gonfalon du Lion d'Or. Au fil du siècle, ils renforcent leur mainmise sur le bâti du quartier.³⁸⁷

Selon Dale KENT il est fort possible que la décision de quitter le centre-ville pour s'établir au nord du Duomo reflète la volonté de se retirer d'une zone à forte concurrence pour établir une base solide dans un quartier plus excentré. Les habitants des quartiers autour de San Lorenzo vont vivre dans l'ombre de Médicis et leur demander de défendre leurs intérêts.³⁸⁸

L'assise locale est une composante essentielle du réseau des Médicis. Ils peuvent recruter les populations locales pour les intégrer dans leur clientèle. Presque la moitié des partisans des Médicis vivaient à San Giovanni et chaque deuxième client habitait à très grande proximité des Médicis. La clientèle recrutée dans les quartiers autour de San Lorenzo est avant tout des hommes et des femmes de la classe moyenne en recherche d'un protecteur.³⁸⁹

L'assise locale permet donc de donner une fondation solide au clientélisme des Médicis. On a ainsi plusieurs mariages entre membres de la clientèle des Médicis vivant dans le même quartier. On arrive ainsi au point que les membres du réseau vivaient un à côté de l'autre.³⁹⁰

³⁸⁴ KENT Dale, 1978: 54-56.

³⁸⁵ KENT Dale, 1978: 59-60.

³⁸⁶ REINHARD Wolfgang, 1979: 27.

³⁸⁷ KENT Dale, 1978: 64-65.

³⁸⁸ KENT Dale, 1978: 66.

³⁸⁹ KENT Dale, 1978: 66-67.

³⁹⁰ KENT Dale, 1978: 67.

Par leur présence, les Médicis et leurs clients dominent ces quartiers, forçant les gens à prendre leur parti ou à s'opposer à eux. Les Médicis ne cherchent pas à se contenter d'une influence locale et adoptent une structure centralisée qui dépasse les limites du quartier pour influencer le reste de la ville.³⁹¹

Une institution qui ne doit en aucun cas être sous-estimée, surtout pour le clientélisme, est la banque des Médicis. Si le clientélisme fut un pilier du pouvoir médicéen, la Banque en fut un autre.³⁹²

Les Médicis choisissaient comme associés de leur banque en priorité les membres de leur famille, leurs voisins et leurs amis. Les qualités exigées par un bon associé étaient les mêmes que ceux d'un membre de famille ou d'un client : être absolument loyal. Cela sera d'une grande importance pendant leur exil de 1494. À l'image de la clientèle des Médicis, la Banque était dirigée de manière centralisée et avec les mêmes personnes que celles qui constituent le cœur de la clientèle des Médicis. Les clients les plus éminents étaient donc non seulement associés aux aventures politiques, mais aussi financières.³⁹³

L'intégration des clients dans la structure de la Banque ne se fit pas immédiatement. Beaucoup de clients prè-1434 ont intégré les opérations de la Banque qu'après la crise de 1434.³⁹⁴

En vue des ambitions des Médicis, il semble plausible que ces derniers avaient besoin, encore plus que d'autres banquiers, d'avoir une confiance absolue dans leurs associés et le personnel de leur Banque. Ce fut un bon choix, car pendant l'exil des Médicis en 1434, ils réussissent à défendre les intérêts de la Banque contre les attaques de leurs ennemis.³⁹⁵

L'intégration des clients dans la banque permit aux Médicis aussi d'accorder à leurs clients des avantages financiers. Les Médicis utilisaient leur puissance financière pour soutenir leurs

³⁹¹ KENT Dale, 1978: 68-69.

³⁹² KENT Dale, 1978: 71.

³⁹³ KENT Dale, 1978: 72.

³⁹⁴ KENT Dale, 1978: 75.

³⁹⁵ KENT Dale, 1978: 76-77.

clients en leur louant des maisons à des loyers avantageux ou en réglant des dettes qui pouvaient empêcher les clients de candidater pour des postes politiques.³⁹⁶

Toutefois, il est fort probable que le principal avantage pour les clients consistait à pouvoir emprunter à des conditions avantageuses ou recevoir un soutien financier de la part de la Banque.³⁹⁷

Les Médicis n'étaient pas les seuls à prêter à leurs clients, car les clients pouvaient se prêter de l'argent entre eux. On constate donc, comme avec les mariages, que la clientèle des Médicis n'était pas uniquement centrée autour des Médicis, mais que les clients interagissaient très fortement entre eux.³⁹⁸

Dale KENT conclut en disant le succès du clientélisme des Médicis consistait à répondre aux demandes d'aide qui venaient de leurs clients. Il fallait pour cela que la clientèle soit suffisante importante pour que le patron puisse s'appuyer sur ses clients pour répondre aux demandes d'autres clients. Les Médicis utilisaient la Banque pour répondre aux demandes d'argent et aussi veillaient à satisfaire les ambitions politiques de leurs clients.³⁹⁹

Le succès du clientélisme des Médicis conduit à transformer ce qui était au début une simple clientèle en une puissance partisane. Les Médicis commencent dès 1426 à influencer le processus électoral afin de renforcer la représentation de leur clientèle au sein du Gouvernement florentin. Plus les Médicis avaient du succès en la matière, plus leur clientèle devenait une force politique mettant en péril l'équilibre politique existant.⁴⁰⁰

La montée des tensions en 1434 affecta également la composition de la clientèle. Certains citoyens commençaient à rejoindre les Médicis non pas par désir de faire carrière, mais pour obtenir leur protection.⁴⁰¹

Le parti des Médicis du début du 15^e siècle était composé d'un grand nombre de citoyens de différents niveaux sociaux liés aux Médicis. On peut aussi constater que même si les Médicis

³⁹⁶ KENT Dale, 1978: 77-78.

³⁹⁷ KENT Dale, 1978: 80-81.

³⁹⁸ KENT Dale, 1978: 82.

³⁹⁹ KENT Dale, 1978: 92-93.

⁴⁰⁰ KENT Dale, 1978: 98.

⁴⁰¹ KENT Dale, 1978: 100-101.

ne sont pas un parti de masse, on a dans la clientèle des gens de la classe. Néanmoins, aucun de ses membres plus modestes de la clientèle ne jouait un rôle prédominant. Un autre attribut marquant de la clientèle était le fait que presque la moitié de la clientèle était composée de *gente nuova*, donc de gens ayant que récemment intégré la classe dirigeante.⁴⁰²

5.4.2 Les clients au service de la diplomatie des Médicis

Après la prise de pouvoir des Médicis en 1434, ceux-ci étaient confrontés à l'enjeu de la diplomatie. Les Médicis devaient désormais prendre en compte les relations avec les autres puissances italiennes pour garantir la pérennité de leur régime.

C'est la raison pour laquelle les Médicis ont noué une alliance avec François Sforza. Cela termina l'alliance historique entre Florence et Venise pour permettre aux Médicis de solidifier leurs relations avec les Sforza. Cette alliance fut forte utile surtout durant des moments de crises politiques. Par exemple, les Médicis pouvaient compter sur des troupes milanaïses pour pouvoir en cas de nécessité rétablir l'ordre en leur faveur. Cette alliance avec François Sforza était une forme d'assurance vie pour les Médicis.⁴⁰³

Durant le 15^e siècle, la clientèle des Médicis est constituée de deux catégories de personnes. On a tout d'abord les *gente nuova* et les magnats qui étaient sur la défensive. La Banque des Médicis jouait aussi un rôle déterminant.⁴⁰⁴

La diplomatie était désormais une affaire d'une haute importance. À Venise et à Florence, les affaires diplomatiques n'étaient pas gérées par la bureaucratie, mais l'apanage de la classe dirigeante. C'est eux donc qui se partageaient les missions et fonctions diplomatiques. La diplomatie permet donc de définir qui est au cœur du jeu politique.⁴⁰⁵

Au début du régime des Médicis, le nombre de personnes qui recevaient des missions d'émissaires ou des fonctions diplomatiques majeures diminuait fortement. C'est donc un nombre diminuant de familles florentines qui s'occupaient à entretenir les relations avec les

⁴⁰² KENT Dale, 1978: 104-135.

⁴⁰³ LANG Heinrich, 2009: 22-26.

⁴⁰⁴ LANG Heinrich, 2009: 28-29.

⁴⁰⁵ LANG Heinrich, 2009: 27.

autres puissances italiennes. Côme de Médicis surveillait et gérait la diplomatie en arrière-plan.⁴⁰⁶

Les choses changèrent au fil du 15^e siècle. Laurent de Médicis mit en place une diplomatie parallèle avec l'aide d'hommes de confiance. Par son investissement personnel dans les affaires diplomatiques, il réussit à devenir un acteur majeur de la diplomatie italienne.⁴⁰⁷

Cette tendance à sélectionner les gens chargés de missions diplomatiques reflète ce que nous avons vu avec la Banque des Médicis. Les Médicis avaient besoin de s'entourer des gens de confiance. Cela signifie donc de puiser dans leur clientèle afin de garder la maîtrise de cet outil stratégique.

Comment est-ce que les Médicis ont pu assurer leur mainmise sur les affaires diplomatiques et militaires ? Ils utilisaient pour cela les *Dieci di Balia*, un organe chargé de gérer les crises militaires avec l'aide de pouvoirs étendus.⁴⁰⁸

La *Dieci di Balia* avait deux compétences : le recrutement d'émissaires et de mercenaires ainsi qu'une fonction de coordination des entreprises diplomatiques et militaires de la République.⁴⁰⁹

Son pouvoir n'était pas illimité. Pour signer des accords et des contrats de mercenariats, elle devait demander la permission à la *Signoria* et les *Collegi*. Au fil du temps, la *Dieci de Balia* prit de plus en plus d'importance alors qu'elle devait être temporaire. Les Médicis plaçaient leurs clients dans cette commission. Une observation de sa composition permet de constater une importante concentration de pouvoir. Cela semble suivre la logique des Médicis de consolider leur pouvoir par la prise de contrôle des institutions avec l'aide de leurs clients et de leurs créatures.⁴¹⁰

⁴⁰⁶ LANG Heinrich, 2009: 27.

⁴⁰⁷ LANG Heinrich, 2009: 27.

⁴⁰⁸ LANG Heinrich, 2009: 69.

⁴⁰⁹ LANG Heinrich, 2009: 70.

⁴¹⁰ LANG Heinrich, 2009: 70-71.

Toutefois, les clients et partisans des Médicis ne contrôlaient pas uniquement la *Dieci di Balia*. Ils étaient très actifs sur la scène diplomatique, surtout concernant l'engagement des mercenaires et les fonctions d'émissaires.⁴¹¹

La prédominance des clients au sein des affaires diplomatiques se révèle quand on analyse le nombre de missions réalisées. Entre 1436 et 1460, on compte 278 missions diplomatiques qui sont réalisées par 155 personnes. La moitié des missions sont faites par neuf familles. On peut donc voir que le nombre de personnes admis à ces fonctions est restreint et se réduit même par rapport à la période de 1408 à 1423 où vingt familles ont réalisé deux tiers des missions.⁴¹²

Si on observe la liste des familles pour la période 1436 à 1460, nous trouvons des noms comme Médicis, Capponi, Guichardin, Giugni, Ridolfi, Pandolfini, Pitti, Dietisalvi-Neroni et Rucellai. Ce sont les mêmes noms (à part Rucellai) qui apparaissent sur la liste des clients établie par Dale KENT.⁴¹³ Nous pouvons donc constater une convergence entre les familles fidèles aux Médicis avant 1434 et les dynasties qui seront appelées à réaliser des missions diplomatiques. Heinrich LANG partage cet avis et voit dans cette liste un catalogue des membres du cercle intérieur de la clientèle des Médicis.⁴¹⁴

On constate également en faisant l'inventaire des missions que les Médicis préféraient confier les missions diplomatiques à un groupe restreint de membres de leur clientèle. C'est la raison pour laquelle les clients et les diplomates aguerris devaient se tenir à disposition pour des missions diplomatiques.⁴¹⁵

On remarque également qu'il existe une continuité générationnelle au sein des familles clientes des Médicis. Par exemple, le fils de Nerone Dietisalvi-Neroni, Dietisalvi suivit également une carrière diplomatique au service des Médicis et devient un des grands

⁴¹¹ LANG Heinrich, 2009: 82.

⁴¹² LANG Heinrich, 2009: 175.

⁴¹³ KENT Dale, 1978: 352-354.

⁴¹⁴ LANG Heinrich, 2009: 175-176.

⁴¹⁵ LANG Heinrich, 2009: 179.

confidents de Côme de Médicis. On a un cas similaire avec la famille des Capponis. Le fils Gino Capponi a fait une carrière semblable à son père, Neri Capponi.⁴¹⁶

Néanmoins, cela ne signifie pas qu'il n'existait pas des opportunités pour des gens extérieurs à la clientèle. C'est surtout à travers la carrière de juriste que des gens pouvaient espérer faire une carrière diplomatique malgré le fait de ne pas être un client.⁴¹⁷

Parmi ces hommes qui réussissent l'ascension vers le haut, on a Guglielmo Tanagli qui fut docteur en droit. Il fit une grande carrière diplomatique. Il était avec sept missions diplomatiques parmi les vingt-cinq diplomates les plus prolifiques de son époque. Piero Beccanugi réussit une prouesse similaire en arrivant à réaliser quatre missions diplomatiques comme émissaire.⁴¹⁸

5.4.3 Les clients, une garantie de survie politique essentielle

Un des moments de tension majeure pour les Médicis fut leur exil en 1494. C'est en cet instant que leur clientèle est devenue une planche de salut permettant de sauver le plus de ressources possibles.

La clientèle combattit l'imminente catastrophe de 1494 le but d'éviter un désastre politique. Ces actions ne sont pas le fruit d'une attitude altruiste, mais le résultat d'une convergence de leurs intérêts avec celles de leur patron. On avait également une série d'alliés traditionnels des Médicis qui voulaient que Piero de Médicis abandonne son alliance avec Naples.⁴¹⁹

Les Médicis pouvaient après leur exil s'appuyer sur de précieux soutiens, parmi lesquels des hommes comme Spinelli, banquier des Médicis à Lyon. Même après la chute de Médicis, il resta fidèle aux Médicis et leur apporta son aide. Il ne fut pas le seul. Toute une série de personnalités a soutenu les Médicis comme Bernardino de' Rossi, Filippo et Giuliano da Gagliano, François Naldini, Bartolomeo, Léonard di Bartolomeo et Léonard di Zanobi Bartolini ainsi que Gianbattista Bracci. Il eut également une série de familles qui continuaient

⁴¹⁶ LANG Heinrich, 2009: 184.

⁴¹⁷ LANG Heinrich, 2009: 187.

⁴¹⁸ LANG Heinrich, 2009: 187.

⁴¹⁹ RÜDIGER-GÖTZ Tewes, 2011: 1113.

à aider les Médicis à l'image des Tornabuoni, des Pucci, des Alamanni, des Lanfredini et des Salviati.⁴²⁰

Selon RÜDIGER-GÖTZ les clients sont restés fidèles aux Médicis, car ils étaient étroitement liés aux Médicis et aussi, car ils étaient un groupe étroitement lié socialement et financièrement. Cela fut un grand atout, mais commença à cesser d'être le cas à partir de 1512. À partir de cette date, la clientèle des Médicis commença à prendre une forme plus hiérarchisée et verticale.⁴²¹

La Banque des Médicis fut le grand symbole de cet effort collectif pour sauver les Médicis. Les clients arrivaient à sauver la banque, permettant aux Médicis de rester dans le jeu politique pendant leur exil.⁴²² La préservation de leur empire financier eut un rôle majeur dans leur retour à Florence. Les Médicis étaient certes des dirigeants destitués, mais qui avaient de véritables chances de pouvoir se rétablir à la tête de Florence. Cela leur a permis de garder une certaine importance politique et de nouer des alliances.⁴²³

Nous pouvons donc constater comment la clientèle fut en ces heures de crise un atout majeur pour les Médicis. Loin d'être un moment fatal, les Médicis restèrent des acteurs de première importance et purent plus tard reconquérir Florence.

⁴²⁰ RÜDIGER-GÖTZ Tewes, 2011: 1113-1114.

⁴²¹ RÜDIGER-GÖTZ Tewes, 2011: 1114.

⁴²² RÜDIGER-GÖTZ Tewes, 2011: 1114-1115.

⁴²³ RÜDIGER-GÖTZ Tewes, 2011: 1115.

6.0 Présentation des sources

6.1 Machiavel, le père du réalisme politique

6.1.1 Présentation biographique

Nicolas Machiavel arrive sur scène après la chute de Savonarole. Alors que Savonarole venait d'être exécuté, tous ceux qui étaient connus ou suspectés d'être des proches du prédicateur sont destitués de leurs postes. Cela concerna aussi le secrétaire de la deuxième chancellerie. À sa place fut nommé Nicolas Machiavel, un jeune homme que personne ne connaissait.⁴²⁴

Toutefois, les Machiavel n'étaient pas une famille inconnue. Ils étaient originaires du Val di Pesa et étaient devenus de citoyens florentins. Ils candidataient régulièrement à des postes publics. Ils étaient ce qu'on nommait des *popolani grassi*, donc de la classe populaire prospère. Toutefois, le père de Machiavel, Bernardo di Niccolo di Buoninsegna était issu d'une branche appauvrie des Machiavel.⁴²⁵

Bernardo di Niccolo di Buoninsegna avait une passion pour les livres et les études. C'est ce qui forma l'environnement dans lequel grandit Nicolas Machiavel. Ce dernier naquit le 3 mars 1469. Les détails sur sa formation ne sont pas connus, mais on a quelques pistes sur des éléments de son instruction. Nous savons qu'il commença à étudier le 6 mars 1476 le Donatello. Il acquit ainsi de premières notions de latin. Il est fort probable qu'il n'ait pas appris le grec. Plus tard, il commença à se familiariser avec les auteurs latins et les auteurs grecs traduits en latin. Ces auteurs formeront la base intellectuelle pour ses futurs écrits. Il a surtout étudié Tite-Live, un écrivain romain qui sera très important pour son livre *Discours sur la première décade de Tite-Live*.⁴²⁶

C'est le 28 mars 1498 que Nicolas Machiavel fut nommé en tant que secrétaire à la seconde chancellerie. Cette élection n'alla pas de soi. On avait parmi les autres candidats François Gaddi, professeur d'éloquence, Andrea di Romolo, notaire et François di ser Barone.⁴²⁷

⁴²⁴ RIDOLFI Roberto, 1969: 3-4.

⁴²⁵ RIDOLFI Roberto, 1969: 4.

⁴²⁶ RIDOLFI Roberto, 1969: 5-8.

⁴²⁷ RIDOLFI Roberto, 1969: 26.

Il existait au sein de la République deux chancelleries, la première était chargée des affaires extérieures pendant que la seconde était chargée des affaires intérieures et de la guerre. Les attributions pouvaient varier selon les circonstances. La seconde chancellerie pouvait être impliquée dans les affaires diplomatiques si cela été jugé nécessaire.⁴²⁸

Cette fluidité des fonctions permit à Machiavel de jouer un rôle diplomatique de premier ordre pendant le temps qu'il fut à la tête de la seconde chancellerie.⁴²⁹ Sa première mission diplomatique représente assez bien ce mélange d'attributions. Il fut chargé de discuter avec Jacopo d'Appiano, un condottière. Sa mission consistait à le maintenir à disposition de Florence, sans toutefois accepter ses demandes financières. Machiavel réussit sa mission.⁴³⁰

Sa prochaine mission l'amena à Imola et à Forlì où il devait négocier la solde du fils de Caterina Sforza Riario. Cette dernière était sous forte pression, car César Borgia voulait conquérir la Romagne et les Sforza en Lombardie étaient en difficulté à cause des Français. Machiavel devait négocier un contrat coûtant le moins cher que possible, mais la négociation échoua quand Caterina Sforza Riario exigea une approbation écrite de la part de la *Signoria*. Néanmoins, on le félicita après son retour pour avoir négocié ce nouveau contrat, même s'il n'avait pas abouti.⁴³¹

En 1499, Louis XII conquiert Milan. Cette conquête modifia radicalement la situation géopolitique italienne. Imola et Forlì avaient entre-temps été conquis par de César Borgia.⁴³²

Florence voulait reconquérir Pise. Cette ville avait été son principal port et s'était rebellée. Au début, les opérations militaires menées par Paolo Vitelli se déroulaient très bien. Toutefois, ce dernier décida de se retirer alors qu'on avait fait une brèche dans la muraille de Pise. Par la suite, on dut abandonner le siège à cause d'une épidémie de malaria. On suspecta Vitelli de trahison et on le fit exécuter. Après cet échec, Florence demanda l'aide française et Louis XII envoya des mercenaires sous le commandement de De Beaumont. À nouveau, la

⁴²⁸ RIDOLFI Roberto, 1969: 32.

⁴²⁹ RIDOLFI Roberto, 1969: 33.

⁴³⁰ REINHARDT Volker, 2012: 60-61.

⁴³¹ REINHARDT Volker, 2012: 65-69.

⁴³² REINHARDT Volker, 2012: 69.

campagne tourna au désastre et on envoya Machiavel sur place pour aider Luca degli Albizzi. Même avec l'aide de Machiavel, le deuxième siège échoua.⁴³³

Cette tentative de reconquête avortée créa une crise diplomatique entre Louis XII et la République de Florence. Louis XII refusait d'être responsable pour l'incompétence de De Beaumont. C'est pourquoi Machiavel fut envoyé en France avec pour mission d'assister François Della Casa dans les négociations avec le roi français.⁴³⁴

La négociation tourna vite au vinaigre, car le roi refusait d'être tenu responsable et exigeait même d'être dédommagé financièrement. La *Signoria* refusa l'idée de payer la France, mais Florence était sous pression, car César Borgia se montrait de plus en plus menaçant. La négociation se termina sans accord.⁴³⁵

Dès l'été 1501, une nouvelle menace se présenta à l'horizon. C'était César Borgia. La situation s'aggrava en 1502 quand Urbino tomba sous contrôle de César. On décida donc d'envoyer Nicolas Machiavel chez César Borgia pour savoir davantage sur lui.⁴³⁶

Machiavel fut accompagné par François Soderini. Les discussions ne furent pas faciles, car César Borgia exigeait que Florence change sa constitution. Machiavel repartit après avoir pu analyser le caractère du jeune Borgia. Le fait que les discussions n'aient rien donné fut considéré comme un succès, car permettant de tenir César Borgia momentanément à distance. Machiavel réalisa par la suite une autre mission auprès de César Borgia, analysant ce personnage et informant la République. Cette fois, César Borgia exigea l'aide de Florence contre les seigneurs rebelles, mais Machiavel gagna du temps.⁴³⁷

Après la chute des Borgia, un nouvel acteur entra sur scène en Italie : l'Espagne. Après une rapide conquête, l'Espagne s'empara de tout le sud de l'Italie, chassant les Français de cette région. On craignit l'hégémonie espagnole, peut-être même une attaque espagnole sur Florence. C'est pourquoi qu'on décida d'envoyer une mission en France pour négocier avec Louis XII. On finit par envoyer Machiavel dans le but de demander l'aide militaire de la

⁴³³ REINHARDT Volker, 2012: 77-80.

⁴³⁴ REINHARDT Volker, 2012: 80.

⁴³⁵ REINHARDT Volker, 2012: 82-88.

⁴³⁶ REINHARDT Volker, 2012: 92-95.

⁴³⁷ REINHARDT Volker, 2012: 95-108.

France. La France refusa toutefois d'envoyer des troupes et assura qu'on allait négocier une paix de trois ans avec l'Espagne.⁴³⁸

Machiavel continua à réaliser d'autres missions, parmi lesquelles une rencontre avec le pape Jules II qui avait affirmé son intention de nettoyer la Romagne des tyrans. Machiavel étudia le caractère de Jules II. Machiavel était convaincu qu'il n'allait pas destituer les seigneurs de la Romagne. Toutefois, il se trompa et le pape Jules II lança une vaste campagne militaire, forçant Florence à s'allier à Jules II.⁴³⁹

Après la chute de Bologne et son retour sous contrôle de la Papauté, Machiavel passa une année à Florence avant de repartir en mission, cette fois auprès de l'empereur Maximilien.⁴⁴⁰ On envoya d'abord François Vettori, un patricien qui manqua d'expérience diplomatique et qui fit des rapports alarmants. On décida d'envoyer Machiavel pour l'assister et savoir ce qu'il en était avec l'empereur. Machiavel devait discerner les véritables intentions de Maximilien.⁴⁴¹

Maximilien exigea de Florence de l'argent, à l'image de Louis XII. On n'arrivait pas à se mettre d'accord sur la somme, car Vettori et Machiavel ne pouvaient pas proposer plus de 50 000 florins. À la fin, l'empereur Maximilien décida de ne pas aller à Rome et la menace s'écarta.⁴⁴²

Après le retour d'Allemagne, Florence voulait à nouveau tenter de reconquérir Pise. On réussit à prendre la ville avec l'aide de la milice créée par Machiavel. Toutefois, la victoire de Pise fut suivie de nouveaux troubles. Au Nord, la République de Venise avait subi une grande défaite face à la Ligue de Cambrai. Après une série de défaites, la Sérénissime réussit à renverser la situation. L'empereur Maximilien avait besoin d'argent et exigeait que Florence lui paie un tribut. La République préférait payer, car la situation géopolitique était incertaine. On envoya Machiavel pour payer la première tranche.⁴⁴³

⁴³⁸ REINHARDT Volker, 2012: 124-127.

⁴³⁹ REINHARDT Volker, 2012: 141-145.

⁴⁴⁰ REINHARDT Volker, 2012: 145-146.

⁴⁴¹ REINHARDT Volker, 2012: 147-151.

⁴⁴² REINHARDT Volker, 2012: 152.

⁴⁴³ REINHARDT Volker, 2012: 158-163.

Machiavel retourna début 1510 à Florence. La situation s'envenima soudainement quand Jules II décida durant l'été de déclarer la guerre à la France. Machiavel fut envoyé en France pour affirmer la loyauté de Florence, mais également demander de l'aide. La situation s'était aggravée quand Machiavel arriva à Lyon, car Jules II s'était allié avec l'Espagne et Venise. Louis XII refusait d'apporter de l'aide et exigeait le soutien florentin. Il était donc impossible de négocier quelque chose et Machiavel demanda son rappel.⁴⁴⁴

Le roi Louis XII décida de convoquer un concile à Pise qui mettait Florence dans une situation de grand désarroi. On envoyait à nouveau Machiavel auprès du roi français dans l'espoir de le faire changer d'avis. Machiavel arriva à Blois et tenta de pousser Louis XII à un compromis avec Jules II, ce que le roi refusa. À nouveau, la mission échoua presque dès le début.⁴⁴⁵

La guerre entre la France et le Pape semblait au début se dérouler en faveur de la France. Celle-ci obtient même une grande victoire à Ravenne, mais elle s'avéra une victoire à la Pyrrhus.⁴⁴⁶ Une armée espagnole avança vers Florence et mit à sac Prato. Le pillage provoqua un tel choc que la République de Florence capitula. Cela fut aussi la fin de la carrière politique de Machiavel. Les Médicis revinrent au pouvoir et Machiavel fut relevé de ses fonctions.⁴⁴⁷

La perte de son poste lui provoqua des difficultés financières. Toutefois, ce fut que le début d'une lente descente en enfer. Il devait payer une garantie de 1000 florins qu'il n'avait pas et qu'il dut se faire prêter par des amis. On lui interdit par la suite de pénétrer le Palais gouvernemental. On le demanda également de rendre compte des fonds publics qu'il détenait encore, et cela dans le but de trouver des indications de détournement de fonds.

La situation s'aggrava pour Machiavel. Un ensemble de personnalités florentines s'était engagé dans la préparation d'un complot contre les Médicis et le nom de Machiavel était apparu sur une liste de sympathisants. Sur dix-huit personnalités, il était sur la place sept.

⁴⁴⁴ REINHARDT Volker, 2012: 167-182.

⁴⁴⁵ REINHARDT Volker, 2012: 189-194.

⁴⁴⁶ REINHARDT Volker, 2012: 198-201.

⁴⁴⁷ REINHARDT Volker, 2012: 205-207.

Machiavel fut donc arrêté et torturé. L'élection de Giovanni de Médicis comme pape permit à Machiavel d'être libéré de prison.⁴⁴⁸

La destitution de Machiavel ouvrit la voie à une grande production littéraire comme *Le Prince* ou le *Discours sur la Décade de Tite Live*. Entre 1513 à 1520, Machiavel écrit ses principales œuvres politiques et philosophiques. À côté de *Le Prince* ou le *Discours sur la Décade de Tite Lives*, il rédige également le traité *De la République*.⁴⁴⁹

À partir de 1521 s'ouvrit une nouvelle période pendant laquelle Machiavel fit un timide retour sur la scène florentine. Il reçut ici et là des missions, mais elles étaient de moindre importance. Il écrivit un projet de réforme de la constitution de Florence après la mort de Léon X. Il rédigea également une histoire de Florence pour le pape Clément VII.⁴⁵⁰

En août 1525 Machiavel reçut grâce à Guichardin et Vettori une mission qui l'amena à Venise. Entre temps, Clément VII avait attiré le courroux de Charles Quint et une armée de Landsknechte descendit sur l'Italie. C'est durant cette crise que Machiavel fut réengagé comme diplomate et eut pour mission de voyager à Cremona pour inspecter le camp militaire de la Ligue. Il fit un rapport et fut ensuite envoyé à Modena pour faire part à Guichardin de la situation périlleuse de Florence et pour s'informer sur la situation au front. Il fut ensuite envoyé au nord de l'Italie.⁴⁵¹

La situation s'aggrava encore et en mars 1527, l'armée espagnole et des Landsknechte se trouvaient dans la Romagna. Machiavel continua à informer sur la situation sur le front, mais on s'approchait inéluctablement du désastre. Quand le sac de Rome était inévitable, Guichardin envoya Machiavel à Civitavecchia, car les rumeurs disaient que le pape Clément VII s'y serait réfugié afin d'y trouver un navire pour fuir.⁴⁵²

⁴⁴⁸ REINHARDT Volker, 2012: 220-223.

⁴⁴⁹ REINHARDT Volker, 2012: 243-324.

⁴⁵⁰ REINHARDT Volker, 2012: 333-352.

⁴⁵¹ REINHARDT Volker, 2012: 357-361.

⁴⁵² REINHARDT Volker, 2012: 361-363.

Après le sac de Rome, les Médicis furent chassés de Florence et un nouveau gouvernement se constitua. Au désespoir de Machiavel, celui-ci ne fut pas renommé à la seconde chancellerie. Il trépassa onze jours plus tard.⁴⁵³

6.1.2 Le Prince

Anthropologie des créatures

Dans *Il Principe*, Machiavel veut réaliser l'anatomie du pouvoir politique. *Il Principe* est destiné aux Médicis. C'est dans le dernier chapitre que Machiavel s'adresse directement aux Médicis en exhortant leur maison à délivrer l'Italie.⁴⁵⁴

Machiavel souligne plusieurs fois le lien de dépendance qu'il juge nécessaire entre les citoyens et le Prince.

« Et pour cela un Prince sage doit donc penser un moyen par lequel ses sujets, toujours et en toutes sortes de fortunes, aient besoin de l'Etat et de lui, et ils lui seront après toujours fidèles. »⁴⁵⁵

Machiavel donne dans un second passage davantage de détails et montre sa vision du lien clientéliste.

« Et pour mieux entendre ce point, je dis que les grands se peuvent considérer en deux manières principales. Ou ils se gouvernent en sorte, par leur manière de faire qu'en toutes choses ils se joignent à la fortune du Prince, ou bien ils ne s'y joignent pas. Ceux qui s'y assujettissent et ne pillent point, tu dois les honorer et aimer ; ceux qui ne s'y obligeront point, tu les dois examiner de deux manières. Ou bien ils le font par faute de cœur et naturelle lâcheté ; en ce cas tu te dois servir d'eux, principalement de ceux qui sont de bon conseil, car en la bonne fortune ils te font honneur, et en adversité ils ne te feront point de mal. Mais quand ils ne veulent point s'engager, par calcul et raison d'ambition, c'est signe qu'ils pensent plus à soi qu'à toi et de tels le Prince se doit garder et les craindre comme ils étaient ennemis découverts ; car en mauvais temps, ils aideront toujours à le ruiner. »⁴⁵⁶

⁴⁵³ REINHARDT Volker, 2012: 364.

⁴⁵⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 367.

⁴⁵⁵ BARINCOU Edmond, 1952: 320.

⁴⁵⁶ BARINCOU Edmond, 1952: 318.

Machiavel nous révèle dans un autre passage comment le clientélisme peut être une entreprise aléatoire. Il serait aussi important que les clients aient une certaine crainte de leur patron.

« Car on peut dire généralement une chose de tous les hommes : qu'ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner ; tant que tu leur fais bien, ils sont tout à toi, ils t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie et leurs enfants, comme j'ai dessus dit quand le besoin est futur, mais quand il approche, ils se dérobent. Et le Prince qui s'est fondé seulement sur leurs paroles se trouve tout nu d'autres préparatifs, il est perdu ; car les amitiés qui s'acquièrent avec argent et non par cœur noble et hautain, on mérite bien d'en éprouver l'effet, mais on ne les pas, et dans le besoin on ne les peut employer ; les hommes hésitent moins à nuire à un homme qui se fait aimer qu'à un autre qui se fait redouter ; car l'amour se maintient par un lien d'obligations lequel, parce que les hommes sont méchants, là où l'occasion s'offrira de profit particulier, il est rompu ; mais la crainte se maintient par une peur de châtement qui ne te quitte jamais. »⁴⁵⁷

Le Prince et son ministre : patron et client ?

Machiavel traite dans le chapitre XXII du *Il Principe* la question du lien entre le prince et ses ministres. Au contraire du précédent passage, il n'avance pas l'idée d'une relation solidifiée par la crainte, mais par un intérêt mutuel.

Machiavel commence par affirmer ce que sont les caractéristiques du bon ministre.

« Mais comment le Prince pourra connaître son ministre, voici un moyen qui jamais n'est en défaut. Quand tu vois un ministre penser plus à soi qu'à toi et qu'en tous ses maneiements et affaires il regarde à son profit, tel ministre ne vaudra jamais rien et ne t'y dois point fier ; car celui qui gouverne et tient en sa main tout l'Etat d'un Prince ne doit jamais penser à soi, mais toujours à son maître, et jamais ne faire souvenir le Prince de chose qui ne touche pas à ses affaires. »⁴⁵⁸

Toutefois, la relation ne doit pas être unilatérale comme on le voit dans le prochain passage.

« Et d'autre part le Prince, pour maintenir son ministre en ce bon chemin, doit penser à lui, lui donnant honneurs et finances, le faisant son obligé, et lui communiquant honneurs et charges, de telle façon qu'il ne peut demeurer sans lui, et que les grands honneurs et richesses

⁴⁵⁷ BARINCOU Edmond, 1952: 339.

⁴⁵⁸ BARINCOU Edmond, 1952: 360.

qu'il lui donnera ne lui en fassent point désirer de plus grands, tandis que les hautes charges qu'il exercera lui feront craindre les nouveautés. Quand donc les ministres et les Princes envers les ministres, sont tels, ils se peuvent fier l'un à l'autre ; autrement la fin en sera toujours dommageable ou à l'un ou à l'autre. »⁴⁵⁹

Les courtisans et le cas des flatteurs

Machiavel aborde également dans ses écrits la question des courtisans, une sous-catégorie de clients. Au contraire des créatures et clients, le courtisan agit dans un milieu particulier : la Cour. C'est dans ce milieu que se constitue le lien clientéliste entre le patron et le client.

À nouveau, Machiavel fait un appel à la prudence.

« Je ne veux pas laisser ni oublier une grande faute sur une matière d'importance et de laquelle les Princes se défendent rarement, s'ils ne sont très sages, ou bien avisés à savoir faire un choix. Ce sont les flatteurs, desquels les Cours sont pleines ; »⁴⁶⁰

Il faut donc aux yeux de Machiavel appliquer une subtile stratégie par rapport aux courtisans pour se prémunir contre les effets néfastes de la flatterie.

« [...], car les hommes se complaisent tant en soi-même et se flattent de telle manière qu'à grand-peine se sauvent-ils de cette peste ; de laquelle si on veut se défendre, il ne peut advenir un autre danger, de devenir méprisé. Car il n'y a point autre moyen de te garder des flatteries sinon que tu donnes à entendre aux personnes qu'ils ne feront point de déplaisir en disant a vérité ; mais dès que chacun peut te dire la vérité, c'est la révérence qui fait défaut. »⁴⁶¹

Dans le prochain passage, Machiavel conclut que la bonne stratégie consiste à former parmi les courtisans un noyau dur de « bons conseillers ».

« Ce pourquoi le Prince prudent doit tenir un troisième moyen, choisissant en son État des gens sages, auxquels seuls il donnera liberté de lui dire la vérité et de ce qu'il leur demandera seulement, non d'autres choses ; mais il doit les interroger de tout et ouïr leurs opinions ; et puis conclure là-dessus, à part soi, à sa mode ; et dans ces conseils et envers un chacun particulièrement, se porter en sorte que chacun connaisse que, tant plus librement on parlera,

⁴⁵⁹ BARINCOU Edmond, 1952: 360-361.

⁴⁶⁰ BARINCOU Edmond, 1952: 361.

⁴⁶¹ BARINCOU Edmond, 1952: 361.

plus lui sera agréable : outre ceux-là n'ouïr autre personne, poursuivre toujours ce qu'il aura résolu et être entier en ses résolutions. Qui fait autrement ou est perdu par les flatteurs, ou change souvent son avis, selon la diversité de ceux qu'il entend : d'où vient qu'il soit peu estimé. »⁴⁶²

Machiavel poursuit en citant le cas de l'empereur Maximilien, souverain du Saint Empire germanique en tant que contre-exemple.

« Qui fait autrement ou est perdu par les flatteurs, ou change souvent son avis, selon la diversité de ceux qu'il entend : d'où vient qu'il soit peu estimé.

À ce propos je veux amener un exemple de notre temps. Dom Luca, familier de Maximilien, Empereur à présent régnant, parlant de Sa Majesté disait qu'elle ne se conseillait de personne, et toutefois ne faisait jamais rien à sa fantaisie, ce qui procède de ce qu'il se gouverne au contraire de ce qui est dit ci-dessus. Car l'Empereur est homme fort secret, ne communiquant ses desseins à personne et ne prenant avis de nul ; mais comme à les vouloir mettre en effet, ils commencent d'être connus et découverts, ils commencent aussi d'être contredits de ceux qu'il a à l'entour de lui ; et lui, comme trop doux, les abandonne. De là vient que ce qu'il fait un jour, il le défait l'autre, et qu'on n'entend jamais ce qu'il veut ou délibère de faire, et que l'on ne se peut fonder sur ses décisions.

Partant, un Prince doit toujours prendre conseil, mais quand il veut et non au gré des autres ; »⁴⁶³

6.1.3 Discours sur la première décade de Tite-Live

Le danger des clients et des créatures

Comme on le constate dans *Il Principe*, Machiavel considère les clients et les créatures comme des outils au service du prince. En même temps, il avertit dans *Il Principe* sur la nature même des hommes. La nature humaine serait aléatoire et dangereuse. Cela apparaît également dans le *Discours sur la Première décade de Tite-Live*. Machiavel explique le danger que représente une clientèle ayant perdu ses privilèges.

⁴⁶² BARINCOU Edmond, 1952: 361.

⁴⁶³ BARINCOU Edmond, 1952: 361-362.

« C'est que l'État qui devient libre se fait des ennemis, et points d'amis. Tous ceux qui profitaient des abus de la tyrannie, qui s'engraissaient des trésors du prince, sont les ennemis nés du nouveau gouvernement. On leur a enlevé leurs moyens de richesse et de puissance ; ils ne peuvent qu'être mécontents. Ils sont forcés de tenter tous les moyens de rétablir la tyrannie qui seule peut leur rendre leur ancienne autorité. Comme je l'ai dit, on ne se fait pas des amis. En effet, un gouvernement libre ne distribue des honneurs et des récompenses que dans des occasions déterminées et approuvées par la justice ; hors de là, il n'en accorde aucun. »⁴⁶⁴

Machiavel nous présente une description exhaustive de la clientèle d'un tyran. Également, il présuppose qu'un État redevenu libre, donc reconstitué en tant que république, devra affronter ceux qui ont perdu les avantages acquis durant les temps de tyrannie.

Un autre passage fait référence à la situation durant l'Antiquité romaine. Cet extrait reconforte l'idée que les créatures et les clients d'un tyran déchus sont hostiles à une république libre.

« Ceux-ci, comme l'histoire nous l'apprend, ne furent portés à conspirer avec d'autres gens contre leur patrie que parce qu'ils se virent privés, sous les consuls, des avantages dont ils jouissaient sous les rois. La liberté du peuple ne fut pour eux que l'esclavage. »⁴⁶⁵

Le danger des patrons trop puissants

C'est dans le chapitre 33 que Machiavel critique les Médicis, plus exactement Côme de Médicis.

« Cosme de Médicis, qui jeta les fondements de la grandeur de cette maison à Florence, parvint à un tel degré de réputation et de faveur que lui donnèrent sa rare prudence et l'ignorance de ses concitoyens, qu'il devint redoutable à l'État lui-même ; en sorte que les autres citoyens croyaient dangereuse de l'offenser, et plus dangereux encore de le laisser faire. À cette époque vivait Nicolas d'Uzzano qui passait pour un homme d'État consommé. Il avait fait une première faute en ne prévoyant pas les dangers qui pouvaient naître de la puissance de Cosme ; mais il ne souffrit pas, tant qu'il vécut, qu'on en commît une seconde en s'efforçant de la détruire. Il jugea qu'un pareil essai amènerait la ruine de la liberté, comme

⁴⁶⁴ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 68.

⁴⁶⁵ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 69.

l'évènement le prouva bientôt après sa mort. Ceux qui lui survécurent, ne suivant pas ses conseils, se fortifièrent contre Cosme, et le chassèrent de Florence ; d'où il arriva que ses partisans, irrités de cette injure, le rappelaient bientôt après, et le rendissent maître de la république. Il ne fut jamais parvenu à ce degré de puissance sans la guerre ouverte qu'on lui déclara. »⁴⁶⁶

Machiavel aborde dans ce passage la question de comment agir dans une république quand un homme semble devenir trop puissant. Ce qui nous intéresse n'est pas la recommandation de Machiavel, mais la description qu'il fait de Côme de Médicis. Il arriva selon Machiavel à posséder :

« un tel degré de réputation et de faveur que lui donnèrent sa rare prudence et l'ignorance de ses concitoyens, qu'il devint redoutable à l'État lui-même »⁴⁶⁷.

La description que nous fait Nicolas Machiavel est intéressante. Machiavel ne mentionne pas explicitement une attitude clientéliste. Toutefois, nous avons dans le chapitre 46 des indices plus précis, car ce passage reprend la même problématique, mais en détaillant davantage.

« S'il existe quelque citoyen ambitieux dans une république, il cherche d'abord, comme nous l'avons dit, à se mettre à l'abri de l'atteinte non seulement des particuliers, mais également des magistrats. Pour cela il se fait des amis, d'abord par des voies honnêtes en apparence, par des secours d'argent, ou par protection accordée contre les puissants. Ces vertus simulées trompent, sans peine, tout le monde ; et comme on ne songe point à s'opposer à ces progrès, celui-ci persévère sans obstacle et parvient à ce degré où les particuliers le craignent et les magistrats le ménagent. Arrivé à ce point sans qu'on se soit opposé à son élévation, il devient très dangereux de le heurter de front, pour les raisons que nous avons énoncées plus haut en parlant du péril qu'il y a à attaquer ouvertement un vice qui a déjà jeté de profondes racines. Il ne reste plus alors que le choix ou de chercher à le détruire en courant le risque d'une ruine soudaine ou, en le laissant faire, de subir un esclavage assuré, à moins que la mort ou quelque autre évènement ne vous en délivre. En effet, dès qu'on est arrivé au point où les citoyens et les magistrats ont peur de l'offenser, lui et ses amis, il n'y a qu'un pas à faire pour qu'ils forcent ces magistrats et les citoyens à attaquer, à poursuivre qui il leur plaira. »⁴⁶⁸

⁴⁶⁶ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

⁴⁶⁷ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

⁴⁶⁸ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112-113.

Machiavel ne mentionne pas Côme de Médicis dans ce passage. Toutefois, la description qu'il fait résonne avec la description de Côme de Médicis que nous avons vu dans l'extrait précédent.

Si nous prenons les deux passages ensemble, nous constatons que la réputation et la faveur dont parle Machiavel consistent à se faire des « amis », mot souvent utilisé dans le contexte clientéliste pour décrire des clients.

« Pour cela il se fait des amis, d'abord par des voies honnêtes en apparence, par des secours d'argent, ou par protection accordée contre les puissants »⁴⁶⁹

Des clients impossibles à satisfaire ?

Dans le chapitre 31, Machiavel aborde un cas très particulier qui est moins lié aux Médicis, mais qui est intéressant pour mieux cerner la vision machiavélienne du clientélisme. C'est le cas des exilés.

« On voit ici combien sont vaines la foi et la promesse des hommes exilés de leur pays. On doit sentir que la faculté de rentrer dans leur patrie par d'autres moyens que les secours que vous leur prêtez corrompra leur fidélité ; ils ne manqueront pas de vous abandonner, quelques promesses qu'ils vous aient faites, pour embrasser le parti qui leur est offert. Il n'est pas plus difficile de vous convaincre de la frivolité de leurs serments et de la fausseté des raisons apparentes qu'ils ont cherché à vous donner. Ils ont un désir si vif de rentrer dans leurs possessions qu'ils croient à une infinité de choses qui sont réellement fausses, et qu'ils en ajoutent à dessein beaucoup d'autres tout aussi peu vraies ; en sorte que ce qu'ils croient et ce qu'ils cherchent à vous faire croire vous font, sur des espérances séduisantes, livrer à des dépenses inutiles ou à des entreprises qui occasionnent votre ruine. »⁴⁷⁰

Pour Machiavel, les exilés font de piètres clients. Il faut donc se montrer méfiant à leur égard et ne pas prendre leurs promesses pour de l'argent comptant.

⁴⁶⁹ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112.

⁴⁷⁰ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 213.

Comment survivre face au Prince

C'est dans le deuxième chapitre du troisième livre du *Discours sur la Première décade de Tite-Live* que Machiavel adopte un autre point de vue : celui du client.

« Quel exemple ne présente-t-il pas à méditer à tous ceux qui sont mécontents d'un prince ! Ils doivent d'abord examiner, mesurer leurs forces ; s'ils sont assez puissants pour n'avoir pas besoin de se déguiser et pour lui faire une guerre ouverte, qu'ils suivent cette voie, comme la moins dangereuse et la plus honorable. Mais s'ils sont dans des circonstances qui ne leur laissent pas de forces suffisantes pour l'attaquer, qu'ils emploient toute leur adresse à se concilier son amitié ; tous les moyens qui peuvent les conduire à cette fin doivent être mis en usage ; que sans cesse ils épient ses goûts, et qu'ils soient toujours prêts à s'amuser de ce qui peut lui plaire. Cette espèce d'intimité assure d'abord votre tranquillité, et vous fait partager sans danger avec le prince toute sa bonne fortune, comme elle vous fournit les occasions les plus favorables de satisfaire vos ressentiments. »⁴⁷¹

Pour Machiavel, il existe deux possibilités pour interagir face à un Prince duquel on est mécontent.

« Il est vrai que selon quelques-uns, il faut se tenir assez éloigné des princes pour ne pas risquer d'être enveloppé dans leur ruine, mais assez près pour être à portée de profiter de leurs débris. Cette position moyenne serait la seule qu'il faudrait garder s'il était possible de s'y maintenir ; mais comme je la crois impossible à conserver, je pense qu'il faut choisir entre ces deux partis : ou de s'éloigner tout à fait, ou de se serrer tout près d'eux. Quiconque se conduit autrement, s'il est un personnage de quelque importance, s'expose continuellement au plus grand danger. »⁴⁷²

La corruption comme source de tyrannie ?

C'est dans le passage suivant que Machiavel aborde la question de la corruption de manière plus générale. Machiavel nous décrit ici comment la tyrannie ne devient que possible dans un État complètement corrompu.

« Il faut donc, pour usurper l'autorité dans un État libre et y établir la tyrannie, que déjà la corruption y ait fait des progrès, et que petit à petit, et de génération en génération, elle soit

⁴⁷¹ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 223.

⁴⁷² GUIRAUDET Toussaint, 1980: 223.

arrivée à un certain degré ; or vers ce point d'altération, tous les États y sont nécessairement conduits, quand de bons exemples ou de bonnes lois, comme nous l'avons dit plus haut, ne renouvellent, pour ainsi dire, la constitution et ne la ramènent à son principe. »⁴⁷³

Nicolas Machiavel aborde dans l'extrait suivant la question des gens talentueux.

« L'on voit donc que c'est un vice ordinaire des républiques de faire peu de cas des gens de mérite dans les temps de tranquillité ; ; c'est pour eux un double sujet de mécontentement d'être privés du rang dont ils sont dignes, et de se voir associés, ou même subordonnés à des hommes d'une capacité inférieure, et fort au-dessous des places qu'ils occupent. Ce défaut des républiques y produit bien des maux. Ces citoyens qui se sentent dépréciés si injustement, sachant que la prospérité et le calme dont jouit l'État en sont la cause, suscitent des troubles, rallument le flambeau de la guerre, ce qui tourne toujours au détriment de la chose publique. »⁴⁷⁴

Machiavelli propose dans l'extrait suivant comment on pourrait régler le problème des gens talentueux mettant en péril l'État.

« En réfléchissant aux moyens de remédier à ce mal, je crois en trouver deux. Le premier serait d'entretenir les citoyens dans un état de pauvreté tel qu'ils ne pussent avec des richesses et dénués de vertus corrompre les autres et être eux-mêmes corrompus. Le second consisterait à diriger tellement ses vues du côté de la guerre, que l'on fût toujours en mesure de la faire, et que l'on eût un besoin continuel des gens de mérite, comme il arriva à Rome dans ses commencements. »⁴⁷⁵

Comment empêcher la naissance de réseaux clientélistes dangereux pour l'État ?

Machiavel pose aussi la question de savoir comment une bonne république doit agir pour empêcher que des citoyens privés créent des factions et des clientèles. Machiavel prend l'exemple de Spurius Melius pour illustrer son propos.

« La ville de Rome souffrait de la famine, et les magasins publics ne suffisaient pas pour y apporter remède. Un citoyen nommé Spurius Melius, fort riche pour le temps, résolut de faire des provisions particulières de froment, et de le distribuer au peuple pour se concilier son

⁴⁷³ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 246.

⁴⁷⁴ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 261.

⁴⁷⁵ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 262.

affection. Cette libéralité, en attirant un concours nombreux, lui gagna tellement la faveur populaire que le Sénat, désirant arrêter le mal avant qu'il eût pris plus de consistances, créa contre Spurius un dictateur qui le fit mettre à mort. »⁴⁷⁶

Ce phénomène clientéliste, philanthropique en apparence est jugé durement par Machiavel.

« Ce trait prouve que des actions que l'on croit bonnes, et qu'il semblerait déraisonnable de blâmer, deviennent souvent très mauvaises, et fort dangereuses pour une république si on n'y remédie promptement. Et pour développer cette idée, je dis qu'un État républicain ne peut subsister, ni se bien gouverner s'il n'a pas de citoyens qui sachent se distinguer ; mais d'un autre côté, cette considération qu'ils acquièrent le conduit à la servitude. »⁴⁷⁷

Pour Nicolas Machiavel, le citoyen qui se distingue est donc une nécessité pour la société, mais en même temps un danger. C'est ainsi qu'il suggère la solution suivante.

« Pour prévenir cet inconvénient, il doit régler ses institutions de manière que l'on ne parvienne à cette considération que par des voies conformes à ses intérêts, à sa liberté, et qui ne puissent lui devenir préjudiciables. Il doit aussi faire attention à celles que suivent les citoyens pour arriver à ce but ; elles ne peuvent être que publiques ou particulières. On suit les premières lorsque l'on se fait un nom en servant bien sa patrie par ses conseils, en la servant encore mieux par ses actions. On doit mettre à ce genre de services, à cette envie de s'illustrer, un tel prix qu'il honore et satisfasse celui qui l'obtient. La réputation qu'on acquiert, par des moyens aussi purs et aussi simples, ne peut être dangereuse pour l'État. »⁴⁷⁸

Il continue à développer son raisonnement dans le passage suivant.

« Mais elle expose la république à de grands périls, et lui devient très pernicieuse quand on l'obtient par des voies particulières. Je nomme ainsi les services rendus à des particuliers, en leur prêtant de l'argent, en mariant leurs filles, en les soutenant contre l'autorité des magistrats, et en leur donnant d'autres preuves d'obligeance qui attirent des partisans. De là naissent ensuite les coupables projets de corrompre les mœurs, et de faire violence aux lois. Une république bien réglée doit donc favoriser ceux qui ne cherchent à s'élever qu'en

⁴⁷⁶ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280.

⁴⁷⁷ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280.

⁴⁷⁸ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280.

travaillant au bien général, et donner un frein à ceux qui seraient tentés de prendre une route opposée. »⁴⁷⁹

6.1.4 Histoire du peuple florentin

6.1.4.1 Le népotisme pontifical du pape Nicolas

Machiavel analyse une première fois le clientélisme, non dans le cadre de Florence, mais dans le contexte de la Papauté et du népotisme pontifical. Machiavel critique durement le népotisme.

« Se croyant assez puissant pour tenir tête à Charles, ce pape le priva de l'office de sénateur, et ordonna, par un décret, qu'on ne puisse plus dans Rome revêtir de cette dignité aucune personne de sang royal. Il projetait encore d'enlever la Sicile à Charles ; et pour y réussir, il forma avec Pierre, roi d'Aragon, des intrigues, qui eut leur effet sous son successeur. Il voulait encore faire deux rois de sa maison, l'un en Lombardie, l'autre en Toscane, afin qu'ils défendissent l'Église contre les Allemands qui auraient envie de pénétrer en Italie, et contre les Français qui étaient maîtres du royaume de Naples. La mort l'enleva au milieu de ses projets. Ce fut le premier pape qui dévoila ouvertement son ambition personnelle, et qui travailla à procurer aux siens des honneurs et des richesses, sous prétexte de contribuer à l'agrandissement de l'Église. On n'avait point encore entendu parler des neveux et des parents d'aucun pontife, mais à l'avenir l'histoire en sera remplie, tant et si bien que nous arriverons à parler de leurs enfants. Il ne manque plus aux pontifes qui ont tâché jusqu'à présent de leur procurer des principautés, que d'essayer de leur laisser à l'avenir la Papauté en héritage. Il est vrai que les principautés fondées par eux n'ont eu jusqu'ici qu'une courte durée, parce que le plus souvent les pontifes eux-mêmes ont peu vécu, et qu'avant de cesser de vivre, ou ils n'ont point achevé d'enraciner ces plantes, ou les ont laissées avec si peu de racines et si chétives, qu'au premier vent elles ont péri, privées de leur *virtu* qui les soutenait. »⁴⁸⁰

Les amitiés de Côme de Médicis

Machiavel se penche aussi sur le cas des relations des Médicis avec leurs alliés hors Florence.

« Mais lorsque Sforza se vit réduit à ses seules forces, il fut obligé de demander avec instance des secours aux Florentins ; il s'adressa et au gouvernement et à ses amis particuliers, surtout

⁴⁷⁹ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280-81.

⁴⁸⁰ BARINCOU Edmond, 1952: 979.

à Cosme de Médicis, dont il avait été constamment l'ami, et qui, dans toutes les circonstances, lui avait donné les plus sages conseils, et l'avait toujours puissamment aidé. Dans cette conjoncture importante, Cosme n'abandonna point encore Sforza il lui fit passer des secours d'argent, et l'encouragea à poursuivre ses projets. Il fut aussi tous ses efforts pour déterminer le gouvernement à embrasser son parti, mais il y trouva de très grandes difficultés. »⁴⁸¹

Les factions et l'acquisition de pouvoir par la voie privée

Machiavel va reprendre certaines idées qu'on trouve dans les *Discours sur la Première décade de Tite-Live* dans le passage suivant.

« Parmi les nombreuses rivalités qui agitent les États républicains, les unes leur nuisent, les autres leur sont utiles. Les premières sont celles qui enfantent des partis et des partisans ; les secondes sont celles qui se prolongent sans prendre ce caractère. Le fondateur d'une république, ne pouvant donc y empêcher les rivalités, doit du moins les empêcher de devenir factions. »⁴⁸²

Prenant le point de vue de la République, comme dans les *Discours sur la Première décade de Tite-Live*, Machiavel affirme la nécessité d'empêcher la création de factions.

C'est dans le passage qui suit que Machiavel va aborder les causes de la naissance des factions en reprenant à nouveau des thèmes qu'on trouve dans les *Discours sur la Première décade de Tite-Live*.

« Il faut pour cela observer que les citoyens ont dans cette forme de gouvernement deux manières de se faire un nom et d'acquérir du crédit, ou par des moyens publics, ou par des moyens particuliers. On y arrive par des moyens publics, ou par des moyens officieux : en gagner une bataille, en faisant la conquête d'une place, en s'acquittant d'une mission avec zèle et habileté, en donnant à la république des conseils sages et suivis d'un heureux succès. Le second moyen d'y arriver est de rendre service à l'un et à l'autre, de protéger de simples citoyens contre l'autorité des magistrats, de leur donner des secours d'argent, de les pousser à des honneurs qu'ils ne méritent pas, et de capter la faveur populaire par des largesses et des jeux publics. De là naissent les factions et l'esprit de parti. Autant la considération acquise

⁴⁸¹ BARINCOU Edmond, 1952: 1261.

⁴⁸² BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

par ces moyens-ci et préjudiciable, autant elle est utile lorsqu'elle est étrangère aux factions, parce qu'alors elle est fondée sur le bien public et non sur l'intérêt personnel. »⁴⁸³

Machiavel pense que les factions naissent quand un citoyen devient influent et qu'il crée un réseau politique privé. Cette influence n'est pas acquise par le service public, mais par l'obtention de l'amitié d'autres citoyens. Le terme faction est péjoratif, car on considérait à Florence que les factions étaient dangereuses pour la République. Ce passage est presque identique à celui qu'on retrouve dans les *Discours sur la Première décade de Tite-Live* et qui décrit les mêmes mécanismes.⁴⁸⁴

« Certes, on ne peut empêcher de naître certaines haines, et des plus violentes, entre les grands citoyens d'un tel État ; mais faute de partisans qui les suivent, ils ne peuvent nuire à l'État ; ils sont au contraire obligés, pour triompher de leurs ennemis, de servir l'État, de travailler à sa grandeur, et tous s'observent les uns les autres afin que nul ne dépasse les limites de ses droits. »⁴⁸⁵

On constate que l'idée de la faction et sa dangerosité sont mentionnées plusieurs fois par Machiavel.

Machiavel pense que la République de Florence a toujours eu des dissensions qui ont été accompagnées par la création de factions. Il mentionne dans l'extrait suivant aussi que ce sont les conflits de factions qui ont permis aux Médicis de prendre le pouvoir et de s'y maintenir aussi longtemps.

« Les rivalités dans Florence furent toujours accompagnées de factions, et par conséquent toujours pernicieuses. Le parti vainqueur ne demeura jamais uni qu'autant que le parti opposé conservait de la force ; aussitôt que celui-ci était abattu, l'autre, n'étant plus retenu par la crainte ni par aucun frein intérieur, se livrait à de nouvelles divisions. Le parti de Cosme de Médicis prit le dessus en 1434. Mais comme la faction vaincue était nombreuse et composée d'hommes très puissants, il se maintint longtemps uni, ne commit aucun excès inhumain, ne fit aucune faute, et évita de se rendre odieux au peuple par quelque maladresse. Alors toutes les fois que l'État gouverné par ce parti eut besoin du peuple pour ressaisir son autorité, il le

⁴⁸³ BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

⁴⁸⁴ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280-281.

⁴⁸⁵ BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

trouva disposé à investir les chefs de tous les pouvoirs qu'ils désiraient. Pendant les vingt et un ans qui s'écoulèrent depuis 1434 jusqu'en 1455, il leur accorda six fois en assemblée générale et régulière l'autorité suprême de la *balia*. »⁴⁸⁶

Machiavel réaffirme son idée quand il parle de l'antagonisme entre Côme de Médicis et Neri Capponi. La description de Machiavel nous permet de constater que ce n'est pas seulement le conflit entre deux hommes, mais aussi entre deux systèmes.

« Il y avait à Florence, comme nous l'avons dit plusieurs fois, deux citoyens très puissants, Cosme de Médicis et Neri Capponi. Neri était un de ceux qui avaient conquis leur popularité par des voies légales, de telle sorte qu'il avait beaucoup d'amis, mais peu de partisans, Cosme par contre, ayant conquis sa popularité autant par les voies secrètes qu'au grand jour, avait et des amis et des partisans en foule. Tant que ces deux hommes vécurent — et ils vécurent d'accord, ils obtinrent toujours du peuple ce qu'ils voulurent, sans éprouver de difficulté, parce qu'ils réunissaient la faveur et la puissance. »⁴⁸⁷

C'est dans un autre passage que Machiavel nous montre comment concrètement Côme de Médicis recrutait de nouveaux clients et créatures.

« Outre ces gens-là, tous ceux qui étaient dirigés par lui, ou qui étaient liés d'intérêt avec lui, s'enrichirent. Quoiqu'il fit des dépenses continuelles en constructions de temples, en aumônes, il se plaignit quelquefois à ses amis de n'avoir jamais pu dépenser assez en l'honneur de Dieu pour le trouver enfin inscrit comme débiteur sur ses livres de comptes. »⁴⁸⁸

Derrière ce récit qui met en avant la piété de Côme de Médicis, Machiavel nous révèle ouvertement que les clients et les créatures des Médicis, qui profitaient de leur patronage et de leurs conseils, s'enrichissaient.

Le népotisme Sixtus IV

Machiavel critique beaucoup le pape Sixtus IV. Comme à son habitude, Nicolas Machiavel tempère sa critique par des jeux de langage, mais la critique contre le népotisme Sixtus IV est d'une sévérité notable, surtout quand Machiavel parle de népotisme.

⁴⁸⁶ BARINCOU Edmond, 1952: 1288-1289.

⁴⁸⁷ BARINCOU Edmond, 1952: 1289.

⁴⁸⁸ BARINCOU Edmond, 1952: 1296.

« La mort enleva aussi le pape Paul II. On l'éleva au pontificat Sixte IV ; appelé auparavant Francesco de Savona, homme de basse extraction, devenu par un mérite supérieur générale de l'ordre de Saint-François, puis cardinal. Il fut le premier de ceux qui montrèrent jusqu'où pouvait aller un pape et combien de choses jusque là qualifiées de criminelles pouvait couvrir le manteau pontifical. Il avait dans sa famille Piero et Girolamo qui, au dire de tous, étaient ses fils, mais dont il déguisait la paternité d'un nom moins scandaleux. Comme Piero était religieux, il l'éleva à la dignité de cardinal sous le titre de Saint-Sixte. Il donna à Girolamo la ville de Forli qu'il avait enlevée à Antonio Ordellaffi, dont les ancêtres la possédaient depuis longtemps. Cette politique ambitieuse augmenta son influence après des princes de l'Italie, et chacun d'eux rechercha son alliance. Le duc de Milan maria Caterina, sa fille naturelle, avec Girolamo et lui donna pour dot la ville d'Imola, dont il avait dépouillé Taddeo degli Alidosi. Il se forma aussi une liaison nouvelle entre ce duc et le roi Ferdinand, par le mariage de Giovanni Galéas, fils du duc, avec Elisabella, née d'Alphonse, fils aîné du roi. »⁴⁸⁹

Laurent de Médicis, un super-patron ?

Dans le premier chapitre du huitième livre, Machiavel aborde le personnage de Laurent de Médicis.

« Laurent de Médicis, tout chaud de sa jeunesse et de sa toute-puissance voulait que tout passât par ses mains et que chacun relevât de lui. »⁴⁹⁰

Machiavel parle des clients et nous dit que tous les Florentins avec une quelconque influence s'empressaient pour se mettre au service de Laurent.

« Il n'y eut pas un citoyen, armé ou non, qui ne se rendit chez Laurent dans cette occurrence ; chacun à l'envi offrait ses biens ou ses services, telle était la popularité et la faveur que la Maison s'était acquises par sa sagesse et sa libéralité. »⁴⁹¹

Machiavel n'arrête pas là. Il affirme avec une certaine ironie que les Médicis ont su faire en sorte qu'un fils de Laurent devienne cardinal à l'âge de quatorze ans.

« Après avoir terminé heureusement la guerre de Serezana, les Florentins vécurent au sein de la prospérité jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, survenue en 1492. En effet Laurent

⁴⁸⁹ BARINCOU Edmond, 1952: 1319.

⁴⁹⁰ BARINCOU Edmond, 1952: 1342.

⁴⁹¹ BARINCOU Edmond, 1952: 1351.

travailla tout à la fois à l'agrandissement de sa maison et de sa patrie lorsqu'il eut pacifié l'Italie par son habilité et sa puissance. Il maria Piero, son fils aîné, avec Alfonsina, fille du cavalier Orsino. Par son crédit, il fit élever Giovanni, son second fils, à la dignité de cardinal, quoiqu'il n'eut encore que treize ans, exemple jusqu'à alors inouïe. Ce fut là un des degrés par lesquels il comptait — et il réussit en effet, peu de temps après — élever les Médicis jusqu'au ciel. »⁴⁹²

6.1.5 Discours sur la réforme de la constitution de Florence

Sur les défauts de la République

Dans le *Discours sur la réforme de la constitution de Florence*, Machiavel analyse toute une série de faiblesses de la constitution florentine. Celles-ci sont intéressantes pour notre recherche, car elles permettent de voir le problème du clientélisme d'un point de vue constitutionnel. On est moins centré sur la pratique comme c'est le cas dans *Il Principe*, *l'Istorie fiorentine* et les *Discours sur la réforme de la constitution de Florence*.

« Man kann das Fürstentum nicht dauerhaft nennen, wo die Dinge geschehen, wie es einer will, und mit der Zustimmung vieler beschlossen werden. »⁴⁹³

Pour Machiavel, un État ne peut pas être stable quand il est gouverné selon les désirs d'un seul homme, mais seulement avec le consentement de la population. Machiavel continue en abordant les défauts centraux qu'il estime exister dans la République florentine.

« Die Mängel waren unter anderem, dass die Squittinien für lange Zeit vorgenommen wurde, dass leicht Betrug stattfinden konnte, und dass sich ereignen konnte, dass die Wahlen nicht gut waren. Da sich die Menschen leicht ändern und von gut böse werden, und da auf der anderen Seite die Grade den Bürgern auf längere Zeit gegeben wurden, so konnte es leicht kommen, dass die Wahl gut war und die Ziehung schlecht ausfiel. Ferner war nichts vorgesehen, um die Grossen in Furcht zu setzen, auf dass sie keine Parteien bilden könnten, die der Ruin der Staaten sind. »⁴⁹⁴

Aussi, pour Machiavel, ce processus électoral n'empêche pas la création de factions, formations qui seraient la cause de la ruine de l'État. En conséquence de quoi, la *Signoria*

⁴⁹² BARINCOU Edmond, 1952: 1394.

⁴⁹³ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 227.

⁴⁹⁴ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 227-228.

aurait dans le passé cessé d'être le bouclier de l'État. Elle serait devenue un outil entre les mains d'un citoyen avec une grande influence, sous-entendu les Médicis.

« Sie war so nicht die Beschützerin der Verfassung, sondern das Werkzeug ihres Untergangs, sooft ein angesehener Bürger ihr befehlen konnte oder sie zu gewinnen wusste. »⁴⁹⁵

Machiavel conclut alors.

« Die Ursache, warum alle diese Verfassungen fehlerhaft waren, ist die, dass jedes Mal die Reform der früheren Verfassung nicht zur Beförderung des allgemeinen Wohles vorgenommen wurde, sondern zur Verstärkung und Sicherheit einer Partei. Aber auch diese Sicherheit fand man nicht, da immer eine unzufriedene Partei da war, die das kräftigste Werkzeug dessen wurde, der eine Umwälzung wünschte. »⁴⁹⁶

Entre changements et compromis

Machiavel s'interroge dans les passages suivants sur comment réformer la constitution de Florence et quelle place la maison de Médicis devrait avoir dans la future République florentine.

« Die, welche die Regierung dem State Cosimos gleich wünschen, sagen die Dinge kehrten leicht zu ihrer Natur zurück. Da es nun den florentinischen Bürgern natürlich sei, Euer Haus zu ehren, die Gnaden zu geniessen, die von ihm ausgehen, zu lieben, was von ihm geliebt werde, und da ihnen dies, während sechszig Jahren zur Gewohnheit geworden, so sei es unmöglich, dass ihnen beim Anblick derselben Formen nicht dieselbe Gesinnung zurückkehre. »⁴⁹⁷

Il traite ensuite la question du chef d'État.

« Wenn es ferner auch wahr sein mag, dass Florenz nicht ohne Haupt sein kann, und dass es bei der Wahl zwischen einem Privathaupt und dem anderen einem Haupte aus dem Hause Medici vor einem aus einem anderen Hause den Vorzug geben würde, so wird doch bei der

⁴⁹⁵ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 228.

⁴⁹⁶ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 229.

⁴⁹⁷ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 230.

Wahl zwischen einem Privathaupt und einem öffentlichen Haupt immer das öffentliche Haupt, woher es auch sein mag, mehr gefallen als das Privathaupt. »⁴⁹⁸

Machiavel essaye après avoir proposé une nouvelle constitution de rassurer les Médicis. C'est pourquoi qu'il mentionne les clients de ces derniers.

« Ihr werdet sehen, dass in dieser meiner Republik Eure Gewalt nicht allein erhalten, sondern vermehrt wird, und dass Eurer Freunde geehrt und sicher bleiben, während die übrigen Bürger die augenscheinlichste Ursache haben, zufrieden zu sein. »⁴⁹⁹

Machiavel propose un compromis qui doit permettre la restauration de la République en protégeant les intérêts de la clientèle des Médicis.

« Die zweiunddreissig theilte man in vier Theile, acht auf den Teil. Jeder Teil würde mit dem Gonfaloniere drei Monate lang im Regierungspalast residieren und das Amt mit den herkömmlichen Feierlichkeiten übernehmen. Er würde alle Geschäfte besorgen, die Signoria, die Acht der Praktik und die Räte, die unten abgeschafft werden, vereint besorgen.

Dies würde, wie ich gesagt, das erste Haupt und das erste Glied des Staates sein. Betrachtet man diese Einrichtung genau, so wird man sehen, dass durch sie dem Haupt des Staates Majestät und Ansehen wiedergegeben ist. Man wird sehen, dass die ernstesten bedeutenden Männer immer die ersten Würden bekleiden würden, und dass die Dienste der Privatleute, die, wie ich oben sage, einer Republik verderblich sein, nicht nötig sein würden, da die Zweiunddreissig, die dieses Jahr nicht im Amte wären, zu Beratungen und Dienstleistungen benützt werden können. Eure Heiligkeit könnte bei der ersten Wahl alle Ihre Freunde und Vertrauten ernennen, wie unten gesagt werden soll. »⁵⁰⁰

Dans le dernier extrait, Machiavel critique la pléthore de conseils à Florence.

« Da es drei Klassen von Menschen gibt, wie oben gesagt wird, so halte ich es für nötig, dass es auch drei Grade in einer Republik gebe, und nicht mehr. Ich glaube daher, dass es gut ist, ein Durcheinander von Räten aufzuheben, die es eine Zeitlang in Eurer Stadt gab. Sie wurden nicht eingeführt, weil sie zur Freiheit nötig gewesen wären, sondern um damit mehr Bürger

⁴⁹⁸ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 232.

⁴⁹⁹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 235.

⁵⁰⁰ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 237.

abzuspeisen, und zwar mit einer Sache, die eigentlich nichts zum allgemeinen Wohle der Stadt beitrug, da sie alle, als Parteien angehörig, bestechlich waren. »⁵⁰¹

Florence : un état autoritaire temporaire ?

Machiavel va continuer à argumenter. Il traite la question des armées, de la police et de la justice. Machiavel propose au souverain pontife de nommer un commissionnaire, donc de mettre à la tête des troupes un homme qui lui est loyal.

« Ferner würde zur grösseren Sicherheit des Staates und der Freunde Eurer Heiligkeit die Ordonnanz des Fussvolks in zwei Scharen geteilt werden, deren jeder Eure Heiligkeit durch Eure Gewalt jedes Jahr einen Kommissar vorsetzen würde. »⁵⁰²

Il continue.

« Man sieht aus dem Obigen, dass zweien Klassen von Menschen genügt wird, und dass Eure Gewalt und die Eurer Freunde in der Stadt befestigt ist, da Ihr die Waffen und die peinliche Rechtspflege in der Hand habt, die Gesetze von Euch abhängen und die Häupter des Staates sämtlich aus den Eurigen bestehen. »⁵⁰³

Comme le pape pourra nommer aux différentes fonctions politiques des amis et des clients, les Médicis auront de facto le contrôle de la République. Machiavel discute ensuite comment satisfaire ceux qui ne sont pas des amis, donc des clients des Médicis. Il propose un compromis.

« Es bleibt jetzt noch die Klasse zu befriedigen, die aus der gesamten Masse der Bürger besteht. Diese wird man nie befriedigen (und wer anderer Meinung ist, ist nicht weise), wenn man ihr nicht ihre Gewalt wiedergibt oder wiederzugeben verspricht. Da aber dieselbe ganz und auf einmal wiedergeben nicht mit der Sicherheit Eurer Freunde, noch mit der Erhaltung der Gewalt Eurer Heiligkeit sich vertrüge, so ist es nötig, sie zum Teil wiederzugeben, zum Teil zu versprechen, so dass die Bürger völlig gewiss sind, sie wiederzuerhalten. Ich halte daher für nötig, den Saal des Rates der Tausend oder wenigstens den der Sechshundert wieder zu eröffnen, die auf dieselbe Art wie früher alle Ämter und obrigkeitliche Stellen zu verteilen hätten, ausgenommen dass die vorgenannten Fünfundsechzig, Zweihundert und Acht der

⁵⁰¹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 237-238.

⁵⁰² MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 238.

⁵⁰³ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 239.

Balie während des Lebens Eurer Heiligkeit und Sr. Ehrwürden des Kardinals von Euch ernannt würden. Damit Eure Freunde gewiss sein können, dass sie bei der Abstimmung im Rate eingebeutelt werden, würde Eure Heiligkeit acht Akkoppiatoren ernennen, die in einem besonderen Zimmer wären und den Namen eines jeden in den Beutel legen könnten, ohne einen Zettel herausnehmen zu können. Damit der Rat glaubt, es würden die eingebeutelt, welchen er seine Stimmen gibt, würde man gestatten, dass er zwei von ihm hierzu gewählte Bürger in das Zimmer abschickte, damit sie Zeugen der Einbeutelung seien. »⁵⁰⁴

La maison des Médicis était menacée d'extinction et donc on se demandait ce qui allait advenir de Florence après leur disparition. Machiavel souligne cela dans un dernier extrait. Il argumente qu'avec son système, Florence sera du vivant des Médicis une monarchie ; favorable à la clientèle des Médicis. La population aura en retour l'assurance d'une restauration complète de la République après la mort des Médicis.

« Betrachtet man sie aber während des Lebens Eurer Heiligkeit und Sr. Ehrwürden Monsignoren, so ist sie eine Monarchie; denn Ihr befehlt über die Waffen, befehlt über die Kriminalgerichte, habt die Gesetze in petto, und ich weiss nicht was man mehr in einer Stadt verlangen kann. Ebensowenig lässt sich absehen, was Eure Freunde, die gut sind und von dem Ihrigen leben wollen, zu fürchten hätten, da Eure Heiligkeit so grosse Gewalt behält und sie die ersten Stellen der Regierung einnehmen würden. Man sieht auch nicht ab, wie die Masse der Bürger nicht zufrieden sein sollte, da sie sähen, dass ihnen ein Teil der Amtsverteilungen wiedergegeben wäre, und der Rest ihnen nach und nach zufiele. Eure Heiligkeit könnte nämlich den Rat manchmal einige der abgängigen Sechshundert ersetzen lassen und ebenso der Zweihundert, während Ihr andere selbst ernennen würdet, je nach Zeit und Umständen. Ich bin überzeugt, dass durch die Gewalt Eurer Heiligkeit, die alles leiten würde, die gegenwärtige Verfassung sich so mit der vorgeschlagenen, und diese mit jener verschmelzen würde, dass sie eines und dasselbe und ein einziger Körper würden zum Frieden der Stadt und zum ewigen Ruhme Eurer Heiligkeit; denn Eure Gewalt könnte immer den Mängeln, die entstehen sollten, abhelfen. »⁵⁰⁵

⁵⁰⁴ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 239.

⁵⁰⁵ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 243.

6.2 Savonarole, le pouvoir de la prédication

6.2.1 Présentation biographique

Né le 21 septembre 1452 à Ferrara, Jérôme Savonarole est un personnage central pour la période de la fin du 15^e siècle, surtout après l'exil des Médicis et durant l'instauration de la République du *governo largo*. Dans le cadre de notre enquête, le prédicateur florentin est important, car il nous permet d'analyser les arguments d'un des grands acteurs de la scène politique et religieuse de la République florentine. L'ombre de Savonarole dépasse largement le 15^e siècle et va influencer toute une série d'événements du 16^e.⁵⁰⁶

Jérôme Savonarole était le fils de Niccolo Savonarole et d'Elena Bonaccorsi. Il a été éduqué par son grand-père paternel, Michele Savonarole, docteur et homme d'une moralité rigide et religieux. Savonarole rejoint ensuite l'ordre dominicain et quitte le foyer familial.⁵⁰⁷

Quatre ans plus tard, il revient à Ferrara pour enseigner les Saintes Écritures au Convento degli Angeli. Il est à noter qu'il étudie non seulement les Saintes Écritures, mais également Thomas d'Aquin.⁵⁰⁸ Ce dernier aspect n'est pas anodin, car nous constaterons au fil de notre enquête que Savonarole est marquée par la pensée d'Aristote. Celle-ci se trouve remise au goût du jour grâce à des penseurs comme Thomas d'Aquin.⁵⁰⁹

C'est en 1483 que Savonarole est envoyé à Florence pour assumer la fonction de lecteur au couvent de San Marco. C'est là-bas qu'il a acquis une grande réputation en tant qu'enseignant. Toutefois, il rencontre peu de succès en tant que prédicateur jusqu'à son retour à Florence en 1490. Il faut donc noter ici que Savonarole n'est pas immédiatement un prédicateur attirant les foules. Le contexte de Florence est encore peu favorable à des prédications qui sont jugées selon certaines sources comme peu attirantes pour l'audience florentine de l'époque.⁵¹⁰

⁵⁰⁶ MARTINES Lauro, 2006: 8, 34-41.

⁵⁰⁷ MARTINES Lauro, 2006: 8-12.

⁵⁰⁸ MARTINES Lauro, 2006: 9-15.

⁵⁰⁹ MINOIS Georges, 2016: 262-263.

⁵¹⁰ MARTINES Lauro, 2006: 15-20.

C'est à San Gimignano en 1485 et 1486 qu'il met pour la première fois en avant les idées qui seront centrales pour sa pensée et ses prédications. Il défend l'idée que l'Église a besoin de réforme et qu'elle sera frappée par la punition divine pour ensuite connaître une période de renouvellement.⁵¹¹ Cette pensée n'est pas révolutionnaire. Elle revient régulièrement à travers de l'Histoire comme témoigne l'Ancien Testament. Nous y avons un grand nombre de prophètes qui annoncent la punition de Dieu et qui offrent des promesses de rédemption et de renaissance.⁵¹²

Savonarole quitte Florence en 1487 pour devenir maître d'enseignement dans l'École des Études générales à Bologna. Il prêche ensuite dans plusieurs villes avant d'être rappelé à Florence par Laurent de Médicis. Il commence à prêcher dès 1490 contre ce qu'il jugeait être des abus tyranniques de la part du Gouvernement et des Médicis.⁵¹³

Après la mort de Laurent de Médicis, les Médicis affrontent dès 1494 une grave crise. L'invasion de l'Italie par Charles VIII de France causa un grand tumulte. Après le départ des Médicis, Savonarole prit le dessus politiquement grâce à ses prophéties, son rôle dans les négociations avec le roi de France et aussi, car il cherchait à modérer les tensions entre les principales factions au sein de la République florentine. Par son influence oratoire, il arriva à forcer une série de changements politiques qui devaient aboutir à la création d'une cité de Dieu. Florence devait devenir la base pour une république chrétienne qui réforme l'Église, mais aussi qui garantit la renaissance morale de toute l'Italie.⁵¹⁴

C'est alors qu'un parti, du nom des Arrabbiati est formé pour s'opposer à lui. Il avait aussi pour ennemis le pape Alexandre VI et le duc de Milan. Alexandre VI et le duc de Milan étaient unis dans une coalition contre la France et voulaient faire passer Florence dans leur camp en la forçant à rompre son alliance avec le roi français.⁵¹⁵

Les relations avec le pape s'aggravèrent le 8 septembre 1495 quand celui-ci convoqua Savonarole à Bologna sous la menace d'excommunication. Savonarole répondit avec un

⁵¹¹ MARTINES Lauro, 2006: 17-18.

⁵¹² On peut citer en exemple le prophète Jérémie

⁵¹³ MARTINES Lauro, 2006: 18-27.

⁵¹⁴ MARTINES Lauro, 2006: 34-110.

⁵¹⁵ MARTINES Lauro, 2006: 126, 237.

refus argumenté. Le pape lui interdit alors de prêcher. En 1496, la situation se détendit et Savonarole put à nouveau faire des prédications. Savonarole réalisa un sermon critiquant la Curie romaine et le pape. Alexandre VI tenta alors de reprendre le contrôle sur Savonarole par une série de mesures, mais sans véritable succès. Savonarole continua à faire ses prêches.⁵¹⁶

La situation se compliqua pour Savonarole dès la fin de l'année 1497. Ses adversaires prirent le pouvoir au sein du gouvernement florentin et le forçaient à cesser ses prêches. Il fit une dernière prédication en 1498 sur l'exode. Après un jugement par le feu remporté par Savonarole, celui-ci fut saisi par une foule le jour suivant. Il fut torturé, condamné et ensuite pendu. Son corps fut brûlé avec deux de ses compagnons.⁵¹⁷

Personnage insolite, ses prêches ont été retranscrits en très grand nombre. Dans toute une série d'entre elles, nous pouvons trouver des références sur le bon gouvernement et également contre les dérives tyranniques et les factions. On lui doit aussi des textes concernant une réforme de la République sous le titre *Sur la gouvernance de la Cité de Florence*.

6.2.2 Savonarole, un ennemi des Médicis ?

Savonarole traite durant ses prêches non seulement la question du salut et du jugement dernier, mais fustige aussi la situation politique à Florence. Cette attitude fait de Savonarole un observateur attentif et un critique intéressant. Il affirme par exemple pendant un de ses prêches.

« Io te lo scopriro pure : Il male tuo è drento -, Io te lo diro pure : - egli e nello Stato che governa adesso-. Non dico que sia nessuno adesso drento che voglia fare male, ma sarà e nascerà, perché tu farai grandi assai e in poco tempo, e' quali si invidieranno e urteranno l'uno l'altro; e perè verrà forse tempo che una parte de' grandi arà per amici tanti de' Signori (che saranno le sei fave) e caccerà gli altri e rovinerete. »⁵¹⁸

⁵¹⁶ MARTINES Lauro, 2006: 128-137.

⁵¹⁷ MARTINES Lauro, 2006: 201-276.

⁵¹⁸ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

Savonarole étoffe plus tard ses arguments. Il répond à une question fictive : suffit-il de nommer un gouvernement qui n'est pas susceptible d'être sous influence d'un groupe ?

« Dirai tu : - Oh ! noi faremo e' Signori in modo che non verrà questo inconveniente --. Pazzo ! non hai tu veduto adesso che le sei fave sono state contrarie e inimiche a chi le aveva fatte ? Se tu non fai quello che io t'ho detto, verrà in poco tempo, dico, che te ne pentirai. Va », leggi quello che scrive il nostro padre Arcivescovo Antonino, quando Cosimo fu confinato. Tu dira che Cosimo fu confinato dalla pratica ; io ti rispondo: - E tanto peggio! Se le sei fave lo possono fare, che sono manco numero -. Di li a un anno fu fatto una Signoria, che era amica di Cosimo de' Medici, la quale le rimisse in Firenze; pero, popolo mio, tu t'inganni, perché le sei fave furono trovate per fare li grandi. »⁵¹⁹

Savonarole nous raconte aussi à un autre moment un épisode très révélateur de son rapport avec les Médicis.

« Ricordaveti voi in quelli principii, quando cominciamo a predicare queste cose (io vel diro pure chiaro: al tempo di Lorenzo de' Medici), e vennono a me cinque cittadini vostri principali, che allora reggevano nella città, de' quali n'è vivi ancora quattro, e feciono ammunzione come da loro che io non dicessi quelle cose. Io gli risposi, e tra l'altre cose dissi: - Voi dite que non siate stati mandati, e io vi dico di si. Andata e rispondete a Lorenzo de' Medici que faccia penitenzia de'suoi peccati, chè Dio lo vuole punire, lui e li suoi. – Io non so se essi gliel dissero; io gli feci questa risposta, se vogliono dire la verità. »⁵²⁰

6.2.3 Qui doit exercer le pouvoir ?

Jérôme Savonarole ne se contente pas de critiquer le système politique en place, mais prêche aussi sur les qualités que doivent avoir ceux qui exercent le pouvoir.

« Note dunque, Firenze, che tu debbi nel tuo governo e reggimento esaltare e' buoni e chia ha questa virtu della umiltè. Ma gli uomini superbi e cattivi non meritano gia di essere esaltati ; gli umili e quelli che fuggano lo Stato per umiltà, questi debbi tu cercare di condurgli a governare, se tu vedi che siano idonei alli tuoi officiii ; questi falli venire per forza al tuo reggimento, perchè, quando questi

⁵¹⁹ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

⁵²⁰ RICCI Pier Giorgio, 1956: 326s.

tali sono al governo, sono piu giustamente quel che vuole la iustizia, e da questio seguita la concordia della città. »⁵²¹

Savonarole continue de suggérer des solutions pour arriver à améliorer la situation politique.

« La prima cosa che tu debbia fare intra l'altre e questa : che tu facci tale legge, che nessuno piu per l'avvenire possa farsi capo, altrimenti tu sarai fondata in su la rena ; e hai a fare in modo che nessuno si facci tale, che gli altri abbino ad incinarsi a lui come a superiore, ma l'autrita sia solo della virtu. »⁵²²

C'est dans un autre passage que Savonarole propose l'idée de la supériorité du bien public sur celui du profit privé.

« O Firenze, impara conservare el tutto e atendi al ben commune piu presto al ben commune che al proprio, Dio li concedera e' beni temporali e spirituali ed eterni. E chi ha l'amore suo retto e non distorto, amera sempre piu el ben commune ch'el proprio. »⁵²³

L'opposition de Savonarole à une république dirigée par un *capo*, donc d'un chef, est exprimée à nouveau dans le passage ci-bas.

« Sopra tutto dovete avvertire che nessuno si faccia capo, nè superiore dominatore degli altri nella città. Questi tali sono gente private della grazia di Dio e della sua speciale providenzia, e communemente sono uomini pessimi e privati d'intelletto e senza fede, anzi reggano e governano ogni loro cosa per via di astrologia, il che non solamenete è contrario alla Scrittura sacra, »⁵²⁴

C'est dans le passage qui suit immédiatement que Savonarole va étendre sa critique du gouvernement du chef à la question des amitiés. Savonarole fait la distinction entre des vraies et des fausses amitiés.

« Praeterea questi tali non hanno vera amicizia con persona ; non si fidano di persona ; la vera e ioconda amicizia è necessaria per le cose umane e lei conserva le virtu, ma questio tali non hanno virtu alcuna buona, nè contraggono amicizia vera ; hanno sempre odio contra

⁵²¹ FIRPO Luigi, 1965: 137.

⁵²² FIRPO Luigi, 1965: 132.

⁵²³ FIRPO Luigi, 1965: 222.

⁵²⁴ FIRPO Luigi, 1965: 224.

de' buoni e contra di quelli che non sono simili a' loro costumi, e hannone paura, nè possono avere uomini iuti appresso di loro, perchè la iustizia fa gli uomini magnanimi, e loro non gli vogliano appreso di sè; con loro non usa se non gente pessima e cattiva, e dicano : - Tu difenderai me, io difenderò te, - e spesso de' siou medesimi non si confidano, nè della moglie qualche volta, no de' figliuoli. »⁵²⁵

6.2.4 Traité sur le régime et gouvernement de la ville de Florence

Structure et motivation du Traité

Savonarole traite dans son *Traité sur le régime et gouvernement de la ville de Florence* principalement deux thèmes. Il parle en premier du bon gouvernement et ensuite du mauvais. Pourquoi cette structure ? Savonarole nous l'explique.

« Prima, adunque, brevemente tratteremo dello ottimo governo della città di Firenze: secondo, del pessimo. Perchè, avvenga che prima bisogni escludere el male, e deipoi edificare el bene, nientedimeno, perchè el male è privazione del bene, non si poteria intendere il male se prima non si intendessi el bene. E pero è necessario, secondo l'ordine della dottrina, trattare prima del governo ottimo, che del pessimo. Terzio, noi dechiarerem qual sia il fundamento da tôrre via el governo pessimo e da fundare e fare perfetto e conservare el presente buon governo, accio, che diventi ottimo, in essa città di Firenze. »⁵²⁶

Sur la tyrannie

La pensée de Savonarole s'inscrit en grande partie dans celle des Anciens. Il reprend la théorie des gouvernements comme imaginés par les penseurs antiques.⁵²⁷

« Come el regno di uno, quando è buono, è ottimo tra tutti li governi, cosi ancora è piu stabile, e non cosi facilmente si converte in tiannide, come il regno di pi: pero che, quanto piu si dilate el governo, tanto diventa piu facile a generare discordie. Nientedimeno, come è perfetto è piu stabile quando è buono, cosi, quando è iniusto e cattivo, è pessimo di sua natura tra tutti li cattivi governi. »⁵²⁸

⁵²⁵ FIRPO Luigi, 1965: 224-225.

⁵²⁶ FIRPO Luigi, 1965: 436s.

⁵²⁷ GUELFUCCI [Marie-Rose](#), 2008: 85-86.

⁵²⁸ FIRPO Luigi, 1965: 451.

Sur le réseau du tyran

Il continue à réfléchir sur la question du tyran, donc l'homme qui est mauvais et règne seul. Il va nous expliquer comment se forment les réseaux politiques.

« quando dunque regna uno tiranno, la virtù di tale cattivo governo, è unita in uno ; e perchè son sempre piu li cattivi che li buoni e ogni simile ama il suo simile, tutto li cattivi uomini cercan di unirse a lui, massime quelli che desiderano d'esser premiati e onorati, e molti ancora si uniscono per timore; e quelli uomini che in tutto non sono pravi, ma pure amano le cose terrene, o per timore, o per amore di quello che desiderano, li fanno coda; e quelli que sono buoni, ma non in tutto perfetti, per timore seguitano, e non hanno ardire di resistere; »⁵²⁹

C'est alors que Savonarole va mentionner indirectement le cas des Médicis.

« Tiranno è nome di uomo di mala vita, e pessimo tra tutti gli altri uomini, che per forza sopra tutti vuole regnare, massime quello che di Cittadino è fatto tiranno. »⁵³⁰

Dans un autre passage, Savonarole va mentionner le rôle détenu par les faux amis du tyran.

« Ed essendo el fine cattivo, ogni cosa a lui ordinata bisogna che sia cattiva; e pero non puo mai pensare il tiranno, nè ricordarsi, nè immaginarsi, nè fare se non cose cattive; e se pure ne fa qualcuna buona, non la fa per fare bene, ma per acquistare fama et farsi amici, per potersi meglio mantenere in quello perverso stato, »⁵³¹

Les objectifs du tyran étant mauvais, ils peuvent qu'engendrer de mauvaises actions. Savonarole nous présente aussi comment il voit le tyran agir avec le reste de la société.

« Terzio, cerca sempre di abbassare li potente, per assicurarsi; e pero amazza o fa male capitare li uomini eccellenti, o di roba, o di nobilita, o d'ingregnom o di altre virtù: e li uomini savii tiene senza reputazione, e fagli schernire per togli la fama, accio che non siano seguitati: non vuole avere per compagni li cittadini, ma per servi: »⁵³²

⁵²⁹ FIRPO Luigi, 1965: 451s.

⁵³⁰ FIRPO Luigi, 1965: 456.

⁵³¹ FIRPO Luigi, 1965: 457s.

⁵³² FIRPO Luigi, 1965: 458.

L'alliance avec les étrangers

Savonarole aborde la question des l'alliance avec les étrangers. Les Médicis avaient pour coutume de former des alliances avec des puissances italiennes pour pouvoir sécuriser leur pouvoir. Les deux passages ici font donc très probablement référence à cela.

« Non fa conviti molto con li suoi cittadini, ma piu tosto con li estranei. E tienne le amicizie de' signori e grand maestri forestierei, perché li cittadini reputa suoi avversarii e di loro ha sempre paura; e pero cerca fi fortificarsi contra li loro con li forestierei. »⁵³³

« Li presenti riceve volentieri, per congregareroa, e pero rare volte presenta li cittadini, ma piu tosto li principi e li forestierei, per farsegli amici. »⁵³⁴

Si cela n'est pas un réseau clientéliste comme on l'imagine usuellement, il représente une pierre angulaire de la politique des Médicis pour sécuriser leur pouvoir. Comme dans la relation clientéliste, ses alliances étaient basées sur un bénéfice mutuel, à savoir que les Médicis finançaient des puissances étrangères en échange d'une promesse de soutien militaire en cas de besoin.⁵³⁵

La tromperie du tyran

Savonarole présente ci-bas comment le tyran agit pour s'assurer le soutien du peuple et affaiblir ses adversaires. Il mentionne également le rôle des créatures et des clients.

« E di tutti li onori e dignita, che si distribuiscono allí cittadini, lui se ne monstra autore, e cerca che ognuno le ricognosca da lui; ma le punizioni di quelli che errano, o che sono incolpati dalli suoi complici per abbassarli, o farli mal capitare, le attribuisce allí magistrati, e se escusa di non potere aiutarli, per acquistare fama e benivoenzia nel popolo e per fare che quelli, che sono nelli magistrati, sieno odiati da quelli que non intendono le sue fraude. »⁵³⁶

Dans un autre extrait, Savonarole indique que le tyran ne laisserait pas la justice se faire librement. Il servirait à favoriser ceux qui lui plaisent et à nuire ceux qu'il n'aime pas.

⁵³³ FIRPO Luigi, 1965: 459-460.

⁵³⁴ FIRPO Luigi, 1965: 462.

⁵³⁵ REINHARDT Volker, 2009: 121-123.

⁵³⁶ FIRPO Luigi, 1965: 460.

« Non lascia fare iustizia allí iudici ordinarii, per favorire e per ammazzare o abbassare qui place a lui. »⁵³⁷

Les détournements de fonds public

Savonarole argomenta ici sur le cas des clients.

« Usurpasi li denari del commune, e truova nuovi modi di gravezze e angherie, per congregare pecunia; della quale nutrisce li suoi satelliti, e con essa conduce al soldo principi e altri caporali, molte volte senza bisogno della communita, per dare loro qualche guadagno e farseli amici, e per potere piu onestamente aggravare el popolo dicendo che bisogna pagare li soldati. »⁵³⁸

Il va encore plus dans des détails dans le passage qui suit. Il parle des mariages entre les clients et les familles nobles.

« A' suoi allevati, che sono di bassa condizione, da le figliulo delli cittadii nobili per donne, per abbassare e torre la reputazione a' nobili ed esaltare tale persone vile, le quali sa che li saranno fidele, perchè non hanno generosità d'animo, ma hanno bisogno di lui, essendo comunemente tali persone superbe, e reputando tale amicizia essere grande beatitudine. »⁵³⁹

Il rementionne la stratégie clientéliste des Médicis dans un autre passage, cette fois en référence avec la justice.

« Esalta li cattivi uomini, li quali senza la sua protezione seriano puniti dalla iustizia, accio che le difendino, difendendo in questo modo ancora se medesimi: »⁵⁴⁰

Amis et ennemis

Savonarole continue en présentant plus en détail l'attitude, mais aussi les actions du despote.

« Chi non lo corteggia e chi non si presenta alla casa sua o quando è in Piazza, è notato per inimicio. E ha li suoi satelliti in ogni luogo, che vanno sviando li giovani e provocandogli al male, etiam contra li padri proprii, e conducongli a lui, cercando di implicare tutti li giovani della terra nelli suoi malvagi consigli e farli inimici a tutti quelli che lui reputa suoi avversarii,

⁵³⁷ FIRPO Luigi, 1965: 461.

⁵³⁸ FIRPO Luigi, 1965: 461.

⁵³⁹ FIRPO Luigi, 1965: 461-462.

⁵⁴⁰ FIRPO Luigi, 1965: 462.

etiam al padre proprio; e si sforza di farli consumare la roba in cinviti e in altre voluttà, accio che diventino poveri, e lui solo rimanga ricco. »⁵⁴¹

Le tyran et les prêtres

Les extraits suivants ont un caractère intéressant, car pouvant être interprétés comme le fruit du vécu personnel de Savonarole.

« E se si truova qualche buono vescovo, o sacerdote, o religioso, massime che sia libero in dire la verità, cautamente lo cerca di rimuovere dalla città, o di corromperé la mente sua con adulazione e presenti. E fa dare li beneficii allí cattivi preti, e allí suoi ministri, e a quelli che sono suoi complici; e favorisce li cattivi religiosi c quelli che le adulano. »⁵⁴²

L'émergence du tyran

Comment un citoyen peut-il devenir un tyran ? Savonarole aborde cette question en discutant entre autres le rôle de la richesse pour acquérir le pouvoir.

« péro diciamo che le ricchezze non sono la principale caua che uno cittadino si facci tiranno; perchè, se un cittadino rico non avesse altro che le ricchezze, non congregaría a sè la moltitudine della altri cittadini, dalla quale dipende el governo della città, potendo loro poco speare da tale rico; [...] e un cittadino, sia rico quanto si voglia, non puo in una città cosi grande compare tanti cittadini che facci el bisogno, volendo ciascuno grande quantita di pecunia, ed essendo la maggior parte ricchi, e naturalmente sdegnandosi di farsi servi a chi lo si reputano equali. »⁵⁴³

Il nous présente ensuite une solution.

« Perchè dunque li cittadini cercano piu tosto degnita e reputazione nella città, che danari, sappiendo loro che la reputazione aiuta l'uomo arricchirsi, bisogna provvedere che niuno cittadino abbia autorità, per modo alcuno, di potere dare li beneficii e officii e dignità della città, perchè questa e proprio la radice che fa nelle città uno tiranno, amando molto li cittadini l'onore e volendo esser reputati. »⁵⁴⁴

⁵⁴¹ FIRPO Luigi, 1965: 463.

⁵⁴² FIRPO Luigi, 1965: 469.

⁵⁴³ FIRPO Luigi, 1965: 473.

⁵⁴⁴ FIRPO Luigi, 1965: 473.

Savonarole propose que la distribution des charges et honneurs soit en main de toute la population. Cela doit éviter qu'un homme puisse attirer auprès de lui les gens d'une cité par l'octroi d'honneurs.

« E necesario dunque instituire, che l'autorità di distribuiré li officii e li onori sia un tutto el popolo, accio che uno cittadino non abbia a risguardare all'altro, e ciascuno si reputi eguale all'altro, e che non possi fare capo. »⁵⁴⁵

Dans le passage ci-bas, Savonarole parle d'un aspect technique qui révèle le danger du clientélisme à Florence.

« ma perché seria troppo difficile congregare ogni giorno tutto el popolo, bisogna instituire un certo numero de cittadini, che abbino questa autorità da tutto el popolo; ma perchè il piccolo numero potería essere corrotto con amicizie e parentadi e danari, bisogna costituire uno grande numero di cittadini, »⁵⁴⁶

Savonarole propose aussi d'autres mesures.

« Secondo, bisognaria che amassino il ben commune della città e che, quando sono nelli magistrati e altre dignità, lasciassino da canto ogni loro proprietà e le specialità delli parenti e amici, e avessino solamente l'occhio al ben commune, »⁵⁴⁷

6.3 Léonard Bruni

6.3.1 Présentation biographique

Né à Arezzo Léonard Bruni est venu à Florence très jeune. Il étudiait la rhétorique avec Giovanni Malpaghini et entamait des études en droit en vue d'un poste dans l'administration publique. Plus tard, il abandonne ses études de droit pour se consacrer aux études classiques. On est à une époque de floraison intellectuelle et il avait de bonnes relations avec les principaux penseurs humanistes de l'époque.⁵⁴⁸

⁵⁴⁵ FIRPO Luigi, 1965: 473-474.

⁵⁴⁶ FIRPO Luigi, 1965: 474.

⁵⁴⁷ FIRPO Luigi, 1965: 478.

⁵⁴⁸ NATIVEL Colette, 1997: 191.

Il fut invité en mars 1405 à se présenter à la Cour pontificale. Toutefois, le pape Innocent VII jugeait que Bruni était trop jeune pour une carrière de secrétaire apostolique. Néanmoins, il fut mis à l'épreuve dans le cadre d'un examen d'écriture épistolaire qu'il gagna. Il fut ainsi nommé secrétaire au sein de la Curie. Cela fut le début d'une décennie de services auprès des papes.⁵⁴⁹

Léonard Bruni devint rapidement un des membres les plus influents des secrétaires humanistes du Saint-Siège. Pendant dix ans, il fut au service de quatre papes, à savoir Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V et Jean XXII. Il fut également au service du concile de Pise en 1409, événement majeur de l'époque. Son engagement ne lui sera non seulement bénéfique sur le plan de sa carrière, mais également financièrement. Il recevra plusieurs bénéfices ecclésiastiques, surtout de la part du pape Jean XXII.⁵⁵⁰

Il fut pendant cette période également observateur pour la République de Florence, lui donnant ainsi une double mission au service du Saint-Siège et de la République florentine. Ce lien avec le pouvoir florentin fut confirmé quand il fut élu chancelier de la République, un poste nécessitant d'être membre de la corporation des juges et notaires.⁵⁵¹

Après la déposition de Jean XXIII et la dissolution de sa cour, Léonard Bruni quitta de manière hâtive Constance. Cette mésaventure l'aurait poussé à envisager d'abandonner toute carrière au service de la Papauté. Il revient à Florence vers 1415.⁵⁵²

Après la prise de pouvoir des Médicis en 1434, le gouvernement oligarchique changea beaucoup. Léonard Bruni resta non seulement en poste en tant que chancelier de la République de Florence, mais se vit attribuer de nouvelles missions et de responsabilités. Cela peut paraître surprenant, car beaucoup de membres du parti aristocratique, parmi lesquels des amis et des parents de Bruni, avaient été exilés et leurs biens confisqués. Léonard Bruni réussit à se maintenir en poste après cette transition et cela jusqu'à sa mort.⁵⁵³

⁵⁴⁹ NATIVEL Colette, 1997: 192.

⁵⁵⁰ NATIVEL Colette, 1997: 192.

⁵⁵¹ NATIVEL Colette, 1997: 192.

⁵⁵² NATIVEL Colette, 1997: 193.

⁵⁵³ NATIVEL Colette, 1997: 195.

Parmi les nombreux écrits faits par Léonard Bruni, le plus notable pour notre enquête est son *Éloge de la Cité de Florence*. Ce document, écrit au début de sa carrière, s'inspire fortement du *Panathenaicus* d'Aristide. La République de Florence y est présentée comme un havre de paix, de prospérité et comme la Cité-État parfaite, combattant contre la tyrannie milanaise pour protéger la liberté des Italiens.⁵⁵⁴

Léonard Bruni trépassa le 9 mars 1444. On lui fit des obsèques solennelles ainsi que des éloges funèbres prononcés par un de ses disciples.⁵⁵⁵

6.3.2 Éloge de la Cité de Florence

L'*Éloge de la Cité de Florence* est un écrit hagiographique dans lequel Léonard Bruni fait, comme indique le titre, l'éloge de la République florentine. Il y présente le conflit militaire entre les Florentins et les Milanais. Cet affrontement est décrit comme un combat non seulement entre deux systèmes politiques, mais aussi deux systèmes de valeurs. L'ouvrage est très fortement inspiré par le *Panathenaicus* d'Aelius Aristide, un orateur de l'Antiquité qui a présenté un éloge de la ville d'Athènes. Bruni reprend la structure et les éléments-clés en les adaptant à son époque.

Dans son *Éloge de la Cité de Florence*, Léonard Bruni nous introduit le personnage du duc de Lombardie avec le récit ci-bas. Le duc milanais joue un rôle central dans le récit de Bruni, car il est présenté comme le grand antagoniste de Florence. Le duc de Lombardie, un autre terme pour la région milanaise, est décrit comme une menace qui aurait conquis toute l'Italie si Florence ne s'était pas opposée à lui.

« Can anyone so feeble of intellect or so devoid of truth be found who would deny that all Italy would have fallen under the power of the Duke of Lombardy had not this one city resisted his power with its troops and sound strategy? Who in all Italy then had either power or resources comparable to that enemy? Who would have endured to the end the attacks of an enemy whose very arms brought terror to every mortal? Indeed, his reputation struck terror not only in the Italians but in peoples north of the Alps as well! »⁵⁵⁶

⁵⁵⁴ NATIVEL Colette, 1997: 191-192.

⁵⁵⁵ NATIVEL Colette, 1997: 195.

⁵⁵⁶ KOHL Benjamin G., 1978: 166.

Bruni décrit ensuite avec plus de précision le pouvoir et l'aura du duc.

« He was well provided with resources, money, and men, but, most of all, he possessed cunning and political wisdom. And he had great and formidable power. All of Lombardy, and nearly all of the cities on the peninsula between the Alps and Tuscany and the Romagna, were under his rule and obeyed his orders. In Tuscany, he held Pisa, Siena, Perugia, and Assisi in his grip, and eventually he even occupied Bologna. Besides many cities and many powerful noble houses followed his name and fortune, either out of fear or motivated by hope for booty or perhaps led on by his trickery. His followers did not lack in financial rewards, gifts, and counsel. »⁵⁵⁷

C'est dans la deuxième partie que nous voyons comment il décrit ceux qui s'allient au duc. Un autre passage est plus précis et confirme que Léonard Bruni fait référence à des pratiques clientélistes quand il décrit la stratégie mise en place par le duc milanais.

« And he acquired friends: some with money, others with expensive gifts and still others with the promise or semblance of his friendship. Sowing seeds of discord, he set the nations of Italy at one another's throat, and when they had worn themselves down, he stepped in and occupied them with his overwhelming power. So eventually his cunning ways prospered everywhere. Hence many governments, seeing these great powers, became very frightened and began to temporize. But the stout Florentine heart could never know fear, nor could it every consider surrendering any part of its honor. Florence knew that it was a Roman tradition to defend the liberty of Italy against its enemies, »⁵⁵⁸

6.3.3 De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi.

De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi est un ouvrage qui parle des guerres accomplies par les princes et dirigeants de l'Italie. Nous avons dans ce document une série de références aux relations clientélistes et également des conflits de faction. Cela nous permet d'avoir une vue sur le phénomène à l'échelle italienne.

Nous avons plusieurs références au clientélisme et aux réseaux politiques. La première est quand Léonard Bruni fait référence à des combats d'une dureté particulière. Pourquoi ? La

⁵⁵⁷ KOHL Benjamin G., 1978: 166.

⁵⁵⁸ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

raison aurait été, car les Tarlati et Ubertini, chefs de la faction des gibelins, avaient réussi à réunir plusieurs milliers de soldats venus leurs châteaux et de leur clientèle.

« Era piu duro quello combattimento, perche Tarlati, et Ubertini Precipi de le parti Gebelline haveano raccolto nella alcuni migliara d'huomini de li castelli, e de sue clientele. iquali erano venuti apparecchiati, e stavano à l'ordinanza per combattere. Per tali guardie quelli fortificati, erano superiori, di modo chei nostri erano costretti suggire nella Rocca. [...] »⁵⁵⁹

Ensuite, Leonado Bruni vient à la gestion du gouverneur du roi Charles d'Anjou à Arezzo pendant la période d'affrontement entre les guelfes et les gibelins.

« Il Governatore di Carlo : il quale era lasciato nella mia città, temendo la potenza de quelli cittadini : iquali haveano dato Arezzo al Re, e per indebolirli, restitui nella città gli huomini de la parte avversa. Anchora che queste cose erano fatto sotto specie di reconciliationi civili, pur subito partorirno discordie molto gravi, et à la fine quasi la rouina de la città. Imperoche ricevuti tra gli instessi muri, huomini de diverse voluota, subito crescerono sospitioni, e vari pesieri. Accresiena quello male il capitano declinado in tutto al favore de quelli, che esso havea introdotto. E finalmente presi i Precipi de l'alltra fattione, e messi in prigione, et alcuni anchora uccisi, ministrava tutte le cose al volere de li banditi. »⁵⁶⁰

La guerre entre les deux factions continue à travers du texte. Léonard Bruni mentionne aussi la situation à Florence. Celle-ci aurait été secouée par un grand tumulte.

« Quali nell'illessi tempi, fu grand tumulto nella Republica di Fiorenza cacciato Thomaso Strozzi Precipe di quella fattione, et ucciso Georgio Scala, quale era l'altro capo. I banditi furono revocati nella città con grand consentimento de tutti i cittadini, e tolti al governi de la Republica. I soldati, che erano stati in Arezzo tutto il verno, a parte de l'està, finalmente si partirono, lasciata la città molto male in ordine, nellaquale ruota e mezza abbruciata, ientrarorono quelli miseri cittadii: iquali da tanta fortuna erano restati. »⁵⁶¹

Nous trouvons dans un autre épisode des indications sur le recours au clientélisme.

⁵⁵⁹ BRUNI Leonardo, 1545: 5.

⁵⁶⁰ BRUNI Leonardo, 1545: 4.

⁵⁶¹ BRUNI Leonardo, 1545: 6.

« Imperoche Ladislao havea fatto ignore suo forzo per impedire il Concilio. Per laquale causa anchora era accampato con une grande essercito d'intorno Arezzo : sperando per gli amici del padre potere havere quella città, et in quello modo turbare tutte le cose. Imperoche era al tutto contrario a la unione. Dopo la partita di Gregorio have egli senza rispetto de la Chiesa pigliato Roma, et altre città. »⁵⁶²

Léonard Bruni décrit dans le passage qui suit que le pape Jean XXIII, déposé par le Concile de Constance, serait venu à Florence, car sachant qu'il avait de nombreux amis publics et privés dans la ville.

« Che Giovanni, il quale viananzi era Pontifice, de la renoncia delquale, per la violenza fattali, molti dubitavano, e li restava uno dubbio nelle menti. Per securità e fidusia di questo luogo, egli venne a Fiorenza, e se diede a te di sua propria voluta, e te riconobbe per Signore, e vero Pontifice. Per il quale fatto, su rimosso ogni dubbio, et ogni cattiva imaginatione. Ne ancho de la violenza fattali alcuno puo essere sollecito, essendosi veduta la volontari soggettione, in luogo a lui sicurissimo. E piu anchora che non molto dipoi egli mori. Onde fu rimossa ogni ammiratione, ogni querela ogni dubitatione, e come seria a dire, ogni ludibrio de la fortuna, questo è per certo cosa manifesta, che egli non serai venuto a te in niuno altro luogo, senio in questa città; nellaqua le sapea havere molte e private e publiche amitie. »⁵⁶³

Léonard Bruni fait référence dans l'extrait ici-bas à Niccolo Piccinino, un condottière qui s'est mis pendant un certain temps au service de la République de Florence. Le texte dit que Niccolo Piccinino possédait de nombreux amis puissants à Florence.

« Nicolo Piccinino tirato per questi rumori nell' Aretino, non pareva fosse di buona voglia, e predicava che i suoi seruity non erano hanuti grati de Fiorentini: e che gia era venuto i tempo de suoi stipendi, e non gli essendo dati prefava egli ad altro. [...] E per il volgo si diceva da suoi amici i quali erano in Fiorenza molti, e potenti, che questa via era mostrata da quello, accio acquistasse maggiore provisione. Per questa openione adunque , non fu usata alcuna diligenza di ritenerlo ma essendo venuto il tempo de le paghe, egli si ritiro nel territorio di Crotona e di Perosa : e poi di la a porchi giorni, dimostro essere stato codotto a foldo de Melanesi: la onde congiento con nimici venne con quelli insieme nel territorio Aretino e

⁵⁶² BRUNI Leonardo, 1545: 27.

⁵⁶³ BRUNI Leonardo, 1545: 36.

piglio Classe et Castello nosne, e Ponte nano, e tutti i castelli, che sono tra Biena et Arezzo. »⁵⁶⁴

En tant que dernier extrait, nous avons ce passage où Léonard Bruni mentionne comment on créa à Florence le Conseil des Dix, à savoir dix hommes chargés d'assurer la gestion des opérations militaires.

« In questo rumore io fui creato decen vir. cioè del numero de diece: per havere cura de la guerre. La estade passata io havea havuto l'istesso officio. Nel tempo che fu fatta la reconciliatione tra Fiorentini e Vinitian. Ma hora essendo la città in gran piccolo, por la subita venuta de nimici: di novo per decreto del popolo Fiorentino fui creato del numero de diece com alcuni plantissimi huomini. Ne il presente pericolo richiedea mediocri, ma che fossero sofficienti di governare il cargo di tante cose, com buono anim, con sofficiente consiglio, et opra idonea. E cosi richiede il divere che in simile bisogno, si togliano quelli, che sono i migliori. »⁵⁶⁵

6.4 François Vettori

6.4.1 Présentation biographique

La famille des Vettori faisait partie du cercle intérieur du patriciat depuis la fin du Moyen Âge. Les Vettori avaient bâti leur puissance et richesse à travers la production et la vente de laine et de tissus. Ils étaient également très liés sur le plan familial avec les autres grandes familles de la République comme les Rucellai et les Strozzi. Ils étaient donc complètement intégrés dans l'élite florentine. Grâce à leur appartenance à l'élite, François Vettori entra très rapidement en politique.⁵⁶⁶

Ce qui est particulièrement intéressant pour notre enquête est le fait que les Vettori réussirent à intégrer la clientèle des Médicis dès les premières heures de leur prise de pouvoir. Leur relation avec les Médicis nous permet donc de connaître l'avis d'un personnage qui fait partie du réseau et qui, au contraire de Machiavel, n'est pas un homme exclu du jeu politique. Pour les Vettori, la relation avec les Médicis était une relation de continuel renouvellement d'un

⁵⁶⁴ BRUNI Leonardo, 1545: 40.

⁵⁶⁵ BRUNI Leonardo, 1545: 54-55.

⁵⁶⁶ REINHARDT Volker, 2007: 13-14.

lien d'assistance mutuelle. Les Vettori soutenaient les Médicis à condition que ces derniers fournissent aux Vettori les protections et les faveurs nécessaires. Cela mettait la pression sur les Médicis qui étaient tout le temps obligés de répondre aux besoins de leur clientèle, problématique qui a été abordée par DALE Kent dans le cadre historique de notre enquête.⁵⁶⁷

La relation entre les Médicis et les Vettori fut mise à rude épreuve pendant la guerre contre le pape et Naples. La famille qui soutenait les Médicis avait vu plusieurs de ses propriétés être mises à sac et détruites, tout cela pour protéger les Médicis de la fureur du souverain pontife. Soutenir les Médicis pouvait donc conduire à un, ce qui à l'époque était plus qu'une raison justifiée pour annuler la relation client patron, car le patron manquait à son devoir de protection. Toutefois, ce qui provoqua la rupture définitive fut le comportement de Piero de Médicis en 1494 et surtout sa décision de donner au roi Charles VIII plusieurs forteresses-clés de la République florentine. Les Vettori décidèrent alors de rompre avec les Médicis et intégrèrent rapidement la République du *governo largo*.⁵⁶⁸

Quand François Vettori entra en politique, il était parfaitement connecté à toutes les anciennes familles, mais aussi aux Médicis, lui permettant d'être le lien entre deux grands réseaux politiques, une chose forte utile pour la suite.

Né en 1474, François Vettori jouissait de tous les avantages de la jeunesse patricienne. Il fut en poste pendant un an à Castiglione Aretino, région sujette de Florence. Il fut ensuite immédiatement envoyé sur des missions diplomatiques. Il devait rejoindre la cour de l'empereur Maximilien pour s'informer sur les conditions d'un rapprochement avec lui. Toutefois, Vettori n'avait pas le rang d'émissaire et des instructions qui offraient peu de marge de manœuvre. Dans le cadre d'un élargissement de son mandat, il se vit attribuer Niccolo Machiavelli comme secrétaire, un homme avec lequel il allait travailler régulièrement. Au contraire de Machiavel, Vettori se montre moins manichéen dans ses analyses. La mission de Vettori et de Machiavel n'aboutit à aucun résultat tangible.

⁵⁶⁷ REINHARDT Volker, 2007: 14-15.

⁵⁶⁸ REINHARDT Volker, 2007: 15-16.

Néanmoins, on évita de devoir payer une contribution à l'empereur, faisant en sorte que le Gouvernement florentin était satisfait du résultat.⁵⁶⁹

François Vettori écrivit durant son retour à Florence sur son voyage en Allemagne. C'est un texte rompart avec le style conventionnel des rapports de voyage et qui nous permet d'apercevoir sa manière de penser et comment il perçoit des régions visitées. Le rapport prend la forme d'une analyse de la nature des hommes, la vision de l'histoire et une théorie politique. Ce fut son premier grand texte. Les convictions affichées par Vettori dans son rapport seront la base de sa pensée pour toutes les années à venir, changeant quasiment plus et nous permettant de constater qu'il était déjà à cet âge un homme avec une vision du monde claire.⁵⁷⁰

La République du *governo largo* réussit à surmonter le danger qui venait des Borgia. Toutefois, elle fut victime de dissensions internes avec d'un côté les patriciens et de l'autre côté la classe artisanale. Ce qui causa toutefois sa mort fut son alignement sur la France et le conflit qui en découlait avec le pape Jules II. Quand les Français furent chassés d'Italie, ce fut au tour de Florence de tomber sous les coups des troupes du pape.⁵⁷¹

François Vettori et sa famille réussirent à surmonter le changement de pouvoir à Florence sans trop de difficulté. Ils étaient considérés comme ayant une inclination naturelle pour les Médicis. François Vettori et les siens furent intégrés très rapidement dans le cercle intérieur du pouvoir médicéen restauré. Une grande partie de l'oligarchie historique n'eut pas autant de chance, car elle fut de plus en plus marginalisée et exclue du pouvoir. En tant que représentant des Médicis et des patriciens, on envoya Vettori en 1513 en tant qu'ambassadeur à Rome. À peine deux semaines après son arrivée, Giovanni de Médicis est élu pape. La fonction d'ambassadeur devient ainsi quasi caduque. Vettori tenta d'être rappelé, mais fut maintenu au poste, car il devenait désormais la personne à qui pouvaient s'adresser les Florentins désirant réussir à Rome et vers qui se tournaient les Romains ayant des ambitions

⁵⁶⁹ REINHARDT Volker, 2007: 17-19.

⁵⁷⁰ REINHARDT Volker, 2007: 20.

⁵⁷¹ REINHARDT Volker, 2007: 21.

à Florence. Également, Vettori avait pour mission de faire part au pape des plaintes toujours croissantes des Florentins à son égard, surtout sur le plan financier.⁵⁷²

Vettori assumait la fonction d'informateur et aussi de conseiller. Il avait une position clé au sein des différents réseaux romano-florentins. Comme il pouvait parler librement, car ayant moins de risque de tomber en disgrâce, il permettait au régime d'avoir un rapport factuel sur la situation. C'était une chose vitale, tout particulièrement en période de crise.⁵⁷³

François Vettori revint en 1515 à Florence afin d'accomplir deux missions d'une importance capitale pour les Médicis. Il fut envoyé auprès du roi François Ier afin de négocier un mariage stratégique. Il réussit à négocier des termes favorables pour le mariage entre Madeleine de la Tour d'Auvergne et Laurent de Médicis. Laurent allait avoir droit à un duché. Ensuite, Vettori eut pour mission d'éduquer le jeune Laurent de Médicis. Au fil du temps, François Vettori devenait un conseiller essentiel pour Léon X, surtout face à la complexité du rapport de force au sein de la famille des Médicis. La situation changea toutefois après la mort de Giuliano de Médicis et de Laurent de Médicis. Les Médicis étaient très affaiblis et confrontés à l'extinction dynastique.⁵⁷⁴

Le cardinal Giulio de Médicis s'imposa désormais comme le chef de Florence. Selon Vettori, ce dernier tenta d'améliorer la situation avec les Florentins en les écoutant, en promettant des réformes constitutionnelles visant à offrir plus de libertés et de participation pour les patriciens. François Vettori devint son principal conseiller, ce qui permit à ce dernier de voir sa situation financière précaire s'améliorer à travers l'octroi de pensions et de salaires.⁵⁷⁵

La situation changea à nouveau avec l'élection de Giulio de Médicis comme pape. Désormais, il ne pouvait plus résider à Florence et il était contraint à cause des dettes amassées par Léon X de puiser dans le trésor de Florence. Clément VII nomma aussi Silvio Passerini, cardinal de Cortona, comme son représentant à Florence, ce qui insultait les

⁵⁷² REINHARDT Volker, 2007: 22-23.

⁵⁷³ REINHARDT Volker, 2007: 24.

⁵⁷⁴ REINHARDT Volker, 2007: 25.

⁵⁷⁵ REINHARDT Volker, 2007: 26.

patriciens qui n'acceptaient pas d'être dirigés par un homme jugé comme un parvenu. François Vettori partageait ce mécontentement, mais décida de collaborer avec lui.⁵⁷⁶

François Vettori milita sur le plan diplomatique pour une alliance conditionnée avec l'empereur. Néanmoins, à cause de l'indécision chronique de Clément VII, une armée de Landsknechte sans solde finit par s'abattre sur l'Italie. François Vettori ne joua pas immédiatement un rôle de premier plan et fut à Florence pendant l'invasion des troupes de Charles Quint.⁵⁷⁷

Le 26 avril 1527, il cherche avec Guichardin d'éviter une guerre civile et proposa un accord de paix entre les différentes factions. Cet accord devait restaurer l'ancien ordre constitutionnel et éviter un bain de sang. Toutefois, l'accord devait durer seulement deux semaines. Après le sac de Rome, le pouvoir des Médicis ne pouvait plus être maintenu et les Médicis furent chassés de Florence. Vettori tenta avec d'autres patriciens de maintenir l'influence des grandes familles au sein de la nouvelle République, mais cela fut un échec. La République se radicalisa et se retourna contre les patriciens.⁵⁷⁸

Soumis à des impôts extraordinaires qui revenaient à une expropriation complète, Vettori se trouvait dans une situation incertaine. C'est dans ce climat, à l'image de Machiavel, qu'il écrivit un de ses principaux ouvrages, à savoir une histoire sommaire de la période de 1512 à 1527.

Vettori réussit en 1529 à obtenir un poste d'émissaire auprès du pape Clément VII, lui donnant l'occasion de quitter Florence. Vettori revint dans le jeu politique après la reconquête de Florence par les troupes impériales. Les Médicis avaient des difficultés à gérer la ville et c'est donc vers François Vettori et Guichardin qu'on se tourna. Les deux travaillèrent alors à établir un nouveau régime. Vettori mit la base pour le nouveau gouvernement.⁵⁷⁹

Après l'assassinat d'Alessandro de Médicis, le duo Guichardin et Vettori intervint à nouveau pour sauver les Médicis. C'est eux qui ont permis de transférer le pouvoir à Côme de Médicis,

⁵⁷⁶ REINHARDT Volker, 2007: 26-27.

⁵⁷⁷ REINHARDT Volker, 2007: 27.

⁵⁷⁸ REINHARDT Volker, 2007: 27-28.

⁵⁷⁹ REINHARDT Volker, 2007: 28-29.

conscient que la restauration de l'ancien ordre républicain était devenue illusoire. Guichardin pensait qu'on pourrait encadrer Côme de Médicis, mais Vettori jugeait que le pouvoir de Côme ne se laisserait pas contrôler.⁵⁸⁰

C'est à l'âge de 64 ans que François Vettori trépassa le 5 mars 1539 à Florence.⁵⁸¹

6.4.2 Machiavel, une créature en quête d'un maître ?

François Vettori cultivait des contacts épistolaires avec Nicolas Machiavel. C'est dans la lettre suivante de Nicolas Machiavel à François Vettori que nous apprenons de certaines ambitions entretenues par Machiavel.

« En ne le publiant pas, j'ai à craindre non seulement que Giuliano ne le lise pas, mais que cet Ardinghelli ne se fasse honneur auprès de lui de mes dernières fatigues. »⁵⁸²

La lettre de Machiavel à Vettori a pour objet central la dernière création de Nicolas Machiavel : *Il Principe*. Si ce passage semble relativement anodin, il prend un sens bien plus important si nous lisons la suite.

« Ensuite je voudrais bien que ces seigneurs Médicis commencent à m'employer, fussent-ils d'abord ne me faire que retourner des pierres ; si je parvenais une fois à me concilier leur bienveillance, je ne pourrais me plaindre que de moi ; quant à mon ouvrage, s'ils prenaient la peine de le lire, ils verraient que je n'ai employé ni à dormir ni à jouer les quinze années que j'ai consacrées à l'étude des affaires de l'État. Chacun devrait tenir à se servir d'un homme qui a depuis longtemps acquis de l'expérience. On ne devrait pas non plus douter de ma fidélité, car si jusqu'à ce jour je l'ai scrupuleusement gardée, ce n'est point aujourd'hui que j'apprendrais à la trahir celui qui a été probe et honnête homme pendant quarante-trois ans (et tel est aujourd'hui mon âge) ne peut changer de nature, et le meilleur garant que je puisse donner de mon honneur et de ma probité, c'est mon indigence. »⁵⁸³

⁵⁸⁰ REINHARDT Volker, 2007: 30.

⁵⁸¹ REINHARDT Volker, 2007: 30.

⁵⁸² TREMBLAY Jean-Marie, 2016: 6.

⁵⁸³ TREMBLAY Jean-Marie, 2016: 6.

6.4.3 Sommario della storia d'Italia

Les Papes

Un premier passage du *Sommario della storia d'Italia* aborde le jeu de pouvoir entre le pape et le cardinal de Médicis. Le contexte est l'exil des Médicis à la fin du 15^e siècle et les projets de retour à Florence avec l'aide de troupes étrangères. Vettori nous présente ici ce qu'il juge être les calculs politiques que le pape fait au sujet d'un potentiel retour des Médicis à Florence.

« Il Papa, ancora che per natura fosse alieno dal simulare; questa volta, o con arte o pure per l'ordinario, diceva al cardinale de' Soderini e a messer Antonio Strozzi, oratore appresso a lui pe' Fiorentini, che non aveva manco odio contro alli Spagnuoli che contro a' Franzesi; e che pensava a ogni modo trarli d'Italia; e che quando il cardinale de' Medici rientrasse in Firenze, che egli dipenderebbe da quello a chi e' fusse più obbligato: e che sarebbe più obbligato a chi avesse usato in favore suo le forze, il quale sarebbe in fatto il Vicerè; e che non farebbe tale pazzia d'accrescergli potere, quando lo intento suo era d'abbassarlo. »⁵⁸⁴

C'est dans le prochain extrait qu'on mentionne pour la première fois les amis de Médicis.

« Aveva la Signoria, quando li nimici entrarono nel paese dei Fiorentini, fatto ritenere in Palazzo circa venticinque cittadini, come amici de' Medici, dubitando che non suscitassino qualche tumulto nella città. »⁵⁸⁵

Le prochain passage est intéressant, car il reprend une thématique développée par Nicolas Machiavel, à savoir le rôle des factions et des partis dans l'établissement d'une tyrannie.⁵⁸⁶

« E' chiamato questo modo di vera tirannide; ma parlando delle cose di questo mondo senza rispetto e secondo il vero, dico che si facesse una di quelle repubbliche scritte e immaginate da Platone, o, come che scrive Tommaso Moro inglese, essere stata trovata in Utopia, forse quelle si potrebbero dire non essere governi tirannici; ma tutte quelle repubbliche o Principi de' quali io ho congizione per istoria, o che io ho veduti, mi pare che sentino di tirannide. Nè è da meravigliarsi che in Firenze spesso si sia vivuto a parti ed a fazioni, e che vi sia surto uno che si sia fatto capo della città; perchè è città popolata assai, e sonovi di molti cittadini

⁵⁸⁴ VETTORI Francesco, 1527: 5-6.

⁵⁸⁵ VETTORI Francesco, 1527: 8.

⁵⁸⁶ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112-113.

che arebbono a partecipare dello utile, e vi sono pochi guadagni da distribuire; e però sempre una parte si è sforzata governare ed avere gli onori ed utili; e l'altra è stata da canto a vedere e dire il giuoco. E per venire agli esempi, e mostrare che, a parlare libero, tutti i governi sono tirannici; »⁵⁸⁷

Vettori écrit dans le passage suivant sur la corruption au sein de la Papauté.

« Convenne ancora il Papa con Gurgense, poi che l'ebbe fatto Cardinale, di dare ducati trentamila a Massimiliano; e che lui dessi la investitura di Siena a Francesco Maria della Rovere, suo nipote. »⁵⁸⁸

Vettori aborde de nouveau le cas du pape en mentionnant que les princes chrétiens avaient pour ambition d'avoir un pape « ami ».

« E' da credere che ciascuno delli principi Cristiani, e massime di quelli che avevano che fare in Italia; conosciuto quanto importasse il Papa, era per fare ogni opera di avere uno Pontefice amico. »⁵⁸⁹

La description de Vettori dans le passage suivant est d'un intérêt particulier, car aborde l'élection de Giovanni de Médicis comme pape.

« Ma sendo stati due Pontefici terribili, ed avendo fatto morire Cardinali, avendone incarcerati, ed a quali avendone tolto la roba, e chi avendo avuto a fuggire, e chi stato in continuo sospetto; era entrato negli animi de' Cardinali tanto timore di non eleggere uno Papa di simile sorte, che unitamente crearono Giovanni cardinale de' Medici. »⁵⁹⁰

Toutefois, c'est dans le passage ici-bas que Vettori révèle ouvertement des pratiques clientélistes exercées par le pape.

« Il duca d'Urbino, il quale vedevano esser favorito dal Papa, per avergli data per moglie una sua nipote sorella del cardinale Cibo. »⁵⁹¹

⁵⁸⁷ VETTORI Francesco, 1527: 9.

⁵⁸⁸ VETTORI Francesco, 1527: 11.

⁵⁸⁹ VETTORI Francesco, 1527: 12.

⁵⁹⁰ VETTORI Francesco, 1527: 12.

⁵⁹¹ VETTORI Francesco, 1527: 17.

Vettori mentionne de manière plus explicite les Médicis dans un autre passage. Il parle de la nomination du comte de Ginevra au poste de capitaine de Florence et la réaction des Florentins.

« Lorenzo de' Medici, nipote del Papa, il quale (come io dissi di sopra) come cittadino governava Firenze, intendendo come Giuliano suo zio, nello sposalizio della moglie, avea promesso al conte di Ginevra, fratello di detta sua moglie, che farebbe opera che sarebbe Capitano de' Fiorentini con gran soldo, gli parve che, succedendo, avesse a essere con diminuzione dello onore suo, e che li Fiorentini avessino a restare male soddisfatti e del Papa e di lui, di essere fatti spendere quando loro li dovevano risparmiare. »⁵⁹²

Le cas de Ferdinand d'Espagne

François Vettori développe dans ses écrits historiques un intérêt particulier pour le personnage du roi Ferdinand d'Espagne. C'est ainsi qu'il décrit son trépas de la manière suivante.

« e tornandosene verso Lione, ebbe nuova, in Avignone, come Ferrando re di Spagna era morto. Nè si può dire non morisse un grande ed eccellente Principe, perchè di piccolo Re, diventò grandissimo. »⁵⁹³

Vettori parle de Ferdinand d'Espagne comme d'un grand et excellent prince, car ayant réussi à devenir un grand souverain en débutant comme petit roi. Il continue dans un autre passage en abordant une question centrale : l'avarice et la libéralité du prince.

« E' ancora da qualcuno ripreso d'avarizia, e sono forse in errore; ma giudico che non si debbe attribuire questo vizio a un Principe il quale non grava i sudditi suoi di esazioni straordinarie; non fa accusare oggi questo domani quello, per estorquere da loro le pecunie ingiustamente; non lascia che li ministri suoi succino le sustanze de' poveri, per spogliarli poi di quelle, quando sono fatti ricchi; e più presto si astiene dal donare a servitori, buffoni, cinedi, ed uomini di simil qualità. Ed uno Principe che vive in questo modo, io non avaro ma liberale chiamerei. »⁵⁹⁴

⁵⁹² VETTORI Francesco, 1527: 22.

⁵⁹³ VETTORI Francesco, 1527: 28.

⁵⁹⁴ VETTORI Francesco, 1527: 28.

Vettori développe davantage son récit autour du souverain espagnol dans le prochain passage.

« E sebbene uno Principe doverebbe sempre stare occupato in officii laudabili ed utili alli popoli; quando esamineremo la vita delli Principi passati, non danneremo in modo alcuno quelli che, per fuggire ozio e passare malencolia, della quale questa nostra vita è piena, si dilettono qualche volta di giuocare, massime se lo fanno senza venire in collera senza fraude, e senza avarizia. E Ferrando intendo che nel giuoco mai si turbava, che giucava liberalissimamente, e che quasi sempre perdeva, e spesso, perchè voleva perdere; ed io non so dove un uomo grande possi mostrare maggior liberalità che nel giuoco; perchè è proprio del liberale, volere quello che in chi conferisce il beneficio, non gli sia obbligato, nè conosca di essergli; e questo accade proprio a uno Principe, quando si lascia vincere giuocando. »⁵⁹⁵

Les ambitions des Médicis

Vettori va aussi aborder dans sa *Sommario della storia d'Italia* la question du duché d'Urbino que le pape Léon X avait accordé à Laurent de Médicis.

« Leone, come Lorenzo ebbe preso il ducato di Urbino, volle dargliene titolo; ed in Consistorio lo fece eleggere Duca. Avendo avanti facessi la impresa, privato nel medesimo modo Francesco Maria, Lorenzo per niente non arebbe potuto tale titolo di Ducato, perchè conosceva che i popoli amano i Principi, quando ne traggono profitto, e che tre Duchi che vi erano stati prima, avevano avuto i popoli affezionati; perchè, avendo soldi grossi da questo Principe e quell'altro, mettevono del continuo nello stato danari, e non ne traevano; edificavano, facevano coltivare, stavano in sul luogo, e pascevano molti uomini con pensioni e soldi, come fanno le corti. Ma lui, che non era per potere per stare in quello stato, e che era forzato trarne le imposizioni ordinarie per il soldo de' Governatori ed altri ufficiali, bargelli, guardie di rocche e simil cose; ed essendo il paese povero, ed i popoli inclinati a' Signori vecchi, o Francesco Maria vivo; vedeva che ogni piccolo tumulto gli faceva perdere quello stato, e che da una perdita ne potrebbero seguire dell'altre. »⁵⁹⁶

Le népotisme territorial du pape n'est pas la seule chose que critique Vettori. Il consacre également un passage à la mise en place de créatures en prenant l'exemple de Sienne.

⁵⁹⁵ VETTORI Francesco, 1527: 29.

⁵⁹⁶ VETTORI Francesco, 1527: 34.

« e [NA : le Pape] nuovamente disponeva di Siena, donde pochi mesi innanzi era stato per opera sua cacciato Borghese Petrucci, che governava quello Stato, e messo in suo luogo Raffaello, pure Petrucci, vescovo di Massa, il quale dependea tutto da lui, ed era nutrito sempre seco; e nel principio del Pontificato lo avea fatto castellano di Castello Sant'Angelo, che si da a' più confidenti amici e servitori che il Papa abbia; »⁵⁹⁷

Dans un dernier passage extrait de l'Histoire de Florence, Vettori nous parle de la mort de Laurent de Médicis (1492-1519) qui aurait été très regrettable pour la ville de Florence.

« La cui morte (giudichino li altri a modo loro) fu di tanto danno alla città di Firenze, che saria difficile a scrivere; perchè sendo giovane, avea tutte quelle buone parte che si debbe desiderare in uomo d'età matura amatore della patria: affezionato a' cittadini, parco delle pecunie del Comune, liberale delle sue, inimico de' vizii, non però rigido punitore di chi quelli commetteva. »⁵⁹⁸

6.4.4 Opinion sur le Gouvernement de Florence

Opinion de François Vettori sur le Gouvernement de Florence

François Vettori mentionne dans le passage ci-bas comment organiser les institutions de Florence en vue de perpétuer le pouvoir des Médicis.

« On me dira que cela est parfait pour empêcher nos ennemis de nous nuire, mais qu'il faudrait aussi trouver le moyen de garder nos amis ou d'en augmenter le nombre. À quoi je réponds que cela peut se faire en leur distribuant des honneurs et des avantages ; or, en supprimant les Seigneurs, on supprime du même coup une dépense qui peut permettre de donner des avantages matériels aux magistrats qui n'ont que des honneurs, [...], lesquels n'ont eu jusqu'ici aucun traitement et auxquels on pourra désormais en donner un : les hommes ne sont pas si peu sensibles au profit. »⁵⁹⁹

Vettori continue en se demandant comment sélectionner le nombre adéquat de personnes habilitées à gouverner la cité.

⁵⁹⁷ VETTORI Francesco, 1527: 34.

⁵⁹⁸ VETTORI Francesco, 1527: 40.

⁵⁹⁹ PASSY Louis, 1914: 383s.

« Je n'approuverais pas la proposition que j'ai entendu faire par quelques-uns, et qui tendrait à désigner cinquante familles nobles qui auraient toutes les dignités et tous les avantages, tandis que tous les autres seraient plébéiens et ne pourraient rien avoir. Car si vous prenez les familles en leur entier, vous prenez beaucoup de gens qui ont été vos ennemis ; si vous n'en prenez qu'une partie, vous ne prenez que trop peu de gens. Si vous en prenez beaucoup, vous ne pourrez pas les satisfaire, si vous n'en voulez prendre que peu, ils sont condamnés à la faiblesse. Je vous dis donc qu'il faut donner à chacun l'espoir de pouvoir être de nôtres. Les Florentins n'ont pas une telle générosité d'âme, qu'ils conservent obstinément l'obstination de leurs aïeux et de leurs pères ; de notre temps, nous en avons beaucoup vu, dont les pères avaient été très chauds partisans des Médicis, changer d'opinion ; et au contraire, plus d'un de ceux qui leur avaient fait de l'opposition, leur sont devenus et sont aujourd'hui de très sûrs amis. »⁶⁰⁰

6.4.5 Lettre à frère Nicolas de Schomberg

Dans l'extrait ci-dessous, François Vettori aborde la manière dont il faudrait procéder pour acquérir des clients et soutiens pour le camp des Médicis.

« De ceux-là, qui sont ambitieux, nous pourrions nous concilier les plus faible ; mais les malins ne se modifieront pas, à moins de leur donner les premières charges, et nous ne pouvons pas risquer de les leur donner. Restent dans la ville les artisans, qui n'intervenaient pas au Conseil ni ne participaient au gouvernement : nous devrions nous efforcer de nous en faire des amis ; mais cela nous est impossible, parce que les dépenses nécessaires nous contraignent à établir des impôts, et l'amour des peuples pour le prince ne vient que des avantages matériels. »⁶⁰¹

Dans un autre extrait, François Vettori fait un constat intéressant, à savoir que par rapport à l'époque de Laurent le Magnifique, le réseau des Médicis de son époque est très affaibli.

« Comme nous ne pouvons, ainsi que j'ai dit plus haut, procéder de la même manière que Laurent le Magnifique, parce que nous avons trop peu d'amis, il nous faut sans ménagement adopter les moyens que nous jugeons être les meilleurs pour notre sécurité. »⁶⁰²

Il continue son analyse en ajoutant.

⁶⁰⁰ PASSY Louis, 1914: 384.

⁶⁰¹ PASSY Louis, 1914: 388.

⁶⁰² PASSY Louis, 1914: 389- 90.

« Celui qui a inventé le Conseil a inventé exactement le contraire du gouvernement de Cosme et de Laurent ; car lorsque Cosme bannit tant de citoyens en 1434, il s'attacha en échange beaucoup d'hommes nouveaux qui l'aidèrent à conserver le pouvoir ; mais nous ne pouvons point faire de même. »⁶⁰³

Vettori conclut son analyse avec le constat suivant.

« Puisqu'il nous est impossible d'employer les mêmes moyens que Cosme et Laurent, nous sommes obligés d'imiter Pandolfe Petrucci. Pandolfe, qu'on l'appelle tyran ou premier citoyen de Sierre, s'est conduit de manière qu'il mérite d'être loué et imité. Nous tiendrons donc la garde, avec un bon chef, bien ordonnée et bien payée ; nous interdirons les armes, surtout à nos adversaires, et nous n'en laisserons porter à personne ; car nous ne pouvons rien faire de mieux, pour la conservation de la ville et pour la nôtre propre, que de réduire les gens aux métiers et aux plaisirs. »⁶⁰⁴

6.5 François Guichardin

6.5.1 Présentation biographique

François Guichardin naît le 6 mars 1483 en tant que troisième fils de Piero Guichardin et de Simona Gianfigliuzzi. Les Guichardin, à l'image des Vettori, font partie du cercle restreint des grandes familles patriciennes. La famille a immigré vers Florence au cours du 12^e siècle et a pu s'enrichir grâce à la production et le commerce de textile. Les Guichardin intègrent l'élite florentine à partir de 1300. Il est important à souligner que pour les familles patriciennes, il allait de soi que le pouvoir politique devait leur revenir. C'est une conception qui va profondément marquer Guichardin au courant de sa vie. On voit cette influence dans ses écrits.⁶⁰⁵

Quand les Médicis prennent le pouvoir en 1434, les Guichardin réussissent la transition vers le nouveau régime. Les Guichardin s'étaient répartis entre les deux camps pour s'assurer d'être dans le camp des vainqueurs quoiqu'il arrive. Les Guichardin deviendront par la suite les clients les plus loyaux des Médicis. Piero et Jacopo Guichardin étaient parmi les plus

⁶⁰³ PASSY Louis, 1914: 390.

⁶⁰⁴ PASSY Louis, 1914: 390.

⁶⁰⁵ REINHARDT Volker, 2004: 13-14.

intimes confidents de Côme, de Piero et de Laurent de Médicis. Nous avons avec François Guichardin, comme avec Vettori, un « insider », une personne qui fait intégralement partie du réseau clientéliste des Médicis.

Au fil des années, les Médicis vont restreindre l'accès au pouvoir à leur clientèle. Cela se fit par des manipulations électorales qui permettaient de garantir que la clientèle des Médicis domine en tout instant le système politique.⁶⁰⁶

François Guichardin fit carrière après l'exil des Médicis de 1494 et pendant l'époque de la République du *governo largo*. Comme la plupart des jeunes patriciens de l'époque, il avait profité d'une très bonne formation. Il avait donc d'excellentes connaissances en latin, il était familiarisé avec les historiens romains et il avait des notions de grec. Après ses études de droit à Florence, Ferrara et Padua, il revint à Florence et travailla comme avocat. Il ne se contenta pas d'exercer le métier d'avocat, mais décida de se lancer en politique.⁶⁰⁷

Il commence avec la diplomatie, un domaine qui était le monopole des élites patriciennes. C'est ainsi qu'il fut envoyé auprès du roi Ferdinand d'Aragon en tant qu'ambassadeur. À cette époque, il avait déjà commencé à écrire sa *Storie fiorentine* et pendant sa mission auprès de Ferdinand d'Aragon, il rédige un traité qui sera connu sous le nom de *Discours de Logroño*. Toutefois, sa mission fut un échec, car Ferdinand d'Aragon refusait de rompre l'alliance avec le pape Jules II, ce qui signait l'arrêt de mort de la République du *governo largo*.⁶⁰⁸

Après son retour à Florence en 1514, Guichardin réussit la transition vers le nouveau régime avec aise. Les Médicis ambitionnaient de revenir à la situation avant 1494, mais la restauration fut incomplète. Elle créa un nouveau régime, nettement plus autoritaire et centralisé. C'était le cardinal Giovanni de Médicis qui était désormais le maître de Florence et ce dernier fut élu pape en 1513. Alors qu'à Florence, on attendait beaucoup de cette élection, il s'avéra que Léon X réserva tous les honneurs et tous les bénéfices uniquement aux partisans les plus loyaux comme François Guichardin. Celui-ci fit donc partie, à l'image

⁶⁰⁶ REINHARDT Volker, 2004: 14-15.

⁶⁰⁷ REINHARDT Volker, 2004: 22-23.

⁶⁰⁸ REINHARDT Volker, 2004: 22-23.

de François Vettori, du cercle intérieur du régime. François Guichardin fut nommé comme gouverneur de Modena. On lui confia également la gouvernance des villes de Parma et de Reggio, car il était un gouverneur efficace. L'efficacité de Guichardin semble être confirmée par le fait qu'après la mort de Léon X, le pape Hadrian VI prolongea ses mandats.⁶⁰⁹

Quand Giulio de Médicis devient pape sous le nom de Clément VII, François Guichardin était devenu un administrateur expérimenté et un conseiller de premier ordre. Il devient ainsi le secrétaire du pape Clément VII. Toutefois, il ne pourra pas empêcher la politique chaotique de Clément VII et surtout l'inconsistance et la versatilité de ce dernier. Quand la situation dégénère, il n'était même plus à Rome, mais à la tête des troupes pontificales dans la Toscane et la Romagne. Bien qu'il soit nominalement en charge, il lui manquait la capacité de pouvoir agir. Guichardin proposait des actions militaires proactives, mais se heurta à un refus, car les troupes de la Ligue étaient dirigées par François Maria Della Rovere, ennemi mortel des Médicis et qui avait tout intérêt à ce que la guerre tourne en défaveur du pape.⁶¹⁰

Guichardin se trouvait au moment du sac de Rome à Florence. Il essayait de sauver ce qui pouvait l'être. Guichardin fut mis dans une situation périlleuse quand le pouvoir des Médicis s'effondra à Florence. La nouvelle République se montrait de plus en plus hostile aux patriciens, s'inspirant fortement des idées eschatologiques de Savonarole. Comme Vettori, Guichardin devient victime des impôts extraordinaires et pris donc la fuite vers Rome.⁶¹¹

Guichardin assista à la fin de la république et au retour des Médicis, tout particulièrement au régime imprévisible d'Alessandro de Médicis. François Guichardin tenta d'encadrer la cruauté du premier duc et de défendre sa cause auprès de Charles Quint. Après la mort d'Alessandro de Médicis début 1537, il misa sur Côme de Médicis dans l'espoir de créer un régime éclairé et avec une influence patricienne. Toutefois, Côme travailla systématiquement à établir un régime princier, permettant à des familles comme Guichardin d'avoir le monopole des fonctions administratives et de justice, mais leur enlevant tout droit à exercer le pouvoir décisionnel au sein de l'État.⁶¹²

⁶⁰⁹ REINHARDT Volker, 2004: 23-25.

⁶¹⁰ REINHARDT Volker, 2004: 25-26, 31-33.

⁶¹¹ REINHARDT Volker, 2004: 35-36.

⁶¹² REINHARDT Volker, 2004: 36-37.

Pendant le restant de sa vie, Guichardin se concentra surtout sur la rédaction d'une histoire d'Italie. Le 22 mai 1540, Guichardin trépassa à Arcetri.⁶¹³

6.5.2 Ricordi, conseils et avertissements en matière politique et privée

Ministres et amis

Les *Ricordi* de François Guichardin sont une source précieuse d'information. Dans les *Ricordi*, Guichardin aborde la question des réseaux politiques. Il explique aussi comment un prince doit agir pour lier à lui des clients et créatures.

Dans un premier passage des *Ricordi*, Guichardin étudie comment le Prince doit choisir ses ministres.

« Cette difficulté serait considérablement atténuée par la pensée, choisiraient des ministres non encore formés, qu'il mettrait à l'épreuve dans diverses occasions et récompenserait, et qui s'accoutumeraient ainsi aux affaires et deviendraient tout dévoués à son service ; »⁶¹⁴

François Guichardin aborde ensuite la question du devoir de loyauté.

« Si les princes, quand cela leur est commode, font peu de cas de leurs serviteurs, si pour le moindre de leurs intérêts ils les méprisent ou les écartent, en quoi un maître peut-il s'indigner ou se lamenter si ses ministres, à condition qu'ils ne manquent ni à la loyauté ni à l'honneur, l'abandonnent ou prennent les partis dont ils peuvent tirer un plus grand bénéfice ? »⁶¹⁵

Guichardin continue et dans l'extrait suivant souligne l'importance de l'amitié.

« Rien n'est plus précieux que les amis ; aussi, quand vous le pouvez, ne perdez pas l'occasion de vous en faire ; car les hommes se rencontrent souvent, et les amis sont utiles, et les ennemis nuisent, aux moments et aux endroits les plus inattendus. »⁶¹⁶

⁶¹³ REINHARDT Volker, 2004: 37.

⁶¹⁴ GUICHARDIN François, 1998: 106.

⁶¹⁵ GUICHARDIN François, 1998: 107.

⁶¹⁶ GUICHARDIN François, 1998: 111.

Sur le réseau politique des Médicis et la crise de 1527

Dans le passage ici-bas Guichardin analyse l'exercice du pouvoir des Médicis et tout particulièrement intéressant pour nous, la question du rôle des clients et créatures dans le gouvernement médicéen.

« J'ai dit et écrit plusieurs fois que les Médicis perdirent le pouvoir en 1527 pour l'avoir exercé à bien des égards selon les usages d'un gouvernement libre, et que je me demandais si le peuple ne perdrait pas la liberté en l'exerçant à bien des égards à la façon d'un gouvernement autoritaire. La raison de ces deux conclusions est que le pouvoir des Médicis, qui était odieux à la grande majorité de la cité, aurait eu besoin pour se maintenir du soutien d'un parti d'amis, c'est-à-dire d'hommes qui d'un côté auraient tiré de grands avantages du pouvoir, et de l'autre auraient su qu'ils étaient perdus et dans l'impossibilité de demeurer à Florence si les Médicis en étaient chassés : et il ne pouvait en être ainsi, du moment qu'on distribuait largement, comme le faisaient les Médicis, les honneurs et les profits de la cité, en ne voulait faire pour ainsi dire aucune faveur extraordinaire aux amis par le jeu des mariages, et en s'ingéniait à faire preuve d'impartialité envers chacun. Autant de choses qui seraient fort blâmables si elles étaient portées à l'extrême opposé ; mais il est tout aussi vrai que de les tenir dans cet extrême-ci ne donnait pas davantage au pouvoir des Médicis le soutien d'amis. »⁶¹⁷

C'est dans un passage qui suit immédiatement après qu'il analyse plus en profondeur les causes de la chute politique des Médicis à Florence.

« Et même si elles plaisaient au plus grand nombre, cela ne suffisait pas, car le désir d'en revenir au Grand Conseil était par ailleurs si ancré dans les cœurs qu'aucune mansuétude, aucune douceur, aucun plaisir accordé au peuple ne suffisait à l'en arracher ; quant aux amis, si un pouvoir de ce genre leur plaisait, ils « n'en tiraient pas cependant tant de satisfaction qu'ils voulassent pour cela courir de dangers ; et comme ils espéraient pouvoir se sauver comme en 1494 s'ils se conduisaient honnêtement, ils étaient prêts dans le danger à laisser s'écouler le torrent plutôt qu'à essayer de l'arrêter. »⁶¹⁸

⁶¹⁷ GUICHARDIN François, 1998: 114.

⁶¹⁸ GUICHARDIN François, 1998: 115.

Sur la nature humaine

François Guichardin nous offre dans le passage ci-bas une analyse sur ce qu'il perçoit comme une des bases psychologiques de la mentalité de ses contemporains.

« Rien n'est plus fugace que la mémoire des bienfaits reçus : aussi comptez davantage sur ceux dont la situation est telle qu'ils ne peuvent manquer aux obligations qu'ils vous ont, que sur ceux qui ont reçu vos bienfaits ; car souvent soit ils ne s'en souviennent plus, soit ils les tiennent, pour plus petits qu'ils ne soient, soit ils prétendent que vous étiez presque forcés de les faire. »⁶¹⁹

Il pousse l'analyse plus loin dans l'extrait ci-bas.

« Gardez-vous de faire aux hommes ces plaisirs qu'on ne peut faire sans causer à d'autres un égal déplaisir ; car celui qui a été offensé n'oublie pas, et tient même l'offense pour plus grave qu'elle n'est ; celui qu'on a obligé ne s'en souvient pas, ou croit avoir été moins obligé qu'il ne l'a été. Ainsi, en supposant les autres choses égales, on y perd, et de très loin, plus qu'on y gagne. »⁶²⁰

Guichardin continue dans le passage qui suit son enquête sur la nature humaine et surtout sur le système politique de Florence.

« Il est plus difficile à la très puissante maison des Médicis, avec ces deux papes, de conserver son pouvoir sur Florence, que ce ne fut à Côme, simple citoyen. Car outre la puissance exceptionnelle qui fut la sienne, les conditions de l'époque y concourent, Côme n'ayant eu à disputer le pouvoir qu'à quelques puissants, sans déplaire à la multitude qui ne connaissait pas la liberté ; au contraire, à chaque querelle entre puissants et à chaque changement, les hommes de moyenne et de basse condition élevaient leur position. Mais aujourd'hui qu'on a goûté au Grand Conseil, la question n'est plus d'ôter ou d'usurper le pouvoir de quatre, six, dix ou vingt citoyens, mais celui du peuple tout entier, qui est si attaché à cette liberté qu'on ne peut espérer la lui faire oublier, quelles que soient les douceurs, les bonnes mesures de gouvernement et les marques de faveur témoignée aux populaires dont puissent user les Médicis ou autres puissants. »⁶²¹

⁶¹⁹ GUICHARDIN François, 1998: 117.

⁶²⁰ GUICHARDIN François, 1998: 117.

⁶²¹ GUICHARDIN François, 1998: 123-24.

Conseils aux créatures, clients et courtisans

Guichardin donne dans les passages qui suivent quelques conseils à tous ceux qui sont ou aspirent à être des clients. Il nous permet d'avoir sa conception de ce qu'il considère être la relation entre le client et son patron.

« L'expérience montre que tous ceux qui ont aidé un autre à acquérir de la puissance en viennent à se trouver avec le temps en médiocre faveur auprès de lui. La raison en est, dit-on, que connaissant les capacités de celui qui l'a aidé, le prince craint que ce ne puisse un jour lui ôter ce qu'il lui a donné ; mais peut-être est-ce tout autant parce que cet homme, convaincu d'avoir mérité beaucoup, veut davantage qu'il ne lui revient, et, ne l'ayant pas obtenu, deviens mécontent. De là naissent entre lui et le prince l'irritation et les soupçons. »⁶²²

François Guichardin creuse davantage la question en adoptant aussi l'autre point de vue, à savoir celui du prince donc du patron de la relation clientéliste.

« Chaque fois que toi, qui as été cause que je sois devenu prince, ou qui m'y as aidé, tu veux que je me gouverne à ta façon ou que je t'accorde des choses qui risquent de diminuer ma propre autorité, tu effaces alors le bien que tu m'as fait, puisque tu cherches à m'ôter tout ou partie des effets de ce que tu m'as aidé à acquérir. »⁶²³

Guichardin reprend alors le thème du lien entre le prince et son client en adressant un avertissement aux clients et aux courtisans trop zélés.

« Celui qui dépend de la faveur des princes est suspendu à chacun de leurs gestes, au moindre signe qu'ils font, de façon à pouvoir se précipiter facilement dès qu'ils expriment un quelconque désir : ce qui a souvent causé bien du tort aux hommes. Il faut savoir garder ses esprits pour ne pas inconsidérément se laisser monter la tête par eux et ne bouger que pour des choses essentielles. »⁶²⁴

Guichardin soutient dans l'extrait qui suit que les humains ont un rapport très cynique aux valeurs politiques.

⁶²² GUICHARDIN François, 1998: 129.

⁶²³ GUICHARDIN François, 1998: 129.

⁶²⁴ GUICHARDIN François, 1998: 143.

« Ne croyez pas ceux qui prêchent la liberté avec tant de conviction, car presque tous, et peut-être même tous sans exception, n'ont de vue que des intérêts particuliers ; et l'expérience nous montre souvent ce fait avéré que, s'ils pensaient trouver une condition meilleure sous un gouvernement restreint, ils y courraient à toutes jambes. »⁶²⁵

Guichardin affirme dans le passage ici-bas une notion très intéressante, à savoir des avantages passifs que confère un réseau à une personne.

« Les avantages que tu retires de tes parents et de tes amis, et dont ni toi ni eux ne s'aperçoivent, sont bien plus nombreux que ceux que l'on sait venir d'eux : car les occasions où tu dois recourir à leur aide sont rares, comparées à celles que t'apporte quotidiennement le fait que l'on croie que tu peux user d'eux à ta guise. »⁶²⁶

François Guichardin aborde dans le passage suivant la question des courtisans, donc des créatures vivant à la Cour.

« Quiconque vit à la cour des princes et aspire à être employé par eux doit se tenir sous leurs yeux autant qu'il peut, car souvent une affaire surgit, et, s'il te voit, il se souvient de toi et, souvent, te la confie, alors qu'il la confierait à un autre, s'il ne te voyait pas. »⁶²⁷

Face au tyran

Guichardin rompt avec cette idée très passive du comportement du courtisan. Il donne quelques conseils si on est face à un prince tyrannique.

« Auprès d'un tyran prudent, quand il ne me considère pas comme un ennemi, j'aimerais plutôt passer pour courageux et turbulent que pour timide, car il cherchera à me contenter, alors qu'avec un timide il se sentira davantage en sécurité. »⁶²⁸

Il affirme qu'il faut être proche du tyran, mais pas trop de manière à pouvoir maximiser le profit en minimisant les risques.

« Si l'on vit sous un tyran, il veut mieux n'être son ami que jusqu'à un certain point, plutôt que de compter parmi ses plus proches confidents ; en effet, si vous êtes un homme estimé,

⁶²⁵ GUICHARDIN François, 1998: 135.

⁶²⁶ GUICHARDIN François, 1998: 142.

⁶²⁷ GUICHARDIN François, 1998: 145.

⁶²⁸ GUICHARDIN François, 1998: 147.

vous profitez tout autant de sa puissance, et parfois même plus qu'un autre dont il se sent plus sûr ; et à sa chute, vous pouvez espérer vous sauver. »⁶²⁹

Guichardin continue ses avertissements en suggérant.

« Le tyran met tous ses soins à découvrir le secret de ton cœur en te faisant mille caresses, en s'entretenant longuement avec toi, en te faisant observer par d'autres, qui sur son ordre deviennent tes intimes : autant de rets dont il est difficile de se garder ; aussi, si tu veux qu'il ne pénètre pas tes intentions, songes-y bien et garde-toi soigneusement de tout ce qui peut te découvrir, en mettant autant de soin à ne pas te laisser pénétrer qu'il ne met, lui, à le faire. »⁶³⁰

Faut-il naître sujet d'une république ou d'une principauté ?

François Guichardin s'interroge dans un autre aphorisme s'il est préférable de naître sujet dans une république ou dans une principauté.

« Il est souhaitable de ne pas naître sujet ; pourtant s'il faut l'être, mieux vaut être celui d'un prince que celui d'une république : car la république opprime tous ses sujets et ne partage sa grandeur qu'entre ses seuls citoyens ; le prince est plus impartial à l'égard de tous, et il a pour sujets également l'un et l'autre ; aussi chacun peut-il espérer recevoir ses bienfaits et être pris à son service. »⁶³¹

Guichardin avertit le prince de ceux qui ne peuvent pas être contentés.

« Que les princes se gardent surtout de ceux qui sont par nature impossibles à contenter, car ils ne peuvent tant les combler de bienfaits que cela suffise à s'assurer d'eux. »⁶³²

Un autre conseil prodigué par Guichardin au prince est de toujours éviter de révéler son mécontentement auprès de ceux qui le servent sauf si cela risque de lui causer dommage.

« Il est très prudent — et fort peu de gens observent cette règle — de savoir dissimuler le mécontentement que nous cause quelqu'un, si ce faisant il n'en résulte ni dommage ni infamie pour soi ; car il arrive souvent que tu aies ensuite à te servir de lui, ce qui est fort difficile s'il sait déjà que tu es mécontent de lui. Et il m'est arrivé maintes fois de devoir solliciter des

⁶²⁹ GUICHARDIN François, 1998: 147.

⁶³⁰ GUICHARDIN François, 1998: 148.

⁶³¹ GUICHARDIN François, 1998: 151.

⁶³² GUICHARDIN François, 1998: 159.

personnes envers qui j'étais très mal disposé, et celles-ci, croyant le contraire, ou du moins n'étant pas convaincues de mes mauvaises dispositions, m'ont servi fort diligemment. »⁶³³

Guichardin développe sa pensée dans l'extrait qui suit en suggérant que toute offense faite ou perçue pousse les gens à agir contre le prince même si cela se fait de manière « irrationnelle » donc contre leur propre intérêt.

« Il ne doit point vous suffire, pour vous fier ou vous en remettre à des hommes que vous avez offensés, de savoir que de cette négociation même, si elle était bien menée, résulteraient pour eux aussi profit et honneur ; en effet, le souvenir des offenses est si fort par nature chez certains hommes qu'il les pousse à se venger contre leur propre intérêt : soit parce qu'il estiment plus haut cette satisfaction-là, soit parce que la passion les aveugle au point qu'ils ne distinguent pas ce que seraient dans cette affaire leur honneur et leur profit. Et tenez cette mise en garde présente à l'esprit, car beaucoup se trompent sur ce point. »⁶³⁴

L'analyse psychologique de Guichardin ne se résume pas à la simple question des offenses et de la réaction des clients à celles-ci, mais de manière générale à la bonne connaissance des aspirations de chaque acteur. C'est ainsi qu'il développe dans le passage ci-bas l'idée que le prince doit avoir connaissance de la « nature » de ses serviteurs.

« D'un côté il semble qu'un prince, un maître, doive mieux que tout autre connaître la nature de ses sujets et de ses serviteurs, car par nécessité nombre de leurs désirs, de leurs desseins et de leurs démarches viennent à sa connaissance ; de l'autre, c'est tout le contraire, car avec tout autre ils traitent plus ouvertement, tandis qu'avec lui, ils mettent tous leurs soins et tout leur art à cacher leur nature et leurs inclinaisons. »⁶³⁵

Dans l'extrait suivant, François Guichardin s'interroge sur la pertinence d'être en faveur d'un prince généreux ou s'il faut préférer un souverain économe.

« La prodigalité est chez un prince plus détestable et plus pernicieux que la parcimonie, car on ne peut être prodigue sans prendre à beaucoup, et prendre à ses sujets, c'est leur faire plus d'offense que de ne point leur donner. Il semble néanmoins que les peuples préfèrent un prince prodigue à un prince avare. La raison en est que si bien peu nombreux sont ceux à qui

⁶³³ GUICHARDIN François, 1998: 161.

⁶³⁴ GUICHARDIN François, 1998: 168.

⁶³⁵ GUICHARDIN François, 1998: 174.

le prodige donne en regard de ceux à qui il prend — lesquels sont nécessairement nombreux — pourtant, comme je l’ai dit ailleurs, l’espoir a sur les hommes tellement plus d’empire que la crainte, qu’ils espèrent facilement être plutôt du petit nombre à qui on donne que du grand nombre à qui on prend. »⁶³⁶

Guichardin change dans l’extrait qui suit d’approche. À la place de s’adresser au prince ou au serviteur, il s’adresse ici de manière générale à ceux qui seraient tentés de se tenir loin des affaires politiques.

« Faites tout pour entretenir de bons rapports avec les princes et avec les pouvoirs dirigeants ; car même si vous êtes inoffensifs, même si vous vivez dans des conditions tranquilles et réglées, et si vous êtes disposés à ne pas vous mêler de politique, il se produit néanmoins à tout moment des événements qui vous forcent à vous trouver à la merci de ceux qui gouvernent. Sans oublier que le simple fait de passer pour être mal vus vous nuit de mille façons. »⁶³⁷

La citation qui suit s’adresse directement aux clients et surtout aux courtisans. Guichardin conseille aux courtisans comment obtenir les faveurs du prince.

« Qui est auprès des princes et désire obtenir grâces et faveurs pour lui ou pour ses amis, doit s’ingénier autant qu’il peut à ne pas avoir à faire trop souvent des requêtes directes, mais il doit plutôt chercher ou attendre l’occasion de les présenter et de les introduire avec quelque habilité : et quand les occasions surviennent, il faut les saisir aussitôt et ne pas les laisser passer. Qui agit ainsi mène ses affaires bien plus aisément et ennuie beaucoup moins le prince ; et une fois qu’il a obtenu une faveur, il est plus libre et plus susceptible d’en obtenir facilement une autre. »⁶³⁸

Guichardin donne aussi des conseils sur comment convaincre une personne de soutenir un projet.

« Un des moyens de rendre partisan d’un de vos projets quelqu’un qui y aurait été contraire est de le mettre à sa tête et d’en faire pour ainsi dire l’auteur ou le directeur. Ce sont surtout les hommes légers qu’on gagne de cette façon : car sur beaucoup d’entre eux cette vanité à

⁶³⁶ GUICHARDIN François, 1998: 178.

⁶³⁷ GUICHARDIN François, 1998: 178.

⁶³⁸ GUICHARDIN François, 1998: 187.

elle seule a suffisamment d'empire pour les pousser à faire plus grand cas d'elle-même que des considérations réalistes qu'ils devraient porter sur les choses. »⁶³⁹

Le dernier passage de Guichardin est d'un intérêt particulier. François Guichardin suggère que les bons citoyens devraient interagir avec un despote afin de l'inciter à poursuivre le bien.

« Je crois que c'est le devoir des bons citoyens, quand la patrie tombe aux mains des tyrans, que de chercher à être en excellents termes avec eux pour pouvoir inciter au bien et éloigner le mal ; c'est certainement l'intérêt de la cité qu'en tout temps les hommes de bien aient de l'autorité. Et quoique les ignorants et les fanatiques de Florence l'aient toujours entendu autrement, ils verraient combien le gouvernement des Médicis serait néfaste s'il n'avait autour de lui que des fous et des méchants. »⁶⁴⁰

6.6 Luca Landucci, le récit d'un journal intime florentin

6.6.1 Présentation biographique

Luca Landucci naît à Florence en 1436. Il était le fils de Luca et d'Agnola di Landuccio. La famille Landuccio était originaire de Dicomano.⁶⁴¹

Luca Landucci épouse en 1466, Salvestra di Domenico Pagnia. Quand elle trépassa, Landucci la décrit comme sa femme et chère compagne, d'une bonté et d'une vertu sans égal. Ensemble ils vont avoir douze enfants, dont trois hommes et trois femmes sont encore en vie à l'époque où il écrit l'hommage à sa défunte épouse. Une des filles aurait rejoint le couvent de Fuligno et deux seraient à l'époque encore dans la demeure familiale.⁶⁴²

Grâce à la riche dot apportée par son épouse, Landucci ouvre un magasin de spécialités au Canto de' Tornaquinci. Il le fait après avoir acquis une première expérience comme assistant de commerce auprès de Francesco di Francesco et une courte association avec son collègue Spinello di Lorenzo. Il rompt le partenariat après que di Lorenzo le force à se lancer dans des

⁶³⁹ GUICHARDIN François, 1998: 189-90.

⁶⁴⁰ GUICHARDIN François, 1998: 199.

⁶⁴¹ LANDUCCI Luca, 1985: VII-VIII

⁶⁴² LANDUCCI Luca, 1985: VIII.

dépenses majeures pour la restructuration de quelques locaux au Mercato Vecchio. Landucci rompt l'association, car n'étant pas épris par les projets grandioses de Laurent.⁶⁴³

Landucci se distingue comme quelqu'un ayant vécu une vie relativement calme et se tenant loin de toute ambition politique ou de rêve de richesse. Le seul fait politique que l'on connaît de lui est d'avoir participé une fois, le 20 décembre 1512, au squittino. Il l'aurait fait avec très peu de volonté et sous pression de la part de ses amis.⁶⁴⁴

Landucci aurait poursuivi durant sa vie le principe du juste milieu, un idéal dont on connaît l'existence depuis l'Antiquité. Dans son journal, il indique ainsi qu'il est plus sage de rester en bas que de vouloir dépasser tout le monde. Cela serait dangereux pour l'âme et le corps. Il conclut même que si les puissants étaient sages, ils éviteraient de vouloir dominer les gens simples, car cela générerait trop de haine chez l'homme commun. Les riches devraient aussi chercher à être heureux de leur richesse et se vouer au bien commun. Ils devraient également se distinguer par le commerce, leurs bonnes mœurs et la charité et en aimant leur patrie avec sincérité. Cette vision est particulièrement intéressante, car elle consiste dans une critique de l'ambition et milite en faveur d'une vie centrée autour des bonnes mœurs et de la modération. Cela prend encore davantage d'intérêt quand on considère que Landucci naît et vit sous les Médicis pendant la première partie du 15^e siècle. C'est pourquoi le récit de son journal est d'intérêt pour étudier cette époque charnière de l'Histoire florentine.⁶⁴⁵

Landucci assista aussi à la phase finale de la République sous contrôle des Médicis, du moins celle qui émerge après 1434. Il assiste à l'arrivée de Charles VIII en Italie, l'exil des Médicis, leur retour éphémère, au sac de Prato ainsi que tous les événements en lien avec Savonarole, personnage pour lequel Landucci avait une certaine sympathie.⁶⁴⁶

Nous apprenons au fil de son journal d'autres informations intéressantes sur sa personnalité. Nous le constatons à travers de ses commentaires pendant la guerre de Ferrara (1482-84). Il

⁶⁴³ LANDUCCI Luca, 1985: VIII.

⁶⁴⁴ LANDUCCI Luca, 1985: VIII.

⁶⁴⁵ LANDUCCI Luca, 1985: IX.

⁶⁴⁶ LANDUCCI Luca, 1985: IX, XI.

y critique très durement le conflit, décrivant les déplacés et miséreux. Il la nomme même une « maudite » guerre qui est une malédiction pour les petits et les plus faibles.⁶⁴⁷

La mort de Laurent le Magnifique le marque profondément. Il développe dans le cadre de son journal une vision axée sur la fragilité de la nature humaine et de l'idéal du juste milieu, aussi connu sous le principe de « aurea mediocritas ». Laurent le Magnifique exerce une fascination sur Landucci comme montre le début de son éloge. Il incarne également aussi l'antithèse de l'idéal de Landucci, donc un homme s'élevant bien au-delà de sa condition de départ et aspirant à dominer tous les autres.⁶⁴⁸

Cette attitude se retrouve par rapport à un autre citoyen puissant du nom de Filippo Strozzi. L'idée que Landucci propose est que l'homme peut se prendre pour un seigneur, il n'est rien face à Dieu qui est détenteur de toute puissance. On constate aussi une influence de la pensée chrétienne qui s'axe fortement sur le concept de l'humilité et de la modestie.⁶⁴⁹

Le journal se termine en 1516, du moins en ce qui concerne les entrées faites par Luca Landucci en personne. À partir de là les entrées sont faites par une autre personne. Nous pouvons donc en déduire que Luca Landucci meurt à cette époque et que le journal est repris par un autre membre de sa famille.⁶⁵⁰

Avec sa mort se termine non seulement la vie d'un épiciers, mais aussi une époque, car l'Italie florissante du 15^e siècle entre dans une nouvelle phase. C'est l'époque de l'hégémonie espagnole et des grands défis à venir comme le sac de Rome et la transformation de Florence en une principauté sous contrôle des Médicis.⁶⁵¹

⁶⁴⁷ LANDUCCI Luca, 1985: XIV.

⁶⁴⁸ LANDUCCI Luca, 1985: XVIII.

⁶⁴⁹ LANDUCCI Luca, 1985: XVIII.

⁶⁵⁰ LANDUCCI Luca, 1985: XIII.

⁶⁵¹ <https://www.britannica.com/place/Italy/Early-modern-Italy-16th-to-18th-centuries> (27.12.2019)

6.6.2 L'élection du pape Léon X

Le journal de Landucci nous donne un aperçu assez précis du déroulement de l'élection de Léon X.⁶⁵² Aussi, nous apprenons sur les tractations ayant eu lieu avant son élection et sur la création d'une capitulation électorale.

« E in questi di ci fu una copia che quando e Cardinali furono in conclavi, innanzi facessino el Papa, creorono fra loro 30 capitoli di quello fussi obbrigato el Papa che sarebbe creato, sotto giuramento d'osservargli; e che 'l Papa che sarà fatto sia ubrigato a retificare a detti capitoli sotto giuramento, innanzi sia pubblicato: fra gli altri capitoli furono questi. »⁶⁵³

Parmi les trente chapitres, Luca Landucci en mentionne trois.

« 1. Che non possi fare piu che due cardinali di sua consanguinità, quando mancassi el numero di 24, senpre vincendo co'due terzi de' cardinali.

2. El secondo, che fussi ubrigato a ragunare una congregazione di cristiani a ordinare la Santa Chiesa, e pensare contro a gli infedeli, e leggere due volte l'anno questi capitoli nella congregazione.

3. El terzo, che non possi trarre la Corte di Roma per l'Italia senza consenso della meta de'Cardinali, e per fuori di Italia bisogni 2/3 de' cardinali. »⁶⁵⁴

Luca Landucci passe ensuite à l'élection de Leon X expliquant comment le froid de mai avait provoqué la mort de nombreuses personnes.

« E in questo tenpo stette mesi che non piovve mai, ma nevico e stette freddo per molti di come di gennaio, in modo che ci moriva molta gente : in pochi di morivono e non si sapeva di che male. E a di...d'aprile 1513, fu coronato Papa Lione a Roma, con grande onore e assai magnificenza e spesa. »⁶⁵⁵

Luca Landucci nous raconte ensuite comment Giulio de Médicis fut fait archevêque de Florence.

⁶⁵² VON RANKE Leopold, 1962: 60.

⁶⁵³ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

⁶⁵⁴ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

⁶⁵⁵ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

« E a di 17 d'aprile 1513, ci fu come messer Giulio de' Medici era fatto Arcivescovo di Firenze, e fecesi molta festa e fuochi per tutto Firenze, »⁶⁵⁶

Un dernier passage parle de la nomination des cardinaux. Il nous fait une liste en nous donnant des indications sur leur lien avec le pape.

« E a di detto ci fu come el Papa aveva fatto tre cardinali, che fu messer Giulio di casa sua, el quale prima aveva fatto Arcivescovo di Firenze; el secondo messer Lorenzo Pucci; el terzo un figliuolo di Franceschetto suo parente⁶⁵⁷, e un fratello di ser Piero da Bibbiena⁶⁵⁸. »⁶⁵⁹

6.6.3 La conjuration de 1466

Dans une de ces entrées de journal de 1466, Luca Landucci nous explique comment les Médicis ont réagi face à la conjuration de 1466 visant Piero de Médicis (1416-1469).

« E a di primo di settenbre 1466, si fece el parlamento in Piazza, e fu grande romore nella città : piu volte si serro le botteghe per pagura d'andare a sacco. Fu cacciato Niccolo Soderini, messer Dietisalvi e messer Luca Pitti, ch'erano e capi contre a Piero di Cosimo de' Medici, el quale vollono amazzare, venendo da Careggi. E non riuscendo loro, furono cacciati molti cittadini di questa congiura, e confinati [...] ; eccetto che messer Luca Pitti ; perchè feciono un parentado chè Messere dette per donna una sua figliuola a Giovanni Tornabuoni, e imparentati insieme, non ne fu mandato : lui rimase amico e con buona pace. »⁶⁶⁰

6.6.4 La mort de Laurent de Médicis (1449-1492)

Dans son entrée de journal du 10 avril 1492, Landucci nous donne des informations sur l'enterrement de Laurent de Médicis.

« E a di 10, martedì, si seppeli in Sa' Lorenzo, circa a ore 20. Ben puo pensare ogniuno ch'è la vita umana nostra; questo uomo era, secondo el mondo, el piu glorioso uomo che si trovi, e 'l piu ricco e 'l maggiore stato, piu riputazione. Ogniuno lo predicava che governava l'Italia, e veramente era una savia testa; e ogni suo caso gli riusciva a bene. E al presente aveva

⁶⁵⁶ LANDUCCI Luca, 1985: 338-39.

⁶⁵⁷ Innocenzio Cibo, figliuolo di Maddalena sorella del Papa [Citation tirée de l'ouvrage : Luca Landucci, 1985]

⁶⁵⁸ Bernardo da Bibbiena, domestico e allevato dei Medici, stato segretario del mesesimo Papa quando egli era cardinale, e dipoi suo tesoriere. [Landucci, 1985]

⁶⁵⁹ LANDUCCI Luca, 1985: 339.

⁶⁶⁰ LANDUCCI Luca, 1985: 9.

condotto quello che per gran tempo niuno cittadino l'aveva saputo fare: avere condotto el suo figliuolo al cardinalato. E non tanto a nobilitato la casa sua, ma tutta la città. »⁶⁶¹

La deuxième partie est à l'opposé de la première et se présente sous forme d'une réflexion de type religieuse sur la mortalité et l'objectif de l'homme sur Terre. Landucci conclut en demandant à Dieu de pardonner les péchés de Laurent de Médicis et de toutes les créatures humaines.

« E con tutte queste cose non potè andare piu là un'ora, quando venne el punto. E pero : uomo, uomo, qual cosa abbiano noi da 'nsuperbire? El vero atributo umano è la vera umiltà e pero ogni volta che noi insuperbiano, e che noi ci stimiano piu che gli altri, e non riconoscano da Dio ogni beneficio spirituale, corporale e tenporale; allora usciano de' termini umani. [...] La vera proprietà dell'uomo si è la vera mansuetudine e umiltà, e stimare Iddio ogni cosa, e' resto nulla, se non in tanto quanto l'ha fatta buona Iddio : el quale sia benedetto in eterno da tutte le creature, com'è degno. El quale mi perdoni e miei peccati, e così perdoni al sopradetto morto, come voglio che perdoni a me; e così a tutte le creature umane. »⁶⁶²

6.7 Piero di Marco Parenti

6.7.1 Présentation biographique

Piero di Marco Parenti naît le 18 janvier 1450 à Ronta di Mugello, dans une maison de campagne dans laquelle sa famille s'était réfugiée durant une épidémie de peste. Il est le fils de Marco di Parente et de Catherine de Matteo Strozzi. Piero Parenti est ainsi membre de l'élite florentine avec des liens de sang avec les plus puissantes familles de la cité, tout particulièrement les Strozzi. Semblable à certains points à Guichardin, il se distingue toutefois par le fait d'être un ardent opposant des Médicis.⁶⁶³

La famille Parenti arrive à Florence durant les premières décennies du 14^e siècle. Au fil du siècle, la famille s'enrichit, devenant ainsi une des familles les plus fortunées du quartier de San Giovanni au début du 15^e siècle. Les Parenti ne sont malgré leur statut pas très actifs politiquement. En dehors de l'époque des tumultes de Ciompi, les Parenti ne détiennent pas

⁶⁶¹ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

⁶⁶² LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

⁶⁶³ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

des offices durablement ou uniquement des postes secondaires. Le grand-père et le père de Piero di Marco Parenti ont participé une seule fois à la *Signoria*. La famille se trouve aussi exclue des listes électorales en 1455 sous motif de trouble à l'ordre public.⁶⁶⁴

En tant que fils unique d'une famille fortunée, il avait de nombreuses relations avec le monde des arts et de la culture. Il reçut également une bonne instruction. Il avait de manière régulière des leçons de philosophie et de langues classiques (latin et grec). Il intégrait également une école d'abacus.⁶⁶⁵

Parenti était en relation avec de nombreux humanistes comme Bartolomeo Fonzio. Il était réputé pour avoir une très bonne maîtrise du latin. On lui attribue entre autres un rapport sur les festivités pour les noces de Laurent le Magnifique avec Clarice Orsini en 1469.⁶⁶⁶

Parenti commence sa carrière politique quand il suit en 1470 son père à Colle Valdelsa quand ce dernier exerce pendant un semestre la fonction de *podestat*. Il intègre en 1477 la mission des ambassadeurs florentins Bongianni Gianfigliuzzi et Pier Filippo Pandolfini à Naples. L'objectif de la mission était d'apporter les félicitations de la *Signoria* pour le mariage du roi Ferdinand d'Aragon avec la fille de Giovanni II de Portugal.⁶⁶⁷

Parenti commence à partir de 1476 la rédaction d'une histoire de ses temps en débutant avec la mort de Galeazzo Maria Sforza. Il veut créer un récit historique. Les sentiments antimédicéens émergent dans l'écrit de Parenti après la mort de Laurent le Magnifique.⁶⁶⁸

Piero di Marco Parenti épouse le 27 novembre 1480 Onesta di Antonio di Alessandri degli Alessandri et di Ginevra di Guglielmo Tanagli. Ils eurent ensemble plusieurs enfants. Marco, le premier-né, suivit par Caterina qui épousa Niccolo di Andrea Agli ; Ginevra, morte de la peste en 1498 ; François ; Antonio ; Filippo ; Giovanni ; Benedetto ; Vincenzo, mort enfant en 1502 ; Ginevra ; Vinvenczo et finalement Maria qui épousa Laurent Dazzi.⁶⁶⁹

⁶⁶⁴ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁶⁵ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁶⁶ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁶⁷ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁶⁸ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁶⁹ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

Parenti intègre le prieuré pour la première fois en 1482. Par la suite, il devient en 1483 pendant six mois *podestat* de San Casciano. Il cumule pendant les années suivantes diverses fonctions politiques. Parenti réalise une carrière politique à Florence sous les Médicis, mais il semble avoir ressenti une certaine insatisfaction. La raison est que Laurent le Magnifique avait tendance à la fin de sa vie de réserver les fonctions les plus importantes à un cercle restreint de collaborateurs. C'est pourquoi quand il reprend son œuvre historique après 1492 le ton est nettement plus virulent et critique. Parenti va même commencer à accuser les Médicis de tyrannie.⁶⁷⁰

Parenti aurait eu de grands espoirs dans la création de la République du *governo largo*, mais se trouve désillusionné à cause des graves conflits entre les différentes factions. Parenti continue à faire carrière sous le nouveau régime. Il intègre les *Otto di Guardia* pendant quatre mois en 1498. Il devient en 1499 membre de l'Office de la Condotta pendant six mois et il assume diverses fonctions les années suivantes.⁶⁷¹ Parenti devient en 1503 consul des arts de la soie, industrie à travers laquelle sa famille s'était enrichie. En 1504, il devient capitaine du parti guelfe et assume diverses fonctions jusqu'en 1518.⁶⁷²

Il meurt le 5 mai 1519 et a été enterré à San Maria del Fiore.⁶⁷³

6.7.2 Storia fiorentina

Année 1478

Le passage ci-dessous nous présente la politique du pape Sixtus IV.

« Impero ché, avendo detto Francesco grandissima familiarità col conte Girolamo, nipote di papa Sisto e governatore si puo dire della corte romana (e intendendosi eziandio bene col re Ferrando, male contento dello stato grande di Lorenzo, non a suo proposito. »⁶⁷⁴

Le passage suivant récite les évènements pendant la Conjuration des Pazzi.

⁶⁷⁰ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁷¹ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁷² ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁷³ ARRIGHI Vanna, 2014: Volume 81.

⁶⁷⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 13.

« Intanto vennono alcuni parenti e partigiani di Lorenzo, come furono Tornabuoni e Martelli / e altri, in chiesa armati, e mandorono fuori ciascuno; dipoi con grand guardia lo trassono di chiesa e rimenorollo a casa, lasciando Giuliano disteso in terra e morto in Santa Maria detta. El romore e la boce era sparsa per tutta la terra Lorenzo e Giuliao essere suti morti da' Pazzi, il perché ciascuno stava sospeso, non sapendo che partito pigliarsi. »⁶⁷⁵

Année 1492, mois avril

Piero di Marco Parenti nous explique dans l'extrait qui suit comment l'annonce de la mort de Laurent de Médicis a été accueillie par les gens.

« La città variamente riprese la morte di Lorenzo. E' plebei se ne contentorono, rispetto alle nuove monete et gabelle, dalle quali forte si sentivano offesi. E' popolani e' gentilotti non molto se ne attristorono, [...]. E' Principali intra di loro divisi si vedevano; chi molto era intrinseco a Lorenzo, e aveva il governo nelle mani, forte se n'attristo, riputando doverne abassare, e forse perdere lo stato; chi non cosi era intinto, e dal canto suo del governo netto, piu presto se ne rallegra, stimando la repubblica doverne riavere la libertà e loro uscire di servitu. In effeto segretamente nello universale la sua morte fu accetta, benché per nessuno si dimostrassi, si per le sopradette cagioni, si massime per la oppressione della città, la quale sotto la potenza sua non altrimenti era che serva. »⁶⁷⁶

Il parle ensuite de Piero de Médicis, le fils de Laurent de Médicis.

« Piero de' Medici, rimasto, fu vicitato da tutto il popolo, il quale andava a condolarsi seco di tanta perdita; alquanti cittadini, benché non parenti, per gratificare al figliuolo si vestirono a bruno, e quasi tutti erano della Copagnia de' Magi, partigiani suoi. »⁶⁷⁷

Année 1492, mois mai

Parenti parle dans son récit du mai de 1492 du retour du cardinal de Médicis à Florence.

« Fu causa della tornata del Cardinale il volere aumentare favore qui nella terra a Piero, impero che alquanti de' principali cittadini pure pareva che si risentissino a non volerli interamente cedere. Di questo temendo, altri principali uomini, di non cosi naturale

⁶⁷⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 20.

⁶⁷⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 23-24.

⁶⁷⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 24.

reggimento, confortarono Piero al fare venir il Cardinale, perché e nuove vicitazioni, e moltitudine di faccende e pratiche s'aggiugnerebbono, donde il popolare concorso alla casa de' Medici verrebbe a moltiplicare. Oltra di questo, sendo etiam il Papa in termine da non molto vivere, e la Corte divisa, cioè ristrettisi e' cardinli in 2 parti, non pareva che senza pericolo el cardinale de' Medici, giovane e senza pratica di corte, vi dimorassi, massime sendoli il favore del padre mancato: pertanto qui si richiamo. »⁶⁷⁸

Année 1492, mois juin

Dans le passage consacré au mois de juin de l'an 1492, Piero di Marco Parenti explique comment Piero de Médicis voulait reprendre le pouvoir à Florence.

« Piero de' Medici, volto allo intero governo della terra nostra, non li parendo interamente la cosa alla voglia sua succedessi, a niente altro attendeva che a farsi fautori, aiutando e sovvenendo qualunque atto al reggimento li paressi, di cui lui poi nello stato valere si potessi. E pero metteva innanzi giovani e gentilotti: questi favoriva contro alla voglia delli antichi Principali, e uomoni di matura età, parendoli che questi tali antichi da llui non riconoscessino, questi giovani stimassino al tutto da llui essere fatti grandi, e pero piu divoti e fedeli essere li dovessino. »⁶⁷⁹

Année 1492, mois août

Parenti mentionne ici le conclave de 1492 et comment Rodrigo Borgia a été élu pape avec l'aide de pot-de-vin.

« A di 5 entrarono e' XXIII cardinali in conclave e dopo molte altercazioni finalmente, per la corruttela grandissima dal Vececancelliere a tutti quasi e' cardinali usatasi, creato fu lui pontefice, e chiamossi Alessandro sesto: stato era anni circa 36 cardinale, e d'età on passava 60. »⁶⁸⁰

Parenti décrit ensuite le caractère du souverain pontife nouvellement élu.

⁶⁷⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 30s.

⁶⁷⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 32.

⁶⁸⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

« Avvenne questo fuori della comune openione per molti rispetti: prima per essere lui catelano e tenuto di non perfetta fede; poi per essere publico simoniaco; terzo per avere molti figliuoli e sempre essere vissuto voluttuosissimamente. »⁶⁸¹

Parenti explique aussi que les Vénitiens ont appris que leur nouveau cardinal avait été corrompu avec quatre mille ducats.

« E' Viniziani, per male auto tale infame creazione di pontefice, inteso el lore novello cardinale suto essere corrotto con ducati 4 mila, »⁶⁸²

Piero di Marco Parenti nous explique ensuite comment le pape éleva rapidement un de ses neveux au cardinalat.

« El Papa cardinale fece un suo nipote subito, il quale arcivescovo di Monreale si nominava e era. »⁶⁸³

Parenti nous narre ici comment Piero de Médicis acceptait que de nombreux citoyens puissent obtenir de l'argent public.

« Scopersesi Piero de' Medici consentire che molti cittadini del danaro publico si valessino, parte per acquistarsi fautori, parte per solo non monstrarsi di detto danaro usurpatore, benché esso di gran lunga nella quantità li altri avanzassi. » La quale cosa innanzi animo molti a richiedere del medesimo Piero; e per ovviarsi che e' danari del Commune non perissino, Piero alsì, per disdare inimicizia non contraessi, per publica provisone ordino che qualunque cittadino debitore al Comune fra uno mese pagasse, e il camerario delli Uficiali del Monte piu pagare senza lo stanziamento non potesse. »⁶⁸⁴

Année 1494, mois juillet

Piero di Marco Parenti nous explique ci-bas comment le cardinal Ascanio partit avec le trésor de Rome et des soldats du pape chez le roi de Naples avec pour objectif de permettre au fils du pape de devenir un seigneur.

⁶⁸¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

⁶⁸² PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

⁶⁸³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

⁶⁸⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

« El cardinale Ascanio, dapoi che in verità el Pontefice, per fare il figliuolo suo grande, con il re di Napoli si uni, benché guardato fussi, con molto suo tesoro di Roma e della forza del Pontefice uscì. »⁶⁸⁵

Parenti nous explique ici comment Piero de Médicis tenait Florence avec l'aide de la violence et de ses partisans.

« Già scoperto era Piero de' Medici violentemente, con i suoi partigiani, tenere in Firenze lo stato, e cio contro alla voglia essere della università de' cittadini. »⁶⁸⁶

Année 1494, mois octobre

Dans le chapitre consacré au mois d'octobre de l'an 1494, Parenti mentionne une haine profonde de la population florentine pour le joug auquel elle fut soumise.

« La qual cosa dalla piu parte de' cittadini si desiderava, tanto oramai pesava el giogo della casa de' Medici. Agiugnevasi allo ordinario odio che il cardinale de' Medici quali benefici vacavano occupava: cosi tale Casa, usurpato avendosi lo ecclesiastico e il civile, oramai piu sopportare non si potea. »⁶⁸⁷

Parenti raconte par la suite qu'on découvrait des dissensions et de la désunion parmi les grandes familles de la République.

« In effetto dissensione e disunione intra e' primi dello stato si scoperse, e giudizio si fece cio ordine di Piero fussi, a cagione che nessuno cittadino grande e riputato divenissi; anzi a lui la somma e impotanza dello stato s'attribuissi non altrimenti che al padre suo Lorenzo, il quale con un solo cenno tutti li altri cittadini alla volontà sua restringeva. »⁶⁸⁸

Année 1494, mois octobre

Parenti nous explique la situation au sein de la *Signoria* pendant la crise qui aboutit à l'exil des Médicis.

⁶⁸⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

⁶⁸⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

⁶⁸⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 103.

⁶⁸⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 61.

« Alcuni de' Signore e della altri detti salvare li voleano, altri o confinarli o ammunirli, e veramente divisione grandissima nella Signora regnava: el Gonfaloniere messer Luca Corsini, Giovanni Uguccioni, Flippo Sacchetti e Chimenti Cerpelloni verso il popolo pendeano; Antonio Lorini, Francesco Taddei, Francesco Niccolini e Giuliano di Lenzone in favore della tirannide e contro alla popolare libertà erano. »⁶⁸⁹

Année 1494, mois octobre

Parenti se penche ensuite sur la confiance accordée au roi de France. Il affirme qu'à Florence, on ne pouvait pas croire que le roi de France manquerait à ses engagements envers la cité en offrant un pardon à Piero de Médicis.

« Non poteano credere molti che il re di Francia della fede sua verso questa città mancassi, cioè che a Piero de' Medici perdonassi, perché di così promesso aveano e' suoi ambasciadori: essere interamente volta la Maestà Sua alla liberazione di questa città. »⁶⁹⁰

Année 1494, mois novembre

Piero Parenti décrit plus en détail la situation dans le sillage de l'arrivée des forces françaises à Florence et la menace qu'ils représentaient pour la cité.

« Onde richiedere feciono dalla Signoria tutti e' nostri cittadini e' quali seduti e veduti fussino Gonfalonieri di Iustizia / per a llozo comunicare il pericolo in cui lo stato si trovava, e da llozo parere domandare in che modo tanta cosa governare dovessino. Tali cittadini, già malissimo contenti del governo seguito di Piero de' Medici, benché prima suoi partigiani fussino, vedutisi in isterminio condotti, a volgere mantello cominciarono: molti andarvi recusarono. In effetto, consultatosi che da fare fussi, poi che apertamente alcuni de' principali cittadini, per dare agl'altri ardire, confessorono fatti essersi infiniti errori, finalmente si giudico che frate Ieronimo Savonarolo, il quale tale calamità predetta avea, imbasciadore con 4 compagni cittadini al Re si mandassino: »⁶⁹¹

Piero di Marco Parenti explique ici comment la *Signoria*, initialement soumise à Pierre de Médicis, changea d'avis et pensa à nouveau au bien public.

⁶⁸⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 129.

⁶⁹⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 112.

⁶⁹¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 117.

« La Signoria etiam di nuovo da Piero de' Medici fattasi, ancorché cordiali amici suoi fussino, parse che in contrario subito si mutassi, e al bene publico si volgessi. Essempro grande di fortuna : molti, amici suoi, non delle persone, sono. Non mancavano etiam chi a viso aperto al cancelliere Ser Piero e ad altri insultassino. »⁶⁹²

Piero di Marco Parenti explique dans l'extrait ci-bas comment la République de Florence fut réorganisée après la chute des Médicis.

« Varii variamente / consigliarono, tutti in favore e augmento della libertà contro a' seguiti tiranni: ricordossi che bando di rubello a Piero si dessi, confiscassinsi e' beni, levassisi l'ufficio de' 70, delli Otto della Pratica, el Consiglio del Cento, guastatore della comunità di Firenze; si levassino e' quattrini bianchi, diminuissinsi le ingorde gabelle e molti altri ottimi provvedimenti si facessino. »⁶⁹³

Parenti nous décrit dans l'extrait suivant la situation à Florence après l'exil des Médicis.

« Mentre che tra la nostra Signoria e la Maestà del re di Francia le sopradette cerimonie si essequivano, la mogliera di Piero e' Medici colla madre, donna di autorità e governo, inoltre Lorenzo Tornabuoni, Giannozzo Pucci, e li altri complici di Piero, a niente altro attendevano che con subornazione, corrottele e tutte altre vie iniquissime, persuadere a' governatori del Re che ingiustamente Piero de' Medici cacciato suto era di Firenze; e che lo facessino ritornare, a cagione che la verità s'intendessi e esso proprio potessi delli appostili falsi da altri cittadini difendersi, e colla Maestà del Re giustificarsi./ Quando a quella paressi che tirannicamente, e non come cittadino Piero vivuto fussi, erano contenti andassi in essilio, o quale atra pena conveniente sopportassi; quando per invidia, o dalla opposta parte o per altri rispetti seguita, la espulsione sua fussi suta, la Maestà del Re componessi le differenze, terminassi la cosa in buona forma e la città in concordia e unione fermassi. »⁶⁹⁴

Parenti fait le récit comment à Florence Piero de Médicis et sa clientèle firent des préparatifs pour un affrontement armé suite à la crise engendrée par l'arrivée des troupes françaises.

« Impero che, conosciutosi la temerarietà e rabbia di Piero, intesosi la preparazione e a l'arme e a l'altre cose quale faceano segretamente e' complici suoi, e' quali già essere scoperti e

⁶⁹² PARENTI Piero di Marco, 1994: 119.

⁶⁹³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 127.

⁶⁹⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 135.

notati da li altri cittadini si vedeano, e per fermo teneano di avere a perdrere lo stato, indubitatamente si credea che a l'arme si verrebbe, e i cittadini insieme s'appiccherebbono; onde la ruina e il sacco di Firenze seguirebbe,. »⁶⁹⁵

Parenti explique ensuite comment l'épouse de Piero de Médicis militait avec l'aide d'autres partisans de Piero de Médicis pour le retour de Pierre de Médicis à Florence.

« La donna nondimanco di Piero de' Medici insieme colla madre, Lorenzo alsi Tornabuoni e li altri partigiani di Piero dalla impresa non si toglievano: continuamente erano alli orecchi e spalle de' governatori de Re. »⁶⁹⁶

Parenti explique que durant la présence du roi de France à Florence, la situation était difficile pour tout le monde. Les Florentins avaient le roi de France chez eux, des milliers de soldats français dans la ville et ils devaient suspecter que de nombreux et puissants citoyens étaient des partisans de Piero de Médicis.

« Onde io a sufficienza commendare non posso la generosità dell'animo del nostro popolo il quale, con il re di Francia in casa, e circondato da molte, migliaia di sue persone, in sospetto etiam di molti e potentissimi cittadini di Piero fautori, ardi, per la preservazione della sua libertà, ostare alla volontà di quello, e vivamente dinegare le inoneste sue domande. »⁶⁹⁷

Parenti décrit dans l'extrait suivant comment les Florentins ont entamé la réforme de Florence après le départ des Médicis.

« A di 30 la Signoria, fatto generale Consiglio di richiesti, propose come parere desiderava dal popolo della forma in cui la città a reggere per l'avvenire s'avessi. Consigliato fu che con parlamento necessario era la remozione delli ufici levati ratificare; apresso che a mano le borse si tenessino, finché nuovo squittino si facessi, a cagione che non intervenissi come nel 33'. La esperienza del passato essere vera maestra dello avvenire: pero, perché la sorte dare potrebbe uomini partigiani di Piero, e' quali lo richiamerebbono, era bene fare accoppiatori uomini buoni e amatori della libertà, e' quali disegnassino chi sicuramente al magistrato della

⁶⁹⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 136.

⁶⁹⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 140.

⁶⁹⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 145.

Signoria reggessimo. Etiam alli Otto della Guardia la balia si mantenessi, per comodamente a' bisogni della città provvedere e a chi male volessi vivere ovviare. »⁶⁹⁸

Année 1494, mois décembre

Parent raconte dans l'extrait ci-bas l'examen des comptes publics de la République de Florence et les conséquences de cette enquête.

« Alla essamina d'Antonio di Bernardo, siccome d'uomo malvagissimo, e di cui e' peccati circa al danaio fussino gravissimi uomini 4 sufficientissimi si deputorono, e' quali questi furono : Bernardo Capponi, Filippo Buondelmonti, Ridolfo Ridolfi e Rinieri Giugni. Essi con diligenza e' conti rivedendoli, cosi etiam e' del Comune esaminando, trovarono che quantità grande di danari del Comune consentito avea si usurpassino da Lorenzo e Piero de' Medici, e da altri cittadini, siccome a suoi quaderno appariva e non altrove.

Da questo, voltare si vollono a confinare e amunire alquanti cittadini amicissimi di Piero de' Medici e del preterito stato, ma da' Primati loro consentito non fu. Assegnarono per cagione non volere dare compagni di qualità a Piero de' Medici, accio lui piu debole restassi, e manco briga avessi la città, ma forse piu presto la specialità loro li mosse: questa era che toccare non voleano e' parenti loro, e del medesimo loro animo. »⁶⁹⁹

Piero di Marco Parenti décrit de quelle façon Piero de Médicis partit de Venise pour être conduit au roi de France, car ses clients avaient besoin d'être rassurés.

« Piero de' Medici, per i conforti de' suoi partigiani qui di Firenze, e perché cosi etiam pareva a lui, da Vinegia parti per al re di Francia condursi, e insieme con uno mandatario franzese a Città di Castello con grandissimo onore capito. »⁷⁰⁰

Parenti cite dans l'extrait ci-bas le cas d'Agnolo Niccolini.

« Messer Agnolo Niccolini, poi che imbasciadore mandatosi al re di Francia innanzi che in Firenze venissi, per sospetto la volta prese verso Ferrara, né mai qui in Firenze s'appresento, dubbio e sospeso per buon tempo stette se ripatriassi o non : dall' una parte nessuna novità fatta vedea a delli altri cittadini, equali a lui e complici di Piero de' Medici; dall'altra la

⁶⁹⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 148.

⁶⁹⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 153.

⁷⁰⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 163.

conscienza delle male fatte cose, e la offensione verso de' figliuoli di Pierfrancesco lo sbigottivano. »⁷⁰¹

Année 1494, mois mai

Parenti aborde dans le passage suivant le cas de plusieurs partisans des Médicis capturés.

« Menati con molta dimostrazione e' sopradetti al Bargello, la prima sera colla corda si tocco Lamberto, autosi rispetto alla religione di messer Alessandro: lui, fattosi dare da scrivere, confesso come in animo aveano di sollevare alquanti cittadini amici e parenti di Piero de' Medici. Poi, accostato che quello si fussi a Firenze, levare il romore dentro; esso di fuori, con ordine dato, ingegnarsi di venire nella terra e ripigliare lo stato, e gastigare li inimici suoi. Aspettavano pigliare tale occasione dalla venuta de' Frangiosi, e mostrare che in loro favore venissino, non della città. E perché nel numero delli amici e parenti di Piero de' Medici nominato fu Lorenzo di Giovanni Tornabuoni, si mando a casa sua a investigare se arme avessi, e trovato fu che non, »⁷⁰²

Année 1495, mois mai

Parenti nous raconte dans l'entrée du mois de mai comment à Florence, on avait décidé que face à Piero de Médicis, on était déterminé à ce qu'on ne consentirait sous aucune condition le retour de Piero de Médicis.

« Contro a Piero de' Medici si determino che in nessuno modo si consentissi, quando bene la Maestà del Re ne richiedessi, la tornata sua, e al tutto si li negassi, perché non procederebbe se non da corrutela de' suoi baroni, e totalmente sarebbe la ruina della città, impero che il tiranno incompatibile era con la libertà di quella. »⁷⁰³

Parenti dit ensuite comment les autorités de Florence ont découvert des échanges de lettres entre les Médicis et plusieurs citoyens de Florence.

« Ne' medesimi tempi a San Casciano preso fu uno staffiere di Piero de' Medici, el Pentolino chiamato. Portava lettere a Piero Corsini, come ad amico suo principale, significandoli che

⁷⁰¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 183.

⁷⁰² PARENTI Piero di Marco, 1994: 221s.

⁷⁰³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 229.

con altri cittadini primarii fussi, in cui avea fede, e con loro ordinassi el modo come ritornare in casa sua potessi. »⁷⁰⁴

Parenti mentionne dans l'extrait ci-bas qu'on découvrit que quelques citoyens fidèles à Pierre de Médicis avaient pour mission de semer la discorde.

« Mentre simili tumulti seguivano, si divulgo come per opera di Piero de' Medici alcuni nostri cittadini in Firenze a pezzi tagliati sarebbono: infra questi si nominavano Iacopo de' Neri, Alfonso Strozzi, Guglielmo de' Pazzi e Girolamo Martelli. »⁷⁰⁵

Année 1495, mois octobre

Parenti mentionne dans l'entrée d'octobre comment Piero de Médicis voulait avec l'aide de clients nuire la République de Florence.

« Intendeasi etiam Piero de' Medici farsi con gente forte e a' danni nostri venire, tenendo intelligenza a Cortona, la quale, subit che lui in Montepulciano fussi, si ribellassi. »⁷⁰⁶

Année 1495, mois septembre

Piero di Marco di Parenti va dans une autre entrée mentionner comment Savonarole prêchait que la désunion du peuple florentin était la cause de nombreux maux.

« Frate Ieronimo di nuovo in predicatione mostro come la dissunione nostra causa era di multi nostri mali: la quale nasceva dalla superbia e ambizione di molti cittadini, inoltre dalla ingratitudine e negligenza de' magistrati. Nella quale predicatione particolarmente tocco el vivo, scoprendosi in modo tutore e difensore del nostro popolo contro a chi cercassi perturbare tale reggimento che di piu richiedere no si potea; »⁷⁰⁷

Année 1495, mois février

Parenti nous décrit dans un passage du mois de février de l'année 1495 comment les citoyens florentins étaient en désaccord entre eux.

⁷⁰⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 235.

⁷⁰⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 272s.

⁷⁰⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 279.

⁷⁰⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 280.

« La confusione e discrepanza de' pareri fra' nostri cittadini di qui massime nasceva : che in principio tutti e' fautori di Piero de' Medici, cosi li aderenti al tirannico suo stato, dopo la partita sua intronati e inviliti rimasono, e, che peggio era, in grandissimo odio delli altri. »⁷⁰⁸

Au niveau des élites, Piero Parenti décrit comment les grandes familles étaient également animées par la discorde.

« E' Primati eziandio, intra di loro discordi, fautori s'aggiugnevano de' cittadini di minore qualità, e ciascuno s'ingegnava di acquistarsi amici e farsi coda, la quale nel numero grande a favorire lo avessi: pero ciascuna setta e' suoi capi seguitando, la discordia e disunione manteneano. Molti altri etiam, senza seguitare capi, si disperavano dello ottenere e' partiti, chi per una, chi per altra cagione: in effetto, vedutosi eleggere ne' magistrati quando homini indegni per la comparazione de' competitori quando de' complici di Piero de' Medici e del preterito stato, quando de' seguaci di frate Ieronimo, quali chiamavano "Colli torti", sempre c'era che biasimare. Nessuno, o pochi, si contentavano. »⁷⁰⁹

⁷⁰⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 317.

⁷⁰⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 318.

7.0 Analyse des sources

7.1 Analyse

7.1.1 Nicolas Machiavel

Quels types de justifications retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique (clientélisme et népotisme) ?

Le Médicis et le réseautage politique sont critiqués à plusieurs reprises par Machiavel. Cette critique se fait à travers de plusieurs documents dont des extraits ont été présentés dans le chapitre consacré à la présentation de sources.

Nicolas Machiavel avance dans l'extrait ici-bas l'idée que l'achat d'amitié, donc la corruption politique, possède le défaut de ne pas être fiable. Le client, la créature ou le courtisan promettent une loyauté éternelle pendant les périodes calmes, mais se montrent absents quand le patron doit recourir à eux pour faire face à une crise. L'homme politique doit donc miser davantage sur la crainte qu'il inspire que sur l'amitié acquise avec des largesses.

« [...] Et le Prince qui s'est fondé seulement sur leurs paroles se trouve tout nu d'autres préparatifs, il est perdu ; **car les amitiés qui s'acquièrent avec argent et non par cœur noble et hautain, on mérite bien d'en éprouver l'effet, mais on ne les pas, et dans le besoin on ne les peut employer ; les hommes hésitent moins à nuire à un homme qui se fait aimer qu'à un autre qui se fait redouter ; car l'amour se maintient par un lien d'obligations lequel, parce que les hommes sont méchants, là où l'occasion s'offrirait de profit particulier, il est rompu ; mais la crainte se maintient par une peur de châtement qui ne te quitte jamais.** »⁷¹⁰

Nous pouvons proposer que cette critique envers le clientélisme et ses phénomènes-sœurs n'ait pas la vocation d'argumenter sur un plan moral, mais tente d'adopter une approche axée sur l'efficacité politique. Le clientélisme est un mauvais stratagème selon Machiavel. Il n'est pas rentable si on le compare à une approche basée sur la crainte.

Machiavel se penche ensuite sur le phénomène des courtisans. Ceux-ci sont un sous-type clientéliste particulier, à l'image du népotisme. Toutefois, le fonctionnement reste la même.

⁷¹⁰ BARINCOU Edmond, 1952: 339.

Le courtisan s'affiche comme demandeur d'une relation avec un patron autour d'un échange de loyauté en échange des bienfaits. Machiavel nous parle d'eux avec le terme « flatteur ».

« Je ne veux pas laisser ni oublier une grande faute sur une matière d'importance et de laquelle les Princes se défendent rarement, s'ils ne sont très sages, ou bien avisés à savoir faire un choix. Ce sont les **flatteurs**, desquels les Cours sont pleines ; »⁷¹¹

Son approche va ici plus en détail. Pour lui, la question des flatteurs, donc des courtisans, est plus complexe, car le Prince doit savoir se prémunir des effets de la flatterie sans tomber dans une attitude méprisante.

« [...], car **les hommes se complaisent tant en soi-même et se flattent de telle manière qu'à grand-peine se sauvent-ils de cette peste ; de laquelle si on veut se défendre, il ne peut advenir un autre danger, de devenir méprisé.** Car il n'y a point autre moyen de te garder des flatteries sinon que tu donnes à entendre aux personnes qu'ils ne feront point de déplaisir en disant la vérité ; mais dès que chacun peut te dire la vérité, c'est la révérence qui fait défaut. »⁷¹²

Machiavel développe l'idée de créer un conseil d'hommes sages chez qui le Prince pourrait chercher conseil et avis. En somme, le Prince doit s'appuyer sur les meilleurs éléments et non ceux qui le complimentent à longueur de journée.

« **Ce pourquoi le Prince prudent doit tenir un troisième moyen, choisissant en son État des gens sages, auxquels seuls il donnera liberté de lui dire la vérité et de ce qu'il leur demandera seulement, non d'autres choses ;** mais il doit les interroger de tout et ouïr leurs opinions ; et puis conclure là-dessus, à part soi, à sa mode ; et dans ces conseils et envers un chacun particulièrement, se porter en sorte que chacun connaisse que, tant plus librement on parlera, plus lui sera agréable : outre ceux-là n'ouïr autre personne, poursuivre toujours ce qu'il aura résolu et être entier en ses résolutions. Qui fait autrement ou est perdu par les flatteurs, ou change souvent son avis, selon la diversité de ceux qu'il entend : d'où vient qu'il soit peu estimé. »⁷¹³

⁷¹¹ BARINCOU Edmond, 1952: 361.

⁷¹² BARINCOU Edmond, 1952: 361.

⁷¹³ BARINCOU Edmond, 1952: 361.

Le risque encouru serait que le Prince risque de courir à sa ruine s'il s'appuie sur tous les flatteurs et se laisse ensevelir sous une avalanche de conseils.

« Qui fait autrement ou est perdu par les flatteurs, ou change souvent son avis, selon la diversité de ceux qu'il entend : d'où vient qu'il soit peu estimé. [...] Partant, un Prince doit toujours prendre conseil, mais quand il veut et non au gré des autres ; »⁷¹⁴

Comment juger la proposition de Machiavel face au « problème » des flatteurs ? Premièrement, nous pouvons constater que Machiavel s'exprime avec beaucoup de violence à l'encontre des courtisans qu'il traite de « pestes »⁷¹⁵. La manière de voir les courtisans est négative. Toutefois, il considère qu'il faut jusqu'à un certain degré plaire aux courtisans pour ne pas risquer d'être considéré comme un souverain méprisant.

Machiavel propose pour résoudre cette équation une solution méritocratique. Le Prince devrait prendre conseil chez un ensemble de personnes « sages », donc compétentes, pour pouvoir avoir auprès d'eux des avis éclairés. Cette solution nous permet également d'entrevoir son opinion sur la nature des flatteurs, à savoir qu'ils tendent à ne pas dire la vérité. L'objectif, selon les propos de Machiavel, est donc de s'assurer que le prince connaisse la vérité.

Nous pouvons suggérer que Nicolas Machiavel se montre très dur et négatif au sujet des amitiés achetées et des courtisans. Ses propositions visent à obtenir un prince efficace qui se passe du besoin d'acquérir des amitiés et des flatteries des courtisans.

Ses propos restent jusqu'à maintenant assez génériques et pourraient s'appliquer à presque toutes les cours d'Europe. C'est au prochain passage qu'il mentionne pour la première fois Côme de Médicis.

Aux yeux de Machiavel, la puissance de Côme de Médicis a été croissante depuis un certain temps grâce à sa réputation, sa prudence et une certaine ignorance de la part des autres citoyens de la République. Ce qui est toutefois le plus intéressant est la phrase « devint

⁷¹⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 361-362.

⁷¹⁵ BARINCOU Edmond, 1952: 361.

redoutable à l'État lui-même »⁷¹⁶ suggérant que la puissance de Côme était une chose dangereuse et même nocive au bon fonctionnement institutionnel.

« Cosme de Médicis, qui jeta les fondements de la grandeur de cette maison à Florence, **parvint à un tel degré de réputation et de faveur que lui donnèrent sa rare prudence et l'ignorance de ses concitoyens, qu'il devint redoutable à l'État lui-même [...].** »⁷¹⁷

Nicolas Machiavel oppose à Côme Nicolas d'Uzzano qu'il décrit comme un « chef d'État consommé ». Toutefois, Machiavel lui impute une première erreur, à savoir d'avoir laissé Côme de Médicis devenir si puissant. Ce qui est intéressant est que ce commentaire confirme avant tout la nature peu orthodoxe de la puissance de Côme de Médicis et de sa nature menaçante pour l'ordre constitutionnel.

« À cette époque vivait **Nicolas d'Uzzano qui passait pour un homme d'État consommé.** Il avait fait une **première faute en ne prévoyant pas les dangers qui pouvaient naître de la puissance de Cosme ;** »⁷¹⁸

En même temps, Machiavel attribue à Nicolas d'Uzzano le fait de ne pas avoir voulu, après avoir laissé Côme de Médicis devenir puissant, lui donner plus de pouvoir en voulant le combattre ouvertement. Ce personnage « sage » est contrebalancé par ses successeurs auxquels Machiavel impute la faute d'avoir voulu combattre Côme de Médicis de manière ouverte et ainsi lui avoir laissé la voie libre pour prendre le pouvoir.

« mais il ne souffrit pas, tant qu'il vécut, qu'on en commit une seconde en s'efforçant de la détruire. Il jugea qu'un pareil essai amènerait la ruine de la liberté, [...]. Ceux qui lui survécurent, ne suivant pas ses conseils, se fortifièrent contre Cosme, et le chassèrent de Florence ; **d'où il arriva que ses partisans, irrités de cette injure, le rappelèrent bientôt après, et le rendirent maître de la république. Il ne fut jamais parvenu à ce degré de puissance sans la guerre ouverte qu'on lui déclara.** »⁷¹⁹

⁷¹⁶ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

⁷¹⁷ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

⁷¹⁸ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

⁷¹⁹ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

La République commit selon Machiavel deux erreurs : premièrement, avoir laissé les Médicis devenir puissant. Ensuite, une fois leur puissance établie, d'avoir tenté de combattre les Médicis et ainsi permis à leurs partisans de prendre le contrôle de la République.

Quel est le lien avec la corruption politique ? Ce passage semble à première vue assez vague et mentionne une seule fois les partisans de Côme de Médicis et leur rôle dans son retour de l'exil. Toutefois, il regagne de la pertinence quand on le met en relation avec un autre passage. Ce passage explique comment un citoyen peut devenir puissant.

« S'il existe quelque **citoyen ambitieux** dans une république, il cherche d'abord, comme nous l'avons dit, **à se mettre à l'abri de l'atteinte non seulement des particuliers, mais également des magistrats.** »⁷²⁰

Le personnage de Côme de Médicis semble correspondre assez précisément au « citoyen ambitieux » de Machiavel. Si Côme n'est pas mentionné, le mécanisme correspond assez à la description de la situation dans les passages précédents.

Dans l'extrait ci-dessus, Machiavel explique que tout citoyen voulant devenir puissant commence par vouloir se rendre intouchable par ses pairs et surtout les autorités, tout particulièrement les autorités judiciaires. Ce processus se révèle profondément contraire aux intérêts d'un État, car l'immunité recherchée par ce citoyen ambitieux est incompatible avec la conception d'un système judiciaire fonctionnel.

Comment est-ce que ledit citoyen procède pour accomplir son ambition ?

« Pour cela il se fait des amis, d'abord **par des voies honnêtes en apparence**, par des secours d'argent, ou par protection accordée contre les puissants. Ces **vertus simulées** trompent, sans peine, tout le monde ; et comme on ne songe point à s'opposer à ces progrès, celui-ci persévère sans obstacle et parvient à ce degré où les **particuliers le craignent et les magistrats le ménagent.** »⁷²¹

Machiavel nous explique dans ce passage que cette immunité est créée en se faisant des amis. Nous pouvons suggérer que la description de Nicolas Machiavel montre que l'amitié en

⁷²⁰ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112.

⁷²¹ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112-113.

question n'a rien d'une amitié dans le sens qui nous est familier. Ici, les amitiés sont créées par des manières qui peuvent paraître honnêtes, donc qui ne le sont pas, et qui simulent des vertus qui sont en vérité une tromperie. En somme, celui qui veut acquérir ce type d'amis recourt à des moyens immoraux et illégaux. Machiavel décrit que cela se fait avec des aides financières et en offrant à ses « amis » contre les puissants » une protection politique et juridique. La création de ce réseau d'amis, donc de clients et de créatures, a pour effet que les gens craignent le citoyen ambitieux et qu'il est ménagé par les autorités. En somme qu'il possède de facto une immunité politique et juridique au sein de la République.

Ce processus est jugé très négativement par Machiavel et on peut proposer l'idée que pour lui, cette procédure est non seulement dangereuse pour la stabilité de l'Etat, mais aussi immorale.

Dans le passage ici-bas, Machiavel confirme le lien entre les passages actuels et ceux d'avant, qui étaient plus généraux.

« Arrivé à ce point sans qu'on se soit opposé à son élévation, il devient très dangereux de le heurter de front, **pour les raisons que nous avons énoncées plus haut en parlant du péril qu'il y a à attaquer ouvertement un vice qui a déjà jeté de profondes racines.** »⁷²²

Il y traite également la question de comment agir face à Côme de Médicis répétant les idées énoncées plus tôt.

« Il ne reste plus alors que le choix ou de chercher à le détruire en courant le risque d'une ruine soudaine ou, en le laissant faire, de subir un **esclavage assuré**, à moins que la mort ou quelque autre événement ne vous en délivre. **En effet, dès qu'on est arrivé au point où les citoyens et les magistrats ont peur de l'offenser, lui et ses amis, il n'y a qu'un pas à faire pour qu'ils forcent ces magistrats et les citoyens à attaquer, à poursuivre qui il leur plaira.** »⁷²³

Machiavel se demande comment réagir face à un citoyen qui s'est rendu intouchable. Il existerait selon lui deux choix : soit essayer de détruire le citoyen et menacer l'existence de la République si la tentative échoue soit subir sa domination dans ce que Machiavel décrit

⁷²² GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112-113.

⁷²³ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112-113.

comme un « esclavage assuré ». Pour Nicolas Machiavel, la situation est déjà mauvaise à ce stade, car une fois que le citoyen et ses amis sont assez puissants, il peut forcer les autorités à poursuivre ses adversaires. Il aura donc forcément le dessus sur moyen à long terme.

Machiavel nous donne ainsi son explication sur la façon dont un réseau politique clientéliste naît et comment avec ce même réseau, les Médicis ont pu prendre le dessus à Florence en profitant des erreurs de leurs adversaires.

Le jugement de Machiavel est doté de qualificatifs exclusivement négatifs et on peut donc affirmer que Nicolas Machiavel considère cela comme une mauvaise chose.

Machiavel se penche ensuite sur la question du népotisme des papes. Ce sujet est important, car ayant été d'une grande actualité durant la deuxième moitié du 15^e siècle et le début du 16^e. Les Médicis vont également pratiquer ce type particulier de clientélisme quand ils deviendront papes à leur tour. L'avis de Nicolas Machiavel est donc particulièrement intéressant.

Il décrit ainsi le népotisme du pape Nicolas qu'il considère comme le premier à avoir poursuivi une politique en faveur de sa famille.

« Se croyant assez puissant pour tenir tête à Charles, ce pape le priva de l'office de sénateur [...] Il voulait encore faire deux rois de sa maison, l'un en Lombardie, l'autre en Toscane, afin qu'ils défendissent l'Église contre les Allemands qui auraient envie de pénétrer en Italie, et contre les Français qui étaient maîtres du royaume de Naples. [...] Ce fut le premier pape qui dévoila ouvertement son ambition personnelle, et qui travailla à procurer aux siens des honneurs et des richesses, sous prétexte de contribuer à l'agrandissement de l'Église. On n'avait point encore entendu parler des neveux et des parents d'aucun pontife, mais à l'avenir l'histoire en sera remplie, tant et si bien que nous arriverons à parler de leurs enfants. Il ne manque plus aux pontifes qui ont tâché jusqu'à présent de leur procurer des principautés, que d'essayer de leur laisser à l'avenir la Papauté en héritage. [...] »⁷²⁴

Comme dans les passages précédents, le jugement de Machiavel est sévère. Le pape Nicolas aurait camouflé le népotisme derrière une politique prétendument en faveur de l'Église. Cet épisode historique n'est pas un cas isolé. Machiavel fait le lien avec son époque en affirmant

⁷²⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 979.

qu'aujourd'hui les papes auraient tout tenté sauf de transformer la Papauté en un régime héréditaire. Nicolas Machiavel est donc profondément hostile au népotisme.

Il ne se contente pas d'aborder le cas du pape Nicolas pour souligner son propos, mais parle aussi de Sixtus IV, un pape contemporain de Machiavel. À nouveau, Nicolas Machiavel utilise un certain nombre de phrases comportant des qualificatifs négatifs. Il dit que Sixtus fut le premier à avoir démontré jusqu'où un pape pouvait aller. Machiavel affirme même que les actions de Sixtus auraient été immorales.

« La mort enleva aussi le pape Paul II. On l'éleva au pontificat Sixte IV ; [...] Il fut le premier de ceux qui montrèrent jusqu'où pouvait aller un pape et combien de choses jusque là qualifiées de criminelles pouvait couvrir le manteau pontifical. [...] »⁷²⁵

Il continue en abordant le cas des deux fils de Sixtus à qui il offrit pour le premier le cardinalat et le second la ville de Forli en dépossédant une famille détenant le fief depuis de nombreuses générations. On peut suggérer que Machiavel mentionne le fait que la famille en question détenait la ville pendant plusieurs générations pour affirmer la nature immorale de l'action et ainsi souligner la nature problématique du népotisme territorial.

« [...] Il avait dans sa famille Piero et Girolamo qui, au dire de tous, étaient ses fils, mais dont il déguisait la paternité d'un nom moins scandaleux. Comme Piero était religieux, il l'éleva à la dignité de cardinal sous le titre de Saint-Sixte. Il donna à Girolamo la ville de Forli qu'il avait enlevée à Antonio Ordelaïff, dont les ancêtres la possédaient depuis longtemps. [...] »⁷²⁶

Nicolas Machiavel mentionne un autre cas de népotisme. Le pape aurait donné sa fille au duc de Milan avec en dot la ville d'Imola, cité qu'il aurait prise à un certain Taddeo degli Alidosi. C'est donc un mécanisme semblable à la situation de Forli et on peut supposer que Machiavel mentionne à nouveau la dot en détail pour accentuer le fait que des territoires sont pris à d'autres pour satisfaire le népotisme du souverain pontife.

« [...] Le duc de Milan maria Caterina, sa fille naturelle, avec Girolamo et lui donna pour dot la ville d'Imola, dont il avait dépouillé Taddeo degli Alidosi. [...] »⁷²⁷

⁷²⁵ BARINCOU Edmond, 1952: 1319.

⁷²⁶ BARINCOU Edmond, 1952: 1319.

⁷²⁷ BARINCOU Edmond, 1952: 1319.

Machiavel y revient dans un autre passage en abordant le cas du comte François quand celui-ci était en difficulté et délaissé par tous. C'est ici que Machiavel nous montre comment les Médicis cherchaient à étendre leur réseau politique. Le comte est mentionné comme étant en amitié avec les Médicis et que ceux-ci ont toujours soutenu généreusement le comte avec des conseils et des fonds.

« Mais lorsque Sforza se vit réduit à ses seules forces, il fut obligé de demander avec instance des secours aux Florentins ; il s'adressa et au gouvernement et à ses amis particuliers, surtout à Cosme de Médicis, dont il avait été constamment l'ami, et qui, dans toutes les circonstances, lui avait donné les plus sages conseils, et l'avait toujours puissamment aidé. Dans cette conjoncture importante, Cosme n'abandonna point encore Sforza il lui fit passer des secours d'argent, et l'encouragea à poursuivre ses projets. Il fut aussi tous ses efforts pour déterminer le gouvernement à embrasser son parti, mais il y trouva de très grandes difficultés. »⁷²⁸

Selon le récit de Machiavel, Côme de Médicis soutient le comte avec ses propres ressources et l'incite à continuer dans son œuvre. Ce qui est intéressant dans ce cadre est la dichotomie entre le fait que le comte demande de l'aide à l'État florentin et par voie officielle aux Médicis. Côme de Médicis aurait même essayé d'inciter les autorités de la ville à soutenir la cause du comte, mais avec peu de succès. Peut-on considérer cela comme une volonté de révéler la nature officielle de la requête faite auprès des Médicis ? Machiavel mentionne ainsi que Côme de Médicis aurait tenté de persuader les autorités de soutenir le comte. Cela peut aussi être vu comme une tentative de prise d'influence avortée en faveur d'un allié.

Machiavel décrit dans l'extrait qui suit la situation à Florence à l'époque de Côme de Médicis. Il nous offre sa vision de la situation des factions dans la première partie du 15^e siècle. On voit ici que Machiavel fait une opposition entre avoir des amis et avoir des partisans. Les partisans sont acquis à travers le clientélisme et les amis en faisant de la politique. Pour Machiavel, Côme de Médicis avait l'avantage sur les adversaires d'avoir beaucoup de partisans et d'amis.

« Il y avait à Florence [...], deux citoyens très puissants, Cosme de Médicis et Neri Capponi. Neri était un de ceux qui avaient conquis leur popularité par des voies légales, de telle sorte qu'il avait beaucoup d'amis, mais peu de partisans, Cosme par contre, ayant conquis sa

⁷²⁸ BARINCOU Edmond, 1952: 1261.

popularité autant par les voies secrètes qu’au grand jour, avait et des amis et des partisans en foule. [...] »⁷²⁹

Machiavel raconte dans l’extrait suivant que tous ceux qui étaient dépendants de son conseil et patronage devenaient riches. On a ici une présentation très intéressante du lien entre les Médicis et leurs partisans. Machiavel parle d’une dépendance et mentionne explicitement le mot patronage. On a donc une description qui correspond à notre définition de clientélisme et confirme la prise de conscience de Machiavel que les Médicis pratiquent un clientélisme basé sur l’enrichissement de la clientèle en échange de leur loyauté.

« Outre ces gens-là, **tous ceux qui étaient dirigés par lui, ou qui étaient liés d’intérêt avec lui, s’enrichirent.** [...] »⁷³⁰

Machiavel va expliquer plus en détail le clientélisme des Médicis en abordant le cas de Laurent de Médicis. Il fait une description relativement élogieuse, mais révèle aussi que Laurent de Médicis avait un contrôle complet sur les affaires de la famille et de la Banque.

« Laurent de Médicis, tout chaud de sa jeunesse et de sa toute-puissance voulait que tout passât par ses mains et que chacun relevât de lui. »⁷³¹

Machiavel mentionne même que des citoyens de tout rang arrivaient auprès de Laurent pour proposer leurs services. On peut supposer que Machiavel parle de « offrir ses services » pour parler de requêtes pour devenir un client des Médicis afin de profiter de leur patronage. Machiavel confirme cela en mentionnant leur libéralité, à savoir générosité financière, et aussi leur prudence, donc leur sens stratégique sur le plan politique. Les clients couraient un faible risque d’être dans une situation périlleuse et pouvait profiter sur le plan financier.

« Il n’y eut pas un citoyen, armé ou non, qui ne se rendit chez Laurent dans cette occurrence ; chacun à l’envi offrait ses biens ou ses services, telle était la popularité et la faveur que la Maison s’était acquises par sa sagesse et sa libéralité. »⁷³²

⁷²⁹ BARINCOU Edmond, 1952: 1289.

⁷³⁰ BARINCOU Edmond, 1952: 1296.

⁷³¹ BARINCOU Edmond, 1952: 1342.

⁷³² BARINCOU Edmond, 1952: 1351.

Nicolas Machiavel concentre ensuite son attention sur la stratégie de Laurent de Médicis au sujet de sa famille. Il parle des intérêts poursuivis par Laurent de Médicis sous forme binaire, donc les siens et ceux de la cité. Comment peut-on interpréter cela ? On peut y voir un sous-entendu que ces deux choses concordaient dans ce cas particulier, mais, pouvaient potentiellement ne pas l'être dans un autre cas. En somme, les Médicis poursuivaient les intérêts de leur famille et ceux-ci pouvaient être contraires à ceux de la cité. Il est notable de constater que leurs intérêts sont mentionnés en premier, avant ceux de la cité.

« [...] En effet Laurent travailla tout à la fois à l'agrandissement de **sa maison** et de sa patrie lorsqu'il eut pacifié l'Italie par son habilité et sa puissance. [...] »⁷³³

Il vient ensuite au fils aîné, expliquant comment celui-ci fut marié à Alfonsina, fille du chevalier Orsini. Ce passage, donc la mention d'une alliance matrimoniale, ne semble pas être particulièrement intéressant pour notre analyse. Ce qui semble plus pertinent est le cas de son deuxième fils, Giovanni.

« [...] Il maria Piero, son fils aîné, avec Alfonsina, fille du cavalier Orsino. [...] »⁷³⁴

Il mentionne en détail comment Giovanni a été élevé au rang de cardinal. Nicolas Machiavel ne perd pas l'occasion pour critiquer cette décision. Il mentionne comment cela était sans précédent, ce qui peut être interprété comme une critique soulignant que cela n'était pas dans les coutumes. Il mentionne ensuite l'âge de treize ans, ce qui n'est probablement pas une remarque anodine, mais doit souligner la nature sans précédent de l'action donc qu'un adolescent devient cardinal alors que la charge de cardinal devait en théorie se mériter.⁷³⁵

« [...] Par son crédit, il fit élever Giovanni, son second fils, à la dignité de cardinal, quoiqu'il n'eut encore que treize ans, exemple jusqu'à alors inouïe. Ce fut là un des degrés par lesquels il comptait — et il réussit en effet, peu de temps après — élever les Médicis jusqu'au ciel⁷³⁶. »⁷³⁷

⁷³³ BARINCOU Edmond, 1952: 1394.

⁷³⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 1394.

⁷³⁵ BARINCOU Edmond, 1952: 1394.

⁷³⁶ Dans une autre traduction, nous trouvons « to the highest earthly glory »

⁷³⁷ BARINCOU Edmond, 1952: 1394.

Machiavel conclut en affirmant que c'était par cette élévation sans précédent que les Médicis avaient pu s'assurer la plus haute gloire terrestre. On peut supposer que cette phrase contient un jugement négatif.

Le mot terrestre apparaît en contradiction avec l'idée d'une charge spirituelle. N'aurait-il pas utilisé le terme spirituel si son jugement avait été neutre ? Cela nous permet de supposer que pour Machiavel le cardinalat de Giovanni était un coup politique devant ouvrir aux Médicis les portes du Saint-Siège. En somme, les Médicis utilisaient leur réseau politique pour placer leurs membres de leur famille dans des postes stratégiques et Machiavel se montre hostile à ce procédé.

Machiavel aborde dans son texte sur la constitution de Florence le problème du clientélisme en matière de constitution. Un premier passage nous permet de voir que pour Machiavel, la stabilité d'un État dépend du fait que les choses soient faites avec le consensus de la majorité et non selon les désirs d'une seule personne. On peut avancer l'idée que cet extrait est une critique à l'encontre du régime des Médicis qui donne la priorité aux intérêts familiaux et du réseau. Ce qui est particulièrement intéressant est le fait que Machiavel ne fait pas un argumentaire moral, donc si c'est bien ou mal, mais d'efficacité. Il avance ainsi l'idée que le gouvernement qui sert uniquement les intérêts des Médicis ne peut pas être efficace.

« Man kann das Fürstentum **nicht dauerhaft nennen**, wo die Dinge geschehen, **wie es einer will**, und mit der Zustimmung vieler beschlossen werden. »⁷³⁸

Il va ensuite se pencher sur le fonctionnement constitutionnel de Florence, tout particulièrement le cas du *squittino* et la gestion des factions. Pour Machiavel, le gros problème du *squittino* est qu'il est sujet à fraude. C'est une critique qui n'est pas sans importance. Les Médicis ont réussi à imposer les membres de leur réseau au niveau du gouvernement en manipulant le *squittino* et les bourses.⁷³⁹ Machiavel semble indiquer d'en être conscient et de voir le danger de ce type de manipulation.

« Die Mängel waren unter anderm, dass die Squittinien für lange Zeit vorgenommen wurde, **dass leicht Betrug stattfinden konnte, und dass sich ereignen konnte, dass die Wahlen**

⁷³⁸ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 227.

⁷³⁹ REINHARDT Volker, 2009: 114-116.

nicht gut waren. [...] Ferner war nichts vorgesehen, um die Grossen in Furcht zu setzen, auf dass sie keine Parteien bilden könnten, die der Ruin der Staaten sind. »⁷⁴⁰

Un autre aspect intéressant dans cet extrait est la question de la crainte de créer des factions, donc des réseaux politiques, réseaux que Machiavel juge dans ses textes comme nuisibles à l'intérêt de l'État. Cela est très probablement une référence aux différents réseaux politiques des grandes familles de Florence, tout particulièrement la clientèle des Médicis.

« Sie war so nicht die **Beschützerin der Verfassung**, sondern das Werkzeug ihres Untergangs, sooft ein angesehener Bürger **ihr befehlen konnte oder sie zu gewinnen wusste. »⁷⁴¹**

La conclusion que fait Machiavel est que dans une telle situation constitutionnelle, la *Signoria* finissait par devenir non le premier défenseur de l'Etat, mais un outil pour prendre le dessus sur l'État. La description qu'il nous donne semble pointer le doigt en direction des Médicis qui ont pu à travers la *Signoria* prendre le contrôle de la République. Nicolas Machiavel semble donc chercher à éviter que l'État tombe sous le contrôle des Médicis.

Nicolas Machiavel insiste dans le passage ci-dessous sur le problème des factions et des partis. Il avance que les réformes précédentes n'ont pas contribué à favoriser le bien commun, mais à renforcer le pouvoir de la faction au pouvoir. Il est probable qu'il fait référence aux réformes entreprises par les Médicis au fil du 15^e siècle et qui ont surtout visé à sécuriser leur pouvoir. La critique de Machiavel ne se fixe pas pour objectif de faire une critique morale, mais avance l'argument de l'efficacité. Machiavel affirme le renforcement de la position d'une faction ne peut que créer de l'insatisfaction chez une autre faction qui devient un point de ralliement pour l'opposition.

« [...] **dass jedesmal die Reform der früheren Verfassung nicht zur Beförderung des allgemeinen Wohles vorgenommen wurde, sondern zur Verstärkung und Sicherheit einer Partei.** Aber auch diese Sicherheit fand man nicht, da immer eine unzufriedene Partei da war, die das kräftigste Werkzeug dessen wurde, der eine Umwälzung wünschte. »⁷⁴²

⁷⁴⁰ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 227-228.

⁷⁴¹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 228.

⁷⁴² MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 229.

Machiavel argumente dans le passage suivant contre l'idée de vouloir revenir au système politique établi par Côme de Médicis. Ce qui est intéressant est la mention des bienfaits accordés. Peut-on y voir une référence aux largesses financières que les Médicis avaient tendance à accorder à leurs créatures et clients ? Toutefois, le mot « bénéfice » peut aussi être interprété comme des bénéfices politiques englobant la stabilité et des relations diplomatiques apaisées avec les autres États italiens.

« Die, welche die Regierung dem State Cosimos gleich wünschen, sagen die Dinge kehren leicht zu ihrer Natur zurück. Da es nun den florentinischen Bürgern natürlich sei, Euer Haus zu ehren, **die Gnaden zu geniessen, die von ihm ausgehen**, zu lieben, was von ihm geliebt werde, und da ihnen dies während sechszig Jahren zur Gewohnheit geworden, so sei es unmöglich, dass ihnen beim Anblick derselben Formen nicht dieselbe Gesinnung zurückkehre. »⁷⁴³

Nicolas Machiavel parle ensuite du rôle du chef d'État. Machiavel part du principe que si on doit choisir entre un chef d'État qui est à la tête d'un réseau politique ou un qui est à la tête d'une association de citoyens sans rapport client-patron, ce dernier sera davantage aimé par la population. Machiavel argumente à nouveau non avec des arguments de moralité, mais d'efficacité, à savoir ce qui est politiquement le plus efficace. À partir de ce postulat, on peut considérer que Machiavel s'oppose par principe à ce que le chef d'un réseau politique devienne le chef d'État de Florence. Toutefois, faute d'alternatives, il défend l'idée que parmi tous les chefs de factions, les Médicis sont les mieux disposés à assumer le rôle de chef d'État.

« Wenn es ferner auch wahr sein mag, dass Florenz nicht ohne Haupt sein kann, und dass es bei der Wahl zwischen einem Privathaupt und dem anderen einem Haupte aus dem Hause Medici vor einem aus einem anderen Hause den Vorzug geben würde, **so wird doch bei der Wahl zwischen einem Privathaupt und einem öffentlichen Haupt immer das öffentliche Haupt, woher es auch sein mag, mehr gefallen als das Privathaupt.** »⁷⁴⁴

Machiavel parle ensuite des clients et créatures des Médicis. Dans ce contexte de refondation constitutionnelle que suggère Nicolas Machiavel, il propose aux Médicis un compromis. Il

⁷⁴³ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 230.

⁷⁴⁴ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 232.

dit que son projet aurait le grand avantage de protéger leurs clients et créatures. La population florentine serait aussi plus satisfaite avec la situation politique. On aurait finalement un système politique plus stable. Le simple fait que Machiavel aborde la question des clients et des créatures des Médicis montre qu'il est non seulement parfaitement conscient de leur existence, mais aussi des questions que ces derniers devaient se poser face aux changements politiques qui risquaient d'arriver à Florence après la mort des derniers Médicis.⁷⁴⁵

« Ihr werdet sehen, dass in dieser meiner Republik Eure Gewalt nicht allein erhalten, sondern vermehrt wird, **und dass Eurer Freunde geehrt und sicher bleiben**, während die übrigen Bürger die augenscheinlichste Ursache haben, zufrieden zu sein. »⁷⁴⁶

Nicolas Machiavel mentionne dans l'extrait suivant à nouveau le cas des clients et créatures. Toutefois, dans ce contexte, il s'intéresse moins aux clients et aux créatures, mais davantage à la question de la gouvernance à court terme. Machiavel propose la création d'un corps de trente-deux personnes pour à partir d'eux choisir ceux qui vont gouverner. Machiavel propose aux Médicis qu'ils puissent mettre dans la première volée des trente-deux leurs clients et créatures. En analysant la proposition, on peut voir que Machiavel propose que le premier gouvernement soit composé de leurs créatures et leurs clients.

« [...] da die Zweiunddreissig, die dieses Jahr nicht im Amte wären, zu Beratungen und Dienstleistungen benützt werden können. Eure Heiligkeit könnte bei der ersten Wahl alle **Ihre Freunde und Vertrauten ernennen, wie unten gesagt werden soll.** »⁷⁴⁷

Nicolas Machiavel s'attaque dans le prochain passage au nombre de conseils existant dans la République de Florence. Pour lui, ces conseils n'avaient aucune utilité politique — à nouveau, il avance un argument d'efficacité — et servaient avant tout à satisfaire les vanités. Machiavel dit aussi que les membres du conseil pouvaient appartenir à des réseaux politiques. Est-ce qu'il critique le fait que les Médicis aient rempli les conseils avec leurs clients et créatures ? On peut suggérer qu'il devait penser à la clientèle des Médicis en écrivant ce passage.

⁷⁴⁵ PIGAILLEM Henri, 2015: 586-587.

⁷⁴⁶ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 235.

⁷⁴⁷ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 237.

« [...] Ich glaube daher, dass es gut ist, ein Durcheinander von Räten aufzuheben, die es eine Zeitlang in Eurer Stadt gab. Sie wurden nicht eingeführt, weil sie zur Freiheit nötig gewesen wären, **sondern um damit mehr Bürger abzuspeisen**, und zwar mit einer Sache, die eigentlich nichts zum allgemeinen Wohle der Stadt beitrug, **da sie alle, als Parteien angehörig, bestechlich waren.** »⁷⁴⁸

Machiavel écrit ensuite sur l'organisation des forces armées. La question militaire est secondaire pour notre analyse, mais il y fait mention du cas des amis du pape Médicis. Quand il parle du volet sécuritaire, il parle ainsi de « pour la plus grande sécurité » non seulement de l'État florentin, mais également des clients et des créatures des Médicis. On y voit que Machiavel poursuit deux objectifs. D'une part, assurer la sécurité de l'État et également donner des garanties aux clients des Médicis. Pourquoi Machiavel a-t-il un tel intérêt pour la clientèle des Médicis ? On peut imaginer qu'il part du principe que les Médicis, confrontés à l'extinction dynastique, ne soient pas vraiment intéressés par les conséquences sur moyen et long terme d'une nouvelle république. Toutefois, ceux qui pourraient s'opposer à un tel projet sont ceux qui dans l'entourage des Médicis ont le plus à perdre, donc les clients. Garantir aux créatures et clients un avenir peut être une stratégie pour convaincre le camp des Médicis en son entier de l'intérêt qu'ils ont à soutenir cette réforme constitutionnelle.

« Ferner würde zur grösseren Sicherheit des Staates und **der Freunde Eurer Heiligkeit** die Ordonnanz des Fussvolks in zwei Scharen geteilt werden, deren jeder Eure Heiligkeit durch Eure Gewalt jedes Jahr einen Kommissar vorsetzen würde. »⁷⁴⁹

Dans le prochain extrait, Nicolas Machiavel va plus en détail. À nouveau, il dit que la proposition va renforcer l'autorité du pape Médicis, mais aussi de ses clients, car les Médicis auront l'armée, la justice et les dirigeants à leur solde. En somme, Machiavel vise à créer une république aux bonnes institutions temporairement sous contrôle des clients des Médicis.

« Man sieht aus dem Obigen, dass zweien Klassen von Menschen genügt wird, und **dass Eure Gewalt und die Eurer Freunde in der Stadt befestigt ist**, da Ihr die Waffen und die

⁷⁴⁸ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 237-238.

⁷⁴⁹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 238.

peinliche Rechtspflege in der Hand habt, die Gesetze von Euch abhängen und die Häupter des Staates sämtlich aus den Eurigen bestehen. »⁷⁵⁰

Le passage qui suit confirme cette intention de Nicolas Machiavel et il fait à nouveau beaucoup d'efforts pour inclure les clients et les créatures dans ses projets. Machiavel vise néanmoins à s'assurer que la majorité des citoyens soit satisfaite et pour lui, cela peut que passer par une restauration de l'autorité du peuple. Néanmoins, Machiavel confirme que de son point de vue restaurer pleinement l'autorité au peuple aurait des effets néfastes pour le pape Médicis et ses créatures. C'est pourquoi il suggère une restauration partielle, à savoir qu'on rétablit une partie du pouvoir et qu'on promet d'en restaurer le reste ultérieurement. C'est ainsi qu'il propose de rétablir soit le conseil des mille ou des six cents. Pendant le vivant du pape et du cardinal Médicis, les membres seraient nommés par les Médicis, sécurisant le pouvoir des Médicis.

« Es bleibt jetzt noch die Klasse zu befriedigen, die aus der gesamten Masse der Bürger besteht. Diese wird man nie befriedigen[...], wenn man ihr nicht ihre Gewalt wiedergibt oder wiederzugeben verspricht. **Da aber dieselbe ganz und auf einmal wiedergeben nicht mit der Sicherheit Eurer Freunde, noch mit der Erhaltung der Gewalt Eurer Heiligkeit sich verträge, so ist es nötig, sie zum Teil wiederzugeben, zum Teil zu versprechen, [...].** Ich halte daher für nötig, den Saal des Rates der Tausend oder wenigstens den der Sechshundert wieder zu eröffnen, die auf dieselbe Art wie früher alle Aemter und obrigkeitliche Stellen zu verteilen hätten, ausgenommen dass die vorgenannten Fünfundsechzig, Zweihundert und Acht der Balie **während des Lebens Eurer Heiligkeit und Sr. Ehrwürden des Kardinals von Euch ernannt würden. Damit Eure Freunde gewiss sein können, dass sie bei der Abstimmung im Rate eingebeutelt werden, [...]. Damit der Rat glaubt, es würden die eingebeutelt, welchen er seine Stimmen gibt, würde man gestatten, dass er zwei von ihm hierzu gewählte Bürger in das Zimmer abschicke, damit sei Zeugen der Einbeutelung seien.** »⁷⁵¹

Ce qui est particulier est de constater comment Nicolas Machiavel parle non seulement ouvertement des clients des Médicis, mais fait de grands efforts pour les inclure et leur donner des garanties au fil de ses propositions. Comme mentionné auparavant, Machiavel suppose

⁷⁵⁰ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 239.

⁷⁵¹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 239.

qu'il doit donner des assurances au réseau politique des Médicis afin de faire passer son projet de nouvelle constitution.

Le dernier passage ci-bas confirme cette supposition, car Machiavel affirme ouvertement que Florence sera du vivant du pape et du cardinal un régime monarchique avant de redevenir une république après leur trépas. Il confirme l'importance de la question des clients et créatures en affirmant que ceux-ci seront en sécurité et n'auront rien à craindre de cette nouvelle constitution, une chose qui était jusqu'à là que dit de manière indirecte. Aussi, il affirme que la population de manière générale sera contente de la nouvelle situation politique.

« Betrachtet man sie aber **während des Lebens Eurer Heiligkeit und Sr. Ehrwürden Monsignores, so ist sie eine Monarchie**; denn Ihr befiehlt über die Waffen, befiehlt über die Kriminalgerichte, habt die Gesetze in petto, und ich weiss nicht was man mehr in einer Stadt verlangen kann. **Ebensowenig lässt sich absehen, was Eure Freunde, die gut sind und von dem Ihrigen leben wollen, zu fürchten hätten, da Eure Heiligkeit so grosse Gewalt behält und sie die ersten Stellen der Regierung einnehmen würden.** [...] Ich bin überzeugt, dass durch die Gewalt Eurer Heiligkeit, die alles leiten würde, die gegenwärtige Verfassung sich so mit der vorgeschlagenen, und diese mit jener verschmelzen würde, dass sie eines und dasselbe und ein einziges Körper würden zum Frieden der Stadt und zum ewigen Ruhme Eurer Heiligkeit; denn Eure Gewalt könnte immer den Mängeln, die entstehen sollten, abhelfen. »⁷⁵²

La proposition constitutionnelle se révèle ainsi non seulement intéressante pour comprendre la vision de Machiavel, mais aussi démontre comment il a intégré la question de la clientèle des Médicis dans sa réflexion. En aucun instant, il ne porte un jugement à leur sujet, mais il les considère comme un groupe à satisfaire dans le cadre de la transformation constitutionnelle de Florence pour arriver à créer une république aux bonnes institutions.

Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

Nous pouvons maintenant nous poser la question si Nicolas Machiavel, dans son approche du phénomène de la corruption s'appuie sur des auteurs antiques ? Ce qui est intéressant dans

⁷⁵² MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 243.

son cas est de voir comment il s'appuie sur des exemples antiques pour appuyer sa réflexion politique. Cette approche s'explique par son intérêt pour la République romaine.

C'est ainsi qu'il illustre son argumentaire contre la prise de pouvoir de la part des citoyens privés en prenant le cas de Spurius Melius. Spurius Melius aurait été un danger pour la sécurité de l'État romain, car pendant un épisode de famine, il aurait distribué du blé. Il acquit un tel prestige auprès de la population qu'il devenait une menace pour la République romaine. Si on fait le lien avec d'autres passages que nous avons pu voir de Nicolas Machiavel, ce recours à l'exemple antique n'est pas anodin. On peut supposer que Machiavel prend cet exemple pour illustrer comment une bonne république doit agir face aux citoyens qui acquièrent le soutien de la population par des moyens privés.

« La ville de Rome souffrait de la famine, et les magasins publics ne suffisaient pas pour y apporter remède. Un citoyen nommé **Spurius Melius**, fort riche pour le temps, **résolut de faire des provisions particulières de froment, et de le distribuer au peuple pour se concilier son affection**. Cette libéralité, en attirant un concours nombreux, **lui gagna tellement la faveur populaire que le Sénat, désirant arrêter le mal avant qu'il eût pris plus de consistances, créa contre Spurius un dictateur qui le fit mettre à mort**. »⁷⁵³

Machiavel justifie ensuite la réaction des autorités en affirmant que des actions bonnes à première vue peuvent être dangereuses pour la sécurité d'un État. Il confirme que le Sénat a bien agi et pris les actions nécessaires à la sécurité de la République. En somme, une République ne doit pas tolérer l'émergence d'un citoyen comme Spurius Melius. Peut-on voir dans ce passage la volonté de faire un parallèle avec la situation à Florence ou est-ce que Machiavel le prend comme une base pour une réflexion plus globale ? On peut avancer l'hypothèse que Machiavel a constaté que Florence avait été mise sous contrôle des Médicis. Ceux-ci avaient pu gagner la faveur d'une partie de sa population et si les institutions avaient réagi avec plus de véhémence, on aurait évité que les Médicis puissent prendre le pouvoir. C'est peut-être pour cette raison qu'il conclut le passage avec le mot sur la servitude qui pourrait faire référence à l'état de Florence sous les Médicis.

⁷⁵³ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280.

« Ce trait prouve que des actions que l'on croit bonnes, et qu'il semblerait déraisonnable de blâmer, deviennent souvent très mauvaises, et fort dangereuses pour une république si on n'y remédie promptement. Et pour développer cette idée, je dis qu'un État républicain ne peut subsister, ni se bien gouverner s'il n'a pas de citoyens qui sachent se distinguer ; mais d'un autre côté, cette considération qu'ils acquièrent le conduit à la servitude. »⁷⁵⁴

Nicolas Machiavel cherche ensuite des solutions au problème que représentent les citoyens qui cherchent à se distinguer. Il faut pour Machiavel que les institutions permettent à des citoyens d'avoir du prestige en servant les intérêts et la liberté de l'État. En somme, il faut que les citoyens se distinguent en se mettant au service de la patrie. Pour Machiavel, toute réputation acquise en servant l'État est une chose bénéfique pour la collectivité. Ce sont les actions privées qui sont selon lui dangereuses. On peut y voir une référence au danger de voir émerger des structures clientélistes qui peuvent affaiblir le pouvoir de l'État.

« Pour prévenir cet inconvénient, il doit régler ses institutions de manière que l'on ne parvienne à cette considération que par des voies conformes à ses intérêts, à sa liberté, et qui ne puissent lui devenir préjudiciables. Il doit aussi faire attention à celles que suivent les citoyens pour arriver à ce but ; elles ne peuvent être que publiques ou particulières. On suit les premières lorsque l'on se fait un nom en servant bien sa patrie par ses conseils, en la servant encore mieux par ses actions. On doit mettre à ce genre de services, à cette envie de s'illustrer, un tel prix qu'il honore et satisfasse celui qui l'obtient. La réputation qu'on acquiert, par des moyens aussi purs et aussi simples, ne peut être dangereuse pour l'État. »⁷⁵⁵

Machiavel propose deux solutions dans le passage ci-bas. La première serait d'éviter que les citoyens aient les moyens financiers pour corrompre les autres membres de la République. Il est intéressant de constater que cette solution révèle surtout ce que Machiavel perçoit comme la source de la corruption. Machiavel porte immédiatement son attention sur la deuxième solution. Il propose comme alternative de maintenir la République en conflit avec d'autres puissances afin de permettre aux citoyens de se distinguer sans devoir les maintenir pauvres.

« En réfléchissant aux moyens de remédier à ce mal, je crois en trouver deux. Le premier serait d'entretenir les citoyens dans un état de pauvreté tel qu'ils ne pussent avec des richesses

⁷⁵⁴ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280.

⁷⁵⁵ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280.

et dénués de vertus corrompre les autres et être eux-mêmes corrompus. Le second consisterait à diriger tellement ses vues du côté de la guerre, que l'on fût toujours en mesure de la faire, et que l'on eût un besoin continuel des gens de mérite, comme il arriva à Rome dans ses commencements. »⁷⁵⁶

Machiavel nous décrit comment les citoyens peuvent utiliser leur fortune pour créer des clientèles. Est-ce que Machiavel fait référence aux Médicis ? Ceux-ci ont utilisé leur fortune pour constituer leur réseau politique. Par la lecture du passage, on finit par faire le lien avec les Médicis, mais nous n'avons pas la garantie que le lecteur de l'époque ait fait de même, car Machiavel travaille sur un exemple antique et fait une analyse généraliste sans faire référence à la situation florentine.

Nicolas Machiavel fait aussi référence à l'Antiquité dans d'autres passages. C'est ainsi qu'il parle de la situation au début de la République romaine. Certains, qui avaient profité sous les rois, étaient poussés à agir contre la République.

« Ceux-ci, comme l'histoire nous l'apprend, ne furent portés à conspirer avec d'autres gens contre leur patrie que parce qu'ils se virent privés, sous les consuls, des avantages dont ils jouissaient sous les rois. La liberté du peuple ne fut pour eux que l'esclavage. »⁷⁵⁷

On peut y voir une allusion au clientélisme des rois qui offraient des bienfaits aux membres de leur cour et de leur réseau politique.

Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

Est-ce que Nicolas Machiavel reprend des argumentaires antiques ? Il est toujours délicat d'estimer si une idée est inspirée d'un autre auteur. Toutefois, nous constatons qu'en matière de pensée politique, on aime durant la Renaissance s'inspirer de la pensée romaine et grecque.

Nicolas Machiavel ne fait pas exception à la règle. Il reprend dans sa critique du réseau politique des Médicis l'idée de la dégénération des régimes politiques. C'est ainsi qu'il affirme que la tyrannie ne peut que s'établir quand un certain degré de corruption a fait son

⁷⁵⁶ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 262.

⁷⁵⁷ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 69.

chemin dans l'État. Cette corruption s'accumule au fur et à mesure que le temps passe pour ouvrir le chemin à la tyrannie si elle n'est pas combattue.

« Il faut donc, pour usurper l'autorité dans un État libre et y établir **la tyrannie**, que **déjà la corruption y ait fait des progrès, et que petit à petit, et de génération en génération, elle soit arrivée à un certain degré ; or vers ce point d'altération, tous les États y sont nécessairement conduits, quand de bons exemples ou de bonnes lois, comme nous l'avons dit plus haut, ne renouvellent pas, pour ainsi dire, la constitution et ne la ramènent pas à son principe.** »⁷⁵⁸

On retrouve cette idée chez Aristote dans un passage de *La Politique*. La corruption contribue ainsi à favoriser la dégénération des régimes. La différence avec Machiavel est qu'Aristote constitue un système général de dégénération des systèmes politiques alors que Nicolas Machiavel parle que de la tyrannie.

« La **corruption amena des dilapidations publiques, et créa fort probablement, par suite de l'estime toute particulière accordée à l'argent, des oligarchies.** Celles-ci se changèrent d'abord en tyrannies, comme les tyrannies se changèrent bientôt en démagogies. La honteuse cupidité des gouvernants, tendant sans cesse à restreindre leur nombre, fortifia d'autant les masses, qui purent bientôt renverser les oppresseurs et saisir le pouvoir pour elles-mêmes. Plus tard, l'accroissement des États ne permit guère d'adopter une autre forme de gouvernement que la démocratie. »⁷⁵⁹

Aristote va aussi dire que ce qui distingue la corruption est que l'intérêt général n'est plus au centre de l'action politique.

« Les déviations de ces gouvernements sont : **la tyrannie**, pour la royauté ; l'oligarchie, pour l'aristocratie ; la démagogie, pour la république. La tyrannie est une monarchie qui n'a pour objet que l'intérêt personnel du monarque ; l'oligarchie n'a pour objet que l'intérêt particulier des riches ; la démagogie, celui des pauvres. **Aucun de ces gouvernements ne songe à l'intérêt général.** »⁷⁶⁰

⁷⁵⁸ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 246.

⁷⁵⁹ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 66.

⁷⁶⁰ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 55.

L'idée de l'intérêt général comme critère central pour la qualité d'un gouvernement est reprise par Aristote dans un autre passage de *La Politique*.

« **Quand le maître unique, ou la minorité, ou la majorité gouvernent dans l'intérêt général, la constitution est nécessairement pure** ; quand ils gouvernent dans leur **propre intérêt**, soit dans l'intérêt d'un seul, soit dans l'intérêt de la minorité, soit dans l'intérêt de la foule, la constitution est déviée de son but, puisque de deux choses l'une : ou les membres de l'association ne sont pas vraiment citoyens ; ou, s'ils le sont, ils doivent avoir leur part de l'avantage commun. »⁷⁶¹

C'est un aspect de la pensée d'Aristote qu'on retrouve chez Machiavel dans le passage suivant. Ici, la question de l'intérêt général est analysée différemment. Les réformes sont jugées mauvaises, car pas faites dans l'intérêt général, mais pour des intérêts particuliers.

« [...] die Reform der früheren Verfassung nicht zur Beförderung **des allgemeinen Wohles** vorgenommen wurde, sondern zur Verstärkung und Sicherheit einer Partei. Aber auch diese Sicherheit fand man nicht, da immer eine unzufriedene Partei da war, die das kräftigste Werkzeug dessen wurde, der eine Umwälzung wünschte. »⁷⁶²

On constate donc que l'intérêt général est au centre de l'analyse faite par Aristote et Nicolas Machiavel. Nous pouvons argumenter que Machiavel reprend certains concepts dans son analyse du clientélisme médicéen comme l'idée du rôle de la corruption dans la création d'une tyrannie et l'importance de l'intérêt général.

Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Machiavel procède à une innovation intellectuelle avec sa solution pour combattre le danger de corruption.

Dans le passage ici-bas, Nicolas Machiavel soutient qu'il faut éviter que des privés donnent des bienfaits aux autres citoyens. En conséquence, l'État doit prendre des mesures pour que l'élévation sociale et politique se fasse uniquement en œuvrant pour le bien collectif. Il doit ainsi dissuader ceux qui voudraient le faire par des moyens privés donc en créant des factions.

⁷⁶¹ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 54.

⁷⁶² MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 229.

« Mais elle expose la république à de grands périls, et lui devient très pernicieuse quand on **l'obtient par des voies particulières**. Je nomme ainsi les **services rendus à des particuliers, en leur prêtant de l'argent, en mariant leurs filles, en les soutenant contre l'autorité des magistrats, et en leur donnant d'autres preuves d'obligeance qui attirent des partisans**. De là naissent ensuite les coupables projets de corrompre les mœurs, et de faire violence aux lois. Une **république bien réglée doit donc favoriser ceux qui ne cherchent à s'élever qu'en travaillant au bien général, et donner un frein à ceux qui seraient tentés de prendre une route opposée**. »⁷⁶³

Il affirme dans l'extrait qui suit que les divisions politiques ne sont pas de facto mauvaises, mais qu'elles deviennent dangereuses quand elles génèrent des factions. Les distensions peuvent donc être très positives. L'objectif final serait d'empêcher la naissance de factions que Machiavel considère comme la source de tous les maux politiques.

« Parmi les nombreuses rivalités qui agitent les États républicains, les unes leur nuisent, les autres leur sont utiles. Les premières sont celles qui enfantent des partis et des partisans ; les secondes sont celles qui se prolongent sans prendre ce caractère. Le fondateur d'une république, ne pouvant donc y empêcher les rivalités, doit du moins les empêcher de devenir factions. »⁷⁶⁴

Il fait dans le passage ci-bas la distinction entre la réputation acquise de manière publique et celle par des méthodes privées. C'est surtout ici que sa critique envers le clientélisme est la plus forte, car la description qu'il fait de la réputation acquise par des voies privées correspond au phénomène du clientélisme. Cela consisterait à donner des bienfaits à des individus en les défendant contre des magistrats, les aidant financièrement et en leur donnant des honneurs immérités. Cette approche serait nuisible, car favorisant la création de factions. On constate ainsi que la constitution des factions à travers le clientélisme est honnie par Machiavel. Pour l'auteur florentin, les manières de gagner de l'influence de manière bénéfique à la collectivité sont celles qui sont basées non sur des avantages accordés en privés, mais en servant l'intérêt général.

⁷⁶³ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280-81.

⁷⁶⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

« Il faut pour cela observer que les citoyens ont dans cette forme de gouvernement deux manières de se faire un nom et d'acquérir du crédit, ou par des moyens publics, ou par des moyens particuliers. On y arrive par des moyens publics, ou par des moyens officieux : en gagner une bataille, en faisant la conquête d'une place, en s'acquittant d'une mission avec zèle et habileté, en donnant à la république des conseils sages et suivis d'un heureux succès. Le second moyen d'y arriver est de rendre service à l'un et à l'autre, de protéger de simples citoyens contre l'autorité des magistrats, de leur donner des secours d'argent, de les pousser à des honneurs qu'ils ne méritent pas, et de capter la faveur populaire par des largesses et des jeux publics. De là naissent les factions et l'esprit de parti. Autant la considération acquise par ces moyens-ci est préjudiciable, autant elle est utile lorsqu'elle est étrangère aux factions, parce qu'alors elle est fondée sur le bien public et non sur l'intérêt personnel. »⁷⁶⁵

La méfiance de Machiavel envers les factions ne le conduit toutefois pas à considérer tous les conflits à l'intérieur d'une république comme dangereuse. C'est ainsi que dans l'extrait suivant, il affirme l'impossibilité d'éviter toutes les luttes internes, mais que ceux-ci peuvent rester peu dangereux tant qu'on n'implique pas des réseaux politiques. On peut supposer que pour Machiavel, les conflits interpersonnels ne représentent pas un vrai risque politique tant qu'ils ne sont pas multipliés par le fait que deux patrons puissent pousser leurs clientèles à prendre parti. Même des tensions à l'intérieur d'une république pourraient être bénéfiques selon Machiavel, car les différents protagonistes se maintiennent dans un équilibre des forces garantissant le maintien des libertés de chacun. Peut-on avancer l'idée que Machiavel suggère de chercher à créer une *balance of powers* au sein de l'État ? Un équilibre des forces entre les protagonistes ?

« Certes, on ne peut empêcher de naître certaines haines, et des plus violentes, entre les grands citoyens d'un tel État ; mais faute de partisans qui les suivent, ils ne peuvent nuire à l'État ; ils sont au contraire obligés, pour triompher de leurs ennemis, de servir l'État, de travailler à sa grandeur, et tous s'observent les uns les autres afin que nul ne dépasse les limites de ses droits. »⁷⁶⁶

Machiavel va ensuite développer l'idée qu'une faction qui l'emporte sur ses adversaires tend à se dissoudre et à perdre le pouvoir. Comment alors expliquer que les Médicis aient pu se

⁷⁶⁵ BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

⁷⁶⁶ BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

maintenir au pouvoir après l'avoir emporté sur leurs adversaires en 1434 ? Machiavel explique cette exception par le fait que la faction vaincue fut très grande et puissante. Les Médicis auraient donc été contraints à appliquer une politique de modération, stabilisant ainsi leur pouvoir, car confronté à une opposition qui n'était pas complètement vaincue.

« Les rivalités dans Florence furent toujours accompagnées de factions, et par conséquent toujours pernicieuses. Le parti vainqueur ne demeura jamais uni qu'autant que le parti opposé conservait de la force ; aussitôt que celui-ci était abattu, l'autre, n'étant plus retenu par la crainte ni par aucun frein intérieur, se livrait à de nouvelles divisions. Le parti de Cosme de Médicis prit le dessus en 1434. Mais comme la faction vaincue était nombreuse et composée d'hommes très puissants, il se maintint longtemps uni, ne commit aucun excès inhumain, ne fit aucune faute, et évita de se rendre odieux au peuple par quelque maladresse. Alors toutes les fois que l'État gouverné par ce parti eut besoin du peuple pour ressaisir son autorité, il le trouva disposé à investir les chefs de tous les pouvoirs qu'ils désiraient. Pendant les vingt et un ans qui s'écoulèrent depuis 1434 jusqu'en 1455, il leur accorda six fois en assemblée générale et régulière l'autorité suprême de la *balia*. »⁷⁶⁷

Machiavel développe ainsi une théorie autour du fonctionnement des partis et des factions au sein de la République de Florence. Machiavel nous permet d'analyser la situation particulière de Florence au courant du 15^e siècle en expliquant comment les Médicis ont pu réussir à maintenir aussi longtemps leur réseau politique et rester au pouvoir. Cette vision des factions est une innovation intéressante pour l'analyse du phénomène clientéliste à Florence.

Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

Nicolas Machiavel s'affirme comme un défenseur d'une république méritocratique. À plusieurs reprises, il soutient l'idée que poursuivre l'intérêt général est la manière la plus efficace pour assurer la stabilité dans un État et que le règne des factions est nuisible à la collectivité.

⁷⁶⁷ BARINCOU Edmond, 1952: 1288-1289.

Il dit ainsi qu'un État qui s'affranchit de la tyrannie a contre lui tous ceux qui ont profité du régime tyrannique. En résumé, un nouvel État doit affronter les clients et créatures du régime précédent.

Pourquoi est-ce que les clients et créatures sont ses ennemis ? Une république libre peut distribuer les honneurs et les récompenser uniquement de manière conforme aux lois et de manière juste, donc en récompensant le mérite et non la loyauté. La nature profondément méritocratique de la République libre — du moins selon Machiavel — la force à lutter contre ceux qui profitaient de la nature arbitraire et non méritocratique de la tyrannie.

« C'est que l'État qui devient libre se fait des ennemis, et points d'amis. **Tous ceux qui profitaient des abus de la tyrannie, qui s'engraissaient des trésors du prince, sont les ennemis nés du nouveau gouvernement. [...] Ils sont forcés de tenter tous les moyens de rétablir la tyrannie qui seule peut leur rendre leur ancienne autorité.** [...] En effet, un gouvernement libre ne distribue des honneurs et des récompenses que dans des occasions déterminées et approuvées par la justice ; [...]. »⁷⁶⁸

L'opposition que fait Machiavel entre la tyrannie, qui favorise les récompenses injustifiées et la République libre qui récompense de manière juste, est non seulement une confrontation de systèmes politiques, mais de valeurs : c'est la méritocratie versus les réseaux politiques et le clientélisme.

Cette opposition fondamentale est confirmée dans un autre passage qui prend un exemple historique de la République romaine. À nouveau, Nicolas Machiavel affirme que ceux qui profitaient des avantages sous les rois étaient portés à agir contre la République et la liberté du peuple.

« Ceux-ci, comme l'histoire nous l'apprend, ne **furent portés à conspirer avec d'autres gens contre leur patrie que parce qu'ils se virent privés, sous les consuls, des avantages dont ils jouissaient sous les rois.** La liberté du peuple ne fut pour eux que l'esclavage. »⁷⁶⁹

Dans le prochain passage, Machiavel parle de ce qu'il considère comme un problème majeur dans beaucoup de républiques. Selon Nicolas Machiavel, la source de bien de maux vient du

⁷⁶⁸ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 68.

⁷⁶⁹ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 69.

fait que les républiques tendent pendant les périodes de paix à négliger les gens de mérite. Ce défaut serait la source des troubles politiques. On peut donc en déduire que pour Machiavel, il est vital que les républiques maintiennent leur nature méritocratique afin d'éviter que les gens de mérite et de talent commencent à semer la discorde. C'est une affirmation en faveur de la méritocratie républicaine.

« L'on voit donc que c'est un **vice ordinaire des républiques de faire peu de cas des gens de mérite dans les temps de tranquillité** ; c'est pour eux un double sujet de mécontentement d'être privés du rang dont ils sont dignes, et de se voir associés, ou même subordonnés à des hommes d'une capacité inférieure, et fort au-dessous des places qu'ils occupent. **Ce défaut des républiques y produit bien des maux. Ces citoyens qui se sentent dépréciés si injustement, sachant que la prospérité et le calme dont jouit l'État en sont la cause, suscitent des troubles, rallument le flambeau de la guerre, ce qui tourne toujours au détriment de la chose publique.** »⁷⁷⁰

Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

Machiavel nous a présenté de nombreux arguments critiquant le clientélisme, le népotisme et ses phénomènes apparentés. Toutefois, nous trouvons chez Machiavel aussi des extraits indiquant une tentative de mettre le mécanisme clientéliste au service de l'État. À nouveau, Nicolas Machiavel aborde la question avec des arguments d'efficacité et nous constatons comment il défend des idées pouvant justifier des comportements clientélistes.

Il débute avec la question de l'organisation d'un gouvernement. Pour Machiavel, le Prince doit aspirer à ce que le système qu'il établit génère un lien de dépendance entre les sujets et lui. Le but serait de s'assurer que le Prince peut compter sur des soutiens en toute circonstance.

« Et pour cela un Prince sage doit donc **penser un moyen par lequel ses sujets, toujours et en toutes sortes de fortunes, aient besoin de l'Etat et de lui**, et ils lui seront après toujours fidèles. »⁷⁷¹

⁷⁷⁰ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 261.

⁷⁷¹ BARINCOU Edmond, 1952: 320.

Comment peut-on juger cet argumentaire ? Est-ce que nous assistons à une justification du clientélisme ? La création d'un lien de dépendance semble s'intégrer dans l'idée d'un clientélisme plus large dont le but est de s'assurer que le Prince peut en temps de crise avoir des soutiens nécessaires et ainsi garantir la stabilité politique de l'État. Ce qui semble être distinctif ici est le fait que le clientélisme n'est pas utilisé par un privé pour acquérir le pouvoir dans une république, mais par le chef d'État pour garantir la paix et la stabilité. Peut-on donc argumenter qu'il existe aux yeux de Nicolas Machiavel un bon et un mauvais clientélisme ? Que le clientélisme utilisé à des fins publiques est un outil politique acceptable ? En vue des passages qui ont été vus, et celui ici-bas, on peut répondre avec oui.

« Et pour mieux entendre ce point, je dis que les grands se peuvent considérer en deux manières principales. **Ou ils se gouvernent en sorte, par leur manière de faire qu'en toutes choses ils se joignent à la fortune du Prince, ou bien ils ne s'y joignent pas.** [...] »⁷⁷²

Pour Nicolas Machiavel, la distinction est entre ceux qui entrent dans un rapport clientéliste avec le Prince et ceux qui ne le font pas. Ces différences sont importantes, car Machiavel ne traite pas la question comme un bloc monolithique, mais analyse plusieurs cas différents.

Machiavel considère que ceux qui s'attachent au Prince, donc les clients, doivent être tenus en estime et soutenus par le Prince à condition que les exigences de ces derniers ne soient pas exagérées. Nous voyons ici comment Nicolas Machiavel argumente pour un Prince jouant au bon patron en restant prudent sur ce qu'il donne à son client sans dénigrer la loyauté du dernier. Cette description reste donc dans ce cadre d'un clientélisme au service de l'État.

« [...] **Ceux qui s'y assujettissent et ne pillent point, tu dois les honorer et aimer ;** [...] »⁷⁷³

Il aborde ensuite la question des autres groupes, donc ceux qui ne s'attachent pas immédiatement au Prince. À nouveau, il procède en distinguant entre les types de personnes. Pour Machiavel, il y a ceux qui refusent de s'attacher au Prince par faiblesse et ces gens sont pour Nicolas Machiavel de potentiels clients utiles pendant les périodes de tranquillité sans avoir de risque de les voir se retourner contre le Prince en cas de crise.

⁷⁷² BARINCOU Edmond, 1952: 318.

⁷⁷³ BARINCOU Edmond, 1952: 318.

« [...] ; ceux qui ne s'y obligeront point, tu les dois examiner de deux manières. Ou bien ils le font par faute de cœur et naturelle lâcheté ; en ce cas tu te dois servir d'eux, principalement de ceux qui sont de bon conseil, car en la bonne fortune ils te font honneur, et en adversité ils ne te feront point de mal. [...] »⁷⁷⁴

La réponse à ceux qui ne s'attachent pas et qui sont d'une nature ambitieuse, Machiavel avance une conclusion radicale. Le Prince doit les traiter comme des ennemis et comme une source d'instabilité.

« [...] Mais quand ils ne veulent point s'engager, **par calcul et raison d'ambition**, c'est signe qu'ils pensent plus à soi qu'à toi et de tels **le Prince se doit garder et les craindre comme ils étaient ennemis découverts** ; car en mauvais temps, ils aideront toujours à le ruiner. »⁷⁷⁵

Pourquoi une telle réponse ? Il est fort probable que cela soit dû au fait que pour Nicolas Machiavel, le plus important est de s'assurer que le Prince peut avoir des soutiens en temps de crise. C'est la raison pourquoi Machiavel milite pour que le Prince rende les sujets dépendants de lui et qu'il cherche à définir comment déterminer qui peut être associé comme client ou qui doit être vu comme un ennemi.

C'est dans un autre extrait que Nicolas Machiavel reprend la thématique du lien nécessaire que doit constituer le Prince entre lui et son sujet, tout particulièrement entre lui et ses ministres. Il débute avec un argumentaire général au sujet de la dévotion du ministre à l'égard du Prince.

« Mais comment le Prince pourra connaître son ministre, voici un moyen qui jamais n'est en défaut. **Quand tu vois un ministre penser plus à soi qu'à toi et qu'en tous ses maneiements et affaires il regarde à son profit, tel ministre ne vaudra jamais rien et ne t'y dois point fier ; car celui qui gouverne et tient en sa main tout l'Etat d'un Prince ne doit jamais penser à soi, mais toujours à son maître, et jamais ne faire souvenir le Prince de chose qui ne touche pas à ses affaires.** »⁷⁷⁶

Pour Nicolas Machiavel, le ministre ne doit jamais penser à son bien et ses intérêts, mais se dévouer entièrement à l'État. S'il ne le fait pas, le Prince doit l'écarter, car celui-ci ne peut

⁷⁷⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 318.

⁷⁷⁵ BARINCOU Edmond, 1952: 318.

⁷⁷⁶ BARINCOU Edmond, 1952: 360.

pas être jugé fiable. Comment analyser un tel passage ? On peut estimer que c'est un appel à une sélection méritocratique stricte de ceux qui servent le Prince. Les ministres doivent être dévoués et ne pas profiter de leur pouvoir pour s'enrichir, mais contribuer au renforcement et à l'enrichissement de l'État. On peut aussi y voir un appel contre la corruption et l'abus de pouvoir.

Est-ce que Nicolas Machiavel considère que les ministres doivent se sacrifier pour le bien de l'État ? Le passage qui suit indique que ce n'est pas le cas. Si le ministre doit être dévoué, comme une sorte de client parfait, le Prince a aussi des obligations.

Le Prince en tant que patron parfait doit s'assurer que son ministre ne manque de rien et même qu'il ne cherche jamais à vouloir un changement politique. Machiavel voit donc dans ce lien de nature clientéliste entre le patron et le ministre la source de l'efficacité du gouvernement, mélangeant la méritocratie avec des mécanismes clientélistes.

« Et d'autre part le Prince, [...], doit penser à lui, lui donnant honneurs et finances, le faisant son obligé, et lui communiquant honneurs et charges, de telle façon qu'il ne peut demeurer sans lui, et que les grands honneurs et richesses qu'il lui donnera ne lui en fassent point désirer de plus grands, tandis que les hautes charges qu'il exercera lui feront craindre les nouveautés. [...] »⁷⁷⁷

Nicolas Machiavel conclut dans l'extrait qui suit que si le prince et le ministre sont dans ce rapport clientéliste idéal, ils peuvent avoir confiance l'un dans l'autre.

« [...] Quand donc les ministres et les Princes envers les ministres, sont tels, ils se peuvent fier l'un à l'autre [...] »⁷⁷⁸

Il est important à souligner que Nicolas Machiavel ne mentionne pas dans ces passages son intention de prendre les mécanismes clientélistes pour en faire un système politique stable. Néanmoins, la description qu'il nous fait permet de suggérer que le lien entre le prince et ses sujets ; entre lui et ses ministres ; est identique dans son fonctionnement à celui du clientélisme.

⁷⁷⁷ BARINCOU Edmond, 1952: 360-361.

⁷⁷⁸ BARINCOU Edmond, 1952: 360-361.

La différence notable ici est que cela se joue dans un cadre public et non privé, comme ce fut le cas chez les Médicis. Les passages précédents analysés nous indiquent que Nicolas Machiavel fait la séparation entre les actions faites dans le cadre du service public et ceux qui se font pour satisfaire des ambitions privées. La moralité est ainsi établie selon le fait qu'une chose soit faite pour le bien public ou pour avancer des intérêts particuliers.

Nicolas Machiavel aborde dans le prochain passage la question des exilés. Cette question est intéressante, car son argument est qu'on ne peut pas faire confiance aux exilés, car ils seraient animés par un désir si ardent de revenir qui rend le lien de confiance intenable si une autre proposition leur est faite.

« On voit ici combien sont vaines la foi et la promesse des hommes exilés de leur pays. On doit sentir que la faculté de rentrer dans leur patrie par d'autres moyens que les secours que vous leur prêtez corrompra leur fidélité ; **ils ne manqueront pas de vous abandonner**, quelques promesses qu'ils vous aient faites, **pour embrasser le parti qui leur est offert**. Il n'est pas plus difficile de vous convaincre de **la frivolité de leurs serments et de la fausseté des raisons apparentes qu'ils ont cherché à vous donner**. [...] ; en sorte que ce qu'ils croient et ce qu'ils cherchent à vous faire croire vous font, sur des espérances séduisantes, **livrer à des dépenses inutiles ou à des entreprises qui occasionnent votre ruine**. »⁷⁷⁹

Comment juger ces passages dans le cadre de l'analyse de la critique du clientélisme ? Ce qui est notable est que Nicolas Machiavel avance l'idée qu'un prince faisant confiance aux exilés risque d'être conduit à sa ruine, car poussé à prendre de mauvaises décisions. Le lien clientéliste entre le prince et ses sujets est impossible ici, car l'intérêt des exilés est de revenir au pays quels que soient le coût et les conditions. On voit donc ici un exemple des limites du système proposé par Machiavel, à savoir qu'il y a des gens dont l'intérêt ne peut pas être convergé avec ceux du Prince. En somme, le lien clientéliste utilisé au profit de l'État ne fonctionne pas toujours.

Machiavel change de point de vue en adoptant celui des gens qui sont insatisfaits de leur prince. Comment agir face à un prince avec lequel on est mécontent, mais qu'on manque de force pour l'attaquer ouvertement ?

⁷⁷⁹ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 213.

Nicolas Machiavel présente sa solution : ces gens doivent chercher à avoir son amitié pour vivre en paix ou attendre le bon moment pour le frapper. En somme, Machiavel suggère de jouer au « bon client » afin de profiter de son patron — le Prince — le temps de pouvoir se retourner contre lui.

« Quel exemple ne présente-t-il pas à méditer à tous **ceux qui sont mécontents d'un prince !** Ils doivent d'abord examiner, mesurer leurs forces ; s'ils sont assez puissants pour n'avoir pas besoin de se déguiser et pour lui faire une guerre ouverte, qu'ils suivent cette voie, [...]. Mais s'ils sont dans des circonstances qui ne leur laissent pas de forces suffisantes pour l'attaquer, qu'ils emploient toute leur adresse à se **concilier son amitié** [...] ; que **sans cesse ils épient ses goûts, et qu'ils soient toujours prêts à s'amuser de ce qui peut lui plaire.** Cette espèce d'intimité assure d'abord votre tranquillité, et vous fait **partager sans danger avec le prince toute sa bonne fortune, comme elle vous fournit les occasions les plus favorables de satisfaire vos ressentiments.** »⁷⁸⁰

Nous constatons donc comment, en comparant avec les passages précédents, Nicolas Machiavel fournit aux insatisfaits les outils pour retourner le système en leur faveur. Le Prince est vulnérable face à ceux qui cherchent son amitié dans le but de se protéger de lui ou pour pouvoir le trahir le moment opportun.

Quelle interprétation pouvons-nous en faire ? Une première possibilité est de considérer que cet appel est adressé non aux vrais mécontents, mais aux dirigeants dans le but de les avertir du danger des gens qui cherchent leur amitié, mais qui leur sont en vérité hostiles. Le mécanisme clientéliste que le Prince s'approprie contient donc des dangers.

Une deuxième possibilité est de prendre le texte comme tel et de considérer que Machiavel veut permettre aux citoyens privés de survivre sous le règne d'un prince avec lequel ils sont en désaccord. Ce passage pourrait donc être vu comme faisant partie de la littérature du tyrannicide dans une forme très atténuée. C'est pourquoi Nicolas Machiavel propose soit de combattre ouvertement le Prince si on a les moyens ou intégrer son réseau en attendant la bonne occasion pour le frapper.⁷⁸¹

⁷⁸⁰ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 223.

⁷⁸¹ TURCHETTI Mario, 2001.

Nous gagnons dans le passage qui suit un aperçu intéressant sur la philosophie de Machiavel. Le citoyen devrait dans l'idéal se tenir à bonne distance du prince, ni trop loin ni trop près. Toutefois, cela serait impossible en pratique et donc il faudrait soit s'associer soit s'éloigner complètement du prince. En matière de réseaux politiques, le citoyen doit devenir client avec tous les dangers et risques que cela apporte où être en dehors et assumer les conséquences de cela. Il n'y a pas de juste milieu.

« Il est vrai que selon quelques-uns, il faut se tenir assez éloigné des princes pour ne pas risquer d'être enveloppé dans leur ruine, mais assez près cependant pour être à portée de profiter de leurs débris. Cette position moyenne serait la seule qu'il faudrait garder s'il était possible de s'y maintenir ; mais comme je la crois impossible à conserver, je pense qu'il faut choisir entre ces deux partis : ou de s'éloigner tout à fait, ou de se serrer tout près d'eux. Quiconque se conduit autrement, s'il est un personnage de quelque importance, s'expose continuellement au plus grand danger. »⁷⁸²

Est-ce que Machiavel cherche à justifier les comportements clientélistes ? On n'y voit pas de justification morale pour ou contre le fait de devenir un client, mais une approche plus pragmatique. Machiavel conseille de prendre la décision qui semble la plus avisée pour l'individu. Toutefois, on voit que vouloir intégrer un réseau politique, à condition que ce soit celui du prince, est possible et imaginable. On peut le considérer comme une normalisation du clientélisme dans le cadre du clientélisme princier.

7.1.2 Jérôme Savonarole

Quels types de justifications retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique (clientélisme et népotisme) ?

Jérôme Savonarole traite le clientélisme d'un point de vue chrétien. C'est de ce point de vue religieux qu'il conduit ses analyses et crée un ensemble d'idées devant permettre la rénovation spirituelle et politique de Florence.

Le pouvoir est aux yeux de Savonarole intrinsèquement lié à la vertu. Nous voyons cela dans ce premier extrait.

⁷⁸² GUIRAUDET Toussaint, 1980: 223.

« Io te lo scopriro pure : Il male tuo è drento -, Io te lo diro pure : - **egli e nello Stato che governa adesso**-. Non dico que sia nessuno adesso drento che voglia fare male, ma sarà e nascerà, **perché tu farai grandi assai e in poco tempo**, e' quali si invidieranno e urteranno l'uno l'altro; e **perè verrà forse tempo che una parte de' grandi arà per amici tanti de' Signori (che saranno le sei fave) e caccerà gli altri e rovinerete.** »⁷⁸³

Le passage est intéressant, car il nous révèle la double nature de la vision politique de Savonarole. La notion du Mal est très importante. Savonarole ne pense pas que l'État soit tenu par des gens voulant activement faire le Mal, mais selon lui, le Mal naîtrait inévitablement, car les structures de la République permettent à certains de devenir très puissants en très peu de temps.

Ce ne serait qu'une question de temps avant que le Gouvernement finisse par être redevable à une faction. La *Signoria* finirait par être composée de clients et de créatures d'amis de certaines grandes familles. La conséquence est que le Gouvernement, sous l'emprise d'une minorité, commence à bannir ou à ruiner les rivaux de ceux qui contrôlent la *Signoria*.

Cette vision est intéressante, car même si Savonarole ne parle pas directement de clientélisme, il mentionne un fonctionnement qu'il considère comme destructeur sur long terme. Un réseau politique finit par compromettre la neutralité et l'indépendance du Gouvernement.

Savonarole part aussi du postulat que cette corruption qui embrase le Gouvernement n'est pas un problème lié à quelques individus particuliers, mais un problème structurel. La République est organisée de telle manière que sur le long terme, la *Signoria* finit par tomber sous le contrôle d'un groupe de puissants et cela au détriment des autres habitants de la République. Le clientélisme est donc un problème fondamental, car il empêche les institutions de fonctionner correctement.

Il continue sa critique des institutions en abordant le cas de Côme de Médici. Il critique non seulement le système politique de Florence, mais aussi les Médicis.

⁷⁸³ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

« Dirai tu : - Oh ! noi faremo e' Signori in modo che non verrà questo inconveniente --. Pazzo ! **non hai tu veduto adesso che le sei fave sono state contrarie e inimiche a chi le aveva fatte ?** Se tu non fai quello che io t'ho detto, verrà in poco tempo, dico, che te ne pentirai. Va », leggi quello che scrive il nostro padre Arcivescovo Antonino, quando Cosimo fu confinato. Tu dira che Cosimo fu confinato dalla pratica ; io ti rispondo: - E tanto pegio! **Se le sei fave lo possono fare, che sono manco numero** -. Di li a un anno fu fatto **une Signoria, che era amica di Cosmio de' Medici, la quale le rimisse in Firenze**; pero, popolo mio, tu t'inganni, perché le sei fave furono trovate per fare li grandi. »⁷⁸⁴

Savonarole souligne que la *Signoria* était naturellement poussée à se montrer hostile aux intérêts des citoyens de la République, quelles que soient les personnes élues. Quand la *Signoria* réussit à bannir Côme de Médicis, celui-ci revient après une année, car Florence avait une nouvelle *Signoria* qui était cette fois contrôlée par les Médicis. Comme les membres de la *Signoria* sont au nombre de six, il est facile de prendre le contrôle de cette institution. C'est pourquoi Savonarole juge le nombre de membres de la *Signoria* trop réduit.

La dénonciation du clientélisme se fait donc chez Savonarole à travers d'une critique des institutions. La *Signoria* est par sa nature même portée à tomber sous influence des citoyens puissants, comme vue dans le premier passage analysé. Savonarole nous donne un cas concret : les Médicis. La *Signoria* a banni Côme de Médicis, mais ce dernier peut revenir, car il a réussi à avoir une *Signoria* composée de gens amis. En somme, le Gouvernement est destiné à tomber sous le contrôle des puissants et ne peut pas accomplir sa mission de défendre les intérêts de la République, car inévitablement miné par le clientélisme et la corruption.

Jérôme Savonarole nous raconte dans le passage ci-dessous une anecdote de sa vie personnelle. Celle-ci nous permet d'avoir une vue sur le fonctionnement concret des prises d'influence exercée par les Médicis. Nous avons ici un témoignage, qui certes doit être considéré avec une certaine précaution, mais quand même intéressant pour notre analyse.

Savonarole dit que cinq grands citoyens avaient été envoyés par les Médicis pour le convaincre de cesser de les critiquer. Le simple fait que les cinq citoyens soient décrits par

⁷⁸⁴ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

Savonarole comme des « citoyens principaux » donc faisant partie de l'élite, peut nous permettre d'en déduire de l'influence des Médicis et donc de l'extension de leur réseau politique au sein de l'élite.

« Ricordaveti voi in quelli principii, quando cominciamo a predicare queste cose (io vel **diro pure chiaro: al tempo di Lorenzo de' Medici**), e vennono a me cinque cittadini vostri principali, che allora reggevano nella città, de' quali n'è vivi ancora quattro, e feciono ammunizione come da loro che io non dicessi quelle cose. Io gli risposi, e tra l'altre cose dissi: - **Voi dite que non siate stati mandati, e io vi dico di sì.** Andata e rispondete a Lorenzo de' Medici que faccia penitenzia de'suoi peccati, chè Dio lo vuole punire, lui e li suoi. – Io non so se essi gliel disseno; io gli feci questa risposta, se vogliono dire la verità. »⁷⁸⁵

Le simple fait que les Médicis envoient des gens pour essayer de convaincre Savonarole de cesser ses prêches contre la famille de Côme de Médicis démontre comment la critique exercée par Savonarole devait les affecter.

Dans le passage ci-bas, Savonarole fait la promotion de sa conception d'une bonne constitution pour Florence.

« La prima cosa che tu debbia fare intra l'altre e questa : **che tu facci tale legge, che nessuno piu per l'avvenire possa farsi capo**, altrimenti tu sarai fondata in su la rena ; e hai **a fare in modo che nessuno si facci tale, che gli altri abbino ad incinarsi a lui come a superiore, ma l'autrita sia solo della virtù.** »⁷⁸⁶

Quel lien pouvons-nous constater avec la question du clientélisme ? Par son objectif, à savoir celui d'éviter qu'un citoyen puisse se faire le chef de la cité, on peut y voir l'ambition d'éviter d'avoir une famille comme les Médicis au sommet de Florence, un clan qui contrôle toutes les institutions. Si Savonarole ne mentionne pas les Médicis de manière explicite, nous pouvons supposer qu'il fait référence à eux.

La justification qu'il donne se présente sous forme métaphorique. Pour lui, créer des lois qui laissent un homme devenir le chef de la cité équivaut à bâtir la république sur du sable. Les lois doivent donc, être faites de manière que personne ne doive s'incliner devant une autre et

⁷⁸⁵ RICCI Pier Giorgio, 1956: 326s.

⁷⁸⁶ FIRPO Luigi, 1965: 132.

que l'autorité provienne que de la vertu de l'individu. Cette vision égalitaire et du règne de la vertu est en opposition avec le modèle clientéliste. Dans le système clientéliste, c'est le contraire, donc un rapport hiérarchique entre les individus. On peut donc y voir la tentative de créer un contre-modèle au système des Médicis.

Le prochain passage se réfère à la question du bien commun et du bien privé. Quel rapport avec la critique du clientélisme ? Le bien commun est présenté ici comme la chose à laquelle il faut aspirer davantage qu'à son propre bien, car ainsi on aura droit à la bénédiction de Dieu. En somme, le bon citoyen doit promouvoir le bien public afin d'avoir l'approbation et la bénédiction du Tout-Puissant.

« O Firenze, impara conservare el tutto e atendi al ben commune piu presto al ben commune che al proprio, Dio li concedera e' beni temporali e spirituali ed eterni. **E chi ha l'amore suo retto e non distorto, amera sepmre piu el ben commune ch'el proprio.** »⁷⁸⁷

Cette hiérarchisation des biens n'est pas anodine. La grande accusation qui peut être faite aux Médicis est d'utiliser leur réseau politique non pour avancer le bien commun de la République, mais au contraire pour renforcer leur famille. Une telle approche ne peut pas être fructueuse selon Savonarole. On doit extrapoler que si pour Savonarole la poursuite du bien commun génère la faveur de Dieu ; le contraire, donc la poursuite du bien privé attire son courroux. On peut donc y voir une critique du clientélisme des Médicis.

Notre hypothèse est confirmée dans un autre passage par la mention explicite des parents et des amis comme une source de distraction pouvant éloigner les magistrats de la poursuite du bien commun. Savonarole exige ici que les magistrats élus mettent de côté leur propriété, leurs parents et leurs amis, afin d'avoir pour vue uniquement le bien commun. Pourquoi les parents et amitiés sont-ils mentionnés ? Cette référence fait que du sens si on imagine que Savonarole considère les amitiés comme quelque chose de dangereux, car incitant les magistrats à penser non au bien commun, mais au bien de leurs amis.

⁷⁸⁷ FIRPO Luigi, 1965: 222.

« Secondo, **bisogneria che amassino il ben commune della città e che, quando sono nelli magistrati e altre dignità, lasciassino da canto ogni loro proprietà e le specialità delli parenti e amici, e avessino solamente l'occhio al ben commune,** »⁷⁸⁸

La notion d'amitié peut être comprise de deux manières. Dans le sens qui nous est familier ou en tant que liens clientélistes. Dans le deuxième cas, nous avons la confirmation que Savonarole vise à protéger les institutions des réseaux politiques voulant faire avancer les intérêts privés au détriment du bien public. Pour lui, un magistrat doit se vouer entièrement et uniquement au bien-être de la communauté. Cela renforce encore la critique faite à l'encontre du clientélisme, surtout celui des Médicis.

Savonarole porte une grande attention à la notion de vertu et de moralité. C'est ainsi que dans l'extrait qui suit, il aborde la question de qui doit gouverner la cité. Jusque là, nous avons pu voir les critères que Savonarole fixe pour gouverner la république et pas quelles personnes devraient avoir le pouvoir. Il établit ici les caractéristiques des personnes qui doivent avoir le pouvoir.

« Note dunque, Firenze, che tu debbi nel tuo governo e reggimento **esaltare e' buoni e chia ha questa virtù della umiltà. Ma gli uomini superbi e cattivi non meritano già di essere esaltati ; gli umili e quelli che fuggano lo Stato per umiltà, questi debbi tu cercare di condurgli a governare,** se tu vedi che siano idonei alli tuoi officii ; questi falli venire per forza al tuo reggimento, perchè, quando questi tali sono al governo, sono piu giustamente **quel che vuole la iustizia, e da questio seguita la concordia della città.** »⁷⁸⁹

Uniquement les personnes humbles et bonnes doivent être exaltées dans la République et diriger la cité. Peut-on y voir une attaque contre les Médicis et leurs créatures ? On peut avancer l'idée que la description faite par Savonarole se veut comme l'expression d'un désir de changement. En résumé, si la cité était déjà gouvernée par des gens humbles et bons, pourquoi le mentionnerait-il ? Ne devrait-il pas indiquer que c'est déjà le cas, mais qu'il faut le maintenir ainsi ? L'absence de telles indications nous permet de supposer qu'il considère

⁷⁸⁸ FIRPO Luigi, 1965: 478.

⁷⁸⁹ FIRPO Luigi, 1965: 137..

que la situation souhaitée n'existe pas encore. On peut donc déduire que Savonarole considère les Médicis et leur réseau politique comme mauvais et orgueilleux.

Dans le passage ci-bas, Savonarole mentionne à nouveau le problème des gens se faisant chef dans la république. Il nous parle du caractère particulier des *capo*, donc de ceux qui veulent se faire chef.

« Sopra tutto dovete avvertire che **nessuno si faccia capo, nè superiore dominatore degli altri nella città**. Questi **tali sono gente private della grazia di Dio e della sua speciale prodivenzia, e comunemente sono uomini pessimi e privati d'intelletto e senza fede**, anzi reggano e **governano ogni loro cosa per via di astrologia**, il che non solamente è contrario alla Scrittura sacra, »⁷⁹⁰

Le fait de se hisser au-dessus des autres citoyens est pour Jérôme Savonarole indicatif d'une absence de grâce de Dieu et que la personne est immorale et sans foi. Ce qui est intéressant est un détail : ce type de gens gouverne avec l'aide de l'astrologie ce qui est contraire aux préceptes chrétiens. Pourquoi est-ce que Savonarole est si spécifique alors qu'il est resté très général dans tout le passage que nous avons vu jusque là ? La référence à l'astrologie vise peut-être à montrer du doigt les Médicis. Jérôme Savonarole ne parlerait pas seulement d'un type de personne en général, mais fait référence aux Médicis dont beaucoup de gens devaient connaître les inclinaisons à faire recours à l'astrologie.⁷⁹¹

Nous constatons ici comment Savonarole critique directement les Médicis en les accusant d'être sans foi, sans intelligence, mauvais et voulant dominer les autres citoyens. C'est une des critiques les plus violentes à leur égard et Savonarole va continuer en abordant la question des amitiés et le clientélisme.

« Praeterea **questi tali non hanno vera amicizia con persona** ; non si fidano di persona ; la **vera e ioconda amicizia è necessaria per le cose umane e lei conserva le virtu**, ma questi tali non hanno virtu alcuna buona, **nè contraggono amicizia vera** ; hanno **sempre odio contra de' buoni e contra di quelli che non sono simili a' loro costumi**, e hannone paura, nè possono avere uomini iuti appresso di loro, perchè la iustizia fa gli uomini magnanimi, e loro non gli vogliano appreso di sè; **con loro non usa se non gente pessima e cattiva, e**

⁷⁹⁰ FIRPO Luigi, 1965: 224.

⁷⁹¹ PIGAILLEM Henri, 2015: 314-316.

dicano : - Tu difenderai me, io difendero te, - e spesso de' siou medesimi non si confidano, nè della moglie qualche volta, no de' figliuoli. »⁷⁹²

La phrase « Tu me défends, je te défends » semble parfaitement indicative de l'idée que Savonarole se fait des amitiés faites par les Médicis. L'amitié cherchée par les Médicis serait de nature clientéliste, donc cherchant des gens les soutenant en échange de leur appui, basé sur aucune véritable confiance et portant tous les attributs de l'immoralité.

C'est dans son *Traité sur le régime et gouvernement de la ville de Florence* que Savonarole nous présente sa définition de la tyrannie. Quel est l'intérêt ? Il se trouve dans la dernière partie de la description. Celle-ci nous offre des indications sur qui pourrait être un tyran dans le système politique florentin. Savonarole affirme que le pire tyran est celui qui s'est fait despote en ayant été un citoyen au départ. Cela semble être une référence à Côme de Médicis. Savonarole nous indique aussi que les Médicis sont non seulement des tyrans, mais les pires parmi tous.

« Tiranno è nome di **uomo di mala vita, e pessimo tra tutti gli altri uomini, che per forza sopra tutti vuole regnare, massime quello che di Cittadino è fatto tiranno.** »⁷⁹³

Dans l'extrait ci-bas, Savonarole aborde la question du tyran.

« quando dunque regna uno tiranno, la virtù di tale cattivo governo, è unita in uno ; **e perchè son sempre piu li cattivi che li buoni e ogni simile ama il suo simile, tutto li cattivi uomini cercan di unirse a lui, massime quelli che desiderano d'esser premiati e onorati, e molti ancora si uniscono per timore;** e quelli uomini che in tutto non sono pravi, ma pure amano le cose terrene, o per timore, o per amore di quello che desiderano, li fanno coda; **e quelli que sono buoni, ma non in tutto perfetti, per timore seguitano, e non hanno ardire di resistere;** »⁷⁹⁴

Le mécanisme que nous présente Savonarole semble correspondre aux fonctionnements du clientélisme, à savoir donc que celui qui exerce du pouvoir attire auprès de lui des gens cherchant soit à être honorés soit à se lier à lui par peur. Ce qui est particulier ici est que

⁷⁹² FIRPO Luigi, 1965: 224-225.

⁷⁹³ FIRPO Luigi, 1965: 456.

⁷⁹⁴ FIRPO Luigi, 1965: 451s.

Savonarole y ajoute un aspect moral, à savoir donc que tous les gens mauvais sont attirés par un tyran.

Par conséquent un mauvais patron attire de mauvais clients et génère un réseau politique corrompu, nourri soit par l'appétit des mauvais soit par la peur des gens cherchant un refuge. Il y a donc dans la critique de Savonarole à l'encontre du clientélisme des Médicis un enjeu moral qui distingue sa critique des autres penseurs.

Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

La réflexion de Savonarole s'inspire beaucoup de la Bible, un ouvrage dont la version finale date de l'Antiquité. On trouve chez Savonarole plusieurs références à Dieu. C'est ainsi dans le passage ci-bas qu'on voit comment la bonne attitude apporte la bénédiction de Dieu.

« O Firenze, impara conservare el tutto e atendi al ben commune piu presto al ben commune che al proprio, **Dio li concedera e' beni temporali e spirituali ed eterni**. E chi ha l'amore suo retto e non distorto, amera sepmre piu el ben commune ch'el proprio. »⁷⁹⁵

Cette approche propose que le comportement des individus ait des conséquences temporelles et spirituelles. Savonarole se réfère quand il parle de temporel à des choses comme la paix, la stabilité et la prospérité économique. Cette vision est très proche de ce qu'on trouve dans certains écrits bibliques.

Dans le premier psaume, on indique que celui qui suivra la loi de Dieu sera comme un arbre qui profitera de l'eau voisine d'une rivière et dont tout réussira.

« **1 Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants**, Qui ne s'arrête pas sur la voie des pécheurs, Et qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs,

2, Mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Eternel, Et qui la médite jour et nuit !

3 Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau, Qui donne son fruit en sa saison, Et dont le feuillage ne se flétrit point : Tout ce qu'il fait lui réussit.

4 Il n'en est pas ainsi des méchants : Ils sont comme la paille que le vent dissipe.

5 C'est pourquoi les méchants ne résistent pas au jour du jugement, Ni les pécheurs dans l'assemblée des justes ;

⁷⁹⁵ FIRPO Luigi, 1965: 222.

6, Car l'Éternel connaît la voie des justes, Et **la voie des pécheurs mène à la ruine.** »⁷⁹⁶

Les gens qui suivent la voie juste seront donc bénis et jouiront de bienfaits à l'image de ce que nous indique Savonarole dans son extrait. S'il ne nous dit pas de quels passages de la Bible il tire sa conception du pouvoir, son recours à la pensée biblique nous permet de mieux comprendre comment il construit sa critique du clientélisme des Médicis.

Cette dichotomie entre la voie du méchant et de l'homme qui suit la loi de l'Éternel infuse également l'écrit de Savonarole. On retrouve chez lui l'idée de deux types de personnes, donc ceux qui poursuivent le bien commun et ceux qui s'adonnent à la poursuite du bien privé.

Savonarole fait à sa façon un argument d'efficacité dans le contexte de la gestion des affaires publiques. Ceux qui défendent l'intérêt de leurs clients ou de leur famille n'auront pas la bénédiction de Dieu et donc perdront tout à la fin.

Cette idée de l'approbation de Dieu apparaît dans un autre passage. Là, Savonarole remarque que ceux qui se font chefs d'une cité sont dépourvus de la grâce de Dieu et de sa providence. Il mentionne également le caractère impie de ce type de personne qui, comme nous avons vu auparavant, se réfère directement aux Médicis si on prend en compte la référence à l'astrologie plus loin.

« Sopra tutto dovete avvertire che nessuno si faccia capo, nè superiore dominatore degli altri nella città. **Questi tali sono gente private della grazia di Dio e della sua speciale prodivenzia**, e communemente sono uomini pessimi e privati d'intelletto e **senza fede**, anzi reggano e governano ogni loro cosa per via di astrologia, il che non solamente è contrario alla Scrittura sacra, »⁷⁹⁷

Est-ce que Savonarole s'inspire d'autres sources antiques ? Dans l'extrait qui suit, Savonarole reprend les idées d'Aristote des six gouvernements et de leurs pendants corrompus.

« Come el **regno di uno**, quando è buono, è **ottimo tra tutti li governi**, così ancora è **piu stabile, e non così facilmente si converte in tiannide**, come il **regno di pi**: pero che, quanto **piu si dilate el governo, tanto diventa piu facile a generare discordie**. Nientedimeno,

⁷⁹⁶ Bible, Psaumes 1:1-6.

⁷⁹⁷ FIRPO Luigi, 1965: 224.

come è perfetto è piu stabile quando è buono, cosi, quando è iniusto e cattivo, è pessimo di sua natura tra tutti li cattivi governi. »⁷⁹⁸

Ces idées sont présentes dans l'ouvrage d'Aristote *Les Politiques*. Nous y retrouvons la structure des régimes que reprend Savonarole ainsi que la question des régimes déviants, donc la tyrannie qu'il mentionne dans des passages précédents. Cette proximité intellectuelle avec Aristote n'est pas surprenante, car les œuvres d'Aristote émergent à nouveau au cours du Moyen Âge avec Thomas d'Aquin.⁷⁹⁹

« [...], il est **nécessaire que soit souverain soit un seul individu, soit un petit nombre, soit un grand nombre de gens.**

Quand cet individu, ce petit ou ce grand nombre gouvernent en vue de l'avantage commun, nécessairement ces constitutions sont droites, **mais quand c'est en vue de l'avantage propre de cet individu, de ce petit ou de ce grand nombre, ce sont des déviations.** [...]

Nous appelons d'ordinaire royauté celle des **monarchies** qui a en vue l'avantage commun ; parmi les constitutions donnant le pouvoir à un nombre de gens petit, mais supérieur à un, nous en appelons une l'**aristocratie** soit parce que les meilleurs y ont le pouvoir, soit parce qu'on y gouverne pour le plus grand bien de la cité et de ceux qui en sont membres. Quand c'est la multitude qui détient le gouvernement en vue de l'avantage commun, la constitution est appelée [...] un gouvernement constitutionnel. »⁸⁰⁰

« Les déviations des constitutions qu'on a indiquées sont : **la tyrannie pour la royauté**, l'oligarchie pour l'aristocratie, la démocratie pour le gouvernement constitutionnel. »⁸⁰¹

Nous retrouvons chez Jérôme Savonarole aussi des références au bien commun comme nous pouvons voir dans le passage ici-bas.

« O Firenze, impara conservare el tutto **e atendi al ben commune piu presto al ben commune che al proprio**, Dio li concedera e' beni temporali e spirituali ed eterni. E chi ha l'amore suo retto e non distorto, amera sepmre piu el ben commune ch'el proprio. »⁸⁰²

⁷⁹⁸ FIRPO Luigi, 1965: 451.

⁷⁹⁹ MINOIS Georges, 2016: 262-263.

⁸⁰⁰ PELLEGRIN Pierre, 1990: 229-230.

⁸⁰¹ PELLEGRIN Pierre, 1990: 229-230.

⁸⁰² FIRPO Luigi, 1965: 222.

Aristote aborde également la question du bien commun. L'idée centrale chez Aristote est de définir la qualité des gouvernements selon le fait qu'ils cherchent ou non de satisfaire l'avantage commun ou au contraire celui du monarque, d'une élite ou des masses.

« Quand cet individu, ce petit ou ce grand nombre gouvernent **en vue de l'avantage commun**, nécessairement ces constitutions sont droites [...] Les déviations des constitutions qu'on a indiquées sont : la tyrannie pour la royauté, l'oligarchie pour l'aristocratie, la démocratie pour le gouvernement constitutionnel. [...] **Aucune de ces formes ne vise l'avantage commun.** »⁸⁰³

Aristote aborde même la question du clientélisme en soulignant que la tyrannie se focalise sur la richesse afin de pouvoir financer son réseau politique.

« Il est du reste bien facile de voir que la tyrannie a tous les inconvénients de la démocratie et de l'oligarchie. Comme celle-ci, elle **ne pense qu'à la richesse, qui nécessairement peut seule lui garantir et la fidélité des satellites, et la jouissance du luxe.** »⁸⁰⁴

Le passage d'Aristote sur les satellites est repris par Savonarole dans un de ses écrits comme nous voyons dans l'extrait qui suit.

« Usurpasi li denari del commune, [...] ; della quale nutrisce li **suoi satelliti**, [...] »⁸⁰⁵

La corruption d'un gouvernement comme perçu par Savonarole à travers le regard de la primauté du bien public et de la vertu reprend des thèmes antiques. On peut voir comment Savonarole argumente contre le clientélisme des Médicis.

Ce lien avec les auteurs antiques se retrouve aussi dans l'introduction de sa proposition pour une réforme du gouvernement de Florence. C'est là qu'il fait par exemple référence à l'ordre de traitement des thèmes.

« E pero è necessario, **secondo l'ordine della dottrina**, trattare prima del governo ottimo, che del pessimo[...] »⁸⁰⁶

⁸⁰³ PELLEGRIN Pierre, 1990: 229-230.

⁸⁰⁴ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 154.

⁸⁰⁵ FIRPO Luigi, 1965: 461.

⁸⁰⁶ FIRPO Luigi, 1965: 436s.

Savonarole définit aussi le Mal comme l'absence de bien.

« [...] Perchè, avvenga che prima bisogni escludere el male, e deipoi edificare el bene, nientedimeno, **perchè el male è privazione del bene**, [...]. E pero è necessario, **secondo l'ordine della dottrina**, trattare prima del governo ottimo, che del pessimo[...] »⁸⁰⁷

C'est une référence à la doctrine avancée par saint Augustin qui prônait que le Mal se définissait entre autres comme une privation du bien. On retrouve cette idée dans les confessions de saint Augustin comme nous pouvons le voir dans l'extrait suivant.

« Ces questions troublaient mon ignorance ; je me retirais de la vérité, et me figurais aller vers elle, **parce que je ne savais pas que le mal n'est que la privation du bien, privation dont le dernier terme est le néant**. Et pouvais-je le voir, moi dont la vue s'arrêtait au corps, et l'esprit au fantôme ? »⁸⁰⁸

Ces références sont importantes, car elles nous permettent de mieux comprendre l'origine des idées de Savonarole, tout particulièrement quand il avance ses argumentaires contre les réseaux politiques privés, tout particulièrement celui des Médicis.

Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

Est-ce que nous trouvons chez Savonarole des arguments antiques ? Nous savons qu'il a étudié Aristote, ou du moins qu'il est familiarisé avec plusieurs idées de ce dernier. Également, par son statut de religieux, nous pouvons en déduire qu'il possède des connaissances théologiques et bibliques. C'est pourquoi dans le cadre de notre interrogation sur les argumentaires antiques, nous allons tenter de découvrir si des liens existent entre les argumentaires proposés par Jérôme Savonarole et des penseurs ainsi que des écrits de l'Antiquité.

Jérôme Savonarole avance l'idée que le gouvernement doit être exercé par ceux qui sont bons et qui ont la vertu de l'humilité. Cette idée de la méritocratie des bons et vertueux peut être retrouvée dans d'autres textes datant de l'Antiquité. Savonarole décrit cette idée de la manière suivante.

⁸⁰⁷ FIRPO Luigi, 1965: 436s.

⁸⁰⁸ AUGUSTIN, 2013: 33.

« Note dunque, Firenze, che tu debbi nel **tuo governo e reggimento esaltare e' buoni e chia ha questa virtu della umilitè. Ma gli uomini superbi e cattivi non meritano gia di essere esaltati ; [...].** »⁸⁰⁹

La source de l'autorité doit être exclusivement la vertu. Celle-ci est donc aux yeux de Savonarole une notion-clé pour déterminer qui doit détenir l'autorité.

« La prima cosa che tu debbia fare intra l'altre e questa : che tu facci tale legge, che nessuno piu per l'avvenire possa farsi capo, altrimenti tu sarai fondata in su la rena ; e hai a fare in modo che nessuno si facci tale, **che gli altri abbino ad incinarsi a lui come a superiore, ma l'autrita sia solo della virtu.** »⁸¹⁰

On retrouve ce concept du gouvernement des vertueux dans la Bible. C'est ainsi que nous trouvons dans le livre de l'exode un dialogue entre le beau-père de Moïse et ce dernier au sujet de la forme de gouvernement que le peuple d'Israël doit adopter après son départ depuis l'Égypte et sa migration vers les terres du Levant.

« Le beau-père de Moïse lui dit : Ce que tu fais n'est pas bien. Tu t'épuieras toi-même, et tu épuieras ce peuple qui est avec toi ; car la chose est au-dessus de tes forces, tu ne pourras pas y suffire seul. Maintenant, écoute ma voix ; je vais te donner un conseil, et que Dieu soit avec toi ! Sois l'interprète du peuple auprès de Dieu, et porte les affaires devant Dieu. Enseigne-leur les ordonnances et les lois ; et fais-leur connaître le chemin qu'ils doivent suivre, et ce qu'ils doivent faire. **Choisis parmi tout le peuple des hommes capables, craignant Dieu, des hommes intègres, ennemis de la cupidité ;** établis-les sur eux comme chefs de mille, chefs de cent, chefs de cinquante et chefs de dix. [...] »⁸¹¹

Les hommes à la tête du peuple doivent donc être capables, avoir la crainte de Dieu, être intègre et ennemis de la cupidité. La crainte de Dieu, donc l'humilité religieuse, est une idée reprise par Savonarole. On retrouve également l'idée de l'intégrité et de l'absence de cupidité quand Savonarole parle des gens bons. Si Savonarole ne reprend pas mot par mot les idées avancées dans ce passage, on constate qu'il y a une continuité idéologique ce qui semble être

⁸⁰⁹ FIRPO Luigi, 1965: 137.

⁸¹⁰ FIRPO Luigi, 1965: 132.

⁸¹¹ Bible Louis Segond, Exodus 18, 17-23.

prévisible étant donné que Savonarole est un religieux. Savonarole et le beau-père de Moïse tiennent ainsi le discours d'une méritocratie de l'humilité religieuse et de la grandeur morale.

Parmi les principales différences, on constate que dans le passage de l'exode, on mentionne également l'idée des gens capables, donc des plus compétents pour la fonction. Savonarole ne va pas aussi loin, restant avant tout focalisé sur la vertu religieuse.

On trouve également cette notion du gouvernement des bons chez Aristote dans *Les Politiques*.⁸¹²

Aristote fait la distinction entre la vertu privée, à savoir la moralité personnelle, et la vertu du citoyen, sa capacité à remplir sa fonction assignée dans une société. Pour Aristote, ces deux vertus ne concordent pas automatiquement et il serait très rare que ces deux vertus soient réunies dans un même individu. Un homme privé peut donc être de « mauvaise » vertu personnelle, mais de bonne vertu citoyenne.⁸¹³

« Il est donc certain que la vertu du citoyen et la vertu prise en général ne sont point absolument identiques. **Mais qui donc pourra réunir cette double vertu du bon citoyen et de l'honnête homme ? Je l'ai dit : c'est le magistrat digne du commandement qu'il exerce et qui est à la fois vertueux et habile ;** car l'habileté n'est pas moins nécessaire que la vertu à l'homme d'État. [...] »

Si donc **la vertu du bon magistrat est identique à celle de l'homme de bien**, et si l'on reste citoyen même en obéissant à un supérieur, **la vertu du citoyen en général ne peut être dès lors absolument identique à celle de l'homme honnête**. Ce sera seulement la vertu d'un certain citoyen, puisque **la vertu des citoyens n'est point identique à celle du magistrat qui les gouverne**. [...] »⁸¹⁴

Pour le penseur grec, le bon magistrat se distingue par le fait de combiner les deux vertus en même temps. En résumé, le magistrat est doté d'une bonne vertu personnelle en accomplissant en même temps ses devoirs avec habileté, donc avec une vertu citoyenne.

⁸¹² BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 50.

⁸¹³ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 50.

⁸¹⁴ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 50.

Savonarole défend cette idée d'Aristote, à savoir que les capacités nécessaires pour un bon magistrat sont celles qui font aussi une bonne personne privée. Quand le prédicateur florentin parle des bons et de ceux qui ont la vertu de l'humilité, il s'adresse à une vision de la moralité « privée » qui doit donc fonder les qualités pour exercer le pouvoir. On ne peut donc pas être une « mauvaise » personne privée et exercer le pouvoir. C'est ainsi que Savonarole refuse de donner le pouvoir à ceux qui sont arrogants et corrompus.

La différence que nous pouvons constater entre Aristote et Savonarole est la question pour la notion de l'humilité qui est très présente chez le prédicateur. Aristote ne présente pas l'humilité comme une caractéristique essentielle. On peut avancer l'hypothèse que la différence s'explique par le contexte religieux. L'humilité étant une notion très forte dans le contexte biblique, elle n'est pas aussi présente chez Aristote que chez Savonarole, qui est un religieux chrétien.

Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Savonarole propose des solutions pour contrer la privatisation de la politique, à savoir que le pouvoir politique est utilisé afin de satisfaire les intérêts privés. Savonarole s'attaque à ces problèmes avec ensemble d'idées qui sont axées autour de la notion de la vertu religieuse et s'appuient sur des argumentaires antiques.

« La prima cosa che tu debbia fare intra l'altre e questa : che tu **facci tale legge, che nessuno piu per l'avvenire possa farsi capo**, altrimenti tu sarai fondata in su la rena ; e hai a fare in modo **che nessuno si facci tale, che gli altri abbino ad incinarsi a lui come a superiore, ma l'autrita sia solo della virtu.** »⁸¹⁵

Sa proposition de lutte contre la corruption a un double objectif : empêcher l'émergence du *capo*, donc éviter qu'un homme puisse devenir supérieur aux autres et assurer que la seule autorité sur les autres provient de la vertu de l'individu. Cet argumentaire très égalitaire ne se retrouve pas dans les passages analysés d'Aristote, car Aristote travaille de manière à vouloir comparer et analyser des régimes. L'influence chrétienne devient très marquante

⁸¹⁵ FIRPO Luigi, 1965: 132.

quand on met l'accent sur la notion d'égalité et de vertu. Ce ne sont pas des thèmes antiques et ils contribuent donc à une forme d'innovation intellectuelle.

La proposition suivante de Savonarole est d'intérêt, car elle offre une solution qui semble antagoniste à la réalité de la société florentine de cette époque.

« Secondo, bisogneria che amassino il ben commune della città e che, quando sono nelli magistrati e altre dignità, **lasciassino da canto ogni loro proprietà e le specialtà delli parenti e amici, e avessino solamente l'occhio al ben commune,** »⁸¹⁶

Premièrement, laisser de côté la propriété, dont la gestion est essentielle pour les élites de la République de cette époque et de toute la période communale de Florence. Deuxièmement, délaisser les liens avec la famille et les amis. Le bon magistrat de Savonarole doit donc devenir à l'image d'un moine, affranchi des liens matériels et sociaux, dans l'objectif de se consacrer uniquement au bien commun. Est-ce que cette proposition est révolutionnaire ? Une telle suggestion dans une République dominée par des familles fortunées et dans une société considérant les liens familiaux au-dessus de tout semble en être une. C'est une rupture intellectuelle importante en vue de la réalité de l'époque.

Les Médicis ont exercé pendant des années le pouvoir avec l'aide de leur fortune et le soutien de leur famille et de leur clientèle. Cette innovation, plus précisément cette rupture intellectuelle, en pleine période de transition politique doit donc être considérée avec sérieux. Savonarole semble vouloir empêcher tout retour à la situation précédente. Il faut choisir les magistrats avec des critères ayant pour but d'éviter de favoriser ceux qui comme les Médicis ont de la fortune ou une clientèle. Nous pouvons constater que Savonarole développe ses idées dans l'objectif d'empêcher qu'un magistrat soit tenté de servir non le bien public, mais le bien privé.

Jérôme Savonarole continue ses propositions pour une réforme radicale de la République de Florence.

⁸¹⁶ FIRPO Luigi, 1965: 478.

« E necesario dunque instituire, **che l'autorità di distribuiré li officii e li onori sia un tutto el popolo**, accio che uno cittadino non abbia a risguardare all'altro, e ciascuno si reputi eguale all'altro, **e che non possi fare capo.** »⁸¹⁷

Dans quel sens est-ce que sa proposition représente une innovation intellectuelle pour le contexte politique de son époque ? Il propose l'idée que le droit d'accorder des offices et des honneurs soit une décision prise par tout le peuple. L'objectif affiché de Savonarole est d'empêcher qu'un homme se fasse chef. Il faut éviter qu'il puisse s'imposer en offrant des honneurs et des fonctions dans le but de se constituer une clientèle. Il faut donc mettre un terme au fait que le pouvoir et l'autorité soient utilisés afin de soutenir l'émergence d'un chef de clan.

En même temps, l'idée d'une participation politique de la population rompt brutalement avec les réalités constitutionnelles de Florence. D'une république en main des aristocrates, Florence devient une république communale basée sur les guildes avant de devenir une république oligarchique. Historiquement, Florence n'a jamais permis une participation politique de toute la population.

L'idée d'utiliser la participation populaire comme outil contre le danger d'une prise de pouvoir d'un chef de clan semble donc être une innovation intellectuelle dans la Florence de la Renaissance.

Jérôme Savonarole continue dans son projet de nouvelle constitution de Florence en allant plus en détail sur la question comment donner le pouvoir à toute la population. Il propose la création d'un parlement. C'est également une innovation intellectuelle.

« ma perché seria **troppo difficile congregare ogni giorno tutto el popolo**, bisogna instituire un **certo numero de cittadini, che abbino questa aturotià da tutto el popolo**; ma perché il **piccolo numero** potería essere corrotto con amicizie e parentadi e danari, bisogna costituiré uno **grande numero di cittadini,** »⁸¹⁸

Comment pouvons-nous dire que Savonarole veut créer un parlement proche de nos assemblées contemporaines ? Premièrement, Savonarole fixe comme objectif la

⁸¹⁷ FIRPO Luigi, 1965: 473-474.

⁸¹⁸ FIRPO Luigi, 1965: 474.

représentation de toute la population de Florence et non seulement d'états ou de groupes sociaux précis comme c'est le cas dans la plupart des parlements européens de cette époque.

En même temps, l'objectif final n'est pas une intégration politique du peuple, mais d'éviter que la corruption prenne le dessus. On réalise cela en évitant qu'un petit nombre puisse être corrompu. C'est ainsi que Savonarole veut avoir un maximum de représentants pour rendre l'institution invulnérable au clientélisme. S'il y a beaucoup de représentants, il sera mécaniquement impossible de corrompre tout le monde.

Jérôme Savonarole continue son analyse des institutions. Il aborde tout particulièrement la question de la corruption politique auprès des masses et des élites. Dans ce cadre, Jérôme dit.

« però diciamo **che le ricchezze non sono la principale caua che uno cittadino si facci tiranno**; perchè, se **un cittadino rico non avesse altro che le ricchezze, non congregaría a sè la moltitudine della altri cittadini, dalla quale dipende el governo della città**, potendo loro poco speare da tale rico; [...] e **un cittadino**, sia rico quanto si voglia, **non puo in una città così grande compare tanti cittadini che facci el bisogno, volendo ciascuno grande quantita di pecunia, ed essendo la maggior parte ricchi, e naturalmente sdegnandosi di farsi servi a chi lo si reputano equali.** »⁸¹⁹

Pour lui, la richesse n'est pas la source du pouvoir d'un tyran comme pourraient le suggérer d'autres auteurs de l'époque. Un citoyen qui est uniquement doté de sa richesse ne peut pas acquérir le pouvoir par la corruption pécuniaire. Dans une République, un seul citoyen ne pourrait pas avoir assez de richesse pour corrompre tous les gens nécessaires pour l'emporter dans les urnes. Du côté des élites, il serait futile pour un individu de vouloir corrompre des gens fortunés et qui se considèrent comme des égaux. Cette réflexion conduit donc à écarter la richesse comme un facteur déterminant pour l'acquisition du pouvoir dans une république.

C'est dans un second extrait que Savonarole nous dit ce qu'est nécessaire pour avoir le pouvoir. La clé est la capacité de distribuer des offices et honneurs, car les citoyens désirent davantage les honneurs que la richesse.

« Perchè dunque li cittadini cercano piu tosto degnita e reputazione nella città, che danari, sappiendo loro che la reputazione aiuta l'uomo arricchirsi, **bisogna provvedere che niuno**

⁸¹⁹ FIRPO Luigi, 1965: 473.

cittadino abbia autorità, per modo alcuno, di potere dare li beneficii e officii e dignità della città, perchè questa e proprio la radice che fa nelle città uno tiranno, amando molto li cittadini l'onore e volendo esser reputati. »⁸²⁰

Un futur tyran peut donc se rattacher la loyauté des citoyens en s'assurant d'avoir la capacité de distribuer des honneurs et des fonctions publiques. Pour Jérôme Savonarole, on crée un réseau politique non pas avec de la richesse, mais en offrant de l'influence. Savonarole ne parle pas directement des réseaux politiques, mais sa présentation du mécanisme d'acquisition de pouvoir reprend les éléments centraux d'une clientèle. On marchandise quelque chose en échange de la loyauté et du soutien d'une personne. C'est la raison pourquoi on doit contrôler la distribution des fonctions et honneurs.

Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

Notre prochaine interrogation se porte sur la question des normes et surtout de la méritocratie républicaine. On peut se demander les normes traditionnelles peuvent se réconcilier avec une réalité de plus en plus opposée aux idéaux républicains. Comment Jérôme Savonarole traite-t-il la divergence entre les normes républicaines et la réalité politique de son époque ?

Savonarole nous donne dans le passage ici-bas plusieurs éléments de réponse.

« La prima cosa che tu debbia fare intra l'altre e questa : che tu facci tale legge, che nessuno piu per l'avvenire possa farsi capo, altrimenti tu sarai fondata in su la rena ; e hai a fare in **modo che nessuno si facci tale, che gli altri abbino ad incinarsi a lui come a superiore, ma l'autrita sia solo della virtu.** »⁸²¹

Savonarole lance un appel à la République égalitaire donc une république où personne ne doit s'incliner devant un *capo*. Le terme *capo* est utilisé par Savonarole au cours de ses textes de manière négative. Comment peut-on suggérer cette interprétation ? Car la notion est toujours utilisée en lien avec la tyrannie ou l'abus de pouvoir. Savonarole ne mentionne jamais le mot *capo* dans le cadre d'institutions qui fonctionnent correctement.

⁸²⁰ FIRPO Luigi, 1965: 473.

⁸²¹ FIRPO Luigi, 1965: 132.

La question du *capo* est centrale, car elle implique deux choses. D'abord la critique d'un état politique considéré comme non désirable et négatif. On dénonce les citoyens qui dirigent la cité en soumettant les autres citoyens. Cela est une référence aux Médicis. Il y a donc une critique d'une réalité considérée contraire aux normes. L'appel contre le *capo* est donc une demande de retour aux normes méritocratiques.

Il mentionne aussi la question de l'autorité et affirme que la seule autorité légitime est celle de la vertu. Pouvons-nous considérer l'autorité de la vertu comme l'idéal mis en valeur par Savonarole ? Dans le contexte du texte, nous pouvons suggérer que cela est le cas. En somme, Savonarole met en avant un idéal méritocratique axé sur l'idée de la vertu, à savoir que les plus vertueux doivent gouverner.

Nous pouvons dans le cadre de ce passage voir comment Savonarole procède non seulement à une critique d'une réalité qu'il juge contre les normes qu'il défend, mais aussi fait un appel à un retour aux bonnes normes, à savoir l'autorité par la vertu et l'égalité entre les citoyens.

Dans le passage ci-bas, Savonarole va un pas plus loin et dit qui exercer le pouvoir. Il va au-delà des idéaux méritocratiques de base, en militant pour un idéal du serviteur de la République qui sacrifie tout pour avoir en vue uniquement le bien commun. En somme, un magistrat parfait en tout point qui est libéré de tout lien d'amitié et familial.

« Secondo, bisogneria che amassino il ben commune della città e che, **quando sono nelli magistrati e altre dignità, lasciassino da canto ogni loro proprietà e le specialtà delli parenti e amici, e avessino solamente l'occhio al ben commune,** »⁸²²

Savonarole veut non seulement l'instauration de normes vertueuses, mais vise à protéger la République de maux institutionnels, surtout la corruption politique et les réseaux politiques.

Nous avons un troisième passage qui parle en détail des vertus de ceux qui doivent exercer les magistratures.

« Note dunque, Firenze, che tu debbi **nel tuo governo e reggimento esaltare e' buoni e chia ha questa virtù della umiltà.** Ma gli uomini superbi e cattivi non meritano già di essere esaltati ; gli umili e quelli che fuggano lo Stato per umiltà, questi debbi tu cercare di

⁸²² FIRPO Luigi, 1965: 478.

condurgli a governare, se tu vedi che siano idonei alli tuoi officiii ; questi falli venire per forza al tuo reggimento, perchè, quando questi tali sono al governo, sono piu giustamente quel che vuole la iustizia, e da questio seguita la concordia della città. »⁸²³

On peut en déduire que Savonarole part du principe que la République de Florence n'est pas gouvernée par les plus humbles et pas dans l'idéal d'assurer la justice et la concorde dans la cité. En même temps, on peut voir le désir de Savonarole de voir la ville être dirigée par ceux qui sont humbles et bons, en somme le règne des meilleurs. La justification qu'il donne est non seulement d'ordre moral, mais aussi d'efficacité, car il affirme que ces gens sont alors les plus aptes à gouverner de manière juste et donc à favoriser l'harmonie dans la cité.

Savonarole explique ce qu'il juge être la bonne république, à savoir un État qui est dirigé par les plus vertueux, humble et bon au détriment de ceux qui désirent se faire *capo*. Il y a donc un appel à la création d'une méritocratie de la vertu.

La question des normes et valeurs est reprise dans un autre passage en parlant de la tyrannie.

« Tiranno è nome di uomo **di mala vita**, e pessimo tra tutti gli altri uomini, che **per forza sopra tutti vuole regnare, massime quello che di Cittadino è fatto tiranno.** »⁸²⁴

Comment est-ce que les normes et idéaux républicains sont renforcés dans cet extrait ? Premièrement, Savonarole nous offre une définition morale du tyran. Le tyran serait un homme de mauvaise vie. C'est encore pire quand un simple citoyen devient tyran. Nous pouvons par cette critique en déduire qu'elle est la norme désirée par Savonarole. En déduisant le contraire, nous pouvons partir du principe que pour Savonarole, l'anti-tyran, donc le chef d'État légitime est un homme aux bonnes mœurs et qui est le meilleur. Nous retrouvons donc à nouveau l'idée du plus vertueux.

Nous constatons comment Savonarole milite pour un idéal de chef d'État en dénonçant en même temps son antithèse : le tyran. La figure du tyran n'est pas anodine, car elle est liée à la notion d'illégitimité.

⁸²³ FIRPO Luigi, 1965: 137..

⁸²⁴ FIRPO Luigi, 1965: 456.

Nous savons que Savonarole connaît Aristote. Nous pouvons essayer de mieux définir le tyran de Savonarole. Chez Aristote, nous constatons que la tyrannie, donc le pouvoir exercé par un tyran, est le pire de tous les régimes imaginables.

« Dans le traité des Lois, on prétend qu'il faut composer la constitution parfaite de démagogie et de tyrannie, deux formes de gouvernement qu'on est en droit ou de nier complètement, ou de **considérer comme les pires de toutes**. »⁸²⁵

Nous retrouvons également dans un autre passage une définition plus précise de la tyrannie, à savoir un régime qui met l'intérêt du monarque devant l'intérêt général.

« Les déviations de ces gouvernements sont : la tyrannie, pour la royauté ; [...]. **La tyrannie est une monarchie qui n'a pour objet que l'intérêt personnel du monarque ; [...]. aucun de ces gouvernements ne songe à l'intérêt général.** »⁸²⁶

Un autre passage ajoute à cette définition également le fait que la tyrannie est un gouvernement de violence. En somme, non seulement le tyran agit uniquement pour ses intérêts, mais opprime la population.

« Cette tyrannie n'est pas autre que la monarchie absolue qui, loin de toute responsabilité et dans l'intérêt seul du maître, **gouverne des sujets qui valent autant et mieux que lui, sans consulter en rien leurs intérêts spéciaux. Aussi est-ce un gouvernement de violence ;** car il n'est pas un cœur libre qui supporte patiemment une semblable domination. »⁸²⁷

Jérôme Savonarole joue donc sur l'image du tyran pour créer ce qu'il considère être la norme pour le chef d'État idéal. On y retrouve donc l'idéal méritocratique défendu par Savonarole du règne du plus vertueux.

C'est dans le passage ci-bas que Savonarole lance une attaque générale contre la tyrannie en expliquant que ce régime, à savoir le système des Médicis, est contraire aux valeurs qu'il défend pour la République.

« Ed **essendo el fine cattivo**, ogni cosa a lui ordinata **bisogna che sia cattiva**; e pero non puo mai pensare il tiranno, nè ricordarsi, nè immaginarsi, nè fare se non cose cattive; e se pure ne

⁸²⁵ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 32.

⁸²⁶ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 55.

⁸²⁷ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 115

fa qualcuna buona, **non la fa per fare bene, ma per acquistare fama et farsi amici, per potersi meglio mantenere in quello perverso stato,** »⁸²⁸

Savonarole montre ici comment la tyrannie est contraire aux intérêts de la République et comment elle génère toute une série de méfaits. Cette défense de ses valeurs républicaines se fait par effet de miroir.

Jérôme Savonarole continue cette critique du personnage du tyran en soulignant sa vision des normes républicaines.

« Terzio, cerca sempre di **abbassare li potente, per assicurarsi**; e pero amazza o fa male **capitare li uomini eccellenti, o di roba, o di nobilita, o d'ingregnom o di atre virtu**: e li uomini savii tiene senza reputazione, e fagli schernire per toglia la fama, accio che non siano seguitati: **non vuole avere per compagni li cittadini, ma per servi:** »⁸²⁹

La critique de la tyrannie est particulièrement intéressante dans ce passage. La dernière phrase se réfère à la condition des citoyens que le tyran veut voir devenir ses serviteurs. Ce lien entre citoyen et serviteur ne semble pas être anodin.

Pourquoi ? Car un citoyen est par définition membre d'une république alors qu'un serviteur est sujet d'une monarchie. Est-ce que Savonarole cherche à avancer l'idée que la tyrannie a une nature monarchique qui tue la république ? Dans ce cas, nous pouvons partir du principe que Savonarole s'attaque si féroce à la tyrannie, car il la considère comme une source d'affaiblissement des normes et coutumes républicaines en favorisant la soumission des citoyens à un tyran.

Dans l'extrait qui suit, Savonarole aborde une autre question en lien avec le tyran : sa relation avec les étrangers.

« **Non fa conviti molto con li suoi cittadini**, ma piu tosto con li estranei. E tienne le amicizie de' signori e grand maestri forestierei, perché **li cittadini reputa suoi avversarii** e di loro ha sempre paura; **e pero cerca fi fortificarsi contra li loro con li forestierei.** »⁸³⁰

⁸²⁸ FIRPO Luigi, 1965: 457s.

⁸²⁹ FIRPO Luigi, 1965: 458.

⁸³⁰ FIRPO Luigi, 1965: 459-460.

Savonarole défend un argument qu'on pourrait qualifier de patriotique, même si ce terme peut paraître anachronique. Le tyran s'allie avec des étrangers contre ses citoyens. Le tyran agirait avec tous les moyens possibles à l'encontre des habitants que Savonarole qualifie de citoyens de réputation et qui seraient les opposants naturels au tyran. On constate donc comment Jérôme Savonarole joue entre l'idée des étrangers, alliés du tyran et des bons citoyens qui combattent le mauvais souverain.

Pour conclure, nous pouvons dire que Savonarole relie l'idée du patriotisme aussi avec celle du bon magistrat. Si on essaye d'extrapoler l'idéal de Savonarole, le bon magistrat serait celui qui s'appuie davantage sur les citoyens de réputation que sur les étrangers.

La dénonciation du tyran est poursuivie par Savonarole dans le passage ci-bas qui concerne le système judiciaire.

« Non lascia fare iustizia allí iudici ordinarii, per favorire e per ammazzare o abbassare qui place a lui. »⁸³¹

La nature complètement arbitraire de la décision de justice sous l'influence de tyrans se présente à la complète opposition de l'idée d'un système républicain fonctionnel. Nous y trouvons donc une dénonciation de cette caractéristique du tyran, à savoir qu'il aide ou nuit selon son bon vouloir. Nous pouvons en déduire que pour Savonarole, le bon régime républicain doit assurer que la justice est exercée de manière juste et non pas selon le bon plaisir d'un seul individu. Peut-on y voir une norme d'équité en matière de justice ? La structure du texte, son contexte dans la dénonciation d'un tyran injuste, permet de favoriser l'idée que cela est le cas.

Dans l'extrait suivant, Savonarole aborde la question de la corruption.

« **Usurpasi li denari del commune, [...]; della quale nutrisce li suoi satelliti, [...].** »⁸³²

On peut suggérer une critique véhémente contre le détournement de fonds et surtout l'allocation d'argent public en faveur des satellites, donc les clients et créatures du tyran. À nouveau, nous pouvons suggérer que Savonarole milite ouvertement pour la vertu au sommet

⁸³¹ FIRPO Luigi, 1965: 461.

⁸³² FIRPO Luigi, 1965: 461.

de l'État, donc que l'argent public de la République ne soit pas usurpé. On peut y voir aussi un enjeu de norme politique et surtout de lutte contre la corruption.

La question juridique continue à avoir l'attention de Jérôme Savonarole. Il aborde ainsi le problème des hommes au service du tyran, donc les clients.

« Esalta li cattivi uomini, **li quali senza la sua protezione seriano puniti dalla iustizia**,
accio che le difendino, difendendo in questo modo ancora se medesimi: »⁸³³

On y voit Savonarole nous expliquer comment des gens sous la protection du tyran devraient être punis en temps normal par la justice, mais ne le sont pas, car le tyran les protège. Cette norme de l'équité devant la justice est réaffirmée à travers ce passage quand Savonarole aborde la question des immunités accordées aux membres du réseau politique du tyran.

Savonarole continue sa critique de la tyrannie.

« Chi non lo corteggia e chi non si presenta alla casa sua o quando è in Piazza, è notato per inimicio. **E ha li suoi satelliti in ogni luogo, che vanno sviando li giovani e provocandogli al male, etiam contra li padri proprii, e conducongli a lui, cercando di implicare tutti li giovani della terra nelli suoi malvagi consigli e farli inimici a tutti quelli che lui reputa suoi avversarii, etiam al padre proprio; e si sforza di farli consumare la roba in cinviti e in altre voluttà, accio che diventino poveri, e lui solo rimanga ricco.** »⁸³⁴

Le rôle des créateurs et clients n'est pas anodin. Ici, les clients et créatures sont les complices du tyran dans la déstabilisation de la société. Le réseau politique du tyran est donc une source de troubles et de mal aux yeux de Jérôme Savonarole.

En résumé, le système oligarchique, s'appuyant sur les clients et créatures, doit assurer la suprématie du tyran et maintenir tout le monde pauvre. Nous constatons dans ce passage comment la nature arbitraire et non méritocratique du système clientéliste est soulevée par Savonarole.

⁸³³ FIRPO Luigi, 1965: 462.

⁸³⁴ FIRPO Luigi, 1965: 463.

Pour conclure, nous pouvons nous pencher sur un extrait abordant la question des religieux et des comportements tyranniques.

« E se si **truova qualche buono vescovo, o sacerdote, o religioso, massime che sia libero in dire la verità, cautamente lo cerca di rimuovere dalla città, o di corromperé la mente sua con adulazione e presenti.** [...] »⁸³⁵

Est-ce que nous y constatons une référence à son vécu personnel ? Nous remarquons que la description que fait Jérôme Savonarole du tyran se rapproche beaucoup de ce que nous connaissons des méthodes et des actions des Médicis.

Cet extrait est donc intéressant non seulement pour sa potentielle nature autobiographique, mais aussi, car elle renforce la critique normative que nous avons vue jusqu'à maintenant. Le tyran ne ferait même pas halte devant les membres du clergé et ferait tout pour les corrompre et ainsi les mettre dans son réseau politique avec l'aide de flatteries et de cadeaux.

À nouveau, quelle est la conséquence pour les normes de la République ? Nous constatons que le tyran est considéré de manière très négative et comme une source de corruption. Le tyran incarne une violence aux normes méritocratiques de la République.

Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

Peut-on trouver chez Jérôme Savonarole des arguments en faveur de l'idée de l'émergence de nouvelles normes afin de prendre en compte la nouvelle réalité clientéliste ? En analysant ses textes, nous pouvons avancer l'hypothèse que Savonarole est fondamentalement opposé à tout compromis avec le clientélisme et la corruption politique.

Savonarole nous parle avec beaucoup de véhémence du « Mal » qui est dans l'état qui gouverne Florence.

« Io te lo scopriro pure : **Il male tuo è drento** -, Io te lo diro pure : - **egli e nello Stato che governa adesso**-. [...] ; e perè verrà forse tempo che una parte de' grandi arà per amici tanti de' Signori (che saranno le sei fave) e cacerà gli altri e rovinerete. »⁸³⁶

⁸³⁵ FIRPO Luigi, 1965: 469.

⁸³⁶ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

Selon Savonarole, les grands veulent avoir autant d'amis dans la Signoria que possible pour ensuite se prendre aux autres grands, donc leurs concurrents, afin de les mettre hors de course avec l'aide de l'autorité publique. La *Signoria*, composée de clients de certains grands, deviendrait un instrument du « Mal » dénoncé par Savonarole et créant une guerre des factions à Florence. Loin de normaliser le clientélisme, Savonarole le dénonce en faisant le lien avec la notion de mal.

La relation clientéliste, ici dénommée amitié, est critiquée dans un autre passage.

« Praeterea **questi tali non hanno vera amicizia con persona ; non si fidano di persona ; la vera e ioconda amicizia è necessaria per le cose umane e lei conserva le virtu**, ma **questio tali non hanno virtu alcuna buona, nè contraggono amicizia vera ; hanno sempre odio contra de' buoni e contra di quelli che non sono simili a' loro costumi**, e hannone paura, nè possono avere uomini iuti appresso di loro, perchè la iustizia fa gli uomini magnanimi, e loro non gli vogliano appreso di sè; con loro non usa se non gente pessima e cattiva, e dicano : - **Tu difenderai me, io difenderò te, - e spesso de' siou medesimi non si confidano, nè della moglie qualche volta, no de' figliuoli.** »⁸³⁷

C'est ainsi que Savonarole argumente que ce type « d'amitié » n'a rien de vrai, ne crée rien de bon pour les hommes et ne favorise pas la vertu humaine. Elle serait une relation de méfiance permanente, basée sur l'idée de se défendre mutuellement de la justice. En plus, les gens s'adonnant à ce type d'amitié clientéliste auraient de la haine pour les bons citoyens. La relation clientéliste est très loin d'être normalisée et est critiquée avec véhémence.

Savonarole continue en abordant la question des fonds publics. Selon lui, l'argent public serait détourné pour nourrir les satellites et se faire des faux amis, donc des créatures et clients.

« **Usurpasi li denari del commune**, e truova nuovi modi di gravezze e angherie, per congregare pecunia; **della quale nutrice li suoi satelliti**, e con essa conduce al soldo principi e altri caporali, molte volte senza bisogno della communita, per dare loro qualche guadagno

⁸³⁷ FIRPO Luigi, 1965: 224-225.

e farseli amici, e per potere piu onestamente aggravare el popolo dicendo che bisogna pagare li soldati. »⁸³⁸

Le jugement moral est donc très dur, car Savonarole parle d'usurpation et de dommage au peuple. On voit à nouveau que le prédicateur dénonce les pratiques clientélistes, surtout ceux visant à user de fonds publics pour renforcer leur clientèle.

Savonarole continue en décrivant plus en détail sa vision des clients et des patrons.

« Chi non lo corteggia e chi non si presenta alla casa sua o quando è in Piazza, è notato per inimico. E ha li suoi satelliti in ogni luogo, che vanno sviando li giovani e provocandogli al male, etiam contra li padri proprii, e conducongli a lui, cercando di implicare tutti li giovani della terra nelli suoi malvagi consigli e farli inimici a tutti quelli che lui reputa suoi avversarii, etiam al padre proprio; e si sforza di farli consumare la roba in cinviti e in altre voluttà, accio che diventino poveri, e lui solo rimanga ricco. »⁸³⁹

Il explique que tous ceux qui ne visitent pas le patron seraient ainsi jugés comme des ennemis. Le patron demanderait à ses clients de réaliser ses consignes malveillantes et de semer la zizanie parmi les rivaux. Ils ont également pour mission d'appauvrir tout le monde pour que le tyran soit le seul qui ait de l'argent. Pour Savonarole, le clientélisme est une source perpétuelle d'actions malveillantes et de danger pour Florence.

7.1.3 Léonard Bruni

Quels types de justifications retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique (clientélisme et népotisme) ?

Léonard Bruni écrit dans la *Laudatio florentinae Urbis* au sujet de la République de Florence. Il y fait un vaste éloge de la cité florentine, célébrant ses qualités et la présentant comme un État parfait. C'est également dans ce document que nous pouvons trouver des références à des pratiques clientélistes et de corruption.

⁸³⁸ FIRPO Luigi, 1965: 461.

⁸³⁹ FIRPO Luigi, 1965: 463.

Le personnage du duc de Milan a un rôle central dans la *Laudatio florentinae Urbis*. Il est particulièrement intéressant, car il nous donne la possibilité d'analyser comment Bruni juge la corruption au sein de la scène politique et diplomatique de cette époque.

« And **he acquired friends: some with money, others with expensive gifts and still others with the promise or semblance of his friendship. Sowing seeds of discord, he set the nations of Italy at one another's throat, and when they had worn themselves down, he stepped in and occupied them with his overwhelming power.** So eventually his cunning ways prospered everywhere. Hence many governments, seeing these great powers, became very frightened and began to temporize. [...] »⁸⁴⁰

On remarque que Bruni établit un antagonisme entre le duc et les Florentins qui incarnent les traditions romaines et défendent la liberté. On peut donc supposer que Léonard Bruni cherche dans ces passages à créer un rapport manichéen entre les Florentins face à un duc tout-puissant usant de tous les moyens pour arriver à ses fins, même la corruption et le clientélisme.

Est-ce que ces actions sont jugées négativement ou positivement par Bruni ? Quand le récit parle d'acquisition d'amis ; il fait le lien avec l'argent et des promesses. Toutefois, Bruni mentionne des semblances d'amitiés, donc des amitiés qui ne sont pas sincères. De là, on peut supposer que pour Léonard Bruni, l'acquisition d'amis avec de l'argent et des promesses est avant tout une action visant à transformer les interlocuteurs en clients ou créatures du duc. Également, Léonard Bruni parle de « cunning ways » ce qui décrit des méthodes basées sur de la tromperie.

On peut donc partir du principe que Léonard Bruni apporte un jugement négatif au comportement clientéliste du duc par les commentaires qu'il fait et aussi en raison du contexte du texte. Nous pouvons dire que le clientélisme est présenté comme un outil politique, mais aussi quelque chose de condamnable et qui représente une menace aux bonnes mœurs.

⁸⁴⁰ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

La condamnation du comportement du duc paraît encore renforcée par le fait que Léonard Bruni présente ensuite les Florentins.

« [...] But the **stout Florentine heart could never know fear**, nor could it every consider surrendering any part of its **honor**. Florence knew that it was a Roman tradition **to defend the liberty of Italy against it's enemies**, »⁸⁴¹

Dans cet extrait, nous avons des Florentins prêts à défendre la liberté italienne face au duc de Milan. Cet antagonisme « épique » entre les Florentins, courageux et tenus à leur honneur, avec le duc qui corrompt et se fait des faux amis est fondamental. On peut aussi y voir la confrontation entre deux modèles avec d'un côté un idéal républicain qu'incarneraient les Florentins et de l'autre côté le duc qui représenterait les excès de la tyrannie.

Ce combat entre les deux forces nous permet de déterminer la vision qu'entretient Léonard Bruni par rapport au clientélisme. L'achat d'amitiés est le propre de l'adversaire de la liberté italienne et de Florence, cité qui démontre une attitude altruiste, comme on le voit dans l'extrait suivant.

« Still, what is really remarkable is that Florence has undertaken military campaigns and endured great hardship more often for the benefit of others than for its own profit. It especially ought to round to its credit and honor that Florence has suffered many dangers for the freedom and security of other states and that it has safeguarded the welfare of many others out of its own resources. »⁸⁴²

Le contraste entre le duc de Milan et la République florentine est donc renforcé quand on compare avec d'autres passages. La République de Florence est présentée comme une force de protection et qui se sacrifie pour les autres. On peut donc suggérer que Léonard Bruni nous présente une lutte idéologique entre une République idéalisée et un régime monarchique milanais diabolisé.

Toutefois, nous constatons des références au clientélisme en dehors de la *Laudatio florentinae Urbis*. C'est ainsi que nous avons une série de mentions dans le cadre de son

⁸⁴¹ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

⁸⁴² KOHL Benjamin G., 1978: 165.

ouvrage *De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famos.*

Léonard Bruni mentionne dans un premier extrait comment les Tarlati et les Ubertini ont réussi à mobiliser une masse conséquente de troupes avec l'aide de leurs châteaux et de leurs clientèles.

« Era piu duro quello combattimento, perche Tarlati, et Ubertini Principi de le parti Gebelline haveano raccolto nella **alcuni migliara d'huomini de li castelli, e de sue clientele.** Iquali erano venuti apparecchiati, e stavano a l'ordinanza per combattere. Per tali guardie quelli fortificati, erano superiori, di modo chei nostri erano costretti suggire nella Rocca. [...] »⁸⁴³

Bruni mentionne ici les clientèles de manière nominale. Dans ce contexte, la clientèle fournit des troupes aux rivaux de Florence. Cela n'est pas sans conséquence. Les adversaires ont non seulement des forces militaires prêtes au combat, mais arrivent à forcer les Florentins à la retraite.

Est-ce que nous pouvons affirmer que Léonard Bruni fait une critique en faveur ou contre le clientélisme ? Bruni ne juge pas, mais se contente de narrer les événements. Le recours à la clientèle pour lever des troupes semble donc être « normal » aux yeux Léonard Bruni.

Léonard Bruni aborde la question des problèmes générés par les factions dans l'extrait suivant.

« Il Governatore di Carlo : il quale era lasciato nella mia città, **temendo la potenza de quelli cittadini** : iquali haveano dato Arezzo al Re, e per indeolirli, restitui nella città gli **huomini de la parte avversa.** Anchora che queste cose erano fatto sotto specie di reconciliationi civili, **pur subit partorirno discordie molto gravi,** et à la fine **quasi la rouina de la città.** Impoche ricevuti tra gli instessi muri, huomini de diverse voliota, subito crescerono sospition, e vari peschieri. Accre sceau quello male il capitano decinado in tutto al fuore de quelli, che esso havea introdotto. E finalmente presi i **Principi de l'altra fattione, messi inn prigione, et alcuni anchora uccisi, ministrava tutte le cose al volere de li banditi.** Et cosi la fattione de Gebellini: laquale era stata essule piu de anni. Et al'hora

⁸⁴³ BRUNI Leonardo, 1545: 5.

per la venuta di Carlo se sperava che dovesse perire, con il fuore del capitano ridotta nella città, comincio manifestissimamente aggrandirsi. »⁸⁴⁴

Dans cet extrait, le retour des hommes de la faction adverse crée des grands tumultes dans la ville. La rencontre entre les deux factions crée de graves discordes et met en péril l'existence de la cité. Peut-on supposer que pour Léonard Bruni, ce manque d'unité causa des malheurs à Arezzo ? En vue comment il décrit la situation, on peut penser que la lutte des factions est génératrice de graves problèmes pour sa ville natale. Nous avons donc ici un jugement négatif, car il souligne les conséquences extrêmement graves de cette lutte des factions.

Léonard Bruni continue à parler des problèmes liés au conflit entre gibelins et guelfes.

« Quali nell'illessi tempi, fu grand tumulto nella Republica di Fiorenza **cacciato Thomaso Strozso Prencipe di quella fattione, et ucciso Georgio Scala, quale era l'altro capo. I banditi furono revocati nella città con grand consentimento de tutti i cittadini, e tolti al governi de la Republica.** I foldati, che erano flati in Arezzo tutto il verno, e parte de l'està, finalmente si partirono, lasciata la città molto male in ordine, nellaquale uuota e mezza abbrusciata, ientrarorono quelli miseri cittadii: iguali da tanta fortuna erano restati. »⁸⁴⁵

L'emprisonnement des chefs de la faction et l'exécution de Georgio Scala soulignent les graves difficultés et affrontements existants au sein de la République de Florence. Léonard Bruni parle dans ce contexte de grands tumultes. Il mentionne aussi comment les « banditi » ont été bannis de la cité avec l'approbation de tous les citoyens et parmi eux les dirigeants de la République. À nouveau, le chaos de la lutte des factions est démontré par Léonard Bruni, suggérant que cela est vu négativement par lui comme dans le passage sur les troubles à Arezzo.

Léonard Bruni mentionne dans l'extrait suivant comment le roi Ladislaus de Naples espérait acquérir la cité avec l'aide des amis de son père.

« Imperoche Ladisao havea fatto ignore suo forzo per impedire il Concilio. Per laquale causa anchora era accampato con une grande essercito d'intorno Arezzo : **sperando per gli**

⁸⁴⁴ BRUNI Leonardo, 1545: 4.

⁸⁴⁵ BRUNI Leonardo, 1545: 6.

amici del padre potere havere quella città, et in quello modo turbare tutte le cose.

Imperoche era al tutto contrario a la unione. Dopo la partita di Gregorio have egli senza rispetto de la Chiesa pigliato Roma, et altre città. Per tanto su mandato contro quello Lodovico con lo essercito de li nostri, e con quello anchora Baldesar Cossa Legato à latere. »⁸⁴⁶

L'ambition de Ladislav de prendre Arezzo avec l'aide des amis de son père permet de suggérer deux choses. Premièrement que le Roi voulait s'appuyer sur le réseau politique du père pour pouvoir se saisir de la cité et ainsi perturber le concile de Pise. Cela montre l'importance que les réseaux politiques pouvaient avoir dans le contexte des affrontements dans le sillage du schisme d'Occident. Deuxièmement, on peut imaginer que les « amis » du père devraient ouvrir la cité aux troupes étrangères et donc commettre de la trahison. Le réseau politique pouvait donc représenter une menace pour une cité s'il travaillait avec une puissance étrangère.

L'arrivée du pape Jean XXIII à Florence est décrite en détail par Léonard Bruni.

« Che giovani, il quale viananzi era Pontifice, de la renoncia delquale, per la violenza fattali, molti dubitavano, e li restana uno dubbio nelle menti. Per securità e fidusia di questo luogo, egli venne a Fiorenza, e se diede a te ditfusa propria voluta, e te riconobbe per Signore, e vero Pontifice. Per il quale fatto, fu rimosso ogni dubbio, et ogni cattius imaginatione. Ne ancho de la violenza fattali alcuno puo essere sollecito, essendo veduta la volontari soggetione, in luogo a lui sicurissimo. E piu anchora che non molto dipoi egli mori. Onde fu rimossa ogni ammiratione, ogni querela ogni dubitatione, e come seia a dire, ogni ludibrio de la fortuna, questo è per certo cosa manifesta, che egli non serai venuto a te in niuno altro luogo, senio in questa città; **nellaqua le sapea havere molte e private e publiche amitie.** »⁸⁴⁷

La mention d'amitiés publiques et privées ne semble pas anodine. Comment doit-on interpréter cette distinction? On peut avancer l'hypothèse que les amitiés privées font référence aux relations amicales dans le sens qui nous est le plus familier et que les amitiés publiques consistent dans des alliances politiques voire peut-être même des clients du souverain pontife. Cette distinction faite par Léonard Bruni semble indiquer qu'il fait la

⁸⁴⁶ BRUNI Leonardo, 1545: 27.

⁸⁴⁷ BRUNI Leonardo, 1545: 36.

différence entre ces deux types d'amitiés, même s'il ne procède pas à un jugement moral. Il n'est ainsi pas possible d'affirmer si Bruni préfère un type d'amitié à un autre.

Dans le prochain passage, Léonard Bruni aborde le cas de Nicolo Piccinino qui fut un condottière au service à Florence.

« Nicolo Piccinino tirato per questi rumori nell' Aretino, non pareva fosse di buona voglia, e predicava che un suoi seruity non erano hanuti grati de Fiorentini: e che gia era venuto i tempo de suoi stipendi, e non gli essendo dati prefava egli ad altro. Queste cose ditte da quello palesemente erano interpretate da gli huomini, quasi che volesse a modo di soldati, che se li fosse criesciuto il foldo. **E per il volgo si diceus da suoi amici i quali erano in Fiorenz molti, e potenti, che questa via era mostrata da quello, accio acquistasse maggio re provisione.** Per questa openione adunque , non fu usata alcuna diligenza di riternerlo ma essendo venuto il tepo de le paghe, egli si ritiro nel territorio di Crotona e di Perosa : e poi di la a porchi giorni, dimostro essere stato codotto a foldo de Melanesi: la one congionto con nimici venne con quelli »⁸⁴⁸

Ce qui nous intéresse ici est le fait que Nicolo Piccinino avait des amis nombreux et puissants à Florence. Ceux-ci l'auraient incité à réclamer une meilleure solde. Ces deux qualificatifs permettent de faire les suppositions suivantes : premièrement, Piccinino possède un réseau à Florence ou en fait partie d'un. Deuxièmement, celui-ci est considérable, donc il possède des liens avec de nombreuses personnes des élites, définis par Bruni comme « potenti » donc puissants. À nouveau, Léonard Bruni ne juge pas ce fait, se contentant de simplement raconter les événements.

Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

La *Laudatio florentinae Urbis* est très probablement inspirée par la *Panathenaicus*, un texte rédigé par Aelius Aristides en l'an 155 avant Jésus-Christ.⁸⁴⁹ Est-ce que nous pouvons constater des parallèles entre la *Laudatio florentinae Urbis* et la *Panathenaicus* ? Dans le cadre de ce chapitre, nous voulons déterminer si Léonard Bruni reprend les idées présentées par Aelius Aristides et si on peut confirmer l'existence de liens entre ces deux éloges.

⁸⁴⁸ BRUNI Leonardo, 1545: 40.

⁸⁴⁹ ARISTIDES Aelius, 1973: 3.

Pour commencer, nous avons l'extrait suivant de la *Laudatio florentinae Urbis*.

« Can anyone so feeble of intellect or so devoid of truth be found who would deny that **all Italy would have fallen under the power of the Duke of Lombardy had not this one city resisted his power with its troops and sound strategy?** [...] Indeed, his reputation struck terror not only in the Italians but in peoples north of the Alps as well! »⁸⁵⁰

Nous constatons deux choses. Premièrement, Bruni décrit le duc de Lombardie comme une puissance militaire majeure et que toute l'Italie serait tombée entre les mains du duc si Florence n'avait pas résisté au duc.

Est-ce que nous trouvons des structures similaires chez Aelius Aristides ? Si nous lisons le chapitre consacré à la guerre des cités-États grecques contre l'Empire perse, nous trouvons les extraits suivants. La première mentionne le désir de Darius de gouverner tout le monde connu.

« But Darius, with this excuse, could not keep still, but he searched through his empire and marshaled his forces, and all was easy for him. His pretext was that he was defending himself against the Athenians and Eretrians. For he added the Eretrians, to make the excuse plausible. But two things really moved him: first, a fear and suspicion of the city, that it might never be satisfied; and second, a **desire and a longing to increase his empire by the glorious addition of the Greek race and to rule over not a part of the earth, but the whole of it.** »⁸⁵¹

Aristides mentionne un autre passage, dans lequel il explique que les Athéniens et Perses, les deux protagonistes du conflit, étaient d'accord de dire que la guerre portait sur le contrôle de la péninsule grecque.

« Both parties attest that **the war** between the Athenians and Persians **was for Greece, the one side attempting to seize it, the other to prevent them.** »⁸⁵²

Cela est confirmé dans ce troisième extrait où Darius veut soumettre toute la « race » grecque.

⁸⁵⁰ KOHL Benjamin G., 1978: 166.

⁸⁵¹ ARISTIDES Aelius, 1973: 75-77.

⁸⁵² ARISTIDES Aelius, 1973: 79.

« And these were to sink the city, and **bring the whole race to him in the dress which I mentioned before**. Such was the temper and the preparation of the king. »⁸⁵³

Le motif du duc selon Bruni est la conquête de la péninsule italienne. Chez Aristides, c'est le monde entier et plus concrètement la péninsule grecque.

La structure de la grande menace imminente et universelle est présente dans les deux documents à quelques détails près. Ces différences peuvent s'expliquer par le fait que le contexte est différent. Le territoire n'est pas le même ainsi que le contexte géopolitique. On est dans les deux cas face à l'idée d'un souverain menaçant la liberté d'un ensemble de cités-États d'une péninsule.

Nous constatons ensuite la présence d'un deuxième motif présent dans les deux sources. Face à ce grand ennemi tout-puissant se dresse une cité courageuse et prête à affronter la menace universelle. Léonard Bruni introduit ce thème par une question dont la réponse est Florence.

« [...] Who in all Italy then had either power or resources comparable to that enemy? Who would have endured to the end the attacks of an enemy whose very army brought terror to every mortal? Indeed, his reputation struck terror not only in the Italians but in people north of the Alps as well! »⁸⁵⁴

Aelius Aristides indique comment Athènes sauve la péninsule grecque de la menace perse.

« And it befell that it was the first Greek city on the mainland to face danger, and that it **was able to achieve victory unaided**, and that it **shared the prizes of its own dangers with all men, and that being the nurse of Greece**, it acted contrary to custom. »⁸⁵⁵

Nous y retrouvons plusieurs éléments. Premièrement, Athènes affronte en première l'armée perse et l'emporte sur elle sans avoir besoin de secours des autres cités. Seule, elle gagne la bataille à Marathon. Deuxièmement, Athènes partage les fruits de la victoire avec les autres Grecs.

⁸⁵³ ARISTIDES Aelius, 1973: 81.

⁸⁵⁴ KOHL Benjamin G., 1978: 166.

⁸⁵⁵ ARISTIDES Aelius, 1973: 87.

Que ce soit Léonard Bruni ou Aelius Aristides, nous avons chez les deux auteurs une cité dont on fait l'éloge et qui se lève pour protéger la liberté face à une menace imminente et d'une ampleur majeure. Le motif est identique dans les deux textes.

Léonard Bruni affirme que les Florentins étaient prêts à se battre contre le duc. Cela afin de suivre la tradition romaine de défendre la liberté italienne contre tous ses ennemis et aussi afin de défendre l'honneur florentin.

« [...] Hence many governments, seeing these great powers, became very frightened and began to temporize. But the stout Florentine heart could never know fear, nor could it every consider surrendering any part of its honor. Florence knew that it was a Roman tradition to defend the liberty of Italy against its enemies, »⁸⁵⁶

Aelius Aristides a une approche similaire. Il décrit le conflit entre Athènes et les Perses comme une lutte entre la vertu et la richesse orientale ; la fierté et le nombre barbare.

« This was the first public and open trial, among mankind, of virtue against wealth and of Greek pride against barbarian numbers and preparations, and it was not decided by fair eloquence, but by the proof of deeds and by the call of that critical moment. »⁸⁵⁷

Il ajoute aussi qu'Athènes a été dans ce combat, à l'image de Florence chez Bruni, celle qui a défendue la liberté des Grecs.

« , and for the other Greeks to honor the city, and to believe in the people of Athens as a Giver of Freedom for the Greeks. »⁸⁵⁸

Il indique dans un autre passage qu'Athènes agit en contribuant le plus aux objectifs les plus nobles.

« It undertook the largest number and the greatest struggles for the sake of the fairest purposes; and the largest number and fairest trophies came from Athens; »⁸⁵⁹

⁸⁵⁶ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

⁸⁵⁷ ARISTIDES Aelius, 1973: 85.

⁸⁵⁸ ARISTIDES Aelius, 1973: 87-89.

⁸⁵⁹ ARISTIDES Aelius, 1973: 247.

La lutte est dans les deux cas un affrontement de valeurs. On a aussi des appels à la liberté. Si les liens et les influences entre les deux textes semblent à ce stade évident, nous pouvons également constater des différences.

Publius Aelius Aristides décrit les peuples soumis à Darius. Il décrit des peuples entiers tenus en esclavage et qui suivaient le commandement des Perses comme si faire autrement était une tâche impossible.

« This was not at all a hopeless venture for him because of the many races already enslaved, to know whose names was a source of pride, and to traverse their countries in a simple journey beyond hope. For them all followed the Persians, as if life were otherwise impossible. »⁸⁶⁰

Il ajoute ensuite d'autres détails, affirmant que le successeur de Darius, Xerxès ajoutait à son armée des hommes de toutes les races des deux continents en inspirant la peur et en les ajoutant à son armée comme des objets sans poids.

« And so he went stirring up everything, adding to his ranks all that he came upon; and the tribes, cities, and all the races of Europe and all those of Asia with great fear cowered before him, and yielded to his course, like weightless objects. »⁸⁶¹

Chez Léonard Bruni, nous avons un passage similaire abordant la question de la base du pouvoir du duc de Milan. Toutefois, le « carburant » de la force du duc n'est pas le même que celle de Darius et Xerxès.

« And he acquired friends: some with money, others with expensive gifts and still others with the promise or semblance of his friendship. Sowing seeds of discord, he set the nations of Italy at one another's throats, and when they had worn themselves down, he stepped in and occupied them with his overwhelming power. So eventually his cunning ways prospered everywhere. [...] »⁸⁶²

Si chez Aristides, les Perses soumettent les peuples et les tiennent comme des esclaves, le duc milanais agit autrement. Il sème la discorde et se crée un réseau politique à travers l'Italie. Cette différence est importante, car elle indique une distinction notable dans les méthodes

⁸⁶⁰ ARISTIDES Aelius, 1973: 77.

⁸⁶¹ ARISTIDES Aelius, 1973: 97.

⁸⁶² KOHL Benjamin G., 1978: 167.

des deux conquérants. Le pouvoir de Darius est un pouvoir despotique, basé sur l'esclavage et la mise sous tutelle par la peur. Le duc milanais, lui, acquiert des clients et utilise de la ruse pour s'emparer de nouveaux territoires.

Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

Léonard Bruni inscrit son éloge de Florence dans une perspective historique particulière. Sa tentative est de constituer un lien avec la civilisation romaine. Il ambitionne de créer un lien de filiation entre la République romaine et Florence.

« Therefore, now that we have described what Florence is, we should next consider what manner of citizens there are here. **As one usually does in discussing an individual, so we want to investigate the origins of the Florentine people and to consider from what ancestor the Florentines derived** and what they have accomplished at home and abroad in every age. As **Cicero says: 'Let's do it his way, let's begin at the beginning.'** »⁸⁶³

Léonard Bruni inaugure définit non seulement les origines de Florence, mais fait aussi usage d'une citation de Cicéron. Nous pouvons y voir la tentative de procéder à l'établissement d'une connexion immédiate avec la culture républicaine romaine. La mention de Cicéron est importante, car il est considéré comme le républicain par excellence.⁸⁶⁴ Peut-on y voir un acte volontaire de citer Cicéron au nom de l'idéal qu'il représente ? En vue du reste du texte, ce serait surprenant que la seule citation directe dans tout l'éloge soit le fruit du hasard.

Léonard Bruni écrit ensuite sur la fondation de Florence et comment cela a marqué les Florentins.

« Accordingly, **this very noble Roman colony was established at the very moment when the dominion of the Roman people flourished greatly** and when very powerful kings and warlike nations were being conquered by the skill of Roman arms and by virtue. [...] Moreover, the Caesar, the Antonines, the Tiberiuses, the Neros—those plagues and destroyers of the Roman Republic—had not yet deprived the people of their liberty. Rather,

⁸⁶³ KOHL Benjamin G., 1978: 149.

⁸⁶⁴ HAWLEY Michael Collins, 2017: IV.

still growing, was that sacred and untrampled freedom that, soon after the founding of the colony of Florence, was to be stolen by those vilest of thieves. »⁸⁶⁵

Le choix de fixer la création de Florence au moment de la fin de la République n'est pas anodin. Léonard Bruni nous révèle que c'est à ses yeux le moment où les Romains étaient non seulement les plus vertueux, mais aussi jouissaient de la liberté. Il y a déjà un antagonisme qu'établit Léonard Bruni avec la période postérieure qu'il considère comme une époque tyrannique. Il le fait en mentionnant les premières dynasties d'empereurs romains et fait mention de César et Néron. Bruni cherche à faire un lien de filiation entre la République romaine et la République de Florence, pas avec l'Empire.

Léonard Bruni fait alors sa conclusion en expliquant comment, par cet héritage, les Florentins ont acquis leur amour de la liberté, leur haine de la tyrannie et surtout leur passion pour la cause républicaine.

« For this reason I think something has been true and is true in this city more than in any other; the **men of Florence especially enjoy perfect freedom and are the greatest enemies of tyrans**. [...] At that time, fired by a desire for freedom, the Florentines adopted their penchant for fighting and their zeal for the republican side, »⁸⁶⁶

Quelle est l'importance de ce lien généalogique avec la République romaine ? Le cœur de l'*éloge* se situe dans ce conflit entre le duc qui corrompt les Italiens et les Florentins, défenseur de la liberté et de la vertu. Le lien devient important quand on lit la justification que donne Léonard Bruni pour le combat des Florentins.

« [...] But the stout Florentine heart could never know fear, nor could it every consider surrendering any part of its honor. **Florence knew that it was a Roman tradition to defend the liberty of Italy against its enemies**, »⁸⁶⁷

Florence doit combattre le duc. Elle devait honorer la tradition romaine de défendre la liberté italienne contre les ennemis. Cela prend de l'importance quand on le met dans le contexte d'une lutte entre deux systèmes de valeurs.

⁸⁶⁵ KOHL Benjamin G., 1978: 151.

⁸⁶⁶ KOHL Benjamin G., 1978: 151.

⁸⁶⁷ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

Le duc de Milan agit en corrompant les gens, en achetant des amitiés et en établissant un puissant réseau clientéliste. Florence, l'antithèse, vertueuse et de descendance romaine, doit donc combattre le duc et ses méthodes pour assurer la liberté de l'Italie dans son entier.

Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Nous avons pu déterminer que Léonard Bruni s'inspire pour sa *Laudatio florentinae urbi* du *Panathenaicus* d'Aelius Aristides.⁸⁶⁸ Nous voulons désormais déterminer si nous trouvons chez Léonard Bruni des innovations particulières par rapport à la pensée de son époque, surtout en vue de la question du clientélisme et des réseaux politiques.

On peut suggérer que Léonard Bruni ne s'inscrit pas dans une tradition médiévale, mais fait recours à des exemples tirés de l'Antiquité. Cela n'est pas anodin quand on considère l'année d'écriture de la *Laudatio florentinae urbi*. Rédigé en 1403-1404, le texte se situe ainsi tout au début de la Renaissance et de l'humanisme. C'est dans l'ombre de l'humanisme que l'Antiquité devient une source d'imitation pour les écrivains et les penseurs. Léonard Bruni s'inspire de l'œuvre d'Aelius Aristides pour son éloge de la cité florentine.⁸⁶⁹

Toutefois, est-ce qu'il existe aussi des ruptures avec le *Panathenaicus* d'Aelius Aristides ? Si nous analysons les textes de Bruni et d'Aristides, nous pouvons constater une importante différence par rapport à la manière dont les grands antagonistes — le duc de Milan pour Léonard Bruni ainsi que Darius et Xerxès pour Aristides — constituent leurs forces pour pouvoir conduire la guerre contre la cité-État vertueuse.

Chez Aristides, les forces qui accompagnent Darius et Xerxès sont décrites de la manière suivante.

« This was not at all a hopeless venture for **him because of the many races already enslaved**, to know whose names was a source of pride, and to traverse their countries in a simple journey beyond hope. **For them all followed the Persians, as if life were otherwise impossible.** »⁸⁷⁰

⁸⁶⁸ ARISTIDES Aelius, 1973: 3.

⁸⁶⁹ http://data.bnf.fr/15035788/leonardo_bruni_laudatio_florentinae_urbis/ (14.12.2017)

⁸⁷⁰ ARISTIDES Aelius, 1973: 77.

« And so **he went stirring up everything, adding to his ranks all that he came upon; at the tribes, cities, and all the races of Europe and all those of Asia with great fear cowered before him, and yielded to his course, like weightless objects.** »⁸⁷¹

Le souverain perse apparaît ici comme un maître absolu, régnant sur des masses d'esclaves et sur des peuples innombrables et aux contrées vastes et lointaines. Les gens sont dépourvus de liberté et agissent comme des « objets sans poids ».

Par rapport à cette vision de l'empire composé d'esclaves, Léonard Bruni offre la description suivante.

« And **he acquired friends: some with money, others with expensive gifts and still others with the promise or semblance of his friendship.** Sowing seeds of discord, he set the nations of Italy at one another's throats, and when they had worn themselves down, he stepped in and occupied them with his overwhelming power. So eventually his cunning ways prospered everywhere. [...] »⁸⁷²

Au pouvoir des esclaves, Léonard Bruni avance la puissance des réseaux politiques, des clients et des créatures. Le duc milanais ne gouverne donc pas par la crainte et en soumettant les autres peuples à l'esclavage, mais par l'usage de son réseau politique et tout particulièrement par la ruse.

Cette différence ne semble pas anodine et représente à certains égards une innovation par rapport au *Panathenaicus* d'Aelius Aristides.

Pourquoi ces différences ? On peut supposer que le thème de l'esclavage n'est plus pertinent au 15^e siècle par le fait de sa disparition en Europe occidentale et aussi l'influence du christianisme. En revanche, l'idée de l'esclavage et son enjeu politique sont présents chez les auteurs de l'Antiquité. On retrouve ainsi un passage d'Aristote dans *Les Politiques* à ce sujet.

« C'est là aussi la loi générale qui doit nécessairement régner entre les hommes. Quand on est inférieur à ses semblables autant que le corps l'est à l'âme, la brute, à l'homme, et c'est la condition de tous ceux chez qui l'emploi des forces corporelles est le seul et le meilleur parti à tirer de leur être, on est esclave par nature. Pour ces hommes-là ; ainsi que pour les

⁸⁷¹ ARISTIDES Aelius, 1973: 97.

⁸⁷² KOHL Benjamin G., 1978: 167.

autres êtres dont nous venons de parler, le mieux est de se soumettre à l'autorité du maître ; car il est esclave par nature, celui qui peut se donner à un autre ; et ce qui précisément le donne à un autre, c'est qu'il ne peut aller qu'au point de comprendre la raison quand un autre la lui montre ; mais il ne la possède pas par lui-même. Les autres animaux ne peuvent pas même comprendre la raison, et ils obéissent aveuglément à leurs impressions. »⁸⁷³

Néanmoins, peut-on résumer l'absence de la thématique de l'esclavage chez Léonard Bruni par cette différence « culturelle » ou doit-on supposer d'autres motifs ? On peut suggérer que si Léonard Bruni avait été uniquement hostile au motif de l'esclavage, il aurait pu se contenter de ne pas mentionner le statut des soutiens du duc milanais, ou du moins s'en abstenir de commentaires supplémentaires. Toutefois, nous remarquons que Léonard Bruni indique avec détail comment le duc acquiert des amis et que ceux-ci sont une des bases de sa puissance et de ses triomphes sur ses voisins. On peut donc supposer que le clientélisme mis en place par le duc de Milan comporte une importance aux yeux de Léonard Bruni et mérite d'être mentionné de manière détaillée. C'est pourquoi nous avançons l'hypothèse que les mentions sur le clientélisme du duc milanais incarnent le désir de prendre en compte ce phénomène particulier dans le cadre du conflit opposant la cité de Florence à l'autorité milanaise.

Nous constatons ainsi un phénomène d'innovation intellectuel par rapport au texte antique avec un accent sur le réseau politique mis en place par le duc milanais.

Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

Observons-nous dans l'éloge que les valeurs méritocratiques de la République sont revues ou modifiées ? On peut supposer que Léonard Bruni crée une structure manichéenne entre le duc milanais et la République florentine.

« **And he acquired friends: some with money, others with expensive gifts and still others with the promise or semblance of his friendship.** Sowing seeds of discord, he set the nations of Italy at one another's throats, and when they had worn themselves down, he stepped in and occupied them with his overwhelming power. [...] **But the stout Florentine heart could never know fear, nor could it every consider surrendering any part of its**

⁸⁷³ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 13.

honor. Florence knew that it was a Roman tradition to defend the liberty of Italy against its enemies, »⁸⁷⁴

Nous constatons que cette vision manichéenne permet de conclure deux choses. Premièrement, la corruption politique, tout particulièrement l'achat d'amitiés et d'alliés, est associée au duc milanais, donc avec un personnage présenté comme l'ennemi des libertés de l'Italie. Florence combat de manière honorable et Léonard Bruni n'associe Florence à aucune pratique clientéliste.

Deuxièmement, dans ce combat entre les deux forces, la corruption politique apparaît comme un procédé condamnable. Florence incarne la vertu républicaine, inspirée par la vision de la République romaine qui lutte non par intérêt, mais par principe. Nous pouvons donc dire que la corruption politique est condamnée et la vertu républicaine exaltée.

Nous pouvons conclure que les normes méritocratiques de la République florentine sont renforcées dans le cadre de la *Laudatio florentinae urbi*. L'ensemble des idéaux proposé par Léonard Bruni visent à renforcer les normes méritocratiques et à dénoncer le clientélisme et la corruption politique.

Sortant du contexte de *Laudatio florentinae urbi*, nous avons aussi des indications concernant la méritocratie républicaine dans *De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi*. Dans un des extraits, Léonard Bruni parle du Conseil des dix.

« In questo rumore io fui creato decen vir. Cioè del numero de diece: per habere cura de la guerre. La estate passata io habea hauuto l'istesso officio. Nel tempo che fu fatta la reconciliatione tra Fiorentini e Vinitian. Ma hora elsedo la città in gran piccolo, por la subita venuta de nimici: di novo por decreto del popolo Fiorentino fui creatoe del numero de diece com alcuni plantissimi huomo ni. **Ne il plente piccolo richiedea mediocri, ma che fossero sociosi di governare il cargo di tante cose, com buono anim, con officiete con figlio, et opra idonea. E cosi richiede il diuere che in simile bisogno, si togliono quelli, che sono i migliori.** »⁸⁷⁵

⁸⁷⁴ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

⁸⁷⁵ BRUNI Leonardo, 1545: 54-55.

Le Conseil des dix est constitué pour faire face une situation d'exception. La sélection des membres du Conseil des dix témoigne d'un élan méritocratique. Léonard Bruni décrit comment les Florentins décident que ceux qui doivent être en charge des affaires, en vue du danger pesant sur Florence, doivent être ceux qui sont les meilleurs et les plus aptes à gérer toutes les affaires en lien avec la gestion de la menace.

Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

Nous constatons que Léonard Bruni reprend des motifs et des structures inspirées de l'Antiquité. C'est un processus qui est logique pour le mouvement intellectuel auquel Léonard Bruni appartient. Peut-on donc supposer que Bruni nous présente une série de nouvelles normes ?

Nous pouvons dire que Léonard Bruni ne cherche pas à trouver des normes devant permettre une cohabitation entre la réalité clientéliste et l'idéal méritocratique. Si nous prenons le cas de la *Laudatio florentinae urbis*, nous pouvons en déduire une série de normes, du moins dans leur conception idéologique de l'époque. La *Laudatio florentinae urbis* est particulièrement indicative de l'imaginaire normatif.

Pour commencer, le personnage du duc lombard est présenté comme une force militaire dangereuse, qui inspire la terreur non seulement en Italie, mais également au-delà.

« [...] the Duke of Lombardy had not this one city resisted his power with its troops and sound strategy? [...] Indeed, his reputation struck terror not only in the Italians but in peoples north of the Alps as well! »⁸⁷⁶

Cette présentation n'est pas anodine, car le duc incarne les principes du pouvoir princier face à une Florence qui doit représenter l'idéal républicain. Léonard continue ainsi sa description en lui attribuant l'intelligence politique et la ruse.

« [...] he possessed cunning and political wisdom. [...]. Besides many cities and many powerful noble houses followed his name and fortune, either out of fear or motivated

⁸⁷⁶ KOHL Benjamin G., 1978: 166.

by hope for booty or perhaps led on by his trickery. His followers did not lack in financial rewards, gifts, and counsel. »⁸⁷⁷

L'aspect le plus intéressant est la référence aux suiveurs qui ne manqueraient ni d'argent, ni de récompenses, ni de conseils. Cette description correspond à celle d'un client ou d'une créature. Nous pouvons donc voir que Léonard Bruni mentionne le réseau des clients et des créatures du duc. Ce n'est pas fait pour Florence. Le clientélisme est du côté du duc, menaçant et dangereux, non de celui de Florence. Léonard Bruni confirme cela dans cet extrait.

« And he acquired friends: some with money, others with expensive gifts and still others with the promise or semblance of his friendship. [...] But the stout Florentine heart could never know fear, nor could it every consider surrendering any part of its honor. Florence knew that it was a Roman tradition to defend the liberty of Italy against its enemies, »⁸⁷⁸

C'est alors que Florence, idéal républicain par excellence, se lève et combat ce duc dangereux, rusé et plein de ressources. Cette opposition entre le duc et Florence n'est pas sans importance. C'est le mécanisme fondamental de cette partie de la *Laudatio florentinae urbis*. On peut donc affirmer que le clientélisme, pratiqué largement par le duc, n'est pas acceptable aux yeux de Léonard Bruni et associé avec cette force hostile qu'est le pouvoir milanais.

En somme, il n'y a pas de volonté de réconcilier une réalité clientéliste avec les normes républicaines. Ces dernières sont réaffirmées hautes et fortes par Léonard Bruni à travers de son éloge de la cité de Florence. Nous constatons donc une opposition à tout compromis avec le clientélisme.

Si nous prenons par la suite le cas de la *De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi*, nous constatons que Léonard Bruni fait plusieurs fois référence aux clients et amitiés politiques des protagonistes. Toutefois, cette situation n'est jamais « normalisée » dans le sens qu'il ne l'encadre pas d'un discours louant particulièrement le recours aux méthodes clientélistes.

⁸⁷⁷ KOHL Benjamin G., 1978: 166.

⁸⁷⁸ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

« Era piu duro quello combattimento, perche Tarlati, et Ubertini Prencipi de le parti Gebelline haveano raccolto nella **alcuni migliara d’huomini de li castelli, e de sue clientelle.** [...] »⁸⁷⁹

« Imperoche Ladisao [...]: **sperando per gli amici del padre potere havere quella città, et in quello modo turbare tutte le cose.** [...] »⁸⁸⁰

« Che giovanni, il quale viananzi era Pontifice, [...]; **nellaqua le sapea havere molte e private e publiche amitie.** »⁸⁸¹

« Nicolo Piccinino [...] **E per il volgo si diceus da suoi amici i quali erano in Fiorenz molti, e potenti, che questa via era mostrata da quello, accio acquistasse maggio re provisione.** [...] »⁸⁸²

Pourrait-on argumenter avec le fait que l’absence de critique particulière dans certains extraits est le signe d’une attitude plus tolérante ? La nature de ce texte, à savoir une tentative de narration historique, permet d’imaginer que ce n’est pas un type d’écrit qui se prête bien à la critique morale, même si cela arrive chez d’autres auteurs de l’époque. Le fait que Léonard Bruni ne critique pas le clientélisme pratiqué par les personnages principaux n’est donc pas forcément un signe de tolérance à l’égard du phénomène, mais plus indicatif d’une tentative de faire un récit factuel des événements.

Nous constatons aussi que Léonard réalise des jugements négatifs. Nous pouvons le voir dans l’extrait ci-dessous.

« [...], **pur subit partorirno discordie molto gravi**, et à la fine **quasi la rouina de la città.** Imperoche ricevuti tra gli instessi muri, huomini de diverse voluota, subito crescerono sospitioni, e vari pesieri. Accresiena quello male il capitano declinado in tutto al favore de quelli, che esso havea introdotto. E finalmente presi i **Prencipi de l’altra fattione, e messi in prigione, et alcuni anchora uccisi, ministrava tutte le cose al volere de li banditi.** »⁸⁸³

⁸⁷⁹ BRUNI Leonardo, 1545: 5.

⁸⁸⁰ BRUNI Leonardo, 1545: 27.

⁸⁸¹ BRUNI Leonardo, 1545: 36.

⁸⁸² BRUNI Leonardo, 1545: 40.

⁸⁸³ BRUNI Leonardo, 1545: 4.

Nous constatons que les événements à Arezzo sont décrits durement et de manière négative. La cité aurait fini en ruine à cause du retour de la faction adverse ainsi que des combats et des affrontements des factions au sein de la cité.

7.1.4 François Vettori

Quels types de justifications retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique (clientélisme et népotisme) ?

Dans son *Sommario della storia d'Italia*, François Vettori commente la politique pontificale. Ces extraits sont intéressants, car ils nous permettent d'avoir des informations sur une forme de clientélisme particulier : le népotisme. Celui-ci a été très présent pendant la Renaissance italienne.

« Convenne ancora il Papa con Gurgense, poi che l'ebbe fatto Cardinale, di dare ducati trentamila a Massimiliano; e che lui dessi la investitura di Siena a Francesco Maria della Rovere, suo nipote. »⁸⁸⁴

Le passage ci-dessus se contente de réciter des événements. Toutefois, ce qui est surprenant est le détail qu'il nous offre. Il présente l'interaction entre le pape et le cardinal Gurgense, émissaire de l'Empereur Maximilien. On y voit mentionner le projet de donner l'investiture de l'archevêché de Sienne à son neveu. Ce cas de népotisme n'est pas commenté davantage. Toutefois, le fait qu'il soit présenté et décrit sans ambiguïté peut nous permettre de supposer deux possibilités : soit cet acte est considéré comme prévisible et d'une certaine manière normal, soit l'opprobre à cette action est si clairement visible que Vettori n'a pas besoin de le condamner. Toutefois, faute de mentions écrites, nous ne pouvons pas donner une réponse définitive à ce sujet.

Nous pouvons nous pencher sur d'autres passages qui nous indiquent d'autres cas de corruption politique. C'est dans l'extrait suivant que Vettori mentionne l'avis des chefs d'État étrangers sur la nécessité d'avoir le soutien du pape.

⁸⁸⁴ VETTORI Francesco, 1527: 11.

« E' da credere che ciascuno delli principi Cristiani, e massime di quelli che avevano che fare in Italia; **conosciuto quanto importasse il Papa, era per fare ogni opera di avere uno Pontefice amico.** »⁸⁸⁵

Que pouvons-nous déduire ? Nous pouvons y voir des indices sur le rôle temporel joué par le Pape. Pouvons-nous supposer que Vettori parle de la volonté des princes étrangers d'avoir l'amitié du pape pour dire qu'ils veulent rendre le souverain pontife redevable ? Vettori ne donne pas plus de détails, mais il semble possible de suggérer cela.

Vettori nous mentionne par la suite un autre cas de népotisme. Cette fois, c'est entre le duc d'Urbino et le souverain pontife.

« Il duca d'Urbino, il quale vedevano **esser favorito dal Papa, per avergli data per moglie una sua nipote** sorella del cardinale Cibo. »⁸⁸⁶

Vettori ne commente pas davantage cette action. Il se contente d'avancer les faits comme il les perçoit. Néanmoins, à nouveau, on peut se poser la question de la pertinence d'ajouter une explication précise expliquant pourquoi le duc est le favori du pape. Est-ce que le statut de favori était lié au fait d'avoir pris pour épouse une cousine du pape ? Est-ce que ce n'est pas une manière de révéler le caractère clientéliste de la relation entre le pape et le duc ? Peut-on donc y voir une volonté d'enlever le voile posé sur ce type d'interaction ? À partir de ce point de vue, on peut avancer l'idée que Vettori dévoile la politique clientéliste du pape.

C'est dans l'extrait ci-bas que nous avons la première mention nominale d'un Médicis en dehors du cadre pontifical. Vettori parle de Laurent de Médicis et fait une analyse plus profonde. Celle-ci peut nous permettre de savoir davantage sur le jugement que porte Vettori.

« Lorenzo de' Medici, **nipote del Papa**, il quale (come io dissi di sopra) come cittadino governava Firenze, intendendo come Giuliano suo zio, nello spozalizio della moglie, avea **promesso al conte di Ginevra**, fratello di detta sua moglie, **che farebbe opera che sarebbe Capitano de' Fiorentini con gran soldo**, gli parve che, succedendo, **avesse a essere con**

⁸⁸⁵ VETTORI Francesco, 1527: 12.

⁸⁸⁶ VETTORI Francesco, 1527: 17.

diminuzione dello onore suo, e che li Fiorentini avessino a restare male soddisfatti e del Papa e di lui, di essere fatti spendere quando loro li dovevano risparmiare. »⁸⁸⁷

Vettori nous explique les difficultés générées par la nomination du frère de la femme de Giuliano de Médicis au rang de Capitaine de Florence. Dans ce passage, deux choses sont d'un intérêt particulier. Premièrement, Vettori indique que Laurent de Médicis est le neveu du pape et aussi que le comte de Genève est le frère de la femme de son oncle. Ce souci d'expliquer les liens familiaux ne semble pas anodin. On y voit l'entremêlement des intérêts familiaux chez les Médicis. Deuxièmement, la mention de la part de Vettori sur la réaction de la population de Florence est particulièrement d'intérêt, car celle-ci est négative.

La raison avancée par François Vettori est que le peuple ne voulait pas dépenser de l'argent pour ce poste alors qu'ils devaient faire des économies. Toutefois, on peut aussi s'interroger si la colère florentine n'était pas davantage liée au fait que la population avait connaissance du fait que le comte avait été nommé pour des raisons de réseautage familial. Le peuple était en colère, car il jugeait cette dépense injustifiée. Le recrutement de capitaines était une chose usuelle pour Florence durant la Renaissance. Une telle colère semble explicable que si l'on prend en compte une prise de conscience de la nature peu méritocratique de la nomination.

On peut donc avec ce passage suggérer l'idée d'une prise de conscience parmi la population de la politique clientéliste des Médicis.

Dans la série de passages à suivre, Vettori nous fait la présentation de Ferdinand d'Aragon, roi d'Espagne. Il introduit le personnage en mentionnant que le Roi venait de mourir et qu'il fut un excellent souverain.

« e tornandosene verso Lione, ebbe nuova, in Avignone, come Ferrando re di Spagna era morto. Nè si può dire non morisse un grande ed eccellente Principe, **perchè di piccolo Re, diventò grandissimo.** »⁸⁸⁸

Le passage ci-bas nous explique la politique fiscale du roi Ferdinand.

⁸⁸⁷ VETTORI Francesco, 1527: 22.

⁸⁸⁸ VETTORI Francesco, 1527: 28.

« E' ancora da **qualcuno ripreso d'avarizia**, e sono forse in errore; ma **giudico che non si debbe attribuire questo vizio a un Principe il quale non grava i sudditi suoi di esazioni straordinarie; non fa accusare oggi questo domani quello, per estorquere da loro le pecunie ingiustamente; non lascia che li ministri suoi succino le sustanze de' poveri**, per spogliarli poi di quelle, quando sono fatti ricchi; e **più presto si astiene dal donare a servitori, buffoni, cinedi, ed uomini di simil qualità**. Ed uno Principe che vive in questo modo, io non avaro ma liberale chiamerei. »⁸⁸⁹

Quels types de prises de position relatives à la corruption politique avons-nous ?

Pour commencer, il mentionne le cas des ministres suçant la substance des pauvres. Cette description est intéressante, car pouvant être interprétée comme une métaphore rappelant le suçage des moustiques. La victime de l'acte sont les pauvres, donc ceux qui jouissent le moins de ressources, donc de substance pour rester dans la métaphore. Le bon prince, incarné ici par le roi Ferrando, empêche donc ses serviteurs de se prendre aux plus démunis.

En même temps, le roi Ferdinand s'est abstenu de donner l'argent collecté auprès de la population à ses serviteurs et amants. Cette politique de redistribution peut-elle être considérée comme du clientélisme ? Dans le contexte de la Cour, nous pouvons juger les serviteurs comme l'incarnation du client, donc du courtisan au service du prince. En tout cas, nous pouvons constater comment François Vettori argumente contre le détournement de fonds public en faveur des membres de la cour du prince.

Est-ce que cette critique du détournement de fonds en faveur de la cour est une critique du clientélisme régnant à Florence ? On peut avancer la suggestion que le personnage du roi Ferdinand serve d'exemple mettant en lumière la réalité florentine qui est l'opposé. La description que Vettori n'est pas vraiment une tentative d'éloge, mais un outil pour critiquer la mauvaise politique gouvernementale à Florence.

Si cela est le cas, est-ce que Vettori sous-entend que les Médicis agissent comme des anti-Ferdinand ? Nous n'avons pas d'indications claires pour faire une telle affirmation. Il est

⁸⁸⁹ VETTORI Francesco, 1527: 28.

possible d'avancer la possibilité que le personnage du roi Ferdinand serve de contre-exemple aux Médicis, mais il serait difficile de le déterminer avec certitude.

Vettori parle dans le prochain passage de l'ascension de Laurent de Médicis au rang de duc d'Urbino. Il est intéressant de constater la tournure de phrase, donc mettant l'accent sur « il le fit élire duc », donc que l'action est faite par le Pape. On doit souligner que Laurent de Médicis est un parent de Léon X et donc qu'on rentre dans le domaine du népotisme territorial.

« Leone, come Lorenzo ebbe preso il ducato di Urbino, volle dargliene titolo; ed in Consistorio lo fece eleggere Duca. »⁸⁹⁰

Cette action n'est pas commentée directement par François Vettori, mais on a plus loin des commentaires intéressants.

« Avendo avanti facessi la impresa, privato nel medesimo modo Francesco Maria, Lorenzo per niente non arebbe potuto tale titolo di Ducato, perchè conosceva che i popoli amano i Principi, quando ne traggono profitto, e che tre Duchi che vi erano stati prima, avevano avuto i popoli affezionati; perchè, avendo soldi grossi da questo Principe e quell'altro, mettevono del continuo nello stato danari, e non ne traevano; edificavano, facevano cultivare, stavano in sul luogo, e pascevano molti uomini con pensioni e soldi, come fanno le corti. Ma lui, che non era per potere per stare in quello stato, e che era forzato trarne le imposizioni ordinarie per il soldo de' Governatori ed altri ufficiali, bargelli, guardie di rocche e simil cose; ed essendo il paese povero, ed i popoli inclinati a' Signori vecchi, o Francesco Maria vivo; vedeva che ogni piccolo tumulto gli faceva perdere quello stato, e che da una perdita ne potrebbero seguire dell'altre. »⁸⁹¹

Vettori nous explique pourquoi Laurent de Médicis avait été confronté à l'opposition de la population. Le peuple était plus favorable à François Maria Della Rovere, car trois générations de ducs avaient investi et développé le duché d'Urbino. En même temps, Laurent de Médicis n'était pas capable de faire de même et devait prélever des taxes pour financer la nouvelle administration. Peut-on y voir un argument légitimiste contre le clientélisme ?

⁸⁹⁰ VETTORI Francesco, 1527: 34.

⁸⁹¹ VETTORI Francesco, 1527: 34.

La liste de bienfaits réalisée par les ducs d'Urbino peut être vue comme une explication de l'échec du népotisme territorial. On peut aussi l'interpréter comme une lutte des réseaux politiques. Pourquoi ? François Vettori explique comment le peuple a largement profité des bienfaits financiers des ducs précédents. Les ducs assuraient des pensions et des soldes et cela peut être vu comme l'explication de l'existence d'un large réseau politique favorable à François Maria Della Rovere. Sommes-nous face à un affrontement entre le népotisme papal et le clientélisme de François Maria ? Si oui, nous pouvons interpréter ce passage non comme une critique directe du clientélisme, mais le récit de luttes d'influence et d'un combat entre réseaux politiques.

Dans un autre passage, nous avons le récit d'un événement intéressant pour notre analyse.

« Aveva la Signoria, quando li nimici entrarono nel paese dei Fiorentini, fatto ritenere in Palazzo **circa venticinque cittadini, come amici de' Medici**, dubitando che non suscitassino qualche tumulto nella città. »⁸⁹²

La mention des vingt-cinq amis des Médicis est intéressante, car permet de faire plusieurs suppositions. Premièrement, elle indique que les alliés et clients des Médicis étaient connus à Florence. Il est fort peu probable que le mot ami fait référence à des amis dans le sens que nous lui donnons usuellement dans le langage courant, mais fait référence à des membres de la clientèle des Médicis.

Également, on ne voulait pas qu'ils agitent la cité. Cela sous-entend que les clients des Médicis auraient été prêts à soutenir le retour des Médicis en créant du tumulte dans la ville. Les autorités connaissaient donc la composition du réseau politique des Médicis et craignaient son pouvoir de nuisance.

Nous constatons aussi à travers de ce passage que les amis, donc clients et créatures, étaient perçus comme une source de danger et d'agitation. Peut-on y voir une critique du clientélisme ? Probablement pas. Le passage semble être plus le témoignage d'une connaissance accrue chez les Florentins, du moins leurs élites, de l'extension et de la force du réseau politique des Médicis en exil. Nous ne pouvons donc pas affirmer qu'il y a un

⁸⁹² VETTORI Francesco, 1527: 8.

jugement moral attaché à ce passage, même s'il se montre très révélateur sur le niveau de connaissance du réseau médicéen chez leurs adversaires.

Nous avons une autre mention sur le népotisme pontifical dans le passage qui suit.

« Convenne ancora il Papa con Gurgense, **poi che l'ebbe fatto Cardinale, di dare ducati trentamila a Massimiliano**; e che **lui dessi la investitura di Siena a Francesco Maria della Rovere, suo nipote.** »⁸⁹³

Le fait que Vettori mentionne la relation familiale entre le pape et son neveu ne semble pas anodin. Peut-on y voir une critique du népotisme au sein de la Papauté à l'égard de sa famille ou une information anodine ? La deuxième option semble peu probable, car Vettori mentionne également que Gurgense fut fait cardinal par le souverain pontife et exigeait en retour que son neveu ait l'investiture de Sienne. Mentionner deux fois dans une phrase le fait que le pape a créé un cardinal et a demandé qu'un membre de sa famille reçoive Sienne peut nous permettre de supposer que Vettori exprime un zèle informatif qu'on pourrait interpréter comme une forme de dénonciation.

Dans ce même passage, nous recevons une autre information, celle de la donation de 30 000 ducats à l'empereur Maximilien. Cette somme n'est pas insignifiante, car se situent à hauteur des transactions accomplies entre États de l'époque.⁸⁹⁴ Le cardinal Gurgense, en tant que représentant de l'empereur en Italie, avait aussi une fonction diplomatique particulière qui nous permet de suggérer que l'argent devait servir à acquérir les bonnes grâces de l'empire.

Cet ensemble de bienfaits accordés au cardinal Gurgense peut-il être considéré comme un acte de corruption ? Si Vettori ne procède pas à un jugement moral explicite, il semble peu pertinent d'imaginer l'ajout de nature familiale, le don des 30 000 ducats et du commentaire sur la nomination au cardinalat. Pourquoi aurait-il fait cette mention autrement ? On peut imaginer la possibilité de sa volonté d'être précis dans son commentaire, mais il semble plus

⁸⁹³ VETTORI Francesco, 1527: 11.

⁸⁹⁴ PIGAILLEM Henri, 2015: 69.

pertinent de soutenir l'idée que ces transactions s'intègrent dans un système du donnant-donnant, un échange de services de nature clientéliste.

C'est dans l'extrait ici-bas que Vettori continue à témoigner des actions pontificales, ouvrant la voie à la suggestion qu'il aurait du clientélisme au sein du pouvoir pontifical.

« e [NA : le Pape] **nuovamente disponeva di Siena**, donde pochi mesi innanzi era stato per opera sua cacciato Borghese Petrucci, che governava quello Stato, **e messo in suo luogo Raffaello, pure Petrucci, vescovo di Massa, il quale dependea tutto da lui, ed era nutrito sempre seco; e nel principio del Pontificato lo avea fatto castellano di Castello Sant'Angelo, che si da a' più confidenti amici e servitori che il Papa abbia;** »⁸⁹⁵

À plusieurs reprises, Vettori mentionne, cette fois de manière bien plus explicite, la relation clientéliste entre l'évêque de Massa et le souverain pontife. Les mots « il quale dependea tutto da lui », semblent être une description des plus explicites possible sur la relation de dépendance de l'évêque envers le souverain pontife. On peut suggérer que cette dépendance peut aussi suggérer un lien de créature-patron, surtout en considérant les mots « ed era nutrito sempre seco », faisant référence au fait que l'évêque était nourri avantageusement par le souverain pontife.

La dernière partie sur le château de Saint-Ange confirme les descriptions de l'évêque de Massa comme la créature par excellence, ami et serviteur du pape. Peut-on y voir une critique ? Le fait que Vettori expose ses transactions si ouvertement dans ses écrits peut permettre de suggérer qu'il y a une volonté de dénonciation, mais il ne procède à aucun moment à une condamnation explicite. Toutefois, il semble possible d'imaginer que révéler de telles informations est déjà en soi un acte peu anodin. Cela indique peut-être aussi que le népotisme et le clientélisme pontifical étaient connus dans leurs détails par un large public.

Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

Nous pouvons nous interroger si François Vettori fait recours à des autorités issues de l'Antiquité. Nous constatons que dans son argumentaire en défense de la nature tyrannique des systèmes politiques, Vettori affirme que tous les gouvernements historiques sont

⁸⁹⁵ VETTORI Francesco, 1527: 34.

tyranniques et que les seuls régimes non tyranniques sont les utopies imaginaires comme la République de Platon.

« E' chiamato questo modo di vera tirannide; ma parlando delle cose di questo mondo senza rispetto e secondo il vero, dico che si facesse una di **quelle repubbliche scritte e immaginate da Platone**, o, come che scrive Tommaso Moro inglese, essere stata trovata in Utopia, forse **quelle si potrebbero dire non essere governi tirannici**; ma **tutte quelle repubbliche o Principi de' quali io ho congizione per istoria, o che io ho veduti, mi pare che sentino di tirannide**. Nè è da meravigliarsi che **in Firenze spesso si sia vissuto a parti ed a fazioni**, e che vi sia surto **uno che si sia fatto capo della città**; perchè è città popolata assai, e sonovi di molti cittadini che arebbono a partecipare dello utile, e vi sono pochi guadagni da distribuire; e **però sempre una parte si è sforzata governare ed avere gli onori ed utili; e l'altra è stata da canto a vedere e dire il giuoco. E per venire agli esempi, e mostrare che, a parlare libero, tutti i governi sono tirannici**; »⁸⁹⁶

En vue du fait que Vettori fait directement référence à la République platonicienne, il semble pertinent d'essayer de comparer la position de François Vettori avec les principales idées de Platon.

C'est ainsi que nous voyons Platon décrire l'État parfait de la façon suivante.

« Soit ; nous sommes donc tombés d'accord, Glaucon, que la cité qui aspire à une organisation parfaite doit admettre la communauté des femmes, la communauté des enfants et de l'éducation tout entière, de même que celles des occupations en temps de guerre et en temps de paix et **reconnaître pour rois ceux qui se seront montré les meilleurs comme philosophes et comme guerriers**. [...] Nous sommes convenus aussi qu'après leur institution les chefs conduiront et installeront les soldats dans des maisons telles que nous les avons décrites, où personne n'aura rien en propre, et qui seront communes à tous. Outre la question du logement, nous avons réglé, si tu t'en souviens, celle des biens qu'ils pourront posséder. [...] »⁸⁹⁷

Ce qui semble être intéressant à noter est le fait que la République imaginée par Platon se présente comme une méritocratie, donc que le pouvoir doit revenir aux meilleurs philosophes

⁸⁹⁶ VETTORI Francesco, 1527: 9.

⁸⁹⁷ PLATON, 1945: 284.

et guerriers. On y distingue aussi un fort contrôle social et de distribution des biens. Au contraste, Platon nous cite aussi les régimes imparfaits parmi lesquels la tyrannie.

« Mais, ajoutais-tu, les autres formes de gouvernement sont défectueuses, si celle-là est bonne. [...] Il n'est pas difficile de te satisfaire, répondis-je, car les gouvernements que je veux dire sont connus. [...] enfin, la noble **tyrannie qui l'emporte sur tous les autres, et qui est la quatrième et dernière maladie de l'État.** »⁸⁹⁸

La tyrannie est décrite de manière détaillée. Nous citerons ici ses traits les plus pertinents pour notre analyse. Une description plus complète peut être trouvée dans le livre huit de la République.

« Or, n'est-il pas vrai que plus il se rendra odieux aux citoyens par sa conduite, plus il aura besoin **d'une garde nombreuse et fidèle.** [...] »

Enlever les esclaves aux citoyens et, après les avoir affranchis, les faire entrer dans sa garde.

Certainement. Et aussi bien **ce seront là ses gardiens les plus fidèles.**

En vérité, d'après ce que tu dis, **elle est bienheureuse la condition du tyran, s'il prend de tels hommes amis et confident,** après avoir fait mourir les premiers !

Et pourtant, il ne saurait en prendre d'autres.

Donc, ces camarades l'admirent et les nouveaux citoyens vivent en sa compagnie. Mais les honnêtes gens le haïssent et le fuirent, n'est-ce pas ?

Hé ! Peuvent-ils faire autrement ? »⁸⁹⁹

Ce qui est pertinent est le fait que selon Platon, la bonne stratégie pour le tyran est de s'appuyer sur les populations mises en esclavages pour faire d'eux de nouveaux citoyens. Il faut faire d'eux des créatures qui remplacent les anciens citoyens. Le tyran doit agir comme un patron forgeant une nouvelle classe de citoyens, redevables à lui, car devant leur ascension à sa personne.

⁸⁹⁸ PLATON, 1945: 285.

⁸⁹⁹ PLATON, 1945: 318.

Platon reconfirme l'importance des clients et créatures en citant Euripide. Il défend l'idée que le pouvoir du tyran, donc l'habileté, croît avec l'action des habiles, donc les clients et créatures qui forment l'entourage du tyran.

« “Que les tyrans deviennent habiles par le commerce des habiles”⁹⁰⁰ et il entendit évidemment par habiles ceux qui vivent dans la compagnie du tyran. »⁹⁰¹

Il y a donc dans la description que fait Platon du tyran les attributs d'un créateur de clientèle.

Quel lien peut-on faire entre la République de Platon et Vettori ? Premièrement, Vettori part du principe que la vision de Platon n'est pas tyrannique, mais que les régimes politiques n'ont jamais pu atteindre les exigences d'une utopie comme celle voulue par Platon. En résumé, un régime politique « réel » aura toujours des composantes tyranniques, car la faction qui arrive au pouvoir profite des ressources de l'État au détriment des autres groupes.

La grande différence entre Platon et Vettori semble résider dans le fait que pour Platon, la tyrannie est un régime propre, indépendant et clos sur lui-même alors que pour Vettori, la tyrannie est une composante de tout système politique. C'est la conséquence du fait que l'accès au pouvoir est limité à un certain nombre de gens.

Peut-on y voir une tentative de justifier les conséquences de la nature intrinsèquement tyrannique d'un système politique historique ? Est-ce que Vettori aspire à justifier le fait que le gouvernement favorise un parti au détriment du reste de la population ? On pourrait y voir une apologie en faveur des Médicis qui explique que la prédominance de leur faction est une chose « naturelle » et inévitable.

Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

L'objectif dans le cadre de ce chapitre est de trouver des liens entre les argumentaires antiques et Vettori.

Nous pouvons reprendre la description faite par Vettori au sujet du roi Ferdinand d'Espagne.

⁹⁰⁰ Citation d'Euripide dans le texte

⁹⁰¹ PLATON, 1945: 318s.

« E' ancora da qualcuno ripreso d'avarizia, e sono forse in errore; ma giudico che non si debbe attribuire questo vizio a un Principe [N.A : Ferrando di Spagna] il quale non grava i sudditi suoi di esazioni straordinarie; non fa accusare oggi questo domani quello, per estorquere da loro le pecunie ingiustamente; non lascia che li ministri suoi succino le sustanze de' poveri, per spogliarli poi di quelle, quando sono fatti ricchi; e più presto si astiene dal donare a servitori, buffoni, cinedi, ed uomini di simil qualità. Ed uno Principe che vive in questo modo, io non avaro ma liberale chiamerei. »⁹⁰²

Il a été constaté précédemment que ce passage nous décrit l'image du prince idéal. Quelles sont les potentielles sources d'inspiration pour cet éloge ?

Il est fort possible que ce soit un miroir des princes. Ce genre littéraire émerge au cours du Moyen Âge, surtout avec la *Via regia* de Smaragde de Saint-Mihiel ou la *De institutione regia* de Jonas d'Orléans.^{903 904}

Dans ce contexte, il semble important de se pencher en priorité sur les textes antiques. Si la *Cyropédie* de Xénophon offre un miroir du prince ; elle ne donne pas d'indications particulières sur le rapport à l'argent que doit entretenir le prince. Il existe un simple passage adressant la question du prélèvement fiscal.⁹⁰⁵ En revanche, on trouve des passages intéressants dans *Les Politiques* d'Aristote qui peuvent résonner avec le texte de François Vettori.

Aristote procède à une approche inverse. Il part du point de vue d'un tyran voulant assurer son pouvoir sur le long terme et donc préconise une série de comportements que le tyran doit adopter pour réaliser cela.

« § 10. [...] On peut la tirer de ce que nous avons dit des causes qui ruinent les royautes ; car de même que la royauté compromet son autorité en voulant la rendre plus despotique, de même la tyrannie assure la sienne en la rendant plus royale. [...]

§ 11. D'abord, il paraîtra s'occuper avec sollicitude des intérêts publics, et **il ne se montrera point follement dissipateur de ces riches offrandes que le peuple a tant de**

⁹⁰² VETTORI Francesco, 1527: 28.

⁹⁰³ DUBREUCQ Alain, 1995.

⁹⁰⁴ SCHAFF Philip, 1960.

⁹⁰⁵ DAKYNS H.G, 2014.

peine à lui faire, et que le maître tire des fatigues et de la sueur de ses sujets, **pour les prodiguer à des courtisanes, à des étrangers, à des artistes cupides**. Le tyran rendra compte des recettes et des dépenses de l'État, chose que du reste plus d'un tyran a faite ; car il a par là cet avantage de paraître un administrateur plutôt qu'un despote ; **il n'a point à redouter d'ailleurs de ne jamais manquer de fonds tant qu'il reste maître absolu du gouvernement.** »⁹⁰⁶

En faisant la comparaison avec les passages de Vettori, nous constatons un certain nombre de concordances. Premièrement, Aristote conseille au tyran qui veut se donner un air royal de ne pas gaspiller les ressources en faveur de courtisans, des étrangers et des artistes. La parcimonie des ressources semble être la clé pour assurer une situation apaisée. La bonté du souverain est donc jugée en fonction de la gestion des ressources et aussi du fait de ne pas les détourner en faveur des membres de la Cour et des réseaux politiques de tout type.

Est-il possible d'imaginer que Vettori s'est inspiré de ce passage de *La Politique* d'Aristote ? Si les convergences existent, elles sont moins frappantes que dans les passages de Savonarole qui sont visiblement inspirés d'Aristote. Toutefois, il n'est pas impossible qu'Aristote ait été une source d'inspiration pour Vettori.

Dans un prochain extrait, nous retrouvons un motif intéressant qui est celui de l'amour du peuple pour son prince.

« Leone, come Lorenzo ebbe preso il ducato di Urbino, volle dargliene titolo; ed in Consistorio lo fece eleggere Duca. Avendo avanti facessi la impresa, privato nel medesimo modo Francesco Maria, Lorenzo per niente non arebbe potuto tale titolo di Ducato, **perchè conosceva che i popoli amano i Principi, quando ne traggono profitto, e che tre Duchi che vi erano stati prima, avevano avuto i popoli affezionati**; perchè, avendo soldi grossi da questo Principe e quell'altro, mettevono del continuo nello stato danari, e non ne traevano; edificavano, facevano cultivare, stavano in sul luogo, e pascevano molti uomini con pensioni e soldi, come fanno le corti. **Ma lui, che non era per potere per stare in quello stato, e che era forzato trarne le imposizioni ordinarie per il soldo de' Governatori ed altri ufficiali, bargelli, guardie di rocche e simil cose; ed essendo il paese povero, ed i popoli inclinai a' Signori vecchi, o Francesco Maria vivo; vedeva**

⁹⁰⁶ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 159.

che ogni piccolo tumulto gli faceva perdere quello stato, e che da una perdita ne potrebbero seguire dell'altre. »⁹⁰⁷

Ce besoin stratégique d'avoir l'amour du peuple est central dans ce passage. Nous avons une notion similaire dans *Les Politiques* d'Aristote quand ce dernier essaye de juger ce qui a permis aux tyrannies de subsister durablement.

« La plus longue tyrannie a été celle d'Orthagoras et de ses descendants, à Sicyone ; elle a duré cent ans ; c'est qu'ils surent habilement ménager leurs sujets et se soumettre eux-mêmes en bien des choses au joug de la loi. Clisthène évita le mépris par sa capacité militaire, et **il mit sans cesse tous ses soins à se concilier l'amour du peuple. Il alla même, dit-on, jusqu'à couronner de ses mains le juge qui avait prononcé contre lui en faveur de son antagoniste ; et si l'on en croit la tradition, la statue assise qui est dans la place publique est celle de ce juge indépendant. Pisistrate, dit-on aussi, se laissa citer en justice devant l'Aréopage. »⁹⁰⁸**

Aristote cite ainsi Clisthène. Celui-ci aurait pu s'imposer avec succès en étant d'abord très compétent sur le plan militaire et surtout en ayant l'approbation de la population. L'accent mis sur l'amour populaire nécessaire au succès politique résonne avec le passage de Vettori. Pouvons-nous donc dire qu'il existe une relation entre Aristote et Vettori ? À nouveau, nous avons des passages qui ont une certaine corrélation entre eux, mais pas aussi fortement que c'est par exemple le cas entre les passages de Savonarole et *Les Politiques* d'Aristote.

Néanmoins, nous constatons que les passages de Vettori sont basés sur des motifs et idées que nous retrouvons dans un ouvrage de référence antique que sont *Les Politiques* d'Aristote. La conclusion que nous pouvons donc faire c'est qu'il existe à minima une répétition idéologique entre Aristote et Vettori et a maxima une reprise par Vettori des idées aristotéliennes.

⁹⁰⁷ VETTORI Francesco, 1527: 34.

⁹⁰⁸ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 161.

Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Constatons-nous chez François Vettori des cas d'innovations intellectuelles ? En somme, est-ce que nous constatons des cas d'innovation et de nouvelles perspectives au sujet de la corruption et des réseaux politiques ?

Dans son texte sur le Gouvernement de Florence, François Vettori aborde la question de comment étendre le réseau politique des Médicis.

« On me dira que cela est parfait pour empêcher nos ennemis de nous nuire, mais qu'il faudrait **aussi trouver le moyen de garder nos amis ou d'en augmenter le nombre**. À quoi je réponds que **cela peut se faire en leur distribuant des honneurs et des avantages** ; or, en supprimant les Seigneurs, on supprime du même coup une dépense qui peut permettre de donner des avantages matériels aux magistrats qui n'ont que des honneurs [...], lesquels n'ont eu jusqu'ici aucun traitement et auxquels on pourra désormais en donner un : **les hommes ne sont pas si peu sensibles au profit**. »⁹⁰⁹

Sommes-nous devant une innovation intellectuelle ? Par rapport à la norme républicaine et l'idéal républicain, nous constatons que François Vettori présente une nouvelle approche qui révèle au grand jour une ambition partisane. La constitution doit être modifiée non en favorisant la méritocratie, mais en permettant de grandir la clientèle des Médicis.

Cette proposition d'une réforme constitutionnelle est donc une innovation, car le but affiché est de réformer dans l'objectif de renforcer le parti des Médicis en ayant les moyens constitutionnels de recruter des créatures et des clients.

Dans le passage ci-bas, Vettori continue sa réflexion sur la manière de réorganiser la constitution de Florence.

« Je n'approuverais pas la proposition que j'ai entendu faire par quelques-uns, et qui tendrait à désigner cinquante familles nobles qui auraient toutes les dignités et tous les avantages, tandis que tous les autres seraient plébéiens et ne pourraient rien avoir. **Car si vous prenez les familles en leur entier, vous prenez beaucoup de gens qui ont été vos ennemis** ; si vous n'en prenez qu'une partie, vous ne prenez que trop peu de gens. **Si vous en prenez beaucoup, vous ne pourrez pas les satisfaire**, si vous n'en voulez prendre que peu, ils sont condamnés

⁹⁰⁹ PASSY Louis, 1914: 383s.

à la faiblesse. **Je vous dis donc qu'il faut donner à chacun l'espoir de pouvoir être de nôtres. Les Florentins n'ont pas une telle générosité d'âme, qu'ils conservent obstinément l'obstination de leurs aïeux et de leurs pères ; de notre temps, nous en avons beaucoup vu, dont les pères avaient été très chauds partisans des Médicis, changer d'opinion ; et au contraire, plus d'un de ceux qui leur avaient fait de l'opposition, leur sont devenus et sont aujourd'hui de très sûrs amis.** »⁹¹⁰

On retrouve les mêmes éléments que dans le passage précédent. Toutefois, on aborde un autre sujet : combien de gens doivent participer au pouvoir ? Cette question a été traitée à travers toutes les époques, allant d'Aristote jusqu'aux penseurs contemporains. Ce qui est particulier ici est que la question de l'accès au pouvoir n'est pas faite dans la recherche d'un système stable et efficace — comme on le voit avec Aristote et Platon —, mais dans le but de maximiser le profit pour un camp politique.

Vettori affirme dans ce passage que l'objectif doit être d'attirer dans la clientèle des Médicis le plus grand nombre de gens et d'éviter d'avoir trop d'ennemis dans les instances gouvernementales. On le voit quand il parle d'offrir à chacun l'espoir de devenir un client ou une créature des Médicis.

On peut poser la question si la réforme constitutionnelle voulue par François Vettori peut être considérée comme un projet visant à établir une république clientéliste. Peut-on parler dans ce cadre de volonté d'établir à Florence une *clientocratie* assumée ? Ou est-ce que nous devons y voir surtout l'ambition d'une réforme devant maintenir les apparences d'un régime républicain en assurant la suprématie des Médicis ?

La première option suppose que la constitution doit être reforgée dans l'objectif principal de maintenir le réseau politique des Médicis au pouvoir. Nous retrouvons dans les deux passages de Vettori des indications pour une volonté d'instaurer une *clientocratie* florentine.

La deuxième possibilité consiste à ce que le but n'est pas d'établir une *clientocratie*, mais de garantir la suprématie des Médicis. L'objectif n'est pas d'avoir un régime complètement sous le contrôle des Médicis, mais une république durablement aménagée.

⁹¹⁰ PASSY Louis, 1914: 384.

Dans les deux cas, nous sommes devant un phénomène d'innovation intellectuelle particulière. La volonté affichée de transformer la République en faveur des Médicis rompt avec la plupart des idées méritocratiques et politiques de l'époque.

François Vettori aborde par la suite le sujet de la classe moyenne, ici définie comme celle des artisans. Pourquoi peut-on parler de classe moyenne dans leur cas ? La raison est que les artisans sont un groupe social particulier qui dans l'Histoire florentine se distingue des couches populaires, mais aussi des élites.

« [...] Restent dans la ville les artisans, qui n'intervenaient pas au Conseil ni ne participaient au gouvernement : nous devrions nous efforcer de nous en faire des amis ; mais cela nous est impossible, parce que les dépenses nécessaires nous contraignent à établir des impôts, et l'amour des peuples pour le prince ne vient que des avantages matériels. »⁹¹¹

La question de l'interaction avec ce groupe social est importante, car dans un grand nombre d'écrits antiques, surtout d'Aristote, on constate une opposition entre les riches et les pauvres. Cette vision binaire de la société est la base pour les écrits qui traitent de l'organisation d'une société. Le fait que Vettori aborde le cas des artisans, et non de toutes les couches populaires dans leur ensemble, modifie la perspective.

Son analyse aboutit aussi à une autre réflexion d'intérêt : l'importance des conditions matérielles des artisans. Pour François Vettori, les artisans veulent une amélioration matérielle. Le fait que Vettori écarte cette option n'est pas important pour nous. L'idée d'intégrer les artisans dans le réseau politique démontre une volonté stratégique d'élargir le réseau politique des Médicis au maximum. Cet intérêt pour ce groupe social représente aussi une potentielle innovation intellectuelle.

L'extrait ici-bas est révélateur d'un changement de la situation pour la faction des Médicis. Vettori constate que le réseau politique manque d'amis, donc est trop serré, par rapport à ce qui était le cas à l'époque de Laurent de Médicis (1449-1492).

⁹¹¹ PASSY Louis, 1914: 388.

« Comme nous ne pouvons, ainsi que j'ai dit plus haut, procéder de la même manière que Laurent le Magnifique, **parce que nous avons trop peu d'amis**, il nous faut sans **ménagement adopter les moyens que nous jugeons être les meilleurs pour notre sécurité.** »⁹¹²

En quoi pouvons-nous parler de phénomènes d'innovation intellectuelle dans ce contexte ? Vettori affirme que la clientèle médicéenne se trouve dans une situation de crise et doit donc trouver de nouveaux moyens pour assurer sa sécurité. L'innovation se trouve au niveau du constat qu'on n'arrive plus aussi facilement à recruter des clients et des créatures comme pendant l'époque de Laurent de Médicis (1449-1492).

Il y a donc au sein de la faction des Médicis le sentiment de devoir revoir leur stratégie et que les méthodes anciennes ont atteint leurs limites. C'est un aveu qui est d'un grand intérêt, car on peut se demander si cela atteste d'une crise de la clientèle. En somme, le réseau des Médicis n'est plus suffisamment fort pour maintenir le contrôle sur la République de Florence. Cela peut être aussi une piste d'explication pour donner la motivation des propositions de réforme constitutionnelle suggérées par François Vettori. Le réseau politique étant trop faible, il faut modifier la constitution afin d'assurer le contrôle de la République.

Cette suggestion d'une crise du réseau se retrouve dans un autre passage.

« Celui qui a inventé le Conseil a inventé exactement le contraire du gouvernement de Cosme et de Laurent ; car **lorsque Cosme bannit tant de citoyens en 1434, il s'attacha en échange beaucoup d'hommes nouveaux qui l'aidèrent à conserver le pouvoir ; mais nous ne pouvons point faire de même.** »⁹¹³

François Vettori fait une analyse en deux parties. Il constate d'abord que Côme de Médicis (1389-1464) s'imposa politiquement, car il put s'appuyer sur des hommes nouveaux, donc des créatures. Le deuxième constat est que cela n'est plus possible. Le réseau politique des Médicis n'est plus capable de s'appuyer sur des créatures. Ce contexte de crise est très révélateur des pratiques anciennes, donc celles sous Laurent et Côme de Médicis. Les Médicis de cette époque pouvaient s'appuyer sur leurs clients et leurs créatures. On constate

⁹¹² PASSY Louis, 1914: 389- 90.

⁹¹³ PASSY Louis, 1914: 390.

aussi le besoin ressenti à l'époque de Vettori d'innover et de trouver de nouvelles solutions face à un réseau politique en manque de clients et de créatures.

Comment doit-on innover ? François Vettori nous donne une réponse.

« Puisqu'il nous est impossible d'employer les mêmes moyens que Cosme et Laurent, nous sommes obligés d'imiter Pandolfe Petrucci. Pandolfe, **qu'on l'appelle tyran ou premier citoyen de Sierre, s'est conduit de manière qu'il mérite d'être loué et imité.** Nous **tiendrons donc la garde, avec un bon chef, bien ordonnée et bien payée** ; nous interdirons les armes, surtout à nos adversaires, et nous n'en laisserons porter à personne ; car nous ne pouvons rien faire de mieux, pour la conservation de la ville et pour la nôtre propre, que de réduire les gens aux métiers et aux plaisirs. »⁹¹⁴

À la place de gouverner avec les clients et les créatures, Vettori suggère de contrôler la cité par la force. Cela doit être accompli par la mainmise sur la garde de la ville, son strict contrôle et en s'assurant de sa loyauté. François Vettori veut aussi désarmer la population pour éviter une révolte armée.

On constate que la crise du réseau politique conduit à suggérer des solutions radicales. Vettori va aussi loin de proposer d'imiter un homme qu'il qualifie sans hésiter et positivement de tyran. Le fait que le mot tyran soit utilisé dans un contexte positif semble indicatif d'un changement intellectuel majeur. L'idée de la tyrannie, usuellement condamnée ou utilisée dans un contexte négatif, se trouve réhabilitée face à la crise du réseau politique.

La perception de la crise et surtout la suggestion de faire de Florence une république tenue par la force militaire sont des innovations intellectuelles importantes.

Vettori revient dans le prochain extrait sur la question de la tyrannie. Nous avons pu voir précédemment que François Vettori suggère de s'appuyer sur les méthodes de Petrucci, considéré comme un tyran, pour résoudre la crise du réseau politique médicéen.

« E' chiamato questo modo di vera tirannide; ma parlando delle cose di questo mondo senza rispetto e secondo il vero, dico che si facesse una di quelle repubbliche scritte e imagnate da Platone, o, come che scrive Tommaso Moro inglese, essere stata trovata in Utopia, forse

⁹¹⁴ PASSY Louis, 1914: 390.

quelle si potrebbero dire non essere governi tirannici; **ma tutte quelle repubbliche o Principi de' quali io ho congizione per istoria, o che io ho veduti, mi pare che sentino di tirannide. Nè è da meravigliarsi che in Firenze spesso si sia vivuto a parti ed a fazioni, e che vi sia surto uno che si sia fatto capo della città; perchè è città popolata assai, e sonovi di molti cittadini che arebbono a partecipare dello utile, e vi sono pochi guadagni da distribuire; e però sempre una parte si è sforzata governare ed avere gli onori ed utili; e l'altra è stata da canto a vedere e dire il giuoco. E per venire agli esempi, e mostrare che, a parlare libero, tutti i governi sono tirannici;** »⁹¹⁵

Nous constatons que les régimes politiques réels sont pour Vettori d'une manière ou d'une autre toujours tyranniques. Il affirme en ce qui concerne Florence que la cité a été depuis toujours dirigée par des factions qui voulaient avoir le monopole les honneurs et des bénéfices. Cela aurait favorisé l'émergence d'une faction à la tête de Florence qui aurait ensuite profité pour distribuer les ressources de la cité au sein de la faction. Peut-on donc supposer que l'émergence des Médicis à la tête de Florence était presque une fatalité induite par le système politique de la ville ? La description que Vettori fait permet de confirmer cela. Tout gouvernement serait aussi d'essence tyrannique. Est-ce que Vettori essaye de contrer l'accusation de tyrannie planant sur les Médicis ? Le fait qu'il insiste autant sur la nature tyrannique de tous les gouvernements semble indicatif de cela. Cette idée de la tyrannie intrinsèque à tous les gouvernements représente un cas d'innovation intellectuelle par rapport à la pensée politique habituelle de l'époque.

Nous pouvons pour conclure aborder un dernier extrait, car il n'est pas directement de Vettori, mais d'une lettre qui lui est adressée par Nicolas Machiavel.

« Ensuite je **voudrais bien que ces seigneurs Médicis commencent à m'employer, dussent-ils d'abord ne me faire que retourner des pierres ; si je parvenais une fois à me concilier leur bienveillance,** je ne pourrais me plaindre que de moi ; quant à mon ouvrage, s'ils prenaient la peine de le lire, ils verraient que je n'ai employé ni à dormir ni à jouer les quinze années que j'ai consacrées à l'étude des affaires de l'État. **Chacun devrait tenir à se servir d'un homme qui a depuis longtemps acquis de l'expérience.** On ne devrait pas **non plus douter de ma fidélité, car si jusqu'à ce jour je l'ai scrupuleusement gardée,** ce n'est point aujourd'hui que j'apprendrais à la trahir celui qui a

⁹¹⁵ VETTORI Francesco, 1527: 9.

été probe et honnête homme pendant quarante-trois ans (et tel est aujourd'hui mon âge) ne peut changer de nature, et le meilleur garant que je puisse donner de mon honneur et de ma probité, c'est mon indigence. [...] En ne le publiant pas, j'ai à craindre non seulement que Giuliano ne le lise pas, mais que cet Ardinghelli ne se fasse honneur auprès de lui de mes dernières fatigues. »⁹¹⁶

Machiavel a une opinion très tranchée concernant la pratique clientéliste, surtout celle des Médicis.

Nous pouvons voir ici que Machiavel ambitionne d'acquérir la bienveillance des Médicis et d'être employé par eux. Les arguments qu'il avance en sa faveur sont typiques d'une personne cherchant à intégrer un réseau politique. Il parle ainsi de ses capacités, mais aussi de sa loyauté.

Peut-on dire que Nicolas Machiavel est un homme en recherche d'un patron ? Si Nicolas Machiavel ne mentionne jamais explicitement sa volonté de devenir leur client, sa lettre donne des arguments en faveur de la supposition que Machiavel a tenté à un moment durant sa vie d'intégrer la clientèle des Médicis.

Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

Nous devons désormais nous demander si les normes méritocratiques de la République florentine se trouvent compromises ou si l'on assiste à des tentations de restauration dans le cadre de l'atmosphère politique de l'époque. Nous avons déjà pu constater que les normes sont mises sous tensions avec l'idée de Vettori que la tyrannie est consubstantielle à tout gouvernement.

Dans les passages suivants, Vettori va aborder la question de la prise d'influence géopolitique. Si ce phénomène n'est pas directement du clientélisme ou du népotisme, il reste une forme de corruption politique qui mérite d'être analysée, car il concerne les.

« [...] ; e che quando il cardinale de' Medici rientrasse in Firenze, **che egli dipenderebbe da quello a chi e' fusse più obbligato**: e che **sarebbe più obbligato a chi avesse usato in favore**

⁹¹⁶ TREMBLAY Jean-Marie, 2016: 6.

suo le forze, il quale sarebbe in fatto il Vicerè; e che non farebbe tale pazzia d'accrescergli potere, quando lo intento suo era d'abbassarlo. »⁹¹⁷

Vettori affirme que le pape voulait à tout prix éviter que les Médicis deviennent des obligés de l'Espagne. Cette crainte peut paraître anodine, mais pose une question fondamentale. Comment affaiblir l'influence de l'Espagne en évitant que les Médicis leur deviennent redevables ? Les Médicis seront redevables à celui qui leur permet de revenir à Florence. Cela semble aller de soi pour Vettori. Est-ce que ces réflexions représentent un élargissement normatif ? L'idée d'une *realpolitik* ouvertement assumée, comme présentée ici, n'est pas la norme diplomatique de l'époque. Les princes sont usuellement censés suivre les valeurs chrétiennes comme témoignent les miroirs des princes de l'époque.^{918 919}

Un autre passage réaffirme cette conception des relations internationales de l'époque. Vettori y souligne l'importance pour la plupart des princes de l'Europe de l'époque d'avoir un pape « ami ».

« E' da credere che **ciascuno delli principi Cristiani**, e massime di quelli che avevano che fare in Italia; conosciuto quanto importasse il Papa, **era per fare ogni opera di avere uno Pontefice amico.** »⁹²⁰

L'élection pontificale est d'un grand intérêt pour les grandes puissances européennes de l'époque.⁹²¹ Cet intérêt se traduit par des tentatives d'influencer le déroulement de ce processus en faveur du pays du souverain.⁹²² Le fait que Vettori en parle si ouvertement dans son écrit semble être un indicateur que pour lui cela fait partie du jeu. L'absence de jugement moral peut être un indicateur pour une approche « réaliste » de la diplomatie de la Renaissance.

Nous retrouvons également un affaiblissement des normes avec le passage, déjà vu précédemment, ou la nomination d'un neveu du cardinal Gurgense est « convenue » avec le souverain pontife. On y retrouve donc un cas de népotisme affiché qui n'est pas critiqué par

⁹¹⁷ VETTORI Francesco, 1527: 5.

⁹¹⁸ DUBREUCQ Alain, 1995.

⁹¹⁹ SCHAFF Philip, 1960.

⁹²⁰ VETTORI Francesco, 1527: 12.

⁹²¹ GRIFFITHS Gordon, 1999): 43.

⁹²² VON RANKE Leopold, 1962: 45.

Vettori. Est-ce que cela est une justification du népotisme ? On peut imaginer que ce n'est pas directement le cas. Toutefois, le fait de mentionner cela sans le critiquer peut suggérer une certaine normalisation.

« Convenne ancora il Papa con Gurgense, [...] ; **e che lui dessi la investitura di Siena a Francesco Maria della Rovere, suo nipote.** »⁹²³

Néanmoins, nous retrouvons aussi des passages qui suggèrent un renforcement d'autres normes. L'extrait qui suit indique pourquoi Giovanni de Médicis a été élu pape.

« Ma sendo stati **due Pontefici terribili**, ed avendo fatto morire Cardinali, avendone **incarcerati**, ed a quali avendone **tolto la roba**, e chi avendo avuto a fuggire, e chi stato in **continuo sospetto**; era entrato negli animi de' Cardinali tanto timore di **non eleggere uno Papa di simile sorte**, che unitamente crearono Giovanni cardinale de' Medici. »⁹²⁴

Vettori parle de l'existence de pontificats terribles. On peut supposer qu'il se réfère aux pontificats de Julien II et d'Alexandre VI. Le mot terrible est intéressant, car il représente un jugement moral des actions de ces deux papes. La liste des crimes qu'il fait est surtout liée aux mauvais traitements infligés aux cardinaux et ne se réfère ni au népotisme ni au clientélisme. Si l'on voit donc un argumentaire contre les excès des pontificats d'Alexandre VI et de Julien II, il se résume aux actions concernant directement les personnes des cardinaux. Cela ne signifie pas automatiquement que le népotisme pontifical ou d'autres dérives ne soient pas condamnés.

L'extrait qui suit décrit la mort de Laurent de Médicis (1492-1519). Ce qui est intéressant est l'éloge que fait Vettori du jeune Médicis.

« La cui morte [Lorenzo de Médicis (1492-1519)] (giudichino li altri a modo loro) fu di **tanto danno alla città di Firenze**, che sarà difficile a scrivere; perchè sendo giovane, avea tutte quelle buone parte che si debbe desiderare in uomo d'età matura **amatore della patria: affezionato a' cittadini, parco delle pecunie del Comune, liberale delle sue, inimico de' vizii, non però rigido punitore di chi quelli commetteva.** »⁹²⁵

⁹²³ VETTORI Francesco, 1527: 11.

⁹²⁴ VETTORI Francesco, 1527: 12.

⁹²⁵ VETTORI Francesco, 1527: 40.

Celui-ci aurait eu toutes les qualités humaines souhaitables. En quoi cet éloge est-il pertinent ? Il s'avère que François Vettori, comme dans le passage sur le roi d'Espagne, fait une présentation hagiographique qu'on pourrait comprendre comme une critique subtile à l'encontre du reste du clan Médicis. En somme, Laurent de Médicis (1492-1519) aurait été le meilleur représentant du clan, ne commettant pas les méfaits auxquels les autres s'adonnent, à savoir d'user des fonds publics de Florence pour des projets dynastiques, ainsi que de faire une justice à deux vitesses ; une pour leurs clients et une autre pour le reste de la population. Vettori utiliserait ici la même stratégie de critique subtile qu'avec son éloge du roi Ferdinand.

Toutefois, nous retrouvons aussi des passages qui militent ouvertement pour une politique clientéliste.

« On me dira que cela est parfait pour empêcher nos ennemis de nous nuire, mais qu'il faudrait aussi **trouver le moyen de garder nos amis ou d'en augmenter le nombre**. À quoi je réponds que **cela peut se faire en leur distribuant des honneurs et des avantages** ; or, en supprimant les Seigneurs, on supprime du même coup une dépense qui peut permettre de donner des avantages matériels aux magistrats qui n'ont que des honneurs, [...], lesquels n'ont eu jusqu'ici aucun traitement et auxquels on pourra désormais en donner un : les hommes ne sont pas si peu sensibles au profit. »⁹²⁶

Vettori ne se cache donc pas quand il affirme que la faction des Médicis doit accroître et renforcer son réseau même au détriment de la constitution. Cela représente un coup aux idéaux méritocratiques.

Toutefois, nous retrouvons chez François Vettori d'autres passages intéressants, surtout si nous revenons à son éloge du roi Ferdinand d'Espagne

« [...] E Ferrando intendo che nel giuoco mai si turbava, che giocava liberalissimamente, e che quasi sempre perdeva, e spesso, perchè voleva perdere; ed io **non so dove un uomo grande possi mostrare maggior liberalità che nel giuoco; perchè è proprio del liberale,**

⁹²⁶ PASSY Louis, 1914: 383s.

volere quello che in chi conferisce il beneficio, non gli sia obbligato, nè conosca di essergli; e questo accade proprio a uno Principe, quando si lascia vincere giuocando. »⁹²⁷

L'extrait est pertinent, car Vettori y donne une explication du comportement du souverain. Selon lui, le roi Ferdinand ne voulait pas que les gens auxquels il attribuait un bénéfice lui soient redevables. La question se pose si Vettori ne cherche pas à présenter ici une sorte de miroir de prince, donc un souverain parfait qui par l'idéal qu'il incarne permet de dénoncer des dérives constatées dans la vie politique de tous les jours. On pourrait interpréter la volonté du roi Fernando de ne pas créer des gens obligés comme une critique à une certaine pratique clientéliste dans les cercles de puissants. Ici, le roi rompt avec le système clientéliste du donnant-donnant.

Nous constatons que Vettori offre une grande variété de prises de position concernant les normes morales à appliquer par rapport à la corruption politique. Peut-on affirmer que Vettori est incohérent ? Cela semble être un jugement trop hâtif. Si nous prenons en compte les différents contextes des écrits, nous pouvons affirmer que les moments où Vettori milite en faveur du clientélisme sont ceux en lien avec l'avenir de la faction des Médicis à Florence. En revanche, quand le contexte est plus global, Vettori n'hésite pas à militer pour une certaine vertu du souverain comme c'est le cas avec l'image qu'il diffuse de Laurent de Médicis (1492-1519) et le roi Fernando.

Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

François Vettori développe dans ces écrits une série d'idées pouvant être considérées comme de nouvelles normes par rapport à la question clientéliste. À la place de s'appuyer sur les normes républicaines, il défend une vision plus centrée sur la défense des intérêts directs de la faction des Médicis.

On peut considérer le passage suivant comme une forme de justification de cette approche.

« [...]Nè è da meravigliarsi che in Firenze spesso si sia vivuto a parti ed a fazioni, e che vi sia surto uno che si sia fatto capo della città; perchè è città popolata assai, e sonovi di molti cittadini che arebbono a partecipare dello utile, e vi sono pochi guadagni da distribuire; e però

⁹²⁷ VETTORI Francesco, 1527: 29.

sempre una parte si è sforzata governare ed avere gli onori ed utili; e l'altra è stata da canto a vedere e dire il giuoco. E per venire agli esempi, e mostrare che, a parlare libero, tutti i governi sono tirannici; »⁹²⁸

François Vettori part ainsi du principe que tous les gouvernements sont tyranniques dans leur nature et que seules les utopies ont pu présenter des régimes politiques qui auraient été libres de toute tyrannie. La « bonne » république n'existe donc pas. C'est un élargissement normatif conséquent, car il met en question toute la pertinence des idéaux méritocratiques de la République florentine.

Après cette introduction qui conteste l'idée même de l'idéal méritocratique, François Vettori développe son idée de comment renforcer la clientèle des Médicis.

« On me dira que cela est parfait pour empêcher nos ennemis de nous nuire, mais qu'il faudrait aussi trouver le moyen de garder nos amis ou d'en augmenter le nombre. À quoi je réponds que cela peut se faire en leur distribuant des honneurs et des avantages ; or, en supprimant les Seigneurs, on supprime du même coup une dépense qui peut permettre de donner des avantages matériels aux magistrats qui n'ont que des honneurs, [...], lesquels n'ont eu jusqu'ici aucun traitement et auxquels on pourra désormais en donner un : les hommes ne sont pas si peu sensibles au profit. »⁹²⁹

Vettori n'argumente pas sur la pertinence du clientélisme, mais le présente comme une chose allant de soi. Cela semble plus compréhensible quand on prend en compte son idée que tous les régimes politiques sont tyranniques, car ils permettent à une minorité d'exploiter les ressources du territoire. Il pose la question de comment attirer les magistrats dans la clientèle des Médicis.

Il continue ensuite en donnant pour objectif d'offrir à tout le monde l'espoir de pouvoir intégrer la clientèle des Médicis.

« [...] Je vous dis donc qu'il faut donner à chacun l'espoir de pouvoir être de nôtres. Les Florentins n'ont pas une telle générosité d'âme, qu'ils conservent obstinément l'obstination de leurs aïeux et de leurs pères ; de notre temps, nous en avons beaucoup vu, dont les pères

⁹²⁸ VETTORI Francesco, 1527: 9.

⁹²⁹ PASSY Louis, 1914: 383s.

avaient été très chauds partisans des Médicis, changer d'opinion ; et au contraire, plus d'un de ceux qui leur avaient fait de l'opposition, leur sont devenus et sont aujourd'hui de très sûrs amis. »⁹³⁰

Il analyse même la question des artisans. Le but pour Vettori est de savoir si l'on peut les inclure dans la clientèle et à quel coût. Est-ce que la chose est possible sans augmenter les impôts et donc attirer le courroux du reste de la population ?

« [...] Restent dans la ville les artisans, qui n'intervenaient pas au Conseil ni ne participaient au gouvernement : nous devrions nous efforcer de nous en faire des amis ; mais cela nous est impossible, parce que les dépenses nécessaires nous contraignent à établir des impôts, et l'amour des peuples pour le prince ne vient que des avantages matériels. »⁹³¹

Pour François Vettori, le peuple est matérialiste. En résumé, ce qui compte pour lui ce sont les avantages matériels et non des valeurs spirituelles. Cette vision rompt radicalement avec celle défendue par d'autres auteurs de l'époque.

Vettori défend donc l'idée que la nouvelle norme à suivre est de renforcer et d'agrandir le réseau politique des Médicis. L'idéal méritocratique est complètement écarté en faveur du besoin de créer un réseau politique fort et durable.

7.1.5 François Guichardin

Quels types de justifications avons-nous pour ou contre la corruption politique (clientélisme et népotisme) ?

François Guichardin aborde dans ses écrits plusieurs fois les relations entre courtisans et princes ; patron et client ainsi que de l'importance de l'amitié dans ce contexte. C'est ainsi qu'on peut commencer notre analyse avec l'extrait suivant qui nous présente sa pensée.

« **Rien n'est plus précieux que les amis** ; aussi, quand vous le pouvez, ne perdez pas l'occasion de vous en faire ; car les hommes se rencontrent souvent, et les amis sont utiles, et les ennemis nuisent, aux moments et aux endroits les plus inattendus. »⁹³²

⁹³⁰ PASSY Louis, 1914: 384.

⁹³¹ PASSY Louis, 1914: 388.

⁹³² GUICHARDIN François, 1998: 111.

Tout d'abord, est-ce que l'amitié dont il se réfère est une amitié dans le sens contemporain ou dans le sens politique, donc un synonyme pour client ou créature ? Le passage reste vague et il semble difficile de décider entre ces deux possibilités.

On peut aussi envisager une double lecture. Guichardin souligne l'importance des amis dans toute l'étendue du sens du mot. Cela couvre donc l'idée d'amis intimes et privés ainsi que d'associés politiques donc clients et créatures. Les hommes ont ainsi intérêt à faire partie de réseaux plus larges pour faire face à leurs ennemis. L'importance accordée aux relations suggère un avis favorable à l'idée du clientélisme même si le passage est vague sur la définition d'amitié.

Guichardin parle ensuite de la gratitude, un motif qu'on retrouve aussi chez d'autres auteurs.

« Rien n'est plus fugace que la mémoire des bienfaits reçus : aussi **comptez davantage sur ceux dont la situation est telle qu'ils ne peuvent manquer aux obligations** qu'ils vous ont, **que sur ceux qui ont reçu vos bienfaits** ; car souvent soit ils ne s'en souviennent plus, soit ils les tiennent, pour plus petits qu'ils ne soient, soit ils prétendent que vous étiez presque forcés de les faire. »⁹³³

Cette vision de l'homme semble importante, car elle soulève la question de la nature du lien entre client et patron. Si les bienfaits n'arrivent pas à retenir les humains et que seule la nécessité le fait, sur quoi doit se fonder la relation entre client et patron ? Si l'on reprend les idées exprimées dans son analyse de la crise de 1527, on peut avancer l'hypothèse que pour lui, il faut une nécessité suprême pour maintenir un réseau politique. C'est la perspective de perdre les avantages et non les bienfaits qui cimentent le réseau. Son analyse suggère aussi que le clientélisme n'est pas immoral, mais qu'il pose un souci d'efficacité politique. Il n'est pas l'outil le plus efficace pour avoir la loyauté des gens. C'est une idée qu'on retrouve aussi chez Machiavel.

Dans le prochain extrait, Guichardin aborde le cas des courtisans.

« Celui **qui dépend de la faveur des princes est suspendu à chacun de leurs gestes**, [...] : **ce qui a souvent causé bien du tort aux hommes**. Il faut savoir garder ses esprits pour ne

⁹³³ GUICHARDIN François, 1998: 117.

pas inconsidérément se laisser monter la tête par eux et ne bouger que pour des choses essentielles. »⁹³⁴

François Guichardin indique ici qu'il est important pour ceux qui désirent avoir les faveurs d'un souverain d'agir avec intelligence et de ne pas chercher à lui plaire en toute circonstance. Cette vision peut être comprise comme une critique. Les courtisans commettent l'erreur de vouloir plaire à tout prix au souverain en agissant de manière à nuire leurs intérêts sur long terme. Le bon client et courtisan doit agir de manière stratégique.

On voit à nouveau comment Guichardin analyse du point de vue des courtisans pour déterminer la meilleure stratégie. Il ne dénonce pas les courtisans.

Dans les passages qui suivent, François Guichardin offre quelques conseils à tous ceux qui sont ou aspirent à être des clients. Il nous donne sa conception de ce qu'il considère être la relation entre le client et son patron.

« L'expérience montre que **tous ceux qui ont aidé un autre à acquérir de la puissance en viennent à se trouver avec le temps en médiocre faveur auprès de lui.** La raison en est, dit-on, **que connaissant les capacités de celui qui l'a aidé, le prince craint que cet ne puisse un jour lui ôter ce qu'il lui a donné ;** mais peut-être est-ce tout autant parce **que cet homme, convaincu d'avoir mérité beaucoup, veut davantage qu'il ne lui revient, et, ne l'ayant pas obtenu, deviens mécontent.** De là naissent entre lui et le prince l'irritation et les soupçons. »⁹³⁵

Pour François Guichardin, le client qui aide son patron à devenir puissant, est très souvent perdant. Le client qui a soutenu son patron risque d'être regardé par celui-ci avec suspicion, car ce dernier pourrait craindre que le client se retourne contre lui, car connaissant ses faiblesses et ses forces. Le client pourrait aussi avoir un sentiment d'insatisfaction, car il pense ne pas être dignement récompensé par son patron pour l'aide qu'il lui a apportée. De cette insatisfaction pourraient naître des dissensions.

⁹³⁴ GUICHARDIN François, 1998: 143.

⁹³⁵ GUICHARDIN François, 1998: 129.

Cela pose la question de la pertinence pour un client de soutenir un patron dans son projet d'élévation. Ne finit-il pas perdant sur moyen à long terme ? Du point de vue de François Guichardin, il y a toujours des risques que la relation entre le patron et le client finissent mal.

François Guichardin creuse la question en adoptant aussi l'autre point de vue, à savoir celui du prince.

« Chaque fois que toi, qui as été cause que je sois devenu prince, ou qui m'y as aidé, **tu veux que je me gouverne à ta façon ou que je t'accorde des choses qui risquent de diminuer ma propre autorité, tu effaces alors le bien que tu m'as fait**, puisque tu cherches à m'ôter tout ou partie des effets de ce que tu m'as aidé à acquérir. »⁹³⁶

François Guichardin défend l'ingratitude apparente du prince. L'aide d'un client est une dette morale que si ce dernier n'exige pas que le pouvoir nouvellement acquis par le patron soit sacrifié en sa faveur. Guichardin milite donc ouvertement en faveur de l'autorité du prince et de limites dans la gratitude que le prince doit avoir envers son client.

À nouveau, le clientélisme n'est pas contesté dans son essence, mais considéré comme une chose allant de soi. Là où Guichardin intervient, c'est sur les détails et le rapport précis entre le client et son patron.

Dans un autre extrait, François Guichardin s'interroge s'il est préférable de naître sujet dans une république ou dans une principauté. Il défend l'idée que les principautés sont préférables. Le clientélisme des princes est plus avantageux pour un sujet, car il peut profiter de bienfaits et faire une carrière. Cela est impossible dans une république. C'est donc un argumentaire en faveur du clientélisme princier.

« **Il est souhaitable de ne pas naître sujet** ; pourtant s'il faut l'être, **mieux vaut être celui d'un prince que celui d'une république** : car la république opprime tous ses sujets et ne partage sa grandeur qu'entre ses seuls citoyens ; **le prince est plus impartial à l'égard de tous**, et il a pour sujets également l'un et l'autre ; aussi chacun peut-il espérer recevoir ses bienfaits et être pris à son service. »⁹³⁷

⁹³⁶ GUICHARDIN François, 1998: 129.

⁹³⁷ GUICHARDIN François, 1998: 151.

Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

Est-ce que Guichardin fait référence à des sources antiques dans ses écrits ? Nous pouvons constater que les *Ricordi* de François Guichardin sont écrits en aphorismes. Ce fait n'est pas anodin, car nous pouvons à travers de ce choix de style définir si François Guichardin s'inscrit dans une tradition établie par des auteurs de l'Antiquité.

Pour commencer, comment pouvons-nous définir les aphorismes ? L'Encyclopedia Britannica nous donne l'explication suivante.

« Aphorism, a concise expression of doctrine or principle or any generally accepted truth conveyed in a pithy, memorable statement. Aphorisms have been especially used in dealing with subjects that were late in developing their own principles or methodology—for example, art, agriculture, medicine, jurisprudence, and politics. »⁹³⁸

Les aphorismes sont ainsi des expressions très courtes d'une idée ou d'un principe particulier. Cette description correspond à ce que nous avons pu voir dans les *Ricordi* comme nous pouvons constater dans l'exemple suivant.

« Rien n'est plus précieux que les amis ; aussi, quand vous le pouvez, ne perdez pas l'occasion de vous en faire ; car les hommes se rencontrent souvent, et les amis sont utiles, et les ennemis nuisent, aux moments et aux endroits les plus inattendus. »⁹³⁹

Le passage est court, mais formule de manière précise tout une idée et un concept au sujet de l'importance des amitiés.

Pouvons-nous désormais faire un lien avec un auteur particulier de l'Antiquité ?

Un des premiers à avoir formulé ses idées par aphorismes a été Hippocrate dans son ouvrage concernant les différentes méthodes médicales à appliquer face aux différents maux de ses patients. On peut donner l'exemple suivant d'un aphorisme (le sixième) tiré des *Aphorismes d'Hippocrate*.⁹⁴⁰

⁹³⁸ <https://www.britannica.com/art/aphorism> (14.12.2017)

⁹³⁹ GUICHARDIN François, 1998: 111.

⁹⁴⁰ BRACHELIUS Jérémie Triverius, 1570-71: 1.

« Extremis morbis, extrema exquilitè remedia optima sunt. »⁹⁴¹

Ce qui est le plus notable ici est de constater que François Guichardin s'appuie sur un style littéraire qu'on retrouve chez des auteurs de l'Antiquité. Il existe donc une sorte de continuité dans le choix du style. Ce qui diffère chez Guichardin est qu'il n'utilise pas les aphorismes pour le domaine médical, mais l'élargit au domaine politique. Il y a donc ici une innovation dans le choix du sujet même si l'outil littéraire reste similaire à celui utilisé par Hippocrate.

Nous retrouvons aussi des connexions thématiques entre Guichardin et des auteurs de l'Antiquité, tout particulièrement avec Aristote et son ouvrage *Éthique à Nicomaque*.

François Guichardin mentionne ainsi dans ses *Ricordi* l'importance de l'amitié et son utilité en vue de la difficulté de la vie. L'homme doit donc chercher à s'en faire des amis à chaque occasion qui se présente à lui.

« Rien n'est plus précieux que les amis ; aussi, quand vous le pouvez, ne perdez pas l'occasion de vous en faire ; car les hommes se rencontrent souvent, et les amis sont utiles, et les ennemis nuisent, aux moments et aux endroits les plus inattendus. »⁹⁴²

Il en fait aussi une brève mention dans un autre passage, soulignant les avantages « passifs » d'un réseau familial et le fait d'avoir des amis.

« Les avantages que tu retires de tes parents et de tes amis, et dont ni toi ni eux ne s'aperçoivent, sont bien plus nombreux que ceux que l'on sait venir d'eux : car les occasions où tu dois recourir à leur aide sont rares, comparées à celles que t'apporte quotidiennement le fait que l'on croie que tu peux user d'eux à ta guise. »⁹⁴³

On retrouve un passage similaire dans l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote quand il aborde la question de l'amitié.

« Après ces considérations, nous pouvons passer à la discussion sur l'amitié. L'amitié est en effet une certaine vertu, ou ne va pas sans vertu ; de plus, **elle est ce qu'il y a de plus nécessaire pour vivre**. Car **sans amis personne ne choisirait de vivre**, eut-il tous les autres biens (et de fait les gens riches, et ceux qui possèdent autorité et pouvoir semblent bien avoir

⁹⁴¹ BRACHELIUS Jérémie Triverius, 1570-71:29.

⁹⁴² GUICHARDIN François, 1998: 111.

⁹⁴³ GUICHARDIN François, 1998: 142.

plus que quiconque besoin d'amis : à quoi servirait une pareille prospérité, une fois ôtée la possibilité de répandre des bienfaits, laquelle se manifeste principalement et de la façon la plus digne d'éloges, à l'égard des amis ? Ou encore, **comment cette prospérité serait-elle gardée et préservée sans amis** ? car plus elle est grande, plus elle est exposée au risque). Et dans la pauvreté comme dans toute autre infortune, les hommes pensent que les amis sont l'unique refuge. L'amitié d'ailleurs est un secours aux jeunes gens, pour les préserver de l'erreur ; aux vieillards, pour leur assurer des soins et suppléer à leur manque d'activité dû à la faiblesse ; à ceux enfin qui sont dans la fleur de l'âge, pour les inciter aux nobles actions : »⁹⁴⁴

François Guichardin et Aristote ont une vision de l'amitié similaire. Pour Guichardin, l'amitié est la chose la plus précieuse ; pour Aristote, elle est vitale à l'existence des hommes.

L'utilité avancée par Guichardin résonne également chez Aristote quand celui-ci défend l'idée qu'un homme ne saurait assurer sa prospérité sans le soutien d'amis. Si les formulations varient entre elles, les deux passages permettent de donner à l'amitié une importance majeure.

Toutefois, on constate aussi des divergences entre Aristote et Guichardin. Premièrement, Aristote consacre à l'amitié un chapitre entier et la structure en plusieurs sous-types.⁹⁴⁵

Deuxièmement, la hiérarchie des amitiés avec une amitié vertueuse et une amitié utilitaire n'est pas reprise par Guichardin. Cela peut s'expliquer en partie par le fait que François Guichardin adopte le style des aphorismes qui nécessite de réduire l'idée au plus simple et sans le développer davantage comme le fait Aristote dans le cadre de son *Éthique à Nicomaque*. On peut également suggérer que Guichardin n'avait pas le « besoin » de faire une réflexion détaillée sur l'amitié, car cela n'est pas le but principal de ses *Ricordi* qui sont plutôt un recueil de conseils politiques.

Troisièmement, Aristote voit l'amitié comme quelque chose d'universel et utile à tous. Chez Guichardin, l'amitié est réduite à son aspect d'utilité et d'avantage.

⁹⁴⁴ TRICOT Jules, 2014: 171.

⁹⁴⁵ TRICOT Jules, 2014: 193.

L'enjeu de l'amitié chez Aristote et chez François Guichardin montre qu'il y a un lien entre la pensée antique et celle de François Guichardin. Peut-on supposer que Guichardin s'inspire d'Aristote ? Si l'on retrouve des motifs similaires, il ne semble pas possible de confirmer avec certitude que François Guichardin reprend le chapitre d'Aristote sur l'amitié. Il semble plus pertinent d'avancer l'idée que la question de l'amitié est un élément central de la pensée occidentale et que Guichardin s'inscrit dans cet univers qui prend racine dans la pensée d'Aristote.

Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

François Guichardin se démarque tout particulièrement par son approche des phénomènes politiques. Dans ce cadre, nous pouvons nous poser la question si François Guichardin innove complètement dans la manière d'approcher le phénomène des réseaux politiques ou s'il y a des convergences avec penseurs de l'Antiquité ? Dans le cadre de l'enquête, nous pouvons argumenter que les aphorismes de Guichardin reprennent des thèmes et des réflexions émises par des auteurs antiques.

Dans le passage ci-bas, Guichardin argumente que pour un prince, il est indispensable de créer un lien de dépendance entre les clients et le souverain.

« Rien n'est plus fugace que la mémoire des bienfaits reçus : aussi **comptez davantage sur ceux dont la situation est telle qu'ils ne peuvent manquer aux obligations qu'ils vous ont, que sur ceux qui ont reçu vos bienfaits** ; car souvent soit ils ne s'en souviennent plus, soit ils les tiennent, pour plus petits qu'ils ne soient, soit ils prétendent que vous étiez presque forcés de les faire. »⁹⁴⁶

Nous trouvons une idée similaire dans *Les Politiques d'Aristote* au chapitre IX.

« Comme l'État se compose toujours de deux partis bien distincts, les pauvres et les riches, **il faut persuader aux uns et aux autres qu'ils ne trouveront de garantie que dans le pouvoir**, et prévenir entre eux toute injustice mutuelle. Mais entre ces deux partis, le plus fort est toujours celui qu'il faut prendre pour instrument du pouvoir, afin que, dans un cas extrême,

⁹⁴⁶ GUICHARDIN François, 1998: 117.

le tyran ne soit pas forcé ou de donner la liberté aux esclaves, ou d'enlever les armes aux citoyens. »⁹⁴⁷

Il y a également ici l'idée de constituer un lien de dépendance entre la population et ceux qui détiennent le pouvoir. Peut-on y voir un lien intellectuel entre Aristote et François Guichardin ?

Premièrement, en analysant le contexte du texte, on peut avancer l'hypothèse que le contexte varie notablement entre Aristote et Guichardin. Chez Aristote, on est face à la question de savoir comment arriver à gérer politiquement la cité avec suffisamment de soutiens. Chez François Guichardin, on est dans un contexte clientéliste entre le prince et ses potentiels clients. On n'est pas dans un rapport gouvernement et population comme chez Aristote.

Deuxièmement, on peut voir que les deux auteurs traitent une problématique similaire. Comment doit-on gérer la relation entre ceux qui ont la puissance et ceux qui ne l'ont pas ? Pour Aristote et François Guichardin, la réponse consiste à créer un lien de dépendance entre ceux qui sont en bas avec le gouvernement ou le prince. Aristote va un peu plus loin en soulignant qu'il faut s'appuyer sur le parti le plus fort afin d'éviter de devoir recourir à des mesures extrêmes.

Il est peu probable que Guichardin se soit directement inspiré d'Aristote, mais les deux auteurs aboutissent à une réflexion similaire. Tous les deux cherchent à savoir comment un gouvernement peut s'assurer du soutien de sa population.

Nous trouvons d'autres rapprochements entre le penseur grec et François Guichardin. C'est dans ce passage que Guichardin parle des offenses et leur effet sur les hommes.

« Gardez-vous de faire aux hommes ces plaisirs qu'on ne peut faire sans causer à d'autres un égal déplaisir ; car **celui qui a été offensé n'oublie pas, et tient même l'offense pour plus grave qu'elle n'est ; celui qu'on a obligé ne s'en souvient pas, ou croit avoir été moins obligé qu'il ne l'a été.** Ainsi, en supposant les autres choses égales, on y perd, et de très loin, plus qu'on y gagne. »⁹⁴⁸

⁹⁴⁷ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules, 1874: 160.

⁹⁴⁸ GUICHARDIN François, 1998: 117.

Aristote aborde la question de manière similaire. Selon lui, les conspirations viennent très souvent de ceux qu'on a insultés dans le passé.

« L'injustice, la peur, le mépris ont presque toujours déterminé les conspirations des sujets contre les monarques. **L'injustice les a cependant causées moins souvent encore que l'insulte, et parfois aussi les spoliations individuelles.** Le but que se proposent les conspirations dans les républiques est aussi le même dans les États soumis à un tyran ou à un roi ; elles ont toujours lieu parce que le monarque est comblé d'honneurs et de richesses, que lui envient tous les autres. »⁹⁴⁹

Il est donc pour les deux auteurs très dangereux d'offenser un client ou un sujet. Nous pouvons constater que si les deux penseurs sont d'accord sur l'idée du danger des offenses, le contexte est différent. Chez Aristote, on est au niveau d'un gouvernement monarchique grec. Guichardin, lui, analyse les réseaux politiques et se pose la question de savoir comment un patron doit le gérer pour éviter d'offenser inutilement des gens.

François Guichardin est ainsi davantage dans une approche clientéliste. Aristote adopte une vision plus centrée sur les structures classiques de l'exercice du pouvoir. Cela peut s'expliquer par le fait qu'Aristote conduit une réflexion sur la nature du politique alors que chez Guichardin nous avons un recueil de conseils pratiques. Les deux auteurs ont donc des conclusions similaires, mais les contextes sont différents.

La thématique de l'offense se retrouve aussi dans un autre passage des *Ricordi* de Guichardin et dans un extrait de *Les Politiques* d'Aristote. Chez François Guichardin, nous pouvons lire que l'offense a la capacité d'aveugler les hommes au point que ceux-ci finissent par agir contre leur propre intérêt et deviennent dangereux pour le souverain.

« Il ne doit point vous suffire, pour vous fier ou vous en remettre à des hommes que vous avez offensés, de savoir que de cette négociation même, si elle était bien menée, résulteraient pour eux aussi profit et honneur ; en effet, le souvenir des offenses est si fort par nature chez certains hommes qu'il les pousse à se venger contre leur propre intérêt : soit parce qu'il estiment plus haut cette satisfaction-là, soit parce que la passion les aveugle au point qu'ils ne distinguent pas ce que seraient dans cette affaire leur honneur et

⁹⁴⁹ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules, 1874: 154.

leur profit. Et tenez cette mise en garde présente à l'esprit, car beaucoup se trompent sur ce point. »⁹⁵⁰

Chez Aristote, le tyran doit s'abstenir de tout outrage et s'il doit punir, alors il doit veiller à ce que cela soit fait de manière qu'on ne puisse pas l'accuser d'abus de pouvoir. L'outrage est donc pour Aristote une chose dangereuse.

« Que le tyran, en ne se permettant jamais d'outrage d'aucun genre, en évite deux surtout : c'est de porter la main sur qui que ce soit, et d'insulter la jeunesse. Cette circonspection est particulièrement nécessaire à l'égard des cœurs nobles et fiers. Les âmes cupides souffrent impatiemment qu'on les froisse dans leurs intérêts d'argent ; mais les âmes fières et honnêtes souffrent "bien davantage d'une atteinte portée à leur honneur. De deux choses l'une : ou il faut" renoncer à toute vengeance contre des hommes de ce caractère, ou bien les punitions qu'on leur inflige doivent sembler toutes paternelles, et non le résultat du mépris. Si le tyran a quelques relations avec la jeunesse, il faut qu'il paraisse ne céder qu'à sa passion, et non point abuser de son pouvoir. En général, dès qu'il peut y avoir apparence de déshonneur, il faut que la réparation l'emporte de beaucoup sur l'offense. »⁹⁵¹

Nous constatons chez les deux penseurs, Guichardin et Aristote, la dangerosité manifeste de l'insulte et de l'outrage. Chez François Guichardin, l'offense rend les gens irrationnels et l'on ne peut plus jamais se fier à eux. Pour Aristote, le danger est particulièrement fort chez ceux qui ont des « cœurs nobles et fiers ». En somme, insulter les gens sensibles peut causer des tumultes. Il y a chez les deux auteurs l'idée centrale que l'offense et l'outrage sont à éviter autant que possible.

Nous avons pu comparer plusieurs passages de Guichardin avec des extraits des œuvres d'Aristote. Il est toutefois possible de faire des liens avec un autre auteur de l'Antiquité grecque. On peut ainsi tenter de chercher un lien intellectuel entre François Guichardin et Platon.

⁹⁵⁰ GUICHARDIN François, 1998: 168.

⁹⁵¹ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules, 1874: 160.

Nous constatons dans ce premier extrait de Guichardin que le tyran cherche à surveiller ses sujets surtout ceux qui sont les plus proches de lui.

« **Le tyran met tous ses soins à découvrir le secret de ton cœur en te faisant mille caresses, en s'entretenant longuement avec toi, en te faisant observer par d'autres, qui sur son ordre deviennent tes intimes** : autant de rets dont il est difficile de se garder ; aussi, si tu veux qu'il ne pénètre pas tes intentions, songes-y bien et garde-toi soigneusement de tout ce qui peut te découvrir, en mettant autant de soin à ne pas te laisser pénétrer qu'il ne met, lui, à le faire. »⁹⁵²

On trouve une logique similaire dans ce passage de *La République* de Platon.

« Au début cependant, désireux de plaire, il récompense ses partisans. Mais il est **bientôt amené à surveiller les meilleurs d'entre eux**, et à chercher dans la guerre extérieure un dérivatif aux énergies qu'il sent dresser secrètement contre lui. »⁹⁵³

Quelles similitudes pouvons-nous constater entre les deux auteurs ? Premièrement, tous les deux abordent le cas d'une tyrannie. Deuxièmement, la figure du tyran en question se distingue par sa volonté de vouloir surveiller et connaître les motivations intimes des sujets.

Quelles sont les différences entre les deux penseurs ? François Guichardin s'adresse directement au courtisan en l'avertissant de la volonté du tyran de chercher à découvrir ses pensées intimes. Chez Platon, on est dans une approche plus analytique. Cette différence s'explique à nouveau par la différence du type d'écrit. Platon s'engage dans la rédaction d'un traité politique pendant que Guichardin est dans le cadre d'un recueil d'aphorismes politiques.

Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Est-ce que nous constatons chez Guichardin des phénomènes d'innovation intellectuelle ? Ou au contraire, est-ce qu'il s'inscrit dans une vision plus traditionnelle du pouvoir et des idéaux républicains ?

⁹⁵² GUICHARDIN François, 1998: 148.

⁹⁵³ BACCOU Robert, 1945: LXV.

François Guichardin affirme dans un premier passage l'idée des avantages passifs que confère un réseau social à une personne. L'idée même de pouvoir recourir à des amis et à des parents confère un avantage et un certain pouvoir. Les parents, amis et par extension clients et créatures n'ont donc pas forcément besoin d'être appelés pour être utiles. Le simple fait que leur existence soit connue aide une personne. Peut-on y voir une innovation en matière de perception du clientélisme ? À savoir qu'il existe également un avantage passif intrinsèque d'avoir un réseau familial ou d'amitiés ? La réponse semble être oui.

« Les avantages que tu retires de tes parents et de tes amis, et dont ni toi ni eux ne s'aperçoivent, sont bien plus nombreux que ceux que l'on sait venir d'eux : car les occasions où tu dois recourir à leur aide sont rares, comparées à celles que t'apporte quotidiennement le fait que l'on croie que tu peux user d'eux à ta guise. »⁹⁵⁴

François Guichardin se demande ensuite comment convaincre une personne à soutenir un projet alors qu'elle est à la base opposée. Il propose de faire passer cette personne pour l'instigateur et de lui en donner la responsabilité, afin de jouer sur sa vanité afin qu'il en devienne le premier défenseur. La vanité des individus peut ainsi servir à les intégrer dans les projets du prince.

« Un des moyens de rendre partisan d'un de vos projets quelqu'un qui y aurait été contraire est de le mettre à sa tête et d'en faire pour ainsi dire l'auteur ou le directeur. Ce sont surtout les hommes légers qu'on gagne de cette façon : car sur beaucoup d'entre eux cette vanité à elle seule a suffisamment d'empire pour les pousser à faire plus grand cas d'elle-même que des considérations réalistes qu'ils devraient porter sur les choses. »⁹⁵⁵

Comment juger ce processus ? On peut suggérer que Guichardin cherche à adopter une approche pragmatique et qu'il veut offrir au prince les outils pour réaliser ses projets. François Guichardin suggère donc de faire participer les opposants aux projets du prince. Dans ce cas, le réseau politique a pour vocation d'intégrer des forces adverses. Est-ce que cela est un manifeste en faveur du clientélisme ? Sur le plan moral, Guichardin ne prend pas

⁹⁵⁴ GUICHARDIN François, 1998: 142.

⁹⁵⁵ GUICHARDIN François, 1998: 189-90.

position, mais on peut en déduire par cet extrait qu'il considère le clientélisme comme un outil politique et innove avec cela par rapport aux normes et idées habituelles.

Il suggère dans le passage suivant que toute offense faite ou perçue pousse les gens à agir contre le Prince. Guichardin nous introduit dans les aspects « psychologiques » de la gestion du réseau du prince.

« Il ne doit point vous suffire, pour vous fier ou vous en remettre à des hommes que vous avez offensés, de savoir que de cette négociation même, si elle était bien menée, résulteraient pour eux aussi profit et honneur ; **en effet, le souvenir des offenses est si fort par nature chez certains hommes qu'il les pousse à se venger contre leur propre intérêt** : soit parce qu'il estiment plus haut cette satisfaction-là, soit parce que la passion les aveugle au point qu'ils ne distinguent pas ce que seraient dans cette affaire leur honneur et leur profit. Et tenez cette mise en garde présente à l'esprit, car beaucoup se trompent sur ce point. »⁹⁵⁶

L'analyse de la nature des hommes de Guichardin ne se résume pas à la simple question des offenses et de la réaction des clients et serviteurs à celles-ci, mais de manière générale à la bonne connaissance des aspirations et projets de ceux-ci. Cette aspiration à vouloir comprendre l'esprit des sujets semble également représenter un fait innovant par rapport à son époque.

C'est dans le passage qui suit qu'il continue sur ce thème en affirmant l'idée que le Prince doit avoir connaissance de la « nature » de ses serviteurs. On pourrait avancer l'idée de traduire la notion de nature, dans ce contexte précis, par psychologie même si cette notion n'existait pas encore à l'époque.

« D'un côté il semble qu'un prince, un maître, **doive mieux que tout autre connaître la nature de ses sujets et de ses serviteurs**, car par nécessité nombre de leurs désirs, de leurs desseins et de leurs démarches viennent à sa connaissance ; de l'autre, c'est tout le contraire, car avec tout autre ils traitent plus ouvertement, tandis qu'**avec lui, ils mettent tous leurs soins et tout leur art à cacher leur nature et leurs inclinaisons.** »⁹⁵⁷

⁹⁵⁶ GUICHARDIN François, 1998: 168.

⁹⁵⁷ GUICHARDIN François, 1998: 174.

Ce besoin de connaître les désirs et pensées des courtisans n'est pas anodin, car Guichardin affirme en même temps la tendance de certains d'entre eux à cacher leurs vrais sentiments au prince. Cette relation clientéliste n'est donc pas un simple échange de bons procédés et un donnant-donnant, mais aussi un jeu de camouflage entre le client et son patron, ici le serviteur et le prince. À nouveau, son ambition d'étudier la « psychologie » du prince et des clients semble s'intégrer dans un projet innovant.

François Guichardin pose alors la question de savoir s'il faut vouloir naître sujet dans une république ou une monarchie. Sa proposition semble en rupture avec les idéaux républicains de l'époque, car il suggère que les principautés offrent plus d'occasions pour un sujet que les républiques.

« Il est souhaitable de ne pas naître sujet ; pourtant s'il faut l'être, mieux vaut être celui d'un prince que celui d'une république : car la république opprime tous ses sujets et ne partage sa grandeur qu'entre ses seuls citoyens ; le prince est plus impartial à l'égard de tous, et il a pour sujets également l'un et l'autre ; aussi chacun peut-il espérer recevoir ses bienfaits et être pris à son service. »⁹⁵⁸

Peut-on donc affirmer que pour Guichardin le clientélisme a quelque chose de plus égalitaire que les structures républicaines, ouvrant l'accès aux honneurs et bénéfices à tout le monde ? Guichardin semble affirmer cela.

Dans le passage ici-bas, Guichardin analyse ensuite l'exercice du pouvoir des Médicis et, tout particulièrement intéressant pour nous, la question du rôle des clients et créatures dans l'exercice du pouvoir de la famille dans la République de Florence.

« J'ai dit et écrit plusieurs fois que les Médicis perdirent le pouvoir en 1527 pour l'avoir exercé à bien des égards selon les usages d'un gouvernement libre, et que je me demandais si le peuple ne perdrait pas la liberté en l'exerçant à bien des égards à la façon d'un gouvernement autoritaire. La raison de ces deux conclusions est que le pouvoir des Médicis, qui était odieux à la grande majorité de la cité, aurait eu besoin pour se maintenir du soutien d'un parti d'amis, c'est-à-dire d'hommes qui d'un côté auraient tiré de grands avantages du pouvoir, et de l'autre auraient su qu'ils étaient perdus et dans

⁹⁵⁸ GUICHARDIN François, 1998: 151.

l'impossibilité de demeurer à Florence si les Médicis en étaient chassés : et il ne pouvait en être ainsi, du moment qu'on distribuait largement, comme le faisaient les Médicis, les honneurs et les profits de la cité, en ne voulait faire pour ainsi dire aucune faveur extraordinaire aux amis par le jeu des mariages, et en s'ingéniait à faire preuve d'impartialité envers chacun. Autant de choses qui seraient fort blâmables si elles étaient portées à l'extrême opposé ; mais il est tout aussi vrai que de les tenir dans cet extrême-ci ne donnait pas davantage au pouvoir des Médicis le soutien d'amis. »⁹⁵⁹

On peut faire ici deux constats. Premièrement, les Médicis avaient besoin de leur clientèle pour se maintenir au pouvoir. Deuxièmement, leur chute en 1527 était liée au fait que les Médicis ont négligé leur réseau en pratiquant une politique de distribution de bénéfices et d'honneurs trop généreuse.

C'est dans un autre extrait que Guichardin analyse plus en profondeur les causes ayant favorisé la chute des Médicis à Florence.

« Et même si elles plaisaient au plus grand nombre, cela ne suffisait pas, car le désir d'en revenir au Grand Conseil était par ailleurs si ancré dans les cœurs qu'aucune mansuétude, aucune douceur, aucun plaisir accordé au peuple ne suffisait à l'en arracher ; quant aux amis, si un pouvoir de ce genre leur plaisait, ils n'en tiraient pas cependant tant de satisfaction qu'ils voulussent pour cela courir de dangers ; [...] »⁹⁶⁰

Pour François Guichardin, la politique de distribution très généreuse des Médicis envers toute la population n'avait pas pour conséquence d'estomper le désir politique d'un retour de la constitution établie après 1494. En même temps, le réseau des Médicis n'était pas incité à se battre pour le régime, car les clients tiraient peu de profit de leur relation avec les Médicis. Ils étaient aussi incités par l'expérience de 1494 à ne pas s'opposer à un changement politique majeur en cas de crise. Guichardin innove, car il cherche ici à s'expliquer les causes de la chute. Celles-ci seraient le fruit de choix politiques erronés.

François Guichardin aborde ensuite la question des offenses.

⁹⁵⁹ GUICHARDIN François, 1998: 114.

⁹⁶⁰ GUICHARDIN François, 1998: 115.

« Gardez-vous de faire aux hommes ces plaisirs qu'on ne peut faire sans causer à d'autres un égal déplaisir ; car **celui qui a été offensé n'oublie pas**, et tient même l'offense pour plus grave qu'elle n'est ; **celui qu'on a obligé ne s'en souvient pas, ou croit avoir été moins obligé qu'il ne l'a été**. Ainsi, en supposant les autres choses égales, on y perd, et de très loin, plus qu'on y gagne. »⁹⁶¹

Il serait vital quand on gère un réseau politique de ne pas donner quelque chose à un client au détriment d'un autre. Le patron finirait perdant dans l'affaire, car l'homme serait profondément ingrat.

Guichardin continue son enquête sur la nature humaine et surtout sur le système politique de Florence. À ses yeux, les Médicis du 16^e siècle se trouvent dans une position plus difficile que celle de Côme de Médicis au 15^e.

« Il est plus difficile à la très puissante maison des Médicis, avec ces deux papes, de conserver son pouvoir sur Florence, que ce ne fut à Côme, simple citoyen. Car outre la puissance exceptionnelle qui fut la sienne, les conditions de l'époque y concourent, **Côme n'ayant eu à disputer le pouvoir qu'à quelques puissants, sans déplaire à la multitude qui ne connaissait pas la liberté** ; au contraire, **à chaque querelle entre puissants et à chaque changement, les hommes de moyenne et de basse condition élevaient leur position**. Mais **aujourd'hui qu'on a goûté au Grand Conseil, la question n'est plus d'ôter ou d'usurper le pouvoir de quatre, six, dix ou vingt citoyens, mais celui du peuple tout entier**, qui est si attaché à cette liberté qu'on ne peut espérer la lui faire oublier, quelles que soient les douceurs, les bonnes mesures de gouvernement et les marques de faveur témoignées aux populaires dont puissent user les Médicis ou autres puissants. »⁹⁶²

La source de cette difficulté vient de la création du Grand Conseil. Celui-ci a permis à la population d'être impliquée dans le processus politique et donc d'avoir développé le désir de participer au pouvoir. La population n'avait jamais connu auparavant une véritable liberté politique et les luttes de factions ne l'auraient pas concerné directement. La population n'était donc pas hostile aux Médicis. Côme de Médicis avait seulement besoin d'affronter les autres factions pour pouvoir s'imposer. La situation de la famille de Médicis serait désormais plus

⁹⁶¹ GUICHARDIN François, 1998: 117.

⁹⁶² GUICHARDIN François, 1998: 123-24.

précaire, car les Médicis ne doivent plus seulement satisfaire une élite, mais compenser la perte de liberté de toute la population.

Peut-on y voir ce que Guichardin nous décrit précédemment comme une « crise » du clientélisme ? Le Grand Conseil aurait rendu la clientèle des Médicis moins attirante. Avant la création du Grand Conseil, le clientélisme était la seule manière pour les couches populaires de participer au pouvoir. Ce n'est désormais plus le cas ce qui mettrait les Médicis dans une situation difficile.

François Guichardin aborde dans l'extrait suivant la question des courtisans.

« Quiconque vit à la cour des princes et aspire à être employé par eux doit se tenir sous leurs yeux autant qu'il peut, car souvent une affaire surgit, et, s'il te voit, il se souvient de toi et, souvent, te la confie, alors qu'il la confierait à un autre, s'il ne te voyait pas. »⁹⁶³

Selon Guichardin, les courtisans doivent pour réussir se tenir en tout instant sous les yeux du Prince. Cette nécessité d'être toujours présent nous montre l'extrême dépendance des courtisans à leur patron.

Guichardin adresse quelques conseils si on est face à un prince tyrannique. Il serait préférable pour un sujet de paraître courageux et agité que timide, car cela permettrait d'avoir des avantages. La raison est que le Prince tyrannique voudra contenter le sujet tumultueux. Il peut donc être dans l'intérêt de celui qui est face à un souverain despotique de monnayer sa docilité.

« Auprès d'un tyran prudent, quand il ne me considère pas comme un ennemi, j'aimerais plutôt passer pour courageux et turbulent que pour timide, car il cherchera à me contenter, alors qu'avec un timide il se sentira davantage en sécurité. »⁹⁶⁴

Guichardin continue en affirmant qu'il faut être proche du tyran, mais pas trop. Si l'on est face à un souverain tyrannique, on a intérêt à avoir son amitié, mais en évitant de trop se lier à lui. Le but est de ne pas prendre des risques excessifs. Le lien avec le patron doit pouvoir

⁹⁶³ GUICHARDIN François, 1998: 145.

⁹⁶⁴ GUICHARDIN François, 1998: 147.

être rompu quand celui-ci tombe, mais il faut être assez proche du pouvoir pour en tirer avantage quand les choses vont bien.

« Si l'on vit sous un tyran, il veut mieux **n'être son ami que jusqu'à un certain point**, plutôt que de compter parmi ses plus proches confidents ; en effet, si vous êtes un homme estimé, vous profitez tout autant de sa puissance, et parfois même plus qu'un autre dont il se sent plus sûr ; et à sa chute, vous pouvez espérer vous sauver. »⁹⁶⁵

Guichardin continu ses avertissements en suggérant également.

« Le tyran met tous ses soins à découvrir le secret de ton cœur en te faisant mille caresses, en s'entretenant longuement avec toi, en te faisant observer par d'autres, qui sur son ordre deviennent tes intimes : autant de rets dont il est difficile de se garder ; aussi, si tu veux qu'il ne pénètre pas tes intentions, songes-y bien et garde-toi soigneusement de tout ce qui peut te découvrir, en mettant autant de soin à ne pas te laisser pénétrer qu'il ne met, lui, à le faire. »⁹⁶⁶

La personne vivant sous un tyran aurait tout intérêt à ne pas ouvrir trop son esprit au souverain tyrannique. Il y a aux yeux de François Guichardin un jeu de dupe à réaliser. Les passages précédents expliquent aussi pourquoi François Guichardin conseille la prudence. Celui qui interagit avec le tyran doit savoir maximiser les avantages de son amitié. Il doit éviter de prendre le risque d'être trop près de lui et donc d'être emporté avec le tyran s'il est renversé. Le camouflage de ses véritables pensées est indispensable. Cette mise en garde ne semble pas être anodine, mais essentielle dans un jeu de dupe que conseille Guichardin et qui doit finalement favoriser le client et le courtisan.

La citation qui suit s'adresse également aux clients et aux courtisans. Guichardin explique comment optimiser l'acquisition des faveurs du prince.

« Qui est auprès des princes et désire obtenir grâces et faveurs pour lui ou pour ses amis, **doit s'ingénier autant qu'il peut à ne pas avoir à faire trop souvent des requêtes directes, mais il doit plutôt chercher ou attendre l'occasion de les présenter et de les introduire avec quelque habilité** : et quand les occasions surviennent, il faut les saisir aussitôt et ne pas les laisser passer. Qui agit ainsi mène ses affaires bien plus aisément et ennuie beaucoup

⁹⁶⁵ GUICHARDIN François, 1998: 147.

⁹⁶⁶ GUICHARDIN François, 1998: 148.

moins le prince ; et une fois qu'il a obtenu une faveur, il est plus libre et plus susceptible d'en obtenir facilement une autre. »⁹⁶⁷

Guichardin offre toute une série de conseils à l'adresse des clients et courtisans. Cette sorte de « manuel » pour les clients nous permet de faire plusieurs conclusions. Premièrement, Guichardin a une approche moralement neutre face à la personne du courtisan. La question que pose François Guichardin n'est pas si être un courtisan est moralement justifiable ou pas, mais comment le courtisan peut maximiser son profit dans le cadre de sa relation avec le prince.

Toutefois, Guichardin n'oublie pas d'avertir les princes et prodigue également des conseils à leur adresse pour faire face aux clients. Il aborde ainsi les questions de ceux qui ne peuvent pas être contents.

« Que les princes se gardent surtout de **ceux qui sont par nature impossibles à contenter**, car ils ne peuvent tant les combler de bienfaits que cela suffise à s'assurer d'eux. »⁹⁶⁸

Un autre conseil donné par Guichardin au prince est de toujours éviter de révéler son mécontentement envers ceux qui le servent. L'idée selon Guichardin est que le prince doit chercher à avoir le soutien du plus grand nombre de gens.

« **Il est très prudent** — et fort peu de gens observent cette règle — **de savoir dissimuler le mécontentement que nous cause quelqu'un, si ce faisant il n'en résulte ni dommage ni infamie pour soi ; car il arrive souvent que tu aies ensuite à te servir de lui, ce qui est fort difficile s'il sait déjà que tu es mécontent de lui.** Et il m'est arrivé maintes fois de devoir solliciter des personnes envers qui j'étais très mal disposé, et celles-ci, croyant le contraire, ou du moins n'étant pas convaincues de mes mauvaises dispositions, m'ont servi fort diligemment. »⁹⁶⁹

Nous constatons à nouveau que François Guichardin ne commente pas moralement la relation entre le prince et son courtisan, mais donne des conseils pour maximiser le profit tiré de cette interaction. Il avertit le courtisan et le prince sur les dangers qu'ils peuvent encourir. Il leur dit aussi comment ils peuvent tirer le meilleur profit. Loin de condamner ce type de

⁹⁶⁷ GUICHARDIN François, 1998: 187.

⁹⁶⁸ GUICHARDIN François, 1998: 159.

⁹⁶⁹ GUICHARDIN François, 1998: 161.

clientélisme, Guichardin cherche à exposer les mécanismes et à expliquer les dangers et les opportunités de cette relation.

Guichardin donne un conseil particulier dans le passage ci-bas. Il ne s'adresse pas au prince ou au serviteur, comme il le fait dans la plupart des extraits, mais il s'adresse à ceux qui seraient tentés de se tenir loin de la politique.

« Faites tout pour entretenir de bons rapports avec les princes et avec les pouvoirs dirigeants ; car même si vous êtes inoffensifs, même si vous vivez dans des conditions tranquilles et réglées, et si vous êtes disposés à ne pas vous mêler de politique, il se produit néanmoins à tout moment des événements qui vous forcent à vous trouver à la merci de ceux qui gouvernent. Sans oublier que le simple fait de passer pour être mal vu vous nuit de mille façons. »⁹⁷⁰

Rester en dehors du système serait contre-productif, car on risque à un moment de sa vie de devoir interagir avec le pouvoir en place. Si l'on se tient loin de tout, on risque d'être mal vu. La stratégie selon Guichardin consisterait à avoir de bons rapports avec le pouvoir, juste le minimum nécessaire pour vivre en paix.

C'est ainsi qu'à travers de tous ses extraits, nous avons pu voir Guichardin conseiller et avertir les différents acteurs, du courtisan au prince et même ceux qui désirent ne pas être impliqués dans le réseau politique du souverain. On est devant un manuel politique libéré des jugements moraux. L'innovation intellectuelle semble se situer avant tout dans cette approche générale de la question du système de cours qui se libère de toute considération moralisatrice.

Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

De quelle manière est-ce que Guichardin affirme ou affaiblit les valeurs méritocratiques dans ses écrits ? Nous avons pu voir précédemment que Guichardin s'est abstenu de juger moralement le système clientéliste au sein de la cour du prince.

⁹⁷⁰ GUICHARDIN François, 1998: 178.

Guichardin propose dans le passage qu'on choisisse des ministres encore non formés dans le but de créer en eux une dévotion absolue à l'égard du prince.

« Cette difficulté serait considérablement atténuée par la pensée, choisiraient des ministres non encore formés, qu'il mettrait à l'épreuve dans diverses occasions et récompenserait, et qui s'accoutumeraient ainsi aux affaires et deviendraient tout dévoués à son service ; »⁹⁷¹

Cet extrait nous décrit la créature idéale, donc un homme qui est formé et élevé par son patron en créant en lui une dévotion absolue. Si le mot créature n'est pas mentionné, la description correspond à cette définition. On peut donc voir François Guichardin militer en faveur des créatures afin d'assurer des ministres loyaux. Les créatures sont ainsi aux yeux de Guichardin un outil politique. C'est un élargissement de la norme de l'époque qui considère que le mérite doit être le critère central.

Guichardin soutient dans le passage qui suit que les humains ont un rapport très cynique aux valeurs politiques. Selon lui, l'homme a pour vocation de défendre ses intérêts et donc il n'hésiterait pas à soutenir un gouvernement plus restreint, si cela lui était favorable. Cette vision très « pessimiste » de la nature humaine est intéressante, car elle est la base de sa vision des clients et des créatures.

« Ne croyez pas ceux qui prêchent la liberté avec tant de conviction, car presque tous, et peut-être même tous sans exception, n'ont de vue que des intérêts particuliers ; et l'expérience nous montre souvent ce fait avéré que, s'ils pensaient trouver une condition meilleure sous un gouvernement restreint, ils y courraient à toutes jambes. »⁹⁷²

Les défenseurs des normes de la République seraient donc les mêmes qui n'hésiteraient pas à renier les valeurs de la République s'ils trouvaient des conditions plus favorables pour eux. Cette accusation de la part de François Guichardin porte un coup sérieux à l'idée de la République de Florence comme une entité défendue par des citoyens dévoués à sa cause. Les citoyens poursuivent seulement leurs intérêts, ce qui fait que la République de Florence est défendue uniquement quand les citoyens y trouvent leur intérêt.

⁹⁷¹ GUICHARDIN François, 1998: 106.

⁹⁷² GUICHARDIN François, 1998: 135.

On constate donc chez François Guichardin une tendance à contester l'idéal méritocratique de la République de Florence.

Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

François Guichardin tente d'exposer les mécanismes du clientélisme et de conseiller les différents participants sur la meilleure stratégie à adopter. Peut-on dire que François Guichardin participe à la création de nouvelles normes qui doit réconcilier la réalité clientéliste avec les ambitions méritocratiques qu'affiche officiellement la République de Florence ?

Guichardin aborde en premier la question du devoir de loyauté, ce qui permet d'entrer dans la logique clientéliste de l'époque. Pour François Guichardin, la relation entre le serviteur et le prince n'est pas celle d'un serviteur dévoué pour l'éternité, mais plutôt celle d'une relation clientéliste. Le client peut rompre la relation s'il juge que ses intérêts sont attaqués.

« Si les princes, quand cela leur est commode, font peu de cas de leurs serviteurs, si pour le moindre de leurs intérêts ils les méprisent ou les écartent, en quoi un maître peut-il s'indigner ou se lamenter si ses ministres, à condition qu'ils ne manquent ni à la loyauté ni à l'honneur, l'abandonnent ou prennent les partis dont ils peuvent tirer un plus grand bénéfice ? »⁹⁷³

On constate donc que dans le cadre du pouvoir, la relation entre le prince et les serviteurs sont marqués par une conception clientéliste et basée sur l'idée du contrat qui peut être rompu en tout instant si les participants sont insatisfaits.

François Guichardin parle des Médicis en expliquant dans le passage ci-bas pourquoi il était justifié de collaborer avec eux, même s'ils peuvent être considérés comme des tyrans.

« Je crois que c'est le devoir des bons citoyens, quand la patrie tombe aux mains des tyrans, que de chercher à être en excellents termes avec eux pour pouvoir inciter au bien et éloigner le mal ; c'est certainement l'intérêt de la cité qu'en tout temps les hommes de bien aient de l'autorité. Et quoique les ignorants et les fanatiques de Florence l'aient toujours entendu

⁹⁷³ GUICHARDIN François, 1998: 107.

autrement, ils verraient combien le gouvernement des Médicis serait néfaste s'il n'avait autour de lui que des fous et des méchants. »⁹⁷⁴

Guichardin soutient l'idée que les bons citoyens devraient interagir avec un despote afin de l'inciter à poursuivre le bien et à s'éloigner du mal. En résumé, le citoyen entrant dans le réseau politique du tyran peut permettre d'avoir un certain contrôle sur le prince. Même, il affirme que le gouvernement des Médicis aurait été tempéré par les bons citoyens qui étaient dans leur clientèle. On pourrait y voir une justification du clientélisme. Le clientélisme peut être un outil pour venir en aide à la patrie si celle-ci est tombée sous contrôle d'un tyran. Cela peut être vu comme une recherche d'extension de la norme. Le clientélisme peut dans certaines situations être une bonne chose.

Guichardin s'interroge aussi si un prince doit être généreux ou économe.

« La prodigalité est chez un prince plus détestable et plus pernicieux que la parcimonie, car on ne peut être prodigue sans prendre à beaucoup, et prendre à ses sujets, c'est leur faire plus d'offense que de ne point leur donner. Il semble néanmoins que les peuples préfèrent un prince prodigue à un prince avare. La raison en est que si bien peu nombreux sont ceux à qui le prodige donne en regard de ceux à qui il prend — lesquels sont nécessairement nombreux — pourtant, comme je l'ai dit ailleurs, l'espoir a sur les hommes tellement plus d'empire que la crainte, qu'ils espèrent facilement être plutôt du petit nombre à qui on donne que du grand nombre à qui on prend. »⁹⁷⁵

Un prince dépensant beaucoup est donc plus néfaste qu'un prince parcimonieux, mais le premier est préféré par le grand nombre. Pourquoi ? La raison est que les gens espèrent être parmi le petit nombre d'heureux. Peut-on parler d'espoir clientéliste dans ce contexte ? La réponse semble être oui. Guichardin pour sa part cherche à rompre avec cela en affirmant qu'il est mieux qu'un prince soit économe. Cela représente une rupture avec les idées diffusées par les miroirs des princes de l'époque.

⁹⁷⁴ GUICHARDIN François, 1998: 199.

⁹⁷⁵ GUICHARDIN François, 1998: 178.

7.1.6 Luca Landucci

Quels types de justifications retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique (clientélisme et népotisme) ?

Le journal intime de Luca Landucci nous offre une vue sur la mentalité et la vision du monde de la classe moyenne de la Renaissance. Si nous ne pouvons pas extrapoler les écrits de Landucci à tous les Florentins de sa condition sociale, nous pouvons à minima en tirer des conclusions sur ce que quelqu'un de sa condition pouvait savoir et penser au sujet des Médicis.

Dans le cadre de notre analyse, nous allons nous intéresser à plusieurs entrées dans son journal, surtout ceux en lien avec les grands événements historiques ayant eu lieu à Florence sous la domination des Médicis.

La conjuration de 1466

Le complot de 1466 est un épisode opposant une ligue de puissantes familles aux Médicis. Cette conjuration se soldera par un échec cuisant pour les opposants des Médicis et permettra au clan de s'imposer pendant des décennies jusqu'à leur exil de 1494.⁹⁷⁶ Nous constatons comment Landucci nous explique qu'à la fin de la conjuration, les partisans sont condamnés par la tenue d'un parlement. Beaucoup de citoyens ont été bannis. Luca Landucci nous fait le récit suivant.

« E a di prima di settenbre 1466, conperai la bottega dello speziale di sul Canto de'Tornquinci ; a di 4, ebbi le chiavai.

E a di primo di settenbre 1466, si fece el parlamento in Piazza[...]. Fu cacciato Niccolo Soderini, messer Dietisalvi e messer Luca Pitti, ch'erano e capi contre a Piero di Cosimo de'Medici, el quale vollono amazzare, venendo da Careggi. E non riuscendo loro, furono cacciati molti cittadini di questa congiura, e confinati e amuniti circa 27 cassati scritti qui in una carta rimessa nel libro ; **eccetto che messer Luca Pitti ; perchè feciono un parentado chè Messere dette per donna una sua figliula a Giovanni Tornabuoni e imparentati insieme, non ne fu mandato : lui rimaso amico e con buona pace.** »⁹⁷⁷

⁹⁷⁶ REINHARDT Volker, 2009: 124-126.

⁹⁷⁷ LANDUCCI Luca, 1985: 9.

Avant de nous pencher plus en détail sur la version de Luca Landucci, il semble intéressant de jeter un coup d'œil à la description faite par les Vénitiens sur cet événement. Nous y trouvons une liste des personnes ayant été bannies dans le cadre du parlement dont nous parle Landucci. La liste est très détaillée, mais elle sera représentée ici de manière partielle, en se concentrant sur les personnes mentionnées explicitement par Landucci.

« Fiorentini confinadi a di X 7briò 1466 per il Consegio de la Balia de' Fiorentini :

Messier A[n]gnolo Accioli e Jacomo d'i Neri e suo fioli per anni XX di là di Barleta, Rafaelo di messier Anzoloa) Accioli de là da lì tre miglia fuori delle porte per anni XX; **messier Diotesalvi** e Francesco e A[n]gnolo di Nerone de là dal Farro per anni XX; **Nicolò Soderini e messier Geri suo fiolo, in Provenza per anni XX.**

[...];

tutti li figlioli de Nicolò Soderini, finitto che arano 18 anni se intendino confinati de lì 100 miglia;

tutti li figlioli di messier Diotesalvi e di Agnolo, confinati di là da le tre miglia per anni XX;

[...] »⁹⁷⁸

Landucci parle surtout de trois personnes : Niccolo Soderini, Dietisalvi et Luca Pitti, les trois chefs de la conjuration. Nous retrouvons Soderini et Dietisalvi dans la liste vénitienne, mais Luca Pitti est le grand absent. Landucci nous explique que Pitti a joui d'un traitement de faveur en affirmant « lui rimaso amico e con buona pace ». Luca Landucci nous donne la raison de ces conditions offertes à Pitti : Luca Pitti accepta de marier une de ses filles à Giovanni Tornabuoni. Comme mentionné dans la présentation des sources, les Tornabuoni ont conclu à leur tour une alliance matrimoniale avec Piero de Médicis (1416-1469) et étaient donc au cœur de la clientèle des Médicis.

Landucci affirme-t-il que Pitti échappe à la répression grâce à l'alliance avec les Tornabuoni ? La manière dont il explique l'absence de jugement suggère que c'est bel et bien le cas. En somme, le lien de sang avec une famille intégrée dans le réseau politique des

⁹⁷⁸ SANUDO Marin, 2004: 90s.

Médicis offre une protection qui a permis à Luca Pitti non seulement d'échapper à une condamnation, mais de vivre ensuite en paix et comme ami des Médicis. Est-ce que nous pouvons trouver un jugement de la part de Landucci à ce sujet ? Celui-ci reste silencieux et ne donne pas de jugement moral.

Ce qui est le plus intéressant ici est moins son potentiel jugement moral, mais qu'il puisse avoir été informé et être au courant sur les raisons pourquoi Pitti a profité de ce traitement de faveur. N'oublions pas que Landucci le décrit comme ayant été parmi les chefs de la conjuration. Est-ce que c'était de notoriété publique que Luca Pitti a été traité si favorablement à cause de son mariage avec les Tornabuoni ? En tout cas, nous pouvons affirmer que ce traitement favorable n'a pas été un secret connu uniquement par le cercle intime des Médicis, mais aussi par la population florentine.

Nous trouvons dans d'autres passages de son journal des avis très tranchés, tout particulièrement dans l'entrée consacrée à l'ensevelissement de Laurent de Médicis. Pourquoi ne commente-t-il pas davantage le cas de Pitti ? Peut-on déduire que le fait que Luca Pitti ait joui d'une faveur par sa parenté n'est pas perçu comme une chose scandaleuse ? Cela permettrait de suggérer une tolérance plus importante pour des traitements de faveur quand il y a des liens de sang.

L'élection du pape Léon X

Les entrées dans le journal concernant l'élection de Léon X sont intéressantes pour notre analyse, car Léon X est le premier pape Médicis. Landucci nous offre des informations précieuses et qui proviennent de quelqu'un de la classe moyenne. Il faut souligner ici que Landucci n'est pas un patricien. Le fait qu'il ait accès à ces informations permet de suggérer qu'ils étaient plus ou moins connus par le public florentin, du moins par des membres de la classe moyenne florentine.

Landucci explique que les cardinaux se mirent d'accord sur trente obligations pour le futur souverain pontife, réunis dans une capitulation électorale. Landucci en retient trois, ce qui est déjà en soi intéressant, car pouvant indiquer ce qu'il juge être les points les plus importants de cette convention.

« E in questi di ci fu una copia che quando e Cardinali furono in conclavi, innazi facessino el Papa, **creorono fra loro 30 capitoli di quello fussi obbrigato el Papa che sarebbe creato**, sotto giurament d’osservargli; e che ‘l Papa che sara fatto sia obrugato a retificare a detti capitaoli sotto giuramento, innanzi sia pubblicato: fra gli altri capitoli furono questi. »⁹⁷⁹

« 1. **Che on possi fare piu che due cadinali di sua consanguinita**, quando mancasso el numero di 24, senpre vincendo co’ due terzi de’ cardinali.
[...] »⁹⁸⁰

Parmi les trois exigences, nous trouvons une limitation sur le nombre de cardinaux pouvant être élevés au sein de la famille du pape. Cette disposition est doublement pertinente, car elle suggère que le népotisme est perçu comme un problème et qu’on veut le limiter sans l’interdire.

Le fait que Luca Landucci les inclut dans sa sélection suggère que la limitation du népotisme des papes l’ait intéressé et donc qu’il ait été favorable à ce que ce phénomène soit endigué. On peut aussi en déduire que le népotisme est perçu comme un problème par les cardinaux. Si cela n’était pas le cas, il serait peu compréhensible qu’une telle limitation ait été négociée et imposée au futur pape.

Luca Landucci continue son récit et parle de la période suivant l’élection et l’intrônisation de Léon X.

« [...] E a di...d’aprile 1513, fu coronato Papa Lione a Roma, con grande onore e assai magnificenza e spesa. »⁹⁸¹

Landucci décrit la nomination des premiers cardinaux et dignitaires de l’Église, une liste de personnes particulièrement intéressantes.

La nomination de Giulio de Médicis au titre d’archevêque de Florence est accueillie, selon Landucci, avec de nombreuses célébrations.

⁹⁷⁹ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

⁹⁸⁰ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

⁹⁸¹ LANDUCCI Luca, 1985: 339.

« E a di 17 d'aprile 1513 ci fu come messer **Giulio de'Medici era fatto Arcivescovo di Firenze**, e fecesi molta festa e fuochi per tutto Firenze, in modo che s'appico el fuoco nelle case del Vescovado, di dietro, di verso San Giovanni, che s'appicco a certe scope che teneva in un magazine el fornaio di sotto le volte. »⁹⁸²

Il mentionne ensuite les trois nouveaux cardinaux.

« E a di detto ci fu come el Papa aveva fatto **tre cardinali**, che fu messer **Giulio di casa sua**, el quale prima aveva fatto Arcivescovo di Firenze; el secondo messer **Lorenzo Pucci**; el **terzo un figliuolo di Francescetto suo parente**⁹⁸³, e un fratello di ser Piero da Bibbiena⁹⁸⁴. »⁹⁸⁵

Ce qui est intéressant ici est de constater que ces trois personnes sont toutes liées au clan Médicis. Giulio de Médicis est membre de la famille. Cela est conforme à la capitulation décidée avant l'élection. La troisième personne est Innocenzio Cibo qui est le fils de sa sœur, donc le neveu du pape. Cela fait donc monter le nombre de cardinaux de la même famille à deux. Au sujet de Laurent Pucci, il faut dire les Pucci sont des clients historiques des Médicis.⁹⁸⁶ Si Léon X respecte la convention, du moins au début du pontificat, il contourne la limitation en nommant un client comme cardinal.

La nomination de clients comme cardinaux représente un cas classique de clientélisme. Toutefois, Landucci ne commente pas davantage la nomination de Laurent Pucci. Est-ce qu'il était au courant des liens entre Pucci et Médicis ? Nous ne pouvons pas dire davantage.

Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

Est-ce que nous pouvons constater chez Luca Landucci le recours à des autorités issues de l'Antiquité ?

À première vue, on pourrait être tenté de conclure que rien dans le journal intime de Landucci ne suggère un recours à la pensée des philosophes grecs et romains. Toutefois, cela serait

⁹⁸² LANDUCCI Luca, 1985: 339.

⁹⁸³ Innocenzio Cibo, figliuolo di Maddalena sorella del Papa [Luca Landucci, 1985]

⁹⁸⁴ Bernardo da Bibbiena, domestico e allevato dei Medici, stato segretario del mesesimo Papa quando egli era cardinale, e dipoi suo tesoriere. [Luca Landucci, 1985]

⁹⁸⁵ LANDUCCI Luca, 1985: 338s.

⁹⁸⁶ D'ARISTA Carla, 2020.

négligé le fait que l'Antiquité n'est pas uniquement dominée par la pensée gréco-romaine, mais également par le christianisme naissant.

C'est un passage du journal de Landucci qui attire l'attention.

« E con tutte queste cose non potè andare piu là un'ora, quando venne el punto. E pero : **uomo, uomo, qual cosa abbiano noi da 'nsuperbire? El vero atributo umano e la vera umilta e pero ogni volta che noi insuperbiano, e che noi ci stimiano piu che gli altri, e non riconoscano da Dio ogni benifizio spirituale, corporael e tenporale; allora usciano de'termini umani.** Ogni cosa qu'esce de' termini sua, quella cosa e guasta, e le cose che gli doverrebbero fare bene gli fanno male. **La vera proprieta dell'uomo si e la vera mansuetudine e umilta, e stimare Idio ogni cosa, e' resto nulla, se non in tanto quanto l'à fatta buona Iddio** : el quale sia benedetto in eterno da tutte le creature, com'è degno. El quale mi perdoni e miei peccati, e cosi perdoni al sopradetto morto, come voglio che perdoni a me; e cosi a tutte le creature umane. »⁹⁸⁷

En élargissant le champ des penseurs en dehors de la sphère gréco-romaine, nous constatons que le rapport qu'entretient Landucci avec la notion de l'humilité et surtout son importance pour l'homme ; à savoir ne pas s'élever au-delà de sa condition ; s'inspirent de la pensée des disciples de Jésus.

Nous trouvons ainsi un premier passage de la part de l'apôtre Luc. Il parle de la parabole sur l'humilité.

« Il adressa ensuite une parabole aux conviés, en voyant qu'ils choisissaient les premières places ; et il leur dit : lorsque tu seras invité par quelqu'un à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités une personne plus considérable que toi, et que celui qui vous a invités l'un et l'autre ne vienne te dire : Cède la place à cette personne-là. Tu aurais alors la honte d'aller occuper la dernière place. Mais, lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place, afin que, quand celui qui t'a invité viendra, il te dise : Mon ami, monte plus haut. Alors cela te fera honneur devant tous ceux qui seront à table avec toi. **Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.** »⁹⁸⁸

⁹⁸⁷ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

⁹⁸⁸ Louis Segond Bible, Luc 14: 7-11.

L'histoire illustre la question de l'humilité comme voulu par Jésus. La logique présentée est que ceux qui cherchent à être parmi les premiers risquent d'être renvoyés de manière humiliante quand des gens meilleurs qu'eux se présenteront. L'humilité est donc le choix stratégique ; ne jamais chercher à prendre le risque de s'élever au-dessus de sa condition.

Si nous le comparons avec l'entrée de journal de Landucci, nous constatons que la logique est similaire. Pour Landucci, l'homme doit être humble et ne pas chercher à dépasser les limites qui lui sont fixées.

Nous pouvons donc suggérer que c'est cette logique religieuse qui anime Luca Landucci quand il parle de la mort de Laurent de Médicis.

Nous pouvons aussi faire une comparaison avec le passage écrit par un autre disciple de Jésus, Pierre. C'est un personnage très important, car il est dans la tradition catholique le premier pape de l'Église occidentale.

« [...] De même, vous qui êtes jeunes, soyez soumis aux anciens. Et tous, **dans vos rapports mutuels, revêtez-vous d'humilité ; car Dieu résiste aux orgueilleux, Mais il fait grâce aux humbles.**

Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps convenable; et déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car lui-même prend soin de vous. **Soyez sobres**, veillez. Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera. Résistez-lui avec une foi ferme, sachant que les mêmes souffrances sont imposées à vos frères dans le monde. »⁹⁸⁹

L'apôtre Pierre adopte la même approche en appelant les croyants à être humbles. Le raisonnement est que Dieu ferait grâce aux humbles et ignore ceux qui sont orgueilleux. L'homme doit donc s'humilier pour être exalté par Dieu. On a une idée similaire chez Luca Landucci dans l'extrait suivant.

« [...] **e che noi ci stimiano piu che gli altri, e non riconoscano da Dio ogni benifizio spirituale, corporael e tenporale; allora usciano de'termini umani.** [...] »⁹⁹⁰

⁹⁸⁹ Bible Louis Segond, 1 Pierre 5: 1-9.

⁹⁹⁰ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

L'idée essentielle ici est la soumission à Dieu et la reconnaissance que tous les bienfaits viennent de lui. Toutefois, nous pouvons aussi constater des divergences entre les deux extraits. Chez Pierre, le passage est plus impératif. Il demande de se soumettre à Dieu alors que Luca Landucci adopte une approche plus descriptive. Cela peut s'expliquer par le fait que chez Pierre, c'est lettre qui s'adresse à un lectorat large avec pour mission de donner des consignes de conduites pendant que Luca Landucci écrit des notes destinées à être lues par lui-même ou un groupe de personnes très restreint.

En dernier, nous pouvons comparer une épître de l'apôtre Jacques avec l'extrait de Luca Landucci.

« [...] Croyez-vous que l'Écriture parle en vain ? C'est avec jalousie que Dieu chérit l'esprit qu'il a fait habiter en nous. **Il accorde, au contraire, une grâce plus excellente ; c'est pourquoi l'Écriture dit : Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.**

Soumettez-vous donc à Dieu ; résistez au diable, et il fuira loin de vous. Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous. **Nettoyez vos mains, pécheurs ; purifiez vos cœurs, hommes irrésolus.** Sentez votre misère ; soyez dans le deuil et dans les larmes ; que votre rire se change en deuil, et votre joie en tristesse. **Humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous élèvera.** »⁹⁹¹

L'extrait de Jacques se distingue par un ton nettement plus catégorique et aussi avec des mots plus forts que ceux qu'on trouve chez Pierre et Luc. Pierre use d'une parabole et Luc recourt à un langage incitatif. Jacques parle pour sa part de pêcheurs et d'hommes irrésolus quand il s'adresse à ceux qui le lisent. Cela est aussi le cas quand on compare l'extrait de Jacques avec Luca Landucci.

La suggestion que nous pouvons faire quand nous comparons Jacques et Landucci est que les deux reprennent la thématique de l'humilité comme le pilier de la vie humaine ; surtout chez Landucci. Toutefois, il existe une différence au niveau du langage qui est plus violent chez Jacques que chez Landucci, Luc et Pierre.

⁹⁹¹ Bible Louis Segond, Jacques 4: 1-10.

C'est ainsi que nous pouvons voir que la notion d'humilité ne sort pas de nulle part, mais s'inscrit dans la tradition chrétienne.

Cette notion d'humilité n'est pas sans importance pour l'enquête, car elle s'oppose à l'idée même du réseau politique qui sert d'appui pour hisser le patron et ses clients vers le haut et joue sur des mécanismes de l'exaltation du patron. Celui qui s'abaisse et reste à sa place n'a aucun besoin de faire recours au réseautage politique. Le clientélisme semble même complètement incompatible avec cette idée d'humilité.

Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

Nous avons pu voir que Landucci s'inscrit dans une pensée qui a ses racines dans le christianisme de l'Antiquité. Toutefois, est-ce que Landucci reprend des argumentaires antiques ?

Luca Landucci commente la mort de Laurent de Médicis (1449-1492) en reprenant dans la deuxième partie un argumentaire d'inspiration chrétienne. Après avoir fait un long éloge du personnage, il devient plus critique.

« E con tutte queste cose non potè andare piu là un'ora, quando venne el punto. E pero : uomo, uomo, qual cosa abbiano noi da 'nsuperbire? El **vero atributo umano e la vera umilta** e pero ogni volta che noi insuperbiano, e che noi ci stimiano piu che gli altri, e non riconoscano da Dio ogni beneficio spirituale, corporael e tenporale; allora usciano de' termini umani. Ogni cosa qu'esce de' termini sua, quella cosa e guasta, e le cose che gli doverrebbono fare bene gli fanno male. La **vera proprieta dell'uomo si e la vera mansuetudine e umilita, e stimare Idio ogni cosa**, e' resto nulla, se non in tanto quanto l'à fatta buona Iddio : el quale sia benedetto in eterno da tutte le creature, com'è degno. El quale mi perdoni e miei peccati, e cosi perdoni al sopradetto morto, come voglio che perdoni a me; e cosi a tutte le creature umane. »⁹⁹²

Landucci dit que le véritable attribut de l'homme est l'humilité et la mansuétude. On peut constater qu'on retrouve cet appel à l'humilité et la mansuétude dans des passages bibliques, comme Colossiens 3:12.

⁹⁹² LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

« Ainsi donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous d'entrailles de **miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience.** »⁹⁹³

On retrouve également dans l'épître aux Romains des confirmations sur le fait que toute chose vient de Dieu.

« C'est de lui, par lui, et pour lui que sont toutes choses. À lui la gloire dans tous les siècles ! Amen ! »⁹⁹⁴

Le langage utilisé par Landucci est donc un langage biblique issu du Nouveau Testament. Il correspond à une vision chrétienne du monde et marque un contraste brutal avec la première partie qui fait l'éloge des succès matériels et terrestres de Laurent de Médicis (1449-1492).

Usuellement, quand on parle de sources antiques, on pense à des sources d'auteurs gréco-romains comme Cicéron, Platon ou Aristote. Toutefois, il faut noter qu'une partie substantielle de la Bible, tout particulièrement les textes du Nouveau Testament datent de l'époque de l'Antiquité tardive. L'univers mental d'un Luca Landucci est donc marqué par la pensée des disciples de Jésus et leurs textes, comme les différentes lettres envoyées aux premières communautés chrétiennes.

L'influence biblique sur la pensée de Luca Landucci permet de suggérer que la religion possède une importance non négligeable sur sa pensée et sa vision du monde.

Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Est-ce que nous pouvons trouver dans le journal intime de Luca Landucci des indications permettant de suggérer un changement de mentalité par rapport à l'environnement intellectuel du 15^e siècle ?

Pour commencer, nous pouvons nous pencher à nouveau sur le passage où il décrit les funérailles de Laurent de Médicis (1449-1492).

« E con tutte queste cose non potè andare piu là un'ora, quando venne el punto. E pero :
uomo, uomo, qual cosa abbiano noi da 'superbire? El **vero atributo umano e la vera umilta** e pero ogni volta che noi insuperbiano, e che noi ci stimiano piu che gli altri, e non

⁹⁹³ Bible Louis Segond, Colossiens 3: 12.

⁹⁹⁴ Bible Louis Segond, Romains 11: 36.

riconosciano **da Dio ogni beneficio spirituale, corporael e tenporale**; allora usciano de' termini umani. **Ogni cosa qu' esce de' termini sua, quella cosa e guasta, e le cose che gli doverrebbero fare bene gli fanno male.** La vera proprieta dell' uomo si e la vera mansuetudine e umilita, e stimare Idio ogni cosa, e' resto nulla, se non in tanto quanto l' à fatta buona Iddio : el quale sia benedetto in eterno da tutte le creature, com' è degno. El quale mi perdoni e miei peccati, e cosi perdoni al sopradetto morto, come voglio che perdoni a me; e cosi a tutte le creature umane. »⁹⁹⁵

Nous constatons ici que Luca Landucci révèle une vision du monde chrétienne. Nous pouvons faire une comparaison avec un extrait de Thomas d'Aquin.

« The Fourth Way is taken from the degrees which are found in things. (1) For among different things we find that one is more or less good or true or noble; and likewise in the case of other things of this kind. (2) But the words 'more' or 'less' are used of different things in proportion as they approximate in their different ways to something which has the particular quality in the highest degree [...]. There is therefore something which is true in the highest degree, good in the highest degree and noble in the highest degree; (3) and consequently there must also be something which has been in the highest degree. For things which are true in the highest degree also have been in the highest degree [...] But anything which has a certain quality of any kind in the highest degree is also the cause of all things of that kind, as, for example, fire which is hot in the highest degree is the cause of all hot things [...] **Therefore there exists something which is the cause of being, and goodness, and of every perfection in all existing things; and this we call God.** »⁹⁹⁶

Nous constatons que Thomas d'Aquin considère que Dieu est la cause de toute chose, toute bien et de toute perfection. Landucci défend dans le passage ci-dessus la même idée en affirmant que toute chose bonne et bénéfique vient de Dieu. Nous pouvons donc suggérer que Landucci se trouve dans une continuité intellectuelle avec les traditions intellectuelles chrétiennes et européennes du Moyen Âge.

⁹⁹⁵ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

⁹⁹⁶ AQUINAS Thomas, 1911: 382.

Toutefois, pouvons-nous voir des instants où Landucci tente d'innover intellectuellement ? Dans le passage suivant, nous pouvons avancer l'idée d'un phénomène d'innovation intellectuelle de sa part.

« 1. Che non possi fare piu che due cadinali di sua consanguinita, quando mancasso el numero di 24, senpre vincendo co'due terzi de' cardinali. »⁹⁹⁷

La limitation du nombre de cardinaux « de son sang » ne semble pas être anodine. Nous pouvons en déduire plusieurs choses. Landucci est sensible à la problématique du népotisme pontifical. La capitulation électorale était composée de trente articles et parmi les trois articles retenus par Landucci, on a l'interdiction du népotisme. En plus, Landucci le mentionne en premier. On cherche également à endiguer ce phénomène, ce qui attire l'attention de Landucci.

Son intérêt pour la lutte contre le népotisme semble être là. Il est sinon difficile de comprendre pourquoi il mentionnerait l'article voulant le limiter. Peut-on dire qu'il est en rupture avec les traditions médiévales et contemporaines ? La problématique du népotisme est nouvelle, du moins dans sa dimension aiguë.⁹⁹⁸ Que Landucci s'intéresse et le fasse remarquer dans son journal peut permettre d'avancer l'hypothèse qu'il est très au courant des problèmes de l'Église de l'époque et qu'il se montre favorable à une reprise en main. Cela se voit avec le second article cité par Landucci dans son journal.

« 2. El secondo, che fussi ubrigato a ragunare una congregazione di cristiani a ordinare la Santa Chiesa, e pensare contro a gli infedeli, e leggere due volte l'anno questi capitoli nella congregazione. »⁹⁹⁹

Nous pouvons donc suggérer que Landucci veut une restauration morale de l'Église. Il faudrait limiter le népotisme et réformer l'Église.

Ces tentatives de réforme et d'endiguement du népotisme ne sont pas nouvelles. L'ouvrage de Ludwig VON PASTOR nous indique que les cardinaux avaient déjà précédemment tenté

⁹⁹⁷ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

⁹⁹⁸ VON RANKE Leopold, 1962: 36-40.

⁹⁹⁹ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

de créer des capitulations électorales et d'y intégrer des dispositions dans le but de limiter le népotisme.

« Das erste, was die Cardinäle in dem Conclave von 1484 thaten, war die Aufstellung einer Wahlcapitulation ; sie handelten dabei offen gegen das Verbot Innozenz' VI. Diese Wahlcapitulation, welche am 27. August von sämmtlichen Cardinäle unterschrieben wurde, zeigt eine Steigerung der Ansprüche der Cardinäle; es sollte die monarchische Verfassung der Kirche in eine aristokratische umgewandelt, vor allem aber für die persönliche Vortheile der Wähler gesorgt werden. Dementsprechend stand an der Spitze des Actenstückes die Bestimmung : Jeder Cardinal erhält monatlich 100 Dukaten von der Apostolischen Kammer, wenn er nicht von seinen Beneficien jährlich 4000 Ducaten [...] Einkünfte hat. [...] Erst in zweiter Linie kamen die wirklich heilsamen Bestimmungen: Bertreibung des Türkenkrieges, Reform der Kirche, Berufung eines Concils, Beschränkung des Nepotismus. »¹⁰⁰⁰

On peut donc constater que des tentatives de mesures de limitation du népotisme ont déjà été tentées dans le cadre du conclave de 1484. Toutefois, Ludwig VON PASTOR mentionne que la priorité était donnée aux questions financières touchant les cardinaux. On peut voir dans le cadre du conclave faisant élire Pie II que Ludwig VON PASTOR ne mentionne pas du tout la question du clientélisme.

« Bei den Beratungen im Konklave zeigte sich zunächst der Rückschlag gegen die Behandlung, welche der verstorbene Papst den Kardinälen hatte zu teil werden lassen. Es wurde eine Wahlkapitulation aufgesetzt, durch welche die Recht des heiligen Kollegiums erweitert und die Macht des Papstes beschränkt werden sollte. Die Artikel dieser Kapitulation, welche dergleichen vom Jahre 1431 nachgebildet war, verpflichteten den künftigen Papst, den Krieg gegen die Türken gemäss dem Rate der Kardinäle fortzusetzen und die Kurie nach Kräften zu reformieren; sie banden ihn bezüglich der Verlegung der Kurie und der Verleihung der Bistümer und grösseren Abteien an die Zustimmung des heiligen Kollegiums. [...] Eine Reihe von Artikeln bezweckte, alles abzuwehren, was die Kardinäle in Erlangung von Pfründen und Kommenden beeinträchtigen könnte. [...] Im Bezug auf die Regierung des Kirchenstaates wurden die tief einschneidenden Beschränkungen der

¹⁰⁰⁰ VON PASTOR Ludwig, 1899: 178.

weltlichen Papstgewalt die man im Konklave Eugens IV. festgesetzt hatte, wiederholt.
[...] »¹⁰⁰¹

Les tentatives de limiter le népotisme ne sont donc pas un phénomène complètement nouveau, car on le constate déjà dès l'année 1484. Toutefois, l'intérêt que porte Landucci semble tout particulièrement pertinent, car selon les suggestions faites par Ludwig VON PASTOR, les capitulations des conclaves avaient pour priorité les questions pécuniaires et non des sujets comme la limitation de certaines mauvaises pratiques. Cela permet de suggérer que la priorité donnée par Landucci en faisant mention de la limitation du népotisme est indicative du fait que c'était un sujet qui lui tenait à cœur.

Nous avons d'autres indications que Landucci donne beaucoup d'importance à la lutte contre le népotisme. Ludwig VON PASTOR décrit la capitulation électorale faite dans le cadre du conclave de 1513, conclave auquel fait référence Landucci.

« Die Eigenmächtigkeit und gewaltsame Energie Julius' II. war allen Kardinälen noch so sehr in Erinnerung, dass ihre erste Tätigkeit in der Abschaffung einer Wahlkapitulation bestand, welche am 9. März von sämtlichen Kardinälen beschworen wurde; dieselbe bestand aus öffentlichen und geheimen Artikeln. Die ersteren betrafen den Türkenkrieg und die auf denselben zu erwendenden Einkünfte, die Rechte, namentlich die Steuerfreiheit der Kardinäle, die Herstellung des Friedens unter den christlichen Fürsten, die Reform der römischen Kurie an Haupt und Gliedern und die unverzüglichen Fortsetzung der in diesen Hinsicht von Julius II. eingeleiteten Aktion sowie das Verbleiben der Kurie in Rom. In ausgedehnter Weise wurde die Zustimmung von mindesten zwei Dritteln des heiligen Kollegiums festgesetzt für das Vorgehen gegen ein Mitglied desselben, für die Ernennung von neuen Kardinälen und von Legaten de latere, für die Verleihung einer Anzahl von Kirchenämtern, für Kriegserklärung, Abschluss von Bündnissen und die Regierung des Kirchenstaates, von welcher die Laien fast vollständig ausgeschlossen wurden. Angesichts der Wichtigkeit des Laterankonzils für die Reform der Kirche und den Türkenkrieg verpflichtete eine besondere Bestimmung den künftigen Papst zur Fortsetzung und Beendigung dieser Versammlung, welcher von Lösung ihrer Aufgaben nur mit besonderer Zustimmung der Mehrheit des heiligen Kollegiums ausgelöst oder verlegt werden dürfe. Die geheimen Artikel betrafen fast alle die Privilegien der Kardinälen. Hier wurde unter anderem

¹⁰⁰¹ VON PASTOR Ludwig, 1904: 8-9.

festgesetzt, dass jeder Kardinal, der nicht 6000 Dukaten Einkünfte hatte, monatlich 200 Dukaten erhalten, dass keiner gegen seinen Willen in eine Legation gesandt und dass alle Benefizien von St. Peter, S. Giovanni in Laterano und S. Maria Maggiore nur an römische Bürger verliehen werden sollten. Endlich musste der zu Wählende in eine genau festgesetzte Austeilung der Ämter, Städte, Schlösser und Gerichtsbarkeiten des Kirchenstaates an die einzelnen Kardinäle einwilligen. »¹⁰⁰²

Nous constatons que VON PASTOR ne mentionne en aucun moment des tentatives de limiter le népotisme à l'image de celles que nous avons dans l'extrait de Luca Landucci. Au contraire, l'accent est surtout mis sur les aspects financiers et abordant le rapport de force entre les cardinaux et le souverain pontife. L'absence de la question du népotisme dans l'écrit de VON PASTOR permet de suggérer que Landucci cite les dispositions concernant la limitation du népotisme, car ils sont ceux qui ont attiré le plus son attention. Cela confirmerait son désir de voir le népotisme être limité.

Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

Est-ce que nous pouvons constater un renforcement ou un affaiblissement des normes méritocratiques chez Landucci ?

Nous constatons chez lui un fort intérêt pour la restauration morale au sein de la Papauté. Les trois éléments de la capitulation électorale que Luca Landucci cite semblent être un bon témoignage de cette inquiétude. Le premier point mentionné par lui est la clause limitant le népotisme. Il mentionne ensuite la création d'une assemblée pour remettre de l'ordre dans l'Église. À la fin, il mentionne des restrictions concernant le déplacement de la cour pontificale.

- « 1. Che **on possi fare piu che due cadinali di sua consanguinita**, quando mancasso el numero di 24, senpre vincendo co' due terzi de' cardinali.
2. El secondo, che fussi ubrigato a ragunare una congregazione di cristiani a ordinare la Santa Chiesa, e pensare contro a gli infedeli, e leggere due volte l'anno questi capitoli nella congregazione.

¹⁰⁰² VON PASTOR Ludwig, 1907: 14.

3. El terzo, che non possi trarre la Corte di Roma per l'Italia senza consenso della meta de' Cardinali, e per fuori di Italia bisogni 2/3 cardinali. »¹⁰⁰³

L'ordre de citation n'est pas anodin. Sélectionnés sur trente chapitres, ils représentent très certainement ce qui tient le plus à cœur à Landucci et sont donc indicatifs des normes qui lui sont importantes.

La réorganisation de l'Église semble être un souci légitime pour quelqu'un qui, comme nous avons vu dans l'entrée sur la mort de Laurent de Médicis (1449-1492), est épris de forts sentiments religieux. La limitation de déplacement de la cour pontificale s'explique certainement par le souvenir de l'épisode avignonnais.

La limitation du népotisme semble dans ce cadre ne pas être anodine. Est-ce qu'aux yeux de Landucci, le népotisme était un mal devant être limité en toute urgence ? En vue des points avancés et ce que nous avons appris sur ses sentiments religieux, nous pouvons en déduire que le népotisme était quelque chose qui heurterait ses sentiments religieux. Nous pouvons y voir une tentative de limiter les infractions aux normes méritocratiques, même si une interdiction complète n'est pas soutenue par les cardinaux ou suggérée par Landucci.

Nous pouvons ensuite nous pencher sur la question du sort de Luca Pitti. Celui-ci soulève des interrogations sur les valeurs de l'époque de la Renaissance. Au contraire de ce que nous voyons dans le cadre de l'enterrement de Laurent de Médicis (1449-1492), Luca Landucci ne fait pas de jugement d'ordre moral, mais se contente d'exposer les événements.

« [...] Fu cacciato Niccolo Soderini, messer Dietisalvi e messer **Luca Pitti**, ch'erano e **capi contre a Piero di Cosimo de'Medici**, [...] ; **eccetto che messer Luca Pitti ; perchè feciono un parentado chè Messere dette per donna una sua figliula a Giavanno Tornabuoni e imparentati insieme, non ne fu mandato : lui rimaso amico e con buona pace.** »¹⁰⁰⁴

Le choix des informations semble être indicatif sur ce qui peut être perçu comme acceptable et normal. On peut imaginer que l'absence de commentaire de la part de Landucci puisse être l'indication d'une certaine tolérance face à ce phénomène. Si le népotisme semble être

¹⁰⁰³ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

¹⁰⁰⁴ LANDUCCI Luca, 1985: 9.

inacceptable et doit être combattu, le fait qu'un homme échappe au bannissement en raison de liens de parenté indirecte avec les Médicis paraît plus supportable.

Comment expliquer cette différence d'attitude ? Premièrement, on peut imaginer que les comportements clientélistes au sein de la structure ecclésiastique sont considérés par Luca Landucci comme intolérables. En revanche, il est moins sensible quand cela concerne le monde de la politique florentine. Deuxièmement, Luca Pitti profite surtout d'une protection judiciaire et on ne lui accorde pas de richesse ou d'honneur. Dans le cas du népotisme, on est face à des phénomènes où les personnes concernées acquièrent des ressources au détriment des autres. Troisièmement, on peut supposer que Luca Landucci aurait plus d'empathie pour la personne de Luca Pitti que pour des cardinaux corrompus. En résumé, nous pouvons suggérer un affaiblissement de la norme anti-clientéliste dans ce contexte par une tolérance accrue de la part du commerçant florentin.

En conclusion, nous pouvons suggérer l'idée que dans le cas de Landucci, les valeurs méritocratiques s'expriment surtout au niveau de la question du népotisme pontifical et donc dans un contexte religieux. Le cas de Pitti, lui, ne permet pas de conclure ce qu'il pense véritablement sur cette situation. Toutefois, en vue du fait que nous sommes dans le cadre d'un journal intime et si on considère avec quelle liberté il s'exprime dans d'autres passages, nous pouvons supposer qu'il pense ce qu'il écrit. S'il n'ajoute pas un commentaire particulier, on peut suggérer que le sujet ne l'inspire pas de sentiments particulièrement forts.

Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

Luca Landucci n'a pas écrit de manifeste politique, mais son journal nous permet de nous poser la question s'il a milité pour de nouvelles normes. À travers de l'entrée du journal sur la capitulation électorale, nous voyons ce qui est important pour Landucci.

« 1. Che on possi fare piu che due cadinali di sua consanguinita, quando mancasso el numero di 24, senpre vincendo co'due terzi de' cardinali.

2. El secondo, che fussi ubrigato a ragunare una congregazione di cristiani a ordinare la Santa Chiesa, e pensare contro a gli infedeli, e leggere due volte l'anno questi capitoli nella congregazione.

3. El terzo, che non possi trarre la Corte di Roma per l'Italia senza consenso della meta de' Cardinali, e per fuori di Italia bisogni 2/3 cardinali. »¹⁰⁰⁵

Peut-on parler de nouvelle norme au sujet de cette tentative de limiter le népotisme ? Pas directement. Toutefois, la capitulation présente une solution pragmatique. Elle ne tente pas d'interdire la nomination de cardinaux de la famille du pape, mais impose une limite.

Le népotisme semble avoir été accepté comme inévitable. Toutefois, on a le désir de rétablir un équilibre et de restaurer partiellement une norme méritocratique mise au défi par le clientélisme. Cela peut être considéré comme une nouvelle norme, du moins sur papier, avec pour but de permettre la cohabitation de la méritocratie avec le népotisme.

7.1.7 Piero di Marco Parenti

Quels types de justifications retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique (clientélisme et népotisme) ?

Dans son récit historiographique, Piero di Marco Parenti dénonce la famille des Médicis et leurs comportements clientélistes. Ces critiques nous permettent d'avoir la vision d'un adversaire affiché des Médicis et de connaître son argumentaire au fil de son histoire sur la République de Florence. Nous pouvons également analyser ses arguments contre le clientélisme en général et celui des Médicis.

Dans le passage qui suit, Parenti nous explique comment Piero de Médicis avait pour seul et unique objectif de se faire des soutiens. Le mot « fautori » apparaît plusieurs fois dans l'écrit historiographique de Piero di Marco Parenti et peut être traduit par « partisan ». Il est utilisé pour désigner les membres du réseau politique des Médicis. On peut imaginer que ce terme indique également de manière plus large l'idée de clients et créatures qui par définition même sont des partisans des Médicis.

« Piero de' Medici, volto allo intero governo della terra nostra, non li parendo interamente la cosa alla voglia sua succedessi, **a niente altro attendeva che a farsi fautori, aiutando e**

¹⁰⁰⁵ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

sovvenendo qualunque atto al reggimento li paressi, di cui lui poi nello stato valere si potessi. [...]»¹⁰⁰⁶

Ce qui est d'intérêt dans le cadre de la description faite par Parenti est qu'il affirme que Piero de Médicis se consacrait entièrement à chercher de nouveaux soutiens pour le régime. Il met également en avant les critères de sélection. Piero de Médicis cherchait à aider et à corrompre toute personne qui lui semblait utile pour le régime et qu'il pouvait se faire valoir dans les affaires de l'État. Peut-on comprendre ce passage comme une critique du clientélisme ? Le fait que Parenti mentionne que Piero de Médicis s'attelait exclusivement à cette tâche peut être interprété comme une critique sous-entendant que les Médicis négligeaient les affaires publiques.

Dans les passages ci-bas, Piero di Marco Parenti va aborder un autre phénomène clientéliste, à savoir celui mis en œuvre par les papes de son époque. Les écrits de Piero di Marco Parenti analysés dans le cadre de cette recherche ne couvrent pas les pontificats des Médicis. Toutefois, le constat que fait Parenti de l'élection d'Alexandre VI nous donne des informations substantielles sur la corruption pratiquée à l'époque dans le cadre de la Papauté et donc potentiellement durant les pontificats Médicis.

Nous avons trois passages. Le premier nous indique l'élection de Rodrigo Borgia, à l'époque vice-chancelier, comme pape sous le nom d'Alexandre VI.

« A di 5 entronono e' XXIII cardinali in conclave e dopo molte altercazioni finalmente, per la **corruttela grandissima dal Vececanceliere** a tutti quasi e' cardinali usatasi, creato fu lui pontefice, e chiamossi Alessandro sesto: [...] »¹⁰⁰⁷

Piero di Marco Parenti se montre particulièrement dur dans son jugement. Il affirme que Rodrigo Borgia fut élu pape à cause de l'énorme corruption pratiquée par ce dernier. Il mentionne aussi que presque tous les cardinaux avaient été corrompus par ce dernier. Cette accusation ouverte et directe de simonie est un acte très virulent considérant l'institution en jeu : la Papauté. On peut donc affirmer avec certitude que Piero di Marco Parenti condamne cet acte de corruption.

¹⁰⁰⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 32.

¹⁰⁰⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

Parenti enchaîne ensuite avec une critique plus détaillée à l'encontre du Pape.

« Avvenne questo fuori della comune openione per molti rispetti: prima **per essere lui catelano e tenuto di non perfetta fede**; poi per **essere publico simoniaco**; terzo per **avere molti figliulo e sempre essere vissuto voluttuosissimamente**. »¹⁰⁰⁸

L'accusation se fait sur quatre points : il serait un étranger, il manquerait de Foi, commettrait la simonie publiquement, il aurait de nombreux enfants et il vivrait dans la luxure. Sur tous ces points, trois abordent des questions d'ordre de moralité religieuse, mais le second concerne la simonie. On constate ici une confirmation que l'accusation de simonie est une critique ouverte à l'encontre le nouveau pape.

Dans le troisième passage, Piero Parenti aborde la question du népotisme.

« El Papa **cardinale fece un suo nipote subito**, il quale arcivescovo di Monreale si nominava e era. »¹⁰⁰⁹

Il ajoute à cette description le mot « subito » donc rapidement, suggérant qu'on n'est pas face à un processus lent et coutumier, mais devant une nomination plus rapide qu'usuelle. On peut suggérer que c'est une nouvelle critique à l'encontre de la politique du pape Alexandre VI, cette fois au sujet du népotisme pontifical.

Dans un autre extrait, Parenti aborde la question de la politique clientéliste des Médicis en parlant des détournements de fonds public en faveur du réseau politique de la famille des Médicis.

« Scopersesi Piero de' medici **consentire che molti cittadini del danaro publico si valessino, parte per acquistarsi fautori**, [...]. La quale cosa innanzi animo molti a richiedere del medesimo Piero; e per ovviarsi che e' danari del Commune non perissino, Piero alsì, per disdare inimicizia non contraessi, per publica provisione ordino che qualunque cittadino debitore al Comune fra uno mese pagasse, e il camerario delli Ificiali del Monte piu pagare senza lo stanziamento non potesse. »¹⁰¹⁰

¹⁰⁰⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

¹⁰⁰⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹⁰¹⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

La description faite par Piero di Marco Parenti nous explique comment des fonds de la commune de Florence étaient utilisés par Piero de Médicis pour se faire nouveaux partisans. Cette prédation des finances publiques est exposée par Piero Parenti. On peut en déduire qu'il veut dénoncer cette pratique.

Piero di Marco Parenti revient dans le passage suivant au pape Alexandre VI.

« El cardinale Ascanio, dapoi che in verità el Pontefice, **per fare il figliulo suo grande, con il re di Napoli si uni, benché guardato fussi, con molto suo tesoro di Roma e della forza del Pontefice uscì.** »¹⁰¹¹

La première remarque à faire est que Parenti dévoile que la mission du cardinal est faite non en son nom, mais pour le pape Alexandre VI avec pour but de rendre son fils grand. C'est une référence à la perspective pour le fils du pape d'acquérir en fief dans le royaume des Deux-Siciles. On peut confirmer cela en constatant que les enfants du pape Alexandre VI ont bel et bien reçu des titres et distinctions dans les territoires de l'Italie du Sud. Juan Boriga a été fait duc de Gandia et Jofré fut marié à la petite-fille du roi de Naples.¹⁰¹² Parenti dénonce donc le népotisme territorial du pape.

Parenti indique aussi qu'une grande quantité des ressources de la Papauté étaient détournées pour faire avancer la cause du fils du pape. Cette critique du népotisme du pape est non seulement particulièrement visible dans les écrits de Parenti, mais nous permet de constater qu'il avait une bonne connaissance des dérives du pontificat d'Alexandre VI.

Dans le prochain extrait de l'Histoire florentine, nous constatons comment Parenti critique les Médicis qui contrôlaient la République avec l'aide de leurs partisans.

« Già scoperto era Piero de' Medici violentemente, **con i suoi partigiani, tenere in Firenze lo stato, e ciò contro alla voglia essere della università de' cittadini.** »¹⁰¹³

¹⁰¹¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹⁰¹² <https://www.britannica.com/biography/Alexander-VI> (16.03.2018)

¹⁰¹³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

Nous constatons que ce contrôle est critiqué par Parenti comme contraire à la volonté des citoyens. Nous constatons aussi que Parenti souligne que le contrôle sur Florence ne s'exerçait pas par leur influence, leur fortune ou leur force militaire, mais à travers de leur clientèle. Nous constatons ici une critique directe contre le clientélisme des Médicis.

Dans l'extrait ci-bas, Parenti nous explique le changement d'attitude de la *Signoria* pendant la crise de 1494.

« La Signoria etiam di nuovo da Piero de' Medici fattasi, **ancorché cordiali amici suoi fussino, parse che in contrario subito si mutassi, e al bene publico si volgessi.** »¹⁰¹⁴

On voit une opposition entre l'amitié cordiale tenue par les membres d'une *Signoria* « faite » par Piero de Médicis et l'idéal du bien public. Une *Signoria* « faite » par un citoyen s'oppose à l'idéal méritocratique et surtout institutionnel d'une république comme Florence. On a ainsi une critique à l'encontre de la *Signoria* constituée par les Médicis et en même temps un éloge pour ceux qui reviennent à penser au bien public et donc s'affranchissent de leur statut de clients des Médicis.

Dans le passage ci-bas, Parenti explique le problème que posait le réseau politique des Médicis après l'exil définitif de Piero de Médicis.

« La confusione e discrepanza de' pareri fra' nostri cittadii di qui massime asceva : **che in principio tutti e' fautori di Piero de' Medici, cosi li aderenti al tirannico suo stato, dopo la partita sua intronati e inviliti rimasono, e, che peggio era, in grandissimo odio delli altri.** »¹⁰¹⁵

Les partisans des Médicis sont qualifiés comme des adhérents de l'État tyrannique. Parenti explique comment les partisans des Médicis avaient une grande haine des autres citoyens. Il affirme aussi que leurs adeptes étaient après le départ de Piero de Médicis misérable et abasourdi. Il y a donc une crise du réseau politique après l'exil et qui aux yeux de Parenti pose un souci pour la République, car les clients et créatures des Médicis étaient animés de

¹⁰¹⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 119.

¹⁰¹⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 317.

beaucoup de haine envers le reste de la population. La critique du réseau clientéliste des Médicis, décapité en cet instant, est particulièrement forte.

À la suite de l'exil des Médicis, Parenti nous décrit le climat politique et social à Florence.

« E' Primate eziandio, intra di loro discordi, **fautori s'aggiugnevano de' cittadini di minore qualita e ciascuno s'ingegnava di acquistarsi amici e farsi coda, la quale nel numero grande a favorire lo avessi: pero ciascuna setta e' suoi capi seguitando, la discordia e disunione manteneano.** Molti altri etiam, **senza seguitare capi si disperavano dello ottenere e' partiti**, chi per una, chi per altra cagione: in effetto, vedutosi eleggere ne' magistrati quando homini indegni per la comparazione de' competitori **quando de' complici di Piero de' Medici e del preterito stato**, quando de' seguaci di frate Ieronimo, quali chiamavano "colli torti", sempre c'era che biasimare. Nessuno, o pochi, si contentavano. »¹⁰¹⁶

Nous retrouvons comme dans le passage précédent, l'image de la discorde et de la désunion. La cause ici n'est pas les Médicis, mais les *primi*, donc les grandes familles. Parenti nous décrit ce processus de création de différents réseaux politiques concurrents et la naissance de factions. L'hégémonie politique des Médicis constatés dans le passage précédent est ainsi remplacée par un état de désunion qui crée une multiplicité de groupes politiques concurrents. Nous pouvons déduire de la manière dont Parenti décrit cette scène qu'il juge négativement la situation politique de l'époque.

Dans l'extrait ci-bas, Parenti aborde plus en détail le fonctionnement du réseau politique des Médicis après leur départ de Florence.

« Ne' medesimi tempi a San Casciano preso fu uno staffiere di Piero de' Medici, el Pentolino chiamato. **Portava lettere a Piero Corsini, come ad amico suo principale significandoli che con altri cittadini primarii fussi, in cui avea fede, e con loro ordinassi el modo come ritornare in casa sua potessi.** »¹⁰¹⁷

Piero Parenti nous raconte l'échange avec Piero Corsini. Cela nous permet d'avoir une vue sur le réseau politique des Médicis de l'époque et surtout d'apprendre que le réseau politique des Médicis était encore actif. Il mentionne aussi que les Médicis étaient en contact avec des

¹⁰¹⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 318.

¹⁰¹⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 235.

gens issus des grandes familles florentines. Le fait que Parenti nous cite les noms exacts des personnes impliqués permet de suggérer qu'il devait avoir accès à ce type d'information de première main ou qu'elles étaient très largement connues par le public de l'époque.

Dans l'extrait qui suit, Parenti reprend la thématique de l'influence de la clientèle des Médicis.

« Mentre simili tumulti seguivano, si divulgo come per opera di Piero de' Medici alcuni nostri cittadini in Firenze **a pezzi tagliati sarebbono**: infra questio si nominavano **Iacopo de' Neri, Alfonso Strozzi, Guglielmo de' Pazzi e Girolamo Martelli.** »¹⁰¹⁸

Nous voyons ici les noms des principales personnes concernées par l'affaire. Cela nous permet de connaître la composition du réseau politique. Également, nous pouvons déterminer que les gens de l'époque étaient au courant sur l'étendue du réseau, du moins en ce qui concerne un certain nombre de ses protagonistes.

Parenti continue sa critique à l'encontre des Médicis dans un passage supplémentaire en mentionnant comment Piero de Médicis voulait nuire la République florentine avec l'aide de soutiens.

« Intendeasi etiam **Piero de' Medici farsi con gente forte e a' danni nostri venire, tenendo intelligenza a Cortona, la quale, subit che lui in Montepulciano fussi, si ribellassi.** »¹⁰¹⁹

Les Médicis voulaient renforcer leur clientèle dans l'objectif de reprendre le pouvoir à Florence. Cela est jugé négativement par Parenti qui parle de cette action comme d'une tentative de faire des dommages à la République de Florence. Il fait aussi référence à des tentatives de rébellion donc mettant en cause la stabilité de la République.

Toutefois, Piero Parenti ne se cantonne pas à seulement parler du cas du pape Alexandre VI et des Médicis. Il mentionne aussi Savonarole et ce que ce dernier pensait sur les causes des dissensions au sein de Florence.

« frate Ieronimo di nuovo in predicatione mostro come la dissunione nostra causa era di multi nostri mali: la quale nasceva della **superbia e ambizione di molti cittadini, inoltre dalla**

¹⁰¹⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 272s.

¹⁰¹⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 279.

ingratitude e negligenza de' magistrati. Nella quale predicazione particolarmente tocco el vivo, scoprendosi in modo tutore e difensore del nostro popolo **contro a chi cercassi perturbare tale regimento che di piu richiedere no si potea;** »¹⁰²⁰

Les arguments clés de Savonarole sont que l'arrogance et l'ambition de beaucoup de citoyens, combiné avec l'ingratitude et négligence des magistrats seraient la cause de la désunion. Si nous analysons ces éléments, pouvons-nous trouver des indications concernant le clientélisme ?

La référence aux ambitions et à l'arrogance des citoyens, est-elle une référence aux *primi* qui restaurent leurs réseaux politiques comme nous avons vu précédemment ? Étant donné que les passages sont tous présents dans le même document, la possibilité de connexions directes existe. Dans l'extrait en question, nous retrouvons l'indication que le comportement des *primi* maintenait la discorde et la désunion. Nous constatons donc que le mot désunion revient au fil du document.

Si nous considérons que ce lien existe, alors la compétition politique qui a suivi le départ des Médicis aurait créé des troubles et des phénomènes de désunion dans la cité de Florence.

Comment interpréter la description faite des magistrats ? Parenti parle de l'ingratitude et de la négligence des magistrats. La négligence des magistrats peut être comprise comme une incapacité d'exercer de manière compétente leurs fonctions. Ce procès en incompétence est moins intéressant pour notre analyse. Il semble plus pertinent de se pencher sur l'accusation d'ingratitude. Ingratitude envers qui ? Peut-on l'interpréter comme une ingratitude envers les instances qui les ont élus ? Et sous quelle forme ? Est-ce que nous pouvons avancer la possibilité que Parenti nous affirme que les magistrats s'affranchissaient du devoir de loyauté envers les institutions de la République et poursuivaient des intérêts privés voire ceux du réseau politique auquel ils appartenaient ? Parenti ne donne pas plus de détails.

Nous pouvons toutefois suggérer que Parenti lamente la situation politique de l'époque et qu'il critique ouvertement, en donnant la parole à Savonarole, certains comportements.

¹⁰²⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 280.

Nous revenons ainsi au cas des Médicis, sujet central chez Parenti. Dans le passage qui suit, Parenti nous décrit comment le réseau politique des Médicis s'agitait pour défendre la cause de Piero de Médicis et tentait de permettre son retour à Florence.

« Mentre che tra la nostra Signoria e la Maesta del re di Francia le sopradette cerimonie si essequivano, **la mogliera di Piero e' Medici colla madre, donna di autorità e governo, inoltre Lorenzo Tornabuoni, Giannozzo Pucci, e li altri complici di Piero, a niente altro attendevano che con subornazione, corruttele e a tutte altre vie iniquissime, persuadere a' governatori del Re che ingiustamente Piero de' Medici cacciato suto era di Firenze;** e che lo **facessino ritornare**, a cagione che la verità s'intendessi e esso proprio potessi deli appostili falsi da altri cittadini difendersi, e colla Maestà del e giustificarsi. [...] »¹⁰²¹

Parenti décrit la mobilisation du réseau politique des Médicis. Il les traite de complices. Le mot complice n'est pas anodin, car lié à l'idée de criminalité. Par ce choix de mot, nous constatons que Parenti met les actions du groupe dans un contexte d'illégalité.

Les clients et créatures s'attellent ensuite à tenter de corrompre les ministres du roi. Nous constatons que Parenti juge négativement ces tentatives de corruption. Il parle de soudoyer et de corrompre, deux termes qu'on trouve que rarement dans ce contexte. Cela démontre un jugement particulièrement dur, car faisant référence à des infractions juridiques et surtout aux mœurs, d'où la référence aux « *vie iniquissime* ».

Nous pouvons en résumé voir dans ce passage une condamnation sans équivoque de la clientèle des Médicis et de leurs actions. Il faut souligner que c'est un passage qui condamne aussi clairement la corruption sans utiliser d'euphémismes.

La puissance du réseau des Médicis est traitée par Parenti dans l'extrait qui suit.

« Onde io a sufficienza commendare on posso la generosita dell'animo del nostro popolo il quale, con il re di Francia in casa, e circondato da molte, migliaia di sue persone, in sospetto etiam di **molti e potentissimi cittadini di Piero fautori**, ardi, per la preservazione della sua libertà, ostare alla volontà di quello, e vivamente dinegare le inoneste sue domande. »¹⁰²²

¹⁰²¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 135.

¹⁰²² PARENTI Piero di Marco, 1994: 145.

Nous trouvons ici une indication très intéressante sur l'étendue et aussi la qualité de la clientèle de Piero de Médicis. Parenti décrit le réseau comme nombreux et composé de puissants citoyens. L'indication de nombreux et puissant n'est pas sans importance, car cela implique qu'une partie de l'élite florentine était concernée. On pourrait aussi avancer l'idée que Parenti fait référence à l'étendue verticale du réseau. En somme, il serait composé de nombreux citoyens donc de la classe moyenne et aussi de citoyens de l'élite. Vu la structure de la phrase, il semble plus probable d'avancer l'idée d'un grand nombre de membres de l'élite.

Parenti nous décrit dans le passage qui suit la situation en lien avec le détournement de fonds mis en place par les Médicis pendant la période de leur domination sur la République de Florence. Il explique aussi comment on traita l'affaire.

« [...] Essi con diligenza e' conti rivedendoli, cosi etiam e' del Comune esaminando, trovarono che quantità grande di danari del Comune consentito avea si usurpassino da Lorenzo e Piero de' medici, e da altri cittadini, siccome a suoi quaderno appariva e non altrove.

Da questo, volatre si vollono a confinare e amunire alquanti cittadibi amicissimi di Piero de' Medici e del preterito stato, ma da' Primati loro consentito non fu. Assegnorono per cagione non volere dare compagni di qualità a Piero de' Medici, »¹⁰²³

Il est intéressant de constater que le détournement de fonds est explicitement mentionné dans ce document. Ce qui semble le plus intéressant est quand Parenti explique pourquoi les citoyens n'avaient pas été mis en poursuite. L'idée de ne pas vouloir donner de la « compagnie de qualité » suggère deux choses. Premièrement, les citoyens concernés étaient membres de l'élite d'où le qualificatif « de qualité ». Également, on craignait de les voir prendre le parti des Médicis si on les exilait. Peut-on y voir une tentative d'essayer d'endiguer la taille du réseau politique médicéen en prenant garde de ne pas leur donner des adeptes et soutiens supplémentaires ?

Parenti décrit l'étude des comptes en la qualifiant de « diligente » donc faite avec soin. On peut en déduire que Piero di Marco Parenti soutient l'action de mettre les comptes à l'étude

¹⁰²³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 153.

et de dévoiler les détournements de fonds. Autrement, il aurait été surprenant de le voir qualifier l'enquête avec le mot « diligent ». Le fait qu'il donne comme explication du refus de poursuivre les citoyens des arguments d'ordre politique suggère qu'il ne soutient pas le détournement de fonds organisés par les clients des Médicis. Il faut aussi noter que selon Parenti, il est possible que l'opposition des *primi* vînt du fait qu'ils voulaient protéger leurs parents de toute poursuite.

Dans l'extrait suivant, Piero Parenti décrit le départ de Piero de Médicis dans le but d'aller à la rencontre du Roi de France.

« Piero de' Medici, **per i conforti de' suoi partigiani qui di Firenze**, e perché così etiam pareva a lui, da Vinegia parti per al re di Francia condursi, e insieme con uno mandatario francese a Città di Castello con grandissimo onore capito. »¹⁰²⁴

Parenti note que Piero de Médicis part pour rassurer ses partisans. À quoi cela pouvait-il faire référence ? Peut-on l'interpréter comme une tentative de rassurer la clientèle ? Dans ce cas, le mot confort fait référence au bien-être psychologique des partisans de Médicis. Dans ce cas, la crise qui entoure l'arrivée du roi de France avec son armée française pourrait être un moment de forte tension pour la clientèle des Médicis.

Parenti nous explique dans l'extrait qui suit les motivations du retour du cardinal de Médicis à Florence.

« **Fu causa della tornata del Cardinale il volere augmentare favore qui nella terra a Piero, impero che alquanti de' principali cittadini pue pareva che si risentissino a non volerli interamentere cedere.** Di questo temendo, altri principali uomini, di non così naturale reggimento, confortarono Piero al fare venir il Cardinale, perché e nuove vicitazioni, e moltitudine di faccende e pratiche s'aggiugnere bono, donde il popolare concorso alla casa de' Medici verrebbe a moltiplicare. [...] »¹⁰²⁵

L'extrait suggère que les grands citoyens désapprouvaient Piero de Médicis et c'est le cardinal de Médicis qui était celui qui pouvait venir remédier à la situation.

¹⁰²⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 163.

¹⁰²⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 30s.

La question qu'on peut se poser est de savoir si le retour du cardinal n'indique pas un déplacement du centre de gravité du réseau politique des Médicis. À savoir que la position du chef du réseau n'est pas incontestable. Toutefois, nous n'avons pas d'indications supplémentaires de la part de Parenti pour déterminer s'il existait un début de lutte pour déterminer qui était le véritable chef de la clientèle des Médicis.

Parenti mentionne ensuite le cas d'Agnolo Niccolini et comment celui-ci ne savait pas quoi faire face aux évolutions à Florence.

« Messer Agnolo Niccolini, poi che imbasciadore mandatsi al re di Francia innanzi che in Firenze venissi, per sospetto la volta prese verso Ferrara, né, mai qui in Firenze s'appresento, dubbio e sospeso per buon tempo stette se ripatriassi o non : dall' una parte nessuna novità fatta vedea a **delli altri cittadini, equali a lui e complici di Piero de' Medici; dall'altra la coscienza delle male fatte cose**, e la offesione verso de' figliuoloi di Pierfrancesco lo sbigottivano. »¹⁰²⁶

Dans l'extrait, on fait référence à des citoyens égaux à lui et complices de Piero de Médicis. On y retrouve à nouveau un langage juridique qui parle de complicité. Les citoyens « égaux » peuvent faire référence à des citoyens étant issus de l'élite florentine. On constate donc à nouveau des références à l'existence d'un certain nombre de citoyens des élites qui faisaient partie de la clientèle Médicis.

Parenti aborde ensuite la question du caractère de Piero de Médicis, mais aussi la réaction de la clientèle face à la situation politique à Florence.

« La qual cose inesasi, tanto spavento dette alla città nostra quanto forse mai per altro tempo si ricordi. Impero che, **conosciutosi la temerarietà e rabbia di Piero, intesosi la preparazione e a l'arme e a l'altre cose quale faceano segretamente e' complici suoi**, e' quali già essere scoperti e notati da li altri cittadini si vedeano, **e per fermo teneano di avere a perdere lo stato**, indubitatamente si credea che a l'arme si verrebbe, e i cittadini insieme s'appiccherebbono; onde la ruina e il sacco di firenze seguirebbe, si per la uccisione intra di loro, la quale suta sarebbe grandissima, si per la moltitudine di franciosi e altre generazioni,

¹⁰²⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 183.

le quali in Firenze si trovavano, e a l'una delle parti s'accostassino convenia: oltre di questo desiderando il guadagno, a cui facilmente ciascuno inclina. »¹⁰²⁷

Piero di Marco Parenti nous décrit un Piero de Médicis enragé et téméraire. Ces deux qualificatifs ne sont pas anodins, car ils impliquent un caractère qui conduit à faire des actions imprévisibles. Parenti nous explique aussi comment les membres du réseau politique des Médicis se préparaient en secret à prendre les armes, car ils risquaient de perdre l'État. On peut le comprendre comme une manière de dire que si les Médicis tombaient, ils risqueraient de perdre tous les avantages qu'ils avaient en tant que clients des Médicis. Parenti juge cela négativement. On craignait que la cité tombe dans la ruine et finisse pillée.

Auprès de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

Pouvons-nous faire un lien entre Piero di Marco Parenti et des auteurs de l'Antiquité ? Dans le cadre de notre enquête, nous pouvons essayer de voir si Piero di Marco Parenti s'inspire dans son style, mais aussi dans certains thèmes de sources antiques.

Sa *Storia fiorentina* qui nous sert de base pour notre enquête s'inscrit dans une longue tradition. La *Storia fiorentina* se présente comme un ouvrage historiographique qui nous retrace l'histoire florentine de la fin du 15^e siècle jusqu'au début du 16^e.¹⁰²⁸ Nous retrouvons des écrits similaires dans l'Antiquité, à savoir des documents retraçant les événements historiques sur plusieurs décennies.

Nous pouvons prendre comme premier exemple l'*Ad urbe condita* de Tite-Live, ouvrage retraçant l'Histoire romaine jusqu'à l'an 9.¹⁰²⁹

Le premier passage est un extrait de la *Storia fiorentina* de Parenti.

« Non poteano credere molti che il re di Francia della fede sua verso questa città mancassi, cioè che a Piero de' Medici perdonassi, perché di così promesso aveano e' suoi ambasciatori: essere interamente volta la Maestà Sua alla liberazione di questa città. »¹⁰³⁰

¹⁰²⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 136.

¹⁰²⁸ http://www.treccani.it/enciclopedia/piero-parenti_%28Dizionario-Biografico%29 (14.12.2017)

¹⁰²⁹ <https://www.britannica.com/biography/Livy> (12.01.2018)

¹⁰³⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 112.

Le second extrait est un passage d'*Ad urbe condita* de Tite-Live.

« Acilius consul ab Thermopylis Heracleam ad Aetolos praemisit, ut tunc saltem experti regiam uanitatem resipiscerent, traditaque Heraclea cogitarent de petenda ab senatu seu furoris sui seu erroris uenia. Et ceteras Graeciae civitates defecisse eo bello ab optime meritis Romanis, sed quia ost fugam regis, cuius fiducia officio decessissent, non addidissent pertinaciam culpaе, in fidem receptas esse. »¹⁰³¹

Dans les deux passages, nous constatons que les écrivains parlent d'enjeux diplomatiques pour leurs sociétés respectives. Parenti, c'est la République de Florence qui interagit avec le roi de France alors que chez Tite-Live, on aborde la question de la politique romaine en Grèce. Tous les deux s'engagent dans un effort pour retracer les événements historiques. Les différences qu'on peut noter entre les deux auteurs, à part le fait d'être issu d'époques et cultures différentes, sont l'ampleur chronologique de l'effort historiographique. Tite-Live retrace plusieurs siècles d'histoire de la République romaine jusqu'au début du principat ; pendant que Parenti narre surtout les événements historiques de son époque.

Nous pouvons aussi citer Tacite.¹⁰³² L'extrait suivant vient des annales de Tacite. Il est opportun de mentionner aussi l'existence d'un autre ouvrage, l'*Histoire*.¹⁰³³

« Urbem Romam a principio reges habuere ; libertatem et consulatum L. Brutus instituit. Dictaturae ad tempus sumebantur ; neque decemviralis potestas ultra biennium, neque tribunorum militum consulate ius diu valuit. Non Cinnae, non Sullae longa dominatio ; et Pompei Crassique potentia cito in Caesarem, Lepidi atque Antonii arma in Augustum cessere, qui cuncta, discordiis civilibus fessa, nomine principis sub imperium accepit. »¹⁰³⁴

Nous retrouvons le style de la narration historiographique qui dans sa structure fondamentale est similaire à celle utilisée par Parenti. Comme chez Tite-Live, Tacite met son projet historiographique dans un contexte chronologique beaucoup plus large, commençant avec la fondation de Rome et allant jusqu'au règne d'Auguste.

¹⁰³¹ LIVE Tite, 1999: 29.

¹⁰³² <https://www.britannica.com/biography/Tacitus-Roman-historian> (26.12.2019)

¹⁰³³ TACITUS Cornleius, 1978.

¹⁰³⁴ TACITUS Cornleius, 1978: 4.

Nous avons aussi un autre passage qui est d'intérêt de la part de Tite-Live afin de comparer le style des auteurs entre eux.

« Proditoribus extemplo in vincla coniectis, de legatis paululum addubitatum est : et, quanquam uisi sunt commisisse ut hostium loco essent, ius tamen gentium valuit. »¹⁰³⁵

Dans le passage ci-dessus, Tite-Live affirme que les conspirateurs furent saisis et qu'on décida de ne pas les traiter comme des forces ennemies, mais selon l'*ius gentium*. Ce commentaire est intéressant, car il représente un jugement moral de la part de Tite-Live qui se rapproche des jugements que porte par exemple Piero Parenti quand il critique les Médicis comme dans le passage suivant.

« La confusione e discrepanza de' pareri fra' nostri cittadii di qui massime asceva : **che in principio tutti e' fautori di Piero de' Medici, cosi li aderenti al tirannico suo stato, dopo la partita sua intronati e inviliti rimasono, e, che peggio era, in grandissimo odio delli altri.** »¹⁰³⁶

On voit donc dans les deux sources une tendance à faire infuser des jugements personnels sur des événements et situations passé ce qui crée des points communs supplémentaires entre les auteurs antiques et Parenti.

Pour conclure, nous pouvons constater que Parenti reprend la tradition historiographique qu'on retrouve chez les auteurs de l'Antiquité comme Tacite et Tite-Live.

Après avoir constaté des similitudes dans le style, nous pouvons nous demander si Parenti reprend des thèmes qu'on peut retrouver chez d'autres penseurs de l'Antiquité. Dans le passage suivant, nous pouvons voir comment Parenti décrit de quelle manière Piero de Médicis gouvernait la cité de Florence.

« In effetto **dissensione e disunione intra e' primi dello stato si scoperse**, e giudizio si fece **cio ordine di Piero fussi, a cagione che nessuno cittadino grande e riputato divenissi;**

¹⁰³⁵ TITE Live, 1954: 7.

¹⁰³⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 317.

anzi a lui la somma e impotanza dello stato s'attribuissi non altrimenti che al padre suo Lorenzo, il quale con un solo cenno tutti li altri cittadini alla volontà sua restringeva. »¹⁰³⁷

On peut le comparer avec l'extrait suivant de *La Politique* d'Aristote.

« En les résumant, on peut les classer sous trois chefs principaux, qui sont le **but permanent de la tyrannie** : d'abord, **l'abaissement moral des sujets** ; car des âmes avilies ne pensent jamais à conspirer ; en second lieu, la **défiance des citoyens les uns à l'égard des autres** ; car la tyrannie ne peut être renversée qu'autant que des citoyens ont assez d'unions pour se concerter. Aussi, le tyran poursuit-il les hommes de bien comme les ennemis directs de sa puissance, non pas seulement parce que ces hommes-là repoussent tout despotisme comme dégradant, mais encore parce qu'ils ont foi en eux-mêmes et obtiennent la confiance des autres, et qu'ils sont incapables de se trahir entre eux ou de trahir qui que ce soit. Enfin, le troisième **objet que poursuit la tyrannie, c'est l'affaiblissement et l'appauvrissement des sujets ; car on n'entreprend guères une chose impossible, ni par conséquent de détruire la tyrannie quand on n'a pas les moyens de la renverser.** »¹⁰³⁸

On constate une série de similitudes entre les deux extraits. Premièrement, Aristote parle d'abaissement moral des sujets, chose qui chez Parenti résonne avec l'ambition de Piero de Médicis de s'assurer que nul ne devienne « grand et réputé ». Si les formulations sont distinctes, on remarque l'idée est similaire. Deuxièmement, nous avons chez Aristote l'idée que le but du tyran serait de s'assurer que les citoyens soient dans un état de méfiance permanente entre eux. Parenti mentionne que les principaux citoyens étaient désunis et se disputaient entre eux. Les passages sont à nouveau très proches.

Est-ce que Parenti cherche à faire référence à Aristote ? On peut imaginer que comme les contextes sont semblables que les deux penseurs arrivent aux mêmes constats. On peut aussi imaginer que Parenti s'inspire délibérément d'Aristote pour décrire la tyrannie des Médicis.

Nous trouvons d'autres passages avec de possibles similitudes entre Parenti et Aristote.

Les deux premiers extraits sont de la *Storia fiorentina* de Parenti et décrivent comment les Médicis ont détourné des fonds publics.

¹⁰³⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 60s.

¹⁰³⁸ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 158.

« [...] Essi con diligenza e' conti rivedendoli, cosi etiam e' del Comune esaminando, trovarono che quantità grande di danari del Comune consentito avea si usurpassino da Lorenzo e Piero de' medici, e da altri cittadini, siccome a suoi quaderno appariva e non altrove.

« Scopersesi Piero de' medici consentire che molti cittadini del danaro publico si valessino, parte per acquistarsi fautori, parte per solo non monastrarsi di detto danaro usurpatore, benchi esso di gran lunga nella quantità li altri avanzassi. » [...] »¹⁰³⁹

Aristote parle également du rôle de l'argent et des dilapidations dans ses écrits.

« **La corruption amena des dilapidations publiques, et créa fort probablement, par suite de l'estime toute particulière accordée à l'argent, des oligarchies.** Celles-ci se changèrent d'abord en tyrannies, comme les tyrannies se changèrent bientôt en démagogies. **La honteuse cupidité des gouvernants,** tendant sans cesse à restreindre leur nombre, fortifia d'autant les masses, qui purent bientôt renverser les oppresseurs et saisir le pouvoir pour elles-mêmes. Plus tard, l'accroissement des États ne permit guère d'adopter une autre forme de gouvernement que la démocratie. »¹⁰⁴⁰

Pouvons-nous faire un lien entre ce passage et le récit de Parenti ? Nous constatons que les deux auteurs abordent la question de l'argent et son rôle durant une tyrannie. Tous les deux parlent de corruption ; Aristote le mentionne nominalement et Parenti décrit les détournements de fonds faits par les Médicis.

Nous avons aussi une série de divergences entre les deux auteurs. Chez Aristote, la corruption et le gaspillage des fonds publics créent des oligarchies et donc s'inscrivent dans l'idée des régimes politiques et leur dégénération.¹⁰⁴¹ Dans la *Storia fiorentina*, Piero di Marco Parenti prend une autre approche en critiquant les détournements de fonds comme un acte de corruption qui confirme la nature tyrannique des Médicis. Si nous constatons donc des ressemblances thématiques, l'objectif de la description est très différent. Nous pouvons donc avancer l'hypothèse que si les deux auteurs abordent la question des détournements des fonds

¹⁰³⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹⁰⁴⁰ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 66.

¹⁰⁴¹ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 53.

publics, le lien s'arrête là. Parenti cherche surtout à dénoncer la politique de corruption généralisée mise en place par les Médicis.

Pour conclure, nous pouvons aussi nous pencher sur l'extrait où Parenti décrit le caractère du pape Alexandre VI.

« Avvenne questo fuori della comune openione per molti rispetti: prima per essere lui catelano e **tenuto di non perfetta fede**; poi per essere **publico simoniaco**; terzo per avere molti filgliulo e sempre **essere vissuto voluttuosissimamente**. »¹⁰⁴²

Parenti nous dit que le pape Alexandre VI était réputé pour être de foi imparfaite. On l'accusait de pratiquer la simonie et de s'adonner aux plaisirs sexuels. On peut comparer la description faite par Parenti avec un extrait d'une lettre de l'apôtre Timothée qui définit les qualités nécessaires pour devenir évêque.

« Cette parole est certaine : Si quelqu'un aspire à la charge d'évêque, il désire une œuvre excellente. Il faut donc que l'évêque **soit irréprochable**, mari d'une seule femme, sobre, **modéré, réglé dans sa conduite**, hospitalier, propre à l'enseignement.

Il faut qu'il ne soit ni adonné au vin, ni violent, mais indulgent, pacifique, désintéressé. Il faut qu'il dirige bien sa propre maison, et qu'il tienne ses enfants dans la soumission et dans une parfaite honnêteté ; car si quelqu'un ne sait pas diriger sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'Église de Dieu ? »¹⁰⁴³

On peut constater une opposition flagrante entre ce qui est prescrit par l'apôtre Timothée et la réalité présentée par Parenti. Au candidat irréprochable, modéré et d'une conduite réglée de Timothée, Parenti présente un pape Alexandre VI qui achète sa charge, s'adonne à la débauche et est d'une foi imparfaite. Le pape Alexandre VI est donc, par la description faite par Parenti, opposé à l'idéal de Timothée.

Les deux passages divergent dans le style et dans leur approche. Timothée adopte un style prescriptif alors que Parenti présente le nouveau pape. Toutefois, ils sont tous les deux d'accord qu'un homme de peu de foi et de mauvaise vie ne devrait pas accéder à une charge ecclésiastique. Nous pouvons donc avancer l'hypothèse que Parenti s'inscrit dans une vision

¹⁰⁴² PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

¹⁰⁴³ Bible Louis Segond, 1 Timothée 3: 1-5.

chrétienne et traditionnelle des critères nécessaires pour un homme voulant exercer l'autorité au sein de l'Église.

Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

Dans ce chapitre, nous allons nous poser la question si on retrouve des arguments antiques dans les écrits de Parenti. Cela est tout important, car Parenti adopte un positionnement très politique et même partisan au fil de son écrit historiographique, critiquant de manière systématique les Médicis et leur manière de gouverner.

Nous avons pu constater que Parenti ne cite pas nominalement des autorités antiques. Toutefois, nous pouvons essayer de deviner dans quelle tradition intellectuelle il s'inscrit.

Nous allons pour cela nous appuyer sur l'extrait suivant des écrits de Piero di Marco Parenti. Dans cet extrait, qui est la suite d'un passage déjà étudié précédemment, nous constatons que Parenti reprend en main l'argument de la tyrannie.

« [...] Quando a quella paressi che **tirannicamente, e non come cittadino Piero vivuto fussi, erano contenti andassi in essilio**, o quale atra pena conveniente sopportassi; quando per invidia, o dalla opposita parte o per altri rispetti seguita, la espulsione sua fussi suta, la Maestà del re componessi le differenze, terminassi la cosa in buona forma e la città in concordia e unione fermassi. »¹⁰⁴⁴

L'idée du comportement tyrannique d'un citoyen n'est pas une chose anodine. Nous retrouvons même la problématique dans les écrits d'un des plus grands auteurs et orateurs de l'Antiquité : Cicéron. Plus précisément, dans ses discours contre Catilina. C'est pourquoi il est intéressant de tenter une comparaison entre le discours de Cicéron avec les déclarations de Parenti au sujet de Piero de Médicis.

« À quelle vie, Catilina, es-tu désormais condamné ? [...] Oui, je le jure, si mes esclaves me redoutaient comme tous les citoyens te redoutent, je me croirais forcé d'abandonner ma maison : et tu ne crois pas devoir abandonner la ville ! [...] »¹⁰⁴⁵

¹⁰⁴⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 135.

¹⁰⁴⁵ NISARD Désiré, 1848: 561.

Nous retrouvons ici une référence à l'exil. Cicéron dit que Catilina est tellement hait qu'il fasse bien de quitter la cité de Rome. Cicéron sous-entend cela en faisant une comparaison avec le maître qui, s'il était haï par ses esclaves comme Catilina l'est par les citoyens, devrait quitter sa demeure.

L'extrait ci-bas aborde le comportement de Catilina par rapport à l'État romain. Cicéron fait parler la République à travers l'allégorie de la mère commune. C'est donc la mère patrie qui s'adresse à Catilina dans ce discours et l'accuse d'avoir tyrannisé le peuple romain.

« La patrie, qui est notre mère commune, te hait ; elle te craint ; depuis longtemps elle a jugé les desseins parricides qui t'occupent tout entier. Eh quoi ! tu mépriseras son autorité sacrée ! tu te révolteras contre son jugement ! tu braveras sa puissance ! Je crois l'entendre en ce moment t'adresser la parole. « Catilina, » semble-t-elle te dire, « depuis quelques années il ne s'est pas commis un forfait dont tu ne sois l'auteur, pas un scandale où tu n'aies pris part. Toi seul as eu le privilège d'égorger impunément les citoyens, de tyranniser et de piller les alliés. Contre toi les lois sont muettes, et les tribunaux, impuissants ; ou plutôt tu les as renversés, anéantis. [...] Pars donc, et délivre-moi des terreurs qui m'obsèdent si elles sont fondées, afin que je ne périsse point ; si elles sont chimériques, afin que je cesse de craindre. »¹⁰⁴⁶

Cicéron décrit cette tyrannie. Il la décrit comme la mise en déroute des institutions. Cette idée de la mainmise sur les institutions est aussi mentionnée par Parenti.

« Già scoperto era Piero de' Medici violentemente, **con i suoi partigiani, tenere in Firenze lo stato, e cio contro alla voglia essere della università de' cittadini.** »¹⁰⁴⁷

L'idée d'un citoyen qui renverse ou prend le contrôle des institutions est présente chez les deux auteurs, même si le contexte varie légèrement. Dans le cas de Catilina, nous nous retrouvons dans le cadre d'une crise momentanée au sein d'un système républicain encore fonctionnel.¹⁰⁴⁸ Cicéron défend donc les institutions comme elles sont en place face à un citoyen dont les comportements sont dénoncés. Dans le cas de Parenti, il dénonce le comportement de Piero de Médicis.

¹⁰⁴⁶ NISARD Désiré, 1848: 561.

¹⁰⁴⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹⁰⁴⁸ LECLANT Jean, 2005: 429-430.

Les deux parlent d'un citoyen qui ne gouverne pas dans le cadre d'institutions opérationnelles, mais d'un citoyen qui contrôle toute la cité avec l'aide de ses partisans et qui a créé un régime répressif.

Il faut noter quelques différences d'ordre stylistique. Dans le cas de Cicéron, nous avons un discours alors que Parenti écrit une œuvre historiographique. L'audience et le temps disponible pour développer un argumentaire sont différents, ce qui explique que chez Parenti, la critique se trouve plus diluée à travers le récit des bouleversements politiques à Florence durant cette époque.

Toutefois, ces variations n'empêchent pas de constater certaines similitudes entre les deux textes. Parenti et Cicéron défendent chacun leurs républiques respectives. Cicéron en faisant parler la mère patrie et Parenti en parlant de la volonté de tous les citoyens. Ces deux incarnations de la chose publique sont confrontées aux agissements d'un citoyen s'étant imposé dans un système républicain par la violence et qui menace la République.

Nous retrouvons aussi des références au rôle tenu par les partisans et complices du citoyen ennemi de la République. Dans le cas de Piero de Médicis, nous avons des indications sur les partisans de Piero de Médicis qui l'aident à maintenir la République sous son contrôle.

« Già scoperto era Piero de' Medici violentemente, **con i suoi partigiani**, tenere in Firenze lo stato, e cio contro alla voglia essere della università de' cittadini. »¹⁰⁴⁹

Cicéron fait référence aux complices de Catilina. Celui-ci aurait abandonné ces derniers face à la menace de répression.

« Je suppose qu'aujourd'hui Catilina, surpris par ma vigilance, déconcertée par mes efforts et mon dévouement, s'effrayât tout à coup, changeât de résolution, **abandonnât ses complices**, renonçât à ses projets de guerre, quittât le chemin du crime et de la rébellion, pour prendre celui de la fuite et de l'exil, [...]. »¹⁰⁵⁰

Les partisans semblent jouir d'une plus grande importance dans le texte de Parenti, mais la référence aux complices faites par Cicéron ne semble pas complètement négligeable, car elle

¹⁰⁴⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹⁰⁵⁰ NISARD Désiré, 1848: 570.

révèle que Catilina n'est pas un homme solitaire, mais à la tête d'un réseau. La question se pose si les complices imaginés par Cicéron sont comme chez Parenti des clients et créatures ou plutôt des alliés de circonstance. Cicéron ne nous offre pas plus de détails à ce sujet. Cela est le contraire chez Parenti où nous trouvons même des listes de noms des principaux partisans des Médicis.

Nous trouvons des liens avec d'autres auteurs de l'Antiquité. Pour reprendre une citation précédemment abordée, nous avons chez Parenti l'idée du règne contre la volonté populaire.

« Già scoperto era Piero de' Medici violentemente, con i suoi partigiani, tenere in Firenze lo stato, e cio **contro alla voglia essere della università de' cittadini**. »¹⁰⁵¹

Nous retrouvons l'idée de gouvernement à l'encontre de la liberté populaire chez un autre auteur antique : Platon. Il a dans son œuvre *Le Politique* une idée similaire.

« D'autre part, en déclarant le politique chef de la cité tout entière, nous avons omis de dire qu'à la différence du pasteur divin, il pouvait commander **contre la volonté de ses sujets, et devenir ainsi un tyran** au lieu d'un roi. »¹⁰⁵²

Pour Platon, la tyrannie se distingue qu'on gouverne contre la volonté des sujets. C'est presque au mot près la même position qu'on peut retrouver dans la critique de Parenti à l'encontre des Médicis. La différence qu'on peut relever est que les Médicis imposent cette tyrannie avec l'aide de partisans. On ne trouve pas la mention des partisans chez Platon. Cette différence peut s'expliquer par le fait que chez Platon, nous sommes au niveau d'un ouvrage théorique, alors que la *Storia fiorentina* de Parenti veut narrer des événements historiques. L'importance du concept du gouvernement par les partisans semble s'expliquer par le fait que dans le cas des Médicis, le réseau politique est essentiel à leur pouvoir. Parenti analyse cela en montrant comment la volonté de tous les citoyens de Florence est réprimée par les Médicis et leur clientèle.

¹⁰⁵¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹⁰⁵² PLATON, 2012: 48.

On constate donc que l'idée de la tyrannie et du rapport au respect de la volonté populaire est une idée qui n'est pas seulement exprimée chez des auteurs de la Renaissance comme Parenti, mais qu'on retrouve également chez Platon.

Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Est-ce que nous pouvons trouver dans la *Storia fiorentina* de Piero Parenti des formes d'innovation intellectuelle par rapport à la problématique des réseaux politiques à Florence ?

Dans le passage qui suit, Parenti nous donne plus de détails sur comment Piero de Médicis gouvernait Florence.

« In effetto dissensione e disunione intra e' primi dello stato si scoperse, **e giudizio si fece cio ordine di Piero fussi, a cagione che nessuno cittadino grande e riputato divenissi; anzi a lui la somma e impotanza dello stato s'attribuissi non altrimenti che al padre suo Lorenzo, il quale con un solo cenno tutti li altri cittadini alla volontà sua restringeva.** »¹⁰⁵³

Ce qui est particulièrement intéressant est la critique faite par Parenti. La ville était dans un état de désunion et de tension, car les Médicis voulaient empêcher l'émergence de concurrents. Ce souci de maintenir un contrôle hégémonique pose la question de la concurrence des réseaux politiques. La référence au citoyen grand et réputé n'est pas sans importance, car un tel citoyen pourrait créer son propre réseau politique contrebalançant celui des Médicis. En somme, le pouvoir des Médicis avait besoin que les Médicis et leur réseau politique n'aient pas de concurrence. Les Médicis avaient donc besoin de maintenir un monopole, chose qui n'est décrite par aucun autre auteur étudié par nous.

L'extrait ci-bas décrit de quelle manière Piero de Médicis voulait revenir à Florence. Il cherchait à créer un soulèvement avec l'aide de citoyens amis et de ses parents. On fait aussi référence à un ami en particulier : Giovanni Tornabuoni.

« Menati con molta dimostrazione e' sopradetti al Bargello, la prima sera colla corda si tocco Lamberto, autosi rispetto alla religione di messer Alessandro: **lui, fattosi dare da scrivere, confesso come in animo aveano di sollevare alquanti cittadini amici e parenti di Piero**

¹⁰⁵³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 60s.

de' Medici. Poi, accostato che quello si fussi a Firenze, levare il romore dentro; esso di fuori, con ordine dato, ingegnarsi di venire nella terra et ripigliare lo stato, e gastigare li inimici suoi. [...] E perché nel umero delli amici e parenti di Piero de' Medici nominato fu Lorenzo di Giovanni Tornabuoni, si mando a casa sua a investigare se arme avessi, e trovato fu che non, onde, venuto in sospetto lo accusatore, ancora lui in Palagio della Signoria sostenuto e essaminato ne divenne. »¹⁰⁵⁴

Ce qui est intéressant dans l'extrait est la composition des soutiens des Médicis. Nous avons d'une part les parents, donc ceux qui sont liés par le sang au clan Médicis et surtout, ceux que Parenti décrit comme des « citoyens amis » donc des clients.

À travers de Parenti, nous pouvons voir que le réseau politique était non seulement un outil pour maintenir le pouvoir à Florence, mais aussi servait comme moyen pour tenter de restaurer la famille des Médicis à la tête de la République. Le complot des Médicis échoue, mais en même temps Parenti nous décrit que le nombre de clients, créatures et parents était suffisamment fort à Florence après l'exil des Médicis pour autoriser la planification d'un projet de soulèvement et de reprise de contrôle de la République. Le clientélisme n'est donc pas seulement un outil pour garder le pouvoir, mais sert aussi à le reconquérir quand on l'a perdu. Parenti souligne cet aspect qui n'apparaît pas autre part.

Nous retrouvons dans le passage suivant un extrait présentant la situation à Florence après la mort du père de Piero de Médicis.

« Piero de' Medici, rimasto, fu vicitato da tutto il popolo, il quale andava a condolarsi seco di tanta perdita;alquanti cittadini, benché non parenti, per gratificare al figliuolo si vestirono a bruno, e quasi tutti erano della Copagnia de' Magi, partigiani suoi. »¹⁰⁵⁵

Ce qui est important pour notre enquête est un détail donné par Piero di Marco Parenti. Selon Parenti, ceux qui s'habillaient en brun, donc firent un signe ostentatoire de deuil, sont non seulement issus de la Copagnia de' Magi, mais surtout des partisans à Piero de Médicis. Cette information ne semble pas être anodine, car on peut s'interroger sur la pertinence de mentionner le fait qu'ils étaient des partisans.

¹⁰⁵⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 221s.

¹⁰⁵⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 24.

Il est possible d'avancer la suggestion que Parenti avance une critique au sujet de la qualité du deuil fait par ceux qui s'habillaient en brun, en sous-entendant qu'ils accomplissaient cet acte uniquement, car ils étaient dans le réseau politique des Médicis. Cela indiquerait que même le deuil autour de la mort d'une personne, surtout d'un chef de famille, devient un enjeu pour les partisans et membres du réseau politique.

Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

Est-ce que nous retrouvons dans le cadre du texte de Parenti des indications pour un changement au niveau des valeurs et mœurs méritocratiques ? En somme, est-ce que la perception de la méritocratie évolue pour s'adapter davantage à une réalité marquée par le clientélisme et le népotisme ? Ou au contraire, est-ce que des auteurs comme Parenti tentent de restaurer l'idéal méritocratique ?

La mort de Laurent de Médicis, comme elle est présentée par Parenti, donne des indications sur la perception de la prédominance du réseau clientéliste des Médicis et de cette famille au sein de la République de Florence.

« La città variamente riprese la morte di Lorenzo. E' plebei se ne contentorono, rispetto alle nuove monete et gabelle, dalle quali forte si sentivano offesi. E' popolani e' gentilotti non molto se ne attristorono, [...]. E' Principali intra di loro divisi si vedevano; chi molto era intrinseco a Lorenzo, e aveva il governo nelle mani, forte se n'attristo, riputando doverne abassare, e forse perdere lo stato; chi non cosi era intinto, e dal canto suo del governo netto, piu presto se ne rallegro, **stimando la repubblica doverne riavere la libertà e loro uscire di servitu.** In effeto segretamente nello universale la sua morte fu accetta, benché per nessuno si dimostrassi, si per le sipradette cagioni, si massime per la oppressione della città, la quale sotto la potenza sua non altrimenti era che serva. »¹⁰⁵⁶

La prédominance médicéenne est décrite par Parenti comme étant ressentie comme une servitude. Tous ceux qui n'étaient pas dans le réseau espéraient que la cité retrouver sa liberté après la mort de Laurent. La mention de l'idée de servitude et l'espoir de liberté permet de suggérer que pour Parenti, le clientélisme et la prédominance des Médicis posaient un souci

¹⁰⁵⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 24.

fondamental pour la liberté de la République de Florence. On peut donc en conclure que pour Parenti, la manière de diriger la ville de Laurent de Médicis est considérée négativement.

Peut-on en conclure que Parenti fait un appel à la méritocratie ? On peut avancer l'idée que l'idée de la méritocratie se trouve sous-entendue par la description faite par Piero Parenti. Il affirme ainsi que tous ceux qui étaient attristés par la mort de Laurent étaient ceux qui étaient proches de Laurent et qui détenaient le pouvoir. Tous ceux qui n'étaient pas dans la clientèle de Laurent se seraient réjouis, car ils espéraient un retour à la liberté. Cette liberté, peut-on la voir comme l'idée d'un retour à une compétition plus ouverte pour le pouvoir et donc à une forme de méritocratie ? L'idée de la méritocratie n'est pas mentionnée directement dans le texte, mais on peut envisager cette hypothèse.

Parenti aborde aussi la question des dérives au sein de la Papauté.

« E' Viniziani, **per male auto tale infame creazione di pontefice**, inteso **el lore novello cardinale suto essere corrotto con ducati 4mila**, per mezzo del suo segretario richiedere il feciono a Vinegia. »¹⁰⁵⁷

Ce qui semble être le plus pertinent dans le cadre de cet extrait est la référence à l'élection qui est décrite comme une création infâme et mauvaise. Il y a donc un jugement moral très dur à l'encontre des circonstances portant le pape Alexandre VI au pouvoir. On peut en supposer que pour Parenti, la simonie et la corruption sont des actions inadmissibles et qui violent la perception des normes de son époque. Dans ce cas précis, il semble que Parenti défend les normes méritocratiques comme elles sont imaginées à l'époque.

Cela est renforcé dans un autre extrait dans lequel Parenti décrit ce qui faisait partie de l'opinion publique à l'époque.

« Avvenne questo fuori della comune openione per molti rispetti: prima per essere lui catelano e **tenuto di non perfetta fede**; poi per **essere publico simoniaco**; terzo per **avere molti filgliulo e sempre essere vissuto voluttuosissimamente**. »¹⁰⁵⁸

¹⁰⁵⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹⁰⁵⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

La critique se structure en plusieurs points, abordant le problème de manque de foi, la simonie et le fait d'avoir des enfants. En somme, le pape Alexandre VI est critiqué pour ne pas correspondre aux normes et valeurs auxquelles on s'attend de la part d'un souverain pontife. On constate donc dans ce passage un processus de critique qui peut indiquer la volonté de renforcer les normes considérées comme essentielles pour le profil de la personne qui doit exercer la charge de Saint-Père.

Cet extrait est aussi intéressant, car il nous permet de connaître les qualités morales exigées d'un pape. On peut en déduire que pour les gens de l'époque considéraient qu'une bonne foi, la chasteté, le refus de la corruption et une vie humble étaient des normes indispensables pour être le souverain pontife.

Un autre passage aborde la question des normes au sein de la Papauté, cette fois dans le cadre du pontificat de Sixtus IV.

« Impero ché, avendo detto Francesco grandissima familiarità col conte Girolamo, **nipote di papa Sisto e governatore si puo dire de la corte** [...] »¹⁰⁵⁹

Parenti mentionne l'existence d'un neveu du pape Sixtus et qui fut décrite comme le gouverneur de la Curie. La structure de cette formulation est intéressante, car Parenti fait comprendre que le neveu n'avait pas le titre et la fonction officielle de gouverneur de l'Église, mais qu'il agissait avec un pouvoir similaire. Peut-on y voir une référence à un népotisme qui prend le dessus dans le gouvernement des États pontificaux ? La formulation permet de suggérer cette idée même si Parenti ne l'affirme pas directement.

L'extrait qui suit nous permet d'aborder le sujet du détournement de fonds et des Médicis.

« Scopersesi Piero de' medici **consentire che molti cittadini del danaro publico si valessino, parte per acquistarsi fautori**, [...]. La quale cosa innanzi animo molti a richiedere del medesimo Piero; e per ovviarsi che e' danari del Commune non perissino, Piero alsì, per disdare inimicizia non contraessi, per publica provisione ordino che qualunque cittadino

¹⁰⁵⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 13.

debitore la Comune fra uno mese pagasse, e il camerario delli Ificiali del Monte piu pagare senza lo stanziamento non potesse. »¹⁰⁶⁰

Ce qui est intéressant dans le cadre de l'enquête est la justification qui est donnée pour expliquer pourquoi les Médicis laissaient un grand nombre de citoyens profiter des fonds publics. Parenti explique que les Médicis avaient besoin d'agrandir leur clientèle.

Cela peut être mis en relation avec un autre extrait, qui explique comment le cardinal de Médicis occupait des bénéfices laissés vacants et s'assurait ainsi d'empocher les revenus des bénéfices.

« La qual cosa dalla piu parte de' cittadini si desiderava, tanto oramai pesava el giogo della casa de' Medici. Agiugnevasi allo ordinario odio che **il cardinale de' Medici quali benefici vacavano occupava**: cosi tale Casa, **usurpato avendosi lo ecclesiastico e il civile**, oramai piu sopportare non si potera. »¹⁰⁶¹

On peut créer un lien entre les deux extraits. Parenti dénonce dans les deux cas des abus financiers. Dans le premier extrait, il parle des caisses publiques de la République florentine et dans le second des revenus des charges ecclésiastiques.

Cette critique peut être interprétée comme une affirmation en faveur d'une certaine rigueur par rapport aux ressources des charges ecclésiastiques et aussi des caisses publiques de la République florentine.

Dans le passage qui suit, Parenti aborde les craintes des Florentins par rapport au danger de voir les Médicis revenir à Florence.

« Non poteano credere molti che il re di Francia della fede sua verso questa città mancassi, cioe che a Piero de' Medici perdonassi, perché di cosi promesso aveano e' suoi ambasciadori: **essere interamente volta la Maestà Sua alla liberazione di questa città.** »¹⁰⁶²

On y voit la présence de l'idée de libérer la cité, chose opposée à un retour des Médicis. La présence des Médicis et de leur réseau politique est donc présentée par Parenti comme un

¹⁰⁶⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹⁰⁶¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 103.

¹⁰⁶² PARENTI Piero di Marco, 1994: 112.

acte supprimant la liberté de la cité de Florence. Leur prédominance politique et surtout de leur clientèle des années passées peut donc être considérée comme incompatible avec les valeurs de la République de Florence.

Peut-on voir la liberté comme une norme essentielle à la République de Florence ? Dans le cadre des textes de Parenti, on peut avancer l'idée que sa notion de liberté comprend surtout l'idée que la ville ne soit pas sous la domination exclusive d'un seul parti, tout particulièrement celui des Médicis. On peut donc extrapoler la possibilité que pour Parenti, la méritocratie, donc l'accès au pouvoir des plus méritants, soit une composante essentielle pour une république libre.

Dans ce même contexte, Parenti nous explique comment les Florentins décidèrent de tout faire pour empêcher le retour des Médicis.

« Contro a Piero de' Medici si determino che in nessuno modo si consentissi, quando bene la Maestà del Re ne richiedessi, la tornata sua, e al tutto si li negassi, perché non procederebbe se non da corrutela de' suoi baroni, e totalmente arebbe la ruina della città, **impero che il tiranno incompatibile era con la libertà di quella.** »¹⁰⁶³

Parenti affirme explicitement que la tyrannie serait incompatible avec la liberté. Cette dichotomie affirme non seulement que pour Parenti, les Médicis sont une source de tyrannie, mais aussi que les Médicis, pour pouvoir revenir à Florence, devront corrompre les barons du Roi.

Cela permet de révéler deux choses : premièrement, Parenti considère que les Médicis n'hésiteront pas à corrompre les barons. Deuxièmement, cette même capacité à vouloir et pouvoir corrompre des barons est une grande crainte des Florentins.

On peut donc voir dans les Médicis non seulement une force tyrannique, agissante contre la République et ses valeurs ; mais aussi comme des acteurs corrompant des gens pour servir leurs intérêts. Il y a donc dans ce cadre une condamnation morale de la part de Parenti.

¹⁰⁶³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 229.

Parenti continue dans sa réflexion sur la tyrannie dans le cadre d'un extrait traitant la question de la réforme de la constitution de Florence après le départ des Médicis.

« Varii variamente / consigliarono, **tutti in favore e aumento della libertà contro a' seguiti tiranni**: ricordossi che abndno di rubello a Piero si dessi, confiscassinsi e' beni, levassisi l'uficio de' 70, delli Otto della Pratica, el Consiglio del Cento, guastatore della comunità di Firenze; si levassino e' quattrini bianchi, dimiuissinsi é ingorde gabelle e molti altri ottimi provvedimenti si faccessino. »¹⁰⁶⁴

On voit ici comment un ensemble d'institutions sont supprimées et modifiées. Parenti résume ces décisions dès l'introduction en affirmant que tous avaient voté en faveur de plus de liberté et contre la poursuite de la tyrannie. Les institutions mises en place sous les Médicis sont donc condamnées comme tyranniques et en conséquence immorales.

Peut-on parler de mise en question de la République et de ses normes ? Deux hypothèses sont possibles. On peut supposer que l'idée d'augmenter la liberté soit un appel à une révision complète de la constitution de la République, à savoir une forme de révolution qui doit aboutir à un nouveau régime. Cela peut avoir du sens quand on prend en compte que la République succédant à la chute des Médicis a connu des innovations majeures, parmi lesquelles le Grand Conseil. Il ne serait pas impossible de voir dans l'approche de Parenti un argument en faveur d'une révolution institutionnelle.

On peut aussi envisager l'idée que c'est une tentative de revenir en arrière, à la République d'avant l'an 1434. On trouve en faveur de cette thèse l'argument que les institutions qui sont dissoutes dans le processus mentionné par Parenti ont été pour la majorité créées par les Médicis eux-mêmes à la suite de leur victoire en 1434. De là, on peut considérer que leur dissolution n'est pas un acte révolutionnaire, mais affiche d'une volonté de retour aux institutions précédentes.

Dans ce dernier extrait, Parenti analyse la problématique que représentent les partisans de Piero de Médicis.

¹⁰⁶⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 126.

« La esperienza del passato essere vera maestra dello avvenire: pero, perché la sorte dare potrebbe **uomini partigiani di Piero, e' quali lo richiamerebbono, era bene fare accoppiatori uomini buoni e amatori della libertà, e' quali disegnassino chi sicuramente al magistrato della Signoria reggessimo.** Etiam alli Otto della Guardia la balia si mantenessi, per comodamente a' bisogni della città provvedere e a chi male volessi vivere ovviare. »¹⁰⁶⁵

Dans le récit que nous donne Parenti, les Florentins mettent en place un système de sélection pour la *Signoria* qui s'inscrit dans la logique de lutte contre le réseau des Médicis. On a ainsi d'un côté les hommes partisans de Piero de Médicis, et tous ceux qui pourraient le rejoindre ; et de l'autre, les hommes « bons » et « amoureux de la liberté » que Parenti oppose aux clients et créatures des Médicis.

Nous pouvons donc dire que Parenti milite pour un renforcement des normes. L'opposition que fait Parenti n'est pas uniquement politique, mais morale. La bonté et l'amour de la liberté sont du côté de ceux qui empêchent les créatures des Médicis d'intégrer la *Signoria*.

Il y a une division morale entre les deux camps qui est très marquante dans ce passage et qui permet d'argumenter que nous assistons ici à un renforcement de la norme anti-clientéliste et un appel à l'idéal de la liberté républicaine.

Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

Pouvons-nous trouver chez Parenti des indications suggérant une tentative de faire cohabiter la réalité clientéliste des Médicis avec l'idéal de la méritocratie présente dans la République florentine ?

Dans le premier extrait, issu du chapitre consacré au mois d'avril 1492, Parenti nous donne un aperçu de la réaction de la population florentine à la mort de Laurent de Médicis.

« La città variamente riprese la morte di Lorenzo. [...] **E' Principali intra di loro divisi si vedevano; chi molto era intrinseco a Lorenzo, e aveva il governo nelle mani, forte se n'attristo, riputando doverne abassare, e forse perdere lo stato; chi non così era intinto, e dal canto suo del governo netto, più presto se ne rallegra, stimando la repubblica**

¹⁰⁶⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 148.

doverne riavere la libertà e loro uscire di servitu. In effeto segretamente nello universale la sua morte fu accetta, benché per essuno si dimostrassi, si per le sipradette cagioni, si massime per la **oppressione della città**, la quale sotto la potenza sua non altrimenti era che serva. »¹⁰⁶⁶

Nous pouvons voir dans l'extrait ci-dessus comment Parenti critique le clientélisme médicéen en présentant la réaction de la population florentine. Tous ceux qui étaient en dehors du réseau des Médicis auraient espéré que la République retrouve la liberté et qu'on mette un terme à la servitude.

Nous pouvons dire que pour Parenti, le clientélisme médicéen est antinomique à la liberté républicaine et donc aux valeurs qui sont sa fondation. On peut donc dire que Parenti n'ambitionne pas à réconcilier le clientélisme des Médicis avec l'idéal méritocratique florentin.

Dans un second extrait, Parenti parle de la corruption et le népotisme au sein de la Papauté. Tout particulièrement celui du nouveau souverain pontife de l'époque : Alexandre VI.

« A di 5 entronono e' XXIII cardinali in conclave e dopo molte altercazioni finalmente, per la **corruttela grandissima** dal Vececancelliere a tutti quasi e' cardinali usatasi, creato fu lui pontefice, e chiamossi Alessandro sesto: stato era anni circa 36 cardinale, e d'età on passava 60. »¹⁰⁶⁷

Parenti affirme qu'il fut fait pape grâce à une corruption substantielle des cardinaux. Il dénonce d'office les conditions de son élection par l'usage du mot *corruttela*, à savoir corruption, sans user d'euphémismes. Cette dénonciation est confirmée plus tard.

« Avvenne **questo fuori della comune openione per molti rispetti**: prima per essere lui catelano e tenuto di non perfetta fede; poi per **essere publico simoniaco**; terzo per avere molti filgliulo e sempre essere vissuto voluttuosissimamente. »¹⁰⁶⁸

¹⁰⁶⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 24.

¹⁰⁶⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

¹⁰⁶⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

Piero Parenti accuse ici le pape de simonie. Il décrit comment un cardinal a été corrompu avec quatre mille ducats, mais aussi en mentionne que l'élection d'Alexandre VI fut une création « infâme ».

« E' Viniziani, per male auto **tale infame creazione di pontefice**, inteso el **lore novello cardinale suto essere corrotto con ducati 4mila**, per mezzo del suo segretario richiedere il feciono a Vinegia. »¹⁰⁶⁹

Nous pouvons avec ces extraits avancer l'hypothèse que Parenti est opposé à la simonie et à la corruption au sein des institutions de l'Église. Il ne fait pendant ces passages aucune tentative de réconcilier d'une manière ou d'une autre la simonie avec l'idéal d'une élection sans corruption. Nous pouvons donc considérer que Parenti défend ici l'idéal méritocratique.

Dans un autre extrait, Parenti parle d'une autre forme de corruption prévalant au sein de la Papauté.

« El Papa cardinale fece un suo nipote subito, il quale arcivescovo di Monreale si nominava e era. »¹⁰⁷⁰

Il écrit comment le pape fit nommer son neveu comme cardinal. Ce qui est remarquable ici est que Parenti ne procède pas à une condamnation morale de l'acte. On peut imaginer deux explications. Premièrement, la nomination d'un neveu comme cardinal est considérée par Parenti comme acceptable ou tolérable. Deuxièmement, le simple fait de mentionner que le nouveau cardinal est un neveu du pape suffit à faire comprendre que la nomination est un acte de népotisme.

La deuxième hypothèse semble être la plus crédible si nous analysons un second extrait.

« El cardinale Ascanio, dapoi che in verità el Pontefice, per fare il figliulo suo grande, con il re di Napoli si uni, benché guardato fussi, con molto suo tesoro di Roma e della forza del Pontefice uscì. »¹⁰⁷¹

¹⁰⁶⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹⁰⁷⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹⁰⁷¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

Parenti explique ici comment le pape cherchait à « rendre son fils grand » en négociant avec le roi de Naples. Ce passage semble indicatif du népotisme territorial et on peut avancer l'idée qu'il cherche à faire une dénonciation subtile du népotisme. Parenti dit ainsi que la mission du cardinal avait « en vérité » l'objectif de favoriser le fils du pape.

Le terme « en vérité » sous-entend une tentative de camoufler les véritables intentions de la délégation et donc avance l'idée d'un acte immoral. On peut donc argumenter que Parenti sous-entend que le pape détournait des ressources, tout particulièrement les forces et le trésor de Rome en faveur de son fils. Cela peut être compris comme une dénonciation du népotisme territorial mis en place par le pape Alexandre VI et donc dément l'idée que Parenti cherche à accommoder la réalité clientéliste pontificale avec les valeurs méritocratiques et traditionnelles associées à la charge.

Dans ce dernier extrait, nous revenons au cas des Médicis et tout particulièrement à la question du détournement d'argent public.

« Scopersesi Piero de' medici consentire che molti cittadini del danaro publico si valessino, parte per acquistarsi fautori, parte per solo non monastrarsi di detto danaro usurpatore, benchi esso di gran lunga nella quantità li altri avanzassi. » [...] »¹⁰⁷²

C'est ainsi que Parenti dit que les Médicis auraient détourné des fonds publics afin d'acquérir des clients. Ce qui semble pertinent dans ce cadre est le fait que Parenti utilise le terme « usurper » quand il mentionne le détournement de fonds. On peut donc considérer que Parenti condamne ce détournement de fonds qui se fait en faveur des clients et créatures des Médicis. Cela représenterait donc une dénonciation sans équivoque, écartant l'idée que Parenti serait favorable à une tentative d'accommodation entre les valeurs méritocratiques, comme elles sont perçues à l'époque, et la réalité d'un clientélisme rampant au sein de la sphère politique de la République de Florence.

¹⁰⁷² PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

8.0 Comparaison des sources

8.1 Analyse comparative

8.1.1 Quels types d'arguments retrouvons-nous pour ou contre la corruption politique ?

Le népotisme pontifical

Le népotisme des papes est une forme spéciale de clientélisme, centrée sur les membres de la famille du souverain pontife. Celui-ci a pour objectif de renforcer le clan dans le cadre d'un système de monarchie élective empêchant la fondation de dynasties. La réalité est que le népotisme et surtout le népotisme pontifical essaye de contourner l'obstacle que représente le système électif en créant des systèmes de transmission de ressources non par la lignée filiale, mais en passant par les neveux.¹⁰⁷³

Nous avons pu constater que nos sources ont traité la question du népotisme pontifical. Nous voulons désormais comparer leurs analyses.

Le premier à parler du népotisme pontifical est Nicolas Machiavel. Pour lui, le népotisme pontifical ne date pas d'hier. Il dit que le premier souverain pontife à avoir pratiqué le népotisme fut le pape Nicolas. La situation se serait aggravée à l'époque de Machiavel au point où il affirme que les souverains pontifes auraient commis toutes les forfaitures possibles à part celle de vouloir transformer la Papauté en un système héréditaire. Le pire exemple, du moins selon Machiavel, n'est pas un pape Médicis, mais Sixtus IV. Il aurait ainsi offert le cardinalat à un fils et la ville de Forlì à un autre en dépouillant une famille ayant le fief de manière historique. Sixtus aurait aussi marié sa famille au duc de Milan en échange de la cité d'Imola.¹⁰⁷⁴

Léonard Bruni ne mentionne pas le népotisme pontifical directement. Toutefois, il fait référence au fait que le pape en arrivant à Florence put s'appuyer sur des amis que Bruni décrit comme « privés et publics ». Cela indique que le pape avait un réseau politique à Florence surtout si on inclut dans l'idée d'amitié publique la notion de réseau politique.¹⁰⁷⁵

¹⁰⁷³ VON RANKE Leopold, 1962: 39-45.

¹⁰⁷⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 979, 1319.

¹⁰⁷⁵ BRUNI Leonardo, 1545: 36.

L'auteur qui aborde la question du népotisme pontifical avec le plus de détails est François Vettori. Il fait référence au fait que le neveu du pape aurait reçu l'investiture de Sienne. Un autre cas mentionné par Vettori est la relation entre le pape et l'évêque de Massa où il suggère un lien de créature-patron, car l'évêque aurait été « nourri » avantageusement par le Pape. Il mentionne également le fait que le pape et le duc d'Urbino auraient eu des liens particulièrement forts, car ce dernier aurait épousé une cousine du souverain pontife. Il aurait eu le statut de favori du pape. Un autre exemple est celui de Laurent de Médicis qui aurait été élevé au rang de duc d'Urbino par le pape Léon X au détriment de la dynastie Della Rovere. On y trouve donc une mention du népotisme territorial pratiqué par les Médicis.

On peut suggérer que Vettori se montre critique vis-à-vis du népotisme, car il mentionne tous ces différents exemples. Toutefois, on peut aussi considérer qu'il vise à être précis dans ces descriptions vu qu'il n'offre pas de condamnation ou approbation morale explicite.¹⁰⁷⁶

Luca Landucci aborde également le thème du népotisme pontifical. Dans son journal intime, il mentionne que les cardinaux avaient signé avant l'élection du pape Léon X une capitulation pour limiter le népotisme à deux cardinaux issus de la famille du pape. Il s'affiche ainsi en soutien à une limitation du népotisme. Il fait aussi référence au fait que Léon X respecte la capitulation en apparence, en nommant deux membres de sa famille comme cardinaux et en nommant en troisième un client de la famille Médicis. Selon notre analyse, Landucci se montre plus apathique à cette pratique que le népotisme pur et dur qui attire davantage son attention.¹⁰⁷⁷

Le dernier auteur à aborder la question du népotisme pontifical est Piero di Marco Parenti. Celui-ci se montre peu favorable au népotisme territorial réalisé par le pape Alexandre VI. Il critique surtout les transactions avec le royaume des Deux-Siciles. Il mentionne aussi le fait que Rodrigo Borgia fut élu pape grâce à la simonie. Il l'accuse également de mauvaises mœurs. Dans un autre passage, il fait référence à la rapidité avec laquelle un des neveux du pape fut élevé au rang de cardinal, ce qui permet de suggérer un a priori hostile.¹⁰⁷⁸

¹⁰⁷⁶ VETTORI Francesco, 1527: 11, 17, 34.

¹⁰⁷⁷ LANDUCCI Luca, 1985: 338s.

¹⁰⁷⁸ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34, 35, 85.

En comparant les cinq auteurs qui abordent directement ou indirectement la corruption politique au sein de la Papauté, nous pouvons faire plusieurs constats.

Premièrement, aucun des auteurs ne s'exprime en faveur du népotisme pontifical. On pourrait imaginer la possibilité de tentatives d'expliquer d'une manière ou d'une autre le fait de nommer un membre de sa famille comme cardinal. Toutefois, cela est fait par personne.

Au contraire, on constate soit une neutralité soit une hostilité à l'encontre de la pratique. Parmi les réactions hostiles, on peut citer Machiavel qui parle en détail du népotisme au sein de la Papauté, la critiquant et désignant même nominalement Sixtus IV comme un des grands malfaiteurs. On trouve un ton similaire chez Piero di Marco Parenti qui vise tout particulièrement le pape Alexandre VI. Il l'accuse d'avoir de mauvaises mœurs et de mettre en œuvre non seulement une politique de simonie, mais aussi de nommer ces parents au rang de cardinaux avec une vitesse fulgurante. La dénonciation du népotisme qui est faite ici est très claire et donc nous permet de constater que la critique ouverte et virulente n'a pas manqué, surtout de la part de personnes qui ont été directement ou indirectement en contact avec la Papauté.

Ceux qui sont les plus neutres à l'égard du phénomène sont Léonard Bruni, Luca Landucci et François Vettori. Toutefois, pendant notre analyse nous avons suggéré que cette neutralité n'est que partielle et qu'il y a le potentiel d'une critique par la simple exposition de la pratique.

Léonard Bruni, lui, ne parle pas de népotisme, mais aborde indirectement le réseau politique du souverain pontife à Florence. Selon l'historien et chancelier florentin, celui-ci est constitué d'un ensemble d'amitiés privées, mais aussi publiques. Cette vision n'est pas anodine et crée une dichotomie entre les liens créés sur le plan privé, donc intime, et le plan politique donc avec des objectifs politiques. Ce que le passage de Bruni a permis de suggérer est que le pape devait avoir des clients à Florence qui le soutenaient et étaient dans un rapport de loyauté à son égard. Il semble sinon peu pertinent d'imaginer pourquoi Léonard Bruni aurait consacré le temps et l'énergie à créer cette dichotomie entre amitiés privées et publiques.

Luca Landucci ne critique pas directement le népotisme, mais mentionne en détail les tentatives pour le limiter. Il mentionne aussi que parmi les trois cardinaux créés par le pape

Léon X ; deux étaient de sa famille et une personne était un client. Il ne le commente pas davantage. Cela pose la question de savoir quel est son véritable avis à ce sujet.

François Vettori mentionne plusieurs cas de népotisme et aussi de clientélisme au sein de la Papauté. On a ainsi le cas de l'évêque de Massa qui est une créature. Il fait même référence au népotisme territorial dont profite la famille de Médicis à Urbino. Il n'est pas possible de déterminer avec une certitude absolue s'il veut critiquer la pratique en l'exposant ou tout simplement fait du zèle en matière de transcription des détails de la politique et des relations du pape. Néanmoins, l'effort qu'il fait pour indiquer tous les cas de népotisme et de clientélisme permet de suggérer, comme avec Luca Landucci, un intérêt certain pour la question.

Cela nous permet de suggérer que même si nous ne pouvons pas « prouver » l'hostilité au népotisme et clientélisme pontifical de Léonard Bruni, Luca Landucci et François Vettori ; nous pouvons affirmer que tous les auteurs s'intéressent au sujet et donnent des détails de comment les souverains pontifes pratiquaient du clientélisme et du népotisme.

Ce qui est tout particulièrement intéressant à noter est le fait que les cinq auteurs ont vécu chacun à des périodes distinctes. Léonard Bruni, le plus ancien entre eux naît en 1370 et François Vettori meurt en 1539. Entre ces deux dates, nous comptons plus que 169 années. Si nous excluons Léonard Bruni, qui n'aborde pas la question du népotisme, mais uniquement du clientélisme, alors nous sommes quand même face à une fenêtre d'observation de 103 ans.

Et ce que nous pouvons observer en analysant ces cinq auteurs est que tous les cinq abordent la question du clientélisme pontifical, voire le népotisme pour Vettori, Machiavel, Parenti et Landucci. On peut donc défendre l'idée que la question du clientélisme et du népotisme pontifical est un phénomène qui n'est pas uniquement présent durant une seule génération, mais a duré et a provoqué des réactions tout au cours de la période que nous étudions dans le cadre de notre enquête. Cela explique entre autres le fait que les différents auteurs ne prennent pas les mêmes souverains pontifes comme référence.

Les courtisans

Parmi les auteurs analysés, deux s'intéressent à la question des courtisans : Nicolas Machiavel et François Guichardin.

Pour Machiavel, le Prince doit avoir pour objectif d'éviter de succomber aux flatteries des courtisans sans paraître méprisant. Il y a donc un jeu d'équilibriste à accomplir pour le souverain à l'égard des membres de sa Cour. C'est pourquoi Machiavel suggère la création d'un conseil d'hommes de qualité afin que ceux-ci et uniquement eux puissent le conseiller. En somme, le Prince doit sélectionner ses courtisans pour s'entourer des éléments les plus méritants et les plus capables.¹⁰⁷⁹

François Guichardin adopte une approche différente. Dans un premier extrait, il s'intéresse au point de vue du courtisan et lui donne des conseils sur la façon de se comporter pour « rentabiliser » son rapport avec le prince. Il doit ainsi ne pas se montrer trop pressé et doit donc trouver le bon moment pour se présenter devant le souverain. Un autre extrait de Guichardin aborde la question s'il est préférable de vivre dans un système monarchique ou dans une république. François Guichardin argumente qu'il est préférable d'être dans une principauté, car en devenant un courtisan auprès du prince, on peut espérer acquérir des bienfaits. Dans une république, seuls les citoyens peuvent espérer ce privilège et donc, si on est un sujet, il vaut mieux vivre dans une monarchie où la compétition est plus ouverte.¹⁰⁸⁰

Comment est-ce que le système de la Cour et du rôle des courtisans est jugé par les deux auteurs ?

Celui qui se montre le plus hostile est Machiavel. Il avertit le prince du danger des flatteurs et donc de courtisans trop zélés. Pour Nicolas Machiavel, le Prince doit s'entourer de bons conseillers qui lui disent les vérités nécessaires à travers d'un conseil composé de courtisans sélectionnés par le prince ; ce qui implique donc de se couper du reste de la Cour et de se reposer sur une poignée de personnes qualifiées. François Guichardin est moins hostile et au contraire conseille les courtisans sur la façon de tirer le plus grand profit de la relation avec le prince.

Pouvons-nous donc voir Machiavel et Guichardin en désaccord sur la question des courtisans ? Leur opposition sur la question doit être modérée de notre point de vue, car leurs approches se distinguent de manière fondamentale. Machiavel réfléchit du point de vue du

¹⁰⁷⁹ BARINCOU Edmond, 1952: 361.

¹⁰⁸⁰ GUICHARDIN François, 1998: 145, 151.

prince et sur la façon de favoriser les intérêts de l'État pendant que Guichardin engage une réflexion sur ce qui est le plus profitable pour le sujet d'une principauté. Toutefois, on peut constater que Guichardin a une vision plus favorable au système qu'est la Cour d'une principauté. Machiavel adopte une approche très suspicieuse face aux courtisans ; voyant en eux une probable source de danger pour l'État.

La question des courtisans n'est pas sans importance par rapport aux Médicis. Les Médicis ne sont pas mentionnés nominalement. Toutefois, il faut considérer que Florence connaît une évolution politique substantielle au fil du 16^e siècle.

Florence devient au fil du temps une principauté avec à la tête un duc.¹⁰⁸¹ Dans la Florence du duc Côme I^{er} de Médicis, le courtisan est le client par excellence attaché dans un réseau politique transformé par les évolutions constitutionnelles qui s'ensuivent à partir de la reprise de Florence en 1529 par les Médicis. C'est la raison pour laquelle le courtisan comme type particulier de client est intéressant et que les jugements de Machiavel et de Guichardin sont importants pour cerner la vision qu'ont ces deux penseurs sur la personne du courtisan.

Les clients des Médicis

Dans le prochain sous-chapitre, nous voulons nous pencher sur la réaction des différents auteurs par rapport à des cas concrets de clientélisme. Est-ce que les auteurs nomment des personnes entretenant des liens clientélistes avec les Médicis et si oui, comment est-ce que ce lien est présenté et par la suite jugé. Avons-nous une attitude plutôt positive, neutre ou négative à l'égard de ce phénomène ?

Nicolas Machiavel mentionne pour sa part le cas du comte François Sforza. Celui-ci aurait selon le penseur florentin demandé l'aide de l'État florentin et aussi celui des Médicis après que la République avait refusé de le soutenir. Machiavel dit qu'après la démarche sans succès auprès les autorités de la République, les Médicis l'auraient aidé financièrement et par des conseils. Cela sous-entend que le comte fut un de leurs clients. Un autre cas cité par

¹⁰⁸¹ REINHARDT Volker, 2009: 123-126.

Machiavel est celui de Giovanni de Médicis qui fut fait cardinal quand il était encore un enfant.¹⁰⁸²

Léonard Bruni cite pour sa part le cas de Piccolo Piccininon. Celui-ci n'est pas un client, mais Bruni indique qu'il avait un réseau politique bien établi à Florence composé d'un grand nombre de citoyens avec une certaine puissance. On constate donc comment un condottière peut détenir un réseau politique notable dans une cité comme Florence.¹⁰⁸³

Luca Landucci nous permet d'avoir des informations sur le cas de Luca Pitti dans le contexte de la conjuration de 1466. Pitti est une des têtes du complot contre les Médicis, mais il échappe de manière indemne à la répression des Médicis. La raison est selon Landucci qu'il avait réalisé un mariage avec une famille cliente des Médicis. Il représente donc le cas d'une personne échappant à la répression politique par un mariage stratégique auprès d'une dynastie intégrée dans le réseau politique médicéen.¹⁰⁸⁴

Parenti donne pour sa part une liste des clients des Médicis.

Le dernier auteur faisant nominalement mention de clients est Vettori. Il fait référence au comte de Ginevra et la nomination de ce dernier comme capitaine de Florence. François Vettori mentionne comment le comte était l'époux de la tante de Laurent de Médicis. Vettori mentionne également un certain agacement chez les Florentins des coûts que cette nomination engendrait à leurs dépens. Dans un autre passage, Vettori cite Ferdinand d'Espagne. Il explique pourquoi il fut un bon souverain. Il dit que le roi Ferdinand s'était assuré que les ressources financières du pays ne sont pas gaspillées en faveur de sa cour. En même temps, il se serait assuré que ses serviteurs et ministres ne taxent pas excessivement les plus humbles de la société.¹⁰⁸⁵

Par la comparaison des cinq auteurs ci-dessus, nous pouvons faire une série de constats.

Premièrement, nous pouvons voir que Parenti et Vettori se montrent hostiles à la pratique clientéliste des Médicis. Piero Parenti mentionne que Piero de Médicis avait réussi à recruter

¹⁰⁸² BARINCOU Edmond, 1952: 1261, 1394.

¹⁰⁸³ BRUNI Leonardo, 1545: 40.

¹⁰⁸⁴ LANDUCCI Luca, 1985: 9.

¹⁰⁸⁵ VETTORI Francesco, 1527: 22, 28.

un certain nombre de personnes pour sa cause. S'il ne donne pas de signe de son hostilité dans l'extrait, nous pouvons en déduire par le contexte de la *Storia fiorentina* que Parenti est hostile aux Médicis et à leur réseau.¹⁰⁸⁶

Vettori, lui, décrit en détail comment les Florentins étaient très irrités de devoir financer la nomination du comte de Genève et que cela générait du tumulte. En même temps, Vettori présente un anti-patron sous la forme de Ferdinand d'Espagne. De ces descriptions, nous pouvons faire le constat qu'il est, comme Parenti, opposé à la pratique clientéliste des Médicis et qu'il avance aussi son idéal, celui d'un souverain s'abstenant d'user des impôts pour satisfaire sa clientèle.

Parenti et Vettori sont ainsi hostiles à la pratique clientéliste des Médicis. On peut faire remarquer que chez Parenti, l'hostilité doit être déduite du contexte du texte, alors que Vettori est plus direct et précis dans l'extrait. S'ils sont donc d'accord sur leur opposition, la manière dont celle-ci est formulée est différente.

Nicolas Machiavel, Léonard Bruni et Luca Landucci pour leur part ne se montrent pas hostiles au clientélisme. Du moins, leur possible opposition n'est pas aussi claire que chez Vettori et Parenti.

Machiavel décrit comment le comte a demandé de l'aide aux Médicis et à la République de Florence sans succès du côté des autorités, mais en étant très largement appuyé par les Médicis en privé. Il ne juge pas moralement cet épisode et donc on peut supposer qu'il ne se montre pas ouvertement hostile même s'il ne soutient pas la pratique de manière explicite.

En revanche, on peut constater qu'il est défavorable à un autre phénomène, à savoir l'élévation de Giovanni de Médicis comme cardinal. Il sous-entend que la nomination était davantage motivée par des ambitions politiques « terrestres » que des objectifs d'ordre spirituel. On pourrait par son deuxième extrait également compter Machiavel parmi les opposants, mais Giovanni de Médicis ne semble pas représenter un client dans le sens classique du terme.

¹⁰⁸⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 272-279.

Léonard Bruni, pour sa part, parle de Piccolo Piccininon. À l'inverse de Machiavel, sa description est moins ambiguë. Il dit que Piccininon possédait un réseau politique bien établi à Florence. Il le fait sans jugement ou commentaire. On ne sait pas s'il est favorable ou opposé à ce genre de pratique.

Du côté de Luca Landucci, celui-ci nous dit comment Luca Pitti avait échappé à la répression. Nous en avons déduit qu'il n'est pas heurté par cette pratique.

Si Bruni et Landucci décrivent des cas de clientélisme, ils ne les jugent pas. Machiavel est moins clair, ne jugeant pas sur le plan moral quand il parle du comte François. Toutefois, nous avons suggéré qu'il sous-entendrait par rapport à la nomination de Giovanni de Médicis comme cardinal que cela aurait été fait pour des motivations peu compatibles avec l'idéal religieux et spirituel d'une telle ascension.

Nous pouvons conclure qu'aucun des penseurs ne s'affirme en faveur du clientélisme de manière explicite et ouverte. Cela en soi permet d'avancer l'hypothèse que le clientélisme n'est pas, du moins sur le plan intellectuel des auteurs, quelque chose dont on veut faire la promotion.

Même, nous avons avec Parenti et Vettori des auteurs qui s'opposent à ces cas de corruption politique. Machiavel pourrait être inclus parmi eux. Toutefois, sa critique concerne davantage l'élévation de Giovanni de Médicis et se fait à travers d'un sous-entendu qui n'est pas aussi clair que les positions de Parenti et Vettori. Luca Landucci et Léonard Bruni, eux, restent neutres à ce sujet, ne témoignant pas de façon précise s'ils sont contre ou pour les cas de clientélisme qu'ils citent dans le cadre de leurs récits respectifs.

Le clientélisme de manière générale

Par la suite, nous voulons nous pencher sur la comparaison des auteurs concernant la vision qu'ils se font du clientélisme non sur base de quelques cas précis, mais en tant que phénomène social. Cela peut nous permettre de saisir si le clientélisme en tant que système génère chez eux le besoin de le juger positivement ou négativement. Par exemple, est-ce que nous pouvons être dans le cas qu'un auteur critique un cas précis de clientélisme, mais de manière générale est favorable ?

Machiavel affirme que tous ceux qui étaient des clients des Médicis s'étaient enrichis au fil du temps et donc ont beaucoup profité financièrement de leur rattachement au réseau politique médicéen. Du temps de Laurent de Médicis, ce dernier aurait eu un contrôle absolu sur la famille et la banque des Médicis, permettant aux ambitieux de rejoindre leur réseau avec un minimum de risque et un maximum d'avantages en perspective.¹⁰⁸⁷

Léonard Bruni, lui, n'aborde pas la question des Médicis, mais d'un autre réseau politique, à savoir celui du duc de Milan. Il affirme que le duc aurait usé et abusé de tous les moyens possibles pour favoriser sa progression militaire et politique en Italie. Il aurait réussi dans son entreprise en usant de comportements immoraux comme la corruption et l'achat d'amitiés. Ces amitiés de type clientéliste auraient été éphémères et insincères. Dans le cadre de son *Laudatio florentinae Urbis*, Léonard Bruni nous présente un duc aux méthodes peu orthodoxes menaçant les valeurs républicaines et la liberté défendue par Florence. Bruni aborde aussi l'exemple dans *De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi* le cas de deux familles, les Tarlati et les Ubertini qui auraient avec l'aide de leur réseau politique pu lever des troupes afin de venir en aide aux adversaires de la République de Florence et les forcer à battre en retraite.¹⁰⁸⁸

Parenti mentionne comme Nicolas Machiavel la clientèle des Médicis. Il écrit que les Médicis se seraient pressés à trouver des nouveaux clients et créatures afin de renforcer leur réseau politique. Le critère aurait été d'intégrer toute personne pouvant potentiellement être utile à la cause des Médicis. Dans d'autres extraits, Parenti affirme que les Médicis auraient tenu la cité avant tout grâce à leurs clients et créatures. Les Médicis n'hésiteraient pas, selon lui, à détourner les fonds publics afin de pouvoir satisfaire les besoins financiers générés par la « maintenance » d'un tel réseau et l'ambition d'étendre leur clientèle.¹⁰⁸⁹

Tout cela est critiqué ouvertement par Parenti qui s'en désole de cette situation. Il va aussi loin de critiquer les clients des Médicis. Il les accuse ainsi d'être des adhérents de la tyrannie et de s'opposer à la liberté de Florence. La République de Florence serait ainsi sous la

¹⁰⁸⁷ BARINCOU Edmond, 1952: 1342-1351.

¹⁰⁸⁸ BRUNI Leonardo, 1545: 5.

¹⁰⁸⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 32, 35.

tyrannie des Médicis et les clients auraient la haine de leurs concitoyens. Le réseau des Médicis aurait aussi été nombreux et composé de citoyens très puissants.¹⁰⁹⁰

Par la suite, Parenti s'exprime sur le clientélisme de manière plus générale, hors du cas précis du réseau politique des Médicis. Il fait référence au fait qu'une fois Piero de Médicis chassé de Florence, la cité aurait été désunie et dominée par la lutte des factions. Cet état de fait est jugé négativement par Parenti. Il mentionne aussi que les citoyens qui ont profité des détournements de fonds public n'avaient pas été poursuivis par les autorités florentines, car on craignait que ceux-ci finissent par rejoindre les Médicis en exil et ainsi contribuent au renforcement de Piero de Médicis. L'objectif aurait donc été d'endiguer le réseau politique des Médicis en exil.¹⁰⁹¹

Parenti porte son intérêt sur les conditions entourant la crise finale des Médicis qui aboutit à leur exil. Il affirme ainsi que la raison pour laquelle Piero de Médicis aurait rencontré le roi de France, aurait été fondé dans le besoin de rassurer sa clientèle. Aussi, quand les choses ont mal tourné, les clients auraient été prêts à prendre les armes pour éviter de perdre le contrôle sur l'État et leurs avantages.¹⁰⁹²

Quand nous analysons les extraits de Machiavel, nous constatons que celui-ci utilise un langage positif et qui présente Côme de Médicis comme un modèle de vertu, dépensant pour faire construire des bâtiments publics et adoptant une attitude de piété religieuse. De même sur le passage concernant la libéralité des Médicis et le contrôle exercé de Laurent sur les affaires de la famille. Toutefois, il semble opportun de modérer ce jugement positif par la possibilité de l'existence d'un sous-entendu ironique que Machiavel pratique régulièrement dans ses écrits.¹⁰⁹³

Léonard Bruni et Parenti sont en revanche clairement hostiles à l'idée du clientélisme. Pour Bruni, le clientélisme est un outil inacceptable et propre à un régime tyrannique.¹⁰⁹⁴ Parenti, lui considère les factions et la politique des factions comme une source de désunion et

¹⁰⁹⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 145, 317.

¹⁰⁹¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 153, 318.

¹⁰⁹² PARENTI Piero di Marco, 1994: 136, 163.

¹⁰⁹³ BARINCOU Edmond, 1952: 1296.

¹⁰⁹⁴ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

d'instabilité pour la République. De son point de vue, la clientèle des Médicis est également une source de problème pour la République florentine.¹⁰⁹⁵

Néanmoins, on constate aussi des différences entre les auteurs par rapport à leur manière d'argumenter contre le clientélisme. Léonard Bruni ne se réfère pas au clientélisme mis en place par les Médicis, mais à celui pratiqué par le duc de Milan dans le cadre de sa politique d'expansion militaire. Bruni travaille aussi avec une structure binaire dans le cadre de son *Éloge de la cité de Florence*. On a ainsi d'un côté le duc qui use du clientélisme et de la corruption et de l'autre côté la République de Florence qui est présenté comme un paladin de la cause républicaine qui défend l'honneur et la liberté d'après une vision idéalisée de la République romaine.

Parenti, lui, se focalise sur le clientélisme médicéen et aussi sur les structures clientélistes existantes à Florence après l'exil de Piero de Médicis. Si chez Bruni, le clientélisme du duc milanais vise à donner les armes pour étendre l'empire milanais en Italie ; chez Parenti, les Médicis veulent agrandir leur réseau dans le but d'intégrer toute personne pouvant leur être utile et avec pour objectif de tenir la cité de Florence.

Pour Parenti, les Médicis n'hésiteraient devant rien pour renforcer leur clientèle, à l'image du duc milanais dans les écrits de Bruni. Ils n'hésiteraient pas à détourner des fonds publics pour nourrir leur clientèle. On constate aussi chez Bruni que le duc milanais est un tyran dangereux pour la liberté républicaine pendant que du côté de Parenti, ce rôle est assumé par les Médicis et leur clientèle. Ces aspects sont donc communs aux deux penseurs, à savoir l'idée que le clientélisme est pratiqué par des acteurs politiques sans aucun scrupule et avec un comportement tyrannique menaçant l'ordre républicain florentin.

Une dernière différence entre Parenti et Bruni est leur approche. Chez Bruni, nous sommes dans le cadre d'un texte où les acteurs sont idéalisés ; d'un côté la république florentine, honorable et libre ; et de l'autre côté, le duc de Milan qui est l'archétype du tyran prédateur et menaçant la liberté italienne. Tout est clair et net.

¹⁰⁹⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 317-318.

Chez Parenti, on fait des concessions politiques au clientélisme quand par exemple les autorités de Florence refusaient de poursuivre ceux qui avaient profité des détournements de fonds sous les Médicis afin de ne pas renforcer Piero de Médicis. On n'est pas dans une situation aussi manichéenne que chez Bruni.

Nous pouvons ainsi dire que chez Léonard Bruni et Piero di Marco Parenti, nous avons un jugement négatif à l'encontre du clientélisme. Machiavel donne en apparence une image favorable du clientélisme mis en place par Côme de Médicis.

La nature profonde du clientélisme

Nous avons pu comparer les auteurs sur la question de népotisme pontifical, des courtisans, les clients des Médicis et du clientélisme en général. Désormais, nous voulons tenter de comparer les penseurs sur les idées concernant les mécanismes et la structure du clientélisme.

En comparant les différents avis sur la question, nous pourrions gagner une meilleure vue d'ensemble sur les théories qui ont été développées pendant la Renaissance florentine. Nous constatons déjà que trois auteurs abordent le thème : Nicolas Machiavel, Jérôme Savonarole et François Guichardin.

Nicolas Machiavel établit dans ses écrits une différence entre ami et partisan. À ses yeux, les amis sont gagnés en se mettant au service de l'État pendant que les partisans se gagnent en privé. Côme de Médicis aurait eu des amis et des partisans. Cette opposition entre amis et partisans nous a permis de conclure que Machiavel considère les amis comme acceptables, mais qu'il condamne les partisans.¹⁰⁹⁶

François Guichardin avance l'idée que les amitiés ont une importance centrale, que cela soit dans le privé ou dans la vie publique. Le fait de chercher à constituer des réseaux politiques est une nécessité pour l'être humain.¹⁰⁹⁷

Savonarole n'aborde pas directement la question du clientélisme, mais fait référence à l'idée du bien commun. Les hommes devraient se mettre au service de la communauté et ne pas penser à leurs intérêts privés. Dieu fera ainsi part de ses bénédictions sur le plan temporel et

¹⁰⁹⁶ BARINCOU Edmond, 1952: 1289.

¹⁰⁹⁷ GUICHARDIN François, 1998: 111.

spirituel. Dans le cadre de cette logique, toute participation à un réseau politique visant à promouvoir des intérêts privés n'a pas de sens, car le seul qui peut accorder les véritables bienfaits est Dieu.¹⁰⁹⁸

Parmi les trois auteurs, nous constatons que deux sont opposés à l'idée des amitiés publiques, à savoir Nicolas Machiavel et Jérôme Savonarole. François Guichardin se montre plutôt favorable à l'idée de constituer et d'intégrer des réseaux politiques.

Machiavel argumente en divisant les amitiés entre deux catégories, à savoir les amitiés acquises en servant l'État et le statut de partisan qu'il considère comme le fruit d'usage de moyens privés. Jérôme Savonarole adopte une approche morale. Il affirme que l'homme doit entièrement se dévouer à la cause publique et ne pas chercher des avantages privés, excluant de facto l'idée de devenir un partisan.

On remarque que même si les approches sont différentes, la distinction entre privé et public est centrale dans l'approche de Machiavel et de Jérôme Savonarole. Le service à l'État est l'acte vertueux ou correct. Il ne faut pas chercher à créer des factions et à recruter des partisans.

Guichardin sort du cadre en affirmant que les hommes ont une tendance naturelle à vouloir se constituer des amitiés pour se protéger. Dans ce contexte, on peut noter que l'amitié est moins vue comme un outil pour acquérir le pouvoir, mais à se protéger des aléas de la vie.

Quelle est l'efficacité du clientélisme ?

Pour Machiavel, le clientélisme est un processus inefficace et peu favorable au patron. Si le client peut promettre une loyauté à toute épreuve, celle-ci serait absente en temps de crise aiguë. Il faut donc au patron éviter de compter sur l'amitié de ses clients et créatures, et compter davantage sur la crainte.¹⁰⁹⁹

Guichardin avance une approche similaire. Les réseaux politiques ne tiennent pas par les bienfaits qu'on donne aux clients et créatures, mais par la nécessité ressentie par les membres

¹⁰⁹⁸ FIRPO Luigi, 1965: 222.

¹⁰⁹⁹ BARINCOU Edmond, 1952: 339.

du réseau de rester ensemble. La principale motivation serait moins d'acquérir des avantages, mais plutôt d'en préserver ceux qu'on a déjà.¹¹⁰⁰

François Guichardin explique aussi que le lien entre le client et le patron s'avère le plus souvent une opération perdante pour les clients. Le patron, une fois au pouvoir, se méfie du client et voit en lui une menace à son pouvoir. Le client pourrait aussi être tenté à ne pas se juger suffisamment récompensé, ce qui peut créer des dissensions entre lui et son patron. En somme donc, la prise de pouvoir par le patron est un moment critique pour le client qui met en question la pertinence pour ce dernier de soutenir son patron dans sa quête du pouvoir.¹¹⁰¹

En même temps, Guichardin prend aussi la défense du patron. Il affirme que ce dernier aurait le droit de refuser d'accorder des bienfaits au client si cela met en question le pouvoir que son client l'a aidé à l'obtenir. Il existe donc des limites claires de ce que le client peut demander de son patron.¹¹⁰²

Jérôme Savonarole critique pour sa part le principe du « Tu me défends, je te défends ». Les gens rejoignent un réseau, car ils ont envie d'honneurs ou parce qu'ils ont peur.¹¹⁰³

Tous les trois auteurs ont un jugement négatif sur l'efficacité du clientélisme. Machiavel pense que les bienfaits ne tiennent pas un réseau politique ensemble en cas de crise majeure. La force apte à maintenir le réseau serait la crainte inspirée par le patron. Cela est une approche qui est adoptée de manière similaire par François Guichardin avec quelques nuances. Chez François Guichardin, les bienfaits ont également une importance secondaire dans le maintien du réseau politique, mais les clients et créatures sont surtout motivés par l'idée de défendre la préservation de leurs privilèges. Il n'est donc pas aux yeux de Machiavel et de Guichardin possible de solidifier un réseau politique par l'octroi de bienfaits. La clientèle reste fidèle au patron soit par la crainte soit par l'envie de préserver ses intérêts.

Savonarole adopte une autre approche. Pour lui, les gens rejoignent un réseau politique surtout par envie d'honneur ou par peur. L'idée de la peur qu'il propose est similaire à la

¹¹⁰⁰ GUICHARDIN François, 1998: 117.

¹¹⁰¹ GUICHARDIN François, 1998: 129.

¹¹⁰² GUICHARDIN François, 1998: 129.

¹¹⁰³ FIRPO Luigi, 1965: 224-225, 451s.

crainte de Machiavel. Toutefois, il faut mentionner que Machiavel se place plus dans la perspective de conserver un réseau politique établi alors que Savonarole réfléchit davantage sur la constitution initiale d'une clientèle. Ce qui varie avec Guichardin et Machiavel est l'aspect moral, à savoir que le mauvais patron attire de mauvais clients. En somme, par la mauvaise nature du patron, il ne pourra jamais attirer des clients moralement bons. Si on compare avec d'autres extraits, on peut y ajouter que ce réseau sera forcément condamné, car n'ayant pas la bénédiction de Dieu.¹¹⁰⁴

Cela n'est pas pris en compte par Guichardin et Machiavel. Cela peut être expliqué par le fait qu'ils n'ont pas une approche centrée sur une vision « chrétienne » du pouvoir. Machiavel s'opposant même ouvertement à celle-ci et Guichardin est plus proche de Machiavel que de Savonarole à ce sujet.

Nonobstant, tous les trois, que cela soit Savonarole, Guichardin ou Machiavel, s'engagent dans une critique de l'efficacité du clientélisme.

Le cas précis de Côme de Médicis est de grand intérêt, car il sert de cas idéal pour des réflexions au sujet du fonctionnement institutionnel du clientélisme.

Pour Machiavel, Côme de Médicis a pu prendre le pouvoir avec l'aide de sa réputation, de sa prudence et aussi par le fait que le reste de la cité était passive à son égard. Il devint ainsi redoutable à l'État.¹¹⁰⁵

Savonarole mentionne aussi Côme de Médicis. Il explique comment celui-ci, banni, put revenir en moins d'une année, car un gouvernement composé de ses clients avait pu être constitué entre temps.¹¹⁰⁶

Les deux penseurs sont d'accord que Côme de Médicis avait fini par prendre une telle puissance qu'il ne pouvait plus être tenu sous contrôle par les autorités de la cité de Florence. Chez Savonarole, on constate cela quand il mentionne comment celui-ci put revenir d'un bannissement, car en moins de douze mois ses clients avaient pu prendre le contrôle du gouvernement florentin. Machiavel affirme lui que Côme était devenu si puissant jusqu'à

¹¹⁰⁴ FIRPO Luigi, 1965: 222.

¹¹⁰⁵ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

¹¹⁰⁶ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

devenir redoutable à l'État et toute action contre lui venait avec de grands risques pour la République de Florence. Si les deux auteurs nous présentent le pouvoir des Côme ; chacun applique d'autres exemples. On peut donc affirmer qu'il existe une convergence entre Savonarole et Machiavel sur l'idée du danger que représenterait le pouvoir de Côme.

Restant dans la thématique, Nicolas Machiavel et Jérôme Savonarole cherchent à savoir comment un citoyen avait pu se hisser au sommet et sur les implications que cela comporte.

Nicolas Machiavel se demande comment un citoyen doit agir pour se rendre invulnérable aux institutions d'une république et des autres citoyens. Pour réaliser cela, le citoyen concerné devrait se créer un réseau d'amis par des moyens immoraux comme des aides financières et la promesse de les protéger des magistrats. Cela permettrait au citoyen de ne plus être attaqué par les magistrats, fait qui est jugé négativement par Machiavel, car cela affaiblit l'État. En plus, une fois assez puissant, le citoyen peut forcer les autorités à poursuivre ses adversaires et ainsi s'assurer le monopole du pouvoir politique.¹¹⁰⁷

Jérôme Savonarole présente une vision morale de l'ascension du citoyen au sommet d'un État. Pour lui, une telle ascension est l'indication d'une absence de grâce de la part de Dieu, démontrant que la personne en question est immorale et n'a pas les vertus chrétiennes nécessaires.¹¹⁰⁸

Tous les deux critiquent l'ascension et la montée en puissance d'un citoyen au sein des structures républicaines. Toutefois, ils ont des approches radicalement différentes dans leur manière de percevoir et juger cela. Savonarole argumente par le fait qu'une telle ascension est un signe d'une absence de la grâce divine. Pour Machiavel, pour se hisser au sommet, un citoyen doit agir par la constitution d'un puissant réseau politique. Cela demanderait de faire recours à des moyens immoraux comme des aides financières privées avec pour but de se protéger des magistrats de la République.

Tous les deux sont donc d'accord sur l'immoralité d'une telle ascension politique. Néanmoins, chez Savonarole cela est intrinsèque à la tentative de se hisser au sommet. En revanche, chez Machiavel, l'immoralité se trouve plus au niveau des outils nécessaires pour

¹¹⁰⁷ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112-113.

¹¹⁰⁸ FIRPO Luigi, 1965: 224.

créer les conditions afin d'avoir une telle position de domination au sein d'une république. On peut en conclusion dire que tous les deux sont d'accord sur le fait de condamner ce phénomène.

Les débats constitutionnels

Dans ce sous-chapitre, nous allons nous pencher sur ce qui peut être qualifié de débat constitutionnel au sein de la société florentine. Comment est-ce que le clientélisme impacte les institutions de la République florentine ? Nous avons trois penseurs qui abordent cette question : Nicolas Machiavel, Piero di Marco Parenti et Jérôme Savonarole.

Machiavel défend l'avis qu'un régime politique a besoin du consensus de la majorité et ne pas être soumis à la volonté d'une seule personne. Il note qu'à Florence, le *squittino*, chargé de sélectionner les candidats, aurait été susceptible aux manipulations. C'est ainsi que la République aurait pu être mise sous tutelle d'un citoyen. Les réformes précédentes du fonctionnement des institutions de Florence auraient aussi eu pour conséquence de renforcer la mainmise d'une seule faction sur le système politique.¹¹⁰⁹

Il va ensuite proposer aux Médicis la mise en place d'une constitution avec un double objectif. Le premier serait de créer des structures républicaines assainies et assurant le bon fonctionnement de la République sur le long terme. Il dit que le chef d'État doit de préférence ne pas être un chef de faction. Toutefois, il accepte que les Médicis soient à la tête de Florence en raison d'une absence de réelle alternative crédible. Ce mécanisme est central dans le projet constitutionnel de Machiavel. Il vise à créer une république libre et méritocratique, mais dont les « bonnes » institutions seraient temporairement sous le contrôle des Médicis et leur clientèle. Il aurait une restauration partielle dans un premier temps et une pleine restauration après la mort des derniers Médicis. C'est la même logique appliquée dans son projet de gestion des forces armées de Florence qui doivent mettre les nouveaux outils de défense de la République temporairement entre les mains des clients et créatures des Médicis.¹¹¹⁰

Nous constatons parmi les autres analyses faites par Machiavel qu'il argumente pour une diminution du nombre de conseils, dont la seule utilité serait de satisfaire les clients des

¹¹⁰⁹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 227-229.

¹¹¹⁰ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 232-243.

Médicis. Ce commentaire démontre que certaines institutions étaient conçues expressément pour satisfaire les besoins d'une clientèle nombreuse.¹¹¹¹

Parenti aborde également la question des problèmes intrinsèques à la République florentine. Florence se trouvait à un moment dans une profonde désunion à cause d'un manque de sens de devoir de la part des magistrats et aussi l'arrogance et l'ambition de beaucoup de citoyens. Ceux-ci auraient favorisé la naissance de clientèles.¹¹¹²

Savonarole se lance dans une analyse de la République sur le plan institutionnel et se questionne sur ce qui favorise l'émergence des clientèles et leur prise de pouvoir au sein de la République florentine. La raison serait que celle-ci permettait à certains de devenir rapidement puissants, ce qui finit par conduire le Gouvernement à être sous le contrôle d'une faction. Les institutions auraient ainsi tendance à tomber sous le contrôle des puissants et de leurs clientèles, ce qui les rend inopérantes et crée des problèmes.¹¹¹³

Pour contrer cela, et éviter un citoyen-tyran, il faudrait créer des lois empêchant qu'un homme puisse prendre contrôle de l'État. Les lois doivent assurer l'égalité entre les citoyens. Savonarole affirme aussi que les magistrats doivent mettre de côté leurs propriétés et leurs relations sociales afin de pouvoir pleinement assumer leurs fonctions. Il conclut que le but de la République doit consister à exalter les bons et humbles en les forçant à diriger la cité.¹¹¹⁴

En comparant Parenti, Machiavel et Savonarole, nous constatons que tous les trois se montrent insatisfaits avec la situation politique et constitutionnelle à Florence. On peut faire une distinction entre un premier groupe qui est composé de Machiavel et Savonarole. Les deux analysent les institutions. Nous avons ensuite Parenti qui ne parle pas des institutions, mais surtout du mauvais comportement des magistrats et *primi* après l'exil des Médicis.

Nicolas Machiavel et Jérôme Savonarole divergent dans leur approche même s'ils font tous les deux une critique des institutions de Florence. Machiavel aspire à créer une « bonne » république en prenant en compte le besoin de sécuriser et d'intégrer temporairement les

¹¹¹¹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925: 237-238.

¹¹¹² PARENTI Piero di Marco, 1994: 280.

¹¹¹³ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

¹¹¹⁴ FIRPO Luigi, 1965: 132, 137, 478.

Médicis et leur clientèle dans les nouvelles institutions, le temps d'attendre l'extinction dynastique des Médicis.

Jérôme Savonarole, lui, ne cherche pas à créer un tel compromis. Il met son attention sur la question morale. Les mauvaises institutions permettraient aux puissants et aux ambitieux de se saisir des institutions républicaines. Ceux-ci doivent donc être réformés dans l'objectif de permettre à des hommes vertueux d'exercer le pouvoir. L'idée d'un compromis avec les Médicis est impensable. Cela est la grande différence avec Machiavel.

On peut ainsi constater que les trois auteurs s'opposent au clientélisme et le règne des factions. Toutefois, chacun a une approche différente.

8.1.2 Après de quelles autorités de l'Antiquité les auteurs font-ils recours ?

Influence biblique

Jérôme Savonarole, par son statut de prédicateur, recourt aux écrits bibliques et aux idées qu'on y retrouve. Surtout quand il argumente que la bonne attitude et le bon comportement dans ce monde ont pour effet d'obtenir les bénédictions de Dieu.

On peut aussi trouver chez Parenti des influences bibliques. On le voit quand il critique le pape Alexandre VI, tout particulièrement au niveau de ses qualités personnelles et son comportement moral.¹¹¹⁵ Si on fait la comparaison avec la lettre de l'apôtre Timothée, on constate une liste de qualités que doit avoir une personne qui veut être évêque. On peut voir chez Timothée par la liste des qualités positives nécessaires, un reflet de la critique réalisée par Parenti au sujet des défauts du pape Alexandre VI.¹¹¹⁶

On retrouve chez Luca Landucci plusieurs notions clés qui sont très présentes dans les écrits des disciples de Jésus comme l'idée de l'humilité. Cette notion est centrale chez Landucci et implique que l'homme ne doit pas chercher à s'élever.¹¹¹⁷ Cette notion de l'humilité s'inspire des écrits du Nouveau Testament, tout particulièrement de ceux de l'apôtre Luc.¹¹¹⁸

¹¹¹⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

¹¹¹⁶ Bible Louis Segond, 1 Timothée 3: 1-5.

¹¹¹⁷ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

¹¹¹⁸ Bible Louis Segond, Luc 14: 7-11.

Cette proximité intellectuelle avec les écrits des apôtres de la part de Luca Landucci se retrouve également à d'autres endroits. On a par exemple les écrits de l'apôtre Pierre. À nouveau, le thème marquant chez Pierre est la notion de l'humilité. Pour lui, Dieu donnerait la grâce aux humbles et ignorerait les orgueilleux.¹¹¹⁹ On a également des références similaires dans Jacques 4 : 1-10. L'apôtre use d'un langage très dur et affirme que l'homme doit s'humilier devant Dieu pour être élevé. En résumé, l'élévation passe forcément par l'humilité.¹¹²⁰

Quels points communs pouvons-nous constater dans les influences bibliques que nous retrouvons chez les trois penseurs ?

Premièrement, nous constatons que deux des trois auteurs abordent la question de l'humilité et la soumission à Dieu. Cela concerne Jérôme Savonarole et Luca Landucci. Chez Savonarole, cela s'exprime par l'idée tirée des psaumes que l'homme qui se soumet à Dieu pourra profiter de ses bénédictions. Luca Landucci reprend aussi cette notion quand il fait référence au trépas de Laurent de Médicis (1449-1492). On retrouve des influences potentielles chez l'apôtre Luc, Timothée et Pierre. Dans tous ces extraits, l'humilité et la soumission à Dieu sont des éléments centraux.¹¹²¹

Deuxièmement, nous pouvons constater que l'humilité est associée à l'idée que ceux qui ne sont pas humbles, donc les orgueilleux, s'exposent à des risques. Chez Savonarole, cela se voit quand nous lisons le psaume 1:1-6, qui dit que ceux qui ne se soumettent pas à Dieu courent à leur ruine. Il y a donc une menace qui pèse sur ceux qui ne sont pas humbles. On a un mécanisme similaire chez les apôtres que nous avons déterminés comme ayant une certaine influence sur Luca Landucci. On voit ainsi que ceux qui se hissent vers le haut seront rabaissés par Dieu.

L'appel à l'humilité se combine à l'idée du danger pour ceux qui ne respectent pas ce commandement. Cet aspect est particulièrement important, car il est lié avec la question du clientélisme. L'orgueil, comme le désir d'être le premier, pour prendre une référence de l'extrait de Luc 14 : 7-11, est associé chez plusieurs penseurs avec l'idée de recourir aux

¹¹¹⁹ Bible Louis Segond, 1 Pierre 5: 1-9.

¹¹²⁰ Bible Louis Segond, Jacques 4: 1-10.

¹¹²¹ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

réseaux politiques, donc le clientélisme. On retrouve une telle idée chez Machiavel quand il décrit comment un citoyen pour se hisser au sommet d'une république doit se mettre à l'abri des magistrats et à cette fin se constituer un réseau politique puissant.¹¹²²

Pouvons-nous constater des différences entre les trois auteurs ?

Parenti n'entre pas dans cette logique de l'humilité chère à Savonarole et à Landucci quand il aborde l'élection d'Alexandre VI. Il ne mentionne pas un manque d'humilité de la part du souverain pontife, mais se concentre surtout sur son mode de vie et tout particulièrement sur le fait qu'il pratique la simonie. De même, dans le passage de Timothée, on ne retrouve pas de critère de l'humilité, mais surtout celui des bonnes mœurs. On peut donc en déduire que l'humilité dans ce contexte n'a pas d'importance, faisant en sorte que Parenti est en rupture avec Jérôme Savonarole et Luca Landucci à ce sujet.

Nous constatons donc que les trois auteurs ne sont pas unanimes au sujet de la question de l'humilité. Savonarole et Landucci donnent à la notion d'humilité une grande importance, idée qu'on retrouve dans plusieurs passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Parenti, lui, se focalise davantage sur les qualités du prochain évêque de Rome et donc écarte l'idée de l'humilité comme une donnée déterminante.

Nous constatons que tous les trois avancent des arguments avec un origine biblique.

Aristote, Platon et la Renaissance

L'impact d'Aristote et de Platon sur la pensée occidentale est majeur et il n'est donc pas une surprise de constater que les penseurs analysés dans le cadre de notre enquête recourent à leur pensée, ou du moins viennent à des réflexions qui s'intègrent dans les propositions et idées avancées par ces deux penseurs grecs.¹¹²³

Aristote, né en 384 et mort en 322 avant Jésus-Christ, est un philosophe central pour la scolastique chrétienne et aussi la philosophie islamique de l'époque médiévale. Parmi tous les sujets abordés, il a surtout marqué le domaine de la métaphysique, la théorie éthique et

¹¹²² GUIRAUDET Toussaint, 1980: 112-113.

¹¹²³ <https://www.britannica.com/biography/Aristotle> (26.12.2019)

politique ainsi que la philosophie des sciences. On peut ainsi citer des ouvrages comme l'*Ēthika Nikomacheia*, la *Politika* et l'*Athēnaiōn politeia*.¹¹²⁴

Platon, lui, est né en environ 427/28 avant Jésus Christ et est mort autour de 348/347 avant Jésus-Christ à Athènes. Il est le fondateur de l'Académie et d'une série d'ouvrages avec une influence unique sur la pensée occidentale. Ceux-ci traitent avant tout des questions liées à l'esthétique, la philosophie politique, la théologie, la cosmologie, l'épistémologie ainsi que la philosophie de la langue. Parmi les principaux écrits, on peut citer la *République*, *Gorgias* et l'*Apologie*, écrite après le procès et la condamnation de Socrate.¹¹²⁵

Nous trouvons des indications d'une influence aristotélicienne et platonicienne chez les penseurs analysés dans le cadre de cette enquête. Cela est tout particulièrement marquant chez Jérôme Savonarole, François Guichardin et Piero di Marco Parenti pour Aristote et François Vettori en ce qui concerne Platon.

Comment est-ce que cette influence se démontre concrètement chez les auteurs florentins ? Et aussi, les auteurs reprennent-ils les mêmes arguments d'Aristote et Platon ou est-ce que nous pouvons constater qu'il y a des différences ?

Jérôme Savonarole reprend une série d'idées d'Aristote. La première est le concept de six régimes, dont trois seraient des formes déformées de trois bons régimes. Un autre concept repris par Savonarole est l'idée du bien commun donc qu'un gouvernement doit chercher à satisfaire le bien de la communauté et non d'une personne, d'un groupe ou des masses sans considération pour ce qui favorise la collectivité dans son ensemble. Un dernier aspect repris de la philosophie d'Aristote est la notion que la tyrannie se focalise sur la richesse dans le but de pouvoir financer le réseau politique, donc les clients et créatures.¹¹²⁶

François Guichardin a aussi des influences d'Aristote. Parmi ceux-ci, on peut citer la question de l'amitié qui est abordée par Aristote et reprise par Guichardin. Cela tout particulièrement dans le contexte de l'idée que l'amitié est nécessaire pour l'homme et possède une importance presque vitale. Cette notion d'amitié est particulièrement intéressante, car nous

¹¹²⁴ <https://www.britannica.com/biography/Aristotle> (26.12.2019)

¹¹²⁵ <https://www.britannica.com/biography/Plato> (26.12.2019)

¹¹²⁶ PELLEGRIN Pierre, 1990: 229-230.

avons au cœur du clientélisme, l'idée d'une forme d'amitié qui est décrite par Aristote comme une amitié entre gens inégaux. Néanmoins, Aristote va beaucoup plus en créant toute une classification des amitiés, chose que Guichardin ne fait pas.¹¹²⁷ Cette différence fait que la corrélation entre Guichardin et Aristote n'est pas aussi forte comme chez Savonarole qui cite presque mot par mot le passage d'Aristote sur la tyrannie et les satellites.¹¹²⁸

Piero di Marco Parenti s'intéresse tout particulièrement à la question du tyran. Chez Parenti, le tyran est présent sous la forme de Piero de Médicis.¹¹²⁹ Chez Aristote, celui-ci aborde la problématique du tyran de manière plus générale.¹¹³⁰ Tous les deux traitent la problématique du tyran qui aspire à maintenir les citoyens sous contrôle en les abaissant moralement. Parenti explique que Piero de Médicis voulait empêcher que d'autres citoyens deviennent grands et réputés.¹¹³¹ Chez Aristote, le tyran veut que les citoyens soient dans un état de méfiance permanent entre eux.¹¹³²

Parenti aborde aussi la question des détournements de fonds. Il cite plusieurs cas où les Médicis avaient détourné des fonds pour satisfaire les besoins financiers de leur réseau politique.¹¹³³ Chez Aristote, nous avons également la mention de corruption et de dilapidation de fonds publics. Nous avons néanmoins avec une légère différence, à savoir que la corruption est moins un acte ponctuel et plus un phénomène qui contribue à la dégénérescence des régimes politiques.¹¹³⁴

François Vettori développe une théorie selon laquelle tous les régimes politiques ayant existé dans la réalité seraient des tyrannies. Selon lui, les seuls régimes non tyranniques sont ceux qui ont été pensés par des auteurs comme Platon, faisant directement référence au penseur antique.¹¹³⁵ L'analyse de la *République* de Platon permet de confirmer cela.¹¹³⁶

¹¹²⁷ TRICOT Jules, 2014: 171-192.

¹¹²⁸ PELLEGRIN Pierre, 1990: 229-230.

¹¹²⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 60s.

¹¹³⁰ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 158.

¹¹³¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 60s.

¹¹³² BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 158.

¹¹³³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹¹³⁴ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 66.

¹¹³⁵ VETTORI Francesco, 1527: 9.

¹¹³⁶ PLATON, 1945: 284.

Ce lien de référence nous permet de nous demander si nous trouvons chez Platon des indications au sujet du clientélisme, tout particulièrement dans le cadre du document cité par Vettori, à savoir la *République*. Platon mentionne dans son écrit que le tyran doit chercher à s'associer la population et donc l'intégrer dans son réseau politique. Si on compare ensuite Platon et Vettori, on voit que chez Platon, la tyrannie est son propre système politique alors que chez Vettori, la tyrannie est intrinsèque au pouvoir politique. Il est donc logique que le pouvoir finisse inévitablement entre les mains d'une faction. La prédominance des Médicis à Florence ne serait donc pas immorale, mais « naturelle ». ¹¹³⁷

Est-ce que nous constatons des similitudes ou des différences particulières entre Savonarole, Vettori, Guichardin et Parenti dans leur rapport à Aristote ?

Premièrement, nous pouvons noter les textes avec lesquels nous avons constaté des correspondances. Jérôme Savonarole adopte des concepts qu'on retrouve dans la *Politika*, de manière plus précise, dans le chapitre V qui aborde la question des six régimes politiques et de la nature de la tyrannie. ¹¹³⁸ Parenti s'inspire également de la *Politika*, mais fait davantage référence aux concepts qu'on retrouve dans le chapitre IX. ¹¹³⁹

Deuxièmement, si Piero di Marco Parenti et Jérôme Savonarole font référence au même ouvrage, ils ne s'inspirent pas du même chapitre et du même thème. Cela permet de conclure qu'ils reprennent des aspects différents de la philosophie d'Aristote, même si celui-ci est probablement l'inspiration pour leurs argumentaires respectifs. Cela peut être expliqué par le fait que si les deux ont visiblement une connaissance d'Aristote, l'objectif qu'ils poursuivent est différent. Savonarole cherche principalement à argumenter contre un gouvernement jugé tyrannique et ne poursuivant pas le bien commun. Parenti se penche surtout sur la façon pour le tyran d'essayer de maintenir le reste de la population sous son contrôle en évitant qu'un citoyen puisse se hisser et avoir une quelconque forme de puissance pouvant concurrencer celle du tyran.

¹¹³⁷ PLATON, 1945: 318.

¹¹³⁸ PELLEGRIN Pierre, 1990: 229-230.

¹¹³⁹ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 158.

Troisièmement, on remarque qu'il existe une convergence entre Savonarole et Parenti au sujet de la question des ressources financières et de la clientèle du tyran.

Savonarole dit que l'argent public est détourné dans le but de nourrir les clients et les créatures. Nous avons retrouvé une référence à Aristote quand celui-ci mentionne que seule la richesse peut permettre de maintenir le réseau politique du tyran en place. Parenti aborde le même thème en soulignant que les Médicis détournaient des fonds publics en faveur de leur clientèle et des citoyens puissants de la République de Florence. Cela résonne avec un autre passage chez Aristote quand celui-ci souligne le rôle de la corruption et des détournements de fonds dans le processus de décomposition d'un bon régime politique.

Quatrièmement, nous pouvons constater que Savonarole et Parenti sont d'accord sur le fait que le détournement de fonds en faveur de la clientèle pose un souci. Également, nous pouvons voir que la problématique du détournement de fonds se retrouve chez Aristote dans son ouvrage *Politika*, et que par la comparaison, nous constatons une convergence entre Savonarole, Parenti et Aristote.

Toutefois, il est important de noter que ces proximités ne sont pas parfaites comme indiqué précédemment. Parenti aborde le détournement de fonds sous forme de cas précis dans le cadre des abus de la tyrannie des Médicis pendant qu'Aristote le voit comme une composante d'un phénomène de dégénération politique général. Il existe aussi une différence substantielle entre Savonarole et Parenti dans le fait que Parenti mentionne nominalement les Médicis pendant que Savonarole ne le fait pas.

Cinquièmement, nous constatons que François Guichardin se distingue de Savonarole et de Parenti au sujet d'Aristote. Nous avons des références dans l'*Ēthika Nikomacheia* et non la *Politika*. Si la *Politika* parle de sujets politiques, l'*Ēthika Nikomacheia* s'intéresse davantage aux questions d'ordre éthique comme l'amitié.

Pourquoi ? Savonarole et Parenti critiquent le clientélisme, surtout quand cela implique des détournements de fonds. Guichardin pense pour sa part que les amitiés, donc aussi des amitiés de nature clientéliste, sont une chose utile à l'homme. Il est donc moins catégorique que Savonarole et Parenti.

Il faut aussi souligner que Guichardin écrit par aphorismes, alors que Parenti et Savonarole écrivent des textes bien plus longs. Ils peuvent donc développer davantage l'idée de la tyrannie et ses problèmes. Guichardin doit être court et précis.

Nous pouvons ainsi constater que les idées d'Aristote sont reprises par François Guichardin, Jérôme Savonarole et Piero di Marco Parenti. Nous remarquons que Savonarole et Parenti sont très proches surtout au sujet de la question des détournements de fonds organisés par les Médicis. Guichardin pour sa part s'intéresse surtout à la question des amitiés. François Vettori ne s'inspire pas d'Aristote, mais fait référence à la *République* de Platon.

Nous pouvons commencer par faire une première comparaison entre Savonarole et Parenti. Les deux sont assez proches dans leur dénonciation de la tyrannie et reprennent des éléments de la pensée d'Aristote. Toutefois, la tyrannie est perçue chez Savonarole non comme un état intrinsèque à tout pouvoir réel existant, idée présente chez Parenti, mais comme un système politique particulier.

Il y a toujours des points d'accord entre Parenti, Savonarole et Vettori. Tous reconnaissent que la tyrannie se distingue par le fait que le pouvoir soit usé afin de satisfaire les objectifs d'une personne ou d'un groupe ; donc des intérêts privés ; alors que le bon régime se distingue par le fait que ceux qui détiennent le pouvoir s'intéressent au bien public. Toutefois, pour Parenti, la privatisation du pouvoir est un phénomène inévitable et établit ainsi le fait que tout régime politique est tyrannique. L'idée d'un pouvoir qui ambitionne uniquement à satisfaire le bien commun serait une utopie à l'image de la *République* de Platon.

François Vettori se rapproche de certaines idées de François Guichardin quand celui-ci aborde la question des amitiés. Si on élargit la notion d'amitié aussi aux amitiés politiques, on peut argumenter que Guichardin défend l'idée qu'il est bien d'intégrer ou de créer une clientèle. La nature humaine serait conçue manière à ce que la constitution des réseaux fait partie de sa nature. C'est une logique proche de celle de Vettori. Toutefois, le fait que Vettori et Guichardin n'abordent pas la même thématique doit inciter à considérer cette interprétation avec prudence.

Inspiration de styles classiques

Les penseurs que nous analysons puisent dans les œuvres classiques non seulement au niveau des concepts, mais portent également un intérêt aux formes et structures des écrits antiques. Nous remarquons ce genre d'imitations chez Piero Parenti, François Guichardin et Léonard Bruni.

Piero di Marco Parenti adopte avec sa *Storia fiorentina* un style historiographique dont on peut trouver des exemples chez les auteurs romains. On peut ainsi citer le cas de l'*Ad urbe condita* de Tite-Live ainsi que les *Annales* de Tacite.^{1140 1141} Parenti adopte un style semblable à ces auteurs. Il cherche à retracer les événements. Il se distingue d'eux par le fait qu'il ne cherche pas à faire toute l'Histoire florentine, mais à résumer les événements historiques de son époque. Il se permet également de porter des jugements, tout particulièrement quand il aborde le cas des Médicis.

François Guichardin, lui, écrit ses *Ricordi* en aphorismes comme le fit Hippocrate. Toutefois, au contraire d'Hippocrate, Guichardin n'utilise pas les aphorismes pour parler de médecine, mais pour donner des conseils politiques.¹¹⁴²

Léonard Bruni écrit sa *Laudatio florentinae Urbis* en s'inspirant du *Panathenaicus* de Publius Aelius Aristides.¹¹⁴³ Si on compare les deux ouvrages, on constate une série de parallèles comme la présence d'un personnage monarchique, très puissant et menaçant la liberté d'une péninsule composée de cités-États. Face au grand hégémon se dresse une cité-État qui défend la liberté et qui incarne l'idéal de l'honneur. Le conflit est non seulement militaire, mais aussi moral. Les différences se trouvent surtout dans la description des méthodes du souverain conquérant. Chez Aristide, les Perses mettent les peuples en esclavage et les font marcher sous la contrainte. Chez Bruni, le duc milanais tire sa force de sa ruse et de sa clientèle. Il sème aussi la discorde chez ses ennemis. Le clientélisme détient donc un rôle central chez Bruni. On ne trouve rien de tel chez Aristide.

¹¹⁴⁰ TACITUS Cornelius, 1996: 1.

¹¹⁴¹ LIVE Tite, 1999: 29.

¹¹⁴² BRACHELIUS Jérémie Triverius, 1570-71: 29.

¹¹⁴³ ARISTIDES Aelius, 1973.

Nicolas Machiavel s'inspire également de l'Antiquité. Il cite le cas de Spurius Melius qu'il utilise pour émettre l'idée du danger que comporte un citoyen usant de moyens privés pour avoir les faveurs de la population. Par le fait que Machiavel idéalise la République romaine et la prend comme référence morale, nous avons pu déterminer qu'il approuve la démarche du Sénat et l'utilise comme critique à la prise de pouvoir des Médicis.¹¹⁴⁴

Il avance par la suite l'idée qu'une république doit être organisée de manière que les citoyens puissent acquérir du prestige uniquement en se mettant au service de l'État. Les actions privées seraient dangereuses pour une république comme montre le cas de Spurius Melius. Pour s'assurer que les citoyens ne peuvent pas user de ressources privées, surtout financières, pour créer une clientèle, Machiavel voit deux solutions : soit maintenir tout le monde pauvre ou maintenir l'État dans une guerre perpétuelle.¹¹⁴⁵

Quels points communs les auteurs florentins ont-ils entre eux ? Est-ce qu'il existe des divergences particulières à noter dans leurs choix ?

Premièrement, les quatre auteurs s'inspirent du monde gréco-romain. Cette inspiration semble s'inscrire dans un intérêt renouvelé pour les ouvrages antiques. Toutefois, il faut noter que les penseurs tirent chacun leurs références d'ouvrages très distincts. Chez Parenti, il s'inspire très certainement d'ouvrages historiques comme ceux de Tacite et Tite-Live. Guichardin, lui, reprend le style des aphorismes d'Hippocrate. Et Léonard Bruni, lui, adopte la structure d'un discours élogieux sous la forme du *Panathenaicus* de Publius Aelius Aristides. Machiavel, pour sa part, se base sur l'histoire de Spurius Melius.

Deuxièmement, il faut noter une distinction entre les sources romaines et grecques. On a ainsi des ouvrages historiques de Parenti et l'exemple politico-historique de Machiavel qui sont de culture latine. D'un autre côté, nous avons des écrits médicaux comme les *Aphorismes* d'Hippocrate et le *Panathenaicus* de Publius Aelius Aristides.

Troisièmement, l'impact de la question clientéliste est moins apparent chez Parenti et Guichardin que chez Léonard Bruni et Nicolas Machiavel. En comparant la *Laudatio florentinae Urbis* avec le *Panathenaicus*, nous constatons par exemple que Bruni se distingue

¹¹⁴⁴ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 93.

¹¹⁴⁵ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280.

d'Aristide par le fait qu'il attribue au duc milanais la capacité de s'imposer en jouant sur les mécanismes clientélistes et sa ruse. Machiavel, lui, va plus loin en prenant l'histoire de Spurius Melius comme base pour argumenter contre le danger clientélisme. Le clientélisme apparaît comme un élément central chez ces deux auteurs.

Il est plus difficile de faire le même lien avec Parenti et Guichardin. La critique du clientélisme se fait autrement chez Guichardin. Elle est centrée sur la question de son efficacité. Pendant que chez Parenti, la critique se fait surtout à des moments précis de la narration et à l'encontre des Médicis.

8.1.3 Les auteurs reprennent-ils des argumentaires antiques ?

Argumentaires autour de la notion de la tyrannie

Léonard Bruni va jouer sur l'opposition entre la tyrannie et la liberté républicaine. C'est ainsi que dans sa *Laudatio florentinae Urbis*, il fixe la fondation de Florence à l'époque de la République romaine. Cette ère aurait été celle où la République romaine était encore libre et vertueuse, au contraire de l'époque des empereurs qui aurait été un âge de la tyrannie. Bruni essaye d'expliquer l'amour des Florentins pour la liberté et la haine de la tyrannie à travers cette fondation mythique.¹¹⁴⁶

Machiavel s'inspire pour sa part de l'idée de la dégénération des régimes d'Aristote.¹¹⁴⁷ C'est pour cette raison qu'il avance l'idée que la tyrannie ne peut que s'instituer quand un certain degré de corruption s'est développé et qu'aucune mesure n'a été prise pour le contrer.¹¹⁴⁸ Aussi, Machiavel reprend d'Aristote l'importance de l'intérêt général.¹¹⁴⁹

Chez François Guichardin, la question de la tyrannie est reprise dans le contexte de Platon, à savoir autour de l'idée que le tyran aspire à surveiller les membres de son réseau afin de s'assurer de leur loyauté.¹¹⁵⁰

¹¹⁴⁶ KOHL Benjamin G., 1978: 151, 167.

¹¹⁴⁷ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 55.

¹¹⁴⁸ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 246.

¹¹⁴⁹ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 54.

¹¹⁵⁰ BACCOU Robert, 1945: LXV.

On trouve aussi des mentions chez Aristote. Guichardin et Aristote sont tout les deux d'accord sur la nécessité de créer un lien de dépendance entre les sujets et le gouvernement.¹¹⁵¹ On peut aussi constater des différences entre les deux, à savoir qu'Aristote pense plutôt dans le cadre d'un gouvernement urbain alors que Guichardin prend la perspective d'un réseau clientéliste. Aussi, Aristote considère qu'il faut toujours s'appuyer sur la faction la plus importante et la plus puissante.¹¹⁵²

Aristote et Guichardin abordent également la question des offenses. Il faut selon eux éviter à tout prix d'offenser les gens et faire usage de beaucoup de prudence en la matière. Il semble opportun de noter comme précédemment qu'Aristote est plus dans une approche de gestion politique d'une agglomération ou entité politique alors que Guichardin persiste avec ses *Ricordi* dans une perspective de donner des conseils à ceux qui interagissent dans ou avec les réseaux politiques.^{1153 1154}

Piero Parenti reprend également des idées de Platon surtout la notion de la volonté populaire. Tous les deux affirment l'illégitimité du pouvoir de gouverner contre la volonté de la population. Platon affirme que la tyrannie se distingue par le fait de gouverner à l'encontre de la volonté des sujets.¹¹⁵⁵ Chez Parenti, cela est révélé par sa critique des Médicis où il affirme que les Médicis agissaient à l'encontre des intérêts du reste de la population de Florence.¹¹⁵⁶

Quels constats pouvons-nous faire en comparant les différents argumentaires antiques repris par les auteurs florentins ?

Premièrement, nous constatons que les auteurs intègrent leur réflexion sur la tyrannie en prenant pour base soit Aristote soit Platon. Ceux dont les idées ont une proximité avec Platon sont Piero Parenti et François Guichardin. Toutefois, Guichardin reprend aussi certaines

¹¹⁵¹ GUICHARDIN François, 1998: 117.

¹¹⁵² BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules, 1874: 160.

¹¹⁵³ GUICHARDIN François, 1998: 117.

¹¹⁵⁴ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules, 1874: 154.

¹¹⁵⁵ PLATON, 2012: 48.

¹¹⁵⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

idées d'Aristote. Nicolas Machiavel et Léonard Bruni ont pour leur part une proximité avec Aristote et surtout la *Politika*.

Deuxièmement, tous les quatre penseurs considèrent la tyrannie comme une chose négative et non souhaitable.

C'est ainsi que Léonard Bruni crée un antagonisme entre la liberté républicaine et la tyrannie oppressive. Chez Machiavel, nous avons une vision moins manichéenne. Il défend davantage l'idée d'un processus de dégénération et de corruption qui crée les conditions pour l'émergence de la tyrannie. Bruni pense que la qualité des institutions florentines est due à son héritage romain et républicain. Ce sont les conditions de la fondation qui définissent la qualité des institutions d'un État, et non un problème de corruption. Guichardin, lui, voit surtout dans le tyran une force qui veut connaître chaque pensée des clients et contre laquelle il faut se prémunir. Également, le tyran doit chercher à ne pas offenser ses clients et aussi instituer un lien de dépendance entre lui et le client. Il est dans ce cadre, celui qui se montre le moins ouvertement hostile à la tyrannie. Piero di Marco Parenti dit que la tyrannie gouverne contre la volonté populaire. C'est une idée qui est également reprise par Machiavel dans un autre extrait.

Troisièmement, le clientélisme est présenté différemment chez les quatre penseurs. Léonard Bruni fait apparaître la question clientéliste à travers le personnage du duc milanais. Machiavel parle surtout du problème de la corruption qui permettrait au fil de temps d'assurer l'instauration de la tyrannie. C'est donc la corruption des institutions qui ouvre la voie à la constitution d'un régime tyrannique. Guichardin, lui, tente d'expliquer comment interagir comme sujet face à un prince tyrannique. Parenti défend pour sa part l'idée que le gouvernement des Médicis était une tyrannie par son comportement et ses actions.

Argumentaires autour de la notion du républicanisme antique

La République romaine est la référence intellectuelle pour Léonard Bruni et Piero di Marco Parenti. Léonard Bruni introduit son éloge, la *Laudatio florentinae Urbis* avec une citation

de Cicéron.¹¹⁵⁷ Cicéron incarne dans la pensée occidentale l'idéal de l'homme d'État républicain.¹¹⁵⁸

Nous avons pu constater des proximités intéressantes entre Piero Parenti et Cicéron. Tous les deux défendent leurs républiques respectives contre des menaces à l'encontre de la liberté et le bon fonctionnement de leurs États. Dans le cas de Parenti, le rôle est assumé par Piero Médicis. Chez Cicéro, c'est Catilina.^{1159 1160}

Nous avons aussi des métaphores similaires chez Cicéron et Parenti. Cicéron ainsi de mère patrie quand il s'adresse à Catilina.¹¹⁶¹ Parenti mentionne la volonté populaire donc une idée incarnée de la République et de sa population.¹¹⁶² Dans les deux cas, nous avons des métaphores qui invoquent une vision incarnée de la République.

On peut également constater que Parenti et Cicéron mentionnent la mise en déroute du fonctionnement des institutions. Chez Cicéron, on mentionne des tribunaux impuissants et des lois devenues muettes.¹¹⁶³ Parenti dit que la cité était tenue par la violence et par les clients des Médicis.¹¹⁶⁴

Également, on voit chez les deux auteurs des références à des partisans et des complices ce qui suggère que les deux personnes incriminées, Piero de Médicis et Catilina faisaient recours à leurs partisans et clients.^{1165 1166}

Quels constats pouvons-nous désormais faire ? Premièrement, nous remarquons que Léonard Bruni fait référence directement à Cicéron dans l'introduction de son éloge *Laudatio florentinae Urbis*. Nous avons aussi pu constater des ressemblances entre Piero Parenti et Cicéron. Cela peut s'expliquer par le fait que Cicéron incarne l'idéal républicain, mais aussi

¹¹⁵⁷ KOHL Benjamin G., 1978: 149.

¹¹⁵⁸ LECLANT Jean, 2005: 494-497..

¹¹⁵⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹¹⁶⁰ NISARD Désiré, 1848: 570.

¹¹⁶¹ NISARD Désiré, 1848: 561.

¹¹⁶² PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹¹⁶³ NISARD Désiré, 1848: 561.

¹¹⁶⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹¹⁶⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 85.

¹¹⁶⁶ NISARD Désiré, 1848: 570.

reprend dans son discours contre Catilina une série d'éléments-clés qui peuvent être retrouvés dans des discours similaires contre des forces menaçantes pour la liberté républicaine.

Deuxièmement, nous constatons que la référence de Léonard Bruni reste très courte et qu'il ne pousse pas la référence à Cicéron plus loin. Il se contente d'une phrase devant créer une simple introduction. En retour, on constate toute une série de proximités entre Piero Parenti et Cicéron, permettant alors de suggérer que les idées de Cicéron sont présentes dans l'esprit des élites florentines comme on le voit très directement chez Léonard Bruni et indirectement chez Parenti.

Argumentaires autour de la notion de la vertu

L'idée de la vertu est une notion très présente dans les discours de la Renaissance. Cela ne concerne pas uniquement des auteurs comme Jérôme Savonarole, mais aussi des penseurs comme François Vettori et Landucci. Nous allons donc chercher à comparer les différents argumentaires autour de la vertu.

Jérôme Savonarole porte une attention particulière à la question de la vertu.¹¹⁶⁷ Aristote avance l'argument que le bon magistrat doit non seulement être un bon citoyen, mais également une bonne personne privée, donc détenir une vertu publique et une vertu privée. Cela serait rare. Savonarole reprend l'idée à travers de la notion d'humilité, à savoir que la vertu privée chrétienne doit définir la vertu publique nécessaire et créer une méritocratie de la vertu, s'opposant à l'idée de l'acquisition du pouvoir par les réseaux politiques.¹¹⁶⁸

Cette notion du gouvernement des vertueux se retrouve aussi dans les écrits bibliques, tout particulièrement dans le récit de l'exode.¹¹⁶⁹ Si on analyse le dialogue entre le beau-père de Moïse et Moïse, on retrouve l'idée que le gouvernement doit revenir à ceux qui ont la crainte de Dieu et sont humbles, renforçant l'idée de la méritocratie.¹¹⁷⁰

François Vettori reprend également des motifs liés à la notion de la vertu présente chez Aristote. Le lien apparaît dans le cadre de sa description du roi Ferdinand d'Espagne et dont

¹¹⁶⁷ FIRPO Luigi, 1965: 137.

¹¹⁶⁸ FIRPO Luigi, 1965: 137.

¹¹⁶⁹ Bible Louis Segond, Exodus 18, 17-23.

¹¹⁷⁰ Bible Louis Segond, Exodus 18, 17-23.

il loue sa parcimonie. Il considère également comme une grande vertu le fait que le roi ne gaspille pas ses ressources pour ses clients et des créatures.¹¹⁷¹ Cet aspect est intéressant, car représentant une critique du clientélisme. Aristote propose le même argument en disant comment un tyran doit se comporter pour se maintenir au pouvoir le plus longtemps que possible.¹¹⁷² Dans l'esprit d'Aristote, l'objectif est de rendre la tyrannie plus royale et donc plus proche d'un régime non corrompu.

Un autre aspect qu'on retrouve chez Vettori et Aristote est l'importance de l'amour que doit avoir la population pour le souverain. Aristote argumente que plusieurs régimes tyranniques auraient pu prospérer, car ils auraient su maintenir l'affection de la population à leur égard.¹¹⁷³ Vettori fait une analyse similaire quand il explique pourquoi les Médicis ont échoué à s'imposer à Urbino. Pour lui, l'amour de la population pour la dynastie locale aurait empêché les Médicis de se maintenir durablement au pouvoir.¹¹⁷⁴

Luca Landucci défend pour sa part un argumentaire autour de la vertu dont on peut trouver des origines dans les textes bibliques. On peut ainsi citer des passages comme Colossiens 3 : 12 ainsi que Romains 11:36. Dans Colossiens 3 : 12, on voit que l'appel est fait d'être miséricordieux, bons, humbles, doux et patient.¹¹⁷⁵ L'humilité et la douceur resonnent avec les appels de Landucci à faire usage d'humilité et de mansuétude.¹¹⁷⁶ Chez Romains 11:36, on voit l'affirmation que toutes les choses proviennent de Dieu et que la gloire lui appartient.¹¹⁷⁷ Landucci affirme la même chose dans son passage portant sur l'enterrement de Laurent de Médicis (1449-1492).¹¹⁷⁸

Quels constats pouvons-nous désormais faire ? Premièrement, nous avons la prévalence de la question de la vertu chez Landucci, Vettori et Savonarole. Cela apparaît chez Savonarole sous la forme de la mention de la vertu de l'humilité et de la bonté. Vettori, lui, avance l'idée de la vertu de la parcimonie financière en tant que chef d'État. Landucci, lui, reprend comme

¹¹⁷¹ VETTORI Francesco, 1527: 28.

¹¹⁷² BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 159.

¹¹⁷³ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 161.

¹¹⁷⁴ VETTORI Francesco, 1527: 34.

¹¹⁷⁵ Bible Louis Segond, Colossiens 3: 12.

¹¹⁷⁶ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

¹¹⁷⁷ Bible Louis Segond, Romains 11: 36.

¹¹⁷⁸ VETTORI Francesco, 1527: 34.

Savonarole aussi l'idée de l'humilité et la mansuétude. La notion de la vertu n'est donc pas uniforme dans son interprétation et les penseurs s'intéressent chacun à des vertus spécifiques avec des nuances entre eux. Toutefois, nous constatons que cette notion est prévalente chez au moins trois des six auteurs étudiés par nous.

Deuxièmement, nous pouvons constater que les questions liées à la vertu ont deux grandes sources d'inspiration. La première est issue de la pensée grecque, tout particulièrement Aristote. La deuxième est d'inspiration biblique comme nous avons pu constater à travers de toute une série d'épîtres apostoliques. Nous pouvons donc dire que les penseurs qui abordent la question de la vertu prennent leurs références au sein d'un canon intellectuel commun qui comprend Aristote et la Bible.

Troisièmement, nous constatons que les idéaux anti-clientélistes apparaissent chez tous les trois auteurs.

Nous remarquons des idéaux anti-clientélistes avec des inspirations bibliques chez Savonarole et Luca Landucci. Savonarole en fait de l'humilité et de la bonté les critères de sélection pour déterminer ceux qui doivent gouverner la République. C'est très loin de l'idée de l'ascension par les réseaux. Chez Landucci, la mansuétude et l'humilité doivent être l'attitude dominante chez les hommes. Cet idéal repris des écrits bibliques se trouve donc en opposition avec l'idée de l'ascension par les réseaux politiques et surtout le clientélisme.

Chez Vettori, nous avons un idéal anti-clientéliste non d'origine biblique, mais issue des écrits d'Aristote. Celui-ci n'est pas axé comme chez Savonarole et Landucci sur l'idéal de l'humilité, de la bonté et de la soumission de Dieu. Vettori argumente que le souverain idéal, à travers son récit du roi Ferdinand d'Espagne, est celui qui ne gaspille pas ses ressources financières auprès de ses clients et ses courtisans. Il doit aussi chercher à instiller l'amour de la population à son égard. Nonobstant, on constate chez Vettori, Savonarole et Landucci un accord sur le fait que ceux qui dirigent doivent se soumettre à certaines valeurs et ainsi avoir de la vertu.

Quatrièmement, on constate chez les auteurs des critiques adressées directement et indirectement à l'encontre des Médicis. Cela apparaît chez Landucci quand il fait d'abord un éloge de Laurent de Médicis (1449-1492), mais lance ensuite une critique à l'encontre de

l'orgueil. Vettori critique également les Médicis. Il affirme qu'ils avaient tenté de saisir sans succès Urbino à travers le népotisme territorial du pape Léon X.. Savonarole ne critique pas directement dans ces extraits les Médicis, mais on peut considérer que sa dénonciation des hommes mauvais qu'il réalise et l'appel à la création d'une méritocratie basée sur la vertu chrétienne visent indirectement les Médicis.

8.1.4 Avons-nous des phénomènes d'innovation intellectuelle ?

Argumentaires sur la constitution de Florence

La question de l'organisation de la République de Florence est une question récurrente. Nous avons ainsi une série de traités qui sont rédigés par des penseurs florentins à ce sujet. On peut citer le *Discours sur la réforme de la constitution de Florence* de Machiavel.¹¹⁷⁹ Il est également possible de mentionner le texte *Traité sur le régime et gouvernement de la ville de Florence* de Jérôme Savonarole.

Jérôme Savonarole parle dans son traité du danger de la privatisation du pouvoir. En somme, les institutions et le pouvoir associé ont tendance à tomber entre les mains de réseaux politiques privés. Ils sont uniquement utilisés pour satisfaire les besoins de la faction et d'un chef de faction. Pour Jérôme Savonarole, il faut empêcher qu'un tel chef de réseau puisse émerger et s'imposer sur le reste de la cité. Finalement, l'autorité doit seulement venir de la vertu de l'individu.¹¹⁸⁰

Savonarole milite donc pour que les magistrats de la République mettent de côté tout type de propriété et de lien social.¹¹⁸¹ C'est une proposition particulièrement violente dans un Florence dominé par des familles aisées. Les liens familiaux et politiques jouent un rôle majeur dans le fonctionnement politique florentin de l'époque.¹¹⁸² La proposition de Savonarole semble avoir pour objectif d'empêcher que les magistrats puissent être intégrés dans des clientèles comme ce fut le cas sous la gouvernance des Médicis.

¹¹⁷⁹ MACHIAVELLI Niccolo, 1925.

¹¹⁸⁰ FIRPO Luigi, 1965: 132.

¹¹⁸¹ FIRPO Luigi, 1965: 478.

¹¹⁸² REINHARDT Volker, 2009: 8, 15-18, 33.

Savonarole veut également que le droit d'accorder des offices et des honneurs ne soit pas laissé entre les mains d'un petit groupe, mais soit du ressort de toute la population. Le but est d'éviter qu'un homme puisse se constituer un réseau de clients en donnant des offices et des honneurs. Selon Savonarole, ce ne serait pas la richesse qui fonderait la source de la tyrannie, mais la capacité à accorder des honneurs. Il propose de créer une assemblée qui aurait pour objectif de représenter l'autorité populaire. L'assemblée doit être assez nombreuse pour être à l'abri du clientélisme et de la corruption.¹¹⁸³

François Guichardin veut pour sa part savoir comment le pouvoir des Médicis a pu s'affaiblir à Florence et comment cela a permis la chute des Médicis en 1527. Pour lui, la création du Grand Conseil en 1494 a eu pour résultat de créer une alternative aux Médicis. En même temps, les clients des Médicis n'avaient pas de véritable raison de se battre plus que tant pour défendre le régime, car ils n'en profitaient plus autant qu'avant.¹¹⁸⁴

Guichardin cogite également sur la relation entre le prince et les sujets. À ses yeux, la principauté est le meilleur système pour quelqu'un avec des ambitions, mais qui est un sujet. La raison est que dans une république, seul un citoyen peut accéder au pouvoir, alors que dans une principauté, tout le monde peut à travers la clientèle du prince acquérir des honneurs et des offices.¹¹⁸⁵

Chez François Vettori, nous constatons une réflexion portant sur la question de l'avenir politique du réseau politique des Médicis. Il part du postulat que tous les régimes politiques sont naturellement tyranniques et ont tendance à accaparer les ressources en faveur du parti au pouvoir.¹¹⁸⁶ Cette rupture avec le républicanisme méritocratique est une innovation intellectuelle conséquente en vue de ce qu'on peut trouver dans les écrits de Savonarole et dans le journal intime de Landucci. Nous avons suggéré que la domination des Médicis apparaîtrait ainsi comme une chose naturelle et inévitable en vue de cette description de la nature du pouvoir.

¹¹⁸³ FIRPO Luigi, 1965: 473-474.

¹¹⁸⁴ GUICHARDIN François, 1998: 114, 123-124.

¹¹⁸⁵ GUICHARDIN François, 1998: 151.

¹¹⁸⁶ VETTORI Francesco, 1527: 9.

Sa proposition de réforme de la constitution rompt aussi avec les idéaux constitutionnels de l'époque. C'est ainsi qu'il milite ouvertement pour que la constitution soit modifiée de façon à assurer que la clientèle des Médicis soit à la tête de la République de Florence. Cette idée de mettre la République de Florence sous étroit contrôle du réseau des Médicis n'est pas particulièrement en rupture avec la réalité historique, mais avec l'idéal méritocratique de la République florentine. On peut citer en exemple la *Laudatio florentinae urbis* de Léonard Bruni pour constater la divergence intellectuelle que cela représente et donc une innovation dans le sens d'une remise en cause radicale et ouverte de la méritocratie républicaine.¹¹⁸⁷

Nicolas Machiavel apporte une vision nouvelle dans le contexte de la République florentine, car il propose de lutter activement contre la corruption. L'État doit veiller à ce que l'élévation politique et sociale se fasse uniquement en se consacrant à la poursuite du bien collectif.¹¹⁸⁸

Quels constats pouvons-nous faire en comparant les différents auteurs ?

Premièrement, nous observons que le Grand Conseil joue un rôle central pour François Guichardin et Jérôme Savonarole. Il est toutefois négligé par Nicolas Machiavel et François Vettori. Savonarole milite pour sa création avec pour objectif de protéger la République de toute mise sous tutelle par un réseau politique. Concrètement, elle doit éviter qu'un citoyen qui contrôle la distribution des honneurs et offices puisse s'associer une grande partie de la cité. Cet objectif est indirectement confirmé par Guichardin qui voit dans le Grand Conseil la raison de l'affaiblissement du réseau politique des Médicis au 16^e siècle.

Nous constatons donc une forte proximité des deux auteurs sur la question du Grand Conseil. Ils lui accordent le pouvoir de contrer le clientélisme médicéen. La question du Grand Conseil et son rôle peut aussi être mis en relation avec l'idée de Machiavel que l'État doit chercher à s'assurer que les citoyens s'élèvent non par les réseaux politiques privés, mais à travers des institutions et en se mettant au service de l'État. Le Grand Conseil représente une voie institutionnalisée pour acquérir du pouvoir et donc rentre dans la logique de Machiavel, à savoir de s'assurer que l'ambition politique ne s'exprime pas à travers les réseaux politiques

¹¹⁸⁷ KOHL Benjamin G., 1978.

¹¹⁸⁸ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280-81.

privés. On peut donc à travers l'institution du Grand Conseil constater des similitudes entre Savonarole, Guichardin et Machiavel.

Deuxièmement, comment est-ce que le pouvoir doit se constituer ? Nous remarquons dans ce cadre que les penseurs ont des opinions radicalement différentes. Pour Savonarole, il faut à tout prix empêcher que le chef d'un réseau politique privé se hisse au sommet. Le pouvoir doit uniquement venir aux plus vertueux et dans l'esprit d'assurer une égalité entre les citoyens de la République. À cela s'ajoute aussi son idée que les magistrats doivent s'affranchir de toute forme de propriété et de liens sociaux pouvant potentiellement les corrompre.

Guichardin, pour sa part, est bien moins catégorique à ce sujet. Il va même affirmer que pour quelqu'un qui naît sujet, il est nettement préférable de naître dans une principauté que dans une république. La raison est que comme sujet dans une principauté, il peut toujours espérer s'élever en se mettant au service du prince alors que dans une république, les offices et honneurs sont restreints aux seuls citoyens. Très loin de l'idéal de l'égalité de Savonarole, on constate chez Guichardin que la principauté et le réseau politique du prince peuvent être une opportunité pour les individus.

Celui qui semble le plus opposé à Savonarole reste toutefois François Vettori. Pour Vettori, la nature même du pouvoir est qu'il est tyrannique. Il n'y a donc pas de place pour une république des vertueux comme chez Savonarole ou même de valeurs morales, car une république vertueuse et idéale serait uniquement possible dans les écrits des philosophes.

Vettori propose par la suite, dans la logique de la nature tyrannique du pouvoir, de s'assurer que la faction des Médicis se trouve en position de contrôler complètement la République florentine. Ces idées sont en complète opposition avec la vision de Savonarole.

Argumentaires sur les citoyens

Le rôle des citoyens n'est pas anodin, car l'idée du citoyen est centrale dans la pensée du républicanisme. Comment est-ce que le rôle du citoyen est imaginé ou revu chez les différents penseurs florentins ?

Chez Jérôme Savonarole, nous constatons que l'honneur est une des grandes motivations des citoyens. Il s'oppose ainsi à l'idée que c'est l'appât de gain et la richesse qui motivent les citoyens. La véritable motivation serait d'acquérir des honneurs et d'avoir une grande réputation, en somme de posséder du prestige social, tout particulièrement, car ce dernier permet par la suite de s'enrichir. Ces mêmes citoyens seraient donc très soumis à la tentation de rejoindre une clientèle quand le pouvoir de donner des honneurs est entre les mains d'une seule personne.¹¹⁸⁹

François Guichardin, lui, s'intéresse à ceux qui désiraient se tenir loin de la politique. Sa conclusion est que se tenir complètement loin du pouvoir ne peut pas se faire sans prendre des risques et que pour vivre vraiment en paix, il est indispensable d'avoir un minimum de relations avec les détenteurs du pouvoir. Cette idée est en rupture avec l'image usuelle du citoyen vivant en paix loin de tout, car selon Guichardin, on ne peut pas vivre tranquillement en s'abstenant complètement de faire un peu de politique.¹¹⁹⁰

Guichardin s'intéresse aussi à la « psychologie » des clients du prince. Selon lui, les gens qu'on a offensés auraient tendance à vouloir se venger à la première occasion. Les offenses génèrent des rancœurs destructrices.¹¹⁹¹ C'est une idée qu'on retrouve également chez Machiavel.

Nicolas Machiavel développe l'idée que pas tous les conflits qui apparaissent entre les citoyens d'une République sont forcément une mauvaise chose. Le véritable problème surviendrait quand ce ne sont pas des citoyens, mais des clientèles qui s'affrontent. Machiavel suggère même que les tensions et les conflits pourraient avoir un rôle positif si cela permet de maintenir un certain équilibre au sein de la République. C'est un abandon de l'idée qu'une cité doit être en parfaite harmonie et en paix pour prospérer.¹¹⁹²

Comment est-ce que les citoyens sont représentés par les auteurs et qu'est-ce que nous pouvons affirmer en comparant les affirmations à leurs sujets ?

¹¹⁸⁹ FIRPO Luigi, 1965: 473-474.

¹¹⁹⁰ GUICHARDIN François, 1998: 178.

¹¹⁹¹ GUICHARDIN François, 1998: 168.

¹¹⁹² BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

Premièrement, nous constatons que les auteurs poursuivent des approches différentes quand ils abordent le cas du citoyen. Cette diversité de vision est intéressante en soi. Elle démontre que l'idée du citoyen ne se résume pas uniquement à un seul concept. Également, on peut voir que les questions en lien avec les citoyens, surtout leurs motivations et réactions, suscitent de l'intérêt.

Deuxièmement, nous constatons des tentatives d'étudier les motivations des citoyens et leurs conséquences. Savonarole avance ainsi la vision de citoyens motivés par les honneurs et les fonctions politiques. Guichardin aborde pour sa part le cas opposé ; à savoir celui de ceux qui ne sont pas motivés par l'honneur et les offices. Toutefois, François Guichardin part du constat qu'un homme voulant vivre en paix doit avoir un minimum d'interaction avec le prince pour éviter de se retrouver dans une situation périlleuse. En somme, on n'échappe pas aux interactions avec le pouvoir. Savonarole et Guichardin abordent ainsi chacun le cas d'un type spécifique de citoyen ; celui qui veut de l'honneur et du pouvoir ; et ceux qui désirent s'en abstenir. On voit que les deux auteurs cherchent à comprendre les véritables désirs des citoyens et de quelle manière ces derniers pourraient les réaliser. Cela représente une innovation intéressante ; à savoir à requérir les motivations profondes des membres de la République et les conséquences de cela.

Troisièmement, nous pouvons constater que les auteurs parlent des offenses et des conflits entre les citoyens. Guichardin pense que les offenses sont quelque chose de très dangereux et qu'elles peuvent créer des rancunes poussant les personnes offensées à des comportements irrationnels. En résumé, il faut éviter de faire des offenses. Machiavel propose une autre approche. Il part du postulat que les conflits entre citoyens ne sont pas fondamentalement dangereux ; mais le deviennent uniquement quand les citoyens en question possèdent des réseaux politiques pouvant entraîner d'autres dans la querelle. À la prudence de Guichardin, Machiavel envisage que les conflits entre citoyens peuvent avoir même un effet bénéfique en contribuant à constituer un équilibre de forces à l'intérieur d'une république. Il n'y a donc pas ce risque d'irrationalité comme chez Guichardin aux yeux de Machiavel tant qu'on n'a pas des réseaux politiques impliqués. Tous les deux proposent ainsi une nouvelle vision des citoyens ; loin d'une vision manichéenne comme on peut retrouver dans la *Laudatio florentinae Urbis* de Léonard Bruni.

Argumentaires sur les factions et le clientélisme

La question du clientélisme apparaît chez Piero di Marco Parenti. Il mentionne qu'à la mort de Laurent de Médicis, Piero de Médicis était très endeuillé et qu'une poignée de citoyens décidèrent de s'habiller en brun ; tous des clients de la famille. C'est ainsi qu'on peut constater que les clients font des signes ostentatoires de deuil à la suite de la mort du patron. On peut donc y voir un commentaire intéressant, révélant le lien étroit entre la clientèle et les Médicis dans le contexte d'une république qui se veut méritocratique.¹¹⁹³

Parenti indique également que de son point de vue, la République de Florence était confrontée à des problèmes de désunion à cause de l'hégémonie exercée par la clientèle des Médicis.¹¹⁹⁴ Cela rompt avec une vision idéalisée de la République comme on peut voir dans la *Laudatio florentinae Urbis*.¹¹⁹⁵

Nous trouvons également des indications chez Parenti que la clientèle des Médicis ne servait pas uniquement à maintenir le pouvoir des Médicis au sein de la République, mais peut aussi servir pour des projets de reconquête du pouvoir perdu par les Médicis après leur exil.¹¹⁹⁶

Luca Landucci est plus « traditionnel ». Il présente dans son journal des idées issues de la pensée médiévale comme celle de Thomas d'Aquin. On le voit quand Landucci dit que tous les bienfaits viennent de Dieu et qu'il faut se soumettre à lui. De ce point de vue, on peut voir Landucci comme l'exemple d'un auteur qui ne cherche pas à innover, mais qui défend des idées traditionnelles.¹¹⁹⁷

On peut ainsi noter son intérêt pour la limitation du népotisme et la mise en ordre de l'Église.¹¹⁹⁸ On peut considérer cela comme une innovation, mais il faut prendre en compte le fait que c'est un motif qui émerge régulièrement. Nous avons donc ici un cas d'absence d'innovation intellectuelle.¹¹⁹⁹

¹¹⁹³ PARENTI Piero di Marco, 1994: 24.

¹¹⁹⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 60s.

¹¹⁹⁵ KOHL Benjamin G., 1978.

¹¹⁹⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 221s.

¹¹⁹⁷ LANDUCCI Luca, 1985: 64s.

¹¹⁹⁸ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

¹¹⁹⁹ VON PASTOR Ludwig, 1899: 178.

François Guichardin s'intéresse pour sa part surtout au clientélisme du point de la vue du client. Il parle du cas des courtisans et leur offre des conseils.¹²⁰⁰ Il montre que le courtisan est dépendant du souverain. Le fait de réfléchir du point de vue du client se présente comme une forme d'innovation. Guichardin consacre ainsi toute une série de ses conseils du *Ricordi* aux clients et courtisans.¹²⁰¹

Il aborde aussi le cas des sujets qui sont confrontés à des princes tyranniques. Selon Guichardin, il faut apparaître courageux et agité afin que le Prince offre des avantages. Il défend donc l'idée de monnayer sa propre docilité contre des avantages.¹²⁰² Pour les courtisans, il souligne aussi le fait de rester proche d'un tyran afin de maximiser le profit sans courir trop de risques. Aussi, dès que le Prince perdrait le pouvoir, les courtisans devraient s'éloigner de lui afin de ne pas être entraînés dans sa chute.¹²⁰³ Il doit également veiller à ne pas révéler ses pensées au tyran.¹²⁰⁴ Guichardin considère également que d'avoir des « amitiés » comporte toute une série d'avantages pour la personne.¹²⁰⁵

Guichardin donne aussi des conseils au souverain qui est à la tête d'une clientèle. Ce dernier doit se méfier de ceux qui ne peuvent pas être satisfaits. Il doit aussi veiller à ne pas montrer son insatisfaction si possible afin de ne pas s'aliéner ceux qui pourraient l'aider par la suite. Aussi, le bon patron doit veiller à ne pas donner des avantages en heurtant un autre membre du réseau. La raison est qu'on pardonnerait moins facilement une offense qu'on se souviendrait d'un bienfait reçu. Le souverain doit aussi bien connaître la nature de ses sujets, avant tout car ces derniers auraient tendance à cacher leurs véritables sentiments.¹²⁰⁶ Il mentionne aussi les Médicis. Il affirme qu'ils ont perdu, car n'ayant pas pu satisfaire suffisamment leurs clients. Ils auraient accordé des avantages à trop de monde à Florence et négligé le cœur de leur clientèle.¹²⁰⁷

¹²⁰⁰ GUICHARDIN François, 1998: 145.

¹²⁰¹ GUICHARDIN François, 1998.

¹²⁰² GUICHARDIN François, 1998: 145.

¹²⁰³ GUICHARDIN François, 1998: 147.

¹²⁰⁴ GUICHARDIN François, 1998: 148.

¹²⁰⁵ GUICHARDIN François, 1998: 142.

¹²⁰⁶ GUICHARDIN François, 1998: 117, 159-161, 174, 189-90.

¹²⁰⁷ GUICHARDIN François, 1998: 114.

François Vettori fait pour sa part une réflexion sur la place et le rôle des clients dans la clientèle des Médicis. Il commence par interroger le rôle des artisans dans le système politique florentin et constate qu'on devrait les recruter comme clients, mais que cela serait impossible.

Vettori fait toute une réflexion sur la clientèle des Médicis du 16^e siècle. Il affirme ainsi que Côme de Médicis (13 891 464) avait l'avantage de pouvoir compter sur des créatures, donc des hommes nouveaux qui lui devait tout. Toutefois, à l'époque de Vettori, il ne serait plus possible de s'appuyer sur de telles gens. Les Médicis devraient faute de clients et de créatures saisir le contrôle de la cité. Ils devraient mettre la main sur la garde de la ville, désarmer les citoyens et assurer ainsi le pouvoir des Médicis par la force.¹²⁰⁸

Léonard Bruni, lui, rompt avec les modèles médiévaux et s'inscrit avec la *Laudatio florentinae urbi* dans une reprise de modèles antiques.¹²⁰⁹ Il donne au clientélisme une place importante alors que ce phénomène est complètement absent du *Panathenaicus* d'Aelius Aristide.¹²¹⁰

Nicolas Machiavel analyse pour sa part le développement et la nature des factions. À ses yeux, les factions font historiquement partie de Florence et une fois qu'elles prennent le pouvoir, elles auraient eu pour tendance de se dissoudre et par la suite de perdre le pouvoir. Cela n'aurait pas été le cas avec les Médicis. La raison est que le réseau vaincu était si large et composé de citoyens si puissants que la menace n'aurait jamais complètement disparu. Les Médicis auraient été forcés à modérer leur politique, ce qui leur aurait permis de se maintenir aussi longtemps au pouvoir.¹²¹¹

Après avoir pu résumer les positions des différents auteurs, que pouvons-nous affirmer en faisant une comparaison des penseurs ?

Premièrement, nous constatons que les Médicis sont mentionnés par plusieurs auteurs. Parenti affirme que la République de Florence était désunie à cause de l'hégémonie des

¹²⁰⁸ PASSY Louis, 1914: 388-390.

¹²⁰⁹ KOHL Benjamin G., 1978.

¹²¹⁰ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

¹²¹¹ BARINCOU Edmond, 1952: 1288-1289.

Médicis et de leur clientèle. Les Médicis pouvaient aussi s'appuyer sur leurs clients pour tenter de reconquérir le pouvoir à Florence. Les Médicis sont décrits de manière très négative et leur clientèle est vue comme la source de leur hégémonie.

Guichardin a une vision moins hostile et il cherche à comprendre les raisons ayant conduit à la chute des Médicis en 1527. Pour lui, ce fut le fait d'avoir négligé leur clientèle en faveur du reste de la cité. Si leur jugement moral diffère, Parenti et Guichardin s'accordent toutefois sur le fait que la source du pouvoir des Médicis était leur clientèle et que c'est elle qui leur permettait de se maintenir au sommet de Florence et même tenter de reconquérir le pouvoir perdu.

La crise perçue par Guichardin en 1527 trouve aussi des échos chez François Vettori. Aux yeux de ce dernier, le réseau clientéliste des Médicis se trouve au 16^e siècle dans une situation inquiétante. Les Médicis ne peuvent pas compter comme au 15^e siècle sur des créatures. Toutefois, Vettori se distingue de Guichardin en suggérant que les Médicis devraient en conséquence se saisir de la cité par la force. À la crise de la clientèle, Vettori imagine l'établissement d'un régime autoritaire. Cette réponse radicale est propre à Vettori.

Machiavel pense que c'est la volonté des Médicis de maintenir la paix qui leur permit de gouverner Florence si longtemps. On voit chez Guichardin et Vettori que cette politique de l'apaisement avait sur long terme des conséquences néfastes. Les Médicis avaient de plus en plus de difficulté à recruter de nouveaux clients. Ce phénomène d'essoufflement de la clientèle n'est pas pris en compte par Machiavel.

Deuxièmement, si nous constatons des séries d'innovations intellectuelles par rapport à l'idéal républicain, nous pouvons nous demander si celles-ci sont faites par tous les auteurs.

Nous pouvons voir que deux des penseurs, à savoir Léonard Bruni et Luca Landucci, s'intègrent davantage dans une vision plus conservatrice.

Landucci fait des références aux idéaux chrétiens et aussi veut que le népotisme soit endigué. Léonard Bruni innove pour sa part, mais plus dans le style que dans les idéaux. Il prend ainsi la *Panathenais* d'Aelius Aristides comme référence, mais donne une importance majeure à la question du clientélisme et en présentant la République de Florence comme la république

par excellence, fille de la République romaine. On peut donc voir chez Landucci et Bruni un attachement à l'idéal républicain classique.

Du côté des autres penseurs, nous constatons une série d'innovations qui rompent avec la vision classique de la République florentine. Parenti part du principe que la République était à son époque dans un état de profonde désunion à cause de la domination des Médicis.¹²¹²

Du côté de Guichardin, l'innovation est non seulement dans le style, mais aussi dans les thèmes, à savoir ses conseils qu'il donne aux clients et aux patrons. Il se distingue de Parenti et de Vettori, car il ne parle pas directement des Médicis. Il cherche surtout à donner des conseils. Il est ainsi plus proche de Machiavel qui a également une approche plus générale et pas focalisée sur les Médicis, du moins il ne les nomme pas.

Vettori se différencie par le fait de militer pour que les Médicis établissent un régime autoritaire. Cela est en complète rupture avec les autres penseurs qui idéalisent la République, comme c'est le cas de Léonard Bruni ou invoquent des valeurs traditionnelles comme le fait Luca Landucci. Guichardin constate les problèmes des Médicis au 16^e siècle, mais il ne fait pas la même conclusion que Vettori.

Machiavel considère que l'État doit prévenir la naissance de factions. Cela est une idée assez proche de Parenti qui voit dans le clientélisme des Médicis l'outil qui garda la cité en profonde désunion. Machiavel a aussi une approche plus centrée sur une analyse structurelle des tensions et problèmes de stabilité. Il est plus loin de l'approche de François Guichardin et des solutions radicales de Vettori.

8.1.5 Comment les normes de l'époque, surtout les valeurs méritocratiques de la république, sont-elles réaffirmées ou affaiblies ?

Renforcement des valeurs méritocratiques de la République florentine

Nous cherchons ici à analyser les auteurs qui militent pour un retour aux valeurs méritocratiques de la République florentine. L'objectif est de voir si les penseurs développent

¹²¹² KOHL Benjamin G., 1978.

des arguments similaires ou si on a de fortes divergences dans la manière d'approcher la question.

Le premier à prendre la défense de la méritocratie républicaine est Nicolas Machiavel. À ses yeux, la meilleure manière d'assurer qu'un état soit stable consiste à ce que les autorités poursuivent les intérêts généraux.¹²¹³ C'est pourquoi les factions et réseaux politiques représenteraient un danger pour la survie de l'État.¹²¹⁴

À partir de là, il avance l'idée qu'un état devenu libre, donc qui a renversé un tyran, est mis en danger par tous ceux qui ont profité de la tyrannie. Il y a donc une intimité naturelle entre les clients et créatures de l'ancien régime et la république libérée. Machiavel voit la cause dans le fait qu'une république distribue les honneurs et récompenses selon les lois et mérites alors que dans la tyrannie, cela se fait en faveur des clients et créatures. Il y a donc chez Machiavel une opposition entre la méritocratie républicaine et le clientélisme inhérent à la tyrannie. Il prend ensuite l'exemple de la République romaine pour argumenter en faveur de cette idée de l'opposition entre le réseau politique du tyran et la nouvelle république.¹²¹⁵

Il propose par la suite une analyse sur le problème de la méritocratie sur le long terme dans les cadres des structures républicaines. Ce qui arriverait est que les gens de talent seraient négligés en temps de paix par la République. C'est ce qui créerait des troubles politiques. Il faudrait donc que la nature méritocratique de la République soit maintenue afin que les gens de talent et de mérite n'agissent pas contre l'État.¹²¹⁶

Jérôme Savonarole, pour sa part, défend l'idée d'une république égalitaire et où nul ne doit s'incliner devant un chef. Il considère aussi que la seule autorité légitime est celle qui provient de la vertu. La richesse, l'influence politique et l'accès à un réseau politique seraient illégitimes. On a donc l'idée d'une méritocratie de la vertu au sein de la République de Florence. La cité doit être dirigée par ceux qui sont bons et humbles. Cela générerait de l'harmonie et aurait ainsi de grands bénéfices pour la collectivité.¹²¹⁷

¹²¹³ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 280-81.

¹²¹⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 1288.

¹²¹⁵ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 68-69.

¹²¹⁶ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 261.

¹²¹⁷ FIRPO Luigi, 1965: 132, 137, 478.

Savonarole définit le tyran avec des notions morales. Le tyran est par définition une personne aux mauvaises mœurs. Ce serait encore plus funeste quand un citoyen devient tyran, une référence aux Médicis. Savonarole affirme aussi que la tyrannie est opposée aux intérêts d'une république et que le tyran cherche uniquement à avoir du prestige et à constituer une clientèle pour se maintenir au pouvoir. En somme, la tyrannie est profondément antirépublicaine.¹²¹⁸

Également, Savonarole considère que le système judiciaire dans une tyrannie est contraire à l'idéal républicain. La raison serait que le tyran favoriserait et nuirait aux citoyens selon son bon vouloir.¹²¹⁹

Nous avons chez Léonard Bruni une opposition manichéenne entre d'un côté le duc de Milan et de l'autre une République florentine idéalisée. Le duc incarne une puissance militaire hostile et dangereuse pendant que Florence représente le paladin de la liberté et de la vertu. C'est dans ce cadre que le duc milanais agit par l'achat d'amitiés et le clientélisme pour renforcer son pouvoir alors que Florence refuse de faire cela. On constate donc que la corruption et le clientélisme sont associés à la force négative et hostile qu'est le duc pendant que Florence incarne la vertu républicaine. On peut donc voir à travers la *Laudatio florentinae urbis* de Bruni un appel à la vertu républicaine et à la dénonciation des mauvaises pratiques comme le clientélisme.¹²²⁰

Nous trouvons ensuite dans le *De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi* un appel à la méritocratie républicaine. On le voit dans le passage consacré aux conditions et aux raisons de l'institution du Conseil des dix. C'est face à une crise militaire majeure que la population florentine décide de nommer les meilleurs et les plus compétents au conseil, indiquant ainsi la volonté méritocratique.¹²²¹

François Vettori fait de son côté l'éloge de Laurent de Médicis (1492-1519) en faisant toute une liste de qualités positives qu'il lui attribue. On peut le voir comme un miroir des princes,

¹²¹⁸ FIRPO Luigi, 1965: 456-458.

¹²¹⁹ FIRPO Luigi, 1965: 461-463.

¹²²⁰ KOHL Benjamin G., 1978: 167.

¹²²¹ BRUNI Leonardo, 1545: 54-55.

faisant l'éloge du bon comportement d'un dirigeant et de la bonne gestion des affaires publiques.¹²²²

Il fait également l'éloge du roi Ferdinand d'Espagne. On peut à nouveau le considérer comme un miroir des princes. Le roi que présente Vettori est le parfait anti-patron. Il distribue des bienfaits sans créer un rapport de dette morale. Il ne cherche donc pas à constituer un réseau de loyautés en sa faveur. On peut voir dans cet exemple comment Vettori milite en faveur de l'idée du prince qui s'abstient de ce type de comportement clientéliste.¹²²³

Piero di Marco Parenti promeut pour sa part les idées méritocratiques et s'affirme très hostile non seulement aux Médicis, mais également au clientélisme. Pour lui, le pouvoir des Médicis et leur réseau politique à Florence est une servitude pour la République et ses habitants. Il milite en faveur d'un retour à la liberté et à travers de cela, à une restauration de la méritocratie.¹²²⁴

Il continue en dénonçant le détournement des fonds publics pratiqués par les Médicis. Également, il s'oppose aux dérives du cardinal de Médicis sur les revenus des évêchés vacants.¹²²⁵

Il continue en affirmant que la liberté avait été supprimée par les Médicis et leurs clients. On peut voir dans cette notion de liberté l'idée de méritocratie. On peut le voir dans le sens que tous puissent concourir au pouvoir dans une forme de « libre marché » du pouvoir.¹²²⁶

Il cite ensuite une série de réformes faites par les autorités de la République florentine à la suite du départ des Médicis de Florence. Dans le cadre de cet élan réformateur, on peut constater une condamnation implicite des institutions mises en place au fil du temps par les Médicis.¹²²⁷

¹²²² VETTORI Francesco, 1527: 40.

¹²²³ VETTORI Francesco, 1527: 29.

¹²²⁴ PARENTI Piero di Marco, 1994: 24.

¹²²⁵ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35, 103.

¹²²⁶ PARENTI Piero di Marco, 1994: 103.

¹²²⁷ PARENTI Piero di Marco, 1994: 126, 148.

Quels constats pouvons-nous faire en comparant leurs positionnements respectifs des auteurs ?

Premièrement, nous constatons que les auteurs sont d'accord sur l'idée que le clientélisme représente une menace pour la méritocratie. Machiavel dit que les clients d'une tyrannie renversée sont une menace pour une République libérée. Cela serait dû au fait que la République distribue les honneurs selon des lois et le mérite. Dans la tyrannie, c'est fait selon la relation avec le tyran. La méritocratie républicaine est donc menacée par le clientélisme de la tyrannie précédente.

Cette opposition se trouve aussi chez Léonard Bruni. On a le duc de Milan ; un ennemi de Florence face à une Florence que Bruni hisse au rang d'archétype de la république idéalisée ; défendant au nom de l'honneur la liberté des États italiens. Comme chez Machiavel, le clientélisme est associé à la tyrannie et jugé négativement, représentant une menace pour la République. On peut donc voir que Léonard Bruni et Nicolas Machiavel sont très similaires dans leurs approches. Ils prennent aussi tous les deux la République romaine comme idéale.

Chez Parenti, la critique du clientélisme se fait différemment. Il dénonce directement les Médicis et tout particulièrement les actions de leur clientèle. Il soutient ainsi que les Médicis auraient détourné des fonds publics pour pouvoir s'attacher la loyauté de leurs clients et étendre leur clientèle. Il dénonce aussi les excès de la part du cardinal de Médicis. Il constate ainsi que les Médicis étaient un joug qui pesait très lourdement sur les épaules de la population florentine. Il conclut en disant que selon lui, la liberté à Florence avait été supprimée par les Médicis et leur réseau politique. Il y a donc une opposition entre d'un côté les valeurs de la république, parmi lesquelles la méritocratie à travers la notion de liberté, et de l'autre les Médicis et leur réseau politique. Ce sont des éléments qu'on ne retrouve pas chez Léonard Bruni et Nicolas Machiavel. Toutefois, il fait la même critique que Machiavel et Bruni. Le clientélisme est nuisible à la prospérité de la République florentine.

Deuxièmement, nous constatons chez les auteurs des arguments en faveur de la méritocratie et qui expliquent pourquoi celle-ci est une chose positive.

Nicolas Machiavel argumente que la meilleure manière d'avoir un état stable est de s'assurer qu'il poursuit les intérêts généraux du pays. En conséquence, les factions et réseaux

politiques devraient être combattus, car donnant la priorité aux intérêts privés. Également, un État devrait veiller à ce que ceux qui ont du talent et sont compétents puissent avoir accès au pouvoir même en temps de paix.

Cette idée d'une république méritocratique résonne avec Jérôme Savonarole, qui lui avance l'idée d'une république égalitaire sans un chef tyrannique. Toutefois, alors que Machiavel se réfère à la méritocratie du talent ; Savonarole défend celle de la vertu. Ce sont les plus vertueux et les plus humbles qui doivent diriger la cité. Aussi, ceux qui œuvrent en faveur de la cité doivent se libérer de tous les liens sociaux et engagements matériels qui peuvent les éloigner du service à l'intérêt général. Grâce à cela, la cité pourrait vivre en harmonie. C'est une idée qui fait appel à l'idéal méritocratique, mais qui argumente différemment de Machiavel.

Léonard Bruni fait référence à la méritocratie quand il explique comment la République de Florence était dans une grande détresse sur le plan militaire et qu'elle décida la création du Conseil des dix. En vue du danger, on nomma les meilleurs et plus compétents au conseil. On peut donc y voir une référence à la méritocratie républicaine qui est moins catégorique que celles de Savonarole et Machiavel. Ces deux penseurs cherchent surtout à réformer Florence.

Du côté de François Vettori, celui-ci procède par l'éloge de Laurent de Médicis et du roi Ferdinand d'Espagne. Laurent de Médicis est décrit par lui comme quelqu'un de bien, juste et bon gestionnaire des fonds publics. C'est toutefois avec Ferdinand d'Espagne qu'on peut déterminer un discours anti-clientéliste. Cette approche qui ressemble aux miroirs des princes médiévaux rompt avec les méthodes et approches des autres penseurs. Il ne fait pas d'analyse générale comme Savonarole et Machiavel. Il ne fait non plus référence, à l'image de Léonard Bruni, à une décision politique concernant le Conseil des dix. Son approche consiste à agir par des éloges de personnes jugées par lui particulièrement valeureuses et méritantes. Ces éloges funéraires servent ainsi à faire la promotion des valeurs jugées souhaitables, donc celles de la bonne gestion et du refus du clientélisme.

Parenti affirme que les Médicis et leur clientèle sont perçus comme une servitude pour Florence. Il défend le retour à la liberté. Il procède également à une condamnation des

institutions mises en place par les Médicis et souligne qu'ils sont incompatibles avec l'idéal du bon citoyen. Cette condamnation des Médicis et de leur réseau politique s'affirme ainsi comme un appel de la faveur des idéaux républicains et l'idée de la méritocratie.

Parenti est plus proche de Savonarole et de Machiavel dans son approche. Il a moins de similitudes avec Vettori qui travaille avec des éloges funéraires. Ce qui est particulier chez Piero di Marco Parenti est le fait qu'il dénonce directement les Médicis alors que cela se fait chez Savonarole et Machiavel de manière moins directe. Il faut chez ces deux lire entre les lignes.

Troisièmement, nous pouvons constater que les auteurs florentins font aussi des références à la notion de tyrannie. Cette notion n'est pas anodine, car elle est liée à l'idée du clientélisme.¹²²⁸

Savonarole aborde la question sous l'angle de la moralité. Pour lui, le tyran est par définition une personne de mauvaise vie. La tyrannie serait ainsi opposée aux intérêts d'une république, car le tyran chercherait uniquement à avoir du prestige et à créer une clientèle pour se maintenir au pouvoir le plus longtemps que possible. La tyrannie serait tout particulièrement antirépublicaine, car exigeant que tous les citoyens deviennent des serviteurs du tyran. Également, Savonarole condamne les clients et les créatures, car il les voit comme les complices du tyran et une source de troubles pour le pays.

Parenti de son côté voit dans les Médicis une source de tyrannie permanente et une menace majeure pour la République de Florence.

Si nous faisons maintenant la comparaison avec Savonarole, nous constatons que les deux se distinguent par le fait que Parenti accuse de manière explicite les Médicis d'être des tyrans. Jérôme Savonarole en revanche définit la tyrannie dans des termes généraux et en décrivant de quelle manière elle se constitue, même si on peut supposer qu'il se réfère aux Médicis. Savonarole va aussi plus dans les détails concernant la nature précise de cette tyrannie alors que Parenti use de la tyrannie plus comme d'une accusation contre les Médicis. Ce qui est marquant chez les deux, c'est que le clientélisme et le réseautage sont vus comme une

¹²²⁸ BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J., 1874: 154.

composante de la tyrannie et un outil en faveur de l'avancement des intérêts, que ce soient les Médicis chez Parenti ou le tyran de Savonarole. Nous pouvons donc en voir par cette critique de la tyrannie, également une critique du clientélisme et un argument en faveur de la méritocratie républicaine.

Affaiblissement des valeurs méritocratiques de la République florentine

Quels arguments sont avancés par nos sources pour un affaiblissement des valeurs méritocratiques et en faveur des procédés clientélistes et du réseautage politique ?

Selon François Vettori, le retour potentiel des Médicis à Florence a suscité des inquiétudes de la part du Saint-Siège. Le pape craignait de les voir devenir des obligés d'Espagne et donc d'intégrer le réseau géopolitique de cette dernière. Vettori se distingue par une approche pragmatique, considérant ce danger non sur le plan moral, mais comme une donnée importante à prendre en compte. Cela témoigne aussi que les questions d'influence et d'obligations dépassent le cadre interpersonnel.¹²²⁹

Il aborde par la suite la question du clientélisme. Aux yeux de Vettori, les Médicis doivent de manière urgente étendre leur clientèle, même si pour cela il faut modifier la constitution de Florence. Cela représente un changement massif sur le plan intellectuel, car c'est une contestation ouverte de l'idée d'une république méritocratique et un argumentaire en faveur d'un clientélisme assumé.¹²³⁰

Cette approche n'est pas incompatible avec les éloges faits dans le sous-chapitre consacré au renforcement des valeurs républicaines. Nous constatons que Vettori milite pour la défense des intérêts du clientélisme des Médicis à tout prix, mais en même temps présente des idéaux de souverains qui agissent selon des normes. On le voit avec les éloges de Laurent de Médicis (1492-1519) et du roi Ferdinand. En somme, si les intérêts des Médicis et la clientèle priment sur tout, cela ne signifie pas que Vettori est entièrement hostile à l'idée de dirigeants vertueux et responsables.

¹²²⁹ VETTORI Francesco, 1527: 5.

¹²³⁰ PASSY Louis, 1914: 383s.

Du côté de François Guichardin, il s'appuie sur la série de conseils qu'il transmet à travers des *Ricordi* pour conseiller aux puissants de miser et de recruter des ministres pas encore entièrement formés. L'idée est, selon Guichardin, de créer une dévotion complète envers le souverain. Il est important de créer de créatures, donc des gens entièrement dévoués au patron et au souverain. Ces hommes nouveaux élevés par le Prince représentent un outil politique important aux yeux de Guichardin. Cette approche affaiblit de manière notable l'idéal méritocratique dans ce contexte, car c'est la relation de loyauté du ministre envers le Prince qui prime dans cette logique et non le mérite.¹²³¹

Guichardin se méfie de ceux prétendent être des défenseurs de la République. Selon lui, ceux qui se battent le plus ardemment pour les valeurs républicaines sont les mêmes qui seraient prêts à accepter un régime plus restreint, donc politiquement moins ouvert, si cela leur était favorable. L'intérêt privé l'emporte donc sur les valeurs.¹²³²

Luca Landucci nous parle de Pitti qui a échappé à toute condamnation grâce à ses liens familiaux avec une famille cliente des Médicis. Nous avons pu déterminer qu'il était plus tolérant envers ce type de protection qu'envers le népotisme au sein des structures ecclésiastiques.¹²³³ En partant de ce postulat, nous pouvons y voir une extension des normes républicaines.¹²³⁴

Après avoir présenté les positions de Guichardin, de Vettori et de Landucci en matière d'extension des normes républicaines, nous pouvons désormais nous demander sur quoi ils sont d'accord et avec quoi ils sont en désaccord.

Premièrement, nous avons les appels directs en faveur d'une extension des normes méritocratiques. François Vettori milite pour une extension du réseau politique des Médicis par tous les moyens. François Guichardin fait également un appel à la mise en place de politiques clientélistes.

¹²³¹ GUICHARDIN François, 1998: 106.

¹²³² GUICHARDIN François, 1998: 135.

¹²³³ LANDUCCI Luca, 1985: 9.

¹²³⁴ FIRPO Luigi, 1965: 461s.

On constate chez les deux penseurs une volonté de modifier la constitution en faveur du clientélisme. Cela dans le but de donner le pouvoir à ceux qui sont redevables soit aux Médicis, comme dans le cas de Vettori, soit au prince comme on le voit chez Guichardin. Le clientélisme joue ainsi un rôle central et devient la mesure des choix à faire, que cela soit sur la réforme de la constitution ou celui des ministres. La différence entre les deux penseurs réside dans le fait que Vettori écrit dans le cadre d'un projet de réforme de la constitution en faveur des Médicis pendant que Guichardin se cantonne à des conseils généraux.

Deuxièmement, nous constatons une série de phénomènes de normalisation chez les penseurs florentins.

Vettori mentionne ainsi qu'on était inquiet à la Cour pontificale que les Médicis tombent sous l'influence de l'Espagne. Son approche est pragmatique et sans jugement de valeur. Luca Landucci a une approche similaire avec le cas de Pitti. On constate entre Landucci et Vettori des similitudes dans leur attitude par rapport aux phénomènes clientélistes. Nous avons chez les deux pu suggérer l'idée que les penseurs normalisent dans ce contexte le clientélisme, car ils ne le condamnent pas directement comme quelque chose de reprochable.

En même temps, il faut aussi souligner leurs différences. Landucci aborde le cas de Pitti dans le contexte d'une conspiration contre les Médicis alors que Vettori, lui, est davantage dans un contexte géopolitique.

Guichardin part pour sa part du constat que ceux qui défendent les valeurs républicaines avec ardeur seraient aussi ceux qui trahiraient ces mêmes valeurs s'ils pouvaient avoir une position plus favorable. Cette critique contribue à fortement relativiser, si on suit l'argumentaire de Guichardin, les élans républicains et les discours en faveur des idéaux méritocratiques. Il se distingue ainsi de Vettori et de Landucci en relativisant la sincérité de ceux qui défendent les idéaux républicains.

Le cas particulier de la Papauté

Le cas de la Papauté implique des phénomènes qu'on ne retrouve pas dans le contexte florentin. On peut citer en particulier la question du népotisme, traditionnel et territorial, ainsi que le problème de simonie.

Nous avons trois auteurs qui s'intéressent à l'enjeu méritocratique au sein de la Papauté.

François Vettori indique que la plupart des souverains chrétiens voulaient avoir l'amitié du souverain pontife pour en tirer profit.¹²³⁵ Cette recherche d'amitié peut être mise en lien avec l'idée de créer un rapport de dette morale en faveur des souverains chrétiens. L'absence de jugement de la part de Vettori suggère que cela est perçu par lui comme quelque chose de normal. Cela peut être vu comme un premier élargissement des normes.

Il mentionne par la suite le cas du cardinal Gurgense et que son neveu François Maria Della Rovere reçut l'investiture de Sienne dans le cadre d'un acte de népotisme. Le fait qu'il ne condamne pas la procédure peut permettre de suggérer qu'il normalise également ce type de tractation.¹²³⁶

Quand il parle de l'élection de Léon X, il mentionne que cardinaux voulaient éviter un nouveau pape « terrible ». Les deux derniers papes auraient été mauvais, car ils auraient exercé de la violence à l'encontre des cardinaux. Ce qui est notable est le silence de Vettori sur le népotisme pratiqué à la même époque. On peut y voir une extension de la norme par omission.¹²³⁷

Luca Landucci mentionne pour sa part une série de mesures décidées dans le cadre de la capitulation à l'aube de l'élection de Léon X. Parmi lesquels nous avons des consignes contre le népotisme et aussi des politiques générales pour rétablir l'ordre dans l'Église. La capitulation n'interdit pas entièrement le népotisme, mais le limite à deux membres de famille ; ce qui peut être compris comme une tentative de limiter le phénomène, sans complètement l'éradiquer. On peut y voir une normalisation partielle du népotisme en le limitant.¹²³⁸

On trouve chez Parenti une approche beaucoup plus critique. C'est ainsi qu'il affirme que l'élection d'Alexandre VI fut une création infâme et mauvaise. Il concentre sa critique tout particulièrement à l'encontre de la simonie. On voit donc une critique qui dénonce la dérive

¹²³⁵ VETTORI Francesco, 1527: 12.

¹²³⁶ VETTORI Francesco, 1527: 11.

¹²³⁷ VETTORI Francesco, 1527: 12.

¹²³⁸ LANDUCCI Luca, 1985: 338.

simoniaque et peut être comprise comme un appel à un retour aux élections libres de toute corruption.¹²³⁹

Il continue sa critique en affirmant que le nouveau souverain pontife avait une série de comportements déviants. On peut suggérer que ce comportement était connu d'un large public et que c'est considéré par Piero di Marco Parenti comme un comportement immoral et inacceptable. On peut donc voir une volonté de restaurer les normes morales au sein de la Papauté.¹²⁴⁰

Parenti critique également le népotisme pontifical. Il parle ainsi du neveu du pape qui aurait été officieusement le gouverneur de l'Église. Nous pouvons y voir un appel à un renforcement de la norme et une critique à l'encontre du népotisme pontifical.¹²⁴¹

Quels constats pouvons-nous désormais faire ? Premièrement, nous remarquons que les penseurs abordent le problème du clientélisme et du népotisme en termes généraux. Parenti condamne la simonie. François Vettori dit que les princes chrétiens cherchaient à avoir l'amitié du pape.

Nous constatons que les approches de Parenti et Vettori sont complètement différentes. Vettori s'intéresse surtout à l'enjeu qu'est le lien d'amitié entre le pape et les souverains chrétiens alors que Parenti dénonce la simonie. Tous les deux abordent la question du clientélisme à différents degrés, mais on a sinon très peu de ressemblances. Parenti dénonce avec vigueur la simonie alors que Vettori reste neutre sur le fait que des souverains temporels cherchent à avoir un lien d'amitié avec le pape. Nous pouvons donc conclure qu'il existe une divergence assez forte entre les deux auteurs au sujet de la corruption au sein de la Papauté.

Deuxièmement, nous constatons que la question du népotisme dans le cadre de l'Église est également abordée par les auteurs et cela par tous les trois. C'est ainsi que Parenti mentionne que le neveu du pape Sixtus IV aurait eu officieusement le rôle de gouverneur de l'Église. Cela peut être considéré comme une potentielle critique. Chez Vettori, on voit comment ce dernier mentionne le cas du cardinal Gurgense et la façon dont François Maria Della Rovere

¹²³⁹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

¹²⁴⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

¹²⁴¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 13.

eut l'investiture de Sienne en tant que neveu du souverain pontife. On peut y voir un acte de népotisme et aussi que l'absence de critique de la part de Vettori peut être interprété comme une forme de normalisation de ce type de tractation. On peut voir dans un autre passage, portant sur l'élection de Giovanni de Médicis comme pape que Vettori se tait sur le népotisme pratiqué par les prédécesseurs. On pourrait y voir une normalisation par omission. Luca Landucci de son côté mentionne dans le cadre de son journal intime les tentatives de limiter le népotisme à travers de la capitulation électorale. Ces limitations peuvent être comprises comme une tentative de diminuer le phénomène en lui donnant une limite, sans toutefois l'interdire complètement.

Nous constatons chez les trois auteurs qu'aucun d'entre eux ne cherche à légitimer le népotisme pontifical par une série d'arguments en sa faveur ; du moins pas ouvertement. En même temps, nous pouvons imaginer des tentatives de normalisation du clientélisme et du népotisme. Parenti et Vettori abordent des cas de népotisme en nommant les noms de ceux qui ont profité des avantages accordés dans le cadre du népotisme sans les condamner. Vettori ne donne aucune importance à la question du clientélisme quand il aborde la problématique des excès faits par les prédécesseurs du pape Léon X. Landucci, pour sa part, n'apporte pas de jugement et parle de tentatives visant à limiter le népotisme.

Nous constatons donc que le népotisme a été mentionné par les trois penseurs, mais qu'il n'est pas condamné clairement. Au contraire, on pourrait avancer l'idée d'une normalisation du phénomène au regard des auteurs et un accent plus prononcé sur d'autres problèmes, par exemple la simonie. Landucci est le seul à suggérer une solution en limitant le népotisme, toutefois sans imaginer l'élimination.

8.1.6 Est-ce qu'on assiste chez les auteurs à l'émergence de nouvelles normes essayant de faire cohabiter la réalité clientéliste avec l'idéal méritocratique ?

Arguments en faveur d'une nouvelle norme républicaine ?

Parmi ceux qui sont favorables à la constitution de nouvelles normes, nous retrouvons Nicolas Machiavel. Celui-ci axe sa réflexion autour de la question de l'efficacité politique. Il

aborde également le clientélisme du point de vue d'un chef d'État. Le clientélisme dans ce contexte n'est donc pas quelque chose de purement privé, mais plutôt semi-public.¹²⁴²

Machiavel défend l'idée que le Prince doit créer un lien de dépendance entre lui et ses sujets. L'objectif est que les sujets aient besoin du Prince et donc le soutiennent en temps de crise. On voit donc dans la pensée de Machiavel des mécanismes clientélistes. Le clientélisme est donc acceptable quand il sert des objectifs politiques et permet d'assurer la stabilité du pays.¹²⁴³

Nicolas Machiavel décrit ensuite le ministre idéal au service du prince. Celui-ci devrait se distinguer par le fait de ne jamais penser à soi, mais se dévouer entièrement à l'État. Le prince doit veiller à ce que le ministre ne manque de rien. Le ministre doit vivre dans le confort et avoir assez d'honneurs pour être sûr qu'il ne désire pas de changement.¹²⁴⁴

Nicolas Machiavel aborde ensuite la question de ceux qui sont opposés au Prince. Machiavel leur conseille de chercher l'amitié du prince pour avoir la tranquillité et de frapper le Prince au moment opportun.¹²⁴⁵

De manière générale, Machiavel considère que le citoyen ne peut pas se permettre d'être neutre. Il doit soit se mettre du côté du Prince ou au contraire, s'éloigner complètement de lui. L'idée d'être à mi-distance pour profiter du Prince sans prendre de risque serait impossible, car on ne pourrait pas faire de compromis dans ce domaine.¹²⁴⁶

Nous pouvons donc voir que Machiavel procéder à une synthèse entre l'idéal méritocratique et le clientélisme. Le clientélisme devient ainsi un outil au service de l'intérêt général ou pour survivre en tant que sujet d'un tyran.

Vettori propose aussi des arguments en faveur de nouvelles normes. Les Médicis doivent renforcer leur clientèle et faire du clientélisme l'alpha et l'oméga de leur stratégie politique. La méritocratie n'est plus une priorité dans ce contexte.

¹²⁴² BARINCOU Edmond, 1952: 320.

¹²⁴³ BARINCOU Edmond, 1952: 320.

¹²⁴⁴ BARINCOU Edmond, 1952: 360-361.

¹²⁴⁵ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 223.

¹²⁴⁶ GUIRAUDET Toussaint, 1980: 223.

François Vettori pense que le règne des factions est une chose inévitable. La raison est que beaucoup de citoyens peuvent potentiellement participer au pouvoir, mais qu'il y a peu d'honneurs et de bénéfices à distribuer. En conséquence, il y a toujours une faction qui gouverne et qui a accès aux ressources politiques. C'est la raison pourquoi tous les États sont tyranniques dans leur nature, car il y a toujours ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas. Vettori réfute donc l'idée d'une république libre de corruption, car elle serait selon lui irréalisable.¹²⁴⁷

Vettori considère que des Médicis doivent agrandir à tout prix leur clientèle. Il faut aussi réaliser des réformes qui garantissent que Florence reste sous contrôle de Médicis. Il faut que chaque habitant de Florence puisse potentiellement rejoindre la clientèle des Médicis. La nouvelle norme politique est la préservation du pouvoir des Médicis, quel que soit le coût.¹²⁴⁸

Chez François Guichardin, nous avons également l'émergence de nouvelles normes. Il milite pour une nouvelle relation entre le prince et le serviteur, donc une relation de type clientéliste. Pour Guichardin, le serviteur ne doit pas tout sacrifier en faveur de son souverain. Il a le droit de rompre la relation quand il n'est pas satisfait avec les résultats de celle-ci.¹²⁴⁹

Il dit aussi pourquoi le bon citoyen doit coopérer avec les Médicis, même s'ils sont considérés comme des tyrans. Pour Guichardin, quand un pouvoir est tyrannique, il faut travailler intégrer sa clientèle dans l'objectif de favoriser les bonnes décisions au détriment des mauvaises. C'est ainsi que Guichardin modifie la norme politique. Il n'est plus question de lutter contre la tyrannie à tout prix. Il faudrait plutôt intégrer la clientèle du tyran dans le but de modérer le régime de ce dernier.¹²⁵⁰

Guichardin innove aussi par ses réflexions sur la gestion financière d'un bon chef d'État. À ses yeux, il est préférable d'être un prince économe que prodigue afin de limiter la pression fiscale sur les sujets. Le bon gouvernement est donc celui dépense et taxe peu. Toutefois, les

¹²⁴⁷ VETTORI Francesco, 1527: 9.

¹²⁴⁸ PASSY Louis, 1914: 383-384.

¹²⁴⁹ GUICHARDIN François, 1998: 107.

¹²⁵⁰ GUICHARDIN François, 1998: 199.

gens ont tendance à aimer les princes qui dépensent beaucoup, car ils espèrent être parmi ceux qui vont en profiter.¹²⁵¹

Luca Landucci est le dernier à parler de nouvelles normes. Il fait référence dans son journal au conclave qui élit Léon X. Dans le cadre de la capitulation, on constate la tentative de limiter le népotisme pontifical. Cela représente en soit une concession partielle au népotisme et donc à une tentative de créer une nouvelle norme. À la place d'interdire le népotisme, probablement jugé impossible, on le limite. Si Luca Landucci ne commente pas davantage le passage, nous avons déduit par la structure du texte que Landucci se montre au minimum intéressé par la perspective de limiter le népotisme et donc à voir s'établir une nouvelle norme.

Maintenant que nous avons pu résumer les différentes positions des auteurs par rapport à l'extension des normes, quelles conclusions pouvons-nous faire ?

Premièrement, nous avons l'idée que le clientélisme pourrait se mettre au service du bien public. Le clientélisme n'est donc pas une force destructive pour les institutions, mais peut permettre d'aider à créer un État stable et prospère

Nicolas Machiavel aborde la question du point de vue de l'efficacité politique. Le prince peut s'adonner au clientélisme. Le but doit être la création d'un lien de dépendance entre les sujets le prince, afin que les premiers aient besoin du Prince et ainsi l'aident en temps de crise.

Guichardin a des idées similaires. Il ne réfléchit pas du point de vue du prince, mais plutôt de celui du citoyen qui est confronté à un souverain tyrannique. Il propose que le bon citoyen intègre le réseau politique du tyran et se mette à son service afin de l'inciter à prendre les bonnes décisions.

Si chez Machiavel, le clientélisme est un outil au service du prince, chez Guichardin, ce dernier sert à endiguer les effets d'une tyrannie. Les citoyens infiltrent le réseau politique du despote pour soutenir les bonnes décisions. Aussi, chez Guichardin, l'objectif n'est pas de stabiliser l'État, comme chez Machiavel, mais de contribuer à diminuer les effets d'un régime injuste et immoral. Toutefois, nous constatons chez les deux auteurs comment le clientélisme

¹²⁵¹ GUICHARDIN François, 1998: 178.

joue un rôle central afin de servir, que ce soit à travers le Prince ou par le citoyen, à la promotion du bien public. Le clientélisme n'est donc pas une chose reprochable, mais un outil comme d'autres dans l'arène politique. Il y a donc un rapprochement des deux penseurs dans la manière de percevoir le clientélisme même si le contexte, la stratégie et les objectifs sont différents.

Deuxièmement, est-ce que le clientélisme représente la nouvelle valeur morale pour certains auteurs florentins ? Alors que nous venons d'analyser le clientélisme par rapport à son rôle dans la poursuite du bien public, nous pouvons ici chercher à comprendre si les auteurs veulent en faire une norme.

Nicolas Machiavel considère que le Prince doit ainsi estimer et soutenir ceux qui sont dans son réseau politique dans le cadre de ce qui est raisonnable. Il doit aussi par rapport à ceux qui ne sont pas dans la clientèle, distinguer entre ceux qui ne le font pas par faiblesse, et donc peuvent être utiles, et ceux qui le font par ambition et risquent d'être dangereux et donc doivent être combattus par le Prince. Nous constatons une position similaire chez François Guichardin. Celui-ci avance l'idée que le serviteur ne doit pas se sacrifier pour son patron, mais qu'il est dans son droit de rompre cette relation s'il n'est pas satisfait avec celle-ci. La différence entre Machiavel et Guichardin réside dans le point de vue adopté. Machiavel argumente à l'attention du prince pendant que Guichardin le fait pour le client et serviteur. Toutefois, tous les deux confirment l'idée de la relation clientéliste comme un rapport de donnant-donnant et aussi que le prince ne peut pas tout demander à ses serviteurs. Il a intérêt à s'occuper à ce que le serviteur ne manque de rien. Vettori, pour sa part, entre moins dans les détails à ce sujet, mais il reconnaît au clientélisme une importance centrale dans l'exercice du pouvoir, toutefois davantage dans le contexte de la mainmise de Florence par les Médicis.

Machiavel continue en s'adressant à ceux qui ne sont pas dans le réseau politique du prince et sont insatisfaits avec lui. Il leur conseille de chercher l'amitié du prince afin de trouver le bon moment pour le frapper. Cela peut être vu comme un avertissement au prince contre les faux clients. Ce danger du faux client n'est pas repris par Vettori et Guichardin. Toutefois, Vettori avance l'idée que les Médicis doivent chercher à étendre au plus large le réseau. L'idée étant de ne pas seulement dépendre de la loyauté d'une poignée de familles.

Le citoyen ne pourrait non plus selon Machiavel rester neutre et devrait soit intégrer le réseau politique du prince, soit en rester complètement dehors. Cela résonne en partie avec la proposition de Guichardin qui suggère que le serviteur peut rompre une relation qui ne le satisfait pas.

Pour Vettori, le clientélisme est central dans la stratégie politique des Médicis. Les Médicis doivent à tout prix renforcer leur réseau politique. Cela doit aussi passer par des réformes politiques. Il considère comme Guichardin et Machiavel que le clientélisme est un outil essentiel pour l'exercice du pouvoir, même s'il se concentre surtout sur le cas de la clientèle des Médicis.

Vettori pense que tous les gouvernements sont naturellement tyranniques. Cette idée que les régimes sont naturellement corrompus ne se retrouve pas directement chez Machiavel et Guichardin. Ceux-ci abordent la problématique surtout sur le plan de la relation entre le prince et ses sujets.

Troisièmement, nous pouvons comparer les auteurs florentins pour trouver d'autres cas d'extension de la norme en dehors de la question du clientélisme et des réseaux politiques. Cela concerne tout particulièrement la question de la politique fiscale et du népotisme.

Guichardin dit que les gens ont tendance à préférer un prince généreux, car ils ont l'espoir d'être parmi la minorité de ceux qui pourront profiter de l'argent qu'il dépense. On peut dans ce cadre parler d'un l'espoir clientéliste de la part de ceux qui espèrent profiter des largesses du prince.

Sur un autre registre, nous avons Luca Landucci qui s'intéresse à la question du népotisme. Il cite ainsi la capitulation signée par les cardinaux à l'aube de l'élection de Léon X et qui prévoit de limiter le népotisme. On peut y voir une extension de la norme et même une quête de compromis en n'interdisant pas complètement le népotisme, mais en essayant de l'endiguer du mieux du possible. Le fait que Landucci mentionne ses efforts semble indiquer un intérêt de sa part et peut-être même un possible soutien en faveur d'une limitation du népotisme pontifical.

Si à première vue, les deux auteurs semblent aborder des questions diamétralement différentes et sans rapport direct, nous pouvons néanmoins constater que dans les deux cas, nous constatons une extension de la norme sans toutefois assister à une rupture brutale comme nous le voyons par exemple avec Vettori. Nous ne sommes pas davantage dans les pensées d'un Machiavel qui reconsidère le clientélisme comme un outil politique comme un autre.

Dans l'extrait de Guichardin sur la parcimonie financière, l'objectif est d'assurer que le peuple ne soit pas soumis à trop de taxes et d'impôts. L'argumentaire autour de la parcimonie et la générosité sont des motifs usuels dans le cadre de la description des bons souverains.¹²⁵² L'idée de limiter le népotisme, sans complètement l'interdire, semble également s'inscrire dans la recherche d'un compromis entre l'idéal d'une église méritocratique et la réalité des souverains pontifes qui hissent leurs parents au rang de cardinal. C'est donc par cet esprit de recherche de compromis et d'extension douce de la norme que la comparaison entre Landucci et Guichardin trouve son intérêt.

Arguments contre de nouvelles normes ?

Nous voulons maintenant nous pencher sur les penseurs qui s'opposent à la création de nouvelles normes dans le cadre du phénomène clientéliste.

Jérôme Savonarole ne soutient pas la tentative de créer une nouvelle norme plus favorable au clientélisme. Il s'oppose farouchement à la pratique et la dénonce avec vigueur, ce qui renforce la norme traditionnelle. Savonarole affirme que le clientélisme corrompt les institutions au détriment de l'harmonie au sein de la République.¹²⁵³

Il affirme aussi que l'amitié de nature clientéliste n'a rien de véridique et n'a aucune valeur. Elle serait l'amitié de ceux qui détesteraient les gens bons et honnêtes et qui chercheraient à se mettre à l'abri de la justice.¹²⁵⁴

¹²⁵² SKINNER Quentin, 2001: 62-63.

¹²⁵³ ROMANO Vincenzo, 1969: 79s.

¹²⁵⁴ FIRPO Luigi, 1965: 224-225.

Il critique également les détournements de fonds faits en faveur de la clientèle. Ils représenteraient non seulement un acte d'usurpation de ressources publiques, mais également causeraient un grand dommage au peuple.¹²⁵⁵

La critique de Savonarole affirme également que les patrons envoient leurs clients pour semer la zizanie et provoquer le mal. Les clients et créatures généreraient le chaos dans la cité et inciteraient les gens à se retourner les uns contre les autres. C'est ainsi que Savonarole dénonce le clientélisme comme un grand mal et refuse toute forme de normalisation.¹²⁵⁶

Léonard Bruni à travers de la *Laudatio florentinae urbis* refuse aussi de rendre le clientélisme normal. Le duc milanais est représenté comme une force antagoniste et qui est l'ennemi de la liberté. Il représente également ceux qui utilisent le clientélisme et les réseaux politiques.¹²⁵⁷

Dans son *De guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi*, il continue dans cette même logique.¹²⁵⁸ Il décrit le clientélisme de manière factuelle sans le soutenir ou l'excuser.¹²⁵⁹

Piero Parenti critique de manière véhémente le clientélisme des Médicis. Dans son récit de la mort de Laurent de Médicis, il dénonce les Médicis. Il dit que tous ceux qui n'étaient pas dans la clientèle des Médicis espéraient un retour à la liberté. Le clientélisme est ainsi perçu comme contraire à la liberté de la République et seuls les clients auraient été favorables à ce que cela dure.¹²⁶⁰

Parenti dénonce également la corruption au sein des structures ecclésiastiques et de la Papauté. Il critique tout particulièrement la simonie en la considérant comme de la corruption. Par cette approche, il affiche une opposition à toute volonté d'être plus tolérant à l'égard de la corruption.¹²⁶¹

¹²⁵⁵ FIRPO Luigi, 1965: 461.

¹²⁵⁶ FIRPO Luigi, 1965: 463.

¹²⁵⁷ KOHL Benjamin G., 1978: 166.

¹²⁵⁸ Leonardo Bruni, 1545.

¹²⁵⁹ BRUNI Leonardo, 1545: 5, 27, 36, 40.

¹²⁶⁰ PARENTI Piero di Marco, 1994: 24.

¹²⁶¹ PARENTI Piero di Marco, 1994: 34.

Finalement, il dénonce également le détournement de fonds faits par les Médicis, et l'usage du terme *usurper*, nous permet d'avancer l'idée qu'il condamne la pratique. Il affiche ainsi un refus clair et net de la corruption et du clientélisme.¹²⁶²

Qu'est ce que nous apprend la comparaison de Savonarole, de Bruni et de Parenti ?

Savonarole défend l'idée que la constitution de République de Florence était faite de manière à permettre aux puissants de mettre la *Signoria* sous leur contrôle. Léonard Bruni défend une approche similaire quand il aborde le cas du duc milanais dans la *Laudatio florentinae urbis*. Toutefois, Léonard Bruni est en désaccord avec Savonarole sur les autres aspects. Il se focalise sur la guerre entre Milan et Florence et ne s'intéresse pas vraiment à politique intérieure de la République florentine, au contraire de Savonarole. Parenti pour sa part est plus proche de Savonarole que de Bruni, car il critique également la situation à Florence. Comme Savonarole, Parenti défend l'idée que les institutions étaient déformées par la clientèle des Médicis et que la République n'était pas libre dans les faits, car le pouvoir était monopolisé par une faction. Ce qui le distingue de Savonarole est le fait que Parenti se focalise surtout sur les Médicis.

Savonarole parle aussi de la qualité de l'amitié clientéliste. Cette amitié serait sans valeur et détestable. Léonard Bruni, quand il aborde le cas du duc milanais parle de son côté de relations déséquilibrées, parlant de maisons et cités qui le suivaient par peur, l'appât de gain ou à cause de tromperies. En somme, ce sont des relations avec une faible qualité intrinsèque. On peut donc voir un jugement similaire sur les relations de type clientélistes. Parenti pour sa part n'aborde pas la thématique de manière directe, mais on peut noter qu'il critique également la relation clientéliste et surtout les cas d'achats d'amitiés comme la simonie.

Nous constatons ensuite que la question des détournements de fonds a un rôle important chez Savonarole et chez Parenti. Tous les deux condamnent le détournement d'argent public en faveur de la clientèle. Ils sont donc d'accord entre eux à ce sujet. La différence réside surtout dans le fait que Parenti cite les Médicis alors que Savonarole ne le fait pas. Néanmoins, il est

¹²⁶² PARENTI Piero di Marco, 1994: 35.

fort probable que Savonarole pense aux Médicis quand il parle du clientélisme. Léonard Bruni pour sa part ne mentionne pas de tels phénomènes.

Savonarole critique au fil de ses écrits que le patron d'une clientèle cherche à créer la zizanie. Le tyran aurait aussi l'ambition d'appauvrir les autres pour être le seul avec de l'argent. On constate des références similaires du côté de Bruni quand il mentionne comment le duc milanais semait la discorde entre les États du nord de l'Italie pour s'imposer et ainsi étendre son emprise dans cette région.

Léonard Bruni décrit dans le cadre *De guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi* des relations clientélistes. Il rompt dans ce cadre avec Parenti et Savonarole, car il offre une vue d'ensemble de relations clientélistes. Néanmoins, nous remarquons qu'il ne justifie en aucun moment ces relations. Les deux autres auteurs critiquent avec véhémence le clientélisme et empêchent ainsi l'idée d'une normalisation du clientélisme.

Parenti s'intéresse pour sa part à la corruption au sein de la Papauté. Il dénonce entre autres la simonie et le népotisme, surtout de nature territoriale. La question de la corruption pontificale n'est pas mentionnée par Savonarole qui s'intéresse surtout à l'enjeu constitutionnel. Léonard Bruni pour sa part nous parle des relations clientélistes et amitiés politiques de Jean XXIII à Florence. La thématique n'est donc pas exclusivement réservée à Parenti. Toutefois, Parenti aspire à un renforcement des normes au sein de la Papauté alors que Bruni reste silencieux sur le sujet.

Nous constatons ainsi qu'ils s'opposent tous les trois, à divers degrés et sur d'autres aspects, à l'idée de la création de nouvelles normes.

9.0 Conclusion

9.1 Aperçu des résultats

Au début de notre enquête, nous nous sommes demandé si la société florentine a réagi face au clientélisme et de quelle manière.

Les analyses ont permis d'établir que nos sources à savoir les écrits de Nicolas Machiavel, de Jérôme Savonarole, de Léonard Bruni, de François Vettori, de François Guichardin, de Luca Landucci et de Piero di Marco Parenti traitent le problème du clientélisme et de la corruption politique. Nous pouvons donc répondre à notre première question avec oui.

Également, nous avons observé toute une série de prises de position en faveur ou contre la corruption. Concernant le clientélisme, les sources adoptent différentes positions. Léonard Bruni et Piero di Marco Parenti sont clairement hostiles au clientélisme. Ils dénoncent chacun à leur façon ce phénomène. Le clientélisme médicéen en lui-même s'attire les foudres de Vettori et de Parenti, même si dans le cas de Vettori, cette critique doit être relativisée. On peut supposer chez Machiavel une critique indirecte quand il mentionne le cas de l'élévation de Giovanni de Médicis comme cardinal.

Généralement, des sources comme Machiavel, Savonarole et Guichardin perçoivent le clientélisme comme une question de structure politique et moins comme une défaillance individuelle ou d'une famille. Parmi les trois sources, c'est Guichardin qui se montre le moins hostile au clientélisme. Selon lui, la recherche d'amitiés, donc la création de réseaux, serait quelque chose de naturel.

Machiavel et Savonarole voient pour leur part dans le clientélisme les symptômes d'un système politique qu'il faut corriger à travers d'une refonte de la constitution florentine. Également, ils considèrent que la volonté d'un citoyen de s'élever au-dessus des autres ne peut pas être une bonne chose pour une république. Parenti les rejoint quand il constate à son tour que le système florentin est défaillant, même s'il ne le considère pas comme un problème de structure, mais de personne.

Au sujet du népotisme pontifical, nous avons constaté qu'aucune source ne milite ouvertement pour le népotisme pontifical. Ils sont ainsi soit neutres soit ouvertement hostiles à la pratique. Nicolas Machiavel et Piero di Marco Parenti en sont de bons exemples.

Nous avons au fil de notre enquête aussi voulu savoir si nos sources s'inspirent d'auteurs et idées issues de l'Antiquité.

Tout d'abord, nous avons des influences bibliques ainsi que celles de penseurs comme saint Augustin. Les sources donnent la priorité à différentes notions, mais nagent toutes dans les eaux bibliques et théologiques de la fin de l'Antiquité tardive.

Également, nous avons trouvé de possibles influences de penseurs comme Aristote et Platon. Nous avons cherché à créer des liens avec la *Politika* et l'*Ēthika Nikomacheia* d'Aristote ainsi que la *République* de Platon. L'influence d'Aristote, surtout chez Savonarole, peut s'expliquer par sa formation qui implique les écrits de Thomas d'Aquin et l'interprétation d'Aristote de ce dernier.

Dans le domaine stylistique, nous avons vu l'imitation des *aphorismes* d'Hippocrate, la reprise du style historiographique de Tacite et de Tite-Live et l'imitation du style et de la structure du *Panathenaicus* de Publius Aelius Aristides. Machiavel et Bruni utilisent en plus les styles et exemples antiques pour illustrer leur critique du clientélisme.

Au sujet des arguments, nous avons vu que la question de la tyrannie est reprise selon la conception d'Aristote et de Platon, tout particulièrement la théorie de la dégénération des systèmes politiques. On fait également référence à Cicéron quand on aborde la question du républicanisme et de la lutte contre la corruption politique.

Nous voulions aussi savoir si les penseurs et les écrivains florentins ont procédé à des innovations intellectuelles. Nous pouvons répondre avec oui. L'idée du Grand Conseil se révèle d'être un changement majeur dans la pensée politique de la fin du 15^e siècle. Cela est confirmé par plusieurs sources comme Guichardin et Savonarole. On milite également pour réorganiser la constitution florentine. Dans le cas de Savonarole, cela doit empêcher qu'un homme puisse accaparer le pouvoir. Vettori propose également un changement, mais avec le but inverse : sécuriser la mainmise des Médicis sur Florence à tout prix.

On a également une grande diversité des manières de voir le citoyen et sa relation avec le reste de la société. Des sources comme Savonarole, Machiavel et Guichardin cherchent à comprendre la psychologie des citoyens. Chacun aborde la question de son point de vue, rompant à leur manière avec la vision classique du citoyen dévouée à la République et prêt au sacrifice.

Machiavel et Parenti considèrent les factions comme un grave danger, une idée courante à l'époque. Machiavel considère toutefois que tant qu'il n'y a pas de factions impliquées, un peu de conflictualité au sein d'une république pourrait être bénéfique. Pour Vettori, tous les États sont gouvernés par une faction et qu'il faut accepter ce fait. La lutte contre les factions serait illusoire.

On cherche également à savoir, surtout au début du 16^e siècle, pourquoi les Médicis n'arrivent plus à se maintenir au pouvoir comme durant une grande partie du 15^e siècle. Guichardin, Vettori et Machiavel offrent chacun une explication et dans le cas de Vettori le constat qu'il faut complètement revoir la gestion de la clientèle et si nécessaire contrôler Florence par la force, une rupture violente avec l'idéal républicain.

Par la suite, nous avons cherché à savoir si les sources veulent restaurer la médiocratie républicaine ou au contraire sont prêtes à passer outre. Nous avons vu que les penseurs sont partagés à ce sujet. Machiavel, Parenti, Bruni et Savonarole militent pour un retour aux normes méritocratiques.

Toutefois, nous avons aussi ceux qui désirent s'affranchir de l'idéal méritocratique. Vettori milite ouvertement pour un changement de paradigme afin de faire du clientélisme la nouvelle norme. Guichardin défend également de pratiques clientélistes au nom de l'intérêt de l'État. Nous avons aussi chez Landucci des passages qui mentionnent des cas de clientélismes qui ne sont pas dénoncés. Ils sont juste mentionnés. On pense que cela suggère une attitude neutre à cette pratique. Nous avons ainsi avancé l'idée d'une normalisation de certaines pratiques, surtout à Florence.

La situation est très différente quand nous abordons le cas de l'Église. Les sources sont généralement beaucoup moins disposées à faire des concessions quand cela concerne la Papauté et les institutions ecclésiastiques. Aucune des sources ne cherche à justifier la

corruption au sein de l'Église. Toutefois, on peut suggérer l'existence d'une certaine normalisation par l'absence de condamnation chez certains auteurs.

À la fin, nous voulions savoir si des auteurs ont cherché à concevoir de nouvelles normes afin de faire cohabiter le clientélisme avec les idéaux méritocratiques. La réponse est également oui. Machiavel suggère que le clientélisme pourrait être acceptable si utilisé par le chef d'État pour le bien public. Vettori défend une idée similaire en disant que le clientélisme est un outil central pour le pouvoir des Médicis. Guichardin imagine pour sa part le clientélisme comme une façon pour le bon citoyen d'endiguer une tyrannie en poussant le tyran à adopter les bonnes décisions. Toutefois, Guichardin va un pas plus loin en cherchant à présenter les « règles de jeu » du clientélisme à ses lecteurs, à savoir comment doit se comporter un bon client pour défendre ses intérêts. Chez Landucci, c'est la volonté de limiter le népotisme sans l'éliminer qui semble la mieux incarnée cette recherche de compromis. Il adopte un esprit similaire à celui de Guichardin.

Toutefois, pas tous les penseurs sont prêts à faire un tel compromis. Savonarole, Bruni et Parenti refuse de faire des concessions et défend leur volonté de restaurer les normes républicaines et méritocratiques traditionnelles.

9.2 Importance des résultats

Au début de notre enquête, nous avons fait le constat que la littérature scientifique s'est presque exclusivement intéressé à la prise de pouvoir des Médicis en déléguant la question de la réaction des contemporains au second rang. C'est la raison pour laquelle nous avons cherché à analyser un échantillon des penseurs florentins afin d'étudier quels types de réactions nous avons eus durant la Renaissance à Florence par rapport au clientélisme médicéen. Nous voulions élargir le débat pour aller au-delà des Médicis et voir l'effet du clientélisme sur toute la société florentine.

Les résultats de l'enquête permettent de voir que cette démarche était justifiée, car bien loin d'avoir réussi à tromper tout le monde, les Médicis étaient sujets à des analyses et critiques diverses et variées. Nous ne sommes pas confrontés à une entreprise inconnue par le public de l'époque, mais au contraire, elle a été observée et discutée.

Les discussions que les Florentins ont réalisées au sujet du clientélisme révèlent ainsi une société florentine consciente du clientélisme et mise au défi d'y répondre intellectuellement. Les idéaux républicains étaient ainsi confrontés à la réalité politique de l'époque. Cela créa une concurrence des normes qui créera un débat au sein de la société florentine. Comment y répondre ? Devait-on accepter la corruption comme quelque chose d'inhérent à la politique ? Pouvait-on imaginer une république libérée des réseaux et des intérêts privés ? Où devait-on aspirer à créer de nouvelles normes prenant mieux en compte la nécessité de faire cohabiter les idéaux et les pratiques politiques ?

Les débats que nous avons pu mettre en avant témoignent ainsi la complexité de la question du clientélisme. Ce n'était pas juste un phénomène au sommet de l'État florentin sans aucune conséquence sur le reste de la société, mais un véritable problème philosophique et moral pour la classe intellectuelle florentine.

Doit-on ainsi supposer que cela est le cas pour d'autres sociétés ? Que la corruption et le réseautage ne sont pas uniquement connus par leurs acteurs, mais qu'ils ont été compris et discutés par les contemporains ? Jusqu'à quels degrés la corruption peut-elle rester cachée ? N'existe-t-il pas toujours une tension entre les idéaux et la pratique politique, tension qui suscite des débats et discussions ?

Ne sera-t-on pas — tant qu'il existe des systèmes politiques complexes — condamné à vivre avec la corruption ? N'est pas chaque société destinée à devoir affronter les mêmes interrogations que celles de nos penseurs florentins ? Ou est-ce que cela sera un jour différent ?

10.0 Bibliographie

Ouvrages physiques

ANTONETTI Pierre (1991), *Jérôme Savonarole, le prophète désarmé*, Librairie Académique Perrin : Paris.

ANTONETTI Pierre (1997), *Les Médicis*, Presses Universitaires de France: Paris.

AQUINAS Thomas (1911), *Summa Theologica*, trans. Laurence Shapcote, O. P. Benziger Brothers: London.

ARISTIDES Aelius (1973), *Panathenaic Oration and in Defence of Oratory*, Harvard University Press: Cambridge.

ARRIGHI Vanna (2014), *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 81: Pansini – Papi, Istituto della Enciclopedia Italiana: Rome.

BACCOU Robert (1945), *Platon, oeuvres complètes. Tome 4*, Librairie Garnier Frères : Paris.

BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE Jules J. (1874), *La Politique d'Aristote*, Librairie philosophique de Ladrange : Paris.

BAKER Nicholas Scott (2009), The Art of the Network: Strategic Interaction and Patronage in Renaissance Florence. *Journal of Social History* Vol. 43, 484–488.

BAKER Nicholas Scott (2009), *The fruit of liberty: political culture in the Florentine Renaissance, 1480–1550*, Harvard University Press: Cambridge.

BAKER Nicholas Scott, MAXSON Brian J., *Florence in the Early Modern World: New Perspectives*, Routledge: Abingdon-on-Thames.

BARINCOU Edmond (1952), *Oeuvres complètes / Machiavel ; texte présenté et annoté par Edmond Barincou ; introd. par Jean Giono*, Gallimard : Paris.

BARON Hans (1957), Das Florentinische Staatsbewusstsein im Übergang von der Republik zum Prinzipat. *The American Historical Review* Vol. 62, 909–911.

BARON Hans (1967), Italian Humanism: Philosophy and Civic Life in the Renaissance. *The American Historical Review* Vol. 72, 631–633.

BEC Christian (2003), *Les Médicis, hommes d'argent, hommes d'État*, Clio Voyages culturels : Paris.

BETOLAUD Victor (1862), *Œuvres complètes d'Apulée*, Garniers Frères : Paris.

BIZOZZERO Ivo (2004), *Das Crescendo des päpstlichen Nepotismus : Die Förderung von Papstneffen durch Sixtus IV (1471-1484)*, Universität Freiburg (CH): Freiburg.

BRACHELIUS Jérémie Triverius (1570-71), *Les aphorismes d'Hippocrates avec le commentaire de Galien sur le premier livre*, Jean Ruelle : Paris.

BROWN Alison (1990), In Search of Florentine Civic Humanism. Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought by Hans Baron. *The Historical Journal*, Vol. 33, 441–448.

BROWN Alison (2002), Lorenzo de' Medici's new men and their mores: the changing lifestyle of Quattrocento Florence. *Renaissance Studies* Vol. 16, 113-142.

BRUNI Léonard (1545), *De le guerre fatte nelli suoi tempi, e de li pontifici, imperatori, re, & altri huomini famosi. Léonard Aretino segretario apostolico*, National Central Library of Rome : Rome.

BURCKHARDT Jacob (1860), *Die Cultur der Renaissance in Italien*, Schweighauser'schen Verlagsbuchhandlung : Basel.

CALLARD Caroline (2007), *Le Prince et la République*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne : Paris.

CARDINI Franco (1999), *A short history of Florence, from the origins to 1860*, Pacini Editore: Pisa.

CHITTOLINI Giorgio (1988). Feudalherren und ländliche Gesellschaften in Nord- und Mittelitalien (15.- 17. Jahrhundert). In MACZAK Antoni, *Klientelsysteme im Europa der frühen Neuzeit*. München: R. Oldenbourg.

CLEUGH James (1978), *Die Medici*, Buchclub Ex Libris: Zürich.
CLOULAS Ivan (1994), *Savonarole Ou La Révolution De Dieu*, Fayard : Paris.

DAKYNS H.G (2014), *Cyropaedia*, CreateSpace Independent Publishing Platform: Scotts Valley.

DALE Kent (1978), *The Rise of the Medici Faction in Florence 1426–1434*, Oxford University Press: Oxford.

D'ARISTA Carla (2020), *The Pucci of Florence: Patronage and Politics in Renaissance Italy*, Harvey Miller Publishers: Turnhout.

DE ROOVER Raymond (1963), *The Rise and Decline of the Medici Bank, 1397–1494*, Harvard University Press: Cambridge.

DUBREUCQ Alain (1995), Jonas d'Orléans, Le métier de roi (De institutione regia). *Sources chrétiennes*, 304 p.

EMICH Birgit (2001), *Bürokratie und Nepotismus unter Paul V. (1605–1621): Studien zur frühneuzeitlichen Mikropolitik in Rom*, A. Hiersemann : Stuttgart.

EMICH Birgit (2001), Europäische Gemeinsamkeiten, römische Eigenheiten: Das Klientelsystem am Hof des Papstes. IN MALETTKE Klaus und GRELLÉ Chantal, *Hofgesellschaft und Héflinge an europàischen Fürstenhöfen in der Frühen Neuzeit (15.-18. Jh.)*. Lit Verlag: Münster.

ENGELS Jens Ivo (2010). Politische Korruption und Modernisierungsprozesse. Thesen zur Signifikanz der Korruptionskommunikation in der westlichen Moderne. In GRÜNE Niels et SLANIČKA Simona, *Korruption: historische Annäherungen an eine Grundfigur politischer Kommunikation*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.

FERGUSON Wallace K. (1963), *The Social World of the Florentine Humanists, 1390–1460*. *The American Historical Review* Vol. 69, 104–105.

FIELD Arthur (2017), *The Intellectual Struggle for Florence—Humanists and the Beginning of the Medici Regime, 1420-144*, Oxford University Press: Oxford.

FIRPO Luigi (1965), *Prediche sopra Aggeo con il trattato circa il reggimento e governo della città di Firenze*, Angelo Belardetti Editore : Roma.

FUBINI Riccardo (2014), *Le régime de Come de Médicis au moment de son arrivée au pouvoir*. *Revue française de science politique* Vol. 64, 1139-1156.

GÖTZ-RÜDIGER Tewes (2011), *Kampf um Florenz — Die Medici im Exil (1494-1512)*, Böhlau Verlag : Köln.

GOLDTHWAITE Richard A. (1980), *The Building of Renaissance Florence: An Economic and Social History*, The John Hopkins University Press: London.

GRAEFF Peter (2010). *Prinzipal Agent Klient Modelle als Zugangsmöglichkeit zur Korruptionsforschung - Eine integrative und interdisziplinäre Perspektive*. In Niels Grüne et Simona Slanička, *Korruption: historische Annäherungen an eine Grundfigur politischer Kommunikation*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.

GRIFFITHS Gordon (1999), *The justification of florentine foreign policy offered by Léonard Bruni in his public letters (1428–1444)*, Istituto storico italiano per il medio evo: Roma.

GRÜNE Niels et SLANIČKA Simona (2010), *Korruption: historische Annäherungen an eine Grundfigur politischer Kommunikation*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

GUICHARDIN François (1998), *Ricordi, consigli et avvertimenti en matière politique et privée*, Editions Ivrea : Paris.

GUIRAUDET Toussaint (1980), *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Bibliothèque Berger-Levrault : Paris.

HANKINS James (2000), *Renaissance civic humanism: reappraisals and reflections*, Cambridge University Press: Cambridge.

HAWLEY Michael Collins (2017), *Cicero's Legacy and the Story of Modern Liberty*, Graduate School of Duke University: Durham.

HÖCHI Daniel (2004), *Der Florentiner Republikanismus, Verfassungswirklichkeit und Verfassungsdenken zur Zeit der Renaissance*, Universität St. Gallen: St. Gallen.

ISENMANN Moritz (2006). Rector est raptor. Korruption und ihre Bekämpfung in den italienischen Kommunen des späten Mittelalters. In KARSTEN Ane et VON THIESSEN Hillard, *Nützliche Netzwerke und korrupte Seilschaften*. Vandenhoeck & Ruprecht: Göttingen.

KOHL Benjamin G (1978), *Léonard Bruni, Panegyric to the City of Florence*, Manchester University Press: Manchester.

LANG Heinrich (2009), *Cosimo de' Medici, die Gesandten und die Condottieri, Diplomatie und Krieg der Republik Florenz im 15. Jahrhundert*, Ferdinand Schöningh: Paderborn.

LANDUCCI Luca (1985), *Diario fiorentino dal 1450 al 1516*, Sansoni Editore: Firenze.

LAROUSSE (2004), *Le Petit Larousse Illustré*, Larousse : Paris.

LECLANT Jean (2005), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Presses Universitaires de France : Paris.

LEFERME-FALGUIÈRES Frédérique (2000), LE FONCTIONNEMENT DE LA COUR DE VERSAILLES, Une modélisation des notions de centre et périphérie, *Revue Hypothèses*, 207-218.

LIVE Tite (1954), *Tite-Live, Histoire romaine, Tome II, Livre II*, Société d'Édition « Les Belles Lettres », Paris.

LIVE Tite (1999), *Titi Livi, ad urbe condita, tomus VI, libri XXXVI – XL (Oxford Classical Texts)*, Oxford University Press: New York.

LOUIS Adrien (2011), Léo Struss et la question de la tyrannie. *Archives de Philosophie* Vol. 74, 469-490.

LOWE K.J.P. (1993), *Church and politics in Renaissance Italy, the life and career of cardinal Francesco Soderini (1453–1524)*, Cambridge University Press: Cambridge.

MACHIAVELLI Nicolo (1925), *Gesammelte Schriften in fünf Bänden*, Georg Müller: München.

MACZAK Antoni (1988), *Klientelsysteme im Europa der frühen Neuzeit*. München: R. Oldenbourg.

MANSFIELD Harvey C. (1996), *Machiavelli's Virtue*, The University of Chicago Press: Chicago.

MARTINES Lauro (2006), *Savonarola and the Struggle for the Soul of Renaissance Florence*, Oxford University Press: New York.

MAXSON Brian J. (2014), *The Humanist World of Renaissance Florence*, Cambridge University Press: Cambridge.

MINOIS Georges (2016), *Histoire du Moyen Âge*, Editions Perrin : Paris.

MITTERMAIER Karl (1995), *Die Politik der Renaissance in Italien*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft: Darmstadt.

MOLHO Anthony (1988). Patronage and the State in Early Modern Italy. In MACZAK Antoni, *Klientelsysteme im Europa der frühen Neuzeit*. München: R. Oldenbourg.

MORGAN Victor (1988). Some Types of Patronage, Mainly in Sixteenth- and Seventeenth-Century England. In MACZAK Antoni, *Klientelsysteme im Europa der frühen Neuzeit*. München: R. Oldenbourg.

NAJEMY John M. (2006), *A History of Florence 1200–1575*, Blackwell Publishing: Hoboken.

NATIVEL Colette (1997), *CENTURIAE LATINAE, Cent figures humanistes de la Renaissance aux Lumières*, Librairie Droz S.A: Genève.

PARENTI Piero di Marco (1994), *Storia fiorentina (volume I), 1476-78 et 1492-96*, Leo S. Olschki Editore : Firenze.

PASSY Louis (1914), *Francesco Vettori, sa vie et ses œuvres (volume II)*, Plon-Nourrit et Cie ; Paris.

PELLEGRIN Pierre (1990), *Aristote, Les Politiques*, Edition Flammarion : Paris.

PICAZO PEREZ Maria-Teresa (1988). Formes du pouvoir local dans l'Espagne moderne et contemporaine : des bandos au caciquisme au royaume de Murcie (XVe-XIXe siècles). In MACZAK Antoni, *Klientelsysteme im Europa der frühen Neuzeit*. München: R. Oldenbourg.

PIGAILLEM Henri (2015), *Les Médicis*, Pygmalion : Paris.

PINELLI Cesare (2015), Machiavelli, Guichardini and the "Governo Largo". *Ratio Juris* Vol. 28, 267–285.

PLATON (2012), *Le Politique*, Editions la Bibliothèque Digitale.

PRESS Volker (1988). Patronat und Klientel im Heiligen Römischen Reich. In MACZAK Antoni, *Klientelsysteme im Europa der frühen Neuzeit*. München: R. Oldenbourg.

REINHARD Wolfgang (1979), Freunde und Kreaturen, Verflechtung als Konzept zur Erforschung historischer Führungsgruppen Römische Oligarchie um 1600, IN *Schriften der Philosophischen Fachbereiche der Universität Augsburg (Nr. 14)*. Verlag Ernst Vögel: München.

REINHARDT Volker (2004), *Francesco Guichardini (1483-1540)*, Wallstein Verlag: Göttingen.

REINHARDT Volker (2004), *Die Medici, Florenz im Zeitalter der Renaissance*, Beck, C.H.: München.

REINHARDT Volker (2007), *Francesco Vettori (1474-1539): das Spiel der Macht*, Wallstein Verlag: Göttingen.

REINHARDT Volker (2009), *Geld und Freunde – Wie die Medici die Macht in Florenz eroberten*, Primus Verlag: Darmstadt.

REINHARDT Volker (2011), *Alexander VI. Borgia, Der einheimliche Papst*, Verlag C.H. Beck: München.

REINHARDT Volker (2011), *Die Medici, Florenz im Zeitalter der Renaissance*, Beck, C.H.: München.

REINHARDT Volker (2012), *Machiavelli oder Die Kunst der Macht, eine Biographie*, Beck, C.H.: München.

REINHARDT Volker (2013), *Geschichte von Florenz*, C.H. Beck: München.

REINHARDT Volker (2014), *Machiavelli oder Die Kunst der Macht, Eine Biographie*, C.H. Beck: München.

REINHARDT Volker (2018), *Pontifex, Die Geschichte der Päpste, Von Petrus bis Franziskus*, C.H. Beck: München.

RICCI Pier Giorgio (1956), *Prediche sopra l'Esodo*, vol. II, Angelo Belardetti Editore: Roma.

RIDOLFI Roberto (1969), *Vita di Niccolo Machiavelli*, Sansoni Editore: Firenze.

ROHRER Christian (2006). War Gauleiter Koch korrupt? In KARSTEN Ane et VON THIESSEN Hillard, *Nützliche Netzwerke und korrupte Seilschaften*. Vandenhoeck & Ruprecht: Göttingen.

ROMANO Vincenzo (1969), *Prediche sopra i Salmi*, vol. I, Angelo Belardetti Editore: Roma.

ROUBEYRIE Jeanne (2008), Conférence *La Saga des Médicis*, Société Hyéroise d'Histoire et d'Archéologie.

RUBINSTEIN Nicolai (1997), *The Government of Florence under the Medici (1434 to 1494)*, Clarendon Press: Oxford.

SANUDO Marin (2004), *La Vite dei Dogi*, Venezia La Malcontenta: Venezia.

SCHAFF Philip (1960), *History of the Christian Church, Volume IV: Mediaeval Christianity. A.D. 590–1073*, William B. Eerdmans Publishing Company: Grand Rapids.

SCUDIERO Stéphanie (2013), *Les Médicis*, Editions MILAN : Toulouse.

SKINNER Quentin (2001), *Machiavelli*, Editions du Seuil : Paris.

SLANICKA Simona (2010). *Acceptio personarum impedit iustitiam - Erziehung zur Korruptionsbekämpfung in mittelalterlichen Fürstenspiegeln*. In Niels Grüne et Simona Slanička, *Korruption: historische Annäherungen an eine Grundfigur politischer Kommunikation*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

SOURISSE Michel (2007), Saint Augustin et le problème du mal : la polémique anti-manichéenne. *Imaginaire & Inconscient* Vol. 19, 109-124.

GUELFUCCI Marie-Rose (2008), Anciens et Modernes : Machiavel et la lecture polybienne de l'histoire. *Dialogues d'histoire ancienne*, 85-104.

TACITUS Cornelius (1905), *Cornelii Taciti, Historiarum Libri*, Scriptorum classicorum Bibliotheca oxoniensis : London.

TACITUS Cornelius (1906), *Cornelii Taciti, Annalium, Ab excessu divi Augusti libri*, Scriptorum classicorum Bibliotheca oxoniensis : London.

TACITUS Cornelius (1978), *Tacite, Annales Livres I-III*, Société d'Édition « Les Belles Lettres », Paris.

TREMBLAY Jean-Marie (2016), *Lettre à François Vettori, l'exposé des motifs d'une loi sur le recrutement, une lettre célèbre où Machiavel décrit son existence au temps où il écrit le Prince*, Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec : Chicoutimi.

TRICOT Jules (2014), *Éthique à Nicomaque*, Éditions Les Échos du Maquis : Paris.

TURCHETTI Mario (2001), *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Presses universitaires de France : Paris.

TURNER A. Richard (1997), *Renaissance in Florenz, Das Jahrhundert der Medici*, Dumont Buchverlag: Köln.

VETTORI Francesco (1527), *Sommario della storia d'Italia*, Wikisource.

VON PASTOR Ludwig (1899), *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance ; von der Wahl Innozenz VIII bis zum Tode Julius II*, herder'scher Verlagshandlung: Freiburg in Breisgau.

VON PASTOR Ludwig (1904), *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance ; von der Thronbesteigung Pius II bis zum Tode Sixtus IV*, herder'scher Verlagshandlung: Freiburg in Breisgau.

VON PASTOR Ludwig (1907), *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance ; von der Wahl Leos X bis zum Tode Klemens VII (1513-1534)*, herder'scher Verlagshandlung: Freiburg in Breisgau.

VON RANKE Leopold (1962), *Die römischen Päpste in den letzten vier Jahrhunderten*, Buchclub Ex Libris: Zürich.

VON THIESSEN Hillard (2010). Korrupte Gesandte? Konkurrierende Normen in der Diplomatie der Frühen Neuzeit. In Niels Grüne et Simona Slanička, *Korruption: historische Annäherungen an eine Grundfigur politischer Kommunikation*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.

Ouvrages numériques

Geneanet

CHANUT Bernard,

<https://gw.geneanet.org/bchanut?lang=fr&pz=bernard&nz=chanut&ocz=0&p=giovanni&n=tornabuoni> (06.10.2017)

CHANUT Bernard,

<https://gw.geneanet.org/bchanut?lang=fr&pz=bernard&nz=chanut&ocz=0&p=lucrezia&n=>

[tornabuoni](#) (06.10.2017)

Encyclopædia Britannica

C. MEINWALD Constance, <https://www.britannica.com/biography/Plato> (5 février 2018).

D. TOWNSEND VERMEULE Emily, <https://www.britannica.com/place/ancient-Rome> (5 février 2018).

FERGUSON John, <https://www.britannica.com/event/Hellenistic-Age> (5 février 2018).

KENNY Anthony J.P., <https://www.britannica.com/biography/Aristotle> (2 février 2018).

LEWIS Sian, <https://www.britannica.com/topic/tyranny> (30.12.2019).

MACGILLIVRAY Nicol Donald (2018), <https://www.britannica.com/place/Byzantine-Empire> (5 février 2018).

McDONALD Alexander Hugh, <https://www.britannica.com/biography/Tacitus-Roman-historian> (12.01.2018).

MURPHY Francis Xavier, <https://www.britannica.com/biography/Alexander-VI> (2 février 2018).

OGILVIE Robert Maxwell, <https://www.britannica.com/biography/Livy> (12 janvier 2018).

THE EDITORS OF ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA,
<https://www.britannica.com/event/Black-Death>. (30.12.2019).

THE EDITORS OF ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA,
<https://www.britannica.com/art/aphorism> (8 janvier 2017).

THE EDITORS OF ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA,
<https://www.britannica.com/topic/corruption-law> (30.12.2019).

THE EDITORS OF ENCYCLOPÆDIA BRITANNICA,
<https://www.britannica.com/event/Renaissance> (2 février 2018).

Enciclopedia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti

ARRIGHI Vanna, 2014: http://www.treccani.it/enciclopedia/piero-parenti_%28Dizionario-Biografico%29 (14.12.2017).

Divers

CONSEIL FEDERAL, <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20071131/index.html> (30.12.2019).

DFAE, <https://www.eda.admin.ch/deza/fr/home/themes-ddc/reformes-etat-economie/corruption.html> (30.12.2019).

DFAE, <https://www.eda.admin.ch/eda/fr/dfae/politique-exterieure/secteur-financier-economie-nationale/corruption.html> (30.12.2019).